

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 35 (n°120-125), Bruxelles, 1^{er} avril 1914-1^{er} août 1914.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin de J. DE SMEDT

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28. RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} AVRIL 1914

Emile Verhaeren . Les Flamands qui travaillèrent à Versailles	5
Franz Hellens . Fantasmés et Réalités	12
J. Jobé Principes d'autorité sociale	22
André Baillon . Le jardin de Monsieur Derbel	28
R.-E. Mélot . . Bavardages	47
Charles Henry . Les Tristesses	50

Chroniques :

Iwan Gilkin & Auguste Vierset : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra. — **Paul André & R.-E. Mélot** : La Prose et les Vers. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

Bibliographie, Memento.

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Tome trente-cinquième

Avril - Mai - Juin

1914

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

TOME TRENTE-CINQUIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1914

BRUXELLES

26-28. RUE DES MINIMES. 26-28

LES FLAMANDS

QUI TRAVAILLÈRENT A VERSAILLES (4)

VAN OPSTAL
1594-1668

Où est-il né? Les uns affirment qu'il naquit à Anvers en 1594; les autres prétendent qu'il vint au monde à Bruxelles en 1604. On s'accorde sur la date de sa mort. Il décéda à Paris en 1668 et fut enterré à St-Germain l'Auxerrois. Bien des artistes flamands y reposent.

Son premier maître fut Van Milder, sculpteur anversois. Déjà il s'était signalé par maint travail d'art en son pays, quand le Cardinal de Richelieu l'appela en France vers 1630. Il fut un des douze anciens, qui formèrent le premier corps de l'Académie de sculpture et de peinture. Durant sa vie, que de fois il en eut la présidence. Le jour qu'il mourut, il en était recteur.

Ses œuvres sont très nombreuses. Le temps certes leur fut hostile. Toutefois ce qui en reste nous permet de classer et d'admirer son multiple effort. Pour en constater l'importance, il suffit de noter, qu'à sa mort ses héritiers touchèrent 18.350 liv. comme reliquat des sommes qui lui étaient dues. Son titre? Sculpteur ordinaire des bâtiments du roi. Bien qu'il travaillât à Vincennes, à Fontainebleau, à Versailles, c'est à Paris que ses meilleures œuvres s'imposent encore. Quand Mansart entreprit d'achever ou plutôt de compléter à l'hôtel Carnavalet l'admirable construction de Pierre Lescot, c'est à Van

(4) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire* du 1^{er} mai et du 1^{er} septembre 1913.

Opstal qu'il s'adressa pour décorer la Cour d'honneur. Déjà y étaient alignés sur la façade du fond, les merveilleux bas-reliefs de Jean Goujon ; la porte d'entrée s'y ornait d'une svelte figure de la Fortune ; le voisinage d'un tel maître pouvait intimider n'importe quel sculpteur. Van Opstal n'hésita point à illustrer la façade de l'aile gauche. Il y sculpta les quatre éléments : d'abord, *la Terre* (figure d'homme tenant une corne d'abondance, avec, à ses pieds, un lion. Dans le haut sont massés des arbres et des maisons) ensuite *l'Eau* (figure de femme avec des dauphins, des ondes, un gouvernail. Au dessus d'elle évoluent des Dauphins parmi des lacs et des roseaux) puis *l'Air* (figure de femme accompagnée d'un aigle et d'un nuage. Des oiseaux, un caméléon et des nuées se groupent autour de son front) enfin le *Feu* (figure d'homme portant un brasier ; ayant à ses pieds des flammes et au-dessus de ses épaules une salamandre). Ces quatre images ont une fermeté et une noblesse grandes. Leurs draperies sont traitées de manière nouvelle ; rien de conventionnel ne les dépare. Les plis partent d'un point logique que déterminent les attitudes et leur grâce et leur souplesse se déroulent sans heurt, ni sans invraisemblance. Des quatre bas-reliefs *l'eau* et *l'air* intéressent surtout. Le torse des femmes est taillé à grands plans simples et clairs. Quand le soleil frappe les statues, la distribution des ombres et des clartés se fait à souhait. Aucune miévrerie, aucune fausse grâce ne vient distraire l'admiration. Si on compare *l'Eau*, *l'Air*, *la Terre*, *le Feu* aux quatre figures de déesses qui leur font face, sur le mur de droite, de l'autre côté de la Cour, on ne s'explique point pourquoi on ose attribuer ces dernières au maître flamand. M. Lami, dans son *dictionnaire des sculpteurs français* du XVII^e siècle n'hésite pourtant pas à le faire. Quant à nous, nous ne pouvons admettre que cette *Cérès* balourde, cette *Diane* grossière, cette *Flore* molle et cette *Junon* presque hideuse soient de la main experte et douée qui fit les *quatre éléments*. Nous n'y reconnaissons aucun des caractères qui distinguent

Van Opstal. Les *déeses* sont des travaux et non pas des œuvres. Les draperies s'efforcent à rappeler les plis des statues antiques. Le poncif le plus banal se trahit en elles. Bien plus : Le corps des femmes, leurs bras, leurs jambes, leurs visages sont des dégrossissements plutôt que des sculptures. On dirait les témoignages de la plus patente incapacité et de la plus pesante méprise.

Tout autres nous apparaissent les deux œuvres qui s'étalent, comme pendants, aux deux cotés du porche d'entrée. Elles se titrent la *Vigilance* et la *Fermeté*. Une lampe, un coq, un bandeau ailé et un éperon constituent les attributs de celle-là ; une massue, une égide, un livre sont les accessoires de celle-ci. Elles sont incontestablement parentes des *quatre éléments*. Mêmes soins donnés à la retombée ou à la retenue logique et aisée des plis d'un vêtement, même simplicité et même sûreté dans les avancées et les retraits des plans d'un visage ; même allure fière et puissante ; mêmes qualités maîtresses et imposantes.

Que la *Minerve* qui domine le fronton de l'hôtel soit de notre maître, c'est possible, mais elle fut en grande partie refaite, il y a trente ans et son authenticité ne paraît plus évidente. On peut encore surprendre — bien entendu avec une longue vue — les armoiries de l'intendant, Claude de Boislève sur l'égide de la déesse. Claude de Boislève fut propriétaire du Carnavalet au XVII^e siècle.

Au coin de la rue des Francs-Bourgeois, entre les deux premières fenêtres du premier étage, se carre un bas-relief que certes Van Opstal a signé. Il lui fut commandé par ce même Claude de Boislève, commensal financier de Nicolas Fouquet, pour plaire au Cardinal Mazarin. L'œuvre représente la *Sagesse et l'Amour ramenant la Paix et l'Abondance* : allusion évidente au traité des Pyrénées conclu en 1659. En cette sculpture-ci la *Sagesse* est surtout remarquable. Elle est représentée sous les traits d'une femme noble et fière qui impose, dirait-on, sa volonté autour d'elle. Elle porte une corne débordante de fleurs entre

ses bras et grâce aux attributs qui décorent le fond du panneau de pierre, toute la page murale est très adroitement remplie.

Voilà l'œuvre de Van Opstal au Carnavalet. Assurément si on la met en balance avec celle de Jean Goujon dont elle subit le redoutable voisinage, il n'est pas un artiste qui ne la juge inférieure. L'auteur de la Diane du Louvre est un maître suprême. Il a trouvé sans qu'il connût les métopes du Parthénon l'élégance dans la force comme l'avaient trouvée les Grecs. Ses nymphes pourraient fermer les théories de jeunes filles qui circulent autour des temples d'Athènes. Elles n'y seraient pas déplacées si toutefois elles avaient le tact de maintenir entre elles et leurs devancières, quelque distance.

Nous permettra-t-on de faire une dernière remarque ?

Les sculptures si personnelles de Jean Goujon sortent, si j'ose dire, du cadre qui les doit contenir. Elles sont d'un style trop dominateur, elles prennent trop d'importance à cause de leur perfection même ; elles se séparent trop de l'œuvre totale, tandis que les moins admirables bas-reliefs du maître flamand ne font qu'animer la pierre et demeurent toujours fidèles à leur destination modeste. Certes, elles font vivre un mouvement, mais elles ne le font pas exister de manière trop indépendante : l'œuvre de l'architecte demeure capitale.

L'hôtel Carnavalet qu'un Breton du nom de Carnaveu-lois fit construire, devint surtout célèbre quand la divine marquise l'habita. Elle n'en fut que locataire. Mais il suffit qu'elle en ait animé jadis le silence pour que chaque pièce en devînt illustre. On y désigne avec certitude la chambre où elle coucha, où elle reçut ses hôtes, où elle écrivit ses lettres. Certes a-t-elle regardé et admiré la *Fermeté* et la *Vigilance* que Van Opstal sculpta au fronton de sa demeure. Peut-être même que les images de ces vertus lui furent particulièrement chères le jour que la vie lui devint difficile. Si bien que le bon et probe sculpteur flamand a pu jouer un rôle dans les pensées et les senti-

ments de celle qui fut la plus attentive et la plus fine grande dame du grand siècle. L'histoire d'Hercule que Van Opstal sculpta dans un des salons de l'hôtel Lambert a-t-elle exercé sur quelqu'un d'illustre un prestige aussi certain. Il est possible. Madame Dupin qui fut après les Lambert, propriétaire de l'hôtel, tenait chez elle boutique de bel esprit. Elle eut pour secrétaire Jean-Jacques. Elle recevait Fontenelle, l'Abbé de St-Pierre, de Bernis, Buffon. Quand en 1739, l'hôtel fut acquis par Florent, Claude Duchatelet, la marquise, sa femme, amie de Voltaire, offrit au philosophe l'hospitalité dans sa nouvelle et somptueuse demeure. Ils y vécurent à trois. Voltaire fut sur le point d'y amener Frédéric II. Ce fut la maladie qui seule empêcha le roi de se rendre à Paris. Lorsque le Comte de Montalivet acquit l'hôtel, Napoléon le visita. A-t-il rêvé, lui, l'empereur, devant les bas-reliefs de Van Opstal?

Nous voici en présence de l'œuvre maîtresse de ce sculpteur. La légende du Dieu y est traitée en divers médaillons représentant : *L'extermination de Cacus ; l'hydre de Lerne ; les Amazones vaincues ; le Taureau de l'île de Crète ; la délivrance de Thésée ; la robe de Nessus ; la lutte avec les Centaures, le triomphe d'Hercule ; Antée étouffé, Hésiode délivré ; le Lion de Némée ; la biche aux cornes d'or arrêtée par le Dieu au mont Ménale*. Une force rude et victorieuse anime ces panneaux magnifiques. Des aigles, des muses, des sphinx les soutiennent et les appuient contre les murs. L'ensemble de la galerie est d'une tenue, d'une magnificence et d'un style parfaits.

Voici certes un des plus beaux ensembles ornementaux que nous aient laissés, après ceux de Versailles, les artistes au goût somptueux et régulier qu'a suscité le siècle de Louis XIV. Le sujet convenait du reste admirablement au talent de Van Opstal. Il y pouvait déployer ses qualités de force, de vigueur, même d'intempérance qu'il tenait de sa race. Le jeu des muscles dans un dos contracté, la crispation d'un bras, les tendons bandés d'une jambe, l'effort arqué d'un genou appuyé sur une victime, la ro-

bustesse d'un poing fermé, la déformation bosselée d'une épaule, tout ce qui est rudesse, ardeur, férocité fut traduit avec sûreté et bonheur.

Certes, l'étude des camées romains a dû guider le maître dans la composition de plus d'un bas-relief. La tête d'Hercule est celle que lui attribuent à travers temps tous les artistes qui célèbrent le Dieu. N'importe, le pouce du modèle flamand est à chaque instant ici-même reconnaissable, malgré les disciplines imposées et parfois acceptées, malgré les méthodes et déjà les tyrannies de l'école. Rien ne peut tuer en van Opstal ni la fougue ni la vie. Il reste le tributaire heureux de ces deux puissances profondes et éternelles qui déjà sont absentes de l'œuvre des deux peintres Lesueur et Lebrun qui l'aident à douer de richesse et de splendeur le vaste hôtel Lambert. Eux sacrifient tout à la réflexion; lui demeure encore fidèle à la spontanéité.

Au Louvre, Van Opstal n'est représenté que par des *bas-reliefs* et des *ivoires*. Les bas-reliefs en marbre sont, tout comme les ivoires, des fêtes de santé et de volupté, entre nymphes, satyres, naïades, centaures. Les mouvements sont violents et ardents. Ils ne font point songer aux gestes des idylles, mais à ceux des bacchanales. Le corps des femmes est gras; leurs visages sont mafflus; leurs cuisses fermes et rondes. Les centaures érigent des musculatures d'athlètes au dessus de leurs galops sonores et serrent contre leur torse velu la chair molle des dryades effarées. L'art de Van Opstal est tout flamand, Rubens lui indiqua sa voie. Mais survint Jordaens qui plus encore que le grand Pierre Paul se complut dans la compagnie des Sylvains et des Égipans. La grande liesse flamande fut déchaînée par lui à travers l'art moderne. Elle débordait de partout et se serait vautrée, sans mesure, à travers les tons et les lignes, si le mélancolique et frêle et voluptueux Watteau ne l'avait comme endiguée dans son art charmant et mesuré et ne l'avait retirée des bouges où elle menaçait de s'encaïllir déplorablement. Les ivoires du musée de Cluny sont-ils de notre tailleur d'images? Nous aimons à le croire. Ils

s'apparentent intimement aux ivoires du Louvre. Ce sont mêmes scènes d'enfants, mêmes scènes de jeunes satyres. Une nymphe massive y trait une chèvre. La grasse vie flamande y déborde en santé et en lourdeur, inlassablement.

Elle se contient toutefois dans l'admirable relief que sculpta Van Opstal sur un des frontons de la Salpêtrière. Les armes de Mazarin s'y affirment. Deux figures d'une noblesse grande sont étendues à droite et à gauche et soutiennent de leurs mains levées le chapeau du Cardinal au dessus de son blason. La figure de droite — Allégorie de l'Espérance — est reconnaissable à l'ancre qu'elle tient debout auprès d'elle. Un amour ou plutôt un ange est prêt à la servir. La ferme et noble espérance draper un beau corps en une tunique aux larges plis harmonieux et justes. Sa tête est belle, vive, régulière. Elle grandit la pensée qu'elle doit incarner.

Sa compagne — Allégorie de la Charité — dévoile son sein chaste. Un enfant se hausse vers lui pour y puiser la vie. Les mouvements, l'un de pudeur, l'autre d'avidité sont d'une justesse et d'une grâce remarquables. Tout y est naturel et savant. Les parties drapées autant que les parties nues témoignent d'un métier aussi sûr que celui des plus grands maîtres de ce siècle. Van Opstal ne peut pas — si l'on est juste — être relégué parmi les artistes qu'on ne salue plus. Le *salon d'Hercule* de l'hôtel Lambert, le *bas-relief* de la Salpêtrière, les *Eléments* de l'hôtel Carnavalet le font l'égal des plus beaux maîtres.

Aucun des artistes du temps de Louis XIV ne fut un génie. Les meilleurs furent des hommes de haut et ferme talent. Van Opstal le fut autant qu'aucun autre. Il est de la lignée de ceux qui en art subissent les idées de leur époque et les mettent en lumière avec goût, avec science, avec bonheur. Ils ne créent rien, mais ils continuent avec loyauté ce qui s'est fait avant eux. Ils préparent sans s'en rendre compte, l'avènement de ceux qui les nieront en trouvant autre chose.

EMILE VERHAEREN.

FANTASMES ET RÉALITÉS

I. — Le Crucifié à la Pipe.

Ma journée faite, je m'acheminai tranquillement vers la taverne où j'avais coutume de retrouver chaque soir quelques fidèles amis, lorsque je rencontrai un petit homme qui portait une croix sur son épaule. La nuit était déjà complète. Je le vis venir à la lumière du trottoir et m'étonnai que personne ne fît attention à lui. Il est vrai que le bonhomme fumait une paisible petite pipe et portait sa croix sans grimacer.

Comme il passait près de moi, je le priai de s'arrêter un moment et lui demandai :

— « Où vas-tu, avec cette croix sur ton épaule? »

Il me jeta un regard étonné, considéra mon haut de forme, mes gants, ma canne à pommeau doré, et répondit :

— « Je n'ai pas de croix sur mon épaule. Je porte une charge de bois pour me chauffer à la maison. L'hiver est dur... »

Puis il tira une bouffée de sa pipe maigrelette et se remit en marche. Je le vis s'éloigner d'un pas titubant. Pendant quelques minutes je demeurai sur place, ne pouvant me décider à continuer ma route, car il me prenait une envie de suivre le bonhomme ; d'autre part je me souvins de mes amis qui m'attendaient au café, autour d'une table où les cartes étaient préparées entre trois verres, à côté de l'ardoise. J'étais en retard. Il me semblait déjà les voir frappant du pied et s'inquiétant de mon absence. Que diraient-ils si je leur manquais aujourd'hui? La partie serait dérangée ; ils boiraient leur bière en maugréant, et

je m'exposais à payer le lendemain leur rancune mal cuvée. Pourtant, un homme qui portait une croix en pleine rue valait bien trois amis attablés dans une taverne ! Je pris le parti de le suivre, car, si j'aimais le repos et la société, je n'avais cependant pas le cœur insensible et, de plus, j'étais possédé par une insurmontable curiosité.

Je me mis aussitôt à la recherche du bonhomme. Lorsque j'eus marché quelque temps sans succès dans la foule, n'espérant plus retrouver sa trace, je commençai à regretter la partie de cartes manquée. Mais soudain un rassemblement qui se formait sur le trottoir me barra le passage. J'y pénétrai à coups de bras. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant le porte-faix devant moi ! Il avait fait un faux-pas et s'était abattu sur les pierres. J'entendis qu'on le plaignait, mais la curiosité des passants était plus grande que leur pitié, car à peine songeait-on à lui tendre la main. J'aidai le bonhomme à se relever, replaçai la croix sur son épaule et lui demandai s'il ne s'était pas fait mal. Lorsque ceux qui s'étaient arrêtés virent que je lui parlais et que, malgré sa chute, il continuait de fumer sa pipe, ils se dispersèrent en haussant les épaules et en riant.

Cependant le petit homme s'était remis en route. Comme je l'accompagnais, il me dit d'un ton vexé :

— « Pourquoi viens-tu avec moi ? Je connais mon chemin ! »

— « J'ai peur que tu ne trébuches encore, car ta croix me semble bien pesante sur ton épaule !... »

— « Je ne porte pas de croix sur mon épaule ! répondit-il. Te moques-tu de moi ? »

Je ne voulus pas le contrarier et je commençai à lui parler d'autre chose, feignant de suivre mon chemin. Il marchait moins vite que tout à l'heure, le dos très bas. Sur les trottoirs, les passants nous regardaient. De temps en temps, je l'aidais à changer sa croix d'épaule.

Tout à coup, je vis mollir ses jambes ; je n'eus pas le temps de le soutenir, car le bonhomme s'effondra d'un

seul coup sur le pavé ! Honteux de ma maladresse, je m'empressai de lui tendre la main. Déjà quelques badauds s'étaient massés autour de nous ; ils se taisaient, observant avidement ce que j'allais faire.

— « Tu n'as plus de force ! dis-je à mon compagnon. Laisse-moi t'aider à porter ta croix !... »

Mais il me regarda d'un œil courroucé et s'inquiéta de savoir où était sa pipe. Elle avait roulé sur le trottoir ; un morceau du tuyau s'était brisé. Il la remit néanmoins entre ses dents et accepta le tabac que je lui offrais.

— « Qui t'a dit que je portais une croix ? » me demanda-t-il d'une voix moins rauque que tout à l'heure.

— « Ne sens-tu pas que cette charge est trop lourde pour tes épaules ? » répondis-je.

Je lui donnai du feu pour rallumer sa pipe. Autour de nous, des rires partaient en sifflant, mêlés aux coups de fouet et aux jurons. J'entendis quelques quolibets se croisant avec des paroles de commisération. Un homme bien vêtu, apercevant mon haut de forme, mes gants et ma canne à pommeau doré, me dévisagea d'un œil méprisant, tandis qu'une femme, jeune et fraîche, qui paraissait du peuple, offrait son mouchoir au porte-faix, dont les tempes étaient couvertes de poussière et de sueur, en s'écriant :

— « Mais il va tomber encore... »

— « Avançons ! dis-je à mon compagnon. Nous porterons ta croix à nous deux ! »

Les rues devenaient de plus en plus obscures et les passants étaient rares. Je m'efforçai de soutenir de mon mieux la croix, car le bonhomme se courbait encore davantage depuis sa dernière chute. On entendait gémir ses poumons ; son haleine blanche se confondait avec la fumée de sa pipe. De temps en temps ses os craquaient.

Tandis que nous passions sous les pauvres réverbères qui éclairaient encore de loin en loin le trottoir, je considérais ses vêtements défaits souillés de boue, sa cas-

quette chancelante et ses chaussures éculées. Une large déchirure à la jambe mettait la peau à nu.

— « Te voilà tout meurtri ! lui dis-je, ton genoux est couvert de sang... Tu ne te plains donc pas?... »

— « L'hiver est froid ! » répondit mon compagnon. « On m'attend. Hâtons-nous !... »

Je songeai à mes partenaires qui m'attendaient eux aussi, autour d'une table de jeu ; et une honte aiguë me piqua au visage.

Pourtant, quelques désœuvrés, remarquant ma tenue soignée et les guenilles du porte-faix, nous avaient accompagnés en ricanant. Soudain, je vis le corps de mon compagnon s'effondrer comme une masse. Pour la troisième fois l'homme et sa croix s'abattaient sur les pavés. Comme nul ne s'avancait pour le relever, je dus m'y efforcer tout seul, et cela n'alla pas sans peine, car moi-même je commençais à ressentir une horrible fatigue. Des sifflets stridents coupèrent l'obscurité ; il semblait qu'une foule noire s'acharnait sur le dos du pauvre homme. Il parvint cependant à se remettre d'aplomb, ramassa sa pipe dont le tuyau s'était encore écourté, et voulu reprendre son fardeau.

— « Laisse là ta croix ! » m'écriai-je avec humeur. « Ne sens-tu pas qu'elle finira par te tuer ? »

Une voix s'éleva dans l'ombre :

— « De quelle croix parle-t-il?... »

— « Ne voyez-vous pas?... Voilà deux heures qu'il la traîne sur ses épaules !... »

La voix reprit :

— « C'est un fou, suivons-le ! »

Je me demandai à qui s'adressait cette parole. Le groupe noir se resserrait de plus en plus autour de nous. Je saisis le bras du porte-faix :

— « Viens ! » lui dis-je.

Il avait déjà ramassé le fardeau.

— « Non ! tu ne feras pas cela !... C'est moi maintenant qui porterai ta croix !... »

Je lui arrachai le bois des mains. Mais j'eus à peine soulevé de terre la lourde charge, qu'elle s'écrasa sur le trottoir, tandis que moi-même je chancelais et que mon chapeau roulait dans la rigole.

Je demeurai quelques moments étourdi au milieu des rires qui me prenaient à la gorge. Quand je revins à moi, le porte-faix était déjà loin, avec sa croix sur son épaule.

Je rêvai, cette nuit là, qu'une croix se dressait dans un cabaret, devant une table où quatre hommes menaient un jeu d'enfer. Sur la croix, mon compagnon de tout à l'heure était cloué par les pieds et par les mains. La pipe aux dents, il avait l'air de rire, mais ses traits bafoués faisaient pitié. Ses paupières rouges retombaient lourdement sur ses yeux ; dans ses joues creuses de l'eau et du sang coulaient en se mélangeant. De temps en temps les joueurs se tournaient vers le bonhomme et lui jetaient une gaudriole tout en plaçant leurs cartes. L'un d'eux se leva, tendit aux lèvres du crucifié un petit verre d'alcool qui lui arracha une affreuse grimace. Il poussa un soupir, lâcha la tête, et sa petite pipe éteinte se brisa sur les dalles...

II. — Le Voleur

Un soir, je suivais une étrange petite créature qui, mêlée à la foule de la rue, m'échappait toujours, quoique je fisse pour la rejoindre. Son visage, la forme de son corps, ses pieds agiles et la souplesse de sa démarche m'avaient tour à tour intéressé, et m'absorbait maintenant tout entier, au point que je ne voyais plus devant moi que cette silhouette qui glissait dans la foule comme un serpent entre les herbes.

Au fait, était-ce bien autre chose qu'une idée, cette petite créature dont je m'efforçais de suivre la trace, qui se dérobaient sans cesse et reparaisaient, tantôt blanche tantôt noire, d'une diversité si troublante que je chercherais vainement aujourd'hui à me rappeler son image?

Les passants envahissaient les trottoirs ; les uns mon-

taient, les autres descendaient, formant deux courants opposés, têtes levées, têtes baissées, affairés ou flâneurs, prudents ou téméraires, affamés ou repus. Faisaient-ils autre chose que poursuivre une idée, eux aussi?

Soudain, dans le bruit des voitures, entre deux troit-toirs, une idée se dressa, gigantesque, d'un seul cri :

— « Au voleur ! »

Pendant un moment, la rue entière s'immobilisa. Les voitures s'arrêtèrent, toutes les brides se tendirent. Les deux courants de la foule s'étaient confondus; chacun tenait les yeux fixés sur l'idée qui venait de surgir du mouvement. Moi-même j'oubliai ma petite créature et, m'étant retourné brusquement, j'aperçus une ombre humaine qui fuyait, nu-tête, au milieu du pavé.

Elle ne faisait presque aucun bruit en courant; mais quelques passants se détachèrent de la foule, on entendit grincer des pas nerveux, toutes les épaules se touchèrent et aussitôt la poursuite s'organisa, imprévue, bruyante et forcenée. Entraîné par le torrent, je mêlai mes cris aux vociférations qui croissaient à mesure que la ruée s'approchait du voleur.

Celui-ci fuyait désespérément. Comme la forme noire de son corps se confondait avec l'obscurité, on le perdait souvent de vue lorsqu'il parvenait à enfiler tout à coup quelque ruelle sombre, et alors les cris tombaient un moment, tandis que tous les yeux cherchaient et que, du doigt, on indiquait dans l'ombre la trace du fuyard.

Cependant le voleur se voyait serré de près. Pour mieux courir il se débarrassa de son frac. Mais cet allègement, qui rendait sa course plus rapide, le désigna davantage aux regards de la foule. Sur son passage, les voitures s'arrêtaient, les passants surpris interrompaient leur marche et de nouvelles recrues venaient grossir la meute. Le voleur pourtant prenait de l'avance, et afin de courir plus vite encore, il rejetait l'un après l'autre tous ses vêtements. Et plus il se dépouillait, plus il devenait visible; la rue n'était plus qu'un immense hurlement :

— « Au voleur ! Au voleur !... »

L'homme fut bientôt complètement nu. Il était clair comme la lune et fuyait maintenant avec une rapidité redoublée ; mais comme on l'aperçevait de loin, la foule ne se lassait pas de le poursuivre.

Je finis par me fatiguer de cette interminable curée et me rappelai tout à coup l'étrange petite créature que j'avais guettée si assidûment tout à l'heure, jusqu'au moment où le voleur me fit tourner la tête. Toute la nuit, je la cherchai par la ville, mais ce fut vainement que j'errai dans les rues de plus en plus désertes.

L'aube naissait déjà. Je m'étais arrêté dans une impasse, appuyé contre une porte afin de reprendre haleine un instant, lorsqu'un homme passa sans bruit. Il était nu, très maigre et fort laid. A ces signes indubitables, je reconnus le voleur. Lorsque celui-ci m'aperçut, il se recula avec défiance ; puis il revint sur ses pas et me demanda de l'argent.

Je m'étonnai de le voir marcher librement, après la poursuite forcenée de la veille.

— N'est-ce pas toi le voleur ? » lui demandai-je en le toisant de l'orteil au menton. « Je te reconnais... »

L'homme me lança un regard mauvais, parut chercher une arme sur lui, mais ne rencontra que sa peau...

— « Ne crains rien, » lui dis-je, « je ne te trahirai point. Tu t'es donc échappé ? »

Il fit un signe de tête affirmatif et sembla tout à coup honteux de sa nudité.

— « Je t'ai poursuivi hier avec la foule, » continuai-je. « Je ne te voulais pas de mal, tu m'intéressais... Seulement, tu m'as fait perdre une idée... »

Comme le voleur n'avait pas l'air de comprendre, je lui demandai :

— « Que vas-tu faire maintenant ? »

— « J'ai échappé à la mort, » répondit-il, « mais je suis nu et je n'ai pas d'argent... »

Les formes de son corps grelottant s'imprécisaient dans

les lueurs troubles de l'aube. Un moment, le souvenir du fuyard, clair comme la lune, passa devant mes yeux, et je ne pus retenir un geste de pitié. Mais comme je portais le main à ma bourse, une autre idée traversa ma tête comme un éclair. J'enlevai mon manteau et le jetai sur les épaules du voleur. Puis nous partîmes tous deux en nous touchant. Et comme nous marchions sans parler, je vis nos ombres toute pareilles qui se joignaient sur le trottoir, dans la lueur attardée d'un réverbère.

III. — Du Soleil à la Lune.

Nous nous étions mis en route, mes compagnons et moi, dès le matin. Au moment où, quittant le pavé, nous mîmes les pieds sur la terre molle, le soleil se leva derrière un bouquet de peupliers dont le feuillage tendre parut fondre comme un gâteau de miel. Les rayons battirent des ailes et s'élançèrent sans dévier. Comme ils approchaient, une meule de paille qui se trouvait sur leur chemin s'éclaira aux arrêtes, flamba rose et jaune, tandis que les mutins poursuivaient leur vol.

C'était un matin tranquille qui s'était éveillé de lui-même, sans trouble, sans frisson. Aucun battement de paprière ne signalait ce réveil. Rien ne bâillait ; tous les yeux étaient mouillés. Quelques vapeurs de la nuit, traînant encore de loin en loin, cachaient des cris d'oiseaux qui se passaient la joyeuse nouvelle de ce matin splendide.

Le soleil fut bientôt maître de la campagne. Nous marchions à grandes enjambées, parlant peu, mais haut, écarquillant les yeux, l'oreille tendue, les narines élargies, les lèvres piquantes. Nos paroles ne se croisaient pas comme les courses de nos chiens lâchés dans les blés encore bas ; nulle conversation ne pétillait entre nous. Mais chacun lançait une phrase pareille à une claironnée, droit devant lui, sans se soucier de son voisin, pour donner de la voix, pour le plaisir de rompre le silence et de sonner

du poumon, comme s'il n'avait jamais crié, occupé tout entier à s'élargir à l'air libre.

Cette journée s'annonçait comme une longue aurore. Devant nous, à perte de vue, la plaine reculait. Les prairies étincelantes, les champs verdoyants et nuancés, connus par des rangées de saules en buissons, s'étendaient comme des tapis épais où nous marchions sans bruit. Des cristaux de givre étaient encore incrustés dans la terre. Et tout au loin, formant une chaîne imprécise, des arbres roses semblaient naître à l'horizon et s'élever lentement du sol. Nos pas faisaient crier des mottes de terre vive ; des capsules chargées de germes éclataient sous nos pieds. De simples pâquerettes, dont l'herbe était parsemée, nous faisaient mépriser la splendeur des étoiles. Déjà la lumière du printemps jouait avec l'ombre des jeunes branches. Il tombait de partout des semences d'allégresse.

Ou allions-nous ? Sans doute avions-nous assigné un but à notre promenade, mais aucun de nous n'y songeait plus maintenant, car un pareil départ bannissait toute idée d'arrivée. Nous marchions. Le soleil avançait avec nous. Il venait à peine de se lever et il semblait que ce fût pour toujours...

Soudain, l'un de mes compagnons jeta mon nom au vent. A ce mot, je sentis comme un grain de poussière qui me frappait à l'œil, et je demeurai quelques instants aveuglé. Il me semblait que je sortais d'un rêve clair pour me plonger brusquement dans un autre, sombre et malencontreux. Les syllabes de mon nom se mirent à danser dans mes oreilles. Je les aperçus bientôt devant moi, entourées d'une chétive clarté : douze lettres efflanquées et frileuses, tracées à la hâte au bas d'une page hérissée d'un obscur griffonnage. Elles s'étaient arrêtées et se tenaient par la main, comme un groupe de jeunes filles tremblantes devant un buisson d'épines. Après quelques instants d'hésitation je les vis disparaître en jetant de petits cris peureux et l'obscurité régna de nouveau. Tout à coup, en pleine nuit, la vitre d'une lucarne s'éclaira sous mes yeux. Je me penchai pour voir quelle était cette

étrange lumière. C'était une toute petite chambre carrée et bien close. Au milieu, la lueur minuscule d'une chandelle veillait dans une vessie suspendue par un fil au plafond. Courbé au-dessus de la table, entre deux murailles de livres à demi écroulées, un petit homme écrivait. Il ne levait pas les yeux de la page, et sa main seule semblait vivante, car elle s'agitait nerveusement et ne se lassait pas d'écrire. Le plume avançait, puis reculait, d'un pas inégal, tantôt piétinant sur place, tantôt s'élançant au galop. Et plus le papier se remplissait d'écriture plus le scribe semblait se friper et s'amoindrir ; ses épaules se voûtaient et son visage se couvrait de rides. Lorsqu'il eut noirci la page toute entière, de petites lettres chevauchantes, il y mit une grande signature et, posant sa tête sur la table, il s'endormit en poussant un soupir qui acheva de dégonfler son corps. Je regardai les lettres qu'il avait griffonnées au bas du papier : c'étaient celles de mon nom. Elles se tenaient par la main comme un groupe de jeunes filles frileuses devant un buisson d'épines. Comme tout à l'heure, elles disparurent. Je les entendis danser pendant quelque temps dans ma tête, puis s'éloigner, et soudain la lumière du matin reparut devant mes yeux.

J'aperçus mes compagnons qui me regardaient en riant d'un air indulgent.

— « Tu vis toujours dans les nuages ! » me lança le plus jeune, dont les pensées n'avaient certes jamais quitté la terre de la hauteur d'une quille.

Par exemple, la plaisanterie était bonne ! Depuis longtemps, je n'avais planté mes pas dans le sol avec une plus réelle volupté. Je me sentais de force à traîner la charrue, à faucher le blé, à brandir la cognée. Dans les nuages ! Était-ce à moi que s'adressaient ces paroles, quand mes mains se griffaient à tous les buissons ? Je n'aspirais qu'à vivre avec mes bras, mes jambes, mes poumons, mon cœur !

J'arrachai une fleur et la plantai toute rouge entre mes lèvres.

Je ne peux oublier le soleil qui brillait ce matin-là, à cause d'une petite tache noire qui l'obscurcit tout entier pendant un moment.

FRANZ HELLENS.

PRINCIPES D'AUTORITÉ SOCIALE

La commission des XXXI, se livre à une étude laborieuse des systèmes électoraux, afin de satisfaire aux exigences revendicatrices des masses ouvrières qui, dans les régimes existants, se prétendent injustement partagées.

La valeur d'une administration sociale réside évidemment dans l'emploi plus ou moins judicieux, intelligent et productif qu'elle fait des deniers publics, tout en satisfaisant aux besoins généraux dans la mesure nécessaire. Il en résulte que le degré de justice dans le mode d'élection des édiles est chose peu importante, relativement aux intérêts généraux, si l'administration répond dans la plus large mesure, à ces nécessités primordiales, sans créer parmi les habitants de privilèges d'aucune sorte.

Tous les régimes politiques possibles ne diffèrent que par la part que possèdent les masses populaires dans la direction des affaires publiques.

Par suite de leur ignorance relative, le pouvoir de ces masses a toujours subi des restrictions, notamment sur le terrain électoral, afin d'empêcher la main-mise sur tous les organes directeurs de la vie sociale, des foules pauvres et incompétentes, ivres de bien-être et, par conséquent, ruineuses.

Cependant, la vie sociale n'est possible que par l'intime combinaison des éléments producteurs : le sol, le travail, et le capital. Depuis l'origine du monde, ces éléments se livrent un incessant combat pour la conquête de la suprématie politique et économique, et il est évident que cette lutte durera autant que la terre. Elle serait mortelle si la nécessité de l'ordre ne s'imposait avec une égale puissance, à toutes les classes sociales. Par un développement suffisant de l'instruction des foules, elle deviendra

exclusivement salulaire, car l'intelligence suffisamment avertie sait maintenir ses revendications dans les limites inexorablement fixées, notamment par les lois économiques.

En attendant, il faut quand même attribuer le pouvoir social, et nous voyons que celui-ci est âprement disputé par deux classes nettement définies : les possesseurs de la terre et des autres moyens matériels de production, d'une part, et le travail d'autre part. Dans leur lutte sans merci, ces classes tendent moins à placer à la tête des organismes sociaux, les meilleurs et les plus intègres, qu'à faire valoir des programmes plus ou moins oppresseurs, d'ordre politique ou économique. On n'envisage pas tant l'intérêt social que celui de la classe ou du clan auquel on appartient.

Les oppositions gouvernementales ne montrent point un meilleur esprit. Partout nous entendons critiquer la gestion financière, les travaux entrepris, mais nous cherchons vainement, dans les propositions subséquentes, des moyens de transformer l'état de choses au profit de tous. Toutes les demandes, tous les projets, toutes les revendications visent à obtenir davantage au profit du clan auquel on appartient. Croit-on avoir constaté un privilège? Vite, on le réclame pour soi au lieu d'en demander la suppression pour ceux qui en jouissent. Nul ne s'intéresse aux budgets sociaux sinon pour en augmenter le poids, ou bien revendiquer les places des bénéficiaires.

Aussi longtemps que les peuples ne jouiront pas des lumières que donne l'instruction, le régime démocratique coûtera un prix exorbitant car, dans ces conditions, il ne peut apporter dans les rouages sociaux que la discorde qu'engendre le grand nombre, une ignorance dangereuse, des appétits immenses, et une inféconde égalité.

Cette situation ne peut s'améliorer par un changement de régime électoral. Que l'on accorde un peu plus de place à ceux-ci au détriment de ceux-là; que l'on donne à tel groupement une partie du pouvoir dont jouit tel

autre, on ne voit pas comment la valeur de nos conseils communaux et provinciaux, comme celle de notre députation nationale en serait augmentée.

Ce problème est donc plus compliqué qu'on ne l'a cru, à l'époque des événements qui provoquèrent la constitution de la commission électorale. Si l'on veut faire plus qu'un simple déplacement des forces sociales ; si l'on veut sincèrement faire donner à nos organes directeurs le rendement le plus avantageux, ce n'est pas le code électoral qu'il suffit de transformer, mais bien l'organisation sociale toute entière.

Un sociologue, M. Waxweiler, a très bien vu ce point et, à deux reprises, a exposé le problème dans toute son ampleur, devant la commission.

Se plaçant au point de vue de la vie communale, il déclara qu'il est indispensable de posséder des garanties de bonne gestion des intérêts communaux, et que ces garanties ne peuvent se trouver qu'accessoirement dans le régime électoral. Il faut, au contraire, les réaliser dans la technique de l'administration et dans la qualité des administrateurs.

A cette fin, l'auteur préconise la création d'administrateurs responsables, qui seraient choisis par voie de concours technique, et que les conseils communaux chargeraient de la gérance des entreprises d'intérêt public. Par analogie avec ce qui se passe dans l'industrie, la nomination et la révocation des employés leur seraient confiées et, tous les ans, ils présenteraient au conseil un rapport détaillé sur leur gestion.

Pour déterminer la valeur des suggestions de M. Waxweiler, il faut se rappeler les plaies dont les sociétés humaines sont atteintes de par leur organisation. On peut les ramener aux quatre cas suivants :

- 1° Le faible rendement du personnel ;
- 2° Le coulage ;
- 3° La concussion ;
- 4° Le grand nombre de travaux trop exclusivement

somptuaires ou d'une insuffisante utilité.

Le faible rendement du personnel découle de son indifférence pour les résultats de l'entreprise qui le fait vivre. Les pertes qu'il occasionne sont incalculables.

Ce mal est inhérent au fonctionnarisme sous toutes ses formes, et les grandes entreprises industrielles ou commerciales qui, par l'ampleur de leurs affaires ont une certaine analogie avec les œuvres étatiques, en souffrent également. Il a pour origine la trop grande stabilité des emplois, l'insuffisance de contrôle et de responsabilité qui en découle, enfin l'absence de tout excitant résultant des limites formelles posées aux possibilités de gain, du cadre trop étroit dans lequel les efforts et les initiatives sont contenus, de l'esprit hiérarchique qui rend ces efforts stériles, et de la marche sûre et invariable de l'avancement. Dans ces ordres d'idées, la Colonie nous a offert des exemples vigoureusement démonstratifs. Jadis, le gouvernement de Léopold II assurait un avenir illimité à tout homme de valeur ; il offrait à tous des gains proportionnels au travail accompli. L'amour propre et le désir de bien-être ainsi puissamment excités développèrent l'énergie de tous, parfois jusqu'au crime. Mais l'Etat obtint de son personnel un rendement exceptionnellement fécond.

Au lieu de combattre les abus, la Belgique a complètement abandonné ce système. Aux primes et aux allocations certaines elle a substitué des pensions mesquines et illusoire, et l'avancement égalitaire et méthodique a été introduit. Les conséquences éclatent à tous les yeux : le personnel est plus nombreux qu'autrefois et son travail est infiniment moindre et de moins bonne qualité. En un mot, au changement de régime le personnel a répondu en substituant le moindre effort au travail intensif, l'apparence du travail au travail réel et utile. Le plaisir de ne rien faire et la routine ont pris la place des conceptions nettes, intelligentes, vigoureusement poursuivies.

Des exemples moins généraux fourmillent dans notre mémoire. C'est la route des automobiles de l'Uele qui

faillit à ses promesses (1) parce que les mécaniciens, exclusivement payés aux salaires fixes, usaient de tous les incidents ou en créaient au besoin, pour suspendre leurs voyages, préférant nécessairement la vie en poste ou chez des chefs nègres généreux, aux ennuis d'un voyage à côté d'une chaudière suffocante. Mais si l'Etat leur avait offert une prime par tonne de marchandises transportées, les misères du voyage eussent disparu comme par enchantement, et les machines n'auraient plus connu de pannes irréparables. Il est vrai que les chauffeurs auraient ajouté quelques milliers de francs à leur traitement annuel, mais l'Etat aurait fait la meilleure affaire en économisant la plus grande partie des deux milles porteurs qu'il lui fallait recruter tous les mois.

Le coulage est également une source de pertes considérables pour les collectivités. La propriété publique est un bien pour lequel le possesseur ne manifeste aucun souci. Etant à tous, il semble n'être à personne. On en use sans souci, avec la brutalité d'un conquérant.

Une tuile manque au bâtiment! Une réparation d'un franc suffirait pour remettre les choses en bon état. Personne n'y songe. Il faut que les eaux rongent les plafonds, que le vent ruine portes et fenêtres, pour émouvoir cette masse anonyme, absorbée par ses intérêts personnels, qu'est le propriétaire.

Enfin, on répare. Faute d'avoir remplacé la tuile en temps nécessaire, il faut réfectionner tout l'édifice, et voici la hideuse concussion qui apparaît. La plupart de ceux qui ont la charge du travail: représentants de la collectivité, entrepreneurs, ouvriers, soumis à des intérêts personnels puissants à peine combattus par une vague notion de l'intérêt général et par des scrupules de conscience trop aisément étouffés, pillent les vieux matériaux, se partagent une partie des nouveaux, s'arrogent des bédards de fonds publics, pécuniairement responsables de leur

(1) Nous envisageons la situation existant avant 1912.

néfices de toute espèce que le propriétaire collectif supporte.

Pour être complet, il faudrait faire le tableau des rues dont on retourne les vieux pavés, mais que l'on porte en compte comme des pavés neufs; des travaux que l'on entreprend non pour répondre à une nécessité générale, mais pour permettre à un compère de vendre un terrain inculte, une propriété improductive, en un mot, pour créer à quelques uns des sources incalculables de profits illicites.

Ces maux, qui enlèvent aux collectivités modernes une grande partie de leur puissance créatrice, et qui ruine dans de larges milieux le sens de la droiture et de l'honnêteté, découlent visiblement d'une absence de responsabilité et de contrôle effectifs. C'est ce que M. Waxweiler a parfaitement établi, comme il en a trouvé le remède.

Celui-ci consiste essentiellement à cantonner les assemblées représentatives des collectivités sociales dans leur rôle utile : fixer la nature et l'ordre des entreprises, ainsi que les moyens d'action. L'exécution doit appartenir à des administrateurs sociaux, choisis parmi les possesseurs de fonds publics, pécuniairement responsables de leur gestion, et possédant sur le personnel l'autorité dont jouit l'entrepreneur dans l'ordre privé. Enfin, par une échelle de salaire suffisamment élastique pour récompenser l'initiative intelligente et le travail exceptionnel, il faut fixer l'intérêt du personnel non comme aujourd'hui, dans un pillage plus ou moins habile des propriétés et des entreprises publiques, mais bien dans leur bonne marche et dans leur réussite.

J. JOBÉ.

LE JARDIN DE MONSIEUR DERBEL

A mon excellent ami le docteur Lejeune.

A qui mieux qu'à Vous, cher Docteur, dédierai-je cet essai, le premier après le longs mois d'une paresse dont votre science et votre dévouement ont su me guérir ? J'avais rêvé d'un conte quelque peu fantastique où l'on eût vu Psyché malade, s'éveillant aux paroles d'un doux savant. Une nappe de soleil eût éclairé le tableau découpé dans le ciel bleu de Grèce. Peut-être un coin de chair eût-il souri dans un rayon et la mer eût-elle mêlé sa cantilène à la voix du Sage. Celui-ci je l'eus voulu très noble, très bon et si timide pourtant qu'il s'excusât presque de son savoir.

Mais hélas ! mon cher Docteur, pour peindre il faut avoir vu : la Grèce est loin, Psyché plus lointaine encore. Et si je connaissais le modèle du Sage, plus beau même que celui de mon rêve, j'ai craint que ma faiblesse ne fît encore trembler le pinceau et que je ne réussisse qu'une ébauche où j'aurais voulu un portrait.

C'est pourquoi, peu courageusement peut-être, j'ai dessiné en un cadre tout simple des bonshommes moins beaux, dont la caricature s'accommodât mieux d'un trait malhabile ou d'un coup de pinceau qui défaille.

Ternande est une petite ville, sur le bord d'un fleuve, dans les champs plats de la Flandre. Dès la gare, elle se découvre tout entière, entourée de bastions, avec ses douves remplies d'eau sale, ses toits en pointe et, dépassant quelques cheminées d'usine, la tour trapue de son église. Un mendiant entre ses béquilles vous tend la casquette à l'arrivée près des ponts, où le vent souffle toujours ; on passe devant un corps de garde plein de soldats fumant la

pipe et les rues se mettent à tourner si brusquement qu'on dirait des impasses.

Peu de monde circule sur les trottoirs ; les femmes que l'on croise, portent la longue mante à capuchon ; les rideaux tombent exactement contre les vitres et les étalages invariablement montrent, dans la poussière, les mêmes étoffes pour les costumes, des épices dans les bocaux, ou d'éternelles rangées de cierges. Parfois, entre deux maisons, s'ouvre l'échappée claire d'un canal dont les chandals, le mat descendu, semblent dormir sur leur reflet ; plus loin la statue d'un poète domine les pavés d'un marché triangulaire, et toutes les façades se terminent en pignon, toutes portent fixée à l'étage une hampe de drapeau.

Bientôt l'on arrive à l'autre extrémité de la ville, devant le bronze d'un missionnaire, la croix brandie, sous les marronniers près de l'église. Bâtie en pierres blanches, elle lève par dessus les cîmes les vitrages clairs de ses arceaux. Un « Crayer » authentique, mais précieusement voilé de serge, décore son maître-autel. Quand on sort par le portail de gauche, on a devant soi une petite place plantée d'un kiosque où l'affiche du dernier concert achève de pourrir. C'est le quartier aristocratique de Ternande ; les hampes des drapeaux y sont plus longues, les façades plus claires, les étalages mieux garnis. Des visages ennuyés se renfrogent derrière les fenêtres. Tout au bout s'aperçoit la demeure du député Lebrun, la seule de style moderne, avec une loggia, trois balcons ! et dont une glace — la seconde à droite — fut étoilée d'un coup de canne par un soir d'élection ! Quelquefois passe la silhouette vague d'un bourgeois se rendant à la « Concorde », le cercle de ces Messieurs ; à midi, les neuf coups de l'angelus font sortir d'un couvent une longue file de nonnes, deux par deux, toutes pareilles sous le voile, puis le silence y redevient si lourd que l'on entend le bruissement lointain d'une écluse sur le fleuve.

Cependant les Ternandois sont fiers d'habiter leur petite

ville. Tout comme une autre, elle possède ses souvenirs, ses grands hommes et ses fièvres. Aux jours de Kermesse, on voit les habitants en haut-de-forme, la figure fleurie, mener leurs hôtes parmi toutes ces merveilles. Ils vont des remparts à l'église, de l'église à l'hôtel-de-ville, s'arrêtant longuement à discuter les inscriptions d'une dalle ou le chiffre d'affaires d'un commerçant.

Il y a quelques années, au cours de ces promenades, on ne manquait pas d'aller contempler un vaste coin de terrain presque vague, perdu au milieu des bâtisses et dont la grandeur inutile éblouissait tout le monde.

On l'appelait le jardin de M. Derbel : il était légendaire. Peu de villes en possédaient d'aussi grand. Découpé en triangle, bordant le trottoir de deux rues, il impressionnait par la hauteur de ses murailles. Pas un rentier qui n'en connût les dimensions ; par une ménagère qui n'enviât le fruit de ses arbres ou les légumes de ses carrés, et les dimanches, à la « Concorde », si personne n'était mort dans la semaine, ni aucune noce annoncée, il se trouvait invariablement quelqu'un pour rallumer la conversation à ce sujet toujours flambant de surprise.

Jadis M. Derbel, propriétaire d'un vaste atelier de construction, avait acheté le jardin dans le but, assurait-on, d'y étendre ses forges. Effectivement il y avait bâti un hangar, fait dresser une grue énorme, mais depuis des années qu'ils ne servaient pas, la baraque avait perdu ses dernières vitres, l'appareil vermoulu s'effritait et, couronné de bosquets, piqué de fleurs au lieu des noires usines qu'on y avait rêvées, le terrain était devenu une façon de parc où le vieux Derbel, chaque jour, entre ses petits enfants, venait traîner sa canne et ses pantoufles. Un peu voûté, coiffé d'un feutre, avec la double pointe de ses favoris brouillés sur sa grosse veste brune, il avait l'air très doux, mais quelque peu narquois dès qu'on osait lui parler de ses terres. Il profitait alors de sa surdité, bombardait la main sur l'oreille, répétant ses « hein ? » ses « quoi ? », le regard oblique, toute la figure froncée com-

me dans un effort pour vous entendre et finissant par concéder que le temps était superbe, mais que l'averse pourrait choir.

Tant de mystère avait exaspéré les Ternandois. Ils estimaient généralement que leur concitoyen se déshonorait à laisser ainsi l'argent dormir. On le jugeait maniaque, imprudent, peu sympathique en somme. Puis un jour, il fut insinué que les terrains se faisaient rares à Ternande et que le vieux, en bon calculateur, pourrait sournoisement regagner par une vente ce qu'il paraissait tant négliger. Alors l'indignation avait changé de cause. Le soir même la ville entière savait que le père Derbel spéculait ; chacun évalua le bénéfice exact d'une si grosse affaire, et les mêmes, qui auparavant blâmaient sa négligence, envieusement le taxèrent d'avarice et jusque de rapine. Néanmoins comme il était riche, maître d'une puissante industrie, chef de nombreux ouvriers, tout le monde continua de le saluer. On montrait même le jardin avec plus d'emphasis à cause de ce surcroît d'importance honorable pour chacun ; et si l'on médisait alors de son propriétaire, on ne manquait pas de le citer ensuite parmi les habitants les plus considérés de Ternande et même de la province.

Ce fut donc un gros événement dans la petite ville, quand un matin de décembre qu'il y avait de la neige et que les lanternes brûlaient encore, le bruit se répandit tout à coup que M. Derbel était mort dans la nuit.

Il n'avait pas été malade ! On en oublia jusque le jardin.

Pendant la journée entière, mais le soir surtout à la faveur de l'obscurité, une foule de curieux se porta vers la demeure du vieux. C'était sur une petite place oblongue plantée d'arbres. Les volets restaient clos, l'usine silencieuse. Mais une grande lumière brillait à l'étage, dans la chambre du mort sans doute, car des personnes s'y remuaient, et l'on se tassa le nez en l'air à regarder passer des ombres.

Puis vers neuf heures, tous les bourgeois se retrouvèrent

à la Grand'Place, au Café de la Concorde. Comme l'indiquait l'enseigne, le café représentait le rendez-vous connu, une façon de terrain neutre où régulièrement, les dimanches, fraternisaient les notables de la ville. On y rencontrait M. le bourgmestre entre ses deux échevins, le notaire Desmares, Bonsol le journaliste et venu en voisin à l'affût des moindre nouvelles, l'herboriste Moran qui portait une tête de chien brodée sur ses belles pantouffles. En semaine la salle restait vide et la seule lampe qui brûlât groupait sous son abat-jour mélancolique la tête chauve du patron et la tignasse de M. Mause, un sculpteur, dont la tenue débraillée scandalisait la ville.

Ce jour-là en entrant, tous ces messieurs alléguèrent un prétexte à leur sortie extraordinaire en pleine semaine. Ils s'étonnèrent du hasard qui les réunissait, après quoi quelqu'un ayant murmuré « Ce pauvre M. Derbel » on commenta l'aventure.

Ils étaient stupéfaits ! La veille encore Moran avait rencontré Derbel près de ses fameux jardins.

— Et il était solide, bien portant, comme vous et moi.

Desmares pourtant depuis quelques jours trouvait son « ami et client » vieilli, plus courbé que de coutume. Tous avaient à citer une fête, un dîner, ou quelque autre circonstance remarquable pour eux-mêmes où ils avaient rencontré Derbel. Tandis que seul à l'écart, le sculpteur qui ne trouvait rien, rêvait orgueilleusement devant son verre. Il avait mené la vie à Bruxelles et dédaignait ces événements de province.

Mais il y eut un piétinement sur le seuil et l'on aperçut pliant sa haute taille dans l'encadrement de la porte, agité comme toujours, avec ses gants, son haut-de-forme et sa serviette d'avocat, M. le représentant Lebrun.

Cette entrée émotionna la salle entière. Le sculpteur Mause lui-même leva la tête, pendant que l'aubergiste atteignait à l'étagère son plus beau cristal de parade.

On disait Lebrun en voie de devenir ministre. Personne n'osait plus se souvenir de la pauvre ferme, où le vieux

père Lebrun, le fondateur de la famille, avait commencé sa fortune. Pourtant, aux dernières élections, des contradicteurs s'étaient levés et devinant la curiosité de ses concitoyens, il accourait vers leur Cercle, heureux de rafraîchir à si bon compte sa popularité.

D'un grand geste il secoua la neige qui fondait sur sa belle pelisse. Il leva les deux bras, en signe de détresse, puis il se mit à distribuer les accolades tragiques et chaleureuses.

Plus que les autres il était consterné.

— Ce pauvre ami ! Ce cher M. Derbel. C'est moi qui l'ai fait décorer. Un vieillard superbe taillé pour devenir centenaire.

Et prenant une mine d'orateur lugubre ;

— Hélas, conclut-il, nous sommes tous voués à la mort. Vanitas vanitatum, comme dit l'Ecclesiaste.

Car il plaçait volontiers quelques aphorismes latins, mal compris à la Chambre ; — ce qui ne manquait pas d'éblouir les électeurs.

Dans cette expansion douloureuse, il faillit étreindre son adversaire politique, le brasseur Mannaert qui entraînait en ce moment. C'était un petit personnage obèse, portant, d'une allure timide, un ventre majestueux sur des jambes trop courtes. Brave homme, sans volonté, on l'avait proclamé, presque de force, leader de la gauche à la suite des funérailles civiles de son fils. Le démocrate devant ce public craignant comme toujours de compromettre son titre, se redressa tant qu'il put avec un « Monsieur ! » chargé de dignité menaçante ; et pour se montrer irréductible, il alla se planter loin des autres, les poings serrés et les yeux farouches.

Heureusement Bonsol fit observer qu'en ce jour « les mécontentes politiques devaient céder le pas à la gravité des circonstances » et les anecdotes recommencèrent.

Durant trois jours, Ternande prit un aspect plus grave de ce défunt illustre étalé dans l'une de ses maisons. A chaque instant les cloches se mettaient à sonner. Dès le

premier soir, le facteur avait glissé de porte en porte une lettre bordée de noir où chacun put à l'aise étudier la généalogie de Derbel. Il y avait d'abord Mademoiselle Louise, la fille aînée du mort, M. Octave, des petits enfants, d'arrière petits enfants et tous, jusqu'aux nouveaux-nés, avaient la profonde douleur de vous faire part de la mort de M. Derbel, chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la médaille civique de première classe, etc., etc.. On savait maintenant qu'une congestion l'avait étranglé tout à coup dans son lit. Les médecins faisaient des conférences en pleine rue et dans cette effervescence où les jetait ce fait extraordinaire : une mort subite, les commerçants eux-mêmes nerveux dans leur comptoir, sortaient un instant de leur boutique pour se joindre aux auditeurs. Alors on s'en allait par petits groupes inactifs, en flânant, comme un jour de dimanche. On contemplait les couronnes étalées à la fenêtre de la fleuriste, puis les voitures que les cochers faisaient briller à grandes eaux devant les écuries du louageur ; et comme les funérailles s'annonçaient opulentes, de première classe, tous les Ternandois oubliant leur rancune, décidèrent de s'y montrer.

Ils vinrent donc à la mortuaire ayant mis leur haut-de-forme et déroulé leurs gants de filoselle. Quelques-uns, pour plus de pompe, portaient sous le paletot la redingote à basques mobiles qui devient un habit ; les messieurs décorés faisaient tinter leurs croix et les femmes du peuple, écrasées contre la façade, des enfants sur les bras, tendaient le cou lorsqu'ils passaient.

Déjà sur la chaussée, devant la maison, d'autres groupes se tassaient avec des instruments de cuivre, des grosses caisses et des drapeaux. Comme les élections ne s'annonçaient pas encore, les sociétés politiques étaient venues indistinctement, vu la grandeur de la circonstance ; et, par dessus les têtes, des bannières annonçant « l'Emancipation » et les « Libres Penseurs » côtoyaient les médailles d'une pancarte bordée de rouge où se lisait « Les Amis de Pie IX ».

Dès le seuil, impressionnés par un piquet de soldats occupant le trottoir, les invités secouaient la neige de leurs souliers, respectueusement, sans trop de bruit et, suivant une longue trainée humide dans le corridor, arrivaient au salon où le cercueil reposait entre des cierges. La famille vaguement se massait dans l'ordre. Octave Derbel serrait des mains. On s'inclinait.

Quand la place fut presque pleine M. le bourgmestre s'avancant d'un pas vers la bière, tira de sa poche un papier et se mit à déclamer l'éloge de Derbel « cet excellent citoyen, cette noble figure, ravie à l'amour de la cité, par les griffes implacables de la mort ». Sa voix déjà grave avait des intonations profondes sous les tentures piquées de larmes et de crânes d'argent. Entre les pauses, on entendait monter le glas des cloches et les premières mesures d'une marche funèbre qu'un musicien à la rue, essayait en sourdine sur un trombone.

Les autres s'émotionnaient peu à peu. Maintenant qu'ils savaient Derbel, là, entre ses quatre planches, ils ne lui en voulaient plus d'avoir spéculé. Ils approuvaient de la tête mélancoliquement aux beaux passages et plusieurs cherchaient leur mouchoir, tandis que l'orateur se retournant un peu vers l'assistance, continuait en ces mots :

— Nous nous souvenons tous avec émotion, en ce jour de deuil des sentiments de cordiale bonté qui se trouvaient si visiblement imprimés dans les rides profondes de son visage. Il estimait la ville. Ne lui a-t-il pas donné, ne lui lègue-t-il pas quelque chose de lui-même....

Tous les mentons s'étaient relevés. On s'attendait à la surprise d'une donation : le jardin peut-être ?

—ne lui lègue-t-il pas ses fils, les sympathiques concitoyens que nous aimons tous et qui marchent si dignement dans l'ornière de la tradition paternelle. Aussi est-ce avec un sentiment de profonde condoléance que nous nous inclinons devant eux, en disant une dernière fois : Adieu, Monsieur Derbel, la ville vous gardera un impérissable souvenir. Adieu !

Il se tut. La salle était pleine de sanglots. Le clergé arrivait. Alors deux hommes ayant déplacé les flambeaux, enlevèrent le cercueil à pleins bras, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Au dehors la foule eut un mouvement d'angoisse à cause des soldats qui épaulaient leurs armes. Des tambours sonnèrent et le cortège lentement se mit en marche.

D'abord venaient les prêtres, en grande pompe et chantant toujours, sous des chapes sombres qui leur montaient très haut dans la nuque. Quatre forgerons, derrière eux marchant au pas, portaient la bière sous son drap noir. Les parents suivaient, la tête basse, puis les notables, les bourgeois et tout au bout les ouvriers, modestement, près des voitures.

Le ciel était gris, les cloches sonnaient plus fort. Presque toutes les maisons avaient à leur hampe un grand drapeau noué en berne. Des visages curieux se collaient aux fenêtres, tandis que sur le trottoir les dames se hâtant pour la messe, dépassaient le convoi avec une révérence vers le mort.

Quand il fut arrivé sous le porche de l'église, le groupe de « l'Émancipation » et des « Libres Penseurs » alla se placer bien en vue derrière le piquet de soldats qui n'entraient pas. Le politicien Mannaert se mit à leur tête, pendant que les autres suivaient la famille entre une double haie de curieuses grimpées sur des chaises, fiévreusement comme pour une noce.

M. le doyen vint officier lui-même entre ses deux vicaires. Sa maigre voix chantonnait coupée par les réponses plus bruyantes du jubé : les clochettes tintaient, les mains battaient la poitrine. Comme en semaine sainte on avait couvert de crêpe le grand tableau du maître-autel ; les piliers du chœur étaient tendus de serge noire et l'on voyait passer au dessus des têtes le panache du suisse et la pointe luisante de sa hallebarde.

Après l'Évangile, il vint se poster devant le catafalque pour le défilé de l'offrande. Le « Dies Irae » pleurait.

Ce fut en ce moment que le sculpteur Mause, inspiré par les majestueuses cérémonies eut la vision d'un mausolée à la mémoire de Derbel. Il le voyait en marbre rouge, dépassant les autres tombes, avec deux anges créés par lui, les joues gonflées sur des trompettes où se lirait « *Sculpsit Mause!* » Il y songeait en baisant la patène, et jusqu'à la fin de la messe il circula de l'un à l'autre, commentant, esquissant, modelant avec de grands gestes et des sifflements de syllabes qui faisaient se retourner les têtes. Les jeunes filles chuchotaient, les dames étaient scandalisées.

Heureusement les absoutes s'achevaient. Pour la dernière fois, sur les épaules de ses forgerons, le vieux M. Derbel traversa la ville qu'il avait tant intriguée. On suivait avec moins de pompe, en désordre, les bourgeois se mêlant aux ouvriers. La longueur de l'office avait fatigué tout le monde. A chaque auberge des groupes entraient boire, puis rattrapaient le cortège, les poingts aux hanches, au petit trot. Certains même ne revenaient plus. A la sortie de Ternande, pendant que les soldats s'alignaient pour une dernière salve, Lebrun à son tour fit un grand salut vers la famille. Seuls dans la conscience de leur deuil les héritiers continuaient de marcher, la tête nue, derrière la bière.

Comme on approchait du cimetière la neige se mit à tomber, une neige épaisse qui glaçait les visages : on n'apercevait plus le mort qu'à travers ce voile gris qui cachait toute la campagne. Ce fut une débacle ; les plus fidèles se réfugièrent dans les voitures.

Devant la tombe, les parents s'écartèrent en demi cercle, s'attendant peut-être à un discours ; mais personne ne se présenta sauf un ouvrier qui bégayait un peu et dont on ne comprit pas une parole. La chute des flocons blanchissait le cercueil au fond de la fosse. On souleva le chapeau pendant que le prêtre dévidait ses oraisons ; puis ils défilèrent l'un après l'autre devant le fossoyeur qui leur présentait, sur une pelle d'argent, un peu de terre.

Le Dimanche suivant la ville entière put admirer le beau discours de son maître. Bonsol lui en ayant demandé copie pour son journal, l'orateur l'avait simplement transcrit d'abord, puis remanié, soupesant chaque phrase, travaillant même sur les épreuves. Il en était résulté un morceau superbe, plein d'éloquence, trois fois plus long que le premier. Pompeusement l'imprimeur l'avait encadré de noir et placé en première page dans le récit des funérailles.

De grand matin, M. le bourgmestre fit déposer au Café de la Concorde un fort paquet des « Echos de Ternande ».

— Patron, dit-il, vous en mettez un exemplaire sur chaque table; mais prenez garde, ils sont encore humides.

Et il revint vers les onze heures. Dès le seuil il eut la satisfaction de voir tous les buveurs en extase devant la feuille. On le félicita. Mause pourtant ne partageait pas cet enthousiasme. D'un coup d'œil il avait constaté que l'article ne citait pas son projet de tombe et il repoussa dédaigneusement le journal, non sans avoir souligné de l'ongle une phrase où manquait deux virgules.

Puis il fallut nécessairement s'occuper de la succession du défunt. Elle était importante. Outre les usines et le jardin, elle comportait de nombreuses propriétés éparpillées dans la ville. On les énuméra : six maisons rue de l'Église; trois rue de la Digue; un atelier, des prairies sur le bord du fleuve. Mais les convoitises furent déçues quand le notaire annonça qu'aucun de ces biens ne serait vendu, la famille préférant les répartir à l'amiable entre ses membres.

Ils n'en changeraient pas moins de maître et l'on échangea des hypothèses : Octave Derbel sans doute reprendrait les usines; certaines propriétés trop vieilles seraient renouvelées, d'autres démolies. On croyait déjà voir des cheminées surgir à l'endroit des jardins! Et l'on s'enfêtrait d'avance à l'idée du bouleversement que toutes ces

transformations allaient produire dans l'aspect immuable de Ternande.

Durant des mois, la ville vécut dans la curiosité de ce partage. Plusieurs héritiers habitaient hors de Ternande. Régulièrement, toutes les semaines, on les voyait débarquer à la gare, en cravate blanche et redingote noire. Ils se hâtaient vers la mortuaire, où l'on tenait conseil sans doute, car le lustre brûlait tard dans le salon et l'on reconnaissait à travers les persiennes la voix aigue de Mademoiselle Louise, le timbre plus grave de son frère et les discours longs comme des plaidoyers d'un petits-fils qui était avocat à Bruxelles. Malheureusement à cause de la forge, on ne distinguait pas le sens des paroles.

Puis les réunions devinrent plus rares. Le notaire se montrait soucieux. Quand il venait au Cercle de la Concorde, il s'affalait sur la banquette en se plaignant de sa fatigue. Mais il n'en disait pas davantage. A la vérité les Derbel ne découvraient pas d'arrangement. Maintes fois on les vit sortir par groupes hostiles qui discutaient longtemps encore sur le trottoir. Si bien qu'à la fin du printemps, après dix-huit mois de recherches, les séances brusquement s'arrêtèrent et qu'un beau jour Desmares fit annoncer que tous les immeubles étaient à vendre.

Il y eut un grand placard jaune à l'entrée de la ville, près d'une forge ; un second fut placé sur la mortuaire et dix heures sonnaient à l'église, quand un homme vêtu d'un sarreau blanc à la façon des peintres, se mit à badigeonner un coin du porche où sa brosse en deux larges coups étala une troisième affiche.

C'était un chaud dimanche du mois d'août. Les maronniers plaquaient de lourdes ombres sur la statue du missionnaire. La grand'messe s'achevait et sans doute M. le Doyen retenait ses fidèles pour un dernier prône, car on distinguait par le portail ouvert, entre les colonnes blanches, les rangées de chaises en demi-cercle, avec les têtes des assistants, toutes levées, attentives et qui s'inclinaient par moments.

Bientôt l' « Ite, Missa est » s'étira lamentable, syllabe par syllabe, avec des haltes et des reprises, comme s'il n'allait jamais finir, et l'on s'achemina vers la sortie, par groupes de familles, le père à droite de la mère, entre les enfants qui tenaient un livre d'heures sous le bras.

Dès le porche le soleil éblouissait. Tout le monde se connaissait, il fallait sourire à l'un, saluer l'autre, n'oublier personne, tout en arrondissant le bras pour l'épouse qui déployait sur l'épaule les couleurs tendres de son ombrelle.

Dans cette préoccupation, on n'aperçut pas d'abord l'affiche ; les gamins du catéchisme l'éraflèrent en passant et ce fut le docteur Delarbre musant en célibataire, les mains derrière le dos, qui le premier remarqua ce papier jaune.

Il s'approcha et jeta les bras au ciel. D'autres messieurs s'empressèrent, et tandis que les dames par dignité continuaient avec leurs jeunes filles, il y eut en un instant près du portail, une bousculade d'habits sombres, surmontés de haut-de-forme d'où sortait la voix claire du Docteur.

Ce jour-là, peu de Ternandois manquèrent à la réunion du Café de la Concorde. Ces messieurs de la « Libre Pensée, avertis par les autres affiches discutaient déjà depuis une heure. Le brasseur Mannaert était absent, mais on remarquait son acolyte, l'herboriste Morin venu en négligé de sa boutique. Comme il avait la réputation de connaître le premier tous les événements de la ville, un grand cercle de curieux le questionnaient. D'autres déchifraient le placard pendu à la place d'honneur, près du comptoir, et le patron se fatiguait de porter de table en table, les *Echos de Ternande*, qui énuméraient en troisième page tous les détails de la succession. Pourtant une réserve alourdissait les paroles : on se regardait avec méfiance ; chacun craignant de trahir les convoitises que l'annonce de cette vente lui rendait.

En attendant, comme les héritiers ne se montraient pas, on put tout à l'aise entre soi, supputer les motifs de ce nouvel arrangement.

Le bourgmestre émit l'idée judicieuse que si les Derbel renonçaient à un partage à l'amiable, c'était probablement faute de s'entendre.

— Je crois toutefois, ajouta-t-il que M. Octave persiste dans ses projets de reprendre l'usine de son père.

Un groupe hocha le menton, mais d'autres têtes se tournèrent vers l'herboriste qui désapprouvait violemment « La veille même, il avait pesé du tilleul à Mme Derbel, dont le mari n'avait pris aucune résolution ». Il scandait ses mots, heureux de contredire son maître et comme il étendait avec importance les deux jambes, chacun put admirer les talons de ses belles pantoufles.

Suivant lui, toutes les difficultés provenaient du lot principal : le jardin. Il tenait l'information d'un petit-fils même du défunt.

— Avant de mourir, déclara-t-il, Derbel par une clause testamentaire spéciale a stipulé que le jardin malgré ses vastes dimensions devait être attribué ou vendu non pas en parcelles, comme cela se fait d'habitude, mais d'une seule pièce, sans être morcelé. Du reste l'affiche vous l'indiquera.

Effectivement, le jardin s'y trouvait dessiné non pas en lots de diverses couleurs, mais en un vaste triangle, d'une belle teinte rouge que partageait seul le zigzag bleu d'un ruisseau.

Cette bizarre disposition provoqua un instant de stupeur, comme si la figure de Derbel se fût montrée tout à coup narquoise, sous son large feutre noir. Cela parut une dernière facétie du mort.

Le notaire Desmares qui rentrait en ce moment refusa d'abord de l'expliquer. Les tracas de l'affaire sans doute avaient ridé son front. D'un air solennel, il commanda du café, la boisson des travailleurs. Mais quand il sut que d'autres avaient parlé et que Morin connaissait les nouvelles, il eut la vanité de montrer qu'il en savait davantage :

— En effet, la clause dont parle M. Morin existe. Elle a même brouillé toute la famille ; aucun de ses membres

ne se souciant d'acquérir seul un si grand coin de terre. D'où la vente que mes placards ont eu l'honneur de vous annoncer.

— N'importe, termina-t-il, ce Derbel était un bizarre client.

Chacun profita de la réflexion pour exhumer à son tour quelque souvenir désobligeant pour le mort.

Les plus vieux se rappelaient avoir vu Derbel arriver à Ternande, « sans un sou vaillant dans la poche, Messieurs, ni un brin de paille dans les sabots ».

— C'était en 1842.

— Non, en 43.

Et leurs joues, tandis qu'ils réfléchissaient, continuaient de s'agiter comme s'ils eussent mâché quelque chose.

— Moi, continua Bonsol, je me trouvais à côté de Derbel quand il acheta les jardins. Les terrains ne valaient par cher en ce temps-là. Je me souviendrai toujours du singulier sourire qu'il eut en inscrivant sur un carnet le chiffre de la vente. Il en disait long ce sourire...

— Et cette façon ambiguë, continua Morin, d'enclorre de si hauts murs un terrain ; d'y édifier des hangars qui ne s'achevaient pas, et des grues qui ne manœuvraient jamais. Était-ce bien pour s'y promener seul ou avec ses petits-enfants ? Quand on a l'âme pure on n'use pas de pareils mystères.

— N'importe, il est mort riche, le gremlin.

Et les regards soupçonneusement regardaient l'affiche, comme pour y trouver la source peu limpide de ces richesses.

Lorsque les commérages furent épuisés, M. le bourgmestre qui se trouvait engagé par les éloges de son oraison funèbre, crut devoir faire une diversion.

— Messieurs, dit-il, nous avons tort de nous inquiéter d'un désir, probablement fort innocent, d'un moribond. Derbel était un travailleur, une noble figure, comme je l'ai déclaré, le fils de ses œuvres. Du reste, nous devons respecter la mémoire des morts.

On approuva et il put continuer.

— Ce qu'il y a de réellement palpitant dans cette histoire, c'est le problème qu'elle vient de soulever : Le jardin est vaste. Je me demande quel sera le concitoyen assez riche pour immobiliser dans l'achat de cette terre un important capital.

Chacun se le demandait. Cette question bientôt concentra tout l'intérêt de la vente. L'un après l'autre on évoqua les gros propriétaires de la ville. Mais ceux qui se trouvaient là opposaient des dénégations remplies de modestie. Quant aux absents, leur fortune généralement fut trouvée surfaite ou tout au moins compromise par des placements dangereux.

Si bien que sans amener de solution, la séance se prolongea plus que de coutume et que l'on vit entrer la servante de M. le premier échevin dont le dîner brûlait.

Alors tout le monde à la fois se leva pour sortir. Le soleil blanchissait les pavés de la place : au fond l'hôtel de ville levait sa tour vers le ciel bleu. Le bourgmestre le premier poussa sa clef dans la serrure. Les hauts de forme saluèrent son dos, se dispersèrent et jusqu'au moment des vêpres, il n'y eut plus dans les rues que le geste du poète sur son piédestal, un joueur d'orgue avec sa femme et l'ombre aigue des pignons qui s'allongeait lentement sur les pierres.

Le soir tous les Ternandois en écrivant à leur famille ne manquèrent pas d'annoncer que les jardins de M. Derbel étaient à vendre.

Le mardi suivant, M. le représentant Lebrun, ayant visité les jardins, en sortit au moment où le brasseur Mannaert passait devant la porte. Le timide démocrate, voulant céder le pas à son antagoniste, obliqua vers le mur, Lebrun eut le même mouvement, et les deux hommes se trouvèrent de nouveau face à face, le buste indécis, chacun opposant à l'autre un obstacle involontaire. Dans leur trouble ils se séparèrent enfin, en oubliant le salut que se doivent de courtois adversaires.

Pendant cette courte scène, la rue avait paru déserte. Pourtant le soir même, une grande rumeur fit remuer toutes les langues. Elles assuraient que les politiciens s'étant rencontrés devant le jardin, avaient eu une furieuse discussion, presque une bataille. Finalement le brasseur Mannaert, disaient les démocrates, Lebrun, suivant les autres, s'était éloigné en se fixant le chapeau sur la tête, belliqueusement en signe de menace.

Il n'en fallut pas davantage pour conclure que tous deux convoitaient les fameux terrains.

Dès le lendemain pour s'en assurer une délégation se scinda l'une vers les brasseries de Mannaert, l'autre vers l'hôtel du représentant.

Le filateur Rose se mit à la tête de ce dernier groupe. La soubrette qui les introduisit portait dans les cheveux un bonnet tuyauté comme les servantes à Bruxelles. Il y avait une double colonnade dans le vestibule, des tableaux aux murs de l'antichambre et quelqu'un fit remarquer l'étoffe soyeuse des rideaux. Puis ils se turent impressionnés de se trouver dans cette maison, la plus belle de la ville par la quantité de ses pierres bleues et la hauteur de ses étages.

Le député parut enfin, l'air pressé, prêt à partir, le gibus sur la tête, son éternelle serviette sous le bras. Il la posa cependant quand il sut qu'on ne le sollicitait pas. Il entama une réponse sur la sagesse à déployer dans le placement des capitaux.

—Audaces fortuna, risqua-t-il, mais s'embrouillant dans le reste, il termina d'un « Bon, bon! » vague dont il congédiait ses visiteurs.

Plus simple, le brasseur, quand ses amis entrèrent, plongeait ses bras nus dans une cuve de drèche. Il portait son ventre comme un tonneau en écartant les jambes. Son front était bas, son nez très rouge. Depuis quelque temps, conseillé par l'herboriste, il s'était fait enlever la barbe, puis les moustaches, voulant copier une tête de Voltaire qui mirait sa perruque dans la glace du salon.

D'un air résigné, croyant qu'il s'agissait d'affaire politique, il y guida ces Messieurs et se posa près du buste, ce qui fit ressortir la ressemblance.

C'était le solennel salon bourgeois avec son canapé austère de biais dans un coin, son étagère de bibelots époussetés et son album photographique bien en place sur une dentelle au milieu de la table.

Lorsque ses camarades furent installés Morin prit la parole et dit :

— Maître, la ville entière connaît la vaillante lutte que vous avez entreprise contre Lebrun. Nous, vos amis, nous espérons que vous remporterez la victoire et qu'en arrachant à coups d'enchères le jardin à la rapacité de votre adversaire, vous ferez triompher le drapeau de notre démocratie.

A mesure que ce discours s'allongeait, Mannaert sentait son visage pâlir : il n'avait jamais convoité les terrains de Derbel ; toutes ces luttes le bouleversaient d'avance, et ses regards inquiets allaient de l'orateur à ses compagnons rangés en troupe belliqueuse derrière lui. Aux derniers mots, il dut se laisser choir sur une chaise, et il ne trouvait aucune parole pour formuler ce qu'il pensait.

Heureusement Mme Mannaert avait tout entendu derrière la porte. Portant binocles, les cheveux strictement ramenés derrière la tête par un chignon sévère, elle était à la fois le comptable et l'Egérie du faible démocrate. C'est elle, qui voyant s'éloigner les clients, avait su ranimer les affaires en acceptant pour le mari son poste politique.

Elle sut prononcer les paroles opportunes et dans une éloquente péroraison, annonça que les autres ne triompheraient pas toujours.

La ville en apprenant ces discours sentit s'éveiller une âme belliqueuse. Les réponses étaient formelles : Lebrun et Mannaert désiraient les jardins. Ainsi disputées, opposant deux hommes politiques, les futures enchères n'é-

taient plus une simple brigade d'amateurs ; mais gonflées de toute l'ardeur qu'y mettaient les deux adversaires, elles prenaient un nouvel intérêt, une acuité de lutte électorale où la gloire de l'un et l'autre parti se trouvait engagée. Dans ces conjectures, ainsi que le déclara Morin, le devoir de chacun était d'épouser la querelle de son chef.

(A suivre).

ANDRÉ BAILLON.

BAVARDAGES

L'Amoureux.

L'amoureux m'a dit : « Monsieur, je suis l'homme le plus heureux de la terre ! » — Et, comme je souriais, il a ajouté : « Je vous assure, c'est très agréable ».

Le soleil était si éclatant, là haut, que les fleurs semblaient hypnotisées. Elles regardaient bouche bée, et elles avaient des mouches dans la bouche : C'était très curieux. Fleurs étonnantes, dans la lumière torride qui fascine comme la mort, fleurs admirables ! L'amoureux s'hypnotisait sur la chose des amours éternelles. La nature entière semblait plus épanouie et plus morte que jamais. Il faisait un temps véritablement vide de pensée.

L'amoureux m'a dit : « Je ne vous dirai pas tout ce que je pense ». — J'ai répondu : « Je crois bien !... »

Au loin, la mer s'étendait, toute en surface, et cependant profonde. Quelque inquiétude, déjà, ridait l'onde verte, un petit peu.

L'amoureux m'a dit : « Les vagues caressent le rivage. O notre grave et tendre bonheur ! Elle, gracieuse comme l'onde, et moi, robuste comme la terre ! On ne dira jamais ces choses, qui sont si simples et si belles, ni cette douceur qui est si bonne, si bonne, ni ces baisers dans la lumière ! ni l'ombre mystérieuse, baiser divin comme un sanglot, comme une souffrance partagée, tandis que monte vers le ciel l'âme de la terre et de l'onde, dans un grand souffle d'éternité ! »

Le soir venait, perfide, fragile. Hélas, souvent nous sommes si près du bonheur ! Il y a des gens qui ratent leur vie tous les jours. C'est une si petite consolation... Le soleil s'assit sur les flots comme grosse dame qui fait

« trempette », dans un costume de bain rouge vif. Les mouettes poussèrent des petits cris drôles. Mon Dieu, il faut être drôle aussi !

L'amoureux m'a dit : « Monsieur, je suis l'homme le plus malheureux de la terre ! » — Et, comme je souriais, il a ajouté : « Pensez donc : Tout est à recommencer ! Il va falloir que je me mette de nouveau à aimer pour l'éternité... C'est lassant, à la fin, savez-vous ».

L'Amoureuse.

...Comme je décapitais machinalement, avec mon bâton, les fleurs banales qui croissaient au bord du chemin, et que je m'ennuyais beaucoup à ne savoir quoi dire, elle, un peu sarcastique mais gentille tout de même, m'a raconté cette petite histoire :

— « Adam se promenait dans le Paradis Terrestre. Il faisait beau comme tous les jours, tous les jours. La femme n'était pas encore créée, — mais toutes les autres bêtes étaient là. Elles étaient très gentilles, les bêtes, extraordinairement gentilles, terriblement gentilles. Vous auriez vu les lions s'incliner délicatement pour respirer dans l'herbe le parfum des violettes. Et si parfois ils montraient leurs dents, armes effroyables, c'était uniquement pour faire plaisir aux autres bêtes, et notamment aux poules, que ça amusait beaucoup de voir ça. On ne se doute pas de ce que c'est qu'un Eden ! Il s'y passe des choses étonnantes.

» Il faisait beau comme tous les jours. La femme n'était pas encore créée. Adam se promenait de long en large comme quelqu'un qui ne sait pas très bien quoi. D'ailleurs, cela lui était expressément recommandé. Comme il n'avait pas encore l'usage de la parole, il ne pensait à rien... Mais il faisait jouer au soleil, sous le ciel bleu, ses muscles souples et dorés.

» Mon Dieu, à quoi bon ! Toutes les choses sont si sages, si sages, si obligeantes, si ennuyeuses ! Elles ne songent qu'à vous faire plaisir. Adam sentait bouillonner en lui, peu à peu, une puissance inconnue, une énergie violente, une

force tragique. Alors, dans son instinct, il résolut de faire un coup d'éclat : Il s'approcha d'un arbre et en détacha une petite baguette ...

» L'arbre, peut-être bien, lui dit en pleurant comme à Dante : « Perché mi schiante? » Tous les êtres du Paradis demeurèrent atterrés devant une brutalité si grande. Maintenant ils regardaient cet homme qui se promenait de long en large, sans penser à rien, décapitant machinalement avec une baguette les herbes et les fleurs qui croissaient au bord des chemins.

» Adam ne devinait pas la raison de son acte, si considérable pour l'époque. Un grand vide, de nouveau, s'était fait en lui. Il était las et très ennuyé. Il s'assit par terre et s'endormit, sans plus songer au ciel d'azur d'où le bon Dieu le regardait en souriant un petit peu...

» Et quand Adam se réveilla, une petite femme indocile était auprès de lui ».

R.-E. MÉLOT.

LES TRISTESSES

I

*Les tristesses d'enfant ont des sources profondes...
Ce n'est pas le regret, ce ne sont pas les pleurs
Qui mettent de la nuit autour des têtes blondes :
C'est le premier contact des premières douleurs.*

*Pour savoir le secret de ces petites âmes
Il faut avoir souffert avant d'avoir vécu.
Si, comme elles, sans guide autrefois nous errâmes
D'avance notre cœur, faible encore, est vaincu.*

*Les yeux trop tôt pensifs disent la destinée
Des précoces rêveurs marqués au front du sceau
Qui fait l'enfance triste et plus abandonnée
Que la feuille d'automne au fil lent du ruisseau.*

*Arracher au néant la chair et la pensée ;
Transmettre de la vie à l'atome incréé
C'est la loi, par destin égoïste, tracée
Aux êtres dont le but est toujours ignoré.*

*L'enfant est un ôtage, et ceux qui l'ont fait naître
Croyaient à l'avenir en lui donnant le jour...
S'ils avaient pu prévoir ce qu'il devait connaître,
Ils auraient hésité dans leur œuvre d'amour.*

*Qu'il grandisse au hasard, fleur rebelle et sauvage,
Impatient d'aller libre, par les chemins,
Peut-être saura-t-il s'affranchir du servage
Qui depuis le berceau pèse sur les humains.*

*Mais s'il est tendre et doux ; s'il médite, s'il rêve,
S'il aime la mer bleue et l'horizon bleuté,
S'il écoute le flot murmurer sur la grève
Et se tait quand l'oiseau sous la branche a chanté,*

*S'il croit en s'endormant que le protège un ange,
Et qu'il eut pour marraine une fée aux grands yeux,
Si tout ce que la fable ou le conte a d'étrange
Le séduit comme un songe et sais le charmer mieux.*

*C'est qu'il pense et qu'il sent ; c'est que, frêle alouette,
Il sentira trop tôt la serre du milan ;
C'est qu'il a déjà l'âme et le cœur d'un poète
Même avant d'en avoir ou le souffle ou l'élan.*

*C'est qu'il est de ceux-là qui passent sur la terre
Pour croire, pour rêver, pour aimer et souffrir ;
C'est qu'il est de ceux-là qu'attire le mystère,
Tant leur paraît divin le bonheur de mourir.*

II

*L'adolescent n'est rien qu'un désir qui sommeille...
Il grandit, curieux de ce qu'il ne put voir.
Tout est pour lui prestige, étonnement, merveille,
Et tout ce qu'il ignore il le voudrait savoir.*

*Il le voudrait savoir, car de ce qu'il ignore
L'énigme est plus troublante à son âge indécis ;
Son cœur est un grelot de plus en plus sonore,
Qui tinte éperdument sans trêve ni sursis.*

*De son timbre léger qui résonne et qui vibre
Ce grelot jette au vent des sons capricieux ;
Et dans l'être en éveil, il n'est pas une fibre
Qui déjà ne frémissé aux caresses des cieux.*

*Des songes ont peuplé la nuit de leurs fantômes ;
Des baisers ont frôlé des cheveux dans la nuit,
Où passent, lumineux, d'impalpables atômes,
Multipliés pour l'œil fasciné qui les suit.*

*Toutes les voluptés en secret devinées,
Toutes les visions d'aimer et de haïr,
Plus vivantes soudain et plus passionnées,
S'enfièvent dans le vœu brutal de se trahir.*

*Vous voyez de si loin, vous que le monde envie,
Ce qui sera souffrance et désenchantement.
Phase indéfinissable et brève, mais aiguë,
Langueur mystérieuse au dénoûment banal,
Quel philtre amèr ou doux, de miel ou de cigüe,
Guérira ce qu'en nous déjà tu fis de mal !*

*Pour avoir obéi trop tôt à ces chimères
Dont se sont enivrés nos vœux adolescents,
Bonheurs, amours, espoirs, furent tous éphémères,
Ne laissant après eux que regrets impuissants.*

*Nous nous sommes perdus trop avant dans le songe
Et trop tôt égarés dans la réalité ;
Nous avons bu le rêve aux coupes du mensonge
Et nous n'étions plus rien sans même avoir été.*

*Nous, c'est-à-dire vous, ô poètes, mes frères !
Enfants pâles, pensifs, adolescents rêveurs,
Hommes déjà par l'âme, et qu'aux destins contraires
Livrent, pour en souffrir, leurs vœux et leurs ferveurs.*

*On ne sait pas comment se dévoile la vie
A notre préscience instinctive, et comment
Vous voyez de si loin, vous que le monde envie,
Ce qui sera souffrance et désenchantement.*

*On ne sait pas combien votre obscure jeunesse
 Sous son insouciance a caché de rancœurs !
 L'illusion est frêle, et pour qu'elle renaisse
 Il faudrait entr'ouvrir le tombeau de vos cœurs.*

III

*La tristesse d'aimer emplit toute une vie...
 C'est l'éternel défi de l'automne au printemps.
 L'idole que l'amour exalte ou déifie
 Verse un philtre caché, mais sûr à nos vingt ans.*

*L'ivresse d'être deux est une courte ivresse,
 Dont il ne survit rien que des bonheurs brisés :
 Radieux souvenirs ! mais dont l'étreinte oppresse
 Et qui font la douceur amère des baisers.*

*Parce que l'on s'aima sans raison et sans cause ;
 Parce qu'on fut naïf et qu'on se crut aimé,
 On ne se doutait pas de ce que pense et qu'ose
 Une femme qui sait combien elle a charmé.*

*Elles ne comptent pas, les amoureuses fièvres ;
 Ils n'ont jamais compté les serments et les vœux,
 Ni les mots murmurés quand se boivent les lèvres,
 Ni l'échange enfantin des boucles de cheveux !*

*Combien sous le suaire, à la lueur des cierges,
 Espéraient provoquer un remords, un regret,
 Qui moururent en vain, sans émouvoir les vierges,
 Ni leur faire essuyer une larme en secret.*

*Ceux qui ne meurent pas avant l'heure ne vivent
 Que pour connaître mieux l'erreur de croire encor.
 Tous leurs espoirs perdus renaissent et s'avivent...
 C'est le même roman dans un autre décor.*

*Par caprice et sans foi, coquettes, ingénues,
Etres inconscients dans leur frivolité,
De factice abandon et de faveurs menues
Bercent l'illusion où dort la volupté.*

*Les ans passent ainsi, semant les aventures
Sur la route où s'obstine à s'attarder l'amour.
C'est le germe cruel des tristesses futures
Qui croît vers l'idéal pour le détruire un jour.*

*La tendresse profonde et fidèle est un leurre.
Y croire est s'abreuver pour jamais d'un poison
Si subtil qu'il révèle à l'amant qui l'effleure
Le secret du parjure et de la trahison.*

*Trahir est le miracle éternel de la femme,
L'inévitable but de ses enchantements...
S'en plaindre est confesser qu'on ignore son âme,
Ses aveux, ses baisers et ses enlacements !*

IV

Tout lasse — est-ce donc vrai? — hélas ! non : rien ne
[lasse...

*L'amour n'est jamais las, et lorsqu'il est lassé,
C'est qu'on le prodigua dans le temps et l'espace
Et qu'on le reconnut quant il était passé.*

*Dans nos songes d'enfant, qui déjà sont des rêves.
Dans notre puberté que hante le désir,
Dans notre âge plus mûr, aux illusions brèves,
L'amour n'est que le mot qui masque le plaisir.*

*Ceux qui nous ont donné la vie et qui nous aiment
Non pour eux, mais pour nous, ont perdu leur pouvoir...
Tous leurs trésors d'amour c'est en vain qu'ils les sèment :
Nous les foulons aux pieds sans paraître les voir.*

*Les deuils viennent : les deuils sont l'épreuve dernière.
Le spasme qui déchire et jaillit en sanglot,
Elevant jusqu'au ciel ou jetant à l'ornière
Le cœur enfin ouvert, mais qui soudain se clôt.*

*Regretter tout le mal dont souffrirent les autres,
Ces autres qui, jadis, veillaient sur nos berceaux,
Serait trop racheter leurs douleurs par les nôtres...
Le cristal est brisé... Qu'importent les morceaux !*

*L'égoïsme d'aimer entraîne à la dérive
Des âmes qui, peut-être, auraient compris l'amour...
Elles vont... Une chaîne invisible les rive
A leur passé qui sombre et se perd sans retour.*

*Désormais ce qui fut ne doit plus jamais être.
Le mirage idéal a longtemps ébloui ;
Mais toujours davantage il tend à disparaître,
Jusqu'à ce qu'il se soit un jour évanoui.*

*Tristesse de vieillir, incurable tristesse,
Tu ne peux escompter de meilleurs lendemains.
Tu mènes à la mort avec quelle vitesse !
Sans même orner de fleurs nos suprêmes chemins.*

*Quand nous nous endormons de ce sommeil étrange
Que les hommes craintifs ont appelé la mort,
Béni soit le repos qui rachète et qui venge
Les crimes impunis de la vie et du sort.*

*Le passant qui s'égare, alors que le soir tombe,
Dans quelque cimetière où l'ont porté ses pas,
Foule en indifférent la terre d'une tombe,
Poursuit sa route obscure, et ne s'arrête pas.*

CHARLES HENRY.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

L'Affaire

Il semble que les Français aient besoin de se donner tous les cinq ou dix ans, un gros scandale, qui met la France sens dessus-dessous et qui fait haleter toute l'Europe. Ils ont créé successivement l'Affaire Wilson, le Panama, le Boulangisme, l'Affaire Dreyfus, l'Affaire Humbert, l'Affaire Syveton, l'Affaire Steinheil ; voici maintenant l'Affaire Caillaux. Dieu les bénisse ! C'est un peuple où l'on ne s'ennuie pas.

★ ★

Dans quelques-unes de ces Affaires, il n'y eut que de la boue. Dans celle-ci, comme dans quelques autres, il y a de la boue et du sang. Le malheureux Calmette, directeur du *Figaro*, a payé de sa vie les attaques virulentes qu'il dirigeait contre M. Caillaux, ministre des finances de la troisième République. Mais les balles de Mme Caillaux faisaient deux victimes. Si elles donnaient la mort à Calmette, du même coup elles abattaient M. Caillaux, qu'elles jetaient bas du banc ministériel. Et dès le lendemain, un effroyable scandale éclatait à la Chambre des Députés. M. Barthou, à qui M. Caillaux avait arraché le pouvoir quelques mois auparavant, donnait lecture, — pour venger Calmette, disait-il, d'un document rédigé par le procureur général Fabre, qui y déclarait avoir été contraint en 1911 par M. Monis, alors président du Con-

seil, à la demande de son collègue, M. Caillaux, ministre des finances, d'accorder au financier Rochette, poursuivi pour escroqueries, une remise de son procès à une date éloignée, remise dont l'escroc profita pour raffler à l'épargne française un joli nombre de millions. Là-dessus, dénégations de M. Monis et de M. Caillaux, tapage, tumulte, renvoi de l'affaire à la commission parlementaire d'enquête sur l'affaire Rochette, — commission qui sommeillait, et qui se réveille, tout allumée, sous la présidence du citoyen Jaurès ; comparution de MM. Caillaux, Monis, Fabre, Barthou, Briand, d'un bataillon de magistrats, de M. Maurice Bernard, avocat de Rochette, etc., etc. ; affirmations, dénégations, démentis, apparition d'un personnage inconnu, X, tout pareil à l'X d'Arton et à la dame voilée de l'Affaire Dreyfus, émotion générale, articles enflammés dans la presse, agitation politique, hérissément de tous les poils, hurlement de toutes les gueules, montrant des crocs menaçants, manifestations dans les rues ; on crie : à bas Caillaux, l'assassin ! On chante : au bagné, la femme à Canaillaux ! On se bouscule, on se donne des coups de canne, la haine éclate sur tous les visages, dans toutes les bouches et sous toutes les plumes. Et voilà une belle Affaire, superbement lancée, qui ferait honneur à un impresario de génie. Paris n'a jamais rien fait de mieux !

★
★★

Les passions sont déchaînées, mais les langues et les plumes sont habiles, pleines de réticences et d'insinuations. On devine sous les éléments apparents des dessous obscurs et redoutables. Il y a ce que l'on dit ; il y a aussi ce que l'on ne dit pas. Et il est bien difficile à l'étranger de bonne foi d'asseoir un jugement impartial sur ces données complexes, incomplètes et suspectes.

Quelques points cependant sont acquis.

Il est certain que M. Caillaux, partisan de l'impôt sur le revenu en y comprenant expressément l'impôt sur la

rente, est détesté de tous les capitalistes, grands et petits. Il est la bête noire des banquiers, des financiers, des commerçants, des rentiers, bref, de toute la classe possédante.

Ce qui ne l'empêchait pas de grouiller lui-même dans la finance, où il avait, au dire de ses adversaires, des intérêts regrettables pour un ministre.

D'autre part, M. Caillaux, partisan d'une entente avec l'Allemagne et adversaire de la loi militaire instituant le service de trois ans, est l'objet de la haine de tous les patriotes ardents, à quelque parti qu'ils appartiennent.

Ces haines sont la cause profonde et originelle de toute l'Affaire. Elles ont provoqué la campagne de Calmette, qui estimait de son devoir de délivrer la France de ce ministre néfaste, et qui l'attaqua avec un courage admirable, une ténacité implacable et un acharnement qui dépassait la mesure habituelle des polémiques de cette espèce. L'opinion publique s'émouvait. Le ménage de M. Caillaux devait devenir nerveux. Soudain Mme Caillaux, surexcitée, se rendit au bureau du *Figaro* et abattit Calmette à coups de browning.

Peut-on croire que M. Caillaux soit son complice? Peut-on admettre qu'il l'ait excitée à commettre ce meurtre? Il est des gens qui osent l'affirmer. Il faut évidemment être un imbécile pour les croire. Si M. Caillaux, qui n'est pas un sot, eût pu prévoir le geste de sa femme, il l'eût, sans doute, plutôt fait interner dans une maison de santé que de lui permettre de l'accomplir. Pour la pousser à ce meurtre, il fallait être le dernier des crétins.

— Mais, disent les gens émus, Calmette portait sur lui le document déshonorant, la fameuse note du procureur Fabre! Il fallait l'empêcher de la publier; voilà pourquoi les Caillaux l'ont tué.

—O cervelles ingénues! Le document Fabre? Mais lisez donc les dépositions faites à la commission d'enquête! Ce document, M. Fabre en avait donné lecture à plusieurs personnes. Tout le monde au palais de justice le

connaissait. M. Barthou le possédait. Des copies circulaient, car Calmette n'a possédé qu'une copie. Le document Fabre? Pour lui donner une efficacité redoutable, il fallait un énorme scandale. Sans les coups de revolver de Mme Caillaux, il eût peut-être fait long feu à la Chambre; il n'est pas même certain que M. Barthou en eût produit la copie ministérielle. A la commission d'enquête, il a déclaré qu'il ne l'a communiquée à la Chambre que pour venger Calmette!...

Et quel scandale immense, cette fois!

On découvre un président du conseil, M. Monis, qui, déférant au désir de son collègue, M. Caillaux, donne à un magistrat l'ordre de procurer une remise à un inculpé, remise que ce magistrat croit en conscience qu'il faudrait refuser. Cependant ce procureur peu héroïque se résigne et demande la remise à M. le président Bidaut. Tout mortifié, il consigne l'aventure dans une note, et spécifie qu'il subit la plus grande humiliation de sa vie! Mais M. le président Bidaut avait déjà refusé cette remise à M. Maurice Bernard, l'avocat de Rochette. Pour le faire revenir sur sa décision, M. Fabre lui représente en gémissant qu'il sera brisé s'il n'obtient pas la remise; et, par camaraderie, M. Bidaut accorde ce qu'il venait de refuser. O magistrature romaine!...

On découvre aussi que, renseigné par les bruits du Palais, M. Briand, devenu garde des sceaux, a, par des menaces, obtenu de M. Fabre l'aveu de sa faiblesse et de la forfaiture des ministres, ses prédécesseurs; qu'il a reçu de M. Fabre une copie de sa fameuse note, et que plus tard, en quittant le ministère, il a remis ce papier à M. Barthou.

Et l'on se demande pourquoi M. Briand ne s'est pas décidé soit à introduire cette note dans un dossier officiel de la chancellerie, soit à la détruire. Pourquoi la conserver secrètement, si ce n'est comme une arme contre un adversaire politique?

Et M. Barthou, ayant reçu cette note, l'enlève du coffre du ministère où elle était déposée et l'emporte chez

lui. Pourquoi, si ce n'est encore comme une arme contre MM. Monis et Caillaux?

MM. Barthou et Briand ont donné de belles raisons de leur conduite à la commission d'enquête; mais ces raisons ne paraîtront concluantes qu'à leurs amis politiques.

Mais, dira-t-on, il n'était que juste qu'ils s'armassent contre un forban politico-financier, afin de pouvoir dénoncer ses machinations.

Bien! Mais si la vertu et la pureté des mœurs politiques était leur grand souci, s'ils se réservaient de délivrer la France de cet abominable Caillaux, pourquoi ont-ils attendu si longtemps? Le document était entre les mains de M. Briand depuis 1911. On a attendu pour le produire à la tribune que M. Caillaux eût fait voter par la Chambre, l'impôt sur le revenu et l'impôt sur la rente; — on a attendu qu'il fût redevenu ministre après avoir pris à part l'engagement d'abolir le service de trois ans! On a attendu que les passions bourgeoises et militaires fussent surexcitées contre lui pour porter un coup, qui, plus tôt, eût été moins efficace. Jusque là, on laissait le monstre opérer à sa guise et la Vertu moisir dans un coin. Tout cela est bien étrange...

★★

On aurait tort d'inférer de ces remarques que je prends le parti de M. Caillaux contre ses adversaires. Le ciel m'en garde! Il m'a paru intéressant de noter quelques singularités de cette affaire; voilà tout.

Il est intéressant aussi de noter les effets politiques du scandale. C'est, peut-être, une nouvelles Affaire Dreyfus qui commence. On voit se former deux camps ennemis: d'une part les républicains modérés, qui tentent de tirer profit de l'affaire, et que secondent, bon gré, mal gré, les nationalistes et monarchistes; d'autre part les radicaux-socialistes que les socialistes de tout poil se disposent à soutenir de toutes leurs forces.

La mêlée s'annonce violente et terrible. De part et

d'autre on ne reculera devant rien. Le premier groupe clame déjà qu'il s'agit de sauver la France du déshonneur et des méfaits de la bande anti-patriote. L'autre hurle qu'il s'agit de sauver la République minée par les complots de la réaction. Ainsi se reconstituent les deux armées qui se sont livrés bataille-tout au long de l'Affaire Dreyfus.

Quelle sera l'issue du combat? Les républicains modérés ne pourront se débarrasser sans doute, de l'alliance des réactionnaires monarchistes, bonapartistes, nationalistes, etc. Cela pourrait bien finir par les mettre en fâcheuse posture en dépit de tous les avantages actuels. Car cela permettra à leurs adversaires de se poser en défenseurs de la République, attitude avantageuse, qui a de grandes chances d'appeler la victoire.

Si bien que l'issue de l'Affaire pourrait parfaitement nous montrer le bloc radico-socialiste maître du pouvoir et plus puissant que jamais. C'est une hypothèse que l'on n'a peut-être pas assez envisagée.

Les affaires prendraient assurément une autre tournure si M. Briand pouvait arriver promptement au pouvoir et s'y établir quasiment en dictateur. Mais s'il veut réussir, il faut qu'il se hâte!

Voilà quelques prévisions, qui me paraissent fondées sur des raisons assez plausibles. Mais qu'apprendrons-nous demain?

IWAN GILKIN.

La Presse Moderne

« Mort de M. Charles Prevet... Mort de M. Edwards... Assassinat de M. Gaston Calmette... Le « Times » à deux sous... ». C'est la presse elle-même qui s'est chargée, au cours de cette quinzaine, d'alimenter de copie sensationnelle la rubrique de l'actualité.

Le geste de Mme Caillaux, supprimant à coups de browning un accusateur trop gênant pour son mari, n'a pas

été le moins commenté de ces faits-divers. Tout en a été dit, depuis la lettre apologique du député Thalamas jusqu'aux harangues indignées de M. Léon Daudet à la terrasse du Café Cardinal. Et en attendant le verdict de la Cour d'assises et le rapport de la commission d'enquête, les Camelots du Roy, pour n'en pas perdre l'habitude, se sont complus à provoquer des bagarres.

Mais dans ces effervescences populaires l'effet n'est pas toujours proportionné à la cause. Le drame de la rue Drouot n'est qu'un tragique incident de polémique politique. Et c'est grâce à la personnalité seule de la victime, continuateur des Magnard et des Villemessant, qu'il s'apparente, par un intérêt identique, à la disparition du directeur du *Journal*, celle du fondateur du *Matin* et la réforme du grand journal anglais.

Les noms de Calmette, Prevet, Edwards, tout comme celui de lord Northcliffe, propriétaire du *Times*, appartiennent en effet à l'histoire d'une des évolutions de mœurs les plus curieuses de notre époque : la création de la presse moderne.

On ne soupçonne guère ici l'émotion qu'a soulevée à Londres le brusque abaissement du prix du journal de Printing House Square.

« A cinq heures du matin, écrivait un correspondant londonien, quand le *Times* à un penny est enfin sorti des presses, nous étions bien cinq à six mille autour de ces bureaux historiques, tous impatients de recevoir un premier numéro, et pour la plupart disposés à le payer très cher, et tous pourtant dûment avisés que personne n'en obtiendrait. Peu importe ; nous ne nous étions pas dérangés en vain : nous avons vu le nouveau *Times* circuler en ballots, s'entasser dans les paniers des cyclistes et les voitures automobiles, envahir les cacolets de la poste et des compagnies du chemin de fer, disparaître dans les ténèbres sous les bras des porteurs accablés. Impossible d'en acheter, fût-ce à prix d'or. Tout était vendu, retenu depuis plusieurs jours ».

Et pourtant, le *Times* du lundi 16 mars, ne différait en rien, comme aspect et comme rubriques, du *Times* du 14. Il continue à paraître quotidiennement sur quatorze à vingt pages, avec son supplément financier de huit à dix pages. Il ne vaut plus quatre sous, voilà tout, comme disait un publiciste français à propos de la réduction à deux sous de l'*Indépendance Belge*. Mais c'est un changement notoire pour le *Times*, qui se vendait jadis soixante centimes, et coûtait encore six sous en Angleterre, il y a trois ans.

Dès à présent on prévoit à bref délai, l'abaissement du prix du *Times* à un sou. On peut tout attendre du reste de lord Northcliffe qui était, à quatorze ans, directeur d'un « *School Magazine* », fondait à vingt deux ans l'hebdomadaire *Answers* dont le tirage dépasse aujourd'hui le million, et a créé, lorsqu'il s'appelait encore Alfred Harmsworth, le *Daily Mail*, le *Daily Mirror* et une quarantaine d'autres publications qui tirent globalement à cinq millions d'exemplaires par jour.

Toutefois ce merveilleux journaliste dont la calme audace, l'admirable flair, l'extraordinaire sens pratique révolutionnent la presse britannique depuis près d'un quart de siècle n'a fait en somme qu'appliquer, avec la hardiesse de son tempérament et sa parfaite connaissance des goûts de son public, des réformes depuis longtemps adoptées en France.

Il n'en reste pas moins que voilà le *Times* entraîné à son tour par cette tendance démocratique qui a influé si fortement sur la presse contemporaine et déterminé peu à peu, avec une nouvelle conception de son rôle, les profondes modifications de son organisme et de ses moyens d'action.

Jusqu'à quel point le *Times* obéira-t-il, dans un avenir prochain, aux exigences du public à un sou? Si puissant que soit, chez lord Northcliffe, le souci de sauvegarder dans une certaine mesure le ton mesuré, austère et dog-

matique de la maison, il est à prévoir que l'évolution complète du grand journal de la Cité ne s'accomplira point sans une altération sensible de ce qui a constitué jusqu'ici sa caractéristique dominante.

En Angleterre, comme en France, les feuilles à grand tirage finissent, quelle que soit leur orientation politique, par adopter le même moule, les mêmes rubriques, les mêmes méthodes ; mais leur diffusion, tout en surexcitant au plus haut point dans les deux pays, les rivalités commerciales des concurrents, semble avoir provoqué moins de résistance passionnée, en Angleterre, de la part des représentants de la grande presse.

En France, au contraire, quelles ardues querelles, quelles disputes violentes, quels engagements acharnés entre la grande presse et la petite presse, en attendant le scandale que devait causer l'apparition de la presse d'information.

Bien qu'ils n'aient pas été des combattants de la première heure, MM. Prevet, Calmette, Edwards évoquent néanmoins cette lutte qu'ils ont continuée, les deux premiers suivant les traditions de leur maison, le troisième en adoptant du coup la formule outrancière du journal à manchettes sensationnelles.

*
* *

La presse doctrinaire avait commencé d'avoir du plomb dans l'aile le jour où, à Saint-Mandé, en 1836, Armand Carrel était tombé sous la balle d'Emile de Girardin. Pourtant l'évolution fut lente ; et malgré l'affirmation de plus en plus nette de tendances nouvelles, les journalistes de vieille roche, Roqueplan, Janin, Paul Lacroix, Sandeau, Léon Gozlan, Alphonse Karr, Albéric Second, Emile Pagnès, Gérard de Nerval, Roger de Beauvoir, Paul Laffitte, Arsène Houssaye, Aurélien Scholl, vingt autres encore,

suffisent à maintenir la « tenue » corporative.

Le *Figaro* feint d'ignorer l'apparition du *Gaulois* qui héberge, lui aussi, dans ses échos, les alertes potins du boulevard et des coulisses. On guerroie avec Villemessant, on échange des flèches, ou des coups d'épée, on blague Dumas père, qui se dispute avec Maquet ; mais tout ce monde se retrouve à dîner chez Tissot, le restaurateur du Palais Royal ou au perron de Tortoni où Auber conte des anecdotes.

C'est le temps antédiluvien où les quotidiens offrent en prime à leurs abonnés les « Œuvres complètes » de M. de Voltaire, « L'Histoire du Consulat et de l'Empire » par M. Adolphe Thiers, ou le « Juif Errant » d'Eugène Sue. Si dans certaine presse les rocambolades font fureur, il reste, ailleurs, les articles des Jourdon, des Guérout, des Laurentie, des Veillot, des Havin, des Meurice, des Vacquerie.

La vraie lutte ne commence qu'en 1861, avec l'apparition de *La Liberté* d'Emile de Girardin. Cette fois, c'est bien la presse nouvelle, qui préfère les faits aux idées, et expurge des colonnes du journal les articles dogmatiques et les grandes « tartines » à thèse.

« Ce n'est plus, s'exclame Francisque Sarcey dans *L'Opinion Nationale*, qu'un amas informe, indigeste de petits faits, qui tombent les uns par dessus les autres, sans qu'aucun ferment d'idées mette en jeu et fasse lever cette pâte coupée en lourdes tranches. Tous les mondes défilent tour à tour devant les yeux ; chacun contient son fait-divers. Mais de tous ces pitoyables ragots, il ne se dégage pas une pensée juste, pas une vue d'ensemble, pas même une observation de détail : c'est la conversation pure et simple de Prudhommes d'estaminet en face d'une chope et d'un domino... ».

Vaines lamentations ! Qu'a dû dire Sarcey, quatre années plus tard, quand Polydore Milhaud, fondateur du *Petit Journal*, annonça l'événement par une cavalcade

monstre? Dès le début, Léo Lespès y illustra le pseudonyme de Timothée Trimm. « Dis-donc, Lespès, criait Milhaud, mets dans ton feuilleton qu'il vient de mourir en Beauce un propriétaire foncier de cent sept ans! » « — Ce n'est pas possible ». « — Mets-le, te dis-je, il faut flatter les vieux abonnés... »

Avec Alphonse Milhaud, le tirage du journal monta à 300.000, grâce au feuilleton de Gaboriau « Monsieur Lécocq » puis à 600.000, avec l'Affaire Troppmann. Mais Alphonse Milhaud étant un financier, le passif du journal s'éleva, non moins promptement, à quatre millions.

Le triumvirat Marinoni-Gibiati-Girardin parvint à soutenir la société en liquidation. En 1881, Marinoni était maître de la place. Il dirigea vingt ans la maison, on sait avec quel génie des affaires, non sans que son rédacteur en chef, Judet, n'eût embarqué le journal en de multiples aventures. Ce fut d'abord la campagne contre Clémenceau, puis celle en faveur du néo-boulangisme, puis contre les dreyfusards.

A exploiter trop violemment l'instinct cocardier de la foule, Judet effara une partie de la clientèle, qui s'en fut porter son sou au *Petit Parisien*. C'était le moment où Poidatz mettait le *Matin* à cinq centimes et à dix pages, où Xau, faisait disparaître sous quelques roses ingénieusement ajoutées les cinq syllabes du nom d'Emile Zola, figurant en tête de l'affiche aux trois muses jetant des fleurs, dont s'ornait le péristyle du *Journal*.

Le successeur de Marinoni à la direction du *Petit Journal*, M. Prevet avait su lui faire regagner le terrain perdu, en organisant un service d'informations qui ne rate rien de ce qui se passe dans la France entière, en se faisant le moniteur de toutes les sociétés et de tous les sports, en accordant une place prépondérante au fait-divers, dont il savait l'ascendant dans les loges des concierges, les chambres des bonnes et les chaumières de paysans, et en confiant aux princes du feuilleton Richebourg, Boudin, De-

courcelle, Mary etc., la mission de tenir pantelantes des millions de lectrices.

Gaston Calmette, aussi énergique et aussi tenace, habile et souple, mais journaliste plus fin et plus délicat, élevé d'ailleurs à l'école de Magnard avait su garder au *Figaro* son caractère brillant, aimable et spirituel, tout en le modernisant. « Notre feuille, rajeunie, écrivait-il en prenant la gérance, sera le journal indépendant, tolérant, secourable, équitable et clair, le journal vraiment français, trait d'union entre les riches et les pauvres, instrument de justice, de tendresse, de bonté. La politique y aura le moins de place possible... »

Il l'y avait laissée rentrer ; et il l'a payé de sa vie.

Lui, du moins, jusqu'au moment où il s'est embarqué dans cette malheureuse campagne interrompue par les coups de révolver de Mme Caillaux, avait réussi à maintenir la tradition, renouée par Villemessant, de la grande presse française amoureuse de l'idée, de la clarté, de l'esprit, ennemie de la réclame, du battage et des gros titres. Avec la presse ultra-moderne, dont Edwards présentait si bien les tendances, c'est le bluff à l'américaine qui prévaut, le fait-divers dramatisé, le reportage à outrance, l'interview sensationnel. On cambriole des consciences, on photographie des correspondances intimes. Des journalistes globe-trotters battent le record de Philéas Fogg.

Mais de toutes les prouesses de la presse moderne, en est-il qui dépassent celle de l'anglais Stanhope, buvant à Hambourg de l'eau contaminée pendant l'épidémie de choléra afin d'en expérimenter la nocivité ? Et que dire de l'exploit de Henri Chabrillat, du *Figaro* et Jules Lermina du *Gaulois* pendant l'affaire Troppmann ?

On avait perdu la piste de l'assassin de la famille Kinck. Tous deux se mirent en tête de la retrouver. Ce fut, entre ces deux émules de M. Lecocq, un match original dans lequel la victoire resta à Lermina. Après avoir éventé le monstre, il le suivit jusqu'au Havre. Au moment de

s'embarquer pour l'Amérique, Troppmann se voyant découvert se jeta dans un des bassins du port. Jules Lermina l'y poursuivit à la nage et le rattrapa.

Nos reporters modernes ont-ils jamais fait mieux?

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

IMPRESSIONS D'ESPAGNE

SIGUENZA

Ne demandez pas au voyageur qui revient d'Espagne, s'il a visité Siguenza. Il y a gros à parier qu'il a vu Avila, Ségovie et Burgos, mais qu'il ne s'est pas arrêté dans la petite cité, posée comme une corbeille de fleurs, au milieu des sites les plus âpres de la Sierra de Guadarama. Siguenza n'a pas de grands hôtels, qui assurent au touriste le confort moderne. Les guides, qui la dédaignent, en parlent à peine. Elle vit dans l'isolement de ses montagnes, protégée par elles contre l'envahissement du progrès niveleur. Elle a, mieux que toute autre ville de Castille, conservé ses mœurs et son caractère. C'est là, qu'il faut aller pour pénétrer au cœur de l'Espagne.

La petite ville vit à l'aise ; elle paraît heureuse et prospère. Dès l'abord, elle vous accueille avec un sourire, le sourire de ses arbustes et de ses fleurs. A quelques pas de la gare, un jardin apparaît, un de ces jardins magnifiques aux sombres verdure, aux couleurs éclatantes, tel qu'en peint l'artiste catalan Rusignol. Sans doute le parc, la promenade plutôt, de Siguenza, n'est pas vaste ; mais il suffit à la petite ville, encerclée par les montagnes sévères de la Sierra, pour qu'elle se donne l'illusion d'une

végétation magnifique. On avait traversé un paysage austère, escaladé des rochers rougeâtres, que nul arbre n'embellissait. Et voici tout à coup le salut de la nature rajeunie.

On monte vers la ville, par la Bajada de San Jeronimo, une route bordée d'arbres, plantés ça et là au hasard. Des poules picorent entre les pierres, sans s'effrayer de votre passage. Des femmes conduisent leurs mules, des enfants se battent parmi les cailloux et la poussière. Des balcons surplombent la rue et curieusement, paresseusement des gens vous regardent. Certains de ces balcons sont de pierre avec des colonnes ouvragées. Siguenza fut jadis une cité florissante. Sa naissance remonte à l'époque romaine. Sa cathédrale et son château qui la dominent fièrement témoignent de ses nobles origines.

Sa cathédrale, c'est pour la visiter que le touriste avisé est descendu. Il sait qu'elle est une des plus caractéristiques de l'Espagne, qu'elle a sa signification qui lui est propre, qu'elle exprime une idée qui lui est originale. Sa façade principale est flanquée de deux tours massives. Certes, elles ont l'aspect guerrier, car leur sommet est pourvu de crénaux, mais elles ne nous donnent pas l'impression de tours de défense comme celles d'Avila. Ces deux blocs de pierre, percés à chaque étage de rares et minuscules fenêtres, semblent symboliser la force dans la carrure et dans l'ampleur. Elles sont moins des tours que des digues, destinées à arrêter les flots envahisseurs. Elles opposent à toutes les invasions, à celles des armées et à celles de l'esprit, la masse énorme de leurs pierres. Des vagues humaines, des vagues d'impiété et de blasphèmes pourront déferler pendant des années et des siècles, sans que l'édifice solide et fier de l'église soit attaqué. La digue immense est capable de résister à tous les efforts. Les deux géants sont les gardiens du temple ; ils veillent à sa porte, et leurs yeux, qui sont les rares fenêtres s'ouvrant à leur sommet, semblent surveiller au loin le

cirque des montagnes de la Sierra, et demander au ciel tout proche, un avertissement ou un ordre.

Au pied de la tour immense, des femmes sont assises et filent. On dirait, à considérer le bloc de pierre, que ce sont là de petits êtres très frêles, qui se sont mis sous la protection du géant. Elles servent de mesure à sa grandeur. Une grille de fer ouvragé ferme le parvis de l'église. Un motif gracieux orne la porte, et invite à entrer le voyageur qui aurait été interdit, d'abord, par la majesté du lieu.

L'église est austère. Ses voûtes sont un peu sombres. Des rayons de soleil inondent toutefois le chœur fermé par la haute grille. A l'intérieur de ce chœur, des tapisseries de prix sont disposées. L'autel flamboie dans l'or de ses accessoires. Aux piliers, des statues de madones et de saintes ; aux murs quelques tableaux, dont on distingue à peine les détails. En ce jour de printemps, toute la lumière s'est posée près du tabernacle ; la nef et les bas-côtés restent plongés dans l'ombre. On sent peser sur soi l'air frais qui tombe des pierres immenses. On se dirige avec peine dans ces demi-ténèbres. On cherche la porte qui conduit au parvis. On hésite. On tâtonne, et tout à coup, une ouverture jette une tache de souriante lumière. Ce n'est point le chemin du parvis que vous avez suivi, mais celui du cloître. C'est une joie, un émerveillement. Le cloître est charmant, qui surgit soudain à vos yeux. Il n'a rien d'austère, de majestueux ou de farouche. C'est un lieu de repos et de fraîcheur.

Au centre du cloître un jardin apparaît, un jardin aux folles végétations. Qui n'a goûté le charme exquis des cloîtres d'Espagne ? Cette douceur, ce baume contrastent avec la douleur mystique de l'église. C'est parce que l'Espagne fit sa religion un peu farouche ; c'est parce qu'elle construisit des cathédrales mystérieuses et sombres, qu'elle disposa au côté du temple ces oasis de grâce. Après les longues méditations sous les Voûtes ténébreuses de

l'édifice, le dévôt vient retrouver sous les arcades du cloître, le goût de la vie, des arbres et des fleurs. Il continuera encore sa méditation ; mais celle-ci prendra bientôt le caractère d'un hymne de joie et de reconnaissance. Des oiseaux viennent se poser, en chantant, sur les rosiers fleuris. Une brise très douce caresse les choses. Il est de ces cloîtres opulents, qui rappellent les voluptueux jardins créés par les arabes ; il en est, qui nous font souvenir des merveilles de Grenade. De minces jets d'eau s'élèvent des vasques de pierre, des cascades murmurent à voix basse, autour des statues de madones et de saints. Le cloître est le jardin de l'église austère. Il est sa joie, son sourire.

Nous rentrons dans l'église. Nous visitons les chapelles qui sont dans le temple, d'autres petits temples encore, fermés par des grilles de fer. La chapelle de Santa Catalina est peuplée de statues, couchées sur des tombeaux. C'est là que la petite ville affairée, que je viens de parcourir conserve ses héros, ses princes, ses chevaliers, ses évêques. On leur a fait des demeures somptueuses, dans la pierre et dans le marbre. Les princes et les princesses sont étendus sur leurs tombes, la tête posée sur des coussins artistement ouvragés, les mains croisées dans l'attitude de la prière, et des chiens fidèles veillent à leurs pieds. La jolie chapelle, de style Renaissance italienne, ne s'ouvre qu'à la demande de l'étranger. L'habitant de Siguenza n'y entre jamais. Il a enfermé en cet endroit, son passé et ses gloires, comme dans un de ces coffrets où l'on garde des bijoux précieux, et qu'on n'entr'ouvre jamais, de crainte de réveiller de trop ardents et de trop illusoire souvenirs.

Voici la place qui s'ouvre devant une des portes latérales de la cathédrale ; la place d'où l'édifice apparaît dans toute son ampleur, avec ses tours, son vaisseau étendu, son abside gracieuse et le campanile qui s'élance svelte se dans l'air.

C'est jour de marché. Des paysans sont rassemblés devant l'église. Ils ont attaché leurs chevaux et leurs mules

aux colonnes des maisons, ou aux arbres de la place. Ils discutent avec animation dans le patois régional. Des femmes et des enfants se sont approchés d'eux et les écoutent. L'endroit est caractéristique avec ses maisons, à un ou deux étages ornés, tout au plus de légers balcons de fer. Les tuiles rouges, dont les toits sont revêtus, éclatent au soleil. La place va en rétrécissant, devient rue et monte vers le château, l'ancien Alcazar, qui domine à peine de ses murs crénelés, les habitations qui l'entourent. Mais Sigüenza, est une petite ville prospère. Elle a conservé le pittoresque de son passé, sans, pour cela, repousser les progrès de la vie moderne. Les rues sont traversées en tous sens par les fils du téléphone, et des globes électriques éclairent le soir la rue et la place, où pendant le jour, la cathédrale projetait sa grande ombre.

Mais la beauté de Sigüenza n'est pas toute enfermée dans ses murailles, au pied de sa cathédrale, dans ses rues capricieuses, elle est aussi dans le site qu'elle occupe au milieu de la Sierra de Guadarama. Il faut sortir de la ville, passer à l'extrémité de la place, sous une arche pratiquée sous les maisons, traverser un étroit pont de pierre, hardiment jeté sur le Hénarès, et monter, à travers les pierres rouges, par un chemin à peine tracé dans le roc. La ville apparaît alors avec sa grande église massive, son château aux formes épaisses et lourdes, le flot moutonnant de ses toits gris. La cité se dresse au sommet de la côte escarpée, aux rochers déchirés et béants comme des plaies rouges. Une ceinture de muraille enclôt les maisons, pareilles elles-mêmes à des tours ou à des fortifications, murailles sombres, percées de trous hagards.

Il faut monter encore, monter au sommet du plateau, où une brise fraîche vient vous frapper au visage. Là, l'altitude est de plus de douze cents mètres. Nous sommes en plein milieu de la Sierra, dans les libres espaces. A perte de vue, le plateau s'étend, avec une couronne de sommets au Sud. Aucune herbe, aucune végétation n'apparaissent.

Le sol est dur et âpre ; il est fait de roche sur laquelle adhère parfois une mince couche de terre stérile.

Il faut monter encore. La ville s'aperçoit maintenant dans le léger vallonement du Hénarès, au milieu d'un désert. Sur le plateau le ciel se confond avec le rocher. A mesure que l'on avance l'horizon se limite. Une élévation du rocher masque à chaque instant la vue. Le désir nous presse d'aller plus loin, toujours plus loin, pour découvrir le paysage merveilleux qui doit se cacher derrière ces pierres. On songe à un magnifique panorama de montagnes et de vallées qui surgirait tout à coup à nos regards, et toujours le spectacle se dérobe. Une sensation étrange nous prend devant cette solitude plus grande encore de sa simplicité et de son aridité. Rien que le roc, semblable à une mer mouvante et le ciel. Et jamais l'horizon ne s'élargit. Dans son cadre restreint cette solitude est immense. à une mer mouvante, et le ciel. Et jamais l'horizon ne s'élève parmi ces blocs erratiques. Les hommes n'habitent point ce site désolé. On redescend lassé de cette marche décevante à la recherche d'un spectacle qui, sans cesse, se refuse. On redescend parmi les hommes et tout à coup Siguenza reparaît, une ville que l'on est étonné de voir maintenant, une ville de pierres grises et de toits rougeâtres, pareils au roc et au sol dénudé, avec les hautes tours austères, un amas de pierres qui se confond avec celles du paysage stérile.

Siguenza ne semble plus la petite ville heureuse et prospère, qui vivait à l'ombre de ses souvenirs, mais une cité de la Sierra mauvaise.

L'impression de solitude et de mort qui nous enveloppait ne cessera qu'aux portes mêmes de la ville, car Siguenza n'a ni *barrio*, ni *arrabal*, ni faubourg ni banlieue qui la prolonge dans la campagne ; ici la campagne, les prés verts, les champs couverts de moissons blondes n'existent pas.

ARTHUR DE RUDDER.

LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Le Timbre d'argent*, opéra féerique en 6 tableaux de M. C. Saint-Saëns (2 mars). — *L'Étranger*, action musicale en 2 actes, de M. Vincent d'Indy (26 mars).

PARC : *Hélène Ardouin*, pièce en 5 actes de M. Alfred Capus (14 mars).

GALERIES : *L'Habit vert*, comédie en 4 actes de MM. de Flers et de Caillavet (13 mars).

OLYMPIA : *L'Ingénu*, comédie en 3 actes de MM. Méré et Gignoux (27 février). — *Flirt ambulante*, comédie en 3 actes de M. Tristan Bernard (19 mars).

CERCLE LES XIII : *Monsieur de Clamort*, pièce en 4 actes de MM. Ed. Hebdén et Ch. Desbonnets (23 février).

GAITÉ : *Le Chat botté*, conte féerique en 5 tableaux de MM. Canneel et Blandin (15 mars).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Aërt*, tragédie en 5 actes de M. Romain Rolland (26 février). — *Le Lion Amoureux* de Ponsard (19 mars).

SPECTACLES CLASSIQUES DES GALERIES : *L'Aventurière* d'Émile Augier (3 mars). — *Les Fausses Confidences* de Marivaux et *Le Médecin malgré lui* de Molière (17 mars).

Le Timbre d'Argent. — Il paraît que c'est à un désir très vif de M. Saint-Saëns lui-même que nous avons dû de voir exhumée cette œuvre d'autrefois. Le Maître, — et son cas n'est pas isolé — a gardé une prédilection marquée pour ce *Timbre d'Argent* qui fut un des succès de sa jeunesse. Il l'a remanié, retouché avec ces soins jaloux qu'on ne réserve qu'aux choses les plus chères. Il est fort probable qu'il était plus ému, à Bruxelles, le soir du 2 mars 1914, qu'il ne le fut à Paris, à Weimar ou ailleurs quand on y créa *Henry VIII* ou *Samson et Dalila*?

Les grands artistes ont de ces... puérités, — oserions-nous dire de ces erreurs? L'opéra vaguement féerique du *Timbre d'argent* parut, nous assure-t-on, très hardi, il y a quarante ans. Il est aujourd'hui bien arriéré. C'est parce que si le goût change, les œuvres demeurent; si la science et la technique progressent, la matière qu'elles réalisent ne se modifie pas.

Aussi quand on va écouter une partition fanée comme celle que, avec la piété qu'il fallait — à défaut d'enthousiasme — l'orchestre de la Monnaie et des chanteurs consciencieux tels que MM. Girod, Martel et De Cléry, Mmes Pornot et Callemien ont scrupuleusement exécutée, on ne peut que lui accorder l'intérêt mérité par une curieuse restitution.

*
* *

L'Etranger. — Tous ceux qui ont gardé le souvenir de l'émouvante création du drame lyrique à tendances symboliques que réalisèrent à la Monnaie, il y a une dizaine d'années, M. Albers et Mlle Friché n'ont pas manqué d'aller entendre la reprise de *L'Etranger*. M. Bouillez et Mlle Vorska, amenée tout exprès de Paris par le compositeur, ont vaillamment soutenu les comparaisons qu'on ne s'est pas privé de faire.

L'œuvre a gardé toute sa belle et riche splendeur symphonique. Elle contient des pages, comme la scène entre Vita et l'Etranger, au second acte, qui sont parmi les plus parfaites que la technique musicale moderne nous a values. Mais il est certain que tout cela n'est guère théâtral. Il faut écouter *L'Etranger* comme on écoute une exécution d'orchestre, au concert, et non en attendre l'intérêt et l'émotion d'un drame réellement scénique.

*
* *

Hélène Ardouin. — La pièce nouvelle de M. Capus n'a généralement pas été mieux accueillie à Bruxelles qu'à Paris. Je m'en étonne. La sévérité qu'on lui témoignait, dans la critique aussi bien que dans le public, m'avait mis en défiance. Je n'ai pu cependant me défendre de l'écouter avec une irrésistible émotion. Si la conduite de cette action dramatique, qui s'écarte évidemment de celles auxquelles nous avions habitués l'optimisme souriant et l'alerte fantaisie de M. Capus, est certes un peu laborieuse, s'il y a de la lenteur et de la longueur dans le développement de ces trois actes, je n'ai pas résisté à accueillir l'impression très forte qui se dégage de leurs péripéties. Le tragique sobre et contenu qui a remplacé l'attendrissement aimable coutumier ne m'a paru ni artificiel comme on l'a dit, ni monotone.

Hélène Ardouin est une jeune femme sympathique du premier au dernier instant du triste calvaire qu'est sa vie d'épouse. Mariée à un coureur qui l'abandonne sans scrupules, elle quitte la mère austère, injuste et autoritaire de son mari, chez qui le jeune couple vivait en province, et elle vient s'installer à Paris chez une vieille

tante affectueuse. Là, elle devient la maîtresse adorablement aimante d'un ami d'enfance, jeune homme pauvre mais vaillant, qui cherche à se créer une situation. La chose est malaisée; ce provincial un peu sauvage, d'une honnêteté rigide, se débrouille mal dans le maquis parisien. Il doit s'éloigner un jour, aller s'installer dans les Landes, où un industriel lui offre une direction avantageuse. Il refuse le sacrifice d'Hélène qui veut l'y suivre, comme il a refusé toutes ses aides, d'elle qui est très riche, mais de qui la loi des conventions sociales lui interdit de rien accepter tant qu'ils ne sont pas légalement unis.

Or, ceci se passe au moment où le mari d'autrefois, assagi, tâche à reprendre sa place au foyer conjugal. Sa mère intervient pour l'y aider, et, ayant découvert le secret de la liaison d'Hélène, le prend de haut avec sa bru, ordonne, et menace...

Tant d'émotions, de désespoirs et d'amertumes ont brisé le cœur de la pauvre femme. Elle mourra de ces secousses; mais elle mourra, quasi heureuse, dans les bras de son tant aimé.

Il y a des minutes poignantes dans ce drame très humain. Tout y est, malgré qu'on en ait dit, des plus vraisemblable et ceci est devenu bien rare dans le théâtre actuel. Et Mlle Andreyor, au jeune tempérament sensible et frémissant, fait avec M. Bosc un couple d'amants sympathiques, sur les douleurs de qui l'on pleure avec conviction. Mme Camille Médal, en mère acerbe, M. Hébert, en bon ami de bon conseil, M. Richard en pittoresque directeur de théâtre véreux, encadrent excellemment, avec nombre d'autres, les deux émouvants protagonistes.

Et puis, voici enfin une pièce dramatique où il n'y a ni cris, ni jurons, ni coups de poings. Cela aussi, qui n'est pas banal, devrait nous faire rudement plaisir!

*
* *

L'Habit vert. — N'est-ce pas l'erreur de deux maîtres du théâtre? Peut-être bien. Ou une exagération en tout cas du procédé dans lequel ils ont jusqu'ici si souvent excellé avec esprit et mesure.

A moins, comme on peut le dire à leur décharge, que ces quatre actes où la parodie tourne à la charge et où le comique devient de la farce énorme ne perdent leur sens et leur caractère du moment qu'ils sont transportés loin de la scène et des interprètes de leur création. L'habileté et la bonne volonté ne peuvent en effet suppléer aux ressources, bonnes ou mauvaises, mais toutes personnelles, de talents notoires très spécialisés.

Jeanne Granier, Lavallière, Brasseur ou Max Dearly, à la me-

sure des défauts comme des qualités de qui fut taillé l'*Habit vert*, sont inimitables. Mme Simon-Gérard, Mlle Harnold, M. Lamote, M. Frémont peuvent faire de leur mieux, il est fatal qu'ils doivent ou se tromper, ou rester en deça ou aller au-delà de leurs modèles.

Ce n'est plus la satire piquante et drôle de l'Académie et des Académiciens, c'en est la charge outrée et burlesque que nous avons vue. Tous les bons mots, tous les traits franchement amusants et spirituels dont MM. De Flers et de Caillavet l'ont évidemment émaillée n'ont pu la sauver, à mes yeux, d'une déplaisante et fatigante bouffonnerie.

Le duc de Maulévrier, « immortel » trop suffisant et trop ganache; le baron de Latour-Latour qui se fait élire parce que, surpris dans les bras de la duchesse, on persuade au mari qu'il y déposait uniquement ses hommages de respectueux mais timide candidat; cette duchesse elle-même, Américaine incandescente et romanesque, sont des fantoches de vaudeville. Certain pianiste écornifleur et ridicule n'est qu'un pitre invraisemblable.

Souvenons-nous du *Roi*, rappelons-nous le *Bois Sacré*, aimons délicieusement *Primrose* et l'*Amour veille*... et attendons la prochaine pièce de leurs auteurs si souvent heureux.

*
* *

L'Ingénu. — Ce fut un tour de force que la mise à la scène, avec tant d'agréable fantaisie, du conte narquois et philosophique de Voltaire. MM. Ch. Méré et Régis Gignoux ont réussi à garder la plus séduisante belle humeur dans les moments même des plus austères digressions sur la société, les mœurs, et l'Eglise. Car ils ont eu la coquetterie habile de suivre pas à pas le petit roman malicieux; ils en ont même respecté la langue alerte et merveilleuse.

Le Huron que nous voyons débarquer sur le rivage de Bretagne, c'est M. Harry Baur, un artiste très personnel qui ne vint jamais encore à Bruxelles, je crois. Il y a conquis tout de suite l'admiration sympathique. Son naturel, la sobriété de ses gestes, le contenu de ses exubérances elles-mêmes de folle jeunesse naïve et spontanée donnent au personnage à la fois candide et logique de *L'Ingénu* un air de vérité impayable.

M. Guyon met de la fantaisie joyeuse dans la composition du bon prieur de Kerkabon. Mlle Lilian Greuze est toute grâce effarouchée, toute audace inconsciente sous les traits les plus jolis du monde qu'elle prête à Mlle de Sainte-Yves, la cousine avec qui, sans cesse et sans préambules, son cousin, le Huron, veut « se marier », mais se marier au sens biblique du mot, ni plus ni moins.

Il y a tout un monde de pensées, d'ironiques et de touchantes, de lestes et de pessimistes, de logiques et d'extravagantes, dans le savoureux conte voltairien. Ses adaptateurs n'ont rien défloré de tout cela, et ils ont fait de *l'Ingénu* une comédie d'une irrésistible allégresse, fine, adroite, libertine, cocasse et profonde, qu'on ne s'étonne pas de voir brillamment réussir.

*
* *

Le Flirt ambulant. — Ici l'esprit est un peu gros, la plaisanterie par trop facile. M. Tristan Bernard a souvent été autrement heureux que dans cette histoire sans queue ni tête, qui se déroule laborieusement dans le monde des petits bourgeois parisiens férus de la bécane et entreprenant en vélo une excursion à Cabourg traversée par des péripéties burlesques.

M. Harry Baur et M. Jacques Blanche, réussissent à être drôles et leurs mines ainsi que quelques mots amusants finissent par faire rire.

*
* *

Monsieur de Clamort. — M. Edouard Hebdén, qui est un de nos meilleurs comédiens-amateurs, a tiré une pièce en quatre actes de l'émouvante nouvelle de M. Ch. Desbonnets publiée dans cette revue, il y a quelques mois. Il l'a fait jouer par les artistes du Cercle dont il est le directeur avisé et ce fut un spectacle très intéressant.

L'œuvre est scénique; il ne faut reprocher à sa composition que la complaisance des auteurs à accumuler les digressions, à ralentir, au moment de l'exposition surtout, le développement de l'action par l'intervention de trop de personnages épisodiques.

Le conflit pathétique, néanmoins, quand il finit par éclater et se dénouer, provoque l'émotion avec sûreté; il y a au 3^e et au 4^e acte des moments de violence douloureuse incontestablement poignants.

Monsieur de Clamort met en scène la torture d'un homme loyal et aimant qui se désole de voir sa fille languir, minée par une inexplicable consommation. Cette Marie-Rose a pourtant tout ce qu'il faut pour être heureuse et elle est fiancée à un jeune homme, Robert de Lusarges, qu'elle paraît aimer.

Mais M. de Clamort surprend un terrible secret : Robert est l'amant de sa femme. Avec un héroïsme admirable il contiendra sa colère et sa honte afin que Marie-Rose, qui est bien près de la mort, ne sache rien. Ce sacrifice est inutile, car Marie-Rose savait... Et c'est de cela qu'elle meurt. Elle savait, mais elle ne disait rien,

stoïquement silencieuse, parce qu'elle voulait épargner une douleur affreuse à son père.

Ce double sacrifice, ces deux volontés qui s'ignorent ont la grandeur tragique des plus véhémentes émotions que des cœurs humains puissent éprouver. Nous en suivons le débat et la rencontre avec une angoisse et une pitié passionnées.

Le Cercle *Les XIII* a joué cette œuvre attachante avec beaucoup de conviction. Des interprètes comme M. et Mme de Glain, M. Ed. Hebden, Mlle Bosquette et leurs camarades sont aussi précieux pour un auteur que bien des comédiens de métier.

*
* *

Le Chat botté. — MM. Canneel et Blandin, qui délaissent volontiers le pinceau et le crayon qui leur réussissent pourtant, pour la plume alerte de l'humoriste, ont imaginé de découper en une demi-douzaine de tableaux plaisants, le conte féerique du *Chat-Botté*. Sans autre ambition que de faire rire et d'émerveiller les petits enfants, ils ont prêté la parole et donné des costumes bouffons au roi Totoche, au compère Lustucru, à la belle princesse Bergamotte, au meunier pauvre mué en fastueux marquis de Carabas, à l'ogre Crocosel... Ils ont, surtout, matérialisé le matou miraculeux et rusé dans la peau blanche duquel est entrée la mignonne comédienne prodige, qui a nom Ginette Thomerey, le délicieux *Petit-Poucet* de la pièce récente de M. Elslander.

Le Chat botté, gaîment joué, écouté avec allégresse, applaudi avec enthousiasme par une jeunesse ravie a atteint son but.

*
* *

De nombreux spectacles classiques, — classiques de tous les âges et de tous les genres — ont satisfait ce mois-ci les fidèles publics des Matinées du Parc et de celles des Galeries. Là-bas les artistes de la maison, ici les comédiens de chez Molière ont joué de la meilleure façon du Molière, du Marivaux, de l'Augier, du Ponsard. Il y eut même du Romain Rolland, — ce qui ne fut pas tout à fait classique et court, je crois, peu de chance de le devenir. La tragédie d'*Àrét* n'est qu'un sombre mélodrame qui a de l'ambition mais pas de souffle. Une seule excuse plaide en sa faveur : elle a fourni à la toujours intéressante artiste qu'est Mlle Blanche Dudicourt un rôle de jeune prince pastichant Hamlet qui convenait exactement à son talent d'émotion concentrée, à son masque à la fois énergique et fin, à sa voix chaude, musicale et nette.

PAUL ANDRÉ.

LA PROSE ET LES VERS

L. JEANCLAIR : *Suite en mineur* (Association des Ecrivains belges). — H. LIEBRECHT : *L'Enfant des Flandres* (Idem). — SANDER PIERRON : *Les Rides de l'eau* (Idem). — ALBERT DU BOIS : *Betty Hatton et Paphnuce Smith; La Conquête d'Athènes; Rabelais* (Eug. Fasquelle). — JULES LECLERCQ : *La Finlande aux mille lacs* (Plon-Nourrit). — ISI COLLIN : *Sisyphé et le Juif errant* (Ed. de La Phalange). — EUG. BARNAVOL : *Le Cosmos* (Ed. de la Société Nouvelle). — G. WILLAME : *Laurent Delvaux* (Van Oest et C^{ie}). — AUG. VIERSET : *Gustave Vanzype* (Ed. de la Belgique Art. et Litt.). — J.-B. LECOMTE : *La Question des langues en Belgique* (chez l'auteur). — SANDER PIERRON : *Les Délices du Brabant* (collection Junior). — EUG. HERDIES : *Renée Mewis* (Idem).

Nous avons eu la bonne fortune de publier dans cette revue les premiers écrits de L. Jeanclair. Toutes les pages signées de ce pseudonyme qui est, déjà, une grâce et une chanson, ont plu par ce qu'elles avaient de charme délicat, d'esprit enjoué et, sous la prose élégante, de poésie invincible.

Voici que l'auteur réunit en volume un lot abondant de contes, d'impressions et de croquis et cette *Suite en mineur* ravira tous ceux qui la liront.

Sans être un instant tristes, au sens assez fâcheux du mot, ces œuvrettes respirent une mélancolie un peu grise; mais c'est comme une langueur qui n'a rien de déplaisant.

L'écrivain est trop sincère pour que l'on ait un seul instant l'impression qu'il affecte une attitude. C'est pour cela que nous découvrons à tout instant des aveux glissés adroitement — ou naïvement — dans ces récits; et ce sont comme autant de confessions qui mettent celui qui les fait en sympathie avec celui qui les entend.

Je n'ai qu'à ouvrir n'importe où, et copier : « Un bonheur personnel n'est pas donné à chacun. Pour beaucoup, le seul relai permis est d'aimer le bonheur des autres, parfois mieux et plus consciemment qu'eux-mêmes. — Oh! les chères vies ainsi pressenties et qui ne vous sont rien... C'est moi, voyez, j'entre dans votre vie... »

Ailleurs : « L'âme des jours de pluie ; elle est plus compré-

hensive, plus recueillie et plus silencieuse que l'autre. Elle perçoit d'autres reflets... Une petite fleur spéciale y fleurit, toute menue, et c'est au travers de son subtil parfum que je vis ma vie de pluie et chante ma chanson grise ».

Ou bien : « Ce n'est pas si facile de tuer l'âme d'une chambre! et ils ont en beau faire avec leur luxe neuf ; voici revenir en longue procession dans les rayons de lune, le doux passé d'avant la vie!... »

Il y a enfin, pour terminer le livre, les douze *Images pour un Calendrier*, ravissants petits poèmes ciselés avec des mots qui ont les pâles reflets des gris, des roses et des tendres bleus d'aquarelles. Voici l'Avril :

« Avril!... Mot charmant et qui lui-même est une clarté. Mot gracile comme les premières petites feuilles vertes et frais, comme les poiriers en fleurs... Avril!

» Dans « Avril », il y a du rire déjà, les premiers frôles d'ailes et quelque chose de limpide comme le frisselis léger du ruisseau qui passe entre deux rives de primevères pâles...

» Avril... Ecoutez bien. On entend tomber une ondée tiède sur la jeune verdure...

» Avril... Dès l'aube le merle chante ses notes aquatiques. C'est lui qui célèbre le triomphe des sous-bois épanouis et que l'ombre épaisse n'étouffe pas encore...

» Avril... Des promesses flânent dans ce mot et, comme un reste de crainte frileuse : les frimas sont si près encore!... Avril, tout de grâce timide; avril, éveil des espoirs caressants; Avril, mois des pervenches délicatement bleues, des magnolias ailés, mois des premiers parfums, mois des pâquerettes étalées qui béent au soleil...

» Avril, qui dresse en cerisiers fleuris et en pêcheurs roses des arcs de triomphe au Printemps tout neuf ».

*
* *

M. Henri Liebrecht a osé s'attaquer à une œuvre énorme et périlleuse. Il a tenté de transporter sur la scène l'épopée de la Flandre que Charles De Coster a divinement chantée. Dans un poème dramatique en cinq actes qui ont successivement pour décors la place de Damme en Flandre, un carrefour en face du cabaret du « Roy d'Espagne » à Bruxelles, la salle du Palais des Princes au Caudenberg, où le tragique Philippe II lui-même trône altièrement, un camp de l'armée des Gueux devant La Briele et enfin, de nouveau, le pittoresque paysage du bourg, où vécurent Claes et Kobus, on nous raconte les épisodes attendris, doulou-

reux, héroïques de l'existence de Thyl Uylenspiegel parti venger sa patrie des affronts du tyran et revenu au pays aimer Nele, la douce enfant blonde.

Il est malaisé d'apprécier une œuvre théâtrale à la simple lecture, et il serait injuste de formuler sur son compte un jugement que la représentation reformera probablement. Ceci est vrai surtout quand il s'agit, comme avec *l'Enfant des Flandres*, d'un drame frémissant, rapide, abondant en péripéties, où il m'a semblé qu'une action vivante se précipitait avec intérêt, où, en tout cas, l'intervention de nombreux personnages anime constamment la scène et assure un incontestable pittoresque au spectacle.

Mais ce qu'un lecteur peut démêler, c'est la vérité et l'originalité des caractères prêtés par l'auteur à ses héros essentiels. Le Thyl de M. Liebrecht a incontestablement de l'allure; il est ardent et sympathique, chaleureux, noble et tendre. Il est bien le double du généreux fils de mère Flandre, que De Coster a immortalisé; il est celui qui dit :

*Je ris de ceux qu'on nomme
Les puissants et je ris tout autant des petits,
De ceux qui satisfont leurs fougueux appétits
Comme de ceux qui sont mangés, car il faut vivre.
Ris de tout et de tous. La vie est un sot livre,
Pour qui le lit sans rire et sans comprendre un peu
Que l'homme est un pantin qui fait sourire Dieu.*

*
* *

M. Sander Pierron divise en trois parties le copieux roman qu'il publie sous ce titre : *Les Rides de l'eau*. « La Clarté du matin », « L'ombre qui descend » et « Le retour de l'aurore », sont les trois étapes de la vie de Baltus et Jean Demane, les fils d'un brave forgeron, dont l'enclume fait carillon dans un agreste village brabançon, au pays de Zellick et de Grand-Bigard.

Ambitieux, intelligents et doués chacun d'une âme artiste et vaillante, les deux jeunes gens venus à la ville y sortent, à force de labeur et de confiance, de leur médiocrité d'artisans. L'un devient peintre, l'autre écrivain et ce sont les vivants exemples de ce que l'énergie et les dons de l'esprit peuvent faire d'un homme décidé à triompher du sort.

Il y a beaucoup d'émotion dans ce livre que l'auteur a visiblement écrit avec tout son cœur.

La première partie en est surtout ravissante à mon gré. C'est

le tableau, d'un pittoresque joli, d'une observation charmante, de l'existence champêtre au village qu'habitent les enfants Demane. Il y a, dans ces pages, une poésie rustique tout à fait séduisante.

L'auteur nous mène ensuite à Bruxelles dans les milieux d'artistes, dans les cénacles turbulents de rapins et de jeunes esthètes abondants en controverses et en professions de foi paradoxales, riches aussi en enthousiasmes féconds et en intransigeants partis-pris.

Puis, après la mort mélancolique de Baltus, c'est le retour apaisé de Jean parmi les siens, dans la vieille maison de son enfance, parmi les chères choses et les êtres familiers. Il se marie, il vieillira, paisible, heureux, pensant au passé, espérant jusqu'au bout dans l'avenir, satisfait du présent.

Les rides de l'eau est un des beaux livres de Sander Pierron.



J'ai souvent eu l'agréable occasion de louer ici, comme elle en est digne, l'œuvre vaste et magnifique que mène à bien, avec une conscience et un victorieux talent qu'on ne peut assez estimer, M. Albert Du Bois.

Le « Cycle des Douze Génies » par le moyen duquel il a entrepris d'évoquer scéniquement une suite d'époques essentielles de la vie morale de l'humanité en peignant chacune de ces époques dans la lumière que projette sur elle quelque grand esprit contemporain, arrive à son achèvement.

Il nous a été permis d'applaudir à Bruxelles la plupart des beaux drames en lesquels M. A. du Bois a réalisé son dessein. Nous les avons pu lire ensuite dans les superbes éditions que l'auteur a faites de ses œuvres. Or, voici qu'il nous envoie en même temps trois de ces livres somptueux. L'un contient le poème comique en trois actes de *Rabelais*, que nous connaissons, tableau symbolisant l'épanouissement de joie de la Renaissance. L'autre nous révèle *La Conquête d'Athènes*, que nous n'avons pas vu représenter encore ici, mais qui connut un beau succès d'art quand M. de Max, incarnant l'apôtre Paul, créa cette fresque philosophique, il y a trois ans, au Théâtre Sarah-Bernhardt. *La Conquête d'Athènes* s'élève à de grandes hauteurs de pensée. C'est le poème austère, dans un cadre de splendide résurrection antique, évoquant la lutte entre le Judaïsme et le Paganisme moral.

Le troisième volume enfin de la série des *Douze Génies*, contient le texte de deux comédies non jouées jusqu'ici : *Betty Hatton* et *Paphnuce Smith*. L'immortel Shakespeare est la « clarté » qui

éclaire ceux-là des drames du cycle, grande âme à travers le rayonnement de laquelle une époque surgit de la nuit du passé.

Faisant revivre la figure héroïque et légendaire du comédien de Stratford, M. du Bois ne pouvait pas éviter de toucher aux hypothèses et aux controverses qu'ont fait naître de tout temps le doute ou la croyance dans l'identité du mystérieux Will.

Betty Hatton, notamment, met en présence et Shakespeare et Bacon, l'un et l'autre se confondant un instant parce qu'une ruse d'amant veut duper une femme.

Le labeur du poète qui mène à bien une œuvre colossale et noble comme celle des « Douze Génies » appelle autant de respect que le talent dramatique et l'inspiration lyrique qu'il a su y répandre commandent l'admiration.



Chaque année, M. Jules Leclercq fait un lointain voyage; chaque année il nous offre le récit de cette nouvelle pérégrination. En l'agréable et instructive compagnie de ce guide charmant nous aurons parcouru à peu près tout le globe.

C'est de *La Finlande aux mille lacs* que nous revenons en ce moment. Tout en contemplant des paysages d'un pittoresque sans égal, nous avons écouté notre Mentor nous parler d'histoire et de littérature; il nous a fait entrer un peu, comme il le dit, « dans le domaine brûlant de la politique contemporaine ».

Et nous revenons enchantés de cette excursion, qui nous révèle, en somme, un pays bien peu connu et un des plus remarquables peuples de l'Europe.



Le dialogue qu'a écrit M. Isi Collin, est de la même inspiration, où le lyrisme le plus élevé ne dédaigne pas d'accueillir un peu de philosophie narquoise, qui dicta à son auteur certain *Pan* ou certaine *Divine Rencontre* que les lettrés goûtèrent avec justice.

Sisyphé et le Juif errant se sont rencontrés au pied de la montagne du pauvre géant dont l'audace fit, une fois, trembler Jupiter lui-même. Et ces deux frères en malédiction discourent, se lamentent et s'irritent devant le châtement que les dieux leur imposent. Ils envient, un moment, chacun le sort de l'autre. Mais bien vite la réalité les détrompe et tous deux retournent à leur supplice, heureux presque de n'en point devoir changer.

Bien qu'écrit en prose ce petit livre est l'œuvre d'un poète très personnel.

*
**

Le Cosmos est une pièce orageuse, frémissante, impulsive, visiblement écrite pour ce théâtre populaire que l'on veut appelé à émouvoir l'âme des foules.

L'intrigue y est peu de chose. Les personnages en sont synthétiques ou symboliques. La satire et la déclamation fougueuse lui donnent de l'emportement. L'horreur et la colère sont les ressorts le plus volontiers déclanchés par l'auteur. La langue est fruste mais vigoureuse.

Il est malaisé de raconter ce qui fait la matière dramatique de ces cinq actes où grouillent des foules et se heurtent des passions brutales. Cela se passe dans le monde des financiers et chez le peuple des ouvriers et des petites gens victimes des trafics des Crésus sans scrupules.

Meetings, émeutes, rien ne manque à ce violent tableau de mœurs populaires et sociales. Tant de vie grouillante et d'excès déchaînés rendrait du reste difficile la mise à la scène de cette œuvre véhémentement.

*
**

Depuis que la Wallonie, réveillée d'une trop longue torpeur indifférente, a pris conscience de la nécessité pour elle, de compter ses forces, un travail de reconstitution s'est opéré qui fixe le patrimoine d'art des cités jadis florissantes éparpillées entre Liège et Tournai.

Roger de la Pasture, Jacques Dubrœcq, Navez, Rops, Patinir, Godefroid de Clère, J. Delcour et même Gossart et Watteau, assurent du lustre à une terre généreuse et à une race artiste. Nivelles, à son tour, revendique l'honneur d'avoir donné le jour à *Laurent Delvaux*. Et c'est M. Georges Willame, l'historiographe attiré et pieux des splendeurs, des légendes et du pittoresque dont est riche la villette que Sainte-Gertrude patronne, qui s'est chargé d'offrir au bon sculpteur fameux durant le XVIII^e siècle, qu'il illustra, le tribut d'admiration dont il est digne.

La monographie de M. Willame est intéressante et complète, d'une riche documentation. Elle est présentée avec le luxe coutumier aux belles éditions illustrées de la maison Van Oest.

*
**

Pour mémoire, je signale ici la publication en plaquettes de deux études qui furent récemment remarquées quand elles parurent dans des revues : une biographie très fouillée de *Gustave Vanzype* par M. Auguste Vierset qu'on a lue avec intérêt ici même, et un exposé plein de bon sens et de sagesse impartiale de *La Question des Langues en Belgique* par M. J.-B. Lecomte.



La Collection *Junior*, qui vulgarise en de coquettes éditions à bon marché de nombreuses œuvres de nos écrivains, fait une réédition des *Délices du Brabant* de M. Sander Pierron et publie *Renée Mewis* de M. Eugène Herdies.

Les nouvelles de M. Pierron sont depuis longtemps connues et appréciées; ce sont des pages émues, pittoresques ou pathétiques magnifiant la terre brabançonne, peignant les mœurs et les paysages d'une région qui nous est familière.

Le roman de M. Herdies est inédit. Nous y reviendrons à loisir.

PAUL ANDRÉ.

JEANNE PÉRIER. — *Pendant qu'on dort...* Décoration d'ANDRÉ BLANDIN. (Lamertin, éditeur, à Bruxelles).

On s'est trompé quand on a dit de ce petit livre ravissant, qu'il fait renaître des émotions d'enfance, par une sorte d'évocation, ou par une image de ces émotions. C'est un thème joli, mais point l'éloge qui convient. Ce petit livre étant dédié à des enfants, il contient de délicieuses histoires, — de belles histoires.

Les livres qui éveillent en nous le plus directement notre enfance — cette enfance si proche et si lointaine, si confuse, dont les sentiments naïfs et merveilleux, les frayeurs et les joies, nous reviennent parfois, comme par bouffées — ces livres-là sont à l'usage des grandes personnes seulement. Les enfants s'ennuieraient sans doute à les lire. Tout autres sont les choses extraordinaires qui les amusent.

Le *Rabaga* de Mme Blanche Rousseau, par exemple, n'est pas une histoire pour les enfants; mais nous, nous voilà émus des émotions si subtilement analysées, si profondément senties, de la petite fille qui en est l'héroïne. D'autres petits héros nous émeu-

vent, parce que, avec une surprise rare et délicate, nous nous retrouvons en eux. Presque toujours, sinon toujours, ils sont dans des livres écrits par des femmes; et c'est une chose très douce que la femme soit plus près des enfants que nous ne le sommes, que toute la vie l'enfant soit plus en elles-mêmes, maternelles, qu'en nous.

L'homme, peut-être, est trop ironique quand il parle de l'enfance. De lui-même, il retourne très difficilement en toute candeur à ses impressions premières. Il y a les observations espiègles et spirituelles de Jean Giraudoux : « C'était du canton que sortait ma maladie, car je n'avais fait aucun voyage, et cependant le médecin ne la reconnaissait pas comme une des siennes... Mon père n'était pas plus habile : en vain, prenant mon poignet, il essayait d'en régler le pouls sur le battement robuste et sain de son romontoir... Je ne savais si j'étais fier ou honteux que ma maladie n'eût pas de nom ». — Raoul Desjardins, dont je parlais récemment, nous montre des petits garçons à la loterie de la foire, où l'on peut gagner de beaux vases : « La demoiselle leur avait demandé un sou, puis leur avait dit de pousser un grand tourniquet dont ils ne devinaient pas l'usage. Chaque fois que le tourniquet s'arrêtait, la demoiselle disait : « Perdu ». Ils ne comprenaient pas et cherchaient à savoir ce qui était perdu, se dressant sur la pointe des pieds, tendant le cou ou regardant derrière leurs talons. Et à chaque arrêt de la machine, la belle personne les invitait, avec des gestes gracieux et des yeux câlins, à engager une nouvelle pièce. Ils obéissaient sans mot dire; les oreilles leur bourdonnaient, il leur semblait qu'ils avaient la tête bourrée de coton. Le désir des vases était bien loin d'eux; ils se demandaient seulement ce qu'ils diraient à la demoiselle, quand ils n'auraient plus de sous. Ils se sentaient la gorge serrée comme à l'approche d'une catastrophe ». — Toutes ces petites choses sont charmantes et d'un sentiment très juste, où nous sourions de nous retrouver, mais ce n'est pas de la littérature enfantine.

Le recueil de Mme Périer, *Pendant qu'on dort*, s'adresse plus directement aux enfants, à leur imagination gentille et folle. Ce sont de belles histoires : l'histoire de Renaud et de la grosse Mercédès, qui sont des automobiles étonnantes; l'histoire du vieux pain d'épice et de la petite praline; l'histoire du livre sur papier Japon qui va venir de Paris tenant par la main sa petite dédicace, une toute petite fille qui sourit si doucement, qu'on l'aime dès qu'on la voit; l'histoire d'un effroyable combat dans une cave, — « enfermez vingt-cinq personnes dans une petite cave, aucune ne sera contente et, dans ce cas surtout, cela se comprend trop bien : imaginez un pommier plein de chants dans un verger plein

de fleurs; imaginez un potager ensoleillé rempli de papillons et de bonnes odeurs familières; imaginez surtout un pays que vous ne connaissez pas, qui s'appelle le Midi et qui est plus joyeux, plus parfumé, plus clair que le reste du monde; regardez ensuite cette petite cave humide et sombre, et dites-moi si ces pommes, ces légumes et ces oranges, n'ont pas le droit de regretter le passé et de maudire leur sort. Seul, le fromage de Hollande se trouve bien logé parce qu'il n'a rien à regretter : c'est pourquoi il regarde les autres avec ce sourire supérieure et ces airs de philosophe... »

Pendant qu'on dort, toutes les choses prennent vie et liberté, et il leur arrive de grandes aventures, et il y a une petite morale. Quelle joie d'amuser les enfants ainsi, et d'avoir, pensez, encore plus d'imagination qu'eux! — Et c'est gentil, coup sur coup, deux livres aussi gentiment écrits et joliment illustrés que ceux-ci : le *Conte sous-marin* des demoiselles Hovine, et *Pendant qu'on dort* de Mme Périer.

R.-E. MÉLOR.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Ce sont les grands mois de la peinture. Du 22 février au 26 mars, c'est donc 26 jours, pendant lesquels ont défilé dans les salles de Bruxelles 1360 toiles. Je ne sais si la statistique à laquelle je me plais, est bien réellement du domaine de la critique, mais, en tous cas, elle explique bien des choses! Les lecteurs qui me font l'honneur de suivre mes critiques voudront bien m'excuser : il faut que je déroge à mes principes qui sont de parler de tout artiste qui a exposé. Cette abondance de production rend la tâche impossible dans une revue où le nombre des pages est forcément limité.

Le Lierre

Salle Leroy. (février-mars).

Il semble bien que nos cercles de peintres devraient être plus difficiles dans le choix de leurs membres. Cotisation? Certainement, il faut des membres pour couvrir les frais de location de salles conve-

nables, comme celle-ci Alors dilemme. Enfin, *Le Lierre* est un cercle où l'on a une bonne moyenne de talent, tout de même.

Quelques-uns de ses membres ont un nom déjà, tel Louis Clesse; du talent, mais un talent taré; l'artiste peint sans religion et sans soin. De Busschere a pour œuvre la meilleure, le *tombereau*. Dillens Paul, ne paraît pas certain de la nature des choses. Voici qui est mieux, de L. Huygens, les *bouleaux*, un effet très lumineux et très pur de bouleaux dans le ciel bleu, Jacqmotte a une *baigneuse*, nu aux très séduisantes intentions et traité avec douceur. Le portrait de M. D., par Laudy nous fut une stupéfaction, et c'est plutôt dans *Etude*, que nous avons retrouvé, dans cette tête de gosse, le bon artiste raffiné. De Lutter, nous avons remarqué le naturel dans les groupements d'animaux, agrémentés de paysages pittoresques et nourris. Des Valentinelli, œuvres toujours délicates avec le fins ragoûts dans les gris. De Van Mierlo, le portrait de Giraud a de l'expression.

M^{me} Louise Danse

Cercle artistique. (23 fév.-1^{er} mars).

Des dessins et des eaux-fortes. Parmi les dessins, nous ont paru particulièrement parfaits le *paysan* et le portrait de *Clotilde Kleeberg*. Le trait dessiné est d'une merveilleuse souplesse; ce trait suit de près toutes les infinies nuances de la perception la plus fine du modèle. Le portrait Kleeberg a un modelé extraordinairement doux et cependant précis, avec une calme et souriante disposition des lumières et des ombres.

Dans les grands portraits d'homme, au contraire, le métier prend une sorte de dureté austère qui donne à l'œuvre un grand caractère. Nous trouvons une note de souplesse intermédiaire dans les cuivres à peine griffés; *Florence, vue des jardins Boboli*, la *Ca d'oro*, frontispice et cul de lampe pour *Le Feu*.

Enfin, une série d'eaux-fortes magistrales du plus grave caractère, les *cyprès de la villa d'Este*; ou tels encore les *cyprès* aux nobles silhouettes, dressés dans la solitude d'un antique bassin ruiné, où s'attardent dans une coquette déchéance les restes très fiers de balustrades et de grands vases de pierre.

Pierre Paulus

Pierre Paulus est peintre du paysage minier, le fer et la houille, le haut fourneau et la mine. Paulus nous donne, de la vie et des régions industrielles, les tragiques poèmes. Mis à part mes goûts qui ne me portent pas facilement à l'acceptation dans l'art de ces enfers, j'admire la façon puissante dont Paulus sait les traduire dans toute leur horreur. Il faut louer le *triage du charbon*, tableau particulièrement minier, où des perspectives de terrils et d'usines entraînent une sorte d'anéantissement de la nature; on ne voit d'elle encore que le tournant d'un cours d'eau, dont le miroir pollué tâche de garder quelque limpidité brillante, un coin de berge où lutte une herbe rare contre l'atmosphère maléfique; et le ciel, hélas! noir, lourd, fumeux, n'en est plus un! Encore plus puissamment industrialisé, peut-être, est le *charbon*, avec ses six êtres humains dans un désordre de tas de charbon, de maisons, de terrils, de cheminées, où toute nature a disparu, hormis une clarté d'eau au centre du tableau et un peu de ciel jaunâtre, très au fond. Dans un autre tableau minier, *le pays noir sous la neige*, la neige elle-même n'a pas eu raison de l'industrie; elle est salie, noircie, refoulée, mi-fondue, elle n'existe plus en tant que neige, ni à terre ni au ciel, c'est bien le spectacle du plus complet envahissement industriel.

Paulus semble avoir aussi voulu nous montrer que sa sombre palette minière n'a pas terni la fraîcheur de ses impressions. *Mauves et soucis, bouquet de Siska, soucis* en sont les preuves, et tout spécialement la *fenêtre fleurie*, que cent amateurs auraient dû se disputer! Ces fleurs à la fenêtre, quel élan d'une âme fraîche les a déposées là! Pour moi, je devine la jeune fille un peu paysanne, saine et riieuse, à la poitrine un peu ronde, qui a porté là, les bras tendus, ce pot fleuri. Quel brillant et sensuel poème.

Armand Bonnetain

Armand Bonnetain, un sculpteur, graveur en médailles qui a de la tradition, c'est-à-dire de la race. Un sculpteur qui se renoue au monde sculptural du glorieux passé par les principes de son esthétique et la beauté du métier. Ses bustes ont grande allure et sont images de vie, Paulus, Destrée, ses médaillons Verhaeren, Eeckhoud, Picard, etc.. Son interprétation est capable d'ennoblir et, il faut le dire, parfois aussi de rater une ressemblance, tel le médaillon plaquette de Mme Louise Danse... Nous aimons, chez

Bonnetain cette conscience qui l'a poussé, jadis, à s'insurger contre certaine de nos appréciations et qui, aujourd'hui, l'oriente vers le sommet de l'art du médailliste : la médaille gravée. *L'Etude de biche* nous révèle tout ce qu'on peut attendre d'un artiste qui ne craint pas d'aborder un métier si difficile, qui est à la médaille fondue comme le butin est à l'eau-forte. Seule la médaille gravée peut-être aussi nerveuse et précise que l'artiste de goût raffiné la conçoit.

Jef Leempoels

En son atelier, rue Américaine, 170. (26 fév.-8 mars).

La technique de Jef Leempoels est la même qui fait ses preuves depuis des siècles et qu'on admire dans les musées, technique sans parti pris, l'art de bien peindre. De cette technique Leempoels a exposé une belle série de 53 œuvres, portraits, sujets et paysages, dont aucune n'était indifférente, *idylles; tendres aveux; au jardin; acacias*, peint aux Etats-Unis; *portrait de l'artiste; fleurs aimées; père de l'artiste*; les très poignants *abandonnés; en réflexion*; puis une série peinte au Canada, avec une belle transparence d'atmosphère, notamment la *Saguenay* et aux Etats-Unis le *St-Laurent*; puis encore des paysages de chez nous aux couleurs plantureuses, aux lignes nobles, *soir d'été*, et la *sapinière ensoleillée*. Des tableaux comme ceux de Leempoels avec leur grande conscience et leur lecture facile plairont toujours heureusement à toute personne plus amoureuse de tableaux que de procédés de peinture.

Rik Wouters

Galerie Giroux. (20 fév.-4 mars).

Manifestant, va! Au catalogue, le flamand avant le français! Passons. L'œuvre en feu d'artifice de Wouters illumine la salle. Une palette très spéciale éclate aux murs, cependant, sans violences, et surtout sans jurons. Ce qui est très remarquable pour une palette aussi extrême. C'est un orateur qui se démène, qui ne semble jamais trouver de mots assez forts; mais une délicatesse, pourtant, et une maîtrise font que jamais il ne tape du pied, ni n'a recours aux coups de poing.

Il a de l'esprit dans les tons; il a de l'esprit dans les rudiments de formes; aussi, devant les cimaises, les visiteurs sans préjugés

ni éducation esthétique, font le tour avec un sourire indiscontinuu; les belles jeunes filles montrent leurs dents, dans un épanouissement ravi, comme si elles passaient en revue, pour la première fois, un riche marché de fruits de quelque place ensoleillée du chaud Midi. Elles expriment ainsi ce qu'il y a de savoureux dans cette peinture, et d'émoustillant.

Si, toutefois, nous considérons des visiteurs moins élémentaires, nous, par exemple, ce sont là, à notre avis d'engageantes prémices qui doivent être regardées avec une pensée d'avenir. Quelques œuvres, cependant, peuvent être appréciées dès aujourd'hui, *nature morte 20, rideaux rouges, fleurs artificielles, Simon Levy, chou-fleur, pommes et fleurs, rouget, anniversaire, lilas, intérieurs A et B*. Je ne saurais en dire autant du *ravin, de l'Allée rose*, et d'une foule d'autres. Je ne vois pas pourquoi l'artiste s'y est tenu à un langage aussi élémentaire, alors qu'il en sait plus. *Ravin, automne*, sont proprement du barbouillage. Par contre, je pense que rarement on a vu un paysage comme *Printemps*, où vraiment la nature vogue en plein ciel.

Comme dessinateur Wouters à sa façon d'indiquer, de vouloir, d'arrêter; la ligne devient un événement, chaque fois formel, et exprime un maximum d'intensité.

Quant à la sculpture, c'est le même trait robuste et toujours libre, la vie conférée, sans efforts, à la glaise pour en faire la création. Et nous avons le sourire sardonique d'Ensor, et ailleurs, le rire un peu gras et finement moqueur de Mme Giroux.

De tout cela, évidemment, beaucoup est dans l'avenir. Mais j'en vois les germes certains. Et qui plus est, je vois dans l'avenir Rik Wouters maître d'un métier très correct, *parce qu'il a trop de qualités et de droit bon sens pour ne pas un jour avoir besoin de recourir à toutes les ressources des métiers séculaires.*

Expansion d'Art

Salle Aeolian. (1^{er} et 15 mars).

Tableaux! tableaux jusqu'au plafond. Et du talent? Tous en manifestent. Mais des talents de rebut; maladroits, visions pauvres, avenir bouchés avant le départ, cerveaux infirmes, peut-être même quelques aveugles...

Que font là dedans Lucien Frank, Armand Rassenfosse, Anspach?

Georges Lemmers

Cercle artistique. (2-8 mars).

Lemmers a toujours eu de la distinction et du charme dans la peinture de genre. Mais j'ai toujours regretté qu'il cherchât dans ses sujets plus l'enveloppe que le caractère. Il arrive à créer cette enveloppe par un métier menu, hâché, effiloché, où l'on ne sent, malheureusement, jamais le mouvement intérieur qui pourrait dicter à l'artiste certains coups de pinceau, plus nerveux, intrépides. Ici, j'ai retrouvé dans la série d'œuvres exposées par Lemmers les mêmes qualités de charme, mais, hélas la même absence de nerfs qui donneraient avec l'accent les mouvements d'une âme. Est-ce de la peinture trop péripatéticienne?

J. Célos

Julien Célos, nous donne une fois encore occasion de dire de l'eau forte en couleurs tout le mal que nous pensons de cet art bâtard, surtout entre les mains de cet artiste qui, à notre avis, use de la couleur sans ménagement. Il faut croire que ce genre plaît pourtant, puisque Célos récidive avec une ampleur qui témoigne de son succès.

Albert Pinot

Galerie Giroux. (7-22 mars).

Dans cette belle exposition de ses œuvres, Pinot se montre artiste amoureux de réalité, et les rayons du soleil et la fraîcheur des flores ont accès dans son âme et, mieux, sur ses tableaux. Cependant, il ne cherche pas, par des procédés pointillistes, à rivaliser avec le soleil, mais il nous donne, parfois, le *sentiment* de sa clarté tombant sur une fleur, sur une robe, et cela suffit à faire des tableaux, souvent exquis, *quarantaines, roses moussues, gerbe de roses 2*, parmi les fleurs; le *châle rouge, Lily, femme en bleu*, parmi les portraits. Ajoutons à tout cela la distinction, la discrétion. la sobriété, nous avons un art assez complet.

La Libre Esthétique

Musée moderne. (7 mars-13 avril).

Allant à la *Libre Esthétique*, je vois à la vitrine, chez Dietrich, la reproduction du tableau la *Joueuse de luth*, de Michelangelo de Caravaggio, je l'achète, l'emporte et j'arrive avec ça à la Libre Esthétique. Vous pensez, quel scandale! ce tableau du 16^e siècle entouré de la cour nombreuse des peintres modernes qui, selon l'expression admise, ont renouvelé la vision!

Auprès de mon Caravaggio, je ne vois que l'Espagnol Zuloaga qui se tient à peu près debout. Et il est assez piquant de constater que Zuloaga, lui, qui emporte haut la main l'admiration générale, ce soit par des moyens absolument anciens qu'il y est parvenu. *Mon oncle Daniel et sa famille*, les quatre personnages du milieu du tableau, voilà des personnages qui existent, ils sont campés solidement, toutes les pièces de leur anatomie sont en place. C'est de la peinture et de la composition comme on en trouve dans tous les musées qui ont des chefs-d'œuvre anciens!

Au fond de la salle, je m'arrête avec stupeur devant l'œuvre d'un nouvel élu de la *Libre Esthétique*. Transfiguré, c'est Raoul Hynckes. Cette entrée me paraît être plus une victoire diplomatique que picturale. La mode! Hynckes, bon et sincère constructeur, a adopté ici le ton libre, extra libre, pour se faire de la maison. Il nous montre le *Kimono rose* où rien des qualités accoutumées de ce peintre, ici, ne persiste; il a tout lâché pour faire de la libre esthétique! Des honneurs nouveaux lui arriveront par cette voie! Hynckes de grandes salles s'ouvriront à vous! Vous finirez dans les décorations! Mais, c'est égal, on devrait vous mettre aux fers! Ce cas est légion.

Un autre cas qui est aussi légion, c'est celui de Barructa; tout Espagnol qu'il est, il ne sait pas poser un tapis horizontalement sur une table; le tapis est vertical! Oh! certainement, cela n'est rien, pour l'art moderne qui n'y regarde pas de si près, car peintres et spectateurs sont frères, et nous montrent, les uns autant que les autres, une collection de sens avariés ou infirmes, qui sont leurs juges, prêts à confondre une soie de 20 fr. le mètre avec une soie de 1.75 fr. du magasin Tietz. Le *toucher* de l'œil est en train de mourir. Tout l'art moderne de *La Libre Esthétique* est un peu comme ce vase blanc avec feuillage et ruban bleu de Moreau Nelaton. Alors que les artistes anciens ont créé péniblement les moyens de représenter tout à fait bien feuillage et ruban, par exemple, aujourd'hui, nos artistes cherchent à détruire,

le plus possible de cet art, et à tout représenter par des lignes qui y font seulement penser. C'est suggérer, dit-on.

Comme on le sait, *La Libre Esthétique* nous a offert une rétrospective des œuvres du peintre espagnol Dario de Regoyos qui habita longtemps parmi nous, en 1880, et qui mourut à Barcelone, l'année passée. Ces paroles d'Octave Maus disent, peut-être, mieux que bien d'autres, le souvenir du charmant camarade disparu. « On l'aimait pour sa nature droite et primesautière, pour son âme ingénue, pour son cœur généreux et bon. Etranger aux préoccupations que dicte l'intérêt, ne soupçonnant ni le vice, ni la méchanceté, il s'en allait candide, par les chemins de la vie, en chantant, en dessinant, en peignant, et l'affection que lui vouèrent quelques-uns des esprits les plus cultivés de sa génération compensa largement l'indifférence qu'opposait le public à son effort ».

Il faut dire, toutefois, à la louange de Dario que son « effort » ne fut jamais bien dérangeant. La sottie passion du prosélitisme ne le tourmenta point, et il n'en tourmenta jamais les autres. Peintre, la peinture le charmait et voilà tout.

Moncassel

Galerie d'Art. (7-16 mars).

Un caricaturiste qui a l'humour parfois terrible. Il prête à ses bonshommes des gestes qui ont de l'ampleur, par exemple, le *boniment*, une des meilleures pages ; puis *Escamillo*, l'Espagnol aux yeux pleins de morgue et de langueur ; puis le *coup de fion*, du peintre prêt à s'envoler dans la tempête de l'inspiration dernière. Il a réussi quelques types, *horseman*, *sportsmen*, *c'est aujourd'hui sa fête*, en les caricaturant avec toute la modération capable de donner à ces fantaisies le caractère sérieux d'œuvres étudiées.

J. Van Cleemput

Salle Studio. (7-15 mars).

Une quantité de dessins, dessins rehaussés et peintures, le tout d'une inspiration bien courte, sans recherche de beauté autre que celle d'en faire chacun à sa mode, d'où les pires laideurs, constituant la note dominante. Cependant, l'artiste a, parfois, bien placé son sens aigu de la réalité, par hasard, évidemment, notamment le paysage *Nieuport*, et les nos 4 et 6.

Georges Van Zevenberghen

Cercle artistique. (9-15 mars).

Remarquablement doué comme peintre, Van Zevenberghen sait grouper ses couleurs d'une manière somptueuse et exubérante, avec une concentration serrée, cependant. Tel le superbe tableau *Artistes de foire* où il y a un rouge, un bleu et un brun, à petites doses éclatant en vigueur sombre dans un ensemble qui gagne le plus grand caractère. Telles encore les fleurs, *vase de fleurs, zinnias, corbeille de fruits, scabieuses*.

Le peintre est intéressant aussi par les attitudes qu'il sait donner à ses modèles, *l'aquarelliste, fantaisie, figure d'hommes*, — à condition qu'il ne s'attarde pas à des décolletages, car la peau n'a pas l'air d'être son fait, cire et bois : *femmes de bar, bouderie*.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

JULIETTE BÉNIÈRE ; *Plumette* (un vol in-18° à fr. 3.50). — Nous avons lu, l'an passé, *Donat*, ce premier volume des *Étapes d'une Vie sentimentale*. Vous voyez encore ce fils de tabellion bourguignon, enfant chétif, pas beau, mais poète et artiste. Vous vous souvenez de son enfance étouffée et mélancolique, traversée par un rayon de gaieté : le sourire de *Plumette*, une petite nomade enlevée un beau jour par un cleu voleur. Aujourd'hui, *Donat* vit libre, il retrouve *Plumette*, l'aime et peu après celle-ci l'abandonne à nouveau pour un bel ingénieur. Et tout cela est conté avec énormément de grâce.

GEORGES OHNET : *L'Amour Commande* (un vol in-18° à fr. 3.50). — Ces romanciers, tout de même, s'entendent à fourrer les gens dans de singulières et délicates situations. Après les formalités nécessaires à l'éclousion d'un amour partagé, un avocat et une jeune fille, sa cliente, décident de s'épouser. Seulement notre héroïne est fille d'un propagandiste par le fait, décapité — à tort ou à raison, peu importe — à la suite d'un attentat. C'est déjà bien gênant, mais voyez le guignon : l'avocat en question est le fils du président d'assises qui condamna l'anarchiste. Arriveront-ils à se marier, les pauvres amoureux ? Vous l'apprendrez en lisant jusqu'au bout, ainsi que je l'ai fait et d'une haleine, *L'Amour Commande*.

GUSTAVE SIMON : *La Vie d'une Femme* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur de cette étude se défend d'avoir voulu écrire une biographie de Mme Victor Hugo. Son livre est, dit-il, « le roman sentimental » d'une jeune fille, puis l'histoire d'une « femme qui a joué un rôle et exercé » une influence considérable sur le génie « du plus grand de nos poètes ». Sans pour cela ignorer Mme Juliette Drouet, l'amie, il tâche à rendre à l'épouse le rang qu'aux yeux du monde elle aurait dû occuper et dont des historiens mal renseignés la firent déchoir.

ALPHONSE SÉCHÉ : *Le Désarroi de la conscience Française* (un vol. in-18 à 3.50). — Adversaire d'un optimisme que rien ne justifie, M. A. Séché, s'est appliqué à dévoiler le mal profond dont souffre son pays. Il montre le desarroi sentimental, moral, religieux, politique, patriotique et artistique, qui menace de conduire à une anarchie dont tireraient parti les ennemis avoués de la France et les autres. C'est un livre d'une belle tenue littéraire, c'est aussi un acte d'un patriotisme lucide et courageux.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS : *La Servante* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — En de précédents volumes, aussi élégamment présentés que celui-ci, Madame Marguerite Burnat-Provins, chanta l'Amour et surtout l'Amant, en des termes d'une rare audace souvent, mais dont certes bien peu de lecteurs auront été choqués, tant ces œuvres contenaient d'enthousiasme et de lyrisme sincères. Sa prose, si singulièrement poétique, célèbre aujourd'hui la vie calme, laborieuse et effacée qui convient à la Femme, *Servante* de l'Homme. Il règne tout au long de ce livre une note douloureusement mélancolique, qui lui confère un charme supplémentaire et très prenant.

GEORGES GUTMANN : *Variations sur le verbe Aimer* (un vol. in-8 à fr. 3.50). — « L'affreux serpent de la Littérature » ayant, un beau matin, « quémandé sa pâture » à l'auteur, celui-ci s'est cru forcé de la lui jeter sous forme de courts poèmes de genres très variés. Il y a de la facilité, à défaut de grande originalité, dans ces vers.

RAYMOND HESSE : *Il n'y a pas de sottis métiers* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). — Spirituellement commentés par les dessins de Ricardo Florès, les petits croquis parisiens que M. Raymond Hesse a réunis au nombre d'une centaine en ce volume ! Croquis à la Jules Renard, portraiturant en quelques phrases d'une brièveté souvent lapidaire et avec une vérité saisissante les types populaires de la vie parisienne.

Chez Calmann-Lévy.

GYP : *La Dame de St-Leu* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Et Gyp continue ses fouilles dans l'Histoire : Vous vous souvenez certes de *Napoléonette*, cette filleule de l'Empereur qui parvient à conquérir l'amitié de Louis XVIII et épouse un de ses officiers, le vicomte de Chalindrey. Nous la retrouvons, cette fois, mariée et mère de quatre garçons, vivant à Chantilly chez le dernier Condé. Elle a gardé toute sa vivacité, sa gaité, son franc parler qu'elle exerce surtout aux dépens de *la Dame de St-Leu*, autrement dite la baronne de Feuchères, anglaise plantureuse et de basse extraction, mais toute puissante sur l'esprit du vieux Prince. Avec les intrigues de cour, les menées des d'Orléans, cela fait un volume de six cents pages qu'on lit évidemment d'une haleine.

Chez Flammarion.

DR G. LE BON : *La Vie des Vérités* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — On trouve ici l'histoire d'un grand nombre de certitudes successivement tenues, par les hommes, pour les vérités éternelles, et l'on y voit aussi comment ces certitudes correspondaient aux besoins mystiques, affectifs ou rationnels de l'âme des diverses époques. Du conflit et surtout de la confusion séculaire entre la certitude et la vérité naquirent, montre l'auteur, les grands bouleversements de l'histoire.

Chez Sansot et Co.

ALFRED BLANCHET : *De profundis clami...* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce sont les élégies, assez amères, souvent cruelles, d'un jeune homme qui a connu de douloureuses souffrances, des deuils, des revers. Ses poèmes pleurent une mère disparue; il y a des accents émouvants dans ces sanglots, mais un peu de monotonie aussi.

VTE PIERRE ALESSANDRI : *Poésies* (un vol. in-18 à fr. 3). — Un ardent serviteur du trône et de l'autel espère pour la France une gloire magnifique. Il fait appel au patriotisme de tous et ses « fragments épiques » évoquent, pour cela, en strophes sonores les grandes figures de la glorieuse histoire.

EMILE PAYEN : *Vaines Etreintes* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est une nouvelle édition de poèmes aux images précises et aux évocations hardies qui avaient ému l'austérité de la magistrature. Expurgé des pièces alarmantes, le livre célèbre en des sonnets voluptueux les jeux éternels de l'Amour.

Chez Plon-Nourrit et Co.

MAURICE DEROURE : *L'Ercil* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur m'en voudrait certainement si je disais ici qu'un grand écrivain, qu'un Maître nous est né, car il ne m'apparaît pas de ceux qu'enchantera le loge hyperbolique. Mais il ne m'empêchera pas de penser que son premier livre accuse déjà, à un degré fort appréciable, de belles et solides qualités littéraires. Travailleur consciencieux, observateur attentif, conteur attachant et poète par surcroît, il possède tout ce qu'il faut pour réussir dans un genre difficile : le roman honnête.

J. DE DAMPIERRE : *Mémoires de Barthélemy* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — On attendait avec impatience la publication des Mémoires de l'ancien Directeur, parce que l'on prévoyait qu'ils apporteraient de notables renseignements à l'ensemble, légèrement discordant, des dépositions, trop souvent intéressées, qui vont de la Révolution déclinante à l'Empire. Cette attente n'a pas été déçue. Les dires de François Barthélemy sont tout à fait remarquables par leur accent d'énergique franchise et par l'abondance et la précision des points d'histoire qu'ils contribuent à fixer.

COMTE DE MAUGNY : *Cinquante ans de Souvenirs* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Par la sincérité des impressions, la variété des anecdotes et la précision très informée des jugements et des portraits, le livre de *Souvenirs* de M. le comte de Maugny aidera à comprendre et à définir la période d'histoire contemporaine qui va de 1859 à 1900, la mentalité d'une génération placée entre une société condamnée, ne vivant que de préjugés et de contradictions, et une société nouvelle à peine ébauchée. Officier au service de l'Italie, puis de la France, diplomate et journaliste politique M. de Maugny a vu, entendu et accompli bien des choses qu'il relate avec le plus grand intérêt.

PAUL ACKER ; *Les Demoiselles Bertram* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Un fonctionnaire a donné à ses filles une éducation mondaine et raffinée. Les pauvrettes sont sans dots et les bals pas plus que les théâtres ni le tennis n'amènent les époux désirés. Le père mis en retraite, c'est la gêne et presque pis. Nullement préparées à subvenir à leurs besoins, l'aînée des *Demoiselles Bertram* mène, loin des siens, la vie pénible de l'institutrice, dame de compagnie, la deuxième épouse un calicot d'éducation rudimentaire, la dernière entre en religion et les deux vieux finissent leurs jours bien seuls. M. Paul Acker a traité avec sa maîtrise coutumière cet angoissant problème, il a écrit un roman d'une haute portée morale qui fera réfléchir, espérons-le, les *Bertram* trop nombreux encore de nos jours.

Chez Nelson et Cie.

JACQUES AMYOT : *Les Vies des Hommes illustres, de Plutarque* (2 vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — En deux tomes, préfacés par M. Emile Faguet, ont paru, dans la précieuse collection *Lutetia*, les traductions du célèbre ouvrage, où un maître-ouvrier de la langue française a rendu accessible à ses compatriotes un des chefs d'œuvre de l'art grec.

RACINE : *Théâtre* (2 vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — Pas n'est besoin de longs commentaires pour affirmer le prix qu'il faut attacher à celle nouvelle édition des chefs-d'œuvre raciniens dans cette même collection *Lutetia*, à la fois si pratique, élégante, et... économique.

GYP : *Bijou* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — C'est une bien curieuse personne, que cette troublante jeune femme dont la captivante beauté et le charme vainqueur subjuguent tous ceux qui l'approchent. Mais hélas ! sous une enveloppe exquise et délicate se cache une âme d'une égoïsme cruel. En plaçant *Bijou* dans le cadre qui lui convient, la fine psychologue mondaine qu'est Gyp a su tirer de situations fort simples des effets qui, bien souvent, confluent au tragique.

LÉON FRAPIÉ : *L'Ecolière* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Les nouvelles que voici publiées dans la collection Nelson ne sont

pas inédites ; mais jamais elles n'ont été rassemblées en volume. L'auteur a fait un choix parmi ses meilleures productions, celles qui illustrent le mieux sa « manière » si particulière et prenante. Et c'est un recueil plein d'intérêt.

GABRIEL HANOTAUX : *La France en 1614* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — C'est un essai de restitution de la physionomie du pays à l'époque où ses traits se dégagent et se précisent, comme ceux d'un adolescent atteignant la virilité, au déclin du moyen-âge et de la Renaissance, à l'aube des temps modernes.

L'auteur a pris la nation française par ses traits extérieurs pour pénétrer peu à peu jusqu'à sa constitution intime. Ce livre, qui ne s'occupe en apparence que des choses passées, est donc, tout de même, en pleine actualité.

Chez Eugène Figuière et Cie.

PAUL HUSSON : *La Quotidienne Aventure* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Naturellement dédiés à Paul Fort et pleins de lui, ces délicats poèmes en prose qu'émaille moult citations de Léon Bloy, Maeterlinck, Jules Laforgue, Laurent Tailhade, Maurice Magre, tous gens du meilleur monde poétique, comme vous voyez. Quelques ténues soient les choses racontées, les morceaux publiés par M. Paul Husson sont de ceux qu'il faut se hâter d'admirer bien haut et de comprendre, sous peine de s'acquérir renom définitif de bourgeois. Nous ferons donc ainsi qu'il sied, avec d'autant plus de plaisir que la forme de ce petit récit et des croquis qui le suivent est d'une belle perfection.

JEAN PIOT : *Le Village* (un vol. in-18° à fr. 3.50). Une supposition que vous désiriez vous documenter, en vue d'un roman, d'une nouvelle, d'une étude, sur la vie campagnarde, sur l'existence fruste et quelque peu animale encore du paysan, ouvrez le livre de M. Jean Piot et vous serez servi à souhait. Car ce n'est que cela *le Village* et le volume porte admirablement son nom. Le roman de la petite Gabrielle Bonard, n'est que le prétexte à développements minutieux sur les mœurs des braves habitants de la Haute Marne. En somme, un livre intéressant par le souci d'exactitude dont il fait la preuve.

J. D'ORLIAC : *XX Fables pour Grandes et petites Personnes* (un vol. in-12 à fr. 3.50). — Dans une langue classique et imagée, le poète s'est plu à reprendre les formules de la Fontaine voire même quelques-unes de ses « morales » et à camper de délicieux apologues qui retiendront l'attention des enfants et la réflexion des parents.

LOUIS TÉNARS : *Le Curé Bourgogne* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — L'abbé Cormatin, joyeux bourguignon, grand mangeur et grand buveur a commis le péché. Exilé dans un bourg perdu de Bretagne, il a grand peine à se faire au pays maussade et à ses habitants grossiers. La lecture de *la Vie de Jésus* de Renan, l'incite à vivre selon l'Évangile. Il donne son bien aux pauvres, flanque sa servante à la porte, ne fait plus payer ses messes, devient plus gueux qu'un cheminéau et, pour ce fait, se voit dépêché dans une Trappe italienne. — Je ne connais par la gent sacerdotale française et ne puis donc dire si le roman anticlérical de M. Louis Ténars est d'observation sincère et de souvenirs vécus.

MADELEINE ANDRÉ-PICARD : *En cueillant le jour...* (un vol. in-18° à fr. 2.50). — Un frais et souriant bouquet de nouvelles gentilles, décelant, sous leur ton délicatement enjoué, un tas de pensées profondes, de ces pensées sur lesquelles on aime autant ne pas s'appesantir pour ce qu'elles induisent en mélancolie. Tout est à lire dans ces petits morceaux gracieux et ténus et, j'ai surtout goûté les deux conversations d'une jeune femme frivole avec son « moi » intime et aussi le récit intitulé *Amis*.

GEORGES PYRÈNE : *Mémoires de Simone de Liane, courtisane* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Connaissez-vous rien de plus décevant que l'histoire d'une courtisane racontée par elle-même? On s'attend à des aventures galantes, à des scènes aimablement colorées, et, neuf fois sur dix, tout au long du volume, ce sont d'interminables dissertations philosophiques sur la triste condition des filles de joie et toutes autres choses à l'usage des prêcheurs de morale. Quant à leur style, il vaut mieux n'en point trop parler.

LUDMILA J.-RAIS : *Les quatre Princesses et le Cœur Fermé, suivi de quelques Poèmes* (un vol. in-8 à fr. 2). — Le conte renouvelle délicatement les éléments universels des légendes. Tantôt de forme fixe, tantôt faits de vers libres, les poèmes ne procèdent pas théoriquement d'une technique, mais leur rythme divers obéit aux impulsions de la pensée. D'origine slave, l'auteur écrit dans notre langue avec la fermeté de nos meilleurs poètes.

PAUL REMBAULT : *Frères d'Armes* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — S'il fut pénible à de nombreux officiers français de participer aux « Inventaires », la situation d'un fils d'ouvrier, contraint d'agir contre ceux de sa race, au cours de troubles grévistes, est non moins angoissante. C'est le sort du lieutenant René Lancelin, dont le père, farouche syndicaliste, est blessé dans une échauffourée, tandis que lui est forcé de marcher, peu après, contre des ouvriers mécontents. Il en tue un de sa propre main. Une douloureuse aventure sentimentale vient corser l'exposé fort bien présenté, ma foi, de ce troublant cas de conscience.

Chez Grasset.

PIERRE BAUDIN : *L'Argent de la France* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Pierre Baudin, ancien Ministre et Sénateur, indique les réformes qu'il convient d'apporter dans l'ordre des finances publiques pour permettre au pays de remplir complètement sa mission sociale et sa mission nationale. *L'Argent de la France* est une forte et originale leçon à la fois de politique, d'économie sociale et de patriotisme.

MAXIME BLUM : *Pilar d'Algerias* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Avec cette *Histoire d'une petite danseuse espagnole*, l'auteur prétend nous initier aux mœurs andalouses, il nous introduit dans un milieu populaire singulièrement caractéristique où les femmes ont de leur honneur une conception plutôt inattendue et vraiment libre par endroits, en même temps qu'un sentiment très haut de dignité nationale et de probité professionnelle. Il faut lire son roman dont l'action traîne peut-être un peu, mais qui se recommande par de sérieuses qualités d'observation.

RAYMOND SCHUVAB : *Mengeatte* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Comme autrefois Jeanne d'Arc, une autre jeune fille, Mengeatte Ouvrard a rêvé de sauver son pays des bandes françaises, croates, suédoises qui en font un désert. Cuirassée et casquée, elle part avec le duc Charles IV de Lorraine. Mais celui-ci à déjà perdu la partie — Richelieu est trop fort. — Déçue, Mengeatte rentre chez ses parents qui la reposent et elle s'engage dans une compagnie de femmes, révoltées comme elle, et va vivre, avec ses compagnes, de rapines et de pillages. J'aime assez ce roman pour son parfum XVII^e siècle, et puis, ce type d'adolescente mystique et volontaire est bien campé!

JEAN YOLE : *Les Démarqués* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Les vignes ayant péri qui, depuis des siècles, faisaient les Gascons riches, ceux-ci n'ont pu se plier à des cultures plus pénibles et moins rémunératrices. Ils ont émigré vers les villes et la Gascogne se vide de ses habitants. Les propriétaires ont alors fait appel aux paysans Vendéens. Ils arrivent nombreux du Bocage et du Marais, mais l'adaptation aux mœurs et au pays gascons, ne va pas sans souffrances et sans heurts. Ils sont les Démarqués que M. Jean Yole a excellemment peints dans son roman plein de sincérité et de sentimentalité émue.

GABRIEL MARCEL ; *Le seuil Invisible* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Deux pièces graves, austères : *La Grâce*, cinq actes, et *Le Palais de Sable*, quatre actes, ressortissant toutes deux au théâtre d'idées, mais s'écartant résolument de la manière habituelle aux dramaturges contemporains. Le tragique chez ceux-ci, nous dit M. Gabriel Marcel, et rien n'est plus exact, se situe généralement dans le jeu brutal de volontés ou de destins qui s'entrechoquent. On se lassera de ces œuvres bruyantes qui ne s'adressent qu'aux nerfs, on trouvera autre chose et, à ce titre, la tentative présente est intéressante. Quant à savoir si, à l'heure actuelle, ces pièces feraient impression sur le public, c'est une autre affaire.

HENRY-MARX : *La Gloire intérieure* (un vol. in-18 à 3.50). — « Voici mon petit passé de méditation, de loulour et de courage », dit le poète à la jeune fille, à qui il dédie ses vers. Sa « gloire intérieure » serait d'être bon, pur et fervent. Il y a de la sérénité dans ces poèmes harmonieux.

EMILE BAUMANN : *Le Baptême de Pauline Ardel* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — L'héroïne du nouveau roman de M. Emile Baumann, est fille d'un universitaire dont l'impunité farouche a écarté d'elle toute idée religieuse. La jeune fille, naturellement, s'empare d'un croyant sincère lequel s'emploie à la convertir et y réussit, malgré le père. Vous voyez d'ici les péripéties! Où l'affaire se corse, c'est lorsque le fiancé décède. Alors *Pauline Ardel* toute en flamme de zèle religieux épouse un aveugle par pur esprit de charité chrétienne. Et cela fait tout de même un beau roman.

CLAUDE PIERRELLE : *Les Pierres qui vivent* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Cet ouvrage est l'étude du sentiment violent, tendre, passionné jusqu'aux dernières extrémités, que peut inspirer une maison, à l'égal d'une personne vivante. Le vieux château au charme sévère et étrange qui excite cette passion est le véritable héros du livre. Parmi mille péripéties, s'agitent divers personnages aux pittoresques silhouettes, aux caractères dessinés dans le style d'une époque, au milieu du cadre superbe des montagnes du Dauphiné.

Chez A. Leclerc.

RAYMOND CLAUZEL : *L'Aube Rouge* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Raymond nous montre comment les hommes qui, en temps normal, lorsqu'ils ne sont pas dominants, versent dans le mysticisme humanitaire ou dans la discussion doctrinale des principes, violent leurs sentiments et leurs principes et se déchirent entre eux dès que des événements propices les mettent en action.

Il y a non seulement une tragédie nationale dans ce roman, mais encore des duels terribles entre les familles psychologiques et morales diverses des hommes à passions sociales.

Chez Garnier frères.

D. MAILLART : *Athéna* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). Préfacée par M. Luc Olivier-Merson, voici une excellente histoire des Beaux-Arts, un panorama clair et complet de l'évolution esthétique de l'humanité. C'est un véritable musée commenté. Le 1^{er} tome qui vient de paraître, va de l'Art originaire préhistorique à celui du XII^e siècle.

VICTOR ORBAN : *Littérature brésilienne* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Préfacée par M. de Oliveira Lima, diplomate lettré, qui a laissé à Bruxelles les plus sympathiques souvenirs, cette anthologie d'une littérature très riche est de nature à nous intéresser et à nous instruire.

Chez Alcan.

GEORGES CUCUEL : *Les Créateurs de l'Opéra-Comique* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans ce livre précis et alerte, aussi clair qu'il est nourri, M. Georges Cucuel étudie les *Créateurs de l'Opéra-Comique*, depuis les débuts du « genre éminemment national » jusqu'à la veille de la Révolution Française.

La vie parisienne au XVIII^e siècle (un vol. in-8 relié à fr. 6). — Les historiens qui se sont associés pour écrire les chapitres de ce volume ont cherché à fixer les cadres et les caractères essentiels de la vie parisienne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

L'étude du Paris d'alors est singulièrement attachante. Paris s'agrandit et s'embellit rapidement; les rues se multiplient et s'élargissent. Il devient la capitale intellectuelle et artistique de la France, un

centre d'affaires et de plaisirs, un foyer politique. Ce n'est plus Versailles qui donne le ton à la France et à l'Europe, c'est Paris. En lisant les pages colorées et substantielles de ce volume, on s'expliquera mieux cette attirance de la vie parisienne.

Chez Perrin et C^{ie}.

TÉODOR DE WYZEWA : *Beethoven et Wagner* (un vol. in-8 ill. à fr. 5). — C'est la nouvelle édition d'une partie du considérable et savant ouvrage de critique et d'histoire musicales paru en 1898. L'autorité de l'auteur et l'intérêt, toujours puissant des deux grandes figures qu'il met en superbe relief, dispensent de longs commentaires sur la portée et la valeur de ce livre.

Aux Editions du Temps Présent.

ALCIDE MAROT : *Montjoie* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Montjoie! cri de fidélité lorraine et française. C'est sous son invocation que le poète — au glorieux nom déjà d'ailleurs... — place ses vers de haute inspiration, de tenue altière, harmonieuse et séduisante.

Chez Georges Grès et C^{ie}.

LYSICA J.-BIRNBERG : *Bramoulio le Réveur* (un vol. à fr. 3.50). — En épigraphe il y a : « J'ai cherché dans les sources et » les ressources de l'âme les incarnations » nécessaires à l'énigme terrestre, et pour » ne pas déformer le mystère entrevu, je » ne me suis pas servi de paroles, mais » de phrases de silence et de signes de » rêve, de pensées de lumière et de flammes... ». Et des phrases de silence, des signes de rêve et des pensées de lumière, il y en a, comme ça, trois cents soixante quatorze pages, mais d'une inspiration très haute qui nous change un peu des proses de la vie.

MEMENTO

❖ Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché de paraître le 15 mars. Le présent numéro double, dédommage nos lecteurs.

❖ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — M. CHOMÉ : *Cours de Diction*. — PAUL ANDRÉ : *Comme les Autres...* — CH. FORGEOIS : *Poésies*. — L. DUMONT-WILDEN : *L'Esprit européen*. — ED. FONTEYNE : *La Fête galante*. — RAYMOND LIMBOSCH : *Faunesque*. — A. DE RUDDER : *La Légende vermeille*. — PRINCE DE LIGNE : *Mes Adieux à Belœil*. — FÉLIX PUTZEYS : *Le Science et le Merveilleux*. — CAMILLE MATHY : *Chansons plutôt philosophiques*.

❖ THÉÂTRE DE LA COUR. — Notre concenseur *La Plume* publiait dans un de ses derniers numéros l'intéressante information suivante :

Voici une nouvelle qui fera, nous n'en doutons pas, le plus grand plaisir au monde artiste bruxellois. Sa Majesté la Reine, dont on connaît le goût éclairé et le vif intérêt qu'elle porte à la littérature, à la peinture, à la sculpture et à la musique, vient de reprendre au palais de Laeken, les traditions fastueuses des Souverains Mécènes. Désormais, au jour des grands galas, le théâtre du palais de Laeken, fermé depuis plus de trente ans, connaîtra la splendeur des assistances d'élite et des spectacles de choix. Une équipe d'ouvriers vient à cet effet de remettre entièrement à neuf la scène et la salle, où les lambris s'émiettaient et où les décors menaçaient ruine. On refait actuellement la décoration, on creuse une fosse pour l'orchestre, on approfondit la scène, on cloue des tapis et l'on renouvelle les fauteuils. La salle apparaîtra ainsi sous son aspect le plus féérique dans le courant du mois de mai prochain, lors de la représentation offerte par nos souverains, au palais de Laeken, en l'honneur du roi de Danemark. Cette représentation se donnera avec le concours des artistes de la Monnaie. On y représentera notamment le tableau des Champs-Élysées d'« Orphée », de Gluck. Cette soirée sensationnelle ne sera pas sans lendemain, paraît-il.

❖ ACHATS D'ŒUVRES D'ART. — Le bourgmestre de Bruxelles, M. Ad. Max vient d'acheter à Paris, à la vente Selig-

mann, et pour le compte de la ville, une précieuse tapisserie bruxelloise du commencement du XVI^e siècle. Cette pièce fait partie d'une série de huit tapisseries qui fut donnée en 1515, à l'église du Sablon, par François de Tour-et-Taxis, et qui représentait les principaux épisodes de la légende de l'image miraculeuse de Notre-Dame au Sablon. Elle fut malheureusement vendue par les fabriciens.

La pièce principale de la série fut rachetée en 1893, à la vente Spitzer, par l'État belge. Elle figure au Musée du Cinquante-naire.

D'autre part, un amateur bruxellois, M. Max Sacrez c'est rendu acquéreur d'un des plus beaux tableaux connus de J. Brueghel dit de Velours à la vente des collections ayant appartenu à feu le comte von Schacky à Berlin.

Il y avait là 70 tableaux anciens tous remarquables. Les maîtres flamands y étaient représentés, outre Brueghel, par De Vadder, Josse de Momper, S. Vranx et J. Wynants.

❖ VERHAEREN A LA SCÈNE LYRIQUE. — Un jeune musicien bruxellois M. Ludovic Bouserez, vient de faire représenter avec succès au théâtre des Arts à Rouen un drame lyrique en 3 parties, d'après un des beaux poèmes de Verhaeren ; *Le Fléau*. Le même compositeur achève la partition d'un *Philippe II* d'après l'émouvant drame du poète.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Après avoir créé à Bruxelles la plupart des opérettes viennoises à grand succès le théâtre de l'Alhambra passe rapidement en revue les œuvres fameuses du répertoire français. C'est en ce moment *Manzelle Nitouche*, toujours pimpante, qui est à l'affiche. Avec Mlle Berka et M. George en tête de la distribution c'est une brillante carrière assurée. Matinée le dimanche. Location, tél. A, 9625.

❖ SCOLA MUSICAE. — A la Scola de la rue Gallait, audition d'élèves le dimanche 5 avril à 3 h. 1/2. Le lundi 6 avril à 8 h. 1/2, récital de violoncelle et viole de Gambe donné par M. Fernand Charlier, professeur à la Scola.

❖ PRIX TRIENNAUX DE LITTÉRATURE. — Le règlement organique de ces prix vient d'être modifié. Désormais il sera alloué qua-

tre prix triennaux de 3000 fr. chacun. Il y aura deux prix pour la littérature dramatique (un pour la langue française et un pour la langue flamande) et deux prix pour la littérature (roman, nouvelles, poèmes, essais, etc.).

LES CONCERTS

❖ CONCERT YSAÏE. — C'est M. Wendel de Brème qui le dirigea. M. Pablo Casals, toujours très choyé à Bruxelles, en fut le soliste. La direction fut excellente et nous valut une exécution nuancée à merveille de la *symphonie héroïque* de Beethoven et superbement éclatante de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*.

Un poème symphonique de M. Liadow nous prouva qu'un compositeur russe peut viser à l'originalité biscornue sans atteindre à des effets heureux.

M. Casals parvint presque à rendre intéressant un *Concerto* de Dvorak. Un autre de Saint-Saëns fut mieux accueilli. Mais le violoncelliste eut plus de succès que les auteurs.

❖ CONCERT POPULAIRE. — Concert belge. Auteurs belges, solistes belges, chef belge. Celui-ci était M. Ruhlmann qu'on prit grand plaisir à retrouver au pupitre, depuis si longtemps qu'il nous a quittés.

Programme copieux, varié, de grand mérite. Toutes les œuvres dénotent surtout une science approfondie du métier, une rare dextérité d'écriture. On se demande même parfois s'il n'y en a pas trop?..

M. Lumsens figurait dans la séance avec un *Timon d'Athènes* d'allure dramatique; Mme Van den Borren-Coclet avec un *Renouveau* plein de fraîcheur et dont la recherche de sonorités fluides n'est pas sans charme; M. Erasme Ravay avec un pittoresque *Scherzo-Caprice*; M. Paul Gilson avec des *variations* que nous connaissons et apprécions depuis longtemps; M. de Greef avec un *Concerto* tout à fait remarquable qu'il joua lui-même avec sa maîtrise impeccable. Enfin Mlle Helyd chanta exquisément l'*Immortel Amour* de M. Léon Dubois, d'un sentiment si prenant.

❖ SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — C'est le beau pianiste Emile Sauer, à la fois prestigieux virtuose et interprète compréhensif, qui exécuta le programme du dernier concert de la société Philharmonique. De-

vant une salle tout de suite conquise il joua du Beethoven, du Chopin, du Mendelssohn, du Liszt. Il fut charmant de grâce et de légèreté dans des pages délicieuses de Rameau.

❖ Mlle MARIE-ANNE WEBER et M. DEFAUW ont fait défiler de nombreux échantillons bien choisis de la littérature du chant et du violon depuis Scarlatti et Carissimi jusqu'à Bréville et Chausson en passant par Schubert et Schumann. Il y avait aussi Bassani et Vitali; il y avait Bordes et l'auré; il y avait même notre pauvre Lekeu.

Et tout cela fut pieusement interprété par deux excellents artistes.

❖ CONCERT DERU. — Le concert annuel du parfait violoniste qu'est M. Ed. Deru était consacré exclusivement à la musique italienne des XVII^e et XVIII^e siècles.

Le tour de force de M. Deru fut de sauver pareil programme du danger de monotonie. Sans énumérer tous les numéros, dont chacun eut son intérêt, nous signalerons de façon toute spéciale le *Concerto* pour trois violons de Vivaldi que l'artiste, accompagné par Mlles Buckley et Schellinck, exécuta dans un style et avec, tour à tour, un brio et un sentiment absolument remarquables.

Mme Wybauw-Detilleux chanta avec tout l'art dont on la sait capable des airs italiens des mêmes époques, et ce fut un intermède charmant dans ce très beau concert.

❖ CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Tous les mardis sont données les habituelles séances musicales au cours desquelles des exécutants de choix nous révèlent les œuvres les plus récentes des musiciens des neuves écoles.

Nous avons eu M. Ch. Scharrès dans du Debussy et Mlle Rosy Hahn dans d'originales mélodies allemandes (B. Sekles, Max Reger, Mahler, J. Marx); MM. Crickboom et de Vaere dans une longue, mais parfois curieuse Sonate de M. A. Parent; Mme Berthe Albert interprétant quatre Poèmes ravissants de Guy Ropartz, Mme Berthe Albert chantant des pages d'une originalité trop torturée de Maurice Ravel; Mlle Stévant jouant correctement au piano des esquisses caractéristiques de Léon Jongen.

J. N.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

PLACE DE LA LIBERTÉ, 5, BRUXELLES

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ M. L. Beckers, le distingué directeur général de l'enseignement supérieur au ministère des sciences et des arts, vient de recevoir la commanderie de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse.

La Belgique Artistique et Littéraire, présente ses félicitations les plus sincères à cet aimable et charmant fonctionnaire dont l'accueil est toujours cordial.

❖ Notre compatriote M. Florent Léotard, administrateur de chemins de fer et de tramways, vient d'être nommé chevalier de la Couronne d'Italie ; nous nous joignons à ses nombreux amis pour le féliciter vivement.

❖ Le développement des relations économiques entre la Belgique et la Russie va grandement bénéficier de la constitution du bureau de la Société d'Etudes belgo-russe, à Saint-Pétersbourg, qui est chose faite. La direction de ce bureau a été confiée à M. Kagan, avocat et secrétaire juridique de la Chambre de commerce anglo-russe. M. Lauwick, secrétaire général de la Société d'Etudes, a présenté M. Kagan aux hautes autorités russes s'intéressant aux relations entre les deux pays, ainsi qu'au comte de Buisseret, notre ministre à Saint-Pétersbourg. Nos compatriotes se féliciteront de ce que la Société d'Etudes ait pris l'initiative d'établir dans la grande capitale russe un centre d'informations et de renseignements de toute espèce, spécialement organisé à l'intention des Belges résidant ou de passage en Russie.

❖ Le Conseil général de la *Banque Internationale de Bruxelles*, a nommé administrateur, M. le baron Fernand van der Straeten-Solvay, industriel à Bruxelles, pour achever le mandat de M. Arthur van den Nest, décédé, et M. le Docteur Paul Hammerschlag, directeur de la Société I. R. priv. autr. de Crédit pour le Commerce et l'Industrie à Vienne, pour achever le mandat de M. Julius Blum, président de la même Société, démissionnaire.

ÉCHOS FINANCIERS

Société Générale de Belgique.

L'assemblée générale ordinaire des actionnaires a eu lieu le 24 février, sous la présidence de M. Jean Jadot; secrétaire : M. Callens; scrutateurs : MM. le comte de Meeus et Grosjean.

Les comptes et les rapports ont été adoptés à l'unanimité et sans discussion. Décharge de gestion a été donnée aux directeurs et aux commissaires.

Il a été déclaré que la Société Générale prenait à sa charge la taxe de 4 p. c. sur les coupons des obligations.

Cette société vient d'acquérir, au prix de 700.000 francs, les quatre immeubles formant le coin de la rue Royale et du passage de la Bibliothèque, près de la statue du général Belliard.

Le rapport de la Direction sur l'exercice écoulé (1913) s'exprime comme suit :

La situation peu favorable des marchés financiers, que nous vous signalions dans notre dernier rapport, s'est encore aggravée au cours de l'année 1913. L'inquiétude causée par les événements extérieurs et l'intense crise boursière qui en a été la conséquence, ont provoqué une nouvelle hausse du loyer de l'argent, et entravé sérieusement le développement de l'industrie : le mouvement d'exportation s'est sensiblement ralenti, obligeant les usines à réduire leur production.

Nous conservons l'espoir que l'aplanissement des difficultés d'ordre politique ramènera la confiance et que l'amélioration du marché monétaire, qui semble se manifester depuis quelques semaines, permettra la réalisation des importantes opérations de crédit attendues depuis longtemps et donnera le regain d'activité indispensable à notre industrie nationale.

En vue d'assurer à celle-ci de nouveaux débouchés, nous nous sommes appliqués à développer encore nos relations avec l'étranger, notamment en élargissant le champ d'action de la Banque Belge pour l'Etranger (ancienne Banque Sino-Belge). Afin de renforcer l'influence de cet établissement, nous l'avons autorisé — à titre exceptionnel et dans des conditions déterminées — à prendre le titre de « Filiale de la Société Générale de Belgique ».

Nous avons continué à accorder le plus large concours aux entreprises coloniales, et plus spécialement à celles qui poursuivent la construction de voies ferrées et la mise en valeur des richesses naturelles de notre colonie. Nous avons la conviction que si la métropole veut bien assurer à l'œuvre africaine, l'appui qui lui est indispensable et prendre les mesures de réorganisation administrative dic-

tées par les circonstances, nos compatriotes — et la colonie elle-même — n'auront plus à attendre longtemps la récompense de leurs persévérants efforts.

Les entreprises dans lesquelles la *Compagnie Générale de Chemins de fer Secondaires* est intéressée se développent d'une façon satisfaisante.

Après avoir réalisé la plus grande partie de l'intérêt qu'elle avait gardé dans le réseau de chemins de fer qu'elle avait organisé au Brésil, la compagnie a acquis, en Espagne, des intérêts importants dans différentes lignes; elle est en négociation pour la construction et l'exploitation de chemins de fer secondaires avec garantie de l'Etat.

La compagnie a négocié également, avec le gouvernement mexicain, un programme d'importantes concessions de chemins de fer dans diverses parties de la République, avec garantie directe en or, du gouvernement; la réalisation de ce programme est subordonnée à la pacification du pays.

Après avoir été très prospère, par continuation, pendant les premiers mois de l'exercice, l'industrie métallurgique, par suite de divers événements (complications politiques internationales et crise monétaire en résultant, grève générale en avril), a vu son activité se ralentir et depuis quelques mois elle subit une crise qui a eu une répercussion immédiate sur l'industrie charbonnière; il s'en est suivi de notables réductions sur les prix de vente du charbon.

Les recherches entreprises au sud de l'ancien bassin du Hainaut se poursuivent activement et les résultats de certains sondages ont déjà permis la demande de nouvelles concessions.

Pour l'ensemble des charbonnages, les bénéfiques de 1913 accusent une augmentation de 15 p. c. par rapport à ceux de 1912.

Les brillants résultats de l'exercice écoulé ont permis à la *Société des Acières d'Angleur* d'augmenter son dividende et de le porter à 50 francs, tout en continuant à faire d'importants amortissements. Par suite de la crise industrielle dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et qui atteint surtout la métallurgie, l'exercice en cours se présente naturellement dans des conditions moins favorables.

Les perfectionnements apportés à ses installations mettent la Société d'Angleur en aussi bonne situation que possible pour traverser cette crise passagère et attendre la reprise des affaires.

Contrairement à ce qui se présente dans tous les autres pays, la situation industrielle de la Russie reste très favorable et la prospérité des industries métallurgiques et charbonnières se maintient.

Les *Banques Patronnées* ont obtenu d'excellents résultats en 1913.

De nouvelles succursales et agences ont été créées en vue de rendre plus complète et plus efficace l'action de certaines banques dans le rayon qui leur est assigné.

Le nombre des maisons et succursales chargées du service d'agence de la Société Générale s'élevait, au 31 décembre 1913, à 61.

Nous avons constitué, avec le concours d'éléments locaux, la Banque Générale d'Ostende, qui a pris rang parmi nos banques patronnées.

Des mesures ont été prises, de concert avec l'administration des banques, pour faciliter et rendre plus étroites encore leurs relations entre elles et resserrer les liens qui les rattachent à la Société Générale.

L'avancement du Chemin de fer de Lobito au Katanga, qui a été

ouvert récemment jusqu'au kilomètre 520, amènera sans doute la Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga à se préoccuper bientôt des études et de la construction de la section du Katanga à Dilolo, qui doit prolonger cette ligne en territoire belge.

La prospection de la zone minière, définie par la Convention du 5 novembre 1906, a été continuée; jusqu'ici ces recherches, très coûteuses, n'ont pas donné de résultats d'intérêt pratique.

Les résultats de l'exercice 1912, ont permis à la *Compagnie Belye maritime du Congo* de distribuer un dividende de 30 francs par titre, soit 6 p. c.; l'exploitation s'est poursuivie favorablement au cours de l'année 1913, dont les résultats seront sensiblement égaux à ceux de l'exercice précédent.

Les nouvelles unités ont donné pleine satisfaction et ont permis d'améliorer encore les conditions de confort de la traversée.

La compagnie a fait mettre en chantier un vapeur pétrolier d'une capacité de 5.000 tonnes, destiné au transport du combustible liquide au Congo.

La *Banque du Congo Belge* a distribué, pour l'exercice 1912-1913, un dividende de 6 1/2 p. c. sur le montant de ses actions. Ses affaires continuent à se développer d'une façon satisfaisante; la circulation de ses billets, commencée en octobre 1912, s'élevait déjà fin octobre 1913 à plus de 4 millions de francs.

Banque d'Outremer.

Le bilan et le compte des profits et pertes arrêtés au 31 décembre 1913 et qui seront présentés le 8 avril prochain à l'assemblée générale des actionnaires de la Banque d'Outremer prouvent, dit le rapport du conseil, le développement constant des affaires de notre banque dans les diverses branches de son activité, et le maintien de sa situation favorable.

L'exercice passé a profité de certaines recettes extraordinaires, de sorte que son bénéfice total, déduction faite des frais généraux, des impôts, patente pour 1912, s'élève à fr. 4.771.446.27 contre fr. 3.640.433.94 en 1912. Ce résultat nous met à même de vous proposer d'affecter 1 million 600.000 francs à la dotation du fonds d'amortissement, d'amortir son immeuble de fr. 236.085.65 et de réserver 210.000 francs pour patente frappant l'exercice écoulé, tout en gardant un solde distribuable de fr. 3.045.267.69 qui permet l'attribution d'un dividende de fr. 26,50 aux actions de capital et de 2 francs aux actions de dividende.

Comme les années précédentes, le rapport du conseil fournit des renseignements succincts sur les diverses affaires dans lesquelles la Banque est intéressée et dont elle possède des titres en portefeuille. Ce sont notamment : la Banque de Commerce d'Anvers, la Banque du Congo belge, la Banque commerciale du Congo, le Crédit foncier d'Extrême-Orient, le Crédit foncier franco-bulgare, la Société coloniale anversoise, la Compagnie du Chemin de fer du Congo, la Compagnie française des Chemins de fer au Dahomey, la Compagnie belge maritime du Congo, la Compagnie française de Tramways et d'Éclairage électrique de Shang-Haï, la Compagnie de Tramways et d'Éclairage de Tientsin, la Société des Charbonnages réunis Laura et Vereeniging, The Chinese Engineering and Mining Co, la Société des ateliers de construction de Hal, la Société minière du Canada, les Grandes Chaudronneries de l'Escaut, les Centrales Électriques des Flandres, la Société Ostendaise « Lumière et Force motrice », la Compagnie du Congo pour

le Commerce et l'Industrie, Roca-Porto-Alegre, la Belgo-Canadien Pulp and Paper Co, la Société franco-belge de Fours à coke, la Société italo-belge pour l'Industrie des Sucres, et diverses autres sociétés.

Rappelons que le Comité permanent de la Banque d'Outremer est ainsi composé ;

Général Albert Thys, président-directeur général de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, président, administrateur délégué;

Chevalier Raphaël de Bauer, administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, vice-président;

Baron Janssen, vice-gouverneur de la Société Générale de Belgique;

Baron Léon Lambert, banquier;

Henri Le Bœuf, docteur en droit;

Paul Lippens, ingénieur civil des mines;

Alphonse Stoclet, ingénieur;

Son administrateur-directeur est M. Carl Aldenhoven.

Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts.

Il résulte des comptes qui ont été présentés à l'assemblée générale ordinaire des actionnaires, le 28 mars courant, que le produit de l'exercice, comprenant outre le report à nouveau de 237.679 frs les intérêts, changes et divers, s'est élevé à fr. 4.103.272.49 contre fr. 3.060.947.25, et permet de distribuer un dividende de 9 p. c., soit 45 francs, égal à celui de l'an précédent. Ce dividende porte sur 50.000 actions, au lieu des 40.000 existantes en 1913, par suite de la première augmentation de capital.

La récente augmentation du capital de 30.000 actions, réalisée en décembre dernier, a donné d'autre part un bénéfice de 6 millions de francs sur lequel il a été prélevé 1.350.000 francs pour une distribution de 45 francs par action, conformément aux conditions du prospectus d'émission, afin de placer les nouveaux titres sur le même pied que les 50.000 actions anciennes.

La Banque Nationale de Crédit de Paris a souscrit 25.000 actions entièrement libérées à cette dernière augmentation de capital. Cette opération procure à la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts l'appui et l'alliance d'un groupe de premier ordre, qui est actuellement représenté au sein du conseil d'administration par M. Eugène Raval, directeur général du Comptoir d'Escompte de Mulhouse; M. Henri Bousquet, administrateur de la Banque Nationale de Crédit et de la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie; M. Jacques Pallain, et M. Emile Level, directeur général de la Banque Nationale de Crédit.

La banque s'est attachée tout spécialement à poursuivre le développement et l'extension de ses opérations dans toutes les branches de l'activité bancaire proprement dite. Les efforts faits dans ce sens se sont traduits par des résultats appréciables, ainsi que nous l'exposons ci-dessus.

L'extension des affaires et le développement des relations et de la clientèle de la Banque l'ont amenée à installer une succursale à Bruxelles. Les espoirs fondés sur ce siège d'opérations se sont pleinement réalisés ; ouverte le 7 avril 1913, son chiffre d'affaires s'est élevé à fr. 1.279.921.148.32.

Nous publions ci-après le compte des profits et pertes pour l'exercice écoulé.

DOIT

Récompte du portefeuille	fr	202.858.21
Patentes et contributions		117.250.79
Frais généraux d'études et d'administration		717.240.60
Intérêts sur versements anticipés		226.387.50
Bénéfice net de l'exercice		3.077.250.84

Répartition :

5 p. c. au capital appelé et versé	fr.	543.500.—
Tantièmes administrateurs et comm.		275.528.60
Aux actionnaires : 20 f. sur 50.000 actions		1.000.000.—
À la réserve extraordinaire		1.000.000.—
Solde à reporter		258.222.24

Fr. 4.340.951.94

Frais sur augmentation de capital : enregistrement, frais et honoraires légaux, publicité, confection et timbrage des nouveaux titres, frais de banque et divers		1.007.683.25
Bénéfice net résultant de l'augmentation de capital		4.992.316.75

Répartition :

Capital nouveau 45 fr. sur 30.000 actions		1.350.000.—
Prévision fiscale		700.000.—
Compte de prévision		2.942.316.75

Fr. 4.992.316.75

Fr. 6.000.000.—

AVOIR

Report de l'exercice 1912	fr.	237.679.45
Intérêts, changes, commissions et divers		4.103.272.49

Fr. 4.340.951.94

Bénéfice sur augmentation de capital	fr.	6.000.000.—
--------------------------------------	-----	-------------

Crédit Anversois.

Les bénéfices que cet important établissement de crédit a réalisés pendant son dernier exercice social sont largement supérieurs à ceux obtenus pendant l'exercice précédent. Pour 1913, en effet, les intérêts, commissions et escomptes se sont élevés à 4.422.275 fr., contre 2.651.063 fr. précédemment.

Il est vrai que les résultats de 1913 ont été obtenus avec un capital plus important que celui utilisé en 1912. C'est ainsi que ce dividende ne se modifie guère d'une année à l'autre. Le Conseil propose, en effet, la répartition d'un dividende de 6 $\frac{3}{4}$ p. c. ou 27 francs aux actions entièrement libérées, tandis que les titres non partiellement libérés jouissent du même dividende au prorata des versements effectués ou appelés. L'an dernier, le même dividende avait été réparti aux 50.000 actions anciennes.

Les résultats sont des plus satisfaisants si l'on considère la crise intense qui a sévi pendant toute l'année écoulée. Le mouvement des comptes porte, au total, sur 50 milliards de francs, soit sur

24 milliards de plus qu'en 1912. Les bénéfices nets s'élèvent à environ 2.550.000 francs, contre 1.863.000 francs à l'exercice précédent. Une notable partie des bénéfices sera affectée aux amortissements, réserves et fonds de prévision. Les réserves atteindront, après répartition, le chiffre de 5.700.000 francs.

Tramways Bruxellois.

L'assemblée générale ordinaire a eu lieu le 16 mars. Rien de particulier à l'ordre du jour.

Voici le compte de profits et pertes qui y fut présenté :	
Intérêts des obligations	fr. 1.034.307.67
Amortissement des valeurs à céder à l'expiration des concessions :	
Par amortissement d'obligations	617.500.—
Pour complément	400.996.19
	<hr/>
	1.018.496.19
Intérêts à 3 p. c. sur le fonds de l'art. 22	478.148.29
Moins-value du matériel et des voies	513.607.09
Solde de	5.397.021.53
A répartir comme suit :	
5 p. c. au fonds de l'art. 22	269.851.07
Intérêt aux 60.000 actions privilégiées et ord. (15.—).	900.000.—
Dividende aux 60.000 actions privilégiées et ordin. (14.09).	845.400.—
Divid. aux 60.000 act. de dividende (35.22)	2.113.200.—
Fonds d'amortiss. (art. 22).	1.268.151.11
A reporter à l'exerc. 1914	419.35

Total égal fr. 5.397.021.53

fr. 8.441.580.77

AVOIR

Report de l'exercice précédent	fr. 1.000.54
Location d'immeubles	6.287.59
Coupons périmés	6.984.60
Intérêt en banque	197.708.77
Solde des comptes d'exploitation	8.229.599.27
	<hr/>
	fr. 8.441.580.77

Société Financière de Transports.

Les dividendes seront de fr. 62.50 pour l'action de capital et fr. 37.50 pour la part de fondateur.

On sait qu'il y a actuellement 40.000 actions et 10.000 parts. Les actions donnent droit à un premier dividende de 25 francs, et le surplus des bénéfices se partage à raison de 80 p. c. pour les actions et de 20 p. c. pour les parts.

Eu égard au nombre de titres actuels, le dividende des parts doit donc être exactement semblable au superdividende de l'action, et pour fr. 62.50 de dividende à l'action (25 + 37.50), l'on doit donner fr. 37.50 à la part.

Lorsque l'augmentation de capital sera réalisée et que le nombre des actions passera à 50.000, la proportion du partage du superdividende va améliorer la situation des parts en ce sens que,

pour chaque franc de superdividende à l'action, il faudra attribuer fr. 1.25 à la part.

Tramways d'Astrakan.

Les recettes de 1913 se sont élevées à 1.244.000 fr., contre 1.109.373 francs en 1912, le bénéfice d'exploitation à 602.178 francs, contre 510.715, et le bénéfice réparti à 265.192 fr., contre 196.736. Ce solde disponible est, cette année encore, intégralement porté au fonds d'amortissement des actions privilégiées. La répartition statutaire prescrit, en effet, que, sur les bénéfices après dotation de la réserve légale, il y a lieu de prélever d'abord l'annuité nécessaire pour l'amortissement à 100 francs des privilégiées, en 35 ans. La société date de 1896, et elle a donc à mettre à jour l'amortissement des privilégiées avant d'aller plus loin dans la répartition.

Avec le bénéfice de 1913, il sera possible d'effectuer un nouvel amortissement de 2.520 titres pour 252 mille francs, ce qui portera le nombre total de privilégiées amorties à 5.603 titres sur un total de 25.000.

Union Minière du Haut-Katanga.

La « Wankie Colliery Ltd » vient de lancer une circulaire annonçant que cette société a conclu des accords avec l'Union Minière du Haut-Katanga, aux termes desquels cette dernière société s'approvisionnera en charbons et en coke pour ses fonderies d'Elisabethville, pendant une période de dix années, partant du 1^{er} juillet 1915; la quotité minimum à livrer annuellement est fixée à 100.000 tonnes, dont pas plus de 60.000 tonnes de charbon et au moins 40.000 tonnes de coke.

Le contrat comprend également la fourniture par la Wankie Cy d'argile et de briques réfractaires ordinaires et spéciales à des prix satisfaisants.

Pour faire face à ces nouveaux contrats, par l'extension de ses installations, la Wankie Cy propose d'émettre £ 60.000 d'obligations 6 p. c. au pair, à amortir pour 1928.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Deux vol. gr. in-4^o de 2400 pages, reliure pleine toile. — Prix; 30 francs.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. Jointes.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

ÇA ET LA

L'adjudication de matériel de chemin de fer.

L'adjudication annoncée de matériel roulant pour les chemins de fer de l'Etat belge et qui aura lieu le mois prochain, portera sur 2.304 wagons à marchandises et 80 locomotives .

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

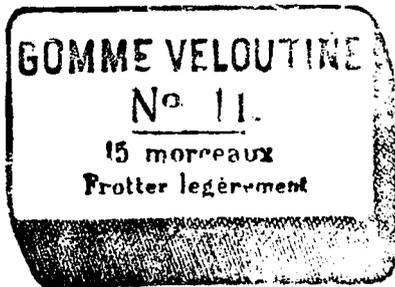
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »
comme marque et pour votre papier
à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays

Le syndicat du zinc en Allemagne.

Le Syndicat du zinc s'est réuni à Berlin; aucune modification n'a été apportée aux prix. D'après les déclarations faites à l'assemblée, les consommateurs persistent à se tenir sur la réserve.

La fonte en Russie.

On annonce que le ministre du commerce et de l'industrie a présenté au conseil des ministres un nouveau projet de loi fixant à 15 millions de pouds au maximum la quantité totale de fonte de fer pouvant être importée en Russie d'ici au mois de janvier 1916.

Le cartel du sucre en Allemagne.

Les pourparlers pour la formation d'un syndicat de raffineries allemandes auraient abouti à un accord sur les points principaux. La durée du syndicat est fixée provisoirement à cinq ans.

Un syndicat de charbon en Sibérie.

Les propriétaires de charbonnages de Sibérie viennent de fonder un syndicat de vente, qui est destiné à faire la concurrence au syndicat Prodougol.

Le pétrole dans la Nouvelle-Guinée Allemande.

A plusieurs reprises, des ingénieurs et des géologues ont signalé la présence probable, en Nouvelle-Guinée allemande, de gisements pétrolifères de grande étendue. La question de l'exploitation de ces ressources minérales a été discutée au Reichstag, à l'occasion de la discussion du budget des colonies. Il a été décidé que le gouvernement allemand se réserverait l'exploitation de ces gisements pétrolifères, et le Reichstag a voté un crédit de 500.000 M. pour effectuer les recherches et classer les gisements.

La crise du combustible en Russie.

Le 17/30 mars s'ouvrira à Kharkoff le Congrès des industriels de la Russie Méridionale. Il s'agit d'une réunion extraordinaire. L'ordre du jour comprend : 1° les droits de douane sur le combustible et les produits miniers et métallurgiques étrangers; 2° les conditions actuelles des transports du charbon du Donetz et les mesures à prendre pour développer la capacité de transport des chemins de fer.



JULES DAM

Chaussée de Vleurgat, 76, Bruxelles -:- Téléphone O. 2316

Champagnes

Agent général de R. DE VESLUD à REIMS.

Portos

Agent de la maison GOMÈS ET C^o à OPORTO.

Bordeaux : Agent de la maison

« Les Neveux de E. DE LAVAUXMARTIN »
à LIBOURNE (Gironde).

Spécialité de **Bourgogne vieux** en bouteilles.

Avec ses fortes nervures saillantes **LE PNEU RUSSE**



COLOMB PROWODNIK

POUR AUTOMOBILES

CONQUIERT LE MONDE

EN VENTE DANS TOUS LES GARAGES

Direction belge : 147, rue de Laeken, Bruxelles

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

Les comptes de la *Banque Commerciale Italienne* pour 1913, qui seront soumis à l'assemblée du 27 courant, se soldent par un bénéfice net de 12.709.274 lire, contre 12.918.853 lire en 1912. En tenant compte du report antérieur, le solde disponible atteint 13.126.873 lire, contre 13.308.918 lire précédemment. Le dividende sera maintenu à 45 lire et il sera reporté à nouveau 1 million 426.873 lire.

La *Banque Privée de Moscou* a réalisé, en 1913, un total d'affaires de 2.038.869.904 roubles, laissant un bénéfice net de 1 million 458.316 roubles. Le dividende fixé à 8 %, absorbe 1 million de roubles. L'assemblée a nommé membre de la direction M. Frédérick, représentant la maison de banque Thalmann et C°, à Paris, et membres du conseil, MM. Duflos et Dutasta, représentant le Crédit Mobilier à Paris, M. Oppenheimer, de la maison Oppenheimer à Berlin, et le baron G. de Gunzbourg, de la maison de Banque Gunzbourg et C°, à Paris.

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODÉS

Maison Paul Lefizelier
Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses
nouveaux salons de modes
où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.



Ce délicieux arôme ne se rencontre que dans le véritable

Malt Kneipp

Refusez énergiquement les imitations.

“ Voilà la Santé „

G: RAYEMAEKERS ET C^{IE}

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE — EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894

2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905

2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphtes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.

Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

16 JANVIER 1914

- PAUL LAMBOTTE : *Le Musée Idéal.*
LOUIS PIÉRARD : *Un Poète Populaire : Max Elskamp.*
CHARLES DESBONNETS : *Le Rédempteur.*
AUGUSTE VIERSET : *Gustave Vanzype (suite et fin).*
R.-E. MÉLOT : *Sonnets.*
IWAN GILKIN : *Critique.*
ARTHUR DE RUDDER : *Peintres et Ecrivains.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} FÉVRIER 1914

- ROBERTO J. PAYRÒ : *Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira.*
EMILE DANTINNE : *Victor Chauvin.*
JEAN MALLECH : *L'Enfance Anormale.*
MARCEL ANGENOT : *Deux Poèmes.*
AUGUSTE VIERSET : *Le droit d'immoralité au théâtre.*
ARTHUR DE RUDDER : *L'Arc d'Ulysse.*

Chroniques de la Quinzaine.

16 FÉVRIER 1914

- PAUL HYMANS : *L'éloquence au Parlement.*
ARTHUR CANTILLON : *L'histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.*
CARL SMULDERS : *Em marge d'un livre de Maurice Maeterlinck.*
R.-E. MÉLOT : *Phrases.*
IWAN GILKIN : *Académie.*
ARTHUR DE RUDDER : *Comment on fait un opéra.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} MARS 1914

- CHARLES EEKHOUD : *Souvenirs.*
MAURICE GAUCHEZ : *Autour de M. Henri Bergson.*
ARTHUR CANTILLON : *Histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.*
ELIE BAUSSART : *La Question Wallonne et les Catholiques.*
AUGUSTE VIERSET : *Variations sur un vieil air.*
ARTHUR DE RUDDER : *Le nationalisme italien.*

Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

SOMMAIRE

Paul Hymans	1830 — Les Fondateurs	97
Josse Van Durme	La Fourrure.	119
Georges Dwelshauvers	Romain Rolland.	132
André Baillon	Le Jardin de M. Derbel (Suite)	132
Benoit Bouché	La Législation du Travail.	164
Emile Polak	Poèmes	175

Chroniques :

Iwan Gilkin et Auguste Vierset : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

Bibliographie, Memento.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée
du montant des frais d'affranchissement.*

1830 - LES FONDATEURS

CONFÉRENCE DE M. PAUL HYMANS

A L'UNIVERSITÉ DES ANNALES, A BRUXELLES (27 MARS 1914)

Mesdames, Messieurs,

Par une exception dont le Comité des Annales a fait une règle annuelle, cette dernière conférence de l'hiver est une conférence belge.

Comment ne serais-je pas flatté de l'honneur qui m'est dévolu d'occuper aujourd'hui cette tribune? Comment aussi, succédant à tant d'orateurs experts en l'art de vous instruire avec agrément, ne sentigais-je pas ma faiblesse? D'autant que je n'ai point la ressource, Mesdames, pour me concilier votre faveur, de débiter par ce compliment traditionnel, et d'un succès assuré, qui est de vous proclamer égales aux plus brillantes Parisiennes.

Et puis il n'y aura ni récitations, ni chants, ni projections.

Et enfin ce conférencier belge aura la singulière audace d'entretenir ce public belge d'un sujet belge, de choses de ce pays, empruntées à son passé, à son passé relativement récent.

1830, quelques aspects de l'époque, un profil en raccourci des événements, quelques figures qui y furent mêlées, en somme un peu d'histoire avec des illustrations verbales, telle sera la substance de cette causerie que je voudrais familière, sans apprêts d'éloquence, et je l'espère sans pédantisme.

I

1830, combien c'est à la fois près et loin de nous.

Très près chronologiquement.

Il n'y a pas un siècle écoulé depuis. Nos grand pères étaient de ce temps là. Et beaucoup ici — et j'en suis — se souviennent certes d'avoir dans leur jeunesse rencontré dans nos rues quelques-uns des grands acteurs de cet âge héroïque.

Je me rappelle, adolescent, en 1880, lors de la célébration de l'anniversaire de l'indépendance nationale, avoir vu arriver à la grande fête patriotique, sur la plaine du Cinquantenaire — il n'y avait point de parc encore — Charles Rogier et le chanoine de Haerne, devant qui toutes les têtes se découvraient et tous les bras se levaient, dans un geste de fébrile émotion.

Ce fut l'apothéose. Puis vint l'indifférence. Les derniers survivants de la grande époque disparurent. On se détourna de leur mémoire. Une lassitude se fit autour de leur gloire. On avait trop parlé d'eux. Une Belgique nouvelle s'élaborait, évoluait, se cherchait, s'orientait vers des destinées élargies et modernisées; il semblait qu'elle se sentît gênée et comme à l'étroit dans la défroque de 1830. Elle dédaignait, raillait la Belgique ancienne, la Belgique des commencements; elle la repoussait avec une sorte d'agacement, comme on repousse une tradition bourgeoise usée et défraîchie, un genre poncif, et qu'avaient en effet banalisé l'emphase des cantates et l'abus des hommages officiels.

Maintenant trente ans de plus ont fui. Et la période dangereuse, la période du « démodage », comme disait ingénieusement l'autre jour Maurice Donnay, à propos d'un grand poète qui fut un peu délaissé et auquel on revient, cette période critique est écoulée.

1830, c'est désormais et vraiment de l'histoire, du passé classé et classique. On n'a plus peur en s'en rapprochant de paraître soi-même d'un autre âge. On se retourne pour y

regarder, pour y rechercher ses origines. On se reprend de curiosité pour cette brève époque, fiévreuse et tourmentée ; on puise à la source d'où sont sorties nos institutions, nos richesses, notre personnalité morale et politique. On y va chercher des leçons, et l'on y découvre tant de contrastes avec aujourd'hui et de si frappants que de cette époque, encore voisine après tout, on se sent tout-à-coup et prodigieusement éloigné !

On parlait alors, on écrivait dans un autre style. On s'habillait, on se coiffait autrement ; on vivait différemment, avec modestie, avec simplicité et à meilleur marché ! Les journaux étaient peu nombreux et ne comptaient pas beaucoup de lecteurs. On ne connaissait ni reportage, ni réclame. Mais dans le petit monde qui s'occupait de la chose publique, il y avait du zèle, des convictions, de la passion réfléchie et résolue.

La Belgique souffrait. Elle avait été jointe à la Hollande en 1815 et sans qu'on l'eut consultée, à titre « d'accroissement de territoire ». Et ce mot seul l'avait cruellement humiliée. Elle avait vécu pendant quinze ans sous un régime qui la froissait dans ses mœurs, son instinct de liberté, ses traditions religieuses, sa langue, sa culture. Bruxelles était une petite cité de province. Les pouvoirs publics siégeaient ailleurs. Sans faubourgs, elle était enserrée dans la ceinture des boulevards, au delà desquels s'ouvrait la campagne. Elle avait ses beautés : au cœur de la vieille ville, les fiers édifices municipaux et la massive collégiale, et, dans la ville haute, sur le plateau, le quartier élégant et symétrique dessiné par Guimard, où se dressaient les bâtiments officiels, les palais royaux, les hôtels des nouveaux riches, et où le parc mettait la grâce de ses feuillages.

On y menait une existence aisée et paisible, malgré tant d'orages traversés, la Révolution Brabançonne, et l'invasion française et le retour des Autrichiens, l'annexion à l'Empire, enfin Waterloo ! Il n'y avait ni luxe, ni apparat, mais une certaine élégance tout de même, et le

lustre que donnaient une antique noblesse et une bourgeoisie patricienne vieillie dans les offices publics.

Et voici qu'une tempête militaire et politique, une petite guerre de rues suivie d'une campagne courte et meurtrière entreprise sans préparation, presque sans armée, bouleverse cette atmosphère quiète, et va transformer ce petit chef-lieu de province en capitale, et ce petit peuple qui ne s'est jamais complètement appartenu en nation, et va faire surgir en Europe une question belge, d'où sortira peut-être une guerre générale. Et voici que finalement, au bout d'un an de négociations et de labeurs, soutenus avec une admirable fermeté et continuité de propos, cette question belge, débattue à Londres par les représentants des puissances, réunis en Conférence, se résout par l'admission dans la société politique continentale d'un Etat indépendant et neutre, qui vivra, et se développera, et qui, après trois quarts de siècle, sera devenu l'un des organes, l'un des facteurs de l'économie et de la culture européennes.

Voyons comment les évènements s'enchaînent. C'est un tableau chronologique que je vais mettre sous vos yeux, et qui par la succession et la rapidité des faits, résume avec une sobre éloquence l'œuvre accomplie.

Le 24 septembre 1830 un petit groupe d'hommes jeunes et entreprenants imagine de discipliner, d'organiser la Révolution, et crée à l'Hôtel de Ville une commission administrative. Ils n'ont qu'une installation de fortune : une table de bois blanc empruntée au corps de garde, deux bouteilles où sont plantées des chandelles, et un capital de dix florins 35 cents trouvés dans la caisse municipale. Le 28 septembre la commission administrative se transforme en gouvernement provisoire. Et celui-ci exerce le pouvoir jusqu'au 24 février 1831, jusqu'à ce que la Belgique, à la recherche d'un Roi, se donne un régent. Le Gouvernement provisoire aussitôt institue des comités, des collèges ministériels, entre lesquels il répartit les affaires. Il arrête que les provinces belges constitueront un Etat

indépendant. Il convoque une assemblée qui représentera leurs intérêts. Il charge une commission de préparer un projet de constitution qu'examinera cette assemblée. Il donne aux Belges, par décrets, les droits essentiels qu'ils réclament. Tout cela se fait en moins d'un mois.

L'ordre règne et c'est dans le calme que se déroule la campagne électorale.

Le 3 novembre, une poignée de citoyens, 46.000 belges, élisent, au nom d'une nation de 4 millions d'âmes, 200 députés, et le 10 novembre, tandis que sonnent toutes les cloches des églises et que des salves d'artillerie retentissent, le Congrès National se réunit dans le grand hémicycle du Palais où siègent encore nos Chambres législatives.

II

C'est l'assemblée des Fondateurs. C'est notre premier, notre plus grand Parlement. Il fera la Belgique, obtiendra pour elle droit de cité en Europe, organisera la vie intérieure, et scellera dans le sol des institutions qui n'ont ni bougé, ni fléchi, — si solides qu'elles suffisent encore aujourd'hui à porter le poids d'une société où tout a changé, à l'exception des principes, des idées essentielles qu'il a dès sa naissance injectées dans ses veines et incorporées à sa substance.

De quels éléments cette assemblée se compose-t-elle? Plusieurs générations s'y rencontrent. Des anciens d'abord, des vieillards, des hommes du XVIII^e siècle. Et d'abord le doyen du Congrès, le vieux Gendebien, père d'Alexandre dont la médiocre statue se dresse sur la Place du Palais de Justice. Cet ancêtre avait été mêlé en 1790 à la Révolution Brabançonne, première tentative avortée d'émancipation nationale.

A côté de lui, le Baron Beyts qui avait servi le Consulat et l'Empire, qui avait siégé à Paris au Conseil des Cinq cents et avait été préfet de Napoléon dans le département de Loir et Cher.

Puis la génération moyenne des hommes mûrs déjà, et dont plusieurs ont fait leur apprentissage sous le régime hollandais. Au premier rang de Gerlache qui avait représenté aux Etats généraux de La Haye l'opinion catholique et y avait réclamé avec force et éloquence la liberté d'enseignement, de Gerlache qui fut le deuxième président du Congrès, et plus tard premier président de la Cour de Cassation ; le baron de Stassart, homme politique et homme de lettres, fabuliste non dépourvu de grâce et d'esprit, et qui avait été lui aussi préfet de l'Empire ; et Surlet de Chokier, qui fut Régent de Belgique et dont je vous reparlerai, et de Muelenaere, et Charles de Brouckere, le père d'un Bruxellois que bien d'entre nous ont connu et aimé, le père d'Alfred de Brouckere qui fut mon ami et dont je garde le souvenir fidèle et charmant. Cadet d'artillerie en 1815, Charles de Brouckere devint successivement sous le nouveau régime ministre des finances et ministre de la guerre ; il organisa nos premiers budgets et notre première armée, avec d'étonnantes qualités de chef et d'administrateur. Puis il se dégoûta de la politique, il la quitta, entre dans l'industrie, dirige les usines de la Vieille Montagne, enseigne à l'Université les mathématiques supérieures et l'économie politique, enfin entre au Conseil communal de Bruxelles et ceint l'écharpe de bourgmestre.

Curieuse nature, d'une activité débordante et multiforme, caractère brusque, ombrageux, difficile, cœur excellent d'ailleurs, et prompt aux mouvements généreux. En 1852 les proscrits du second Empire qui vinrent chercher un refuge à Bruxelles trouvèrent en lui un protecteur chevaleresque du droit d'asile. C'est lui qui épargna à Victor Hugo un arrêté d'expulsion. Léopold 1^{er} qui avait éprouvé ses qualités et ses défauts l'a jugé d'un mot spirituel : « C'est un homme avec lequel et sans lequel il n'y a rien à faire ».

A ces deux générations se mêlent des hommes nouveaux qui surgissent brusquement à l'appel des évènements :

Rogier, van de Weyer, le comte Félix de Mérode, qui font partie du gouvernement provisoire ; Lebeau et Paul Devaux — Nothomb et Leclercq — Vilain XIII et de Theux — Seron et de Robaulx, combien d'autres encore. — Je ne cite que les plus fameux, ceux dont on retrouvera les noms et les œuvres dans les grands débats du Congrès, puis dans notre histoire parlementaire et qui exercèrent sur notre vie politique une action sensible et profonde.

Parmi eux beaucoup sont de vrais débutants et tout jeunes. Rogier a trente ans — Van de Weyer qui ira à Londres affronter Palmerston et Talleyrand n'a pas vingt huit ans — Devaux qui fut l'un des conseillers écoutés de Léopold I^{er} et dont les hautes inspirations se reflètent dans toute l'œuvre constitutionnelle, a vingt neuf ans — Henri de Brouckere a vingt huit ans — Nothomb enfin, le benjamin de la pleïade n'a que vingt cinq ans. Et quelques mois suffisent pour le consacrer orateur, écrivain, diplomate.

D'où viennent tous ces hommes nouveaux ? Quelles sont leurs origines ?

Ce sont des jeunes gens de bourgeoisie cultivée, haute ou moyenne, quelques uns de naissance noble ou patricienne. Ils sont avocats, archivistes, bibliothécaires, journalistes, souvent avocats et journalistes, éloignés de la vie officielle par un régime qu'ils détestent et qui les redoute.

La Révolution les tire de l'obscurité et les appelle à l'action. Sans la secousse des événements, peut-être leurs vertus, appliquées à des besognes ordinaires, seraient-elles restée ignorées et s'ignorant elles-mêmes. Combien n'est-il pas dans le monde de talents qui n'existent qu'en puissance et en virtualité, qui sommeillent et n'éclatent qu'au choc des épreuves, des grandes émotions qui mobilisent les volontés et font se révéler les âmes !

Le drame de 1830, l'angoisse du lendemain, l'attente, l'espoir de grandes choses à accomplir retentissent comme une sonnerie de bataille. Les énergies, les talents se dres-

sent, s'offrent, se déploient. Et ces jeunes gens vont s'improviser hommes d'Etat, constituants, légistes, diplomates, hommes d'administration, de finance ou de guerre. Et ils vont travailler pour l'histoire et faire de l'histoire — une histoire révolutionnaire, mais que ne salira ni haine, ni anarchie, ni persécution, et qui ne laissera ni honte ni remords, mais seulement de la vie, de la vie libre, féconde, laborieuse, et par conséquent de la gloire.

Voyons l'œuvre maintenant, et résumons-la en quelques faits, marqués de dates.

Le 10 novembre 1830, le Congrès se réunit. Le 18, il proclame l'indépendance du peuple Belge. Le 22, il arrête la forme du gouvernement et se prononce pour la monarchie constitutionnelle représentative. Le 24, il exclut de tout pouvoir la Maison d'Orange Nassau. Le 25, il examine en sections le projet de constitution. Fin décembre, il en aborde la discussion publique. Le 6 février 1831, il l'achève. En un jour, il revise le style. Le 7, la Constitution est adoptée sans scrutin. Le 11, elle est promulguée et rendue exécutoire.

En moins de deux mois tout est fini. Quelle leçon pour les parlements modernes!

En deux mois on a, dans un magnifique esprit d'émulation et de concorde, discuté, fixé, voté la plus grande, la plus durable de nos lois, la loi capitale, celle qui domine toutes les autres, et si parfaite qu'on a pu dire d'elle qu'elle est immuable comme la vérité!

Mais il reste un blanc dans le texte. La Constitution dit en son article 60 que les pouvoirs du Roi sont héréditaires dans la descendance directe, naturelle et légitime de... Elle s'arrête là!

Il faut remplir le blanc, y inscrire un nom. Lequel? Et voilà le Congrès en quête d'un Roi! Sera-ce un indigène ou un étranger? Et si c'est un indigène, sera-ce un Mérode ou un Ligne?

Parmi les étrangers on hésite. On pense au Duc de Nemours, fils de Louis Philippe, au Duc de Leuchten-

berg, fils du prince Eugène de Beauharnais. On nomme le Duc de Nemours. Une députation se rend à Paris afin de notifier au Roi des Français le choix du Congrès. Louis Philippe la reçoit solennellement et refuse, car l'Angleterre qu'inquiète la perspective d'une annexion dissimulée, à interjeté son veto. Et alors, dans l'incertitude et l'attente, on se contente d'un Roi provisoire, on élit un Régent. Et ce sera le président du Congrès, le baron Surlet de Chokier.

Mais on continue à chercher cependant et l'attention se fixe enfin sur le Duc Léopold de Saxe Cobourg, prince allemand, veuf d'une princesse anglaise, destinée si elle avait vécu à monter sur le trône de Grande Bretagne, et qui vient lui-même de refuser une couronne, la couronne de Grèce, de la nouvelle Grèce, enfin délivrée du Turc et toute resplendissante du lustre des Orientales.

Léopold hésite, veut le consentement de l'Europe et le règlement, d'accord avec les puissances, de la position internationale du pays.

La Conférence de Londres déchire les traités de 1815 et par le traité des XVIII articles détermine les bases de la séparation de la Hollande et de la Belgique, et accorde à celle-ci, avec l'indépendance, la garantie de la neutralité et de l'intégrité de son territoire.

Le Congrès élit Léopold Roi des Belges et ratifie les XVIII articles.

Le 21 juillet 1831, le nouveau Souverain entre à Bruxelles et sous le péristyle de l'église St-Jacques, prête serment et monte au trône.

La Belgique moderne est née, viable et saine. Elle a une constitution, une dynastie. Elle est inscrite à l'état civil de l'Europe. Le Congrès national a rempli sa tâche, il est dissous. La période de fondation, la période héroïque est close.

III

La plupart des hommes de ce temps, et qui y ont joué un rôle, ne faisaient que commencer une carrière qui s'est poursuivie plus tard dans nos Chambres, au gouvernement, dans la diplomatie.

L'un d'eux appartient exclusivement à l'époque. Il rentre dans l'ombre dès qu'elle est écoulée. C'est Surlet de Chokier, Régent de Belgique.

Porté à la présidence du Congrès d'abord, puis au sommet de l'Etat, il remplit sa tâche sans reproche. Il connut tous les honneurs, et goûta, ou put goûter toutes les ivresses de la popularité. Et cependant il est presque oublié. On ne le connaît plus guère que par un boulevard et une place publique : le boulevard du Régent — la place Surlet de Chokier. C'est trop peu pour faire vivre une mémoire.

Quel homme était-ce donc? Et comment fut-il désigné pour remplir une si grande mission?

C'était un gentilhomme campagnard, de vieille souche. Son père était originaire de Gingelom, en pays de Liège. Lui-même affectionna toujours le village natal, il en fut maire sous l'Empire et dans ses dernières années, bourgmestre. Il y faisait de l'agriculture et de l'élevage. Il élevait des moutons mérinos et vendait leur laine. C'était sa spécialité; il en tirait une confortable aisance.

En 1830, il avait soixante ans et tout un passé militaire et politique. Il était sous-lieutenant au moment de la Révolution brabançonne. Sous le Directoire il devient administrateur du département de la Meuse et reçoit de superbes certificats de civisme, attestant que le citoyen Surlet Chokier (la particule a disparu) est « l'ennemi des tyrans et des injustes privilèges ». Vers la fin de l'Empire il est élu membre du Corps législatif et va, pour remplir son mandat, s'établir à Paris. Sous le régime hollandais, il siège aux Etats généraux et reçoit du Roi Guillaume le

titre de baron. Il défend à la Haye les griefs des provinces belges.

Dès la premières séances du Congrès, les regards se tournent vers Surllet et quand le scrutin s'ouvre pour la désignation du président, c'est sur lui, après un balottage, qui le met en concours avec de Gerlache et de Stassart que se porte la majorité des suffrages.

Pourquoi? à raison sans doute de son âge et de son expérience, et aussi parce qu'il représente ce qu'on appelle « l'unionisme » et qu'il est donc l'homme du juste milieu, et enfin parce qu'il est de suite et naturellement sympathique.

Et ce qui le rend sympathique c'est qu'il ne porte ombre à personne, et qu'il ne se distingue point par des talents excessifs, et qu'il est simple, familier, jovial, bonhomme, oserai-je dire bon garçon, et que vous le savez, en Belgique, ces mérites, aux yeux de beaucoup, dépassent tous les autres.

Physiquement, d'après un contemporain, il est de haute stature et d'aspect vénérable, avec un nez en bec d'aigle, des yeux gris pleins de feu, de longs cheveux flottant sur les épaules, une tournure sans façon, un sourire railleur.

Oratoirement, il ne cherche pas l'éloquence. Ses discours, aux Etats généraux de La Haye, étaient, paraît-il, plutôt des causeries. Il n'est pas sans lettres, il multiplie, suivant la mode d'alors, les citations d'Horace et de Virgile; il entremêle le tout de mots flamands, qu'il prononce avec l'accent français, pour faire rire. Au Congrès, du haut du bureau présidentiel, il laisse tomber des plaisanteries faciles qui dérident la docte assemblée.

Il vit le plus simplement du monde. Il habite un appartement au deuxième étage d'une maison de la rue des Carrières — c'est le nom que la municipalité française avait donné à la Cantersteen. C'est là qu'il reçut en février 1831 la députation chargée par le Congrès National de lui annoncer son avènement à la Régence.

Il fallut bien alors qu'il sacrifîât à la dignité du rang.

On lui offrit un des palais nationaux ; il refusa et menaça, si on le contraignait, de prendre incontinent la diligence de St-Trond et de retourner à Gingelom. Il s'installa rue Latérale — actuellement rue Lambermont — dans un hôtel qu'avait habité un certain M. Repelaer, directeur de la Société Générale, situé au coin de la rue Ducale et dont le jardin s'étendait jusqu'au boulevard.

C'est le 25 février qu'il fut installé et prêta serment. Ce jour là une grande foule se porta vers le Congrès.

Quand le Régent quitta l'assemblée et monta en voiture — il avait loué un carrosse au mois — de jeunes patriotes entreprirent de dételer les chevaux et de lui faire un cortège triomphal. Il sauta aussitôt à terre et rentra précipitamment chez lui par le Parc, suivi de la troupe des manifestants, au nez desquels il ferma brusquement la porte de son hôtel. Le soir la Grande Harmonie vint lui donner une sérénade.

A en croire un article de M. Alphonse Royer, que publia en 1835 la *Revue des Deux Mondes* — peu bienveillant d'ailleurs pour notre pays et ses hommes d'Etat — et qui fut réédité à Bruxelles, sous forme de brochure, le Régent continua rue Latérale sa vie bourgeoise, en compagnie de sa gouvernante, Mlle Joséphine, qui, dans les réunions d'amis, ne se gênait point pour dire son mot sur les affaires de l'Etat. Il recevait tous les matins en robe de chambre les députations de la garde civique et solliciteurs recommandés, puis présidait le conseil des ministres, signait les documents officiels et après dîner se rendait souvent à Laeken dans une petite maison de campagne qui avait appartenu au Roi Guillaume et où il respirait l'air des champs.

Une fois par mois il y avait audience ouverte. Et il distribuait à tous les malheureux qui venaient implorer des secours des pièces de cent sous empilées sur son bureau. Ces aumônes patriotiques et quelques dîners officiels absorbaient sa liste civile qui était de 10.000 florins par mois.

Ce souverain provisoire, vertueux et débonnaire, régna

cinq mois, forma deux ministères où il eut l'art d'appeler les meilleurs, les plus éminents, et qu'il soutint avec tact et loyauté. Il garda, par sa probité personnelle et politique l'estime du pays et de l'étranger. C'est sous son consulat que la Belgique acheva de s'organiser, de réaliser son indépendance, et la fit reconnaître par l'Europe. Et, vous en conviendrez, tout cela en somme n'est pas si ridicule.

Dès qu'il descendit du pouvoir qu'il n'avait pas sollicité, il s'empressa de retourner à ses moutons mérinos. Il se réinstalla à Gingelom et ayant été presque roi, il accepta de devenir bourgmestre de son village. Peut-être que pour cet esprit pratique et simpliste, il n'y avait après tout pas tant de différence entre ces deux magistratures.

Il ne survécut guère à ses grandeurs. Mais dans sa retraite, on ne le dédaigna pas. Le Congrès, avant de se séparer, avait décrété qu'il avait bien mérité de la patrie, et fait frapper une médaille commémorative à son effigie. Le Roi Léopold lui témoigna maintes fois sa sympathie. Le Roi Louis Philippe et la Reine Marie Amélie, auprès de qui il avait conduit la députation du Congrès après l'élection du Duc de Nemours au trône de Belgique, avaient gardé de ce vieillard cordial et digne un souvenir affectueux, et lui écrivaient en termes charmants.

Enfin ses paysans l'adoraient et avaient fait de lui l'arbitre de leurs intérêts et de leurs querelles.

Il mourut en 1839, satisfait de la vie qui lui avait donné beaucoup plus qu'il ne lui avait demandé, et qui ne lui avait infligé, à titre de revanche, ni regret ni souffrances d'aucune sorte.

Et c'est dans l'ensemble une figure curieuse, originale, non dépourvue d'une certaine grandeur civique et patriarcale, très belge d'ailleurs, et qui mérite d'échapper à l'oubli.

IV

Je ne puis songer dans cette brève causerie à faire défiler devant vous toutes les célébrités du temps. Et d'autre part je serais amené à les suivre à travers leur longue carrière jusqu'à une époque si proche de la nôtre qu'elle se confond presque avec elle.

Il est deux personnages cependant devant lesquels je m'arrête, parce qu'ils se distinguent des autres en ce qu'ils ne sont pas seulement comme eux des hommes politiques, et plus que des hommes politiques, des hommes d'Etat, mais aussi et plus spécialement des diplomates et les plus grands diplomates qu'ait produits la Belgique. Je veux parler de Van de Weyer et de Nothomb.

Nothomb, avocat et rédacteur au *Courrier des Pays-Bas*, où il collaborait avec Lebeau, Devaux et Rogier, était accouru à Bruxelles dès les premiers événements, du fond du Luxembourg dont il était originaire. C'était le cadet des hommes de 1830. Il devint membre du comité de Constitution, puis du comité diplomatique. Lorsqu'après l'élection du Roi Léopold, il fallut aller à Londres s'entendre avec lui et les puissances sur les bases du traité qui fixerait la situation internationale de la Belgique — et ce fut le traité des XVIII articles, — on désigna Nothomb pour cette mission, conjointement avec Paul Devaux. Il fut question de leur adjoindre d'autres collègues. Mais ceux-ci se dérochèrent. Et Surllet de Chokier s'étonna de voir Nothomb, si jeune, accepter dans ces conditions une tâche si redoutable.

— « Je vous trouve bien présomptueux », lui dit Surllet. Et Nothomb de riposter : « Pourquoi donc ? On voit tant de choses de nos jours. Vous, par exemple, Monsieur le Baron, vous êtes Régent de Belgique ». Il avait vingt six ans. Il partit et fit merveille. Il rentra à Bruxelles le traité en poche.

Quelques mois plus tard tout était à recommencer, dans des circonstances beaucoup plus difficiles. Dans l'inter-

valle en effet, la Hollande avait repris les hostilités et battu les troupes belges à peine organisées. La Conférence de Londres remit son ouvrage sur le métier et le traité des XVIII articles devint le traité des XXIV articles qui infligeait à la Belgique de dures conditions et notamment la perte du Luxembourg et d'une partie du Limbourg. Nothomb se multiplie pour épargner au pays cette diminution qui l'atteint doublement lui-même, comme Belge et comme Luxembourgeois ; mais bientôt convaincu de la stérilité de la résistance, il s'emploie à faire accepter par la Chambre des Représentants — notre première Chambre — les sacrifices indispensables. Il dépense dans le débat autant de courage que de talent.

Après son discours, un de ses collègues M. de Muelenaere, encore sous l'impression de son langage, lui dit ce mot saisissant : « Vous grandissiez en parlant à tel point qu'il n'y avait plus que vous dans la salle ».

Nothomb et Lebeau furent les deux premiers orateurs du Congrès, et dans les discussions fréquentes et orageuses que souleva la question extérieure, ils rivalisèrent d'éloquence.

C'est Lebeau qui, ministre des affaires étrangères, avait eu la charge de défendre le premier traité, au milieu d'un ouragan d'impopularité.

On l'accusait d'avoir trahi la Belgique. On criait : Lebeau à la lanterne !

Quand il prit la parole au Congrès, il eut grand peine à dominer les clameurs des tribunes.

Mais dès les premiers mots sa mâle énergie eut raison de la foule exaspérée.

« L'homme, s'écria-t-il, qui n'a tremblé ni devant les menaces de pillage, ni devant les menaces anonymes, celui-là n'est pas un lâche ».

Et ses accents eurent tant de puissance qu'ils bouleversèrent l'assemblée.

« Les tribunes, dit White, un des meilleurs historiens de la Révolution, étaient comme fascinées ». La pérorai-

son fut saluée par d'extraordinaires effusions : « Les hommes poussaient des acclamations, les femmes agitaient leurs mouchoirs et les députés, même les plus violents adversaires du ministre, s'élançaient au pied de la tribune pour le féliciter. Plusieurs versaient des larmes ».

La seconde phase de la vie de Nothomb s'écoula hors de Belgique, mais à son service. Il représenta le pays auprès de la Confédération Germanique, puis de la Prusse, puis de l'Empire. Il occupa à Berlin une position considérable, dûe à ses mérites plus encore qu'à sa fonction ; il fut mêlé à toutes les grandes affaires. On le recherchait, on le consultait. Il se lia au début avec Metternich, qu'il concilia à la cause belge, et devint plus tard l'ami de Bismarck. Il racontait avec fierté qu'après la guerre de 1870 et le retour du chancelier à Berlin, les deux premières visites de Bismarck avaient été pour lui et pour Richard Wagner.

Ce que Nothomb fut pour nous en Allemagne, Van de Weyer le fut à Londres.

Lui aussi, très jeune, s'affirma négociateur et parlementaire. Ses débuts sont curieux. A vingt ans il est nommé bibliothécaire de la Ville et — rare phénomène — sait se faire aimer de tous ceux qui fréquentent la bibliothèque. Un journal de 1825 disait que depuis sa nomination, tout avait changé dans cet établissement : « l'ordre, les soins, les prévenances ont fait disparaître les abus qui en éloignaient les amis des sciences et des arts ». Ce bibliothécaire écrit et publie. On cite de lui un petit traité de morale politique, dont le titre à lui seul formule un conseil d'une sagesse bien précoce : « Il faut savoir dire non ».

Il se passionne, dès les premiers jours, pour la cause nationale. Il est du gouvernement provisoire. Bientôt on le charge d'aller à Londres faire comprendre au monde politique anglais la véritable situation des affaires belges, qui y était ignorée ou méconnue.

Avec une admirable souplesse il s'introduit partout,

est reçu et bien reçu par les hommes d'Etat, les savants, les poètes, cause avec Palmerston, Tennyson, Hume, Bentham, et revient au Congrès rendre compte de son voyage dans un discours qui ravit l'assemblée.

« On ne saurait imaginer, écrit un auditeur, rien de plus élégant, de plus exquis dans la forme, de plus émouvant dans l'exposé. Pendant cette charmante causerie on aurait entendu voler une mouche. J'ai rarement été témoin d'un pareil succès ». A l'étranger on applaudit comme à Bruxelles « ce jeune diplomate, représentant d'une révolution, délégué par un gouvernement issu des barricades » et qui n'a pas craint de négocier avec les représentants de la Sainte Alliance. « Ecoutez, dit un journal français, le *National*, le langage plein de force et de candeur de ce jeune Van de Weyer, diplomate achevé à vingt huit ans, sans s'être jamais demandé ce que c'est que la diplomatie. Il est sincère, il est net et courageux ; il n'a rien dit dans le cabinet de Wellington qu'il n'ait pu dire avec le monde entier pour témoin ».

Van de Weyer, devenu plus tard notre ministre à Londres et qui le demeura jusqu'en 1867, fut le constant et précieux auxiliaire des intérêts belges dans ce grand centre politique, où il fréquentait l'élite du Parlement, des lettres et du monde. On l'y traitait presque comme un compatriote. Il épousa une Anglaise et la Reine Victoria voulut être marraine de son premier né.

Il a été l'un des artisans de l'œuvre de l'affranchissement de l'Escaut. Et dans toutes les crises européennes, dans les péripéties de la question d'Orient en 1840, en 1856, enfin dans la question du Luxembourg, il eut l'art de tout savoir, de renseigner sur tout, et aida à conserver à la Belgique l'amitié fidèle, attentive et protectrice de l'Angleterre.

Enfin il est une figure expressive et pittoresque que je dois croquer au passage, celle du comte Félix de Mérode, frère du comte Frédéric qui fut mortellement blessé dans le combat de Berchem.

Ce grand seigneur était peuple par certains aspects — de tempérament spontané et brusque, plein de sève, abondant en saillies, franc jusqu'à la rudesse. C'était un homme d'action, brave, généreux, emporté, à qui son nom, son patriotisme, la simplicité de ses mœurs valurent une extraordinaire popularité. Membre du gouvernement provisoire, il fut élu au Congrès par trois arrondissements. Il aurait été régent s'il l'avait voulu, et quand il fut question de l'élection à la régence, Surlet de Chokier et lui déployèrent une rare émulation de courtoisie et d'abnégation.

Ils signèrent et remirent à Van de Weyer le billet suivant : « Faites ce que vous trouvez bon — nous sommes d'accord ». Puis Félix de Mérode se désintéressa de l'affaire et Surlet fut élu.

Bien qu'il ne prît point fréquemment la parole au Congrès, son influence et son prestige y étaient grands. Il remplaça Charles de Brouckere au département de la guerre et continua son œuvre de réorganisation militaire.

Il siégea longtemps à la Chambre sans que jamais ses boutades ou ses accès d'humeur lui fissent un ennemi. Quand il se mêlait à des grands débats politiques ou religieux, il écrivait ses discours. Mais sa vraie nature éclatait dans de rapides et fougueuses improvisations, de forme négligée, mais reluisantes de bon sens et d'esprit. Il parlait alors sous la pression de l'idée, qui jaillissait originale et vive, sans préoccupation d'éloquence.

Je veux citer de lui deux traits qui le caractérisent.

Un jour la questure de la Chambre eut l'idée de doter les représentants d'un insigne — dont on garde encore un exemplaire sous verre au Palais de la Nation. C'était une plaque faite pour être fixée sur l'habit et qui ressemblait à une décoration. Félix de Mérode, furieux, saisit l'insigne, le jeta à terre et le piétina devant toute la Chambre.

Un autre jour, en 1835, le président lui donnant la parole, le désigna par son titre. — Il protesta. — « On

me donne sans cesse, dit-il, le titre de comte. Je ne repousse pas ce titre en dehors de cette Chambre, sans lui donner aucune valeur. Mais il me semble que dans la Chambre on ne doit pas donner de titres. Dans la Chambre des députés de France, on ne donne jamais de titres. Je crois que cet usage doit être suivi ici ».

Et cette motion du comte Félix de Mérode créa l'usage en Belgique. On ne donne jamais de titres à la Chambre. On laisse ce lustre au Sénat. Il est assez curieux tout de même de noter que l'initiative vint d'un comte de Mérode qui n'avait pas besoin d'afficher son titre pour faire connaître sa noblesse.

V

Après un salut à ce galant homme qui servit son pays avec éclat, j'arrête notre promenade dans la galerie des ancêtres. D'autant que je voudrais, avant de finir, fixer votre attention sur l'un des débats les plus intéressants du Congrès National.

C'est la discussion qui, tout au commencement des travaux du Congrès — et c'en fut vraiment la préface — s'engagea sur la forme du gouvernement.

La Belgique serait-elle République ou Monarchie? Problème capital.

Le débat dura trois séances. Et tout y a de la grandeur. — le sujet lui-même — la dignité du langage — le sens politique, la vive pénétration de l'avenir dont témoignèrent les discours essentiels, ceux qui dominèrent l'assemblée et déterminèrent son vote.

Sans doute la majorité était monarchiste et avait été élue comme telle. Mais la discussion donna à l'instinct dont le Congrès était inspiré une expression réfléchie et raisonnée, basée sur des considérations de science et de sagesse politique.

Tout d'abord on tenait que la forme républicaine inquiéterait l'Europe et froisserait nos voisins. Nothomb

disait : « Monarchie, vous serez une puissance. République, vous serez un épouvantail ».

Mais il restait des irréductibles : d'un côté, l'abbé a Haerne, qui redoutait qu'à l'imitation du Roi Guillaume, un nouveau gouvernement monarchique ne tantât de régenter l'Eglise, et, de l'autre, des radicaux notamment, Seron et de Robaulx, qui soutinrent la théorie républicaine avec une emphase rappelant la phraséologie de la Convention et avec cette obstination sereine et bornée que donne le pratique de la pure idéologie.

Il y a de nos jours un certain plaisir intellectuel à relire leurs formules philosophiques et leurs maximes solennelles, où éclatait une si majestueuse puissance d'illusion. Notez d'ailleurs que c'était de très braves gens — tout bourrés de mots et de principes, et d'une merveilleuse sincérité.

Seron tient la république pour la meilleure réalisation d'une société parfaite. Il rêve un état de choses où « la liberté ne soit confiée qu'à des mains pures, à des hommes probes et vertueux », un gouvernement « qui tende au bonheur des hommes, qui protège les bons contre les méchants ». — Et ce serait la république.

De Robaulx ne veut pas de la monarchie, parce qu'il redoute que les représentants du peuple viennent « respirer l'air contagieux des antichambres et de la cour », parce que sous la monarchie « la justice n'est souvent qu'un mensonge ». La république, ce serait « le triomphe des capacités et de la vertu ».

Le Congrès ne se laissa pas convertir à cette singulière superstition. Et Devaux, Lebeau, Nothomb, Leclercq opposèrent à ce déploiement de rhétorique une justification solide et positive, historique et politique de la monarchie constitutionnelle représentative, de la royauté moderne, tempérée par les institutions parlementaires, par la responsabilité ministérielle, par la séparation des pouvoirs, par les plus larges libertés privées et publiques, de la mo-

narchie que Nothomb et Vilain XIII se complaisent à appeler une « monarchie républicaine ».

Nothomb y voyait une garantie d'équilibre, par la juxtaposition d'un principe de durée : l'hérédité, et d'un principe de mobilité : la souveraineté populaire. Devaux y trouvait la liberté de la république avec un peu d'égalité en moins dans les formes, mais avec une immense garantie d'ordre et de stabilité, et plus de liberté par conséquent dans les résultats.

Et enfin Leclercq, dans un discours de jurisconsulte et d'homme d'Etat, d'une classique ordonnance et où perceait un sens aigu de la psychologie politique, décrivait le péril des élections périodiques du chef de l'Etat.

— Prenez garde, disait-il, à l'ambition qui agite le cœur de l'homme et qui ne connaît pas de bornes dès qu'elle convoite le rang suprême. Le moyen sera l'intrigue; le résultat sera le déchaînement des passions. Le chef élu cherche ensuite à assurer sa réélection. Il s'entoure de ses partisans; il distribue des places à sa clientèle. Et devant lui se dressent tous ceux qui aspirent à le renverser.

Ce qui donnait à l'argumentation monarchiste une autorité particulière, c'est d'abord qu'elle n'était pas dynastique. Il n'y avait ni roi, ni dynastie, ni cour. Nul ne cherchait à plaire. Nul n'était suspect de courtoisie ou de servilité. Puis, elle est vierge de préjugé sentimental. Les hommes du Congrès sont monarchistes par raison politique et par raison de patriotisme. Tous veulent la liberté. Tous cherchent la meilleure organisation possible de la liberté, celle qui, avec la liberté, assurera l'ordre et la durée.

Au vote la monarchie a 174 voix, la république en a 13.

Dans cette question comme en beaucoup d'autres, le Congrès fit sagement les choses.

Et nous n'avons vraiment rien à regretter.

Me voici au bout de ma tâche. J'ai voulu vous donner l'impression que nous avons d'illustres origines ; j'ai voulu vous montrer que l'époque dont nous venons est une grande époque, grande par les évènements et les problèmes, grande par les hommes qui affrontèrent les uns et surent résoudre les autres.

Rien n'incite plus à vivre et à bien vivre que la contemplation d'un noble passé.

PAUL HYMANS.

LA FOURRURE

En province.

A l'heure des médisances, Mme Crispel est la risée des roublards, mais elle est la honte des gens honnêtes de l'endroit.

Parmi les hommes elle passait, il n'y a pas longtemps, pour une petite femme jolie, paisible et gentille, de cette gentillesse toute moderne, composée de bonté qui hésite et de minauderies ; de plus, sans excès, coquette originale avec passion. Voilà aussi les bornes de son bonheur et de son expérience, et cela provenait de ce que personne ne lui apprenait les usages ni les plaisirs multiples de l'existence.

En outre, n'ayant ni vécu ni cherché, elle ne connaissait guère que sa petite personnalité et jusqu'à certain point seulement, trop réservée pour se confier à autrui ou pour admettre aucune critique.

Sa vraie vie était donc tout intérieure, bien qu'une naïveté subitement inabritée, un cri du cœur inattendu en découvrit parfois le fond chagrin : elle ne pouvait se consoler d'être une déclassée, ou plutôt d'avoir raté une aisance probable par la faute de son mari.

En effet, peu avant son mariage et à l'étonnement de sa famille seule, M. Crispel, fort confus, s'était fait employé de commerce, au lieu de grand avocat, comme on l'avait prétendu et promis à la fiancée. Il avait été renvoyé pour incapacité d'une étude de Bruxelles où il était stagiaire grâce à la protection, et, une fois sur le pavé, il fut sans ressource. C'était piteux, presque malhonnête. Mais la jeune fille se soumit, sa parole était donnée.

Autant le mari se montra ridicule, gêné, ennuyeux, autant la femme en sa médiocrité paraissait raisonnable,

empresée, aimante par moments. Enfin elle semblait résignée, quoiqu'elle n'eût pas de dot, ou peut-être à cause de cela, car on l'avait épousée pour sa gracieuse personne, pour la vanité des parents et probablement aussi pour son orgueil à elle, qui sait? Encore les premiers jours le ménage fut plus ou moins sombre; il y manquait cet air particulier de complaisance ironique des choses, qui paraissent en savoir long sur maintes voluptés, cet air qui fait songer à de la joie animant chaque objet intimement et qui indique le bien-être du chez-soi.

Mais dans la suite, Mme Crispel eut tant d'adresse que bientôt le mari ne regrettait plus sa déchéance, peu à peu, tout naturellement et sans se rendre compte, encouragé, enhardi devant l'attitude placide et lénitive de sa femme. Celle-ci, par contre-coup se révéla ambitieuse.

Quelle surprise! Sans doute dut-elle ce changement au manque d'occupation sérieuse.

Ne devant plus s'intéresser à son mari, désormais normal, sans plus de dépit, mais engourdi jusqu'à l'apathie à force de gâteries, de prévenances, elle respira. Plus de contrainte, plus de lien servile! Son devoir accompli, restaient ses droits; le plus pressé fut de se consacrer à sa propre vitalité, à son propre « moi » qui était la coquetterie.

Alors commença pour elle la bataille. « Vivre sa vie n'est pas si facile qu'il paraît quelquefois. Le peu de choses que l'on envie imposent le combat, la mêlée. C'est l'affolement contagieux de la foule qui gravite autour de l'argent et vers le bonheur ». Elle avait lu cela et contrairement à ses habitudes, elle se prit à réfléchir, ce qui détermina dans ses manières une hésitation absurde; c'était naturel d'ailleurs puisque l'entraînement lui faisait défaut et que gâtée par ses parents elle ne concevait point les grands obstacles, trop accoutumée d'obéir à son instinct en tout repos, de se fier à la réflexion des autres.

Que faire? En semblable circonstance, sa mère eût re-

noncé au luxe, pensa-t-elle, et dès lors se serait contentée d'agrémenter sa maison.

— Mais l'abnégation est surannée, ainsi que le foyer familial ! Brr ! Inaction de province ! Il est préférable de « façonner » le mari, c'est l'usage.

Et M. Crispel ? au travail, il était d'une ponctualité craintive ; chez lui, impuissant à choyer ou... corrompre sa femme, à la rendre heureuse. Les études de droit l'avaient embrouillé, le bureau l'acheva. Il vivotait. Il savait bien apprécier superficiellement une toilette agréable, mais il se refusait obstinément à chaque opinion qui lui coûtât une économie. Il était inabordable et bien taciturne.

De ce côté donc elle fut mise en déroute, malgré l'exemple insinuant de sa générosité, de ses épanchements, de ses caresses inlassables. Aucune de ses avances ne fut estimée, ni comprise, ni accueillie autrement que par cette résistance maritale, toujours uniforme, parfois tortueuse, sans colère, mais décourageante et qui pouvait être prise pour de l'ingratitude, si ce n'avait été une humeur impénétrable, de la bêtise ou de l'avarice.

Une seule fois il se fâcha. Ce fut l'explosion d'un énervement trop longtemps comprimé par la peur des discussions, un éclat venu mal à propos, sans raison présente ni apparente, comme chez les faibles. Sa femme en fut ébahie. Il était vraiment un être bizarre !

Depuis cette algarade, il y eut entre eux de plus en plus de silences. Ils vivaient sans relation avec personne. Toujours seuls, ils sortaient, rentraient, mangeaient, dormaient, lui satisfait, sans souci ni retenue, elle, furieuse, entêtée, avec des apartés de mauvais augure. Et lorsque le mari était sorti — il allait parfois au café — la femme pleurait. Restés obscurs pendant quelque temps, ils furent qualifiés de poseurs, de mufles par les voisins ignorants.

Et pourtant Mme Crispel était désespérée, découragée, privée d'âme sœur.

Or, un dimanche d'été, le front las collé aux vitres de

sa fenêtre toujours fermée, elle vit passer dans la rue, en plein soleil et rapide comme une inspiration, une femme, une robe claire et joyeuse, éblouissante, fatale ! La tentation ! Brusquement elle eut conscience de son inertie et du temps qui fuit ; pendant qu'elle s'enfermait, abattue, inexistante, le monde trépidait et progressait autour d'elle ; elle vieillissait, elle mourait. Cette inactivité qu'elle craignait tant l'avait prise à l'improviste dans la mélancolie. C'était trop ! En sursaut elle ouvrit la croisée et elle respira dans l'air avec enivrement l'odeur de la terre qui sent la vie et fait revivre. Avec toute son énergie concentrée, elle semblait décidée à tout. Son mari dut subir le premier assaut ; elle revenait à la charge et fermement cette fois. Le jour même, au moment où il s'apprêtait à sortir, elle voulut lui dire tout, tout ce qu'elle pouvait ; il y avait tant de choses !

— Vous ne voyez donc pas que je souffre, que je m'ennuie et que je deviens malade ici. Je n'en peux plus, j'étouffe. Mais vous restez indifférent, cela ne vous intéresse pas, n'est-ce pas ? et vous me délaissez. Vous me maltraitez ! Oui ! je n'ai pas ce qu'il me faut, je vis comme une pauvre et vous en égoïste, vous ne pensez qu'à vous-même... je n'existe pas moi... malheureuse que je suis !

Alors elle pleura, les mots ne venaient plus, elle ne savait pas exprimer ce qu'elle ressentait. Lui ne comprenait pas, elle avait mal choisi ses termes, elle n'avait pas été habile ; mais lorsqu'il vit des larmes, il eut peur. Énervé, agacé, il tremblottait, bredouillait. Reprenant enfin le dessus, toujours en sanglotant, elle lui fit encore quantité de reproches ; il ne savait que répondre ni s'il devait se mettre en colère. Il se tut et elle se calma peu à peu. Néanmoins le pas décisif était fait ; elle allait vivre enfin, satisfaire son inclination.

Finalement, sans se lasser de supplier, d'implorer ni d'espérer mieux — car elle ne s'estimait pas encore heureuse — elle acquit un « indispensable » décent, de quoi

paraître au milieu de l'entourage de femmes qu'elle s'était créé dans le voisinage avec le désir d'y trôner, plutôt que d'y rechercher des distractions. Et provisoirement elle avait déguisé son penchant au luxe sous un art personnel de s'habiller, afin de ne pas ressembler à « ces bourgeoises ». Mais cette supériorité fut considérée pour un défi par les commères. Et comme elle possédait sur toutes choses des idées trop spéciales, des idées de solitaire, souvent maladroitement d'inexpérience, elle ne tarda pas d'être méprisée, haïe même, car les hommes s'étaient rués tout de suite sur cet « article », nouveau qu'ils prisait et courtoisaient très fort. Trop séduisante, elle ne se laissa séduire par aucun.

Elle était inoffensive ; cependant les femmes, rageant contre leurs maris, lui en voulaient de les éloigner, de les désintéresser d'elles et à son insu ayant troublé plusieurs ménages, elle déchaîna autour d'elle une petite guerre acharnée.

On le lui fit bientôt sentir ; l'hostilité était trop flagrante pour passer inaperçue. Chaque mot prononcé devant elle renfermait une allusion blessante, cruelle. Il y eut des chuchotements suivis de clin d'œil, de sourires entendus.

Certain soir, lors d'une petite réunion familière, une méchante langue articula quelques syllabes cinglantes à son égard : « hystér... » ; elle acheva dans l'oreille d'une comparse voisine. Mme Crispel entendit et comprit. Désormais honnie, elle se priverait de cette malveillante société, à son corps défendant.

Son mari, lui aussi, reçut le coup de grâce ; on l'avait anéanti d'un seul mot...

— Il l'est où il le sera ! avait-on dit. Tout le monde le croyait et M. Crispel était discrédité. Pauvre homme aveugle !

Plusieurs fois, il se trouva dans des situations ridicules vis à vis d'autres hommes qui le visaient de leurs railleries sournoises et grâce à la calomnie il était un person-

nage de conte galant, où sans le savoir il mimait très bien son rôle d'ingénu.

Sa femme jouait aussi le sien, mais plus dignement. Elle n'avait rien compris aux agissements des autres femmes envers elle, elle les dédaignait. Sans cesse ballottée au milieu des circonstances, parce qu'elle ne savait ni réfléchir, ni choisir une ligne de conduite, elle était désorientée, sans défense, et se tenait à l'écart, soucieuse, indépendante de tous et de son mari inapte à la protéger. Croyant tirer profit de la situation opportune, les hommes sympathisaient pour elle et cependant elle n'avait pas d'amant. Trop affranchie, trop inattaquable ! Si bien que sa fierté, sa vertu comblèrent l'exaspération de ses ennemies qui s'excitaient l'une l'autre :

— Il faut absolument trouver quelque chose !

— Il y a assez longtemps qu'elle nous ennuie ; elle nous fait du tort cette petite.

Et tandis que Mme Crispel, seule, livrée à son imagination sans conseil, méditait à sa défaite une vengeance introuvable, le murmure de la haine, la rumeur du complot bourdonnait autour d'elle avec le sérieux d'un plébiscite. Oui !

On attendait l'occasion de frapper un coup ; on se fauflerait auprès de l'insolente en amie, et on verrait... Pour en finir il fut décidé de l'humilier par la jalousie dans sa vanité, sa passion du luxe. On connaissait le point faible et par hasard l'occasion était propice. Mme Crispel ne se méfiait pas, elle était prête à subir la lâcheté tramée contre elle.

Quiconque l'eût observée dans son silence aurait remarqué l'étrangeté de son regard. Il y avait là quelque chose de résolu et de triste à la fois, une flamme inaccoutumée dont on n'eût su démêler si elle indiquait le pressentiment de la victime qui attend la trahison avec courage, où la ténacité de l'être qui va suivre sa vocation, sa destinée.

Elle semblait écouter en effet une voix de derrière la

tête et qui parlait de fatalité. Sans savoir comment elle avait la conviction suggestive qu'un jour ou l'autre elle commettrait un acte définitif et que le moment approchait inévitablement. Cependant elle ignorait la crainte.

Elle jura :

— Je serai riche un jour ! Il le faut ! Il le faut !

Sa volonté de ne plus végéter ni souffrir coalisait vers une tentative nouvelle tous les moyens de ses illusions dévoyées, mais elle s'affligeait vraiment d'être seule, vaincue, sans amitié, sans guide, sans soutien.

Entre temps l'hiver survint avec les jours gris qui attristent le caractère et la maison. Mme Crispel aspirait au soleil ; il lui apparut une amie, une ancienne, une envoyée, une diplomate, si inattendue que cet événement intempesitif produisit sur son esprit troublé l'effet d'une violation du domicile.

L'autre se justifia abondamment, hypocrite, trop parée pour ne pas en imposer :

— Chère amie, je me désolais de ne plus te voir, je ne savais que penser de ta fugue. Je me disais : « Elle n'a portant rien à me reprocher, je ne lui ai causé aucun déplaisir, au contraire ». Est-ce que tu me boudes ? Non, n'est-ce pas ? Notre amabilité, notre affection fut toujours partagée. Enfin je ne m'explique pas ta contenance.

— Il n'y a rien, je vous assure.

— Oh ! ne le nie pas, je vois bien, va. Tu me dis « vous » ; si tu m'en veux, avoue-moi pourquoi. Je t'ai peut-être blessée inconsciemment ? Ou bien on m'aura imputé une méchanceté à ton égard ? Dis, ce n'est pas cela ?... Parle moi, je t'en prie !... Oh ! je devine ! Tu me confonds sans doute avec celles qui te dénigrent. Si tu savais toutes les infamies... mais je n'oserais pas les répéter, je t'estime trop pour te mortifier... Mais pourquoi me laisser insister puisque tu n'as pas confiance en moi qui suis sincère ? Ce n'est pas bien, car tu es bonne quand tu le veux.

— Oui...

— Si tu m'écoutais, toutes les autres viendraient bientôt te flatter bassement et tu les écraserais comme elles le méritent. Ce sont des envieuses; elles ne tolèrent pas l'élégance de ta toilette, dont elle ne pourront jamais copier le « chic ». Oui! oui! Le chic, tu es artiste.

Reprise à tout ce miel, Mme Crispel, d'abord farouche, puis tout à coup, naïve, admirative et souriante de plaisir, répondit simplement :

— Tu as là une bien jolie petite fourrure! Est-ce un cadeau de ton mari?

Et l'autre :

— Oui!... Ah! je savais bien que tu ne me repousserais pas. Allons, embrassons-nous et soyons amies!

Premier succès. Le clan ennemi triomphait, mais il ne se représentait guère le résultat inespéré de sa victoire, car il s'agissait simplement d'abaisser un peu l'orgueil de l'arrogante en provoquant son envie, son dépit.

Le lendemain cependant, le souvenir de ces effusions étourdisantes se résuma pour Mme Crispel sous la forme d'une convoitise obsédante : une fourrure semblable à celle de sa nouvelle amie. — Pourquoi elle et pas moi? se demanda-t-elle. La voilà emballée, lancée, sous l'impulsion d'une passion irrésistible. Préparée à tout, elle ne s'arrêterait certainement pas avant la satisfaction, car elle était profondément atteinte.

Elle s'informa du prix de la fourrure et à la faveur de quelques gentillesses intéressées, elle subtilisa à son mari deux cents modestes francs, les économies du moment.

Après une folle hésitation, M. Crispel avait toutefois cédé, car on lui avait dit un jour : « Prenez garde, ne la brutalisez jamais, elle vous tromperait! » Et apeuré, il était coulant, lâchement; même maussade, il se laissa embrasser plusieurs fois par sa femme à qui sa contrariété n'échappa point.

Ravie comme une enfant, elle prit le train pour Bru-

xelles, où à la sortie de la gare elle devait demander son chemin. Des ouvriers passèrent, elle attendit de préférence un « Monsieur » qui lui indiqua la rue Neuve. Durant la traversée de la ville, elle observait attentivement toutes les dames emmitouflées du skungs à la mode.

Et sans aucune difficulté elle trouva l'adresse qu'on lui avait donnée. A un magnifique étalage — un de ceux qu'il faudrait cacher aux miséreux — parmi les fourrures de prix, s'égarèrent quelques articles raisonnables, des imitations évidemment, accessibles à différentes sortes de bourses. Toutes les classes de la société étaient là représentées : la mauvaise qualité pour les moins riches.

Tout de suite, Mme Crispel jugea les fourrures de deux cents francs, minuscules, affreuses, pauvres, et indécise elle s'enquit d'un autre magasin, désappointée déjà, contrite de n'être pas fortunée tout de même. Mais une occasion se présenta de lui rappeler la sagesse obligatoire de jadis. Tout le monde sur le trottoir s'écartait pour laisser déambuler péniblement une loqueteuse hâve et sombre à laquelle se cramponnait un malheureux gosse. Un moment d'apitoiement, de raison.

— Mon Dieu que je suis bête d'oser me plaindre, se dit Mme Crispel, et spontanément elle reprit le chemin de la rue Neuve. Là, nouvel accès de vanité : « Oh ! si j'avais seulement cent francs de plus, je serais la plus belle de chez nous ».

Pendant qu'elle regardait l'étalage, fascinée, ambitieuse, elle ne sut si c'était une hallucination, mais elle avait entendu parfaitement une voix charmeuse murmurer à son oreille : « Vous désirez sans doute une de ces plus belles fourrures, Madame ? » Ces mots étaient vraiment l'expression de sa pensée orgueilleuse. Vivement elle se retourna, étonnée, séduite. Un démon, un monsieur, était là devant elle, distingué, bien habillé, joli, frais, effronté, tellement qu'elle resta muette de stupéfaction. Mais l'expression de ses yeux en disait assez à ce bel inconnu, qui devait être un physionomiste extraordinaire.

— Comment savez-vous cela, Monsieur? interrogea-t-elle enfin.

— Voyons, combien avez-vous d'argent Madame?

Ensorcelée, intimidée, comme une petite provinciale qu'elle était, elle ne put s'empêcher d'avouer en rougissant : « Je n'ai que deux cents francs ».

— Madame, voulez-vous me permettre de vous offrir le supplément nécessaire? vous avez l'air si gentille...

Elle ne savait que répondre d'abord, mais soudain exaltée elle gazouilla : « Oh! oui, Monsieur, je veux bien! » ne prévoyant certainement pas les conséquences de sa réplique.

L'inconnu l'entraîna, lui expliquant qu'il était compromettant, qu'il n'était pas convenable de lui remettre cet argent là en public. Et il la fit entrer avec lui dans un hôtel qu'elle prit pour un café, trop agitée, trop préoccupée de sa fourrure, trop ignorante peut-être pour penser à mal et elle suivait comme une sotte petite chienne. Qui sait si elle ne se trouvait pas sous l'empire d'une satanique révolte.

.
C'était un cabinet agréablement meublé.

.
Une heure après, elle sortit de là transfigurée, prenant la chose très simplement, assurée d'ailleurs du secret de sa bonne fortune incroyable.

Une dernière fois elle contempla l'étalage de « son magasin » et puis entra résolument, en grande dame. Sans hésiter elle désigna la fourrure convoitée et sans marchand payer, étourdie par cette ambiance magique commune aux grands magasins.

Pendant qu'une demoiselle de comptoir emballait la précieuse marchandise, Mme Crispel se figurait déjà la douce fourrure chaudement roulée autour de son cou, comme l'était parfois son chat familial.

Elle rêvassait ainsi depuis quelques instants, entièrement absente, lorsque tout à coup elle sentit une rude

main lui toucher l'épaule d'une façon insolite. Brusquement réveillée, elle ne comprit pas d'abord le Monsieur grave qui lui ordonnait d'un ton hautain : « Madame, veuillez me suivre ! »

— Moi, Monsieur ! Pourquoi ?

— Je n'ai pas d'explications à vous donner, je suis officier de police.

A ces mots, elle sursauta, une peur froide lui étreignit tout le corps, elle pâlit et elle dut se retenir d'une main incertaine à la cloison de l'étalage.

— Monsieur, je n'ai rien fait ! je...

— Vous vous justifierez ailleurs, Madame.

Et honteuse, elle marcha docilement sans plus songer à sa fourrure. Un fiacre attendait à la porte.

Ainsi tout était découvert ? quelqu'un l'avait donc vue ? Son mari ? Une de ses connaissances ?

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! je suis perdue ! que vais-je devenir ?

Dans son doute elle ne démêla rien de plausible. Elle était probablement en butte à quelque méchante vengeance. Son généreux bienfaiteur n'était-il pas aussi de la police ?

Tout égarée, elle ne sut que pleurer silencieusement.

Le commissaire de police lui fit décliner son nom et son adresse, en ajoutant :

— Surtout, Madame, n'essayez pas de mentir, j'ai à ma disposition un moyen immédiat et sûr pour contrôler vos déclarations.

On télégraphia, elle avait dit la vérité.

Alors elle raconta toute son histoire, littéralement. Mais un commissaire de police se doit de rester ferme, même devant une femme en larmes qui pourrait être sincère.

En sortant, elle supplia le fonctionnaire de ne rien révéler à son mari.

— Nous aviserons, Madame, dit l'homme.

.

Lorsque M. Crispel revint de son bureau, sa femme était au lit.

— Eh bien qu'y a-t-il? qu'avez-vous? parlez!... qu'as-tu?

— Oh! mon chéri adoré, que je suis malade, prépare-moi du thé... je te dirai demain...

Elle avait peur, la pauvre, peur de l'effroyable justice.

Tout affolé et n'osant pas questionner, M. Crispel soigna sa femme avec tendresse, et la voyant couchée là, inerte, toutes les mesquineries de la vie habituelle et trop rapide lui apparurent en foule. Il se reprocha intérieurement d'être pour quelque chose dans le malheur qui lui arrivait comme une punition et en un éclair subit de la pensée surexcitée, il entrevit alors son devoir et tous ses torts envers sa femme « Malheureuse petite femme! » s'écria-t-il, se promettant d'être désormais clairvoyant et bon, obéissant ainsi à quelque force mystérieuse, ordre supérieur de la vie, au-dessus de sa conception, mais qui le subjuguait avec douceur et lui dictait sa conduite future.

Le lendemain il se fit excuser auprès de son patron, afin de pouvoir rester aux côtés de sa chère petite femme, accablée par l'angoisse grandissante. Elle était faible! faible et sans voix!

A l'instant où M. Crispel se disposait à envoyer quérir le docteur, un coup de sonnette retentit brutalement dans toute la maison, si fort que le cœur de Mme Crispel se serra dans les affres d'une agonie foudroyante.

C'était le bourgmestre de la commune, escorté d'un inconnu. Dieu de Dieu! La Police!

M. Crispel mis au courant à demi-mots des faits délicieux reprochés à sa femme se trouva mal, tandis que la malheureuse dans sa chambre mourait de terreur.

Lorsqu'il revint à lui, le brave homme indigné apprit toute la vérité; ses récents projets de bonheur étaient anéantis. Sa femme, accourue en chemise et pleurant et sanglotant bruyamment, implora son pardon. Mais le mari

redevenu homme fut inexorable. Il hurla : — Va-t-en ! Ne me touche pas !

C'est alors seulement, après la visite domiciliaire, que Mme Crispel en rage connut l'énigme de sa mésaventure : « pour sa facilité » le bel inconnu lui avait donné trois faux billets de cent francs en échange des quatre billets de cinquante francs que le malheureux mari avait sacrifiés au bonheur de sa femme. Elle était soupçonnée de complicité avec des faux-monnayeurs. Quelle honte ! quel scandale ! Quel coup imprévu !

Elle se remémora le petit sourire bizarre et satisfait des demoiselles du magasin de fourrures, rangées en demi-cercle autour d'elle lors de son arrestation. C'étaient celles-ci qui l'avaient dénoncée...

Et maintenant elle sentait jusqu'où allait sa misère ; sa conscience parlait :

— J'ai tout perdu : ma vie, mon mari, mon argent, ma fourrure... !

Lamentable fin du tumultueux et laborieux destin d'un être faible.

Bien des gens n'ont jamais pu croire qu'une petite bourgeoise rangée, se fût livrée volontairement à un inconnu. Un inconnu ! C'était renversant !

La femme coupable fut chassée du domicile conjugal et depuis lors elle rôde tristement, parmi les résignées, victime du luxe et de la filouterie de notre époque.

Si elle avait su !...

JOSSE VAN DURME.

ROMAIN ROLLAND

VUE CARACTÉRISTIQUE DE L'HOMME ET DE L'ŒUVRE

I

C'est avec entière raison que l'on a pu appliquer à Romain Rolland cette belle pensée de Pascal : « On s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme ». N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un artiste? Cet éloge vient naturellement à la pensée de celui qui connaît l'œuvre de Romain Rolland. J'ajoute : qui la connaît et qui l'aime, car il est impossible de la connaître sans l'aimer.

Un récent article d'Ellen Key, paru dans la *Revue* (15 janvier 1914), débutait ainsi : « Il est triste de fermer « le dernier volume de *Jean Christophe* ; on éprouve le « sentiment douloureux de la mort d'un ami. On ne pourra « donc plus, comme on le faisait depuis neuf années, vivre avec cet ouvrage dont chaque volume nouveau apportait quelque chose à la richesse de notre âme ! Tous les « héros s'étaient peu à peu gravés dans notre pensée, non « comme des impressions de livre, mais comme des impressions vivantes. Lui surtout, Jean Christophe, est l'être « le plus vivant qu'on ait jamais rencontré : on a partagé « ses joies, ses colères, ses douleurs. J'ai vécu avec lui « plus intensément qu'avec aucun être humain ».

Il s'agit là d'une œuvre où rien n'a été fait en vue du succès, d'où toute virtuosité, tout truquage sont absents, d'une œuvre jaillie de la pensée de son créateur, directement, comme par une nécessité intime. Qu'importait l'effet extérieur? L'essentiel était l'œuvre elle-même. Aussi sa sincérité, sa richesse, sa profondeur de sentiments et d'i-

dées lui ont-elles acquis des adeptes et des admirateurs dont le nombre ne fait que s'accroître. Les livres écrits en vue de plaire au public trouvent un instant de faveur, puis tombent dans l'oubli. Seuls survivent et s'imposent chaque jour plus à l'attention des hommes ceux qui doivent leur existence à la sincérité, à l'art, à la vie. Et aujourd'hui, Romain Rolland a reçu l'hommage de l'Académie française, qui lui a décerné le grand prix de littérature ; les sympathies de ses compatriotes sont venues à lui toujours plus empressées ; Jean Christophe, en outre, est traduit dans plusieurs langues et porte, au delà des frontières, la gloire de l'écrivain français.

Nous essaierons de donner une idée d'ensemble de son activité ; nous commencerons par quelques notes biographiques pour parler ensuite de Romain Rolland comme historien, puis de son Jean Christophe, enfin de son théâtre.

Paul Seippel nous a donné de précieux renseignements sur la vie de Romain Rolland dans l'intéressant livre qu'il a publié chez l'éditeur Ollendorff, à Paris sous ce titre : *Romain Rolland, l'homme et l'œuvre*. L'intérêt de l'ouvrage s'accroît encore par la citation de passages de lettres écrites par Romain Rolland à son biographe.

Il naquit à Clamecy (Morvan), à l'Ouest de la Bourgogne, le 29 janvier 1866. Son père était notaire dans cette petite ville, qui est située au cœur de l'ancienne Gaule, sur un des points où la race celtique s'est le mieux conservée. Dans *Antoinette*, on lit la description de la petite ville endormie et de la vieille maison où Romain Rolland passa son enfance. Après avoir commencé ses études au collège de Clamecy, il les continua au Lycée Louis le Grand à Paris, où il eut comme camarade Paul Claudel. Tous deux étaient épris de musique, wagnériens et révoltés contre les conventions bourgeoises.

Dès son enfance, Romain Rolland avait montré des dispositions marquées pour la musique. Sa mère lui donna les premières leçons et ce fut par ses propres études et son

intuition pénétrante de la pensée des maîtres qu'il développa le don qui semblait inné chez lui.

Son père le destinait à l'École polytechnique, mais attiré par l'art et la philosophie, Romain Rolland entra en 1886 à l'École normale. C'était alors un internat dont les élèves, outre les leçons qu'ils suivaient à l'Université, avaient des cours destinés à eux seuls ; parmi les maîtres les plus remarquables dont notre auteur suivit l'enseignement, son biographe nous cite Brunetière, Gaston Boissier, les philosophes Ollé-Laprune et Brochard, les historiens Paul Guiraud et Gabriel Monod, le premier, disciple de Fustel de Coulanges, le second, élève et ami de Michelet ; enfin, le géographe Vidal de Lablache.

On aurait cru que les tendances du jeune homme l'eussent poussé vers la philosophie : en effet, de 1883 à 1888, il s'était livré avec passion aux méditations philosophiques. Mais l'intellectualisme et le spiritualisme de la métaphysique officielle lui répugnèrent ; ce qu'il aimait, c'était l'étonnante montée de la pensée humaine, dans l'ancienne Grèce, chez les présocratiques : leur philosophie était en contact avec la vie, elle n'était pas dogmatique, mais vécue. Il aimait aussi Spinoza, dont le panthéisme l'enthousiasmait et dont la grandeur morale éveillait son admiration. Il se forma donc une conviction philosophique à lui, se rédigea son Crédo et se détourna de la philosophie universitaire pour s'appliquer à l'histoire, sous la direction de maîtres auxquels il s'attacha, Paul Guiraud et Gabriel Monod.

Parmi le petit groupe des élèves reçus à l'École normale, la vie intellectuelle était très active : on discutait ; toutes les tendances de l'art et de la pensée y trouvaient de l'écho, mais en dépit des divergences, c'est Tolstoï qui s'imposait le plus hautement à l'admiration de tous, c'est Tolstoï aussi dont la lecture exerça sur Romain Rolland la plus vive influence.

Le réalisme du roman russe, on le sait, n'est pas obtenu à coup d'abstractions scientifiques, de notes prises du

dehors ; il déborde d'une sympathie intuitive, il communique avec la joie et la douleur de tous les êtres, il est d'une compréhension admirable de la nature humaine. C'est là un trait commun à tous les auteurs de ce pays, qu'ils s'appellent Gogol, Dostoïewski ou Gorki. Ajoutez-y la culture étendue et l'âme religieuse d'un Tolstoï, je veux dire ce sentiment d'union intérieure avec la vie de l'univers, et vous admettez sans peine que Tolstoï dût exercer une influence décisive sur les jeunes épris d'art et de vérité.

Après son agrégation d'histoire, passée en 1889, Romain Rolland fut admis à l'Ecole française de Rome. L'impression de Rome fut, chez lui, intense, ineffaçable. C'est là aussi qu'il fut reçu chez Mlle von Meysenbug, alors au déclin de sa vie ; elle avait connu les révolutionnaires de Quarante-huit, puis Wagner, Liszt, Ibsen et Nietzsche ; elle apprécia les dons de cœur et d'intelligence du jeune Romain Rolland, admira sa compréhension des maîtres de la musique et l'introduisit à Bayreuth. Le théâtre de Wagner laissa dans son esprit une empreinte profonde.

Pendant cette période, Romain Rolland ne rêvait rien moins que la réforme du théâtre français ; cette réforme lui paraissait essentielle et l'idée du théâtre du peuple, qu'il devait réaliser une dizaine d'années après, germait déjà dans son cerveau. L'amour du peuple, si puissant chez Tolstoï, s'était emparé de lui aussi. Shakespeare et ses drames historiques, Wagner et le héros Siegfried éveillèrent en lui tout un monde d'idées. Il écrivit, étant à Rome, une série de pièces de théâtre qui ne furent jamais publiées : un drame philosophique sur Empédocle, plusieurs autres dont les sujets étaient empruntés à la Renaissance italienne.

Après un nouveau séjour en Italie (1892-1893), Romain Rolland, qui, pour la carrière universitaire choisie par lui, s'était spécialisé dans l'histoire de la musique, présenta une thèse à Paris sur les *Origines du théâtre lyrique moderne* (histoire de l'Opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti). La soutenance eut lieu en 1895.

Les années difficiles par lesquelles passe, dans l'état social actuel, tout jeune professeur et tout artiste qui n'a pas de fortune ni d'appui, n'est pas arriviste et n'a d'autre soutien que son travail et sa conviction, ces années là ne furent pas épargnées à Romain Rolland ; les peines, les luttes, les tristesses et les espérances qui s'y confondent parmi l'inquiétude et les efforts, ont été décrites dans la vie d'Olivier, l'un des personnages les plus sympathiques que rencontre Jean Christophe.

A l'Ecole normale, où il enseigna d'abord, Romain Rolland eut comme élève Charles Péguy, le directeur des Cahiers de la quinzaine, qui devint son ami et fit paraître dans cette collection si intéressante un grand nombre des œuvres de notre auteur ; puis il fut chargé, à la Sorbonne, d'un cours d'histoire de la musique, qu'il professa de 1903 à 1910.

Il publia, pendant toute cette période, des écrits sur la musique, son *Haendel* ainsi que plusieurs articles importants, la plupart parus dans la Revue de Paris et dans la Revue d'Art dramatique. On les retrouve dans les deux volumes intitulés *Musiciens d'autrefois* et *Musiciens d'aujourd'hui*.

En 1910, Romain Rolland abandonna l'enseignement pour se consacrer entièrement à son œuvre. Il avait publié, comme drames, en 1897, *Saint-Louis* ; en 1898, *Aërt*, qui fut représenté au Théâtre de l'Œuvre et vint de l'être au Théâtre du Parc de Bruxelles ; puis, les drames de la Révolution : le *Quatorze Juillet*, *les Loups*, *Danton*, *le Triomphe de la Raison* ; plus tard, *Un temps viendra*, dont l'action se passe dans la guerre entre les Boers et les Anglais. Les dix volumes de *Jean Christophe* parurent de 1904 à 1912 ; en même temps que les premiers fut écrite la *Vie de Beethoven*, puis celle de *Michel Ange*, enfin celle de *Tolstoï*.

II

Nous parlerons d'abord de Romain Rolland comme critique ou, plus exactement, comme historien de la musique.

Il y a plusieurs manières d'envisager et d'apprécier une œuvre d'art et l'activité d'un artiste : on peut dégager de l'œuvre les idées qu'elle veut exprimer, on éprouve leur contenu, on les rapproche d'autres idées, on les compare, on les discute. Brunetière, par exemple, procède ainsi. A côté de cette critique d'idées, Emile Hennequin développe, à la suite de Taine, la critique scientifique : il cherche, au moyen des œuvres, à déterminer les caractères psychologiques et même les dispositions physiologiques de l'auteur et explique la production artistique comme un biologiste explique la création naturelle. Les sociologues, d'autre part, préfèrent éviter les hypothèses biologiques et cherchent à comprendre les œuvres par les courants sociaux qui en provoquent la naissance. Certains commentateurs enfin s'attachent surtout à la technique, au rendu, à la matérialité de l'œuvre.

Tout autre Romain Rolland. Il tente ce que j'appellerais volontiers la reconstitution vivante de la personnalité de l'artiste ; il tâche de se mettre à la place de l'auteur dont il parle, de revivre avec lui ses joies, ses douleurs, de s'associer intimement à ses impressions et de comprendre comment son œuvre émane de ses sentiments, de ses idées personnelles et vivantes.

Rien n'est plus caractéristique à ce sujet que la belle étude que Romain Rolland consacre à Berlioz (au début des *Musiciens d'aujourd'hui*). Ne croyez pas qu'il néglige la documentation. Il est armé comme personne, mais il n'entend pas juxtaposer des masses de documents, les aligner en d'indigestes volumes. Les documents ne sont pour lui que des indications. Ce qui importe, c'est de retrouver le mouvement d'une vie, les instincts qui s'y développent, et de les comprendre.

Après avoir parlé de tout ce qu'il y a de déconcertant

chez Berlioz et avoir reconstitué son portrait, il s'écrie :
 « De tels êtres sont destinés au malheur. Quoi qu'ils puissent faire souffrir, on peut être sûr qu'ils se font souffrir mille fois davantage : ils ont un don qui leur est propre d'attirer, de recueillir, de savourer la douleur ; ils n'en perdent pas une goutte. La vie se chargea d'en abreuver Berlioz ; elle fut si dure, qu'il serait inique d'y ajouter la sévérité un peu hypocrite de l'histoire ».

Et il nous fait revivre ses douleurs. Il sait choisir ses documents, ses preuves. La reconstitution se précise, se colore. Nous voyons Berlioz en cette nuit où il s'efforce de chasser l'obsession d'une œuvre nouvelle surgissant en son esprit, parce qu'il sait que le temps lui manquera pour l'écrire, l'argent pour la faire copier et exécuter. Et il lui faut accepter des besognes plus productives ; la santé de sa femme, la pension à servir à son fils l'exigent. « Un suicide est moins lamentable », conclut Romain Rolland. « Ni Beethoven ni Wagner n'ont souffert une pareille agonie. Qu'aurait fait Wagner en pareille occasion ? Il eût écrit, sans doute, — et il aurait eu raison. — Mais le pauvre Berlioz, qui était assez faible pour sacrifier son devoir à l'amour, était, hélas ! assez héroïque pour sacrifier son génie au devoir ».

Rien pour le consoler et le soutenir. Berlioz était entouré d'ennemis, mal compris. Si au moins il avait eu une foi ! Mais il ne croit à rien, ni en Dieu, ni à l'immortalité, ni aux hommes, et à peine à lui-même. Romain Rolland nous donne, pour chacune de ces affirmations, des citations caractéristiques. « Wagner, rencontrant Berlioz, « pousse un soupir de satisfaction : il a enfin trouvé un « homme plus malheureux que lui ».

Mais dans les dernières années de sa vie, « Wagner, « pourtant vainqueur, entouré, adulé, et que la légende « savamment travaillée de Bayreuth s'efforce d'environner « d'une auréole de bonheur, — Wagner, triste, souffrant, « doutant de ses efforts, sentant l'inanité de son âpre « combat contre la médiocrité du monde, fuyait loin du

« monde, se jetait dans la foi, et disait à un ami, qui le
« regardait avec surprise disant à table ses prières : Oui,
« je crois, je crois en mon Sauveur !

« Pauvres gens ! les vainqueurs du monde ! Si vaincus
« et brisés ! Mais de ces deux morts, combien plus dou-
« loureuse celle de l'artiste qui ne croit pas, et qui n'a
« pas assez de force et de stoïcisme pour croire, — qui
« agonise lentement dans cette petite chambre de la rue
« de Calais, parmi les bruits odieux de Paris indifférent
« ou hostile, — qui s'enferme dans un silence farouche,
« — qui ne voit pas, à son dernier moment, se pencher
« sur lui le visage d'un être aimé, — et qui n'a même
« pas la consolation de croire à son œuvre, de contempler
« avec calme le travail accompli, d'embrasser fièrement
« du regard le chemin parcouru, et de se reposer avec
« confiance sur le souvenir d'une belle vie héroïque, —
« qui se répète en mourant le mot sinistre de Shakespeare,
« qui ouvre et ferme les *Mémoires* : « *Life's but a walking*
« *shadow...* La vie n'est qu'une ombre qui passe, — un
« pauvre comédien qui, pendant son heure, se pavane et
« s'agite sur le théâtre, et qu'après on n'entend plus ;
« — un conte récité par un idiot, plein de fracas et de
« furie, et qui n'a aucun sens... ».

Quel sentiment de pitié humaine dans ces reconstitutions tentées par Romain Rolland ! L'impression qu'elles donnent est profonde ; elles nous font comprendre l'emploi qu'il est possible de faire de nos recherches analytiques et de notre documentation en vue d'une synthèse.

Aussi, avec cette noble intuition du cœur humain, Romain Rolland avait, plus que quiconque, le droit d'écrire ces trois vies que je qualifierais volontiers de vies héroïques : celles de Beethoven, de Michel-Ange, de Tolstoï. Avec quelle intensité d'émotion il nous montre, chez le premier, l'effort créateur s'élançant vers la joie à travers les pires douleurs, la bonté humaine s'étendant même à des êtres qui ne la méritent guère, l'orgueil de l'homme fort et son indépendance vis-à-vis des puissants du jour ;

chez le second, la tension constante de tout l'être dans la création et l'extraordinaire violence de celle-ci ; chez le troisième, l'unité profonde, morale et religieuse, de l'œuvre. Il arrive souvent que, pour la facilité de l'exposé et aussi par la mauvaise habitude de substituer l'abstraction au concret, l'on scinde l'histoire d'une vie en plusieurs tronçons : que de fois, en parlant de Tolstoï, n'a-t-on pas mis à part les écrits de sa première manière, puis ceux de sa période de plein épanouissement littéraire, *Guerre et Paix*, *Anna Karenine*, et élevé une cloison entre cette époque et les trente dernières années comprenant le développement d'idées religieuses et sociales ! Que ces dernières sont en puissance dès le début de l'écrivain, que la vie de Tolstoï présente une véritable unité, d'un développement logique très serré, c'est ce que Romain Rolland a su voir et nous faire voir avec lui.

III

Romain Rolland a imaginé une vie d'artiste, il en a suivi toute l'évolution : c'est le sujet de *Jean Christophe*. Il faudrait pouvoir étudier à fond une œuvre aussi complexe, aussi riche en faits, en descriptions, en idées. On ne peut songer ici ni à en donner un résumé, ni même à dire tout ce qu'elle suggère de nouveau. Je me contenterai de définir l'impression que j'en ai conservée, la lecture terminée.

« Il est si difficile », avoue Romain Rolland (*Musiciens d'aujourd'hui*, p. 118), « de juger une personnalité, surtout en pleine vie, au milieu de son développement ! Tout homme est une énigme, non seulement pour les autres, mais pour lui. Il y a une grande présomption à prétendre connaître qui ne se connaît pas tout-à-fait soi-même. Et pourtant, l'on ne peut se dispenser de juger : c'est une nécessité, pour vivre. Aucun de ceux que nous voyons, aucun de ceux que nous connaissons ou que nous disons connaître, aucun de nos amis, de ceux que nous aimons, n'est tel que nous le voyons ; sou-

« vent, il ne ressemble en rien à l'image que nous en
« avons : nous marchons au milieu des fantômes de notre
« cœur. Il faut juger pourtant, il faut construire, il faut
« créer, si nous ne voulons pas nous dissoudre dans l'in-
« tie. Mieux vaut l'erreur que le doute, — pourvu qu'elle
« soit de bonne foi. L'essentiel est de dire ce qu'on sent
« et ce qu'on croit ».

Jean Christophe n'a pas été composé au jour le jour, un volume après l'autre, pour le plaisir d'écrire et de suivre des personnages dans leurs actions et leurs rêves. Bien au contraire ! L'œuvre s'est développée logiquement, étant née d'une pensée qui en occupe le centre et qui s'est organisée de proche en proche à travers les différents volumes qui la réalisent. C'est dès 1888 (alors que *l'Aube* ne parut qu'en 1904) que Romain Rolland conçut pour la première fois l'idée d'écrire la vie d'un musicien imaginé par lui. En 1890 lui vint l'inspiration de faire de ce musicien un cœur pur et vaillant, aux écoutes de toutes les manifestations de la vie et ardent à les traduire dans son art, et de le mettre aux prises avec la société contemporaine.

Le plan se dessina peu à peu. Vers 1896, il était construit. De 1897 à 1900, l'auteur rédigea des pages se rattachant à des parties très éloignées les unes des autres dans son œuvre ; certaines pages des premiers et des derniers volumes furent rédigées d'abord. On voit que selon le développement et les exigences de l'idée dont l'œuvre était issue, et comme par une véritable nécessité intérieure, celle-ci se réalisa graduellement. Pour prendre une comparaison, c'est ainsi que Wagner, contrairement aux habitudes de l'opéra, conçut son *Anneau du Nibelung* en quatre journées, parce que sa conception exigeait logiquement un pareil développement.

De même, sans se soucier des traditions ni du succès, et uniquement pour obéir à son sentiment, Romain Rolland se mit au travail et l'on sait à quel point son *Jean Christophe* possède toutes les qualités des livres qui éma-

ment directement de la personnalité de leur auteur et la traduisent.

Nous suivons le personnage de Jean Christophe depuis ses premières années, il nous est montré dans son entourage, nous éprouvons avec lui les impressions de la nature qui le touchent, nous le voyons grandir sous nos yeux ; après avoir vécu avec lui en Allemagne, son pays d'origine, nous passons quelques années en sa compagnie dans les milieux parisiens. Nous le suivons dans ses voyages. Nous assistons à sa fin. Il nous paraît, plus nous avançons dans la lecture, que, tout en demeurant bien individuel, Jean Christophe porte en lui une âme collective, exprime la pensée et les efforts d'un temps, d'une génération. Et l'auteur ne l'interprète-t-il pas ainsi en le comparant au Saint-Christophe de la légende chrétienne ? Saint-Christophe traversa l'eau en portant Jésus enfant d'une rive à l'autre. Jean Christophe porte en son cœur les douleurs et les espoirs qu'une génération, arrivée à maturité aujourd'hui, a conçus et la force créatrice de la génération montante ; il est comme le pont de l'une à l'autre.

Aussi se montre-t-il à nous comme une force naturelle. Nous restons étonnés de sa vigueur, de son besoin d'expansion. Il n'a rien de voulu, de calculé ; il est tout instinct, poussée intérieure. Les systèmes lui déplaisent. La vie seule l'exalte ; il la sent passer en lui ; il communique en elle avec tous les êtres et c'est la vie qu'il essaie de traduire dans ses créations musicales.

Dans ses études d'histoire de la musique, Romain Rolland évite de nous accabler de détails techniques et ne retient que ceux qui sont strictement nécessaires ; de même ici, il nous donne peu de renseignements sur le contenu des œuvres musicales qu'écrivit son Jean Christophe, mais insiste sur la vie qui vibre en elles, sur la vie qu'il aime et à laquelle il croit.

Il ne faut pas s'étonner de ce qu'il y a d'un peu débrillé parfois chez Jean Christophe. Nous ne devons pas nous attendre à ce qu'une force instinctive et toujours prête à

éclater adopte une manière réservée, une tenue mondaine. Nous n'aurions pas le droit de l'exiger.

Le très pénétrant critique, le sympathique historien de la littérature française des dernières années, André Beau-nier semble s'étonner (dans son article de la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} Décembre 1912) des amours succes-sives de Jean Christophe ainsi que de la part qu'il prend, dans le *Buisson ardent*, à une émeute dont le résultat est mince et l'importance, disproportionnée à ce qu'il risque de perdre : toute l'œuvre qu'il veut créer encore. Jean Christophe méprise, au fond, la politique ; malgré ses sym-pathies pour le peuple et ses attaches avec lui, il voit les défauts des politiciens qui le guident. Sans doute ! Mais il ne faut pas oublier que la force que Jean Christophe sent en lui, fuse par toutes les issues et se déchaîne comme elle peut. Elle a besoin d'air, de lumière, de mouvement, d'expansion. Jean Christophe se jette à corps perdu dans les passions, il se plonge tout entier dans le moment : ainsi, vers la fin de sa vie, arrivé sous le soleil de la Méditerranée, il se sent si heureux, si rajeuni qu'il oublie le but de son voyage, s'attarde huit jours entiers là où il se trouve bien, au lieu d'aller à Rome où il est attendu. Il s'identifie avec cette lumière, ce soleil, cette liberté.

Et s'il a plusieurs amours, chacune des femmes qu'il aime correspond à l'un des aspects de sa nature, à l'un des instincts essentiels qui l'animent. Il ne faut pas recher-cher ici le raffinement du sentiment ni la tenue d'un es-pirit que dominerait la raison : Jean Christophe se renierait lui-même sous cette forme là. Il se jette à corps perdu dans la mêlée ; l'odeur de la poudre et la vue du sang l'eni-vrent : c'est encore parce qu'avant tout les instincts ne se raisonnent pas en lui, qu'ils obéissent à leur poussée primesautière.

Dans toute la seconde partie de l'œuvre, le personnage d'Olivier est au premier plan et devient aussi important que Jean Christophe. Olivier, comme Christophe, me pa-raît être la quintessence de toute une race d'hommes :

c'est l'énergie concentrée et intellectualisée, fruit d'une longue et tenace tradition, c'est l'effort persévérant, conscient de lui-même, poursuivant son but : il symbolise la fleur de la jeunesse instruite de France. Il ne manque pas d'héroïsme non plus, mais cet héroïsme est vrillé en lui-même ; il se contient ; l'action est plus intérieure. Aussi Olivier parvient-il à vivre dans des logis obscurs, étroits ; il est tout entier dans cette concentration de la volonté et de l'idée, plein de cœur, lui aussi, et ému de la beauté des choses, de la vie et de la bonté, mais peu actif, peu porté à l'expansion, tandis que Christophe l'est bruyamment, avec passion et fureur : il lui faut l'air libre.

On a remarqué que ces deux natures résument la combinaison des tendances qui animent la génération d'hommes née un peu avant la guerre franco-allemande et qui, élevée de 1870 à 1890, déploya dans ces dernières années son activité. Elle porte à la fois les fruits d'une culture raffinée, intellectualisée et certaines tendances actives s'échappant dans beaucoup de directions, sans donner utilement tout ce qu'elles portent en soi ; concentrée par l'esprit, cette génération ne l'est pas assez par la volonté.

Il faudrait, pour donner l'impression de la vie riche de l'œuvre dont nous parlons, évoquer les figures inoubliables de tous ceux qui s'y rencontrent, depuis l'Oncle Gottfried jusqu'à Grazia. Il serait nécessaire aussi de montrer le fond animé sur lequel se meuvent les personnages, à savoir la nature et la société, qui toutes deux jouent un rôle si important et colorent mainte page du livre ; enfin, de rappeler les entretiens entre Jean Christophe, Olivier et les autres personnages et le monde d'idées qui s'y agite.

Les idées qui se dégagent de la vie des choses et des actions des hommes ont une importance primordiale dans l'œuvre, et c'est pourquoi chacun s'y retrouve un peu, y découvre une part de ses sentiments et de ses pensées. Il serait pourtant faux de dire que les convictions des personnages principaux, ce que pense Christophe ou Olivier, ne soient que la reproduction des réflexions de l'auteur.

Elles sont cela, sans aucun doute, mais aussi quelque chose de plus que nous essaierons d'expliquer.

Les personnages que crée un écrivain sont autre chose et plus que lui, disons-nous : car une fois créés, ils se meuvent en quelque sorte comme d'eux-mêmes, ils parlent et agissent indépendamment de la volonté consciente de l'auteur ; ils discourent avec lui ; je dirai presque qu'ils lui apprennent quelque chose. D'où cela vient-il ? De ceci : ce que nous connaissons consciemment est très limité en comparaison de tout ce que notre vie inconsciente crée ; or les personnages que nous créons naissent après une longue gestation ; ils ont été portés dans notre inconscient, ils y puisent leur force, et notre conscience s'étonne de tout ce qu'ils nous apportent de nouveau : ce nouveau était en nous sans que nous nous en fussions aperçus, tant est belle et généreuse la nature.

Puis, Christophe comme Olivier voient les choses à leur point de vue chacun ; ainsi les idées qui naissent dans l'esprit d'Olivier, au point de vue où il est placé, sont autres que celles qui viennent à l'esprit de Christophe. D'où, le dialogue. Si Platon, le grand artiste en dialogue, eût préféré à cette forme un exposé dogmatique, sa pensée aurait perdu beaucoup en richesse et en multiplicité.

Il arrive évidemment que Romain Rolland prête à ses personnages des développements qui lui tiennent à cœur. Mais ils prennent alors une couleur différente de celle qu'ils revêtiraient dans un article où il parlerait en son nom. Un exemple : notre auteur voudrait, nous le verrons bientôt, qu'au théâtre on représentât au peuple français ses glorieuses actions, celles qui sont héroïques, belles et propres à nous émouvoir, à nous armer de vaillance. Il met une thèse analogue dans la bouche de Christophe, mais avec un tour tout spécial, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par cette page. Christophe parle à Olivier. Il lui énumère en musicien ce qu'un Français pourrait écrire dans l'art qui est le sien : « Vous vous guidez à des genres qui ne sont pas faits pour vous, et vous ne faites

« rien de ce qui vous convient. Vous êtes le peuple de
« l'élégance, de la poésie mondaine, de la beauté dans
« les gestes, les pas, les attitudes, la mode, les costumes,
« et vous n'écrivez plus de ballets, vous qui auriez pu
« créer un art inimitable de la danse poétique... — Vous
« êtes le peuple du rire et de la comédie, et vous ne faites
« plus d'opéras-comiques, ou vous laissez ce genre à des
« sous-musiciens, des épiciers de la musique. Ah ! si j'étais
« Français, je mettrais Rabelais en musique, je ferais des
« épopées bouffes... Vous êtes un peuple de romanciers,
« et vous ne faites pas de romans en musique : (car je ne
« compte pas pour tels les feuilletons de Gustave Charpen-
« tier). Vous n'utilisez pas vos dons d'analyse psychologi-
« que, votre pénétration des caractères. Ah ! si j'étais
« Français, je vous ferais des portraits en musique... (Veux-
« tu que je te dessine la petite, assise en bas, dans le
« jardin, sous les lilas?)... Je vous écrirais du Stendhal
« pour quatuor à cordes... — Vous êtes la plus grande
« démocratie de l'Europe, et vous n'avez pas de théâtre du
« peuple, pas de musique du peuple. Ah ! si j'étais Fran-
« çais, je mettrais en musique votre Révolution : le 14
« juillet, le 10 août, Valmy, la Fédération, je mettrais le
« peuple en musique ! Non pas dans le genre faux des
« déclamations wagnériennes. Je veux des symphonies, des
« chœurs, des danses. Pas de discours ! J'en suis las. Qu'on
« ne parle pas toujours dans un drame musical ! Silence
« aux mots ! Peindre à larges traits, en de vastes sympho-
« nies avec chœurs, d'immenses paysages musicaux, des
« épopées Homériques et Bibliques, le feu, la terre et
« l'eau et le ciel lumineux, la fièvre qui gonfle les cœurs,
« la poussée des instincts, des destins d'une race, le triom-
« phe du Ryihme, empereur du monde, qui asservit les
« milliers d'hommes et lance les armées à la mort... La
« musique partout, la musique dans tout ! Si vous étiez
« musiciens, vous auriez de la musique pour chacune de
« vos fêtes publiques, pour vos cérémonies officielles, pour
« les corporations ouvrières, pour les associations d'é-

« tudiants, pour vos fêtes familiales... Mais avant tout,
« avant tout, si vous étiez musiciens, vous feriez de la
« musique pure, de la musique qui ne veut rien dire, de la
« musique qui n'est bonne à rien, à rien qu'à réchauffer,
« à respirer, à vivre ».

IV

Il me reste à parler du théâtre de Romain Rolland. Presque toutes ses œuvres dramatiques ont comme personnage principal la foule, le peuple. Dans son *Théâtre de la Révolution*, il n'est pas question d'intrigue habilement combinée ni de caractère d'une psychologie subtile; ce que doit être ce théâtre du peuple? « De larges actions, « des figures aux grandes lignes, vigoureusement tracées, « des passions élémentaires, au rythme simple et puissant; « des fresques, et non des tableaux de chevalet; des symphonies, et non de la musique de chambre. Un art monumental, fait pour un peuple, par un peuple ». (*Le théâtre du peuple, essai d'esthétique d'un théâtre nouveau*, p. 113).

Il reprend, amplifie et réalise ces belles paroles de Michelet à ses étudiants : « Tous ensemble, mettez-vous simplement à marcher devant le peuple. Donnez-lui l'enseignement souverain, qui fut toute l'éducation des glorieuses cités antiques : un théâtre vraiment du peuple. « Et sur ce théâtre, montrez-lui sa propre légende, ses actes, ce qu'il a fait. Nourrissez le peuple du peuple... Le « théâtre est le plus puissant moyen de l'éducation, du « rapprochement des hommes; c'est le meilleur espoir peut-être de rénovation nationale. Je parle d'un théâtre immensément populaire, d'un théâtre répondant à la pensée du peuple, qui circulerait dans les moindres villages... « Ah! que je voie donc, avant de mourir, la fraternité « nationale recommencer au théâtre!... un théâtre simple « et fort, que l'on joue dans les villages, où l'énergie du « talent, la puissance créatrice du cœur, la jeune imagination des populations toutes neuves, nous dispensent de

« tant de moyens matériels, décorations prestigieuses, « somptueux costumes, sans lesquels les faibles dramatur- « ges de ce temps usé ne peuvent plus faire un pas... « Qu'est-ce que le théâtre? L'abdication de la personne « actuelle, égoïste, intéressée, pour prendre un rôle meil- « leur. Ah! que nous en avons besoin!... Venez, je vous « prie, venez reprendre votre âme au théâtre populaire, « votre âme au milieu du peuple!»

Ces paroles propagent un projet élaboré, pendant la Révolution, par la Convention nationale. Mais l'on peut dire que le théâtre du peuple n'a jusqu'à présent été réalisé qu'imparfaitement. Romain Rolland crée un véritable théâtre du peuple dans ses drames de la Révolution : les personnages y apparaissent simples et grands, tout d'un bloc, comme l'histoire nous les montre dans l'éloignement, tout entiers en un caractère dominant, en une action ferme, en une conduite arrêtée. Chacun réalise un type défini et se meut toujours en rapport avec l'action collective, avec le peuple. Le peuple! il sacrifie souvent les meilleurs de ses enfants. Ils viennent de lui, puisent leur force en lui et y retombent. Leur mort glorieuse est encore de la vie : qu'importe l'existence d'un homme, pourvu que la liberté règne! Et son règne ne viendra que par le sacrifice joyeux et sans peur.

Ainsi, selon Romain Rolland, le théâtre du peuple doit faire naître l'énergie au cœur des hommes et les aider à conquérir leur idéal. Il doit nous conduire vers un monde nouveau.

Les formes de théâtre qui dominent en France et ailleurs parlent-elles vraiment au peuple? Racine ne s'adresse qu'à de rares lettrés; Corneille est plus simple, il insiste, il a de la force, mais que de choses peu intelligibles et que de rhétorique! Puis, l'action est lente, les personnages peu nombreux. Le drame romantique? Il serait absurde d'y penser; il faut préserver le peuple de ses abstractions, de son bluff, de son langage bruyant. Enfin, les pièces qui amusent le bourgeois sont sévèrement jugées; elles ne peu-

vent que salir l'âme. Sophocle ou Shakespeare sont plus proches du peuple ; certaines pièces contemporaines à portée sociale aussi. Et pourquoi ne pas traiter au théâtre l'épopée nationale ? Ne remplit-elle pas les conditions qu'exige le drame populaire : émotions variées, réalisme vrai, moralité simple ? Ne pourrait-on, en simplifiant le décor et la mise en scène, arriver à des spectacles moins coûteux ? C'est ainsi que Romain Rolland explique ce qu'il a voulu réaliser dans son *Théâtre de la Révolution*.

Aërt, des *Tragédies de la Foi*, se sépare par certains côtés des autres œuvres dramatiques de Romain Rolland. Le peuple n'y paraît pas comme ailleurs. Pourtant, on le sent autour de soi ; on ne le voit pas, on l'entend un peu vers la fin de la pièce. Mais il est toujours présent à la pensée d'Aërt. La psychologie de ce dernier est plus complexe que celle des héros des autres drames. Ce jeune prince, dont le cœur vibre avec la conscience endormie, hélas ! de son peuple, est d'une exaltation excessive, à laquelle ses forces correspondent mal. En ce sens, il s'apparente à Olivier. Cette âme ardente cachée sous une enveloppe frêle, a un besoin immodéré d'affection en même temps que d'héroïsme et elle n'est pas assez forte pour contenir et l'héroïsme et l'affection.

Tragédies de la foi : c'est sous ce titre que figurent *Aërt*, *Saint-Louis* et le *Triomphe de la Raison*. La foi d'Aërt, c'est la croyance en sa patrie vivante et consciente d'elle-même, c'est l'amour de son pays et de son peuple : ce peuple doit être délivré de ceux qui endorment ses forces. La Raison, dans les fêtes de la Révolution, n'est pas l'abstraction intellectuelle des philosophes, elle est aussi une foi.

Il en est donc de ces tragédies comme des vies héroïques, de Jean Christophe comme du théâtre de la Révolution : Romain Rolland veut nous donner une leçon d'énergie. Je le mettrais volontiers en opposition avec les tendances intellectuelles qui dominèrent un instant en

France et se réclament de Renan. A force de raisonner, on perdait le pouvoir d'agir : si l'on pèse les motifs, tout devient jeu d'esprit, le scepticisme ruine l'action. A quels résultats déprimants ne conduit pas le raisonnement pur, sans contact avec la vie ! On reconnaît le mérite de l'effort moral ; mais ne se trompe-t-on pas en créant des valeurs, en s'affirmant ? Ne ferait-on pas mieux de ne pas intervenir et de se réfugier dans une contemplation qui plane au-dessus des choses ? Le même état de pensée se complaisait dans la métaphysique de Schopenhauer et se désaccoutumait de la lutte. Prospero s'éloigne avec dégoût des agitations humaines. Le peuple n'est pour lui que Caliban : il n'y voit rien d'autre. La vulgarité, non la force. Tout à l'opposé, Romain Rolland nous montre les fils de la Révolution portant en eux un monde nouveau ; sans doute ils ne reculent pas devant ce qu'un observateur impartial flétrirait du nom d'injustice. Mais ont-ils le temps de penser à cela ? Il faut agir ; l'action se crée sa raison. Il faut marcher de l'avant et supprimer les hésitants ; il y a des moments où hésiter, c'est trahir.

Leur violence est l'expression de leur puissance. Peu de personnages aussi caractéristiques à ce sujet que Verrat, dans les *Loups*. Il envoie à la mort ceux qu'il n'aime pas et qui pourtant combattent sans défaillance à ses côtés ; mais il les croit trop tièdes, capables de trahir la cause du peuple, et il les traite comme s'ils l'avaient trahie déjà ; mais il est brave, il passe à travers le feu des ennemis, il risque cent fois sa vie et ses soldats le proclament leur général.

Romain Rolland, dans ses drames, dans son Jean Christophe comme dans ses vies héroïques, échappe au scepticisme et à l'intellectualisme pour proclamer la vie ; il en a la passion, il l'aime ; il communit avec sa richesse inépuisable, avec la force qu'elle fait rayonner ; il nous donne une rare leçon d'énergie.

Cette leçon est d'autant mieux acceptée qu'elle n'a rien de dogmatique et que nous sommes conviés à la tirer nous-

mêmes des événements qu'on nous présente. Elle ne consiste pas à nous faire raisonner sur des abstractions, mais à laisser monter en nous la force instinctive de la nature. La sympathie pour la vie des choses et pour l'humanité ne nous donne-t-elle pas une force profonde, intense, et ne nous sentirions-nous pas soutenus par elle, avec la conscience de ne former avec elle qu'un seul tout ?

GEORGES DWELSHAUVERS.

LE JARDIN DE M. DERBEL

(suite)

Les dimanches suivants le patron de la Concorde, attendit vainement sa clientèle. Seul le sculpteur Mause, qui vivait constamment dans ses rêves se montra : encore semblait-il fort pressé et disparut-il bientôt en secouant sa longue chevelure.

Comme aux jours de propagande et de scrutin les autres s'étaient cantonnés dans le local de leur groupe.

Les partisans de Lebrun, sous le nom des « Amis de Pie IX », avaient leur cercle en face de l'église. Souvent se glissait parmi les buveurs la soutane noire d'un abbé. Des portraits de papes et d'évêques souriants bénissaient dans leur cadre par-dessus les cuivrieres de la fanfare amoncelées au long du mur. Un crucifix s'écartelait près du comptoir, tandis qu'au fond de la salle un rideau de théâtre montrait la coupole de St-Pierre avec la colonnade du Vatican. Aux grandes circonstances du Carnaval et de la Kermesse, il se levait pour quelque comédie bénigne, ou quelque drame dont l'action édifiante se nouait strictement entre hommes.

Les démocrates eux aussi avaient leur scène. Mais plus libres, ils admettaient le vaudeville et même dans le clan adverse on parlait avec des mines prudes de certain piano toujours ouvert pour accompagner les vocalises des grandes chanteuses de passage. Une pile de romans derrière la vitre d'une armoire justifiait le titre intellectuel qu'ils avaient choisi « La Pensée Libre, — Société de Lecture ».

Mais on était loin de ces pacifiques distractions. La vente ayant été fixée au mois suivant, ce n'était pas trop.

que de se concerter tous les jours. Dès le matin, les plus ardents se tenaient en permanence autour des chopes. Un grand service d'espionnage avait été organisé : presque d'heure en heure arrivait le rapport de quelques paroles ou d'une démarche des champions d'après lesquelles il fallait supputer leurs chances. Alors les partisans de Lebrun invoquaient la richesse de leur chef tandis que les démocrates exagéraient son avarice.

Le soir, la réunion se complétait de tous ceux qu'avaient retenus leur négoce. La flamme des lampes chauffait les crânes et les idées. Peu à peu sous le frottement des commérages, toutes les haines se réveillaient, toutes les petites jalousies qui composent dans une petite ville le ferment politique. Des orateurs se levaient : ils évoquaient la liberté de la pensée, le service personnel, la restauration de la peine de mort, tous les grands principes du parti. A force de triturer ces cadavres, ils semblaient se gonfler d'une vie belliqueuse et farouche. C'est en leur nom qu'il fallait acheter les jardins. Un poing par moment partant tout seul par-dessus les têtes, allait menacer le visage d'un contradicteur terrible mais lointain.

Mais c'était la nuit surtout, dans l'ombre, que fleurissaient les courages ; souvent on s'en allait par groupe vers la maison de quelque adversaire plus détesté. Blotti au long d'une façade, on regardait s'éteindre les dernières lumières, et c'était alors une volupté de se faufiler sur la pointe des pieds jusqu'à la demeure et de glisser, avec quelles précautions ! dans la boîte aux lettres de gros paquets d'ordures.

A la vérité les deux adversaires ne se montraient pas à ces réunions. Lebrun effectivement désirait les jardins. Grand manieur d'affaires, il avait flairé dans leur achat une excellente spéculation et il laissait couler les événements, heureux de cette querelle d'où il ne manquerait pas de sortir avec une situation politique plus solide et un capital arrondi.

Quant à Mannaert il maigrissait ; de jour en jour il

voyait diminuer l'ampleur de son ventre démocratique.

Après le départ de ses amis il était resté longtemps prostré sur sa chaise, n'osant même pas une protestation sous le regard supérieur de son épouse.

— Voyons, mon pauvre ami, lui avait-elle daigné expliquer, tu comprends bien qu'ils sont tous emballés aujourd'hui : ils ont la fièvre. Ils pensent que tu veux acheter le jardin, laisse-les dans leur croyance. Bientôt ils n'y songeront plus.

Mais voici que, faute de s'être dégagée, elle voyait la ville tout entière attentive à ses mouvements. On l'interrogeait chez le boucher ; les dames du parti adverse ne la saluaient plus. Chaque jour augmentait son embarras et son esprit ne lui inspirant même pas, un expédient pour en sortir, elle ne cessait de geindre et elle prenait des airs pitoyables pour déplorer les aventures où l'entraînait la fougue de son époux.

Vainement le pauvre homme courbait la tête acceptant ses reproches comme il avait autrefois suivi son inspiration.

De l'aube jusqu'au soir c'étaient des alternatives de plaintes ou de récriminations, d'ironies ou de larmes, qui le pourchassaient, le criblaient, l'inondaient, avec un acharnement de bourrasque, devant la vaisselle de sa table, entre ses mécaniques et jusque sous les draperies à ramages de son lit conjugal !

De plus les affaires allaient mal. Sournoisement, circonvenus par Lebrun, prétendait Madame, les acheteurs se retiraient ; d'autres ne payaient pas, certain même fit banqueroute, un client très précieux d'un tonneau par semaine.

Ce jour là il y eut une grande scène dans le salon. Plantée devant le brasseur, Madame lui arracha son journal et croisant les bras, lui prophétisa leur ruine prochaine. De page en page elle montra dans son Grand Livre le compte des clients infidèles, biffé d'un large trait à l'encre rouge.

— Je divorcerai, cria-t-elle, puisqu'il ne te suffit pas

de fabriquer de la bière, puisque tu veux jouer au grand homme, ressembler à cet imbécile de Voltaire, un artiste sans doute, avec ses cheveux longs comme ceux du sculpteur.

Elle la détestait à présent cette face blanche s'étalant sur la cheminée à la place de sa belle pendule. Le malheur était entré dans la maison avec ce buste. Dans sa rancune, aux jours de nettoyage, elle ne le frottait plus et même elle affectait de lui lancer avec ses plumeaux de gros paquets de poussière.

Mais sa colère éclatait surtout aux entrées de M. Moran l'herboriste. Deux fois par jour, en fidèle lieutenant, il venait rapporter à Mannaert les différentes phases de la bataille. Depuis qu'elle avait commencé, il rayonnait. Il ne sortait plus qu'armé d'un robuste gourdin et il serrait les mains de son chef, à petites secousses expressives d'enthousiasme et d'ardeur concentrée.

Tout de suite le saisissant par le bras, il l'entraînait dans leur coin aux confidences. C'était au bout du jardin, dans une gloriette, au bord de la rivière. Chaque fois les nouvelles avaient de l'importance : Lebrun avait rencontré le notaire, ou bien il était en voyage ; une fois — ce fut un grand jour — on découvrit que la servante du député recevait un militaire. Naturellement on en suspectait la moralité du maître.

Le brasseur répondait à peine.

Devant lui, sur l'autre rive, s'étalait une série d'enclos pareils au sien, avec leur quai de brique et leur égoût d'où coulaient des eaux multicolores et fumantes. Tout au bout il y avait un pêcheur à la ligne, endormi, les jambes pendantes, sous un large chapeau de paille :

— Il ne fait pas de politique celui-là songeait Mannaert...

— Allons, maître, concluait Moran, tenons bon. Le jardin est à nous. Pour moi, je vais me relancer dans la fournaise.

Et sa canne en disparaissant faisait encore des moulinets entre les branches.

D'autres fois, les jours de pluie, ils allaient au salon, sous le buste de Voltaire. Dans son lyrisme, Moran enjambait le paillason sans le voir. Il causait en gesticulant, déplaçant les housses du fauteuil, toujours en mouvement, avec ses semelles remplies de boue. Cette négligence torturait le brasseur et il s'abrutissait à suivre la marche incessante de ces pieds promenant leur talon boueux sur les fleurs de son beau tapis neuf.

Souvent quand l'herboriste était parti, M. Mannaert laeder de la gauche démocratique, se jetant à genoux dispersait à coups de mouchoir les grains de sable.

Pendant à force d'écouter Moran, de s'entendre répéter « Courage, Mannaert, vous aurez le jardin », le brasseur commençait de croire lui-même à la réalité d'un désir que la rumeur publique lui prêtait si largement. Il y songeait malgré lui. L'achat des terrains après tout ne lui paraissait plus une si dangereuse affaire. Habilement morcelés, ils pourraient se revendre, laisser des bénéfices, de gros bénéfices même puisque Lebrun les avait devinés. Et puis ainsi que le répétait l'herboriste, il avait une mission : la gloire entière d'un parti dépendait de sa conduite.

Toutes les idées, autrefois répandues par son épouse lorsqu'elle lui préparait son rôle politique, se levaient peu à peu d'une poussée tardive mais féconde.

Il se surprit, plusieurs fois, seul dans sa gloriette, à murmurer les discours qu'il prononcerait à l'instant de son prochain triomphe. Il enviait moins le pêcheur qui sommeillait les jambes pendantes au bord du quai. Au souffle des grands mots « Emancipation », « Avenir Social », sa taille se dressait avec plus de force et il restait de longues heures devant la tête du Voltaire s'ingéniant à copier son sourire et la profondeur de son regard.

C'était son tour à présent de stimuler sa femme. Il essaya timidement d'abord le soir à l'heure du coucher. Ayant déposé ses binocles, en chemise, et les cheveux

dénoués sur sa maigre échine, elle avait quelque chose de moins rébarbatif, de plus féminin qui disposait à la confiance. Un peu plus tard il risqua des calculs, osa même un rappel des anciens rêves. Non seulement l'époque de la vente, mais celle des élections était proche.

Il évoquait le moment où définitivement célèbre par l'achat du jardin il poserait sa candidature et serait élu à la Chambre.

— Nous irons à Bruxelles, disait-il, tu auras de belles robes comme Madame Lebrun ; sans compter qu'il est question de donner un libre-parcours aux femmes des députés, et que nous voyagerons pour rien.

— Pour rien ! répétait-elle.

Cet argument la laissait rêveuse.

A mesure que Mannaert devenait plus éloquent, l'ombre poussiéreuse qui attristait le front du Voltaire semblait se dissiper. La figure paraissait plus claire, le pli des lèvres plus souriant. On eût dit que le plâtre doué de vie se fut réjoui des progrès de son élève.

Un matin, le brasseur le trouva net et lisse, comme au jour où il l'avait reçu : Madame Mannaert devant la cheminée tenait encore le plumeau.

Elle venait de recevoir une commande importante de la Société de Lecture.

— Eh bien, soit, dit-elle, tu iras à la vente. Essaie d'acheter les jardins. Mais sois raisonnable en poussant les enchères. Du reste, je t'y accompagnerai ; et si tu m'entends tousser, jure-moi de lâcher la partie.

Il jura. Ils s'embrassèrent.

Le soir, pour la première fois depuis sa rencontre avec Lebrun, Mannaert alla serrer la main de ses amis au Cercle. On l'entoura. On dégusta sa bonne bière. On le hissa sur une table. Dans un grand mouvement d'enthousiasme il récita toutes les phrases qu'il avait composées ; puis il émit comme une déclaration de principe, sa volonté expresse d'acquérir à tout prix ce jardin.

Les applaudissements éclatèrent si fort qu'on les entendit jusqu'au local des « Amis de Pie IX ».

Ensuite on se rapprocha pour chuchoter d'un projet dont on rêvait depuis longtemps. Il s'agissait d'une manifestation qui eût éployé par les rues de Ternande, toutes les forces du parti démocratique. On interrogea M. Mause le sculpteur. Bien qu'il dédaignât la politique, il ne manquait aucune réunion du Cercle. Il assura que de pareilles sorties étaient fréquentes dans les grandes villes, surtout les soirs, aux flambeaux. On adopta ce conseil. Pour être au complet la date fut fixée au dimanche suivant ; et, chacun ayant juré le secret, on se sépara dans le mystère.

Seulement en se coulant au lit près de sa femme Moran fut le premier à faire ses confidences. En même temps, les « Amis de Pie IX » s'intriguèrent de tout le papier qui sortait de la boutique de Bonsol pour la confection des transparents et banderolles. Si bien qu'ayant doublé leur service d'espionnage, ils apprirent les intentions des adversaires et décidèrent, eux aussi, pour le même soir, un cortège.

Donc, le dimanche, vers les neuf heures, après avoir renouvelé force recommandations, montré même l'endroit où reposait le testament, les Ternandois prirent congé de leur épouse. Les rendez-vous étaient fixés sous les marronniers devant l'église et sur une petite place au bord de la rivière.

Il faisait un temps frais et doux de Septembre. La flamme des torches montant droit entre les arbres éclairait le dessous des feuilles immobiles sur le ciel étoilé.

Deux formidables « En Avant » retentirent. Les transparents s'illuminèrent et les deux groupes se mirent en marche.

En tête venaient les fanfares à la clarté des flambeaux ; des gamins portaient des pancartes rouges ou bleues et les hommes allant au pas tenaient vaillamment le gourdin sur l'épaule.

La rencontre se fit à la Grand'Place. On se tassa pour

se narguer sur les trottoirs. Les lumières courant sur les façades montraient des têtes inquiètes aux fenêtres ; les cafés étaient clos. Personne n'osa traverser l'espace vide entre les groupes ; mais les musiciens soufflaient très fort et des huées par moment augmentaient le vacarme.

Il y eut un instant d'émoi lorsque parut sur le perron de l'hôtel de ville M. le bourgmestre avec son écharpe, renforcé de trois agents.

Finalement la victoire resta aux « Amis de Pie IX » dont une « Brabançonne » éclatante couvrit l'hymne des démocrates.

Cette imposante manifestation exaspéra les colères. Les anciens amis de la Concorde, en se rencontrant échangeaient des regards farouches. Tout le monde s'épiait derrière les rideaux. Les femmes elles-mêmes causant sur le seuil des églises ou dans les boutiques avaient des gestes plus nerveux sous leur mante. Si profonde fut l'attention qu'il y eut un décès, puis un mariage sans que l'on critiquât la toilette de la fiancée ou la classe des funérailles.

Enfin le moment de la vente arriva.

De grand matin, le brasseur Mannaert se dirigea vers le local du juge de paix. Il avait fièrement rejeté sa chevelure en arrière et boutonné sa redingote à la façon des duellistes. Sur le seuil, sa femme lui recommanda encore :

— Surtout, mon ami, ne te laisse pas emporter. Pousse tes enchères avec calme, et arrête-toi dès que je tousserai.

C'était un lundi, jour de marché. Des campagnards en sarrau bleu circulaient entre les échoppes alignées en trois rangs sur la Grand'Place. Des grappes de camisoles rouges, des costumes avec leur étiquette se balançaient au dessus de la foule à la devanture des boutiques. Et il y avait derrière l'hôtel de ville, près du local même où devait se faire la vente, un charlatan hissé sur des tréteaux, s'efforçant de clamer les vertus d'une poudre pour le nettoyage des étoffes.

Quelques politiciens l'entouraient en attendant l'ouverture des portes, mais son boniment ne faisait pas rire et

chacun regagna sa bande au moment d'entrer au prétoire.

Derrière une table à tapis vert, le juge de paix effilait sa barbiche, ayant à sa droite le notaire et à sa gauche un jeune greffier à figure pâle.

La famille attendait déjà : Mademoiselle Louise, M. Octave, tous les héritiers, quelques-uns ayant jugé nécessaire de reprendre le deuil.

Les partisans de Lebrun se placèrent derrière ce groupe. Mannaert avec ses amis occupa l'embrasure d'une fenêtre, tandis que sa femme prête à intervenir se dissimulait dans le public qui tendait le cou au fond de la salle.

Toute la ville était accourue. Des paysans ayant fini leur marché portaient encore roulé au poing le licol qui avait amené leur bête. L'on se montrait aussi un Monsieur, inconnu de tous, qui portait un veston gris et dans lequel, à cause d'un calepin lui sortant de la poche, Bonsol le journaliste devina immédiatement un confrère.

La vente ne commença pas tout de suite. Lebrun n'arrivait pas. Desmares, pour gagner du temps, feignait de compulsurer des paperasses, le commis sortit plusieurs fois.

Enfin l'on reconnut sa voix derrière la porte

— Eh bien ! c'est entendu. Croyez bien, cher Monsieur, que dans la mesure de mes moyens... et sans paraître remarquer son retard, il serra la main de ses amis, enleva tout à l'aise son paletot et fit encore une causerie avec le notaire et le juge familièrement, les coudes à la barre des témoins.

Cette désinvolture exaspéra les démocrates.

On écouta presque avec indifférence Desmares adjudger les premiers immeubles. Un amateur lançait un chiffre, un héritier répondait. Le commis tristement mordait la pointe de sa plume et le marteau du notaire en tombant faisait chaque fois tressauter sur sa chaise le juge qui dormait.

Octave Derbel acheta les usines, sa sœur trois immeubles de la rue de l'Eglise. Toutes ces acquisitions dont la

moindre en temps ordinaire eût été un gros événement furent à peine commentés d'un murmure.

Puis le greffier se mit à détailler les dimensions du jardin.

— Nous avons un hectare, trois ares, couverts en partie de bâtisses et portant des arbres fruitiers... pendant que deux agents requis pour la circonstance se postaient les bras croisés devant la porte.

Il y eut un silence. Au dehors le charlatan vantait sa marchandise :

— Vous en prenez une pincée, une prise, rien qu'une dans un verre d'eau...

Ce fut Lebrun qui lança la première enchère :

— Sept mille francs, et sa voix avait la solennité du premier coup de canon sur un champ de bataille.

Le démocrate avait pâli. Du premier coup, le chiffre de Lebrun atteignait déjà ses prévisions.

Mais Morin le poussait du coude :

— A toi, Mannaert ! et il cria :

— Sept mille cent.

— Deux cents, répliqua Lebrun.

La lutte se trouvait engagée.

Ils poussaient leurs enchères alternativement, le démocrate de toutes ses forces, Lebrun mollement, du bout des lèvres, comme s'il se fût désintéressé de la vente. Pourtant une crispation lui tourmentait la bouche à chaque riposte du brasseur. Il s'énervait et, les oreilles bourdonnantes, sentait avec son calme s'échapper sa prudence d'homme d'affaires.

On arriva bientôt à dix mille francs la sphère des gros capitaux !

A mesure que le chiffre se gonflait, la voix de Mannaert devenait plus faible. Elle avait par instant des chevrotements comme d'un enfant qu'on gronde. A onze mille on ne l'entendait presque plus.

Sa femme au fond de la salle toussait comme une poi-

trinaire, mais Morin l'excitait toujours et il sentait peser sur ses épaules la volonté de son parti.

Comme dans un cauchemar, il osa...

— Onze mille cent... et comptant toujours sur une défaillance de l'adversaire il ne haussa plus que par cinquante.

Enfin à douze mille, après une toux qui parut dans la place un rugissement de lion, Mannaert abaissa les bras comme un lutteur qui tombe :

— A Monsieur Lebrun, le jardin pour douze mille francs, personne ne dit mieux, interrogea triomphalement le notaire, pendant que les amis du député se précipitaient vers la porte pour annoncer au dehors sa victoire.

Dans le tumulte qui suivit, on n'entendit pas une voix qui du fond du public annonçait un nouveau prix. C'était l'étranger, au costume gris, que Bonsol avait pris pour un journaliste.

Il dut s'approcher de la barre et répéta :

— Douze mille deux cent.

On crut d'abord à une tactique des adversaires. Mais Lebrun, heureux déjà de l'aventure, dépréciait les jardins déclarant hautement que c'était folie de sacrifier pareille somme pour un coin de terrain, tandis que Mannaert par bravade risquait une suprême enchère.

Celle-ci du reste fut couverte aussitôt par une nouvelle mise de l'inconnu et le notaire, ayant d'un dernier regard interrogé la foule, laissa définitivement retomber son marteau.

Ce fut une surprise, puis un apaisement. Du moment que ni Lebrun ni Mannaert n'achetaient le jardin la gloire de l'un et l'autre parti demeurait intacte. D'ailleurs, chacun brûlait d'envie de communiquer ses impressions sur l'arrivée du mystérieux personnage; et l'on s'achemina tous ensemble vers la sortie.

Le député s'était esquivé. Mannaert piteusement se retirait au bras irrité de son épouse.

On se détourna pour n'avoir pas à le saluer.

— Messieurs, cria Morin, si nous allions à la Concorde !
Un gai soleil illuminait les pavés de la place. Les marchands achevaient de replier leur tente. Le charlatan, sur sa chaise, s'égosillait encore :

— Vous prenez ma poudre. Et si votre ménagère vous gronde pour une tâche, vous pourrez lui répondre : « Que de bruit pour rien ».

— Comme en politique, murmura l'inconnu en passant à côté du sculpteur.

— Et comme partout, répondit celui-ci, qui aimait quelquefois la synthèse.

ANDRÉ BAILLON.

LA LÉGISLATION DU TRAVAIL

AU POINT DE VUE DE LA PRODUCTIVITÉ
ET DE L'ÉMANCIPATION DE LA CLASSE OUVRIÈRE

La législation du travail qu'on appelle aussi souvent législation sociale a pour but de veiller à la sécurité physique et morale des travailleurs et d'assurer à leur existence matérielle la plus grande somme possible de stabilité.

Elle est dictée par un sentiment de justice ; elle est une réalisation partielle de la morale sociale.

Sa préoccupation essentielle est donc en définitive éthique ; elle fonctionne au-dessus et en dehors de l'Economique et de la Productivité.

Certes, par voie de conséquence, un ouvrier bien protégé par une législation du travail pourra avoir, en puissance ou en fait, une capacité productive légèrement accrue puisqu'il travaillera dans des conditions d'hygiène physique et morale meilleures. Mais ce serait se faire illusion que d'attribuer à priori à une législation protectrice du travail, la seconde vertu d'augmenter la productivité de l'ouvrier.

Lors de la discussion de la loi sur la durée du travail dans les mines, le plus fort argument, bon ou mauvais, des adversaires de la journée de 8 heures pour le fond, n'était-il pas précisément que cette journée de 8 heures menaçait la production ?

Et cependant, si la législation du travail n'assure pas, ne déclanche pas la productivité d'une classe ouvrière, elle en est une condition primordiale.

On pourrait presque dire qu'un « Code du Travail » réalise une ambiance physique et morale favorable à la productivité et qui est au chantier, à l'usine, ce que l'école « joyeuse » est à l'éducation.

Quand nous voulons bien travailler, professeurs, savants, avocats, artistes, médecins, nous recherchons le confort aimable et salubre d'un cabinet ou d'un laboratoire bien meublé, bien aéré, bien éclairé, nous voulons aussi avoir bien dormi, bien déjeuné, nous voulons pouvoir bien dîner et nous exigeons qu'on nous laisse bien tranquilles; nous sentons et nous reconnaissons qu'un milieu physique adéquat à nos activités, qu'un ensemble de conditions matérielles et morales qui nous donnent ce précieux sentiment d'euphorie nous sont indispensables.

Mais on donnerait tout cela à certains individus qu'ils bâilleraient parce qu'ils seraient incapables de produire avec une sorte de volupté, comme ceux qui sont totalement équipés. A un travailleur intellectuel, il faut le confort de l'installation et de l'outillage, il faut la tranquillité de l'esprit, l'exemption du souci matériel de l'existence, mais il faut aussi une intelligence et une préparation, en un mot des capacités.

Il n'en peut aller autrement de l'ouvrier des usines, des chantiers, des mines, des ateliers, lui aussi requiert un ensemble de conditions objectives, extérieures à sa personne, que tend à lui assurer la législation sociale mais il a en outre besoin de qualités personnelles; intelligences, entraînement, décision, initiative, ouverture de l'esprit, auxquelles se rattache aussi directement la productivité que la tige à sa racine et que seule, confère l'éducation.

Et quand je dis l'éducation, il importe d'entendre ce terme dans son sens le plus étendu.

On peut dire, en se basant sur l'expérience, que la productivité d'un pays est en raison directe de la capacité de sa classe ouvrière. Il est impossible de caractériser la production française, allemande, anglaise, américaine sans faire une incursion dans l'histoire de la pédagogie et les régimes scolaires de ces grandes nations. L'industrie belge, la production belge est formidable mais, on l'a dit et démontré, l'ouvrier belge n'incorpore pas assez de valeur-travail, pas assez de cérébralité à la matière.

Notre production est énorme, un peu triviale, un peu grossière parce que notre ouvrier n'est pas assez fin ; que dis-je, il est à peine dégrossi ; comment pourrait-il donner des ailes, du génie, de la grâce, de la légèreté, de la valeur condensée au bois, au fer, au cuivre, s'il n'a pas lui-même des ailes, s'il est lourd, s'il rampe, s'il est sans habileté, sans imagination ?

Monsieur Omer Buyse, qui s'y connaît, après des économistes, des hommes d'affaires, des sociologues, des politiciens qui étaient allés voir à l'œuvre le peuple ouvrier américain et qui en étaient revenus émerveillés, a passé, après eux l'Océan, pour aller voir, lui, travailler le peuple scolaire des États-Unis et il est revenu avec la clef des merveilles de la production et de la productivité de cette étonnante nation.

Son livre sur « Les Méthodes américaines » nous a fait mieux comprendre que la visite d'une exposition de Chicago ou de Saint-Louis, que, tant vaut un système d'éducation, tant vaut l'homme de demain et, en l'espèce, le producteur ouvrier ou ingénieur.

« L'ouvrier américain, dit l'ancien directeur de l'Université du Travail de Charleroi, est le prototype de l'ouvrier européen de l'avenir. Dans toutes les professions qualifiées, il est un homme instruit, le règne de l'ouvrier du passé dont le savoir se bornait à des recettes, des procédés, des tours de main et des secrets, est depuis longtemps terminé dans les usines du Nouveau Monde. Toutes réalisent le labour-saving, l'économie de main-d'œuvre par l'emploi de machines-outils perfectionnées ; la conduite intelligente des outils nécessite plus de cerveau et de nerfs que de muscles, plus d'attention, de décision rapide et d'habileté manipulative que de force physique ». (1) Et c'est bien vrai. Ayant demandé, au cours d'une enquête, à M. S., fabricant de chaussures à Forest, en voyant fonctionner dans son usine des machines américaines extrêmement ingénieuses, qui ne sont pas vendues mais louées

(1) OMER BUYSE. — Les Méthodes Américaines, p. 11.

et pourvues d'un cadran-compteur, si les ouvriers qui les dirigent doivent être plus intelligents que des artisans cordonniers, il me répondit affirmativement ; ils doivent être et ils sont plus éveillés, plus subtils, plus nerveux, plus décidés ; ils ne peuvent y aller lentement ; ils doivent suivre la machine, qui va vite, qui n'attend pas et qui les tient en éveil et sur le qui-vive.

Dans une conférence donnée à l'Institut de Sociologie au commencement de l'année 1911 sur l'Instruction obligatoire en Belgique et l'évolution scientifique de l'industrie, Monsieur Buyse disait en excellents termes que « l'industrie se transforme par l'emploi d'un outillage mécanique de plus en plus perfectionné ; par l'application des sciences et l'introduction d'inventions nouvelles, par la mise en pratique de méthodes qui tendent à économiser l'effort et réduire les déchets dans le travail. A travers toutes ces transformations, un fait reste constant : le rendement industriel et professionnel dépend autant que sous les régimes traditionnels, du travail, des capacités de l'ouvrier. Or, en Belgique, d'une part, le niveau industriel et professionnel s'est haussé sous l'effet des facteurs scientifiques ; toutes les fonctions dans la production nécessitent à ceux qui les exercent plus de capacité intellectuelle ; d'autre part, la préparation des ouvriers par l'école primaire et leur formation technique par l'apprentissage sont restés chez nous stationnaires ; elles n'ont pas suivi le mouvement ascensionnel. Entre la formation de nos couches populaires en vue de la production et les conditions d'exécution de l'industrie et des métiers, il s'est produit, dit M. Buyse, une faille, une lacune qui ira en s'accroissant à mesure que l'évolution industrielle et professionnelle suivra sa voie désormais tracée ». (1) Et après avoir montré comment les autres pays industriels, notamment l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis ont évité la production de cette faille en élevant graduellement le niveau

(1) *Institut de Sociologie Solvay*, bulletin mensuel, n° 13, mars 1914, p. 271.

intellectuel d'instruction de la masse, l'éminent spécialiste de l'enseignement technique conclut pour la Belgique à la nécessité de l'instruction primaire obligatoire pour les enfants et professionnelle pour les adolescents. La « Semaine Sociale » de l'Institut de Sociologie Solvay, tenue du 7 au 12 octobre 1912 a consacré sa 3^e journée à cette question importante de la nécessité d'une haute éducation technique et économique de l'ouvrier. Elle a recherché de quoi dépend la prospérité économique de la Belgique, étudié le rôle de l'ouvrier dans la production d'après la nature de l'industrie, prouvé comment le développement intellectuel de l'ouvrier agit sur sa productivité; elle s'est attachée à dégager le genre d'éducation technique convenant à l'ouvrier moderne et la nécessité de son éducation économique puis elle a fait connaître les résultats des expériences faites en Belgique et à l'étranger.

Il faut se réjouir de cette initiative prise à l'Institut scientifique fondé par un réalisateur et un réformateur dont l'idéal social est conditionné par ce qu'il a appelé lui-même le « capacitarat généralisé ».

*
* *

Voilà pour la Productivité; elle peut être *favorisée* par une législation du travail mais elle est *subordonnée* à la *capacité de la classe ouvrière*.

On pourrait croire, tout au moins, qu'une législation du travail complète apporterait à l'ouvrier le don inappréciable de son émancipation. Pas davantage.

Une législation sociale *protège*, elle ne *libère* pas.

Car il faut s'entendre ici sur le sens du mot émancipation. Emanciper signifie mettre hors de tutelle, affranchir, libérer. L'ouvrier est libre en ce sens qu'il jouit de la liberté individuelle depuis la « Déclaration des droits de l'homme » et même avant. Néanmoins, malgré cette liberté, sa position dans le contrat de travail a été longtemps inférieure, si inférieure que les constitutions n'ont

plus suffi et de loin à maintenir sa liberté en fait et que le législateur a dû, en quelque sorte, réglementer, organiser la liberté des salariés ; la répression du truck-system, les lois sur le paiement des salaires, les règlements d'ateliers, le contrat de travail, etc., contiennent des dispositions abolitives des emprises des employeurs sur la liberté des employés.

Et c'est tout. Les lois ouvrières empêchent simplement de mettre l'ouvrier à la faveur du contrat de travail, dans une situation restrictive de sa liberté incompatible avec sa qualité d'homme, citoyen d'un Etat moderne. Les lois sociales ne permettront jamais, quoi qu'on en dise, aux ouvriers, à la classe salariée, de traiter de puissance à puissance avec la classe capitaliste. Quand les lois existantes menacent de réaliser cet équilibre, on les revise et l'on crée de nouveaux délits (Ex. : l'art 310 du code pénal en Belgique).

En Hongrie, une loi extrêmement sévère punit d'emprisonnement les ouvriers agricoles engagés pour la moisson, en rupture de contrat et pour lesquels le droit de coalition et de grève est donc supprimé.

La jurisprudence et l'excès de zèle de la magistrature et des forces policières de tous genres tendent, à défaut de la loi, à annuler le droit des ouvriers de se réunir librement, d'être sûrement chez eux, de se concerter, de se coaliser, de cesser le travail. L'affaire Pourbaix de 1887 et, plus près de nous, l'affaire du Zeemansbond d'Anvers en 1912 en sont, entre tant d'autres, des exemples édifiants!... Donnant ses impressions sur le Congrès de la Social-Démocratie allemande de Chemnitz, tenu en septembre 1912, Louis de Brouckère écrit dans « Le Peuple » du 8 octobre : Ici, comme ailleurs, le haut patronat réclame des lois d'exception contre les organisations de résistance ouvrière, *le droit de coalition est de nouveau en danger*. Et il n'est guère vraisemblable que deux millions cinq cent mille ouvriers syndiqués se la laisseraient, le cas échéant, facilement enlever.

D'autre part, l'émancipation vraie serait l'autonomie des ouvriers dans la production. Or quelle est la législation ouvrière qui s'efforce à réaliser cette autonomie?

Il y a une classe ouvrière et une classe capitaliste, aussi longtemps que le capital ne passera pas à la classe ouvrière, celle-ci sera la servante du capital. Et les générations des salariés s'évertuent, s'agitent, s'épuisent, s'usent, passent, trépassent sous les ordres du capital qui, lui, veau d'or indestructible est toujours debout. Il n'en peut aller autrement parce que le capital détenu par la classe bourgeoise qui, jusqu'ici, est la seule classe cultivée, ajoute à son propre monopole celui de la capacité.

Le capital règne parce qu'il peut dire qu'il est intelligent. Et la classe ouvrière continue d'être la « classe ouvrière » c'est-à-dire tout le contraire d'une classe émancipée parce que, si l'on peut dire qu'elle est vaillante, héroïque, même intelligente, on ne peut pas dire qu'elle est capable.

Elle n'a pas la capacité. Elle n'est pas assez instruite, pas assez éduquée pour produire, gouverner, administrer par le seul secours d'elle-même, elle produit sur patron, sur indication, sous tutelle capitaliste. Et quand je dis cela, je constate et je théorise ; je ne me pose pas ici en idéaliste ou révolutionnaire.

Je ne dis pas ici qu'il est souhaitable que la classe ouvrière conquière son indépendance, qu'elle s'affranchisse de la classe bourgeoise, enfin qu'elle s'émancipe dans toute l'acception du mot, mais je dis que cette émancipation ne serait possible, ne serait durable, les à-coups de la destinée ou l'évolution sociale aidant, que si elle s'était d'abord émancipée d'elle-même, c'est-à-dire, de son ignorance, de ses préjugés, de son imprévoyance, de sa suggestibilité. Elle doit faire son éducation intellectuelle, morale, économique et technique, elle doit faire son stage dans le mutuellisme, le syndicalisme et la coopération.

Cette éducation qui peut seule la conduire au terme de ses efforts, à la terre promise de l'émancipation sociale

et économique, on ne la lui donnera pas, et « on » ce sont les pouvoirs constitués.

Ceux-ci lui offriront une éducation de dressage et de rendement sous l'angle des institutions actuelles, en fonction du capitalisme en vigueur. Et c'est ainsi que, très généreusement en apparence, on veut rénover l'enseignement populaire.

Rénover l'enseignement populaire!

Entendez par là qu'il est nécessaire de l'adapter, de le hausser aux nécessités du moment, aux impérieuses injonctions de la concurrence internationale. Les ouvriers belges sont comme ces clowns et ces animaux de cirques; il faut de toute urgence qu'ils travaillent mieux si l'on ne veut pas fermer ses portes, si l'on veut encore faire une bonne demi-salle. Les dresseurs qui doivent se tenir à jour reçoivent des instructions, des encouragements et du renfort; il y a péril en la demeure car le cirque allemand, anglais ou américain est là qui fait salle comblée.

On veut donc donner aux clowns, aux singes, aux chiens plus de technique; mais on n'entend pas les élever aux dresseurs et moins encore leur céder la direction du cirque. Il s'agit donc de doser le développement de leur intelligence et de l'arrêter au point critique, celui qui réalise leur maximum de rendement sans les amener au poteau dead-heat avec leurs maîtres. De même on veut bien instruire la classe ouvrière pour en tirer plus de profit, mais sans aller jusqu'à ce qu'on pourrait appeler la capacité intégrale.

Elle peut en savoir assez; elle ne peut en savoir trop.

Et le jour où elle voudrait tout à fait ressembler à la classe bourgeoise, par l'instruction, on la refoulerait si on le pouvait au fond des enfers, au fond de la géhenne de l'ignorance comme ces anges déchus qui voulaient s'élever jusqu'à Dieu.

La classe capitaliste est Dieu et seule Dieu elle entend demeurer. Ce n'est donc pas du dehors que la classe ouvrière doit attendre son éducation, antichambre de son

affranchissement ; c'est d'elle-même. Certes, elle ne doit pas dédaigner, ce serait folie, l'éducation partielle et déviée qu'on veut bien lui dispenser. Qu'elle prenne, dans ce qu'on lui apporte, ce qu'il y a de bon. La géométrie, la mécanique, la chimie, la physique sont constantes quel que soit le but poursuivi par celui qui les enseigne. Mais l'économie politique, la morale économique, le droit ne sont pas immuables ; ils se dédoublent, se détripent, entrent en conflit avec eux-mêmes parce qu'avant de passer sur les lèvres des professeurs ou dans le texte des manuels classiques, ils ont subi des distillations différentes, au contact de mentalités inconciliables ou d'intérêts antagoniques dont leurs principes, leurs lois, leurs dogmes sont l'expression solennelle.

Si la classe ouvrière veut atteindre le terme que son ambition lui propose, elle peut accepter de l'école, des écoles qui s'ouvrent devant elle, ce qu'elles peuvent lui donner de pratique, de simplement, de généralement humain ; mais comme elle ne sera nulle part quant à son objectif en sortant de ces écoles, elle sera avant tout, pendant tout, après tout, au-dessus de tout véhémentement autodidacte.

Elle ira à sa propre école.

L'effort colossal de la population ouvrière allemande pour s'instruire, s'élever et tenter de dominer le flot qui la porte, de cette classe ouvrière à qui l'on accorde si généreusement les capacités « d'exploitation » dont je parlais tout à l'heure est un exemple admirable de cette auto-éducation consciente, la seule qui puisse conduire au règne du travail non assujetti au capital, non réconcilié, mais confondu avec lui.

L'existence et le succès de la « Centrale d'Education ouvrière » créée il y a quelques années au sein du Parti ouvrier belge vient démontrer tout près de nous et sous nos yeux que la classe ouvrière ne peut compter, pour son émancipation ni sur les lois sociales, ni sur les lois

organiques de l'enseignement, ni sur les initiatives privées autres que les siennes.

Personne qu'elle-même ne lui enseignera une Ethique, une Economique et un Droit conforme à ses revendications et à son idéal.

Et à un point de vue plus immédiatement utilitaire, qui ne comprend que pour rendre effectif le peu de sécurité, de protection que les lois tendent à lui octroyer, l'ouvrier doit avant tout sinon uniquement, compter sur lui-même?

Que vaut l'inspection du travail si l'ouvrier et le syndicat sont ignorants ou assoupis?

Dans un article remarquable sur la défense des victimes d'accidents du travail, Jules Destrée disait très justement :

« Il y a une impérieuse nécessité à ce que les travailleurs victimes d'accidents soient convenablement défendus. Les conditions actuelles du barreau belge ne permettent pas d'espérer normalement cette défense. Que faire? Faut-il après tant d'efforts, se désespérer? Faut-il laisser enlever peu à peu des conquêtes si lentes et si pénibles? L'ouvrier va-t-il tomber à la merci du patron ou de la compagnie d'assurance? Qui le défendra?

Ma première réponse est celle-ci : *lui-même*. Mettons à sa disposition la loi, ses tarifs avec quelques indications sur la manière de s'en servir et là, comme ailleurs, laissons-le faire. Mais l'expérience me fait constater que dans la grande majorité des cas, l'ouvrier est incapable de calculer son salaire annuel. Et il est utile, n'est-ce pas, de penser aux autres difficultés, aussi longtemps que celle-ci n'est pas résolue. Le blessé accepte docilement les chiffres fournis par le patron, impuissant à les discuter : quelle porte ouverte à l'erreur et pis, à la tromperie, que pareille attitude! Et quand au reste, le besoin d'argent, l'ignorance, le désir d'en finir de suite l'induisent à se contenter de combinaisons lésant grièvement ses droits.

Il a donc besoin d'être aidé, conseillé, défendu et cela même contre lui-même ». (1)

*
**

En résumé, je pense que pour augmenter la productivité de l'ouvrier belge, les lois, les pouvoirs publics, les particuliers doivent assumer la charge de son éducation générale et technique; cette productivité peut donc être acquise en un temps de... sous condition d'un dressage ou, si l'on veut, d'un entraînement complet et approprié; pour ce qui est de l'émancipation de la classe salariée, elle ne lui sera assurée ni par la révolte stérile, ni par l'imploration d'une législation tutélaire, mais par l'effort d'ascension vers la lumière; elle sera selon le mot si souvent rappelé de Marx et d'Engels, l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

*
**

De tout quoi il résulte qu'il ne faut pas attendre des lois sociales ou de la législation ouvrière, des effets qu'elles ne comportent pas.

Les économistes, les producteurs ne peuvent fonder sur elle la plus grande productivité de leur pays; la classe ouvrière ne peut en attendre son émancipation.

*
**

On peut donc dire aux gouvernants : *instruisez* les ouvriers et vous augmenterez leur productivité; et aux ouvriers : *éduquez-vous* vous-mêmes et vous ferez un grand pas vers votre émancipation.

BENOIT BOUCHÉ.

(1) Le Peuple 26 octobre 1905.

POEMES

I

*Il est de pauvres nouveau-nés
Ayant de petits yeux si tristes
Qu'ils semblent déjà tout fanés
Avant qu'en eux la Vie existe.*

*Sont-ils conscients de leur Destin?
En savent-ils, la route amère,
Ou portent-ils, fronts enfantins,
Le poids des larmes de leur mère?*

*Ils sont au seuil de ce chemin
Qui trace en nous ces âpres rides,
Et qui surprend, et qui détient
Le sort aux longues mains rigides.*

*Ce sont les humbles de demain;
Peut-être en seront-ils la Gloire,
Ceux dont les noms sertis d'airain
Luiront au loin tels des Victoires.*

*Ou ceux que l'ombre éclaboussa
Et qui pareils à des nuages
S'en vont chassés, deci, decà,
Par les vents mornes et sauvages.*

II

*Petits enfants au long des prés,
Petits enfants au long des plaines,
Les yeux bouffis d'avoir pleuré,
S'en vont jouer à la fontaine.*

*A la fontaine des cent maux
Où l'onde est d'ombre et de silence,
A la fontaine où les roseaux
Semblent rongés de méfiance.*

*A la fontaine des cent pleurs
Où chaque instant est fait de larmes,
Où la douleur dans chaque fleur
En robe d'ombre et d'or s'incarne.*

*Petits enfants au long des prés
S'en vont jouer à la fontaine
Après avoir longtemps erré
Parmi les douces marjolaines.*

*Leurs yeux ternis, leurs yeux rougis,
S'éclairent d'aube et de lumière
En voyant l'onde qui jaillit
De la fontaine séculaire.*

*Ils s'en approchent doucement
A petits pas frôlant la terre,
Ils sont craintifs mais cependant
Plongent leurs mains dans l'onde amère.*

*Et puis leurs bras, et puis leur corps,
Et puis leur âme, et puis leurs rêves,
Et leurs deux yeux, et puis encor
Leur cœur où la douleur se lève.*

*Alors ils sentent qu'ils sont nés,
Qu'il est des fruits, des fleurs, des plaines,
Qu'ils sont tout seuls, abandonnés,
Que l'onde est froide et les entraîne.*

III

*Trois tout petits enfants sont morts dessous la neige.
Elle a glacé leurs mains, pauvres yeux, leur cœur,
Elle a couvert le sol d'ivoire et de torpeur;
Trois tout petits enfants sont morts comme des fleurs.*

*Au fond de la forêt, entre les doigts de glace
Du vent vêtu de pleurs, de cris et de sanglots,
Trois tout petits enfants sont morts dans la nuit lasse
Et doucement la neige et l'ombre les effacent.*

*Leurs larmes ne sont plus que neige dans la neige;
Ont-ils dansé la ronde avant que de mourir?
Se sont-ils embrassés comme pour s'endormir?
Trois tout petits enfants sont morts dessous la neige .*

Leur âme, dans l'Azur, ce soir va reflleurir.

IV

*Très lentement, depuis longtemps,
Vers l'infini s'en est allé
Mon rêve ardent, mon rêve ailé,
Mon pauvre rêve de lumière.*

*Tes yeux de fleur et de prière
Un jour d'été l'avaient aimé;
Papillons d'or dans la clairière,
Tes yeux de rêves animés.*

*Tes yeux d'enfant l'avaient frôlé,
Soleil jouant dans la bruyère,
Mais aussitôt l'ont exilé
Au long des routes de la Terre.*

*Et lentement, tout esseulé,
Vers l'infini s'en est allé
Mon rêve ardent, mon rêve ailé,
Mon pauvre rêve de lumière.*

V

*Je suis seul dans ma chambre
Où j'espère, où j'attends,
Malgré l'âpre novembre
Le soleil du printemps.*

*Je vais à la fenêtre,
Je me penche et reviens
Car j'ai vu transparente
Deux yeux dans le chemin.*

*Et l'ombre me dévoile
De petits pas touffus,
Discrets et ingénus,
Pareils à des étoiles.*

*Les pas se font plus clairs,
Leur rythme est musical,
J'entends se rythmer l'air
Au rythme des sandales.*

*Ils montent l'escalier,
Les pas subtils et tendres,
Ils m'apportent l'été
Malgré l'âpre novembre.*

VI

*On s'en allait dans la forêt,
Depuis la prime aurore,
On s'en allait dans la forêt,
Et doucement tu souriais.*

*Tu souriais aux beaux nuages,
Aux gazons clairs, aux ruisselets,
Tu souriais aux beaux nuages
Et ton sourire m'éclairait.*

*On s'en allait dans la forêt
T'en souvient-il encore?
On s'en allait dans la forêt
Parmi les feuilles qui chantaient.*

Chroniques du Mois

LES FAITS ET LES IDÉES

Un Panthéon Belge

Deux faits fâcheusement caractéristiques se sont produits chez nous dans le courant du mois d'avril.

A Grand s'est tenu, durant deux jours, un congrès des étudiants de la Grande-Néerlande. Le journal *le Soir* publie à ce propos la note suivante :

La Grande-Néerlande groupe sous son drapeau des étudiants de Leyde, Utrecht, Rotterdam, Anvers, Liège, Louvain et Bruxelles.

Dans son discours d'ouverture, le président a exprimé l'avis que la Flandre n'est pas perdue pour la Grande-Néerlande. Tous les orateurs ont appelé la Flandre la Néerlande méridionale (*Zuid Néerland*). Un professeur hollandais, M. Colenbrander, a fait une conférence sur l'année 1814, où il a exalté l'unité intellectuelle de la Hollande et de la Belgique flamande. Reconnaissons qu'il a bien voulu dire que cette unité n'est pas politique. D'autres orateurs ont affirmé à tout propos que les Flamands sont des Néerlandais.

On a chanté le *Vlaamsche Leeuw* et le *Wilhelmus van Nassauwen*. Pas de *Brabançonne*, naturellement.

En résumé, ce congrès fut bien celui de la Grande-Néerlande. La Belgique en était absente. Pas un mot d'elle. Ces étudiants flamands de Liège, Louvain, Anvers sont-ils encore Belges?

Ils ne sont plus que Flamands, ou mieux Néerlandais. Voilà le mal qu'on a laissé grandir en Belgique.

A quelques jours de là, au Sénat de Belgique, un sénateur socialiste affirmait, au milieu des protestations de l'assemblée, que la population anticléricale des provinces wallonnes commence à tourner les yeux vers la France et aspirera bientôt à être annexée à ce pays. Un autre séna-

teur wallon anticlérical, M. Magis, a aussitôt déclaré que les wallons sont au contraire de bons et fidèles patriotes, fiers d'être belges et bien résolus à le rester. Son langage a été longuement acclamé. Il n'en reste pas moins vrai que dans certains milieux, les sentiments exprimés par M. Hallet commencent à se répandre. Ces sentiments que tout bon patriote tiendra pour criminels, les stupides excès du mouvement flamand devaient nécessairement les provoquer. Il était aisé de prévoir les uns et les autres. Je l'ai fait en 1893, au lendemain de la revision de la constitution belge, qui transformait notre état oligarchique en une démocratie radicale; je prédisais que ces excès et cette réaction, en seraient la conséquence inévitable et qu'ils risqueraient de mettre notre nationalité en péril. (1)

Il est hélas ! trop certain que notre patriotisme est mol et endormi, et pendant qu'il dort il laisse se développer un régionalisme malfaisant, qui peut devenir mortel.

Cette mollesse et ce sommeil du sentiment patriotique n'existent, hâtons-nous de le dire, que dans les classes plus ou moins cultivées et chez les ouvriers travaillés par le socialisme international. Nos paysans sont solidement patriotes.

Mais d'où vient chez les autres cette faiblesse du sentiment patriotique ?

On fait à cette question diverses réponses. Les uns en voient la cause dans la longue période de paix et de sécurité dont nous jouissons depuis 1831, et cette opinion renferme, sans doute, une grande part de la vérité.

D'autres font remarquer que l'ancien régionalisme, qui remonte à nos origines, n'a jamais été suffisamment dompté par la centralisation. Cela est exact. Ce régionalisme excessif et malhabile a, depuis la fondation de l'état bourgui-

(1) Voir *Jeune Belgique*, 1893, p. 334. — Voir aussi le *Journal de l'Université des Annales* (Paris), année 1909-1910, tome I, pp. 102 et 103.

gnon, qui constitua en réalité le royaume des Pays-Bas, opposé à la politique centralisatrice et vraiment nationale de la nouvelle dynastie, une résistance désastreuse. C'est notre vice national. Il nous a empêché de remplir les grandes destinées auxquelles les événements nous appelaient.

Enfin, il faut convenir que l'enseignement de l'histoire de notre pays n'était guère fait, jusqu'en ces dernières années, pour exciter dans la jeunesse le sentiment national. Composée sous l'empire de préjugés idéologiques et d'une estimation fautive des événements de 1830, elle enseignait, pour le présent, que la Belgique n'était qu'un état artificiel créé par la diplomatie européenne. Elle nous attribuait d'autre part un passé compliqué et incohérent. Au moyen-âge, après la dissolution de l'empire de Charlemagne, le territoire des futurs Pays-Bas était occupé par un grand nombre de petites principautés, tantôt amies tantôt hostiles les unes aux autres, selon les hasards de la politique. Le même hasard amène les ducs de Bourgogne à unifier extérieurement ces états. Après le règne de Charles-Quint, vaincus par les Espagnols de Philippe II jusqu'en 1830, nous subissons la domination étrangère ; c'est le sommeil de la mort...

« Après des siècles d'esclavage,

« Le Belge, sortant du tombeau... »

chante la Brabançonne revue et corrigée par Ch. Rogier, que l'on enseigne encore aux enfants dans nos écoles.

Eh bien, tout cela est faux ! La Belgique n'est pas une création artificielle de la diplomatie, elle est un enfant de la nature, né de notre situation géographique, des grands événements de l'histoire, des aptitudes et des intérêts de ses habitants. Exposée plusieurs fois à la destruction, elle est, chaque fois, ressuscitée avec une vigueur nouvelle. Sur son territoire wallons et flamands ont toujours vécu en parfaite intelligence, se sentant frères et ne reconnaissant que des intérêts communs, même dans les petites principautés bilingues du moyen-âge. Elle n'a pas été,

sous Philippe II et ses successeurs, une malheureuse nation vivant dans l'esclavage sous le sceptre de princes étrangers. Ces princes étaient ses souverains légitimes, qui, par malheur, portaient plusieurs couronnes, régnaient aussi sur d'autres peuples, résidaient au loin et ne gouvernaient pas notre pays comme il l'eût fallu. Quant aux grandes luttes du XVI^e et du XVII^e siècles, si on les juge non plus selon une vaine idéologie philosophique mais selon un nationalisme sain, réel et positif, il faut voir en Guillaume d'Orange et ses amis des hommes qui ont déchaîné la guerre civile et démembré leur patrie, la divisant en deux morceaux qui se sont différenciés de telle sorte que jusqu'à présent il n'a plus été possible de les réunir solidement. Si nobles qu'aient pu être leurs intentions, ils n'en ont pas moins été pour leur patrie un fléau, car du grand état qu'ils ont déchiré, il ne reste plus que deux petites nations. De ces deux nations, l'une, la Belgique actuelle, a gardé ce qui faisait l'essence et la personnalité des Pays-Bas : la cohabitation fraternelle de deux populations, l'une de mentalité latine, l'autre de mentalité germanique, et le contact intime, la compénétration réciproque des deux civilisations enfantant par leur union un génie original, qu'attestent nos institutions, nos arts, notre littérature et notre incompressible besoin d'indépendance, qui a résisté à toutes les catastrophes et à toutes nos fautes.

Pour notre malheur, cette personnalité et cette indépendance sont aujourd'hui menacées, nos funestes instincts particularistes, sous l'impulsion de quelques fous criminels, animant aujourd'hui, pour la première fois, les uns contre les autres les flamands et les wallons.

En 1893, quand je signalais l'orage que je voyais se former à l'horizon, au moment où la Belgique, revisant sa constitution, devenait une démocratie radicale, alors que les flamingants et leurs amis ne possédaient pas encore la majorité du parlement, il était possible de prendre, pour conjurer le péril, des mesures législatives capables de bri-

ser l'élan dangereux du mouvement flamand. (1) A présent, il est trop tard.

A présent, il faut assurément demander aux wallons une résistance énergique à tout nouvel empiètement du monstre flamingant. Mais il faut surtout s'adresser à l'enseignement et à certaines institutions suggestives et leur demander de stimuler énergiquement le sentiment national afin que par sa vigueur, il refoule les aspirations particularistes et prenne leur place dans l'âme de la jeunesse belge. L'entreprise est possible et pratique. C'est par une culture organisée, c'est par l'action des professeurs que s'est formée et fortifiée l'idée de l'unité allemande, qui a abouti aux victoires de la Prusse, à la fondation et à la prospérité de l'Empire allemand

Déjà notre enseignement s'améliore. Un professeur illustre, à qui la Belgique ne saurait témoigner assez de reconnaissance, et qui mériterait de voir, de son vivant, sa statue se dresser sur l'une des plus belles places de Bruxelles, M. Henri Pirenne a renouvelé l'histoire de notre pays ; il en dégage l'unité profonde, il a mis en pleine lumière les fondements naturels et antiques de notre nationalité et les caractères essentiels du génie national. Il a donné au sentiment national la base historique, claire et solide, qui lui manquait. Son livre est un ouvrage de science pure, qui lui a valu l'admiration de tout le monde savant. Mais il importe que les grandes idées nationales qui se dégagent de ce livre soient inculquées à nos enfants pour nourrir et fortifier leur patriotisme.

Mais l'enseignement ne suffit pas. Il faut parfaire son œuvre. Il faut que par des institutions et des cérémonies les pouvoirs publics entretiennent et stimulent le sentiment patriotique.

Le roi Léopold II, à qui cette nécessité n'avait pas échappé, avait conçu, dans cet ordre d'idées, des projets grandioses. L'un d'eux, auquel les pouvoirs publics ont

(1) Voir l'article cité dans *la Jeune Belgique*.

malheureusement renoncé, — ce n'est, il faut l'espérer, qu'un renoncement temporaire, — prévoyait la construction, à Bruxelles, d'un vaste et majestueux Walhalla ou Panthéon national, où l'on aurait réuni les grandes gloires de la Patrie. Projet magnifique ! Je me le représente, cet édifice, dont les murailles seraient couvertes de fresques et de bas-reliefs commémorant les grands événements où la vie et la grandeur de la Belgique furent en jeu comme ceux où notre intervention influença les destinées de l'Europe : conquêtes de Clovis, roi de Tournay, victoire de notre Charles Martel délivrant la Gaule des Sarrasins, règne de Charlemagne, croisades de Godefroid de Bouillon et de Baudouin de Constantinople, batailles de Woeringen et des Eperons d'Or, règne de Philippe le Bon, règne de Charles-Quint, Fondation à Louvain du collège des 3 langues, victoires d'Egmont, exécution d'Egmont et de Hornes, l'atelier de Rubens et ses missions diplomatiques, puis la guerre des paysans contre les envahisseurs français, la bataille de Waterloo, la révolution de 1830 et le couronnement de Léopold I^{er}... Des statues glorifieraient nos grands hommes. Et quels hommes merveilleux ont honoré notre pays avec ceux que nous venons de nommer ! Un Saint-Amand, un Saint-Lambert, Notger, Breydel, De Coninck et Guillaume de Juliers, Jacques van Artevelde... et parmi nos écrivains, nos artistes et nos savants, Siger de Brabant, Van Maerlant, Adenet le Roi, Roland de Lattre, Ruysbroeck l'Admirable, Froissart, Commines, Georges Chastellain, les frères Van Eyck, Memlinck, Quentin Metsys, Roger Vander Weyde, Van Dyck, Jordans, Pierre Breughel, Erasme, Juste-Lipse, Jansénius, Vésale, Mercator, Stevin, Van Helmont, et tant d'autres ; plus près de nous Minkelers, l'inventeur du gaz d'éclairage, Palfyn, l'inventeur du forceps, Lenoir, l'inventeur du moteur à gaz, Gramme, l'inventeur de la dynamo. C'est dans les arts et les lettres encore le prince de Ligne et Grétry, puis Navez, Leys, Gallet, H. de Braeckelee, Gevaert, Peter Benoit, Tinel, Blockx et Lekeu, Van Hasselt, De Coster, Pirmez, Conscience, G. Rodenbach, Lemon-

nier, Guido Gezelle et Max Waller, le fondateur de la Jeune-Belgique. C'est enfin le groupe des hommes qui ont fondé la Belgique actuelle et de leurs continuateurs, les Révolutionnaires de 1830 et les constituants, en première ligne De Potter, Rogier, F. de Mérode, Vande Weyer, Surlet de Chockier. C'est Léopold I, le sage fondateur de la dynastie ; puis Léopold II, le grand souverain qui nous donna le Congo et qui guida la Belgique dans la voie du progrès et de la prospérité. Ce sont deux grands ministres, Frère-Orban et Beernaert ; ce sont les héros de l'épopée congolaise, Hanssens, Coquilhat, Dubois, Van Kerkhoven, Dhanis, et tant d'autres !

Dans ce vaste édifice, au milieu de ces glorieuses images réunissant les gloires de la patrie, quel cœur ne se sentirait pris d'émotion ! Et c'est là qu'il faudrait célébrer les funérailles de nos rois, les funérailles votées par la nation à nos grands hommes, les distributions des hautes récompenses accordées à nos artistes, à nos savants, à tous ceux qu'un mérite supérieur désigne à la reconnaissance publique, en attendant qu'un jour, peut-être, leur effigie soit jugée digne d'aller rejoindre les grandes figures de nos morts illustres...

Oui, l'idée de Léopold II était grande et belle... Ce Panthéon national rendrait plus vivante au cœur des belges la grandeur de notre peuple ; il stimulerait notre patriotisme et nos ambitions généreuses, il rappellerait aux étrangers qui viennent visiter notre pays, notre valeur morale, les fastes de notre histoire et l'ampleur de notre œuvre dans la vaste activité de l'Europe ; enfin il ferait éclater à tous les yeux notre unité morale et la fortifierait encore, en faisant voir que Bruxelles, qui ne connaît ni flamands, ni wallons, mais seulement des belges, et dont la mission est de consolider leur union, est véritablement le cœur de la Belgique moderne, également ouverte à tous ses enfants, gardien fidèle de la mémoire des plus illustres et des plus méritants, qu'il propose en exemple aux générations nouvelles.

IWAN GILKIN.

Le Chantre de Mireille

La Provence a perdu son Homère. Au son lent des cloches de Maillane, derrière le cortège des lourdes couronnes portées par les fillettes des écoles, on a conduit Mistral au mausolée Renaissance qu'il s'était fait bâtir d'après le pavillon, dit de la reine Jeanne, qu'on voit encore aux Baux, dans un bas-fond, contre la roque Bausenque.

C'était dans l'émerveillement d'un matin de printemps ensoleillé, lumineux, embaumé, par une route blanche toute pépiante d'oiseaux, bordée d'amandiers en fleurs ; et comme là-bas la devise des cigales « Fen de bru » est celle de tout le monde, les roulements des tambourins, les fredons aigus des galoubets et des fibres saluaient la dépouille du poète, et les gens perchés sur les murs du cimetière battaient des mains à chaque éloge funèbre.

Comme sa gloire, qui lui vint très tôt, sa vieillesse robuste n'aura connu ni affaissement ni déchéance. Comme sa vie, sa mort a été une apothéose.

Soit le légendaire feutre à larges bords crânement campé sur l'oreille droite, celui qui à vingt ans était le plus beau gars de sa province, « le beau Frédéri » du dessin d'Hébert, avait gardé à quatre-vingts ans sa taille droite et fière et sa noblesse d'attitude.

Je me remémore sa haute silhouette, telle que je la vis se profiler naguère en Arles, sur les marches du Musée Arlaten. Une sérénité souriante baignait de paix joyeuse ses traits énergiques et fermes ; et son port majestueux et familier, son geste large de meneur d'homme, de dompteur de foule trahissait l'hierophante des mystères de la race et du sol.

★
★

On trouverait difficilement un exemple de vie plus sage et plus harmonieuse que celle de Mistral. « Il fut, a dit Emile Faguet, l'homme d'un pays, de son pays, d'une

race, de sa race ; et voulant n'être que cela, il a été en même temps une des forces constitutives de la grande patrie qui avait absorbé son petit pays. Il a chanté ses frères, ses pères, ses ancêtres, leurs mœurs, leurs gestes, leurs légendes ; il a ressuscité leur langue, leur verbe, leur pensée écrite et parlée ; il a fait renaître une province, un pays, et à cause de cela, il a donné à la grande patrie une gloire qui est une force et une auréole qui est une victoire ».

Et cela est vrai, au pied de la lettre. Vers le milieu du siècle dernier, il n'existait qu'une Provence, la Provence monumentale aux belles pierres patinées par le temps, dorées par le soleil, la Provence du Palais des Papes, du pont d'Avignon et de Saint-Trophyme. Les Arlésiennes portaient encore le bonnet, et le fichu bariolé. Le provençal excommunié par une bulle de 1245 comme idiome propre aux hérétiques, le patois chantant des pâtres, des pêcheurs, des gardiens camarguais et des magnanarelles n'inspirait que quelques rimeurs du terroir.

Roumanille vint avec ses joyeux contes si finement ironiques. En Avignon, Théodore Aubanel, le poète passionné de la « Grenade entr'ouverte », de la « Vénus d'Arles » du drame « Le Pain du Péché », publiait des poèmes charmants d'une noble élévation. Félix Gras faisait revivre dans son épopée Toloza la chanson de geste et le romancero provençal.

D'autres encore, Anselm Mathieu, Langlade, Achille Mir, Arnavielle coopéraient de leur mieux à cette renaissance littéraire que les sept félibres réunis à Pont-Segugne, le jour de la Sainte-Estelle de l'an 1854, sous l'initiative de Roumanille, avaient juré d'entreprendre.

Leurs chansons voltigeaient sur les lèvres, leurs poèmes étaient lus par les lettrés de la région. Et tandis que s'épanouissait en une floraison nouvelle la beauté du patois provençal, les Arlésiennes, abandonnant le bonnet, adoptaient le ruban qui couronne les cheveux bouffant sur les tempes et la « chapelle » gaze plissée qui drape la gorge.

Ainsi s'attife Mirealle quand elle s'enfuit pour aller implorer les Saintes-Maries-de-la-Mer.

« Elle saisit ses boucles éparées — vite les rassemble et les retrousse — à pleine main les enveloppe — d'une dentelle fine et transparente; et une fois — les belles touffes ainsi étreintes, — trois fois gracieusement elle les ceint — d'un ruban à teinte bleue, — diadème arlésien de son front jeune et frais.

« Elle met son tablier; sur le sein, — de son fichu de mousseline — elle se croise à petits plis le virginal tissu... »

Mireille a-t-elle donné le ton? Ou Mistral s'est-il contenté de faire suivre par son héroïne la mode nouvelle? Le point reste à élucider. En tout cas, c'est vers cette époque que paraît « Mirèio ».

Jusqu'alors les œuvres des félibres n'étaient lues et comprises que par leurs compatriotes.

Celles de Mistral, d'un génie plus souple et plus varié, d'une plus grande envolée lyrique toute en restant plus accessible, acquièrent du premier coup une renommée qui dépasse la vallée du Rhône et conquiert le monde des lettrés et des savants plus complètement encore que les Provençaux eux-mêmes.

Si ces derniers honorent Mistral, c'est moins pour ses chants homériques et ses poèmes virgiliens que pour ses satires rimées, ses galégeades malicieuses, aisément popularisées, et surtout pour l'auréole dont le nimbèrent Lamartine par son retentissant article, Gounod par son opéra et l'Académie de Stockholm par le prix Nobel.

Ce que les Provençaux admirent en Mistral, c'est le grand homme du pays, c'est la gloire régionale que le monde encense, et qui leur semble être un peu la leur, puisqu'elle exalte leur race, leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes.

« Il n'y a pas de public comparable à celui du Midi au théâtre, a écrit Péladan, et en face d'une tragédie, si les corps sont beaux, les voix harmonieuses et l'action noble; et ce mot « triomphe » qui remplace « succès »

dans les comptes rendus de théâtre antique, n'est pas une hyperbole. Ce public dont j'ai éprouvé la vibration sans pareille, est bien capable de transport, mais il n'est pas capable d'autre chose ; il se reprend comme il s'est donné, aussi radicalement, et il ne se donne qu'au spectacle. La beauté ne lui parvient que par les yeux : il ne lit pas, ne médite jamais, et en art ne comprend que les fêtes et les cortèges. Aussi n'y a-t-il jamais eu d'édition populaire de Mistral. Sa gloire est l'œuvre des « franchimands », des lettrés, voire des savants. Sur les bords de la Sprée, le poète de « Mirèio » trouverait plus d'hommages conscients qu'aux bords de la Durance ».

En effet, quand, en 1906, des Strasbourgeois songèrent un instant à offrir à Mistral une fête romane, toutes les universités allemandes décidèrent de s'y faire représenter ; car leurs philologues admirent sans réserve le rénovateur du provençal qui d'un patois vulgaire a créé une langue, consacrée par des chefs d'œuvre qu'ils assimilent aux classiques français et qu'ils commentent en chaire, ainsi qu'on le fait d'ailleurs à Oxford et à Cambridge.

Ce fait symptomatique permet de croire que le provençal, — condamné comme tous les patois à perdre son contingent populaire, se survivra comme dialecte de prédilection parmi les gens cultivés de la région grâce à l'entretien fervent du culte mistralien par les félibres ; et Mireille et Calendal continueront à séduire les lettrés et à intéresser les savants longtemps après que leur nom aura perdu tout sens précis pour les paysans de la vallée du Rhône.

★
★ ★

J'ai relu « Mireille » une fois de plus, en hommage à la mémoire du poète. Une fois de plus, j'ai retrouvé l'impression que Mistral n'est pas, comme on l'a dit, le dernier des troubadours, mais qu'il est grec, aussi grec qu'on peut l'être vingt-neuf siècles après les rhapsodes de l'Hellade, sans qu'on puisse mieux expliquer ce phénomène

littéraire que la beauté si particulière des Arlésiennes, — cet autre problème d'esthétique resté insoluble.

C'est à Homère, invinciblement, que l'on songe en lisant l'épopée provençale quand paraissent les prétendants à la main de Mireille : le berger Alâri, Véran le gardien des cent cavales blanches et Ourrias, le toucheur de taureaux. La description du troupeau descendant des Alpes, de la ferrade des bœufs, du match de Vincent contre le roi des coureurs ; le combat entre l'amant de Mireille et le farouche Ourrias, l'assemblée des travailleurs, les tableaux de la Campagne, la fuite de Mireille dans le désert de la Crau sont d'une grandeur épique, d'une richesse de coloris, d'une puissance d'évocation et d'une netteté de détails qui rappellent les chants homériques. Et la grâce virgilienne des épisodes rustiques, le charme exquis et tendre des scènes d'amour, en affirmant les admirables dons poétiques de Mistral, achèvent de justifier l'application de Jules Lemaitre, qui considère l'auteur de « Mirèio » comme le dernier venu des grands poètes antiques. Aussi, après l'avoir lu, conçoit-on l'admiration passionnée qu'excite l'œuvre du patriarche de Maillane, le « capoulié » (chef) des cigaliers et des félibres et les manifestations multiples par lesquelles s'exprima la gratitude méridionale pour celui qui a chanté le passé de la race, son sol, ses us, ses vertus et ses traditions.

Snobisme, dira-t-on, ou plutôt : a-t-on dit. Un de nos plus spirituels humoristes, expert délicat en brandade et en bouillabaise, s'est demandé quel retentissement pouvait avoir une œuvre écrite en provençal. Et en avouant son incompétence en littérature mistralienne, il ajoutait « Ah ! ça, ils connaissent donc tous le provençal ? »

La boutade est d'autant plus amusante qu'elle émane d'un familier de la Provence, qui en baragouine mieux la

langue que bien des admirateurs de « Mirèio ». Mais ce n'est qu'une boutade.

Il y a des professeurs de grec qui dissèquent magistralement l' « Iliade » et l' « Odyssée » et sont incapables d'en comprendre les beautés, des latinistes qui commentent grammaticalement Virgile de façon à vous dégoûter des poésies bucoliques, des milliers de Belges et de Français que « La Légende des siècles » assomme.

Et il y a de par le monde des tas de gens qui ne connaissent ni le grec, ni l'allemand, ni l'italien, ni l'anglais et qui doivent pourtant quelques bonnes heures à Goethe, à Byron, au Dante, ou à Sophocle malgré les trahisons du traducteur.

Et comme Mistral a traduit lui-même son œuvre, nous avons la consolation de penser que par cette adaptation nouvelle, il ne l'a point trop dénaturée. Telle qu'elle est d'ailleurs, elle charme et elle émeut, et ce n'est certes pas la connaissance du provençal qui affaiblirait cette impression-là.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Théâtre Etranger

Je parlerai dans cette chronique de deux œuvres dramatiques qui, en ces derniers temps, occupèrent l'attention des critiques germaniques. La première de ces deux pièces est d'origine hongroise, elle a pour auteur un journaliste de Budapest, M. Franz Molnar, et porte le titre de *Liliom*, un nom propre, celui du principal personnage, et dont la traduction est le *Iys*. La seconde fut écrite par le fils d'un des dramaturges les plus illustres du XIX^e siècle, Sigurd Ibsen, le fils d'Hendrik Ibsen. Cette pièce emprunte également son titre à son héros *Robert Frank*.

Ni l'une ni l'autre de ces comédies ne sont des œuvres dignes de passer à la postérité, mais la pièce scandinave excite l'intérêt par la personnalité de son auteur et par la thèse que celui-ci y développe, l'œuvre hongroise par l'originalité et le pittoresque de son action.

L'apparition du *Liliom* de M. Franz Molnar date de quelques années déjà, mais, écrite dans une langue peu connue au-delà des frontières du pays où on la parle, elle dut, pour être révélée, attendre son traducteur. Un des principaux théâtres de Vienne joua la pièce avec succès. Une scène berlinoise la monta il y a quelques mois, et la presse discuta l'œuvre de M. Molnar, en apprécia les mérites et les défauts, en releva surtout le caractère original. Ce ne fut pas toutefois une révélation. Le dramaturge hongrois était connu déjà en Allemagne, nous allions dire chez nous. Les personnes qui suivent à Bruxelles les rares représentations que viennent donner les troupes allemandes se rappelleront sans doute avoir entendu au Parc il y a quelques années une pièce de M. Franz Molnar.

L'action de *Liliom* est bien la plus extraordinaire qui ait jamais tenté la plume d'un auteur dramatique. Cette pièce est saisissante par son réalisme. Elle commence par des scènes que l'on croirait imitées du Théâtre Libre de fameuse mémoire, et tout à coup elle dévie, elle se lance dans un idéalisme inattendu. Elle avait débuté dans le monde du vice et du crime, elle se continue dans les régions fantastiques de l'au-delà, et elle finit sur une impression de douceur et de mélancolie résignée.

Le personnage qui répond au beau nom de *Liliom* (le Lys) est, par dérision, un individu de la pire espèce. Parasite, ivrogne, débauché, *Liliom* n'a pas de métier, et si parfois, poussé par la nécessité, il consent à se soumettre à quelque occupation, il en choisit une qui n'a rien de bien pénible, celle de bonnisseur de foire.

La toile se lève sur une plaine de jeux, dans un faubourg de Budapest, près du bois; c'est un endroit semblable à celui qui avoisine le Prater, à Vienne. Des soldats,

des servantes le fréquentent les jours de fête. C'est le lieu de réjouissance populaire avec toutes les vulgarités qu'il comporte. Des orgues de Barbarie y font entendre une étrange musique. Des forains appellent la clientèle. Les cris les plus divers se mêlent aux sons des clochettes et des instruments cacophoniques s'il en fut jamais. C'est dans ce milieu populaire que la pièce commence, et son début n'a rien de noble, je vous assure. La propriétaire d'un carrousel, Madame Muskat poursuit dans le bois deux jeunes filles, deux bonnes, Maria et Julie, qui se sont laissées embrasser par son bonnisseur, le don Juan de bas étage qu'est Liliom. La brave femme n'entend pas que l'on plaisante dans son établissement, non qu'elle soit très sévère sur l'article de la morale, mais parce qu'elle redoute la police. Pour le peuple de Vienne et pour celui de Budapest, la crainte de la police est le commencement de la sagesse. Cette peur instinctive des pauvres gens pour les représentants les plus modestes de l'autorité, pour le policeman, est d'ailleurs un des thèmes qui reparaissent le plus souvent dans cette bizarre composition dramatique.

La querelle s'envenime entre les trois femmes, et il s'en faut de peu qu'un pugilat en résulte. L'arrivée de Liliom ne calme pas la mégère. Le bonnisseur prend chevaleresquement la défense de Julie et déclare à la jeune fille qu'en dépit de la défense de sa patronne, il lui permettra d'entrer, quand elle le voudra, au carrousel. Il s'engage même à payer son entrée si c'est nécessaire. Madame Muskat ne peut admettre que son employé lui parle sur ce ton, et bien qu'elle tienne beaucoup à Liliom, le meilleur bonnisseur du champ de foire, elle lui signifie son congé.

Le beau Liliom, séducteur de servantes en rupture de tablier, reste seul avec Julie. Il s'intéresse à la jeune fille, et celle-ci ne peut cacher le sentiment très vif qui l'attire vers lui. Mais tandis que Liliom s'entretient avec la petite bonne, l'heure s'est avancée, Julie qui devait rentrer chez ses maîtres a dépassé de beaucoup les limites de son congé

hebdomadaire. Elle peut se considérer comme étant désormais sans place.

La pauvre fille n'est pas aux termes de ses ennuis. La police se précipite dans le bois. Une raffle va être opérée. Des agents en bourgeois interrogent l'homme et la femme, et le ton des représentants de l'autorité n'a rien d'amène. L'un des policiers a reconnu Liliom ; il sait que le bonisseur est un repris de justice de la pire espèce, dont une des spécialités est de suivre les bonnes pour leur enlever leur argent. Il avertit la jeune servante de la triste société dans laquelle elle se trouve mais il est trop tard, le cœur de la pauvre enfant est pris.

Nous allons bientôt trouver Liliom et Julie en ménage. Lamentable ménage d'ailleurs. Une vieille femme, parente de Julie, donne au couple une maigre hospitalité. Liliom mène plus que jamais une vie de désœuvré, battant son amie, quand il rentre ivre, ne songeant qu'à satisfaire ses goûts de fainéantise et de débauche. Il vit dans la compagnie d'un bandit redoutable nommé Fiscur, qui lui a conseillé depuis longtemps de tenter un grand coup et d'assassiner le caissier Liuzmann quand il rentre chez lui le soir. Liliom a toujours reculé devant le meurtre. Cependant il va céder, et les circonstances qui modifient sa décision sont assurément curieuses. Julie annonce à son ami qu'elle sera bientôt mère. Cette nouvelle trouble profondément l'esprit de Liliom. Il va être père, lui, le mauvais sujet, le vagabond. Il se sent immédiatement des devoirs, ceux d'assurer l'existence du nouveau-né. Et, pour procurer à son enfant ce qui lui sera nécessaire il se résoud à commettre un meurtre.

Liliom et Fiscur attendent le caissier Liuzmann dans un endroit écarté. Ils ne doutent pas de la réussite de leur entreprise. Ils se trompent pourtant, car le passant est armé. Il se défend et il appelle la police à son secours. Liliom ne trouve d'autre moyen d'échapper aux agents qu'en se jetant dans une rivière voisine. Mais le bain a

été froid. Liliom ne tarde pas à succomber. Il meurt comme il a vécu, l'injure à la bouche.

Le drame devrait vraisemblablement se terminer ici, puisque son triste héros a disparu. Il n'en est pas ainsi pourtant. M. Franz Molnar n'abandonne pas Liliom après sa mort. Il le suit dans l'au-delà. Il nous montre le bandit comparaissant devant le juge suprême. Mais pour Liliom, le bonisseur, le débauché, l'ivrogne, le juge se présente encore là-bas sous les apparences d'un commissaire de police. Les nuages du céleste séjour ne supportent pas des anges joufflus, aux ailes roses, mais des policiers. Les mauvaises actions de Liliom sont placées dans la balance divine, et comme il n'y en a pas de bonnes pour en diminuer le poids, une singulière sentence est prononcée contre Liliom. Il passera vingt ans au purgatoire, et ce temps d'expiation passé, il reviendra sur terre. Remise lui sera faite de sa peine, s'il a un mouvement généreux à l'égard de sa fille. Liliom ne se sent guère l'envie de retourner sur la terre, mais il est obligé de se soumettre à l'arrêt Divin.

Vingt ans se sont écoulés. Julie, brave femme, a élevé péniblement sa fille Louise. Ce sont deux ouvrières gagnant leur vie à la sueur de leur front. Un jour un inconnu entre dans la maison où elles habitent. Il est pauvre, déguenillé. Il demande l'aumône d'un peu de soupe. On la lui accorde. Et l'étranger considère Louise avec un certain attendrissement. Il s'enquiert de la façon dont vivent les deux femmes, et la conversation tombant sur le père de la jeune fille, mort depuis longtemps, il dit de Liliom tout le mal qu'il est possible de dire. Louise s'irrite de ces propos, et des attaques dirigées contre la mémoire d'un père qu'elle n'a pas connu, mais qu'elle respecte. Le mendiant, qui n'est autre que Liliom, s'emporte à son tour et frappe Louise, qui voit le geste violent, mais ne ressent aucune douleur. C'est le coup porté par un fantôme. Elle s'étonne, elle s'épouvante et tandis que dans le fond, deux agents divins, emmènent Liliom qui n'a pu se rédimier par un bon mouvement et dont les instincts mauvais ont

reparu au moment suprême, malgré sa volonté, Louise interroge sa mère.

— Dis-moi, mère, comment se peut-il que cet homme m'ait frappé, et que je n'aie ressenti aucun mal?

Et Julie, qui songe à Liliom qu'elle aima tant jadis, qui la battit et qu'elle ne put haïr quand même, lui répond par ces mots touchants :

— Oui, mon enfant, j'ai éprouvé jadis la même chose. Crois-moi, il est possible que quelqu'un vous frappe et qu'on ne ressente aucun mal!

Tel est le drame curieux que conçut l'écrivain hongrois Franz Molnar et que les Théâtres allemands et autrichiens ont représenté en ces derniers temps non sans succès. On reconnaîtra qu'il a au moins le mérite de l'originalité et du pittoresque.

La seconde pièce dont nous voulons parler ici a un tout autre caractère. C'est un drame politique et social. Le personnage qui donne son nom à la pièce de Sigurd Ibsen es Robert Frank, un politicien que les événements ont porté à la dictature. Il fut socialiste, jadis, et parvenu au pouvoir, il semble conserver encore quelques-unes des théories chères à sa jeunesse ardente. Les événements sont graves. La grève générale vient d'éclater; le pays est menacé de la révolution. Robert Frank va tenter de l'apaiser, en proposant le vote d'une loi qui donnera satisfaction aux ouvriers. Pourtant le dictateur n'a pas songé à satisfaire les désirs des travailleurs; c'est une concession qu'il leur a accordée pour mieux les tromper. Il rêve d'un monde nouveau où une élite dominera. Une distance doit exister entre le prolétariat et la bourgeoisie qui possède la culture supérieure. Il s'explique franchement à ce sujet. Les grands bienfaiteurs de l'humanité sont pour lui les grands égoïstes qui poursuivent une tâche qu'ils se sont imposée, et ne s'écartent pas un instant de leur but. Robert Frank confie ses idées à une jeune femme, Julia Cameron, qui s'occupe d'un vague journalisme. Julia Cameron se sent attirée vers Robert Frank, dont elle admire

la puissance jusqu'au moment où elle est séduite par la force de caractère d'un autre homme, le chef des syndicalistes, Levinsky. Robert a vu en cet homme un rival, et il a juré de le perdre.

Robert Frank redouble de rigueur contre les syndicalistes. « Je n'ai jamais dit que j'avais un cœur pour les ouvriers, répondit-il durement à Levinsky qui lui demande de retirer les décrets promulgués contre les travailleurs insurgés. Dix des principaux meneurs sont arrêtés et fusillés. Un seul est excepté de la condamnation. Mais, à la suite de ce bain de sang, le pays s'est ressaisi. Il est fatigué de cette dictature et Robert Frank est obligé d'abandonner le pouvoir. C'est alors, que Levinsky vient demander des comptes à Robert Frank. Pourquoi lui a-t-il fait grâce? Pourquoi l'a-t-il déshonoré? Sans doute pour l'anéantir plus sûrement encore que par la mort. Levinsky réclame une explication, Robert Frank la lui refuse. Alors, le syndicaliste sort un revolver et abat à ses pieds l'ancien dictateur. « Robert! Robert! s'écrie Julia Ceron qui a assisté à cette scène, ne peux-tu me répondre à moi »?

— La justice, rien que la justice balbutie le mourant...
Sic semper tyrannis.

Le drame de M. Sigurd Ibsen a suscité dans les pays scandinaves d'ardentes controverses. On a voulu y voir des allusions aux luttes politiques en Danemark et en Norvège. On a mis des noms, de gauche et de droite, sur les principaux personnages. L'œuvre n'a pas encore été représentée. Le livre seul a paru. On annonce pourtant que plusieurs théâtres du Nord joueront la pièce, et l'on cite déjà la scène berlinoise qui la montera dans la traduction allemande.

ARTHUR DE RUDDER.

LE DRAME ET L'OPÉRA

PARC : *Les Deux Bossus*, pièce en 3 actes et 5 tableaux, et *La Veillée de Noël*, pièce en 2 tableaux, de M. Emile Cammaerts (3 avril).

Servir, pièce en 2 actes, et *La Chienne du Roi*, pièce en 1 acte, de M. Henri Lavedan (18 avril).

GALERIES : *Mon bébé*, comédie en 3 actes, adaptée de l'américain par M. Maur. Hennequin (1 avril).

Bérénice, de Racine (31 mars). — *Il ne faut jurer de rien*, de Musset (14 avril). — *Polyeucte* de Corneille (28 avril).

OLYMPIA : *Le Gendre de M. Van Mol*, pièce bruxelloise en 3 actes de M. George Garnir (31 mars).

ALHAMBRA : *Le Petit Jacques*, drame en 9 tableaux, de J. Claretie et W. Busnach (16 avril).

Aucune des deux œuvres de M. Emile Cammaerts, qui constituèrent le troisième et dernier spectacle donné cette année sous le patronage du Comité officiel du « Théâtre belge » n'est entièrement originale. Leur auteur s'est borné à mettre à la scène le sujet d'une macabre ballade écossaise et un conte de fées connu dans les campagnes de tous les pays, maintes fois narré par des auteurs folkloriques ou des diseurs de belles histoires enfantines, tels que les frères Grimm ou l'inimitable Andersen.

La Veillée de Noël est la matérialisation d'un rêve halluciné qui s'empare d'une vieille femme, dans sa maisonnette, pendant la nuit de Noël, alors qu'elle pleure l'absence de ses trois fils partis depuis longtemps en mer et dont elle se désespère d'être sans nouvelles. Elle s'endort et soudain les trois fils, un grand, un moyen et un petit, silencieux, pieds nus, et les épaules poudrées de neige, entrent dans la chambre. Ils s'assoient à la table; ils cajolent la vieille éperdue; ils prononcent sur un ton de mélodie quelques paroles mystérieuses qui veulent dire tout ce que l'on veut ou qui, même, ne veulent rien dire du tout.

Puis les trois fils s'en vont comme ils sont venus, le grand devant, le petit fermant la marche mais non pas la porte parce que celle-ci se referme toute seule...

La maman se réveille et, affolée en s'apercevant qu'elle n'a fait qu'un mauvais rêve, tombe raide sur le plancher de sa cabane.

À ceux qui aiment la facile création d'une atmosphère d'angoisse, de mystère macabre, à ceux qui savent s'abstraire et admettre

la fiction de ces revenants ayant trop l'apparence et les façons d'êtres bien authentiques, cette pièce ne devait pas déplaire. Il est incontestable que l'auteur l'a très adroitement composée et que Mlle Borgos a dit et joué le long monologue en quoi consiste son rôle d'une façon excessivement dramatique.



Tout autre était le conte féerique des *Deux Bossus*.

Il y a ici autant de naïveté qu'il y avait dans la *Veillée* de profond symbole, d'intentions obscures.

La fille du fermier voudrait bien épouser le violoneux du village; mais celui-ci est pauvre et difforme; on destine à la fillette un riche voisin que, bien entendu, elle déteste. Mais les elfes qui emplissent de leurs rondes burlesques la forêt proche, prennent le couple amoureux sous leur protection. Ils feront disparaître la bosse du racleur de violon et le transformeront en un beau gars alerte et vigoureux. Plus rien ne s'oppose au mariage, surtout que les petits dieux malins du bois hanté ont rempli d'or les poches de leur protégé.

Mais le méchant fiancé évincé ne se le tient pas pour dit et il veut venir faire du scandale au cours du joyeux repas de noce. Les elfes l'en puniront; ils le doteront, lui, de la bosse dont ils avaient délivré son heureux rival.

En nous conduisant tour à tour dans la cour de la ferme et dans la clairière où gambadent les « zits » et les « pits », c'est-à-dire les elfes mâles et femelles, ceux-là très laids, celles-ci toutes jeunes et jolies dans leurs voiles blancs et sous leurs couronnes de fleurs, l'auteur a tenté de réaliser sans trop de heurts le mélange du merveilleux et de la réalité.

Ce conte puéril est gracieux; mais était-il bien à sa place sur la scène du théâtre du Parc et s'adressait-il, ainsi, au public qui lui convient?

Il y a quelque temps, on a joué, au théâtre de la Gaité, une adaptation amusante du fameux *Chat botté*, et auparavant une version scénique admirablement réussie du *Petit Poucet* fit longtemps florès. Mais, interprétés en majeure partie par des enfants, offerts en matinée à un auditoire enfantin, ces féeries ingénues autant qu'ingénieuses étaient dans leur véritable cadre.

Pour les *Deux Bossus*, on a eu des ambitions tout à fait disproportionnées avec le caractère de l'œuvrette et sa réalisation.

On a même prétendu — le « Théâtre belge » la patronnant — en faire, coûte que coûte, une pièce « belge ». Aussi vingt fois le violoneux répète-t-il qu'il s'en va faire danser les gens à la kermesse

d'Izel. Cette allusion est tout ce que j'ai remarqué de « belge » dans la pièce. Pour le reste, sa petite ferme, sa forêt, ses paysans ne sont pas plus ardennais que berrichons, tourangeaux ou poméranais...

Couleur locale ! Couleur locale ! Que de naïvetés on commet en ton nom !

Mlle Adrienne Beer et M. Bosc ont fait le plus sympathique couple de jeunes amoureux que l'on pût rêver. La petite Lily Beer est ravissante d'aplomb et de gracieuse malice. M. Méret est, décidément, au Parc, le titulaire des rôles « belges ». Flamingant pittoresque dans le Lodewijk de la *Querelle*, voici qu'il s'ingénie, et non sans adresse, à prendre l'accent wallon.



Le public a fait un gros succès à *Servir*, la pièce mélodramatique, violemment chauvine dans laquelle M. Henri Lavedan, que nous ne nous imaginons pas bien dans cette attitude, a prodigué les clameurs, les tirades patriotardes, les sentiments excessifs et les situations invraisemblables.

Mais ce succès n'est qu'un réflexe du gros émoi physique dans lequel doivent plonger les péripéties brutales et les mots en fanfare guerrière de ces deux actes tendancieux. Vite remis de sa secousse le bon public se rend compte qu'on l'a magistralement dupé. Il en a la preuve dès qu'il s'aperçoit qu'il a applaudi aussi bien les personnages qui disaient noir que ceux qui criaient blanc et qu'il a acclamé les buveurs de sang tout comme les pacifistes illuminés...

Il se rend compte qu'il vient de voir s'agiter des gens de théâtre, des héros entièrement artificiels et non des hommes calqués sur la réalité. Il a vu des personnages inexistantes dotés d'âmes d'une noblesse ou d'une vigueur tragiques surhumaines.

L'épisode qui fait la matière dramatique de *Servir* fournit une pièce rapide et brutale, admirablement composée d'ailleurs et écrite en la langue de théâtre la plus vivante, la plus juste, la plus habile qui soit.

Le colonel Eulin n'a qu'une religion : le service de sa patrie. Tout s'efface pour lui devant ce devoir. Famille, plaisirs, affections, repos ne comptent plus quand la France est en jeu. Un des fils du colonel Eulin est mort en Afrique; un autre se bat au Maroc; un troisième est lieutenant d'artillerie à Orléans. Mais celui-ci est un rêveur, un savant aussi, un pacifiste surtout qui a autant l'horreur de la guerre que son père en a le culte et l'impatience.

On voit le conflit de sentiments et de convictions qui met aux prises ces deux hommes; il est rendu plus poignant par la présence,

entre leurs deux passions antagonistes, de l'affection d'une mère et d'une épouse à l'âme pantelante.

Le fils Eulin, officier qui a une étrange conception d'un métier que personne ne l'oblige à continuer d'exercer, prononce devant ses sous-ordres, en pleine caserne, des paroles d'effarante indiscipline. Il déclare qu'en cas de mobilisation un soldat ne doit partir pour la frontière que « si sa conscience le lui permet » ! Pareille profession de foi d'apprenti-déserteur fait écumer le vieux colonel.

Il est incontestable que, même si l'on ne partage pas les idées catégoriques et pour cela outrancières du colonel Eulin, on doit reconnaître que son fils a une singulière notion de son Devoir et une conception inadmissible du patriotisme et de l'honneur du soldat, de la fidélité au serment.

Quoi qu'il en soit le père et le fils sont mis face à face dans un petit pavillon de banlieue où le jeune officier a enfermé, bien décidé à ne jamais le révéler aux hommes sanguinaires, le secret d'un explosif foudroyant, capable d'assurer la victoire instantanée à l'armée qui pourrait s'en servir. Le colonel, qui espionne pour le compte du ministre de la guerre, vient voler les formules précieuses. Il est surpris par son fils et Mme Eulin est présente à la scène atroce et véhémence. Celle-ci atteint au paroxysme le plus ten-ju de ce que permettent la violence des paroles et la pathétique des situations. Heureusement pouvons-nous nous persuader qu'aucune réalité ne ménagera jamais semblable entrevue, et pour de tels motifs, entre un père, une mère et leur enfant.

MM. Krauss, Laumonier et Mme Barbier ont du reste joué cette fin de pièce avec une vigueur sobre et un tragique sans excès, une émotion communicative qui ont secoué toute la salle et arraché des larmes à tous les yeux.

On était littéralement pantalant au spectacle de ces deux hommes féroce-ment dressés l'un en face de l'autre, prêts à toutes les horribles démen-ces. Par bonheur on les vit, l'instant d'après, tomber dans les bras l'un de l'autre. Quelque brusque et inacceptable qu'il soit, ce revirement soulage. Quand le coup le canon annonçant que la guerre est déclarée se fait entendre, le colonel Eulin, qui peut enfin parler, apprend à son fils que c'est pour venger la mort du capitaine Eulin assassiné au Maroc que la France a pris les armes. Dans le frère douloureusement furieux naissent alors soudain les sentiments qui demeuraient morts dans le soldat mauvais patriote. Le jeune lieutenant ne honnit plus la guerre; lui aussi partira, il ira verser du sang. Sa mère elle-même, prise de la même ivresse, pousse à peu près le cri de Pauline illuminée à la nouvelle du supplice de Polyeucte :

Je rois, je sais, je crois, je suis désabusée...

M. Henri Lavendan, en somme, a atteint dans *Servir* son but, qui était de frapper fort et d'éveiller, en une heure inquiète, chez ses compatriotes, des sentiments qu'il était nécessaire de voir s'extérioriser. Il a obtenu ce résultat par des moyens artificiels, où l'habitété la plus conventionnelle supplée à l'absence de la plus élémentaire vérité psychologique. Il a taillé, comme à formidables coups de hache, dans des blocs informes, des silhouettes de personnages rudimentaires et faux. Cela n'empêche que *Servir* est loin de toute banalité et qu'on y sent la patte d'un maître.

★★

De même, la *Chienne du Roi*, un acte attachant qui brode joliment sur l'émoi des dernières heures que vécut la du Barry à Pélagie tandis que la guillotine la guettait, est un rien délicieusement mis en valeur par un remarquable artiste. Un vieux prêtre déguisé parvient à s'introduire dans le cachot de l'ancienne favorite et la ramène à Dieu, lui inculque avec une adresse touchante les sentiments de la plus nécessaire contrition; ainsi il la prépare à la mort que jusque là elle avait eu l'insouciance de ne pas craindre.

Le thème est ténu mais ingénieux; la réalisation charmante.

★★

Il y a peu de chose à dire de tous les autres spectacles que les théâtres de Bruxelles nous ont offerts en ce mois de saison finissante. Déjà dans plusieurs d'entre eux ont même commencé les campagnes d'été, vouées au joyeux vaudeville, comme à l'Olympia, à la Gaîté où les *Surprises du divorce*, la *Petite Fonctionnaire*, *Sacré Léonce!* font florès, enlevés avec entrain par une petite troupe fort vivante et convaincue.

A l'Alhambra, c'est le drame qui fera couler des larmes tout l'été. On y conspue le traître depuis quinze jours, on y sympathise avec l'innocence, on y acclame l'héroïsme. *Le Petit Jacques* est l'objet de ce déchaînement de vibrants sentiments populaires. De bons interprètes, rompus à un métier qui demande des planches et de l'émotion, promettent de faire réussir les efforts tentés par M. Antoine, directeur adroit et actif.

M. Max Dearly, comique savoureux, est venu faire applaudir une cocasserie d'importation américaine dont les effets de drôlerie sont d'autant plus irrésistibles que l'étourdissant fantaisiste qui créa *Mon Bébé* et le promène aujourd'hui à travers l'Europe, a su s'entourer de comédiens et de comédiennes charmants.

La Comédie Française, désormais toujours au complet, les plus illustres chefs d'emploi — Bartet, Bounet-Sully, et d'autres nous venant ravir comme les moindres, — a fait des Galeries une succursale superbement achalandée de la Maison de Molière.

Le Gendre de M. Van Mol, grosse pochade marollienne privée de la fine et piquante observation, de la jolie sentimentalité, du bon comique jovial mais fidèle qui firent la fortune de la famille Beulemans et de la maison De Ridder, nous fait assister à une interminable scène de revue de fin d'année. Toute la lourde parodie, les plaisanteries sans distinction ni nouveauté sur la garde-civique et ses chefs burlesques qui alimentent ce vaudeville laborieux ont déridé quelques soirs une clientèle à l'amusement facile.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Madame Anna de Weert

Cercle artistique (16-22 mars).

Une artiste peint là-bas, en Flandre, la rivière, la cour de ferme, le verger, la petite maison ensoleillés. Elle est arrivée à donner à ses toiles l'éclat et les grâces de la lumière. Cependant, je ne saurais me faire à ce métier raboteux, cette peinture hérissée sur laquelle une fourmi se croirait dans les Alpes, et qui est pour moi quelque chose comme l'étrille qu'on me passerait sur la sensibilité des rétines. Ces restrictions faites — et ce n'est pas facile — *brume grise* est un très bel effet de brume sur les eaux et la barque paraît flotter dans du silence; *l'entrée de Ter Neuve* est une œuvre de joie et de clarté, réussie, sans tare, entre les quatre bords; id. *l'Eglantier*; les *filles de la vierge*, avec ses effets diaphanes et impalpables me paraît être le type du tableau où parfois l'artiste heureux a saisi l'expression d'un paysage et a su la rendre, immatérielle, comme une âme qui plane.

Par contre, des tableaux de fleurs de Mme de Weert, je

dirai qu'il est en moi un horticulteur que brouille une pareille botanique !

Henri Binard

(23-29 mars).

L'artiste nous fait grâce de théories et d'idées trop personnelles ; il témoigne seulement d'une vision humaine, largement humaine ; il peint la nature sous des aspects où tout le monde la reconnaît ; il en rend avec simplicité la figure et la poésie.

Je dis : avec simplicité et non pas naïveté. C'est une vision excessivement précieuse, au contraire ; complexe ; multiple comme la nature elle-même. Binard est de l'école éternelle, qui est de *peindre complètement*, quand on sent comme un homme complet. Binard peint avec le contrôle de l'ensemble de ses sens, savourant l'art un peu avec chacun d'eux, comme cela doit se passer dans le système nerveux d'un homme équilibré. Il en résulte des tableaux où l'on reconnaît ses propres émotions. Il réussit la profondeur souple des cieux, le mystère des feuillages, la nostalgie des horizons, la danse de l'atome atmosphérique dans la clarté ; il rend avec une intensité troublante les clairs de lune dans les cieux voilés et les clartés que répand l'astre serein dans une belle nuit. Il y a dans ses tableaux souvent quelque chose de la poésie de Claude Lorrain.

Je sais que l'orgueil en cours veut qu'on soit plus fier d'être bossu, parce que c'est rare, que d'être normal, ou harmonieux comme Narcisse ou Madame de Milo. Le tableau bien peint et bien composé, en portrait de la nature avec sa poésie, a été, est, restera toujours la seule chose admirable qui, à la longue, et éternellement, vaincra le temps et les modes.

Paul Stoffyn

(25-30 mars).

Avoir quelque chose à dire, d'abord! En peinture, en sculpture, en littérature, c'est la première condition pour l'artiste. Les arts réclament de ceux qui les pratiquent une aptitude à la faculté d'enfantement. Le plus grand nombre des artistes peignent ou sculptent parce qu'il le veulent bien, parce qu'ils se le commandent. Ce ne sont pas des filles séduites, mais de sages petits bourgeois vertueux. Il en résulte des conceptions sans entraînement, calculées, des sujets choisis, qui n'ont pas su d'eux-mêmes s'imposer, ni en force ni en beauté. Même les qualités de métier de l'artiste, n'insuffleront jamais à ces œuvres cette force intérieure qui met des ailes aux soixante-dix kilogrammes d'os et de chair d'un homme vivant, et qui doit, de même mettre des ailes au plâtre et au bronze.

Hélas!...

P. Serusier*Salle Giroux* (26 mars-9 avril).

J'ai rencontré à mon entrée dans cette exposition un excellent et savant ami et devant mon effarement, il a bien voulu me faire le commentaire des œuvres exposées. Si toutes les œuvres exposées sont si hideuses, il paraît que ce n'est pas leur faute; elles répondent à des formules, des théories, à des recherches. Une fois de plus, il résulte pour moi de ma confrontation avec certains novateurs, que je ne suis pas intellectualisé à point... Je ne puis comme eux accepter avec platonisme qu'on me présente un coton jaune ou rouge pour un coucher de soleil; un bleu outrageusement couleur pour les ondes atmosphériques souples et profondes dans lesquelles il semble qu'on plongerait à toutes ailes comme un oiseau, ces bleus spacieux, limpides, cette lumière qui coule.

La peinture de Serusier, si je comprends bien, est de

cette école, Rousselle, Maurice Denis, qui prétend retrouver les synthèses primitives par la représentation des aspects artificiellement élémentaires, tel, ici, le *Printemps*, qui ressemble au portrait que ferait, peut-être, du printemps, un enfant qui aurait à sa disposition une boîte de jouets peints, avec des maisonnettes, et de la verdure et des arbres en copeaux. Cela me fait songer aux esprits simplistes qui croient que pour avoir la psychologie d'un enfant, il suffit de diminuer celle d'un adulte; dans le domaine anthropologique on crut aussi, pendant quelque temps qu'on pourrait se représenter le stade psychologique de l'homme primitif par l'étude des phénomènes mentaux des simples d'esprit et des idiots.

La peinture de Serusier me fait songer à ces déplorables tentatives de reconstitution de primitivisme, par des moyens dont le primitivisme aurait eu honte lui-même.

Mademoiselle Alice Léotard

Cercle artistique (30 mars-5 avril).

Assez unanimement on a reconnu le grand talent de Mlle A. Léotard pour les portraits de chiens et l'intelligence des scènes très simples créées par l'artiste avec ses modèles. Ces chiens doivent être contents de leurs ressemblants et respectueux portraits. Quand les humains vont chez les peintres, ils ne peuvent pas toujours en dire autant. Toutes ces scènes animales sont d'un pinceau qui nous fait grâce des tentatives d'innovation et qui peint les sujets avec soin et vigueur. Formes, poses, regards, expressions, attestent une longue étude, minutieuse, sans afféterie ni sentimentalisme ridicules, c'est viril, franc, vu et pas du tout vieille fille.

M. Dumont-Wilden a reproché à cette exposition d'avoir trop de chiens! Quel genre de critique est-ce là? N'est-ce pas la spécialisation qui seule a souvent pu faire la maîtrise, cette gloire de l'esprit et de l'art?

Frans Huygelen

(30 mars-5 avril).

J'ai parcouru avec plaisir la liste des titres des œuvres exposées par le sculpteur Huygelen. Je les trouve d'une poésie bien supérieure à ses œuvres, auxquelles je reprocherai le manque d'envolée évoquée par ces titres. Quel mystère négatif se produit-il donc dans l'âme de l'artiste? Cela me rappelle que plus d'une fois m'en étant allé écrire dans les bois, je croyais avoir enfermé dans ma page toute la beauté de la nature environnante. Mais, le lendemain, quelle surprise mortifiante : je constatais que je m'étais illusionné sur des mots dont le charme s'était évanoui avec le décor.

Pierre et Eugène Verhaegen

Salle Studio (1^{er}-7 avril).

Belles eaux-fortes de Eugène Verhaegen, les bois, les bords des eaux, les horizons du soir, rappelant par la grandeur le genre Gustave Doré, sujets choisis, avec un grain d'intellectualité qui fait penser. Quant aux aquarelles du débutant, elles sont encore pleines de maladresses mais le *bord de l'eau, après-midi, étang de Boitsfort*, accusent une belle vision, généreuse et honnête, capable d'avenir.

Pierre Verhaegen est un peintre fait; il a de beaux horizons de la Meuse, avec de profondes perspectives et, ô merveilles! — sur un tableau moderne — des campagnes horizontales. Je le crois élève du maître Taelemans. Les colorations de pierres précieuses sont, peut-être, un peu forcées, mais d'une belle idéalité faisant de la nature portraiture riche, splendide et lumineuse, avec délicatesse.

Maurice Sys

Galerie d'Art (2-13 avril).

Paysagiste aimant les tons étoffés et vifs. C'est quelque chose. Mais nous ne trouvons pas chez lui le souci du rendu, ni de l'objet ni de la vie. Il partage avec la grande majorité de l'école moderne le goût pour la *peinture*, la truculence avant tout. Que les professionnels s'en réjouissent, mais nous ne sommes pas tous orfèvres!

Exposition du Cinquantenaire de la fondation de l'Ecole de Dessin, de St-Josse-ten-Noode

(4 avril-16 mars).

Après la visite d'une exposition comme celle-ci, il serait difficile de prétendre que les écoles ne servent à rien. On y retrouve dans leurs toiles de débuts ou leurs œuvres récentes, une foule d'artistes qui, élèves jadis de l'école de St-Josse, aujourd'hui éparpillés, ont su se faire un nom.

Portent-ils la marque qui les ferait se ressembler, par suite d'un enseignement scolastique pareil? Aucunement!

Mais il est certain que la plupart d'entre eux ont au moins appris ce que c'est que dessiner, et ont sans doute aussi, par ce fait, outre le talent, gagné beaucoup de temps.

L'enseignement ne nuit jamais à une personnalité, car une personnalité reste ce qu'elle est, elle se développe dans sa ligne, indestructible.

Nous ne pouvons passer en revue par le détail cette brillante réunion de bonnes œuvres. Ce serait répéter ce que nous avons dit de chacune d'elles au cours des diverses expositions des années précédentes. C'est surtout, ici, une récapitulation glorieuse. Nous nommerions, sortis de cette école, une foule des artistes qui illustrent notre capitale et la Belgique, feu Agneessens, MM. Ciamberlani, Colmant, Henry de Groux, feu Ed. Duyck, feu Evenepoel,

Fabry, Victor Gilsoul, Amédée Lynen, Rombaux, Victor Rousseau, Wollès Lucien.

La commune de St-Josse-ten-Noode a bien fait les choses. On n'a pas craint la dépense pour célébrer cet anniversaire artistique. Il faut louer l'aménagement des locaux. L'exposition, installée comme on sait dans le préau et quelques salles de l'Ecole communale de la rue de la Limite, avait tout transformé. L'ornementation gaie, sobre et de bon goût, masquant toute architecture déplaisante, était supérieure en propreté et en grâce à ce que nous donnent les salons triennaux, supérieure à ce que nous a donné l'Exposition de Gand! Il semble qu'à St-Josse on comprenne mieux qu'ailleurs que les œuvres d'art commandent le respect et une atmosphère d'art sans laquelle il n'est pas de jouissance de cet ordre.

À la tête du Conseil académique nous voyons, d'ailleurs, deux hommes aux initiatives hardies, le bourgmestre de la commune, M. H. Frick et M. Pêtre, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Comme directeur de l'Ecole, nous trouvons M. Henri Ottevaere, l'artiste distingué, membre du cercle *Pour l'Art* et qui participe à grand nombre de nos expositions. Il fut secondé dans sa tâche par les professeurs de l'Ecole, MM. Coosemans, Pierre, Pay, A. Crespin, Laureys, Pierre Braecke, Creten et Smet.

Bref la commune et l'école artistique se sont intelligemment unies pour donner chacune, respectivement, avec un bel élan, plus qu'on ne pouvait attendre.

La surprise fut agréable et nous espérons que l'exemple fera époque dans les fastes de l'art.

Exposition des Peintres de la Forêt de Soigne

Hôtel de l'Abaye du Rouge-Cloître.

(4 avril au 15 octobre).

La plupart des exposants ne témoignent dans leurs nombreuses toiles d'une compréhension, ni d'un idéal, ni d'un

raffinement quelconque dans leurs expressions de la nature. Je l'ai déjà dit ailleurs, L. Clesse manque de respect pour la nature ; il y va de ses coups de pinceau sur la toile, comme d'autres y vont, en sifflant, de leurs coups de brosse sur une façade. Des artistes, comme Vande Leene, semblent avoir envoyé, ici, ce qu'ils ont pu trouver de moins bon ; de même de Baugnies, Bastien, qui ne devrait plus se permettre des toiles pareilles à la *langouste*, Jacquet, Joseph François ; il y a un peu de fraîcheur, bien que tant de maladresses dans *l'hiver*, de Keller ; et une certaine poésie claire dans le paysage matinal de de Roisin, nouveau venu qui apporte une note assez respectueuse et exacte de la nature, dont il choisit les belles heures. Une toile de Gouweloos paraît une élégance exilée en ce milieu rustique ! Un grand paysage de Huygens résume assez bien la plupart des défauts de nos autres paysagistes : des couleurs et du brossage, mais pas de plans, des à peu près insupportables à l'œil. Quant à Drumé qui a l'audace de placer un tableau près d'une fenêtre par laquelle on aperçoit la prairie environnante, le printemps en fleur et le vrai ciel d'azur, — tant pour lui, on fait en un instant son procès...

Les petites sculptures de Van Hamme me font souvenir du catéchisme : « Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ». De même fit Van Hamme et c'est à pleurer et à avoir envie de *descendre* ces tristes outrages, quand on voit ce que sont devenus à travers lui Constantin Meuniers, Léopold II, M. Beernaert et M. Buls!!!

Et le local ? J'ai parlé de ces locaux d'occasion l'an passé, je n'y reviendrai pas, charmants pour un restaurant champêtre, que va faire l'art en cette cuisine ? Ceux qui mettent leurs œuvres en des milieux si peu appropriés n'ont pas la sensibilité nécessaire pour comprendre.

Adrien Segers

Cercle artistique (6-12 avril).

Paysagiste de ville. Possède une coloration assez généralement désagréable, dans les gris bleus embués. Réussit

les effets de pluie lustrant le pavé des rues, monotonie, monotonie. Remplit les cimaises de toiles pareilles à la triste lumière des plus mauvais jours de l'hiver en Belgique. Et l'on sait si c'est beau !

E. Vanden Panhuysen

(6-12 avril).

Trente-neuf numéros, un tas de bonnes intentions qui me paraissent ratées, parce que l'artiste ne me semble pas avoir jamais refondu la nature à son creuset personnel. A-t-il ce creuset ? Je pense qu'il a plutôt de la mémoire et une notion assez hétéroclite de l'harmonie. Je préfère aux tableaux les pochades : *le foin, arbres brisés, printemps*, et cette note poétique *Nuages blancs*.

Auguste Puttemans

(6-13 avril).

Le sculpteur Puttemans se montre préoccupé de classicisme et de beauté. Les grandes traditions qui sont à l'art ce que la race est à la vie organique, s'attestent dans les œuvres de Puttemans, telles *Circé, aube, un rythme* 18. *id.* 19. Toutefois, préoccupé aussi de modernisme, — il faut bien hurler avec les loups, — l'artiste détruit souvent une partie de son classicisme, pour le remplacer par un air de liberté qu'on ne saurait toujours considérer comme une acquisition sérieuse pour l'art.

Le buste intitulé la *Guerre* a une belle bouche, bien ouverte sur un cri, exprimant la sensualité. À son inverse, le buste intitulé la *Paix*, est plein de sérénité, d'une belle forme, pleine de pensée, de calme et de confiance. L'œuvre réalisée avec beauté a dû être difficile, car l'expression désirée d'un grand calme confiant, qui n'eût, cependant, rien d'Olympien, mais restât pensivement humain, cette simplicité, réduisait considérablement les ressources extérieures de l'artiste. Aussi cette force concentrée, qui a la puissance avec quelque chose de l'éternité de la pensée joint

à une tendresse plus vaste que la maternité, c'est-à-dire une maternité pour l'humanité entière, fait-elle de l'œuvre de Puttemans un morceau tout à fait à part et la réalisation la plus parfaite de tout le bel ensemble exposé.

Auguste Levêque

Salle Æolian (7-20 avril).

Peu nombreux sont chez nous les artistes dont l'art cherche à nous communiquer une idée; le plus souvent, ils se bornent à l'enthousiasme de la couleur! Peu byzantins, nous sommes au pays des Kermesses! Au contraire de cette tendance, la centaine d'œuvres exposées par Levêque, remue une somme d'intellectualité considérable. Quand il n'y aurait eu là que les quatre premiers portraits de la série *l'Hymne à la Femme*, le résultat est considérable. Mais il y a encore dans l'œuvre de Levêque cette *Lucrece Borgia*, ce type documentairement recherché et composé, dirait-on, avec les éléments que peuvent fournir les études psychologiques très poussées. Dans la même note rentre le type reconstitué du *duc d'Albe*, conception colorée et altière, peut-être un peu ardente de ton, mais dont quelques années feront sans doute un remarquable tableau.

Mais il n'y a pas que cela. Il y a de grandes et harmonieuses compositions soit symboliques soit légendaires. Peuvent être considérées comme œuvres finies dans cette note, et ne devant rien à aucune préoccupation de mode : *la question, mater Dolorosa, la soubrette, l'Aïeule, l'Escaut et la Lys, la Meuse et ses affluents*. Détailler ces œuvres et ce métier ce serait faire l'histoire de toutes les œuvres passées et de ce que les écoles nous ont laissé de bon comme technique.

Chacun recommence à travers soi l'évolution de la peinture, et s'arrête à des stades correspondant à son développement, mais *seuls les artistes complets atteignent au passé*.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

HUGUES LAPAIRE : *Mesdemoiselles Blanchard* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Contraintes par des malheurs de famille de gagner leur vie, Emilie et Lucienne Blanchard, deux accortes parisiennes, ont ouvert une boutique de modes dans un quelconque trou de province. Ayant tout pour réussir, elles ont compté, les pauvres, sans l'esprit mesquin et curieux des petites villes et sans les désirs que leurs grâces feraient éclore. En butte aux assiduités de deux barbons, elles sont vite perdues de réputation, malgré leur vertu authentique, et mises au ban de la société bourgeoise. Pour éviter la ruine complète, elles sont bien forcées d'épouser des quadragénaires, au demeurant de braves garçons... Avec ses allures caricaturales, pas déplaissantes, loin de là, le nouveau livre de M. Hugues Lapaire est une amusante satire des mœurs provinciales.

ANDRÉ GEIGER : *Maï la Basquaise* (un vol. in-18° à fr. 3.50). Maï Mendiboure, la jolie Basquaise, pour sauver la maison paternelle de la main des gens de loi, consent à épouser un vieil homme très riche, tuant dans son cœur un amour déjà bien fort, pour un beau gas, à la moustache conquérante. Vaincu, l'Amour se venge en la jetant aux bras d'un autre homme. Vient, alors, une sombre tragédie villageoise, qui clôt dignement cette étude de mœurs, remarquable en tous points, excellemment écrite et où les traits de caractères ressortent en vigoureux relief sur la trame élégante et sobre du récit.

GEORGES DOCQUOIS : *La Cendre rouge* (un vol. in-18 à 3.50). — Le poète d'humeur volontiers égrillard et de verve narquoise qui rima les *Minutes libertines*, le *Petit Dieu tout nu* et *Ce qui plaît aux dames* se montre ici conteur badin, changeant radicalement de ton, se jugeant, et nous livrant les secrets de son cœur douloureux et passionné.

Ce sont de petits poèmes émouvants comme une confession sincère.

GUSTAVE FLAUBERT : *Premières Œuvres* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans ce 2^e tome des œuvres de début, bien peu connues, du Maître réaliste figurent les *Agonies*, pensées sceptiques, les étranges *Mémoires d'un Fou*, *Smarh*, un vieux mystère

oriental, quelques contes, quelques études, toutes pages écrites de 1838 à 1842.

Chez Ollendorff.

GUSTAVE COQUIOT : *Cubistes, Futuristes, Passésistes* (un vol. in-18 à fr. 5.00). L'auteur a passé en revue les tendances si nombreuses et si diverses de la jeune peinture et de la jeune sculpture, analysé avec concision les personnalités qui les représentent et discuté leurs moyens avec d'autant d'impartialité qu'on en peut témoigner. Mais certains excès l'arrachent à cette impassibilité dont il s'est fait une règle, et le cicerone devient alors un critique à l'ironie savoureuse. De remarquables reproductions en héliogravure montrent tout ce qu'il peut y avoir de piquant dans le voisinage de tempéraments artistiques aussi distants l'un de l'autre.

DOMINIQUE DURANDY : *Poussières d'Italie* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Malgré le sous titre : *Carnet d'un automobiliste*, vous qui avez lu avec tant d'intérêt et de délectation artistique la première série de ces *Poussières d'Italie*, n'ignorez pas que M. Dominique Durandy y parle très peu de sa voiture, mais énormément de ce qu'il a vu. Dédaigneux des records, il sait « faire » re-escule dans les villages et les villes « sommeillantes, où se conservent les saveurs du terroir, les coutumes locales et « les mœurs anciennes... » Il fait faire à ses lecteurs un voyage charmant, en leur laissant toutefois l'amer regret de ne pouvoir endosser, sur le champ, le cache-poussière et refaire la randonnée qui lui a inspiré son beau livre.

Chez Pierre Laffite et C^{ie}.

MARCEL ROLAND : *La Conquête d'Anthar* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Paris est détruit, que dis-je, Paris, tout le vieux Continent a disparu, s'est abîmé dans l'Océan et ils sont quatre, l'ingénieur Antoni, Eva van Beer, Pierre Delange et Bonin le mécano, sur un hydroaéron, muni naturellement de perfectionnements insoupçonnés. Après des jours, ces derniers d'entre les humains découvrent une terre aux Antipodes, où ils font connaissance avec les presque-hommes. Quant à leurs aventures dans ce pays de macaques raisonnables le livre de M. Marcel Roland vous les apprendra; elles vous divertiront comme elles m'ont intéressé, je l'avoue.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

L'ANNÉE DU FIGARO ; *Des Faits, des Idées, des Mots* (un vol. n-18° à fr. 3.50). — Vous pensez le succès qu'obtient, cette fois, le livre que *Figaro* a décidé de publier tous les ans en vue de laisser à la postérité les chroniques les plus marquantes parues dans ses colonnes au cours des douze mois révolus ! Outre l'attrait très réel que présente la prose des meilleurs écrivains du moment, songez à la tonitruante réclame que constitue, pour le volume, le coup de Browning vengeur de Judith — Caillaux, encore qu'il n'y soit aucunement question, et pour cause, du décès — ne disons pas : de l'assassinat, c'est aussi peu galant, ni : du meurtre, c'est aussi mal porté — d'Holopherne — Calmette !

GEORGES GRAPPE ; *La Rochefoucauld* (un vol. in-18 à fr. 1.50). — C'est une solide étude que celle que consacre M. G. Grappe, dans la « Bibliothèque française » désormais classique, à l'homme et à l'œuvre qui sont une des légitimes célébrités de la littérature française. Nous suivons pas à pas La Rochefoucauld dans sa carrière de frondeur et dans ses *Mémoires* et ses immortelles *Maximes* où il se raconte lui-même avec autant de philosophie que d'égoïsme.

Mme DUCLAUX ; *Madame de Sévigné* (un vol. in-18 à fr. 1.50). — La « divine marquise » a eu d'illustrés biographes. Elle n'en a pas eu de plus attentif et de plus impartial que l'auteur de la monographie coupée de larges extraits des lettres inimitables, qui prend place dans l'intéressante collection de la Bibliothèque française. Madame de Sévigné y apparaît bien comme le trait d'union nécessaire entre la Renaissance et Voltaire.

EDWARD MONTIER ; *Les Amis célèbres de la Fable et de l'Histoire* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Les hommes que leur amitié a rendus célèbres et qui ont eux-mêmes rendu célèbre leur amitié en la racontant sont évoqués ici dans leur cadre historique et littéraire. C'est Achille et Patrocle, David et Jonathan, Nisus et Euryale, Virgile et Varius, Socrate et Phèdre, Christ et Saint-Jean... On ne pourrait vulgariser plus agréablement l'histoire et la légende.

JEAN MORGAN ; *Parmi les Ruines* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Deux époux vivant en complète mésintelligence peuvent-ils divorcer, lorsqu'ils ont des enfants ? Ceux-ci ne seront-ils pas toujours sacrifiés à la liberté que leurs parents tâchent à reconquérir ? Ces époux, dit l'auteur, doivent rester unis, tout au moins en apparence et songer, plus qu'à eux-mêmes, à leur progéniture. Cette thèse est développée, avec talent, en un beau roman dont toutes les péripéties viennent naturellement entasser arguments sur arguments à l'appui de la chose à démontrer... N'importe, *Parmi les Ruines* est un livre bien fait, sentimental à souhait et qui comporte en somme un enseignement de haute moralité.

Chez Nelson.

A. LE BRAZ ; *Paques d'Islande* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Ces Simples récits, si poignants dans leur naïveté sont écrits par un vrai breton. Nul mieux que lui n'aurait pu évoquer avec la même intensité émue le charme de sa terre natale, de cette vieille Armor fouettée par les embruns, assaillie par les vagues, où les enfants semblent, dès le berceau, être voués à la mer. M. Le Braz fait revivre pour ses lecteurs quelques-uns des plus curieux et des plus anciens usages locaux. On se laisse prendre au charme tout spécial de ces récits étranges qui font penser presque à des plaintes.

LABICHE ; *La Cagnotte et autres comédies* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Le succès du premier volume de Labiche publié dans la Collection Nelson (*Le voyage de M. Perichon* et autres Comédies) a engagé les éditeurs à publier ce nouveau recueil qui ne contient pas moins de 5 pièces, parmi lesquelles nous citerons : *La Cagnotte, la Grammaire, les Petits Oiseaux*.

Labiche, comme tous les grands comiques, est toujours actuel, et ses personnages sont si vivants et si vrais qu'il nous semble presque les connaître. Nul doute que ce volume ne remporte le même succès que le précédent.

LA FONTAINE ; *Fables et Epîtres* (un vol. in-12 relié à fr. 1.00). — Les fables en général, et celles du « Bonhomme » surtout, ont ceci de particulier qu'elles intéressent à la fois les petits et les grands. Ceux-là n'y voient qu'un conte amusant, ceux-ci

BIBLIOGRAPHIE

en goûtent la saveur, la finesse, et en apprécient la forme parfaite.

L'apparition des Fables et Epîtres de La Fontaine dans l'« Edition Lutétia » comble une véritable lacune en mettant à la portée de tous, sous une forme coquette et à un prix inouï de bon marché une des œuvres maîtresses de notre langue.

CORNILLE : *Théâtre* (un vol. in-12 relié à fr. 1.00). — Orné d'un beau portrait de l'auteur et précédé d'une introduction de M. Emile Faguet, ce volume contient entre autres pièces, ces chefs-d'œuvre immortels : *le Cid*, *Horace*, *Cinna*.

Publié dans l'élégante collection de l'« édition Lutetia », il est assuré de la vogue qui a accueilli sous cette forme les œuvres principales des grands classiques français.

Chez Ambert.

J. CANTEL : *La Reine Cléopâtre* (un vol. in-8 ill. à fr. 3.50). — L'évocation historique que voici, préfacée avec éloge par M. Anatole France, a tout l'intérêt d'un roman et la séduction d'un poème. Nous y voyons revivre dans le cadre somptueux de ses palais la reine attirante et dangereuse. C'est un livre intéressant, instructif et émouvant tout ensemble.

OSCAR WILDE : *Opinions de littérature et d'art* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le même M. Cantel a traduit de l'anglais quelques études du fécond et original essayiste dont nous pourrions bientôt lire en français toute la production intéressante et diverse. Rien n'est jamais banal de cet audacieux polygraphe qui s'est dépensé dans toutes les revues d'art de son pays.

Chez Ed. Mignot.

JEAN BERTHEROY : *La Couronne d'Epines* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Toute poésie d'exaltation mystique, Pia Buondicelli semble devoir continuer la vie de sa compatriote, Sainte-Catherine de Sienna, dans le palais, des Buondicelli, passe une jeune femme très moderne et très courtisée. A ce contact profane, Pia se transforme et une passion violente naît en elle pour un officier. Celui-ci malheureusement est l'amant de la visiteuse et Pia le constatant, retourne à sa dévotion exaltée. Un résumé aussi succinct ne peut que déflorer une œuvre comme celle-ci qui est, comme tous les livres de Mme Jean Bertheroy, un vrai poème de Beauté.

Chez E. Sansot et C^{ie}.

ADRIEN CHEVALIER : *Mémoires d'outre-tombe d'Hannibal Chataignier* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — De son vrai nom, Alexandre Ollagnier, celui dont M. Adrien Chevalier publie les Mémoires, fut poète, avocat, homme politique et surtout un homme d'esprit et un fantaisiste dont la renommée n'a guère franchi le Boulevard. Sa vie pleine de pittoresque et de joie ressentie et donnée, à pris fin, brusquement et trop tôt là-bas, dans son Midi natal où il était allé se réfugier après avoir compris les duretés de Paris pour les « pêcheurs de lune ».

Chez Perrin et C^{ie}.

ANDRÉ HALLAYS : *De Bretagne en Sain-tonge* (un vol. in-8 ill. à fr. 5.00). — Il est toujours agréable de flâner en compagnie d'un érudit et d'un lettré. C'est de cette façon qu'avec M. Hallays nous sommes conviés à visiter un coin pittoresque de la France, riche en souvenirs autant qu'en paysages. Aussi le plaisir que nous prenons à ce voyage est-il aussi grand que son profit est considérable.

Chez Eug. Figuière.

M.-C. POINSOT : *Les Minutes profondes* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — On apprécia grandement quand ils parurent pour la première fois ces poèmes tout imprégnés d'une philosophie artiste. L'auteur a ajouté à cette série de belles évocations montagnardes et maritimes, de larges strophes de pitié et d'humanité, qui classent M. Poinso parmi les meilleurs des écrivains de sa génération.

LUCIEN-PAUL THOMAS : *Les Idylles et les Songes de Pio Baroja* (un vol. in-18°). Espagnol et Basque — vous vous en doutez — Pio Baroja est un jeune écrivain — quinzénaire récent, c'est être encore jeune, — auquel ses romans puissamment tragiques, ses patientes études de mœurs et de caractère, ses satires pénétrantes et nerveuses ont conféré la célébrité dans la Péninsule. M. Max Nordau a dit de lui qu'il était un Voltaire plus mordant et plus fin que le subtil batailleur du XVIII^e siècle. Que voulez-vous ajouter à pareil jugement...?

PAUL DORMISE : *Les Ailes* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Officier aviateur, Claude Baron a toutes les peines du monde à obtenir la main de Madeleine Aury, dont les

parents soucieux du bonheur de leur enfant, redoutent les dangers du métier choisi par Claude. L'Amour vainc toutes résistances, mais les jeunes gens, à peine mariés, Claude perd la vie dans un accident d'atterrissage...

Les Ailes sont incontestablement une œuvre de début, marquant toute l'inexpérience de la jeunesse, mais pleine d'intentions excellentes et de sincérité.

Chez Etienne Rey.

JEHAN RICTUS ; *Le Cœur populaire* (un vol. in-8 à fr. 3.50). — On sait combien la Muse de Jehan Rictus est à la fois familière, pathétique et pitoyable. Elle dicte au poète étrange et bon des idylles qui sanglotent et des farces qui ricanent, des naïvetés délicieuses et des drames poignants. *Le Cœur populaire* est bien le titre qu'il fallait à un recueil de ces poèmes écrits en une langue presque patoisante mais avec des accents qui vont droit au cœur.

Soc. Franç. d'Imprimerie et Librairie.

ANTOINE MONTAUDRY ; *Passants* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est en pensant à ceux qui, ne laissant guère de trace derrière eux, « rêvant de conquête et d'amour », s'en sont allés par les routes de la Vie, que l'auteur a écrit des poèmes de songerie délicate et de forme élégante.

Chez Bernard Grasset.

LOUIS NOËL ; *Autour d'une Fortune* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Les Pedoue sont riches, très riches, si riches que, vivant en millionnaires, ils ne dépensent pas le sixième de leurs revenus. Vous pensez si cette fortune excite dans Gainville, petite cité beauceronne, une envie féroce, si cet argent est convoité. Il n'est point de méchant tour que l'on n'invente pour leur faire tort. Dans leur famille proche, on va même jusqu'à inciter leur fils Jacques, un bien gentil garçon, à faire la noce, et à pousser M. Pedoue dans la politique, mais rassurez vous, la Fortune résiste, et cette satire, fort bien venue, des mœurs provinciales finit par le châtimement des coupables.

MARC LE GOUFFES ; *Le Carrefour* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Au croisement de plusieurs routes est bâti un hameau : « Le Carrefour », qui appartient à quatre municipalités différentes dont les limites viennent s'y rejoindre. Une pauvresse, un soir, y défaille et entre immédiatement en agonie. Des gens la recueillent, mais, à l'idée du mécontentement du maire et des dépenses de funérailles que supportera leur co...

mune, ils s'en vont porter la mendiant sur un autre territoire. L'arrivée d'un des éfilés les déloge et la moribonde est ainsi trimbalée en brouette pendant la moitié de la nuit... Cette histoire plutôt macabre est la première d'une série de nouvelles campagnardes ou coloniales écrites dans le même ton.

JEAN DE BOURGOGNE ; *Un Comédien d'Autrefois* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans les papiers laissés par Fleury — le génial artiste de la Comédie Française, qui joua devant le Roy, devant Marianne et devant l'Empereur — M. Jean de Bourgogne a glané les anecdotes, les traits, les incidents ayant trait à l'art dramatique et à la Maison de Molière. Il a eu le bon goût de laisser de côté les histoires périmées, les répliques dont un siècle de recul a enlevé tout le sel et les récits compliqués dont Fleury avait encombré ses Mémoires. De ce qui restait, s'est bâti ainsi un livre intéressant et d'une réelle valeur historique.

MARGUERITE HAUKES — DRIELSMAN DE KRABLE ; *Le Partage de la Lune* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Il y a des choses vraiment charmantes dans ces souvenirs d'enfance d'une grande dame danoise, d'une dame de très haute naissance à laquelle son rang social élevé n'a pu donner qu'une jeunesse infiniment triste, abandonnée aux soins de domestiques brutales par ordre et d'institutrices cruelles et sornaises. Quant à sa mère, notre héroïne ne l'appelle jamais que : « celle qui aurait dû être plus douce pour moi ». Et tout cela est écrit avec une science parfaite de la psychologie enfantine si souvent méconnue.

RENÉ BÉHAINE ; *Les Survivants* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Ces *Survivants* sont ceux qui restent de la vieille aristocratie française, ceux qui demeurent encore sur ce sol que jadis ils possédèrent en entier et dont ils détiennent toujours une part, sans cesse diminuée. Les types créés par l'auteur ne semblent un peu forcés, mais ils sont dessinés avec une telle minutie, qu'ils finissent par apparaître vraisemblables et que le lecteur s'ennuie cordialement dans ces intérieurs nobles, sans caractère, tout empreints de religiosité, de souvenirs du passé, d'ignorance du présent et d'insouciance de l'avenir. Possible qu'ils aient tort de vivre ainsi, ces braves gens, dont c'est pourtant le droit, mais je ne sais si je ne les préfère pas à nos arrivistes modernes, pas toujours beaux... près non p'

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : **René POELAERT**

Agent de Change

PLACE DE LA LIBERTÉ, 5, BRUXELLES

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ M. Edouard Thys, président et fondateur de la Banque de Reports d'Anvers, est mort le 8 avril dernier à Anvers.

La nouvelle de ce décès a produit à Anvers une très vive impression, car M. Thys jouissait de la sympathie générale. C'était un homme d'affaires d'une grande intelligence et un travailleur acharné. Aussi sa mort cause-t-elle une grande perte à l'établissement de Meir.

M. Thys était président de la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts, de la Banque Centrale Gantoise, des Chemins de fer Méridionaux d'Espagne, de la Compagnie Agricole du Nil, de la Compagnie Nationale de Transports Maritimes, du Crédit National Industriel, de la Société Belge de Crédit Foncier, de la Société Belge de Construction et d'Exploitation de Chemins de fer, de la Compagnie Générale Égyptienne Agricole et Commerciale, de la Société Hellénique des Tramways d'Athènes, de la Société de Tramways et Entreprises électriques de la banlieue de St-Petersbourg, de l'Union Anversoise de Tramways et Entreprises électriques, des Tramways de Rosario ; vice-président de : la Société Hypothécaire belge, des Papeteries Anversoise ; administrateur délégué des Tramways de Rotterdam et administrateur d'une foule d'autres sociétés dont l'énumération serait fastidieuse.

A peine âgé de 45 ans, il était président du cercle La Concorde, chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre de la Couronne, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre Impérial de l'Osmanî d'Égypte, commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, commandeur de l'Ordre du Christ du Portugal, etc..

Pour le remplacer, les dirigeants de la Banque de Report ont fait appel au concours actif de M. Hector Carlier, directeur de la Banque de l'Union Anversoise à Anvers, et fils de M. Carlier, directeur de la Banque Nationale de Belgique.

M. Hector Carlier serait assuré de l'appui de la maison Bunge et Cie, à Anvers, de la Banque Nationale de Belgique de la Société Générale de Belgique à Bruxelles, de la Banque d'Anvers à Anvers et de la Banque de l'Union Anversoise à Anvers.

M. Carlier vient de quitter l'Argentine et sera incessamment en Belgique.

❖ C'est M. Franqui qui remplace le baron Baeyens au ch. d. f. de Mons à Hautmont et Saint-Ghislain.

❖ MM. Eug. Kreglinger et Ch. Balsler fils, administrateurs de la *Coloniale anversoise* étant décédés, MM. N. Diderich et G. Branquart ont été appelés à leur succéder.

❖ Après avoir réélu les administrateurs et commissaires sortants, les actionnaires de la *Banque de Bruxelles* ont choisi, pour remplir les nouveaux mandats d'administrateur, MM. Evence Coppée, Raoul Warocqué, Gaston Barbanson et Henry Urban, et appelé aux fonctions de commissaires MM. Léon Guinotte et Maurice de Laveleye.

❖ A la Société *Railways et Electricité*, MM. P. Marraud, Daniel Berthelot et Harmant sont nommés administrateurs en remplacement de MM. A. Dresse, Huart-Hamoir et comte de Smet de Naeyer.

MM. Anspach et Bégault, administrateurs, et MM. Favresse, Glorieux et Servais, commissaires, ont été réélus.

❖ L'assemblée des Ateliers de Construction J.-J. Gilain, à Tirlemont a procédé au renouvellement :

1° Du mandat de l'administrateur sortant et rééligible, Mme Ernest Gilain-Naveau ;

2° Du mandat du commissaire sortant et rééligible, M. Edouard Gilain.

L'assemblée décida de porter le nombre des administrateurs de six à huit et celui des commissaires de deux à quatre.

Ensuite de cette décision elle appella aux fonctions d'administrateurs nouveaux :

M. Lucien Beauvain, administrateur-directeur de la Raffinerie Tirlemontoise, à Tirlemont, et M. Jules Naveau, ingénieur et industriel, à Grand-Axhe, et aux fonctions de commissaires nouveaux, M. le baron Gaston de Béthune, capitaine-commandant d'artillerie à Bruxelles, et M. Thiéron de Monclin, propriétaire, à Nanteuil (France).

❖ M. César Assandro, qui avait rempli les fonctions de secrétaire général du Gouvernement italien à l'Exposition de Bruxelles et qui était attaché depuis deux ans au consulat général d'Italie à Bruxelles, vient d'être nommé secrétaire général de la Chambre de Commerce italienne à Bruxelles.

❖ Le dernier rapport du D^r Malvoz, directeur du Dispensaire des mines signale que la campagne contre l'ankylostomiasie en Belgique a été couronnée d'un plein succès. A la fondation du dispensaire en 1903, il était notoire que 23 p. c. des mineurs du bassin de Liège étaient infectés. En 1913, le pourcentage est tombé à 1.2 p. c.

ÉCHOS FINANCIERS

Banque de Bruxelles.

La plus grande partie de l'année 1913, dit le rapport du conseil d'administration de cet établissement de crédit, a été influencée par les événements qui se sont déroulés dans les États balkaniques, ainsi que par les discussions diplomatiques qui ont eu lieu, à cette occasion, entre les grandes puissances.

L'inquiétude générale créée par cette situation, ainsi qu'une nouvelle hausse du loyer de l'argent, ont eu pour effet d'arrêter l'essor de l'industrie qui s'était développée d'une façon considérable, et de réduire notablement le prix de vente des produits des diverses industries. Cet état de choses, en ce qui concerne notre pays, est mis en évidence par les chiffres de son commerce extérieur.

D'autre part, le taux d'escompte de la Banque Nationale de Belgique est resté fixé, pendant toute la durée de l'année, à 5 p. c., en rapport avec la rareté de l'argent sur les divers marchés financiers.

Dans ces conditions, il est tout naturel que l'importance des transactions en Bourse ait diminué de plus en plus, et que le cours de la plupart des valeurs mobilières en ait pâti.

Les résultats de notre banque pour l'exercice écoulé ont été favo-

rables, grâce d'une part, au taux élevé du loyer de l'argent, et, d'autre part, aux bénéfices des émissions auxquelles elle a prêté le concours de ses guichets.

C'est spécialement dans les valeurs de trusts, de sociétés de tramways et d'électricité et dans les emprunts internationaux que l'activité de la banque a trouvé son développement.

Les bénéfices réalisés permettent de proposer la distribution d'un dividende de 10 p. c., soit 50 francs par action, et de doter la réserve extraordinaire d'une somme de fr. 419.289.25. Il restera ensuite disponible, après une prévision de fr. 281.860.76 pour impositions fiscales, contributions et autres taxes, un montant de fr. 70.994.95 à reporter à nouveau au crédit du compte de profits et pertes de l'année 1914.

Signalons ici quelques chiffres d'où ressort, malgré la crise générale, l'importance des affaires de la Banque de Bruxelles : le mouvement de la caisse s'est élevé à l'entrée à 886.097.519 fr. et à la sortie à 881.811.647 francs ; celui des effets, à l'entrée, à 323.804.268 francs et, à la sortie, à 301.443.669 francs, tandis que le mouvement des comptes courants atteint 1.671.818.275 francs.

Crédit Général Liégeois.

Les opérations de l'exercice 1913 ont produit 5.302.863 fr. contre 5.186.730 en 1912 et les loyers d'immeubles 66.687 contre 70.150. Avec le solde reporté, le crédit du compte de profits et pertes se totalise ainsi par 5.429.301, contre 5.315.833. Après déduction des frais et charges, il reste un solde bénéficiaire de 2.475.158 francs, au lieu de 2.481.125.

Le dividende a été fixé à 35 francs, chiffre égal à celui de l'an dernier.

Parlant de la marche des affaires pendant l'exercice écoulé, le conseil dit dans son rapport :

« L'année 1913 a été défavorable au commerce et à l'industrie; cette dernière, pendant les premiers mois, a profité de l'achèvement d'anciens marchés conclus à des prix très rémunérateurs; mais, depuis, les nouveaux ordres ont été insuffisants, et les prix, de plus en plus réduits.

» Les opérations de bourse, mal influencées par les préoccupations politiques et par les nombreuses émissions de l'année, réalisées à des taux très avantageux pour les prêteurs, ont été extrêmement réduites et les cours, en forte dépression.

» A raison de ces circonstances, le taux du loyer de l'argent est resté très élevé pendant toute l'année 1913 et nos résultats, très favorables pour l'exercice écoulé, ont permis de maintenir le même bénéfice distribuable, après avoir largement pourvu au fonds d'amortissement. Comme vous aurez pu le constater par l'examen des évaluations de notre portefeuille-titres, nous avons continué la politique à laquelle vous avez donné votre complète approbation. »

Compagnie Belge des Chemins de fer Réunis.

Les comptes qui furent soumis aux actionnaires à l'assemblée du 22 avril font ressortir un bénéfice net de fr. 1.786.446.60 contre fr. 1.601.906.61 en 1912.

Les comptes comparés se présentent de la façon suivante :

	1913-14	1912-13
Produit du portefeuille, intérêts, bénéfices, réalisations, etc.	fr. 3,168,201.95	2,305,554.39
Report précédent.	9,231.44	2,898.75
Total	<u>fr. 3,177,433.39</u>	<u>2,308,553.14</u>

A déduire :		
Frais généraux	96,361.01	104,138.55
Prévision fiscale	100,000.—	80,000.—
Amortissement	28,785.95	28,745.03
Intérêts des obligations A	462,438.—	471,244.50
Intérêts des obligations B	22,033.12	22,418.45
Intérêts, change et commissions divers	681,368.71	—
Total	fr. 1,390,986.79	706,346.53
Bénéfice net.	fr. 1,786,445.60	1,601,906.61

Répartition :		
1 ^{er} divid. de 6 p. c. ou 15 fr. aux 60.000 prior. amort. ou non	fr. 900.000.—	900.000.—
Fonds d'amortiss. des priorités	87.721.51	69,900.78
2 ^e div. aux prior. et jouiss. : 5 fr. contre 4 francs	299.780.—	239.824.—
A nouveau	14.707.65	7.462.36
Tantièmes	43.860.76	34.950.39
Divid. 73 contre 58 aux act. de divi- dende anciennes	438.000.—	348.000.—
A nouveau	2.376.68	1.759.08
Fr.	1.786.446.60	1.601.906.61

Ci-après les bilans au 15 janvier 1913 et 1914 :

	1914	1913
ACTIF		
Portefeuille	fr. 48,697,789.64	50,943,431.03
Frais de premier établissement	604,504.70	632,390.65
Banques, participat ^{ns} , débiteurs di- vers, prêts aux filiales, etc	4,860,575.19	12,874,019.09
Mobilier	1.—	1.—
Cautionnements d'administrateurs	102,500.—	102,500.—
Fr.	54,265,370.53	65,552,341.77

PASSIF

Capital :		
Act. de prior. de 250-fr. 57,207 en circ. au lieu de 57,424	fr. 14,301,750.—	14,356,000.—
2,793 actions amorties au — au lieu de 2,576	698,250.—	644,000.—
60,000	fr. 15,000,000.—	15,000,000.—
12,000 parts de fondateur remplac ^{és} . les 6,000 dividende.	—	—
Obligations A	12,752,500.—	13,000,500.—
Obligations B	608,000.—	618,750.—
Fonds de réserve	9,423,769.46	9,423,769.46
Fonds de prévision	150,941.92	150,941.92
Obligations, coupons et dividendes à payer	238,993.19	208,979.63
Créditeurs divers	14,202,219.36	13,313,944.15
Versements à effectuer s ^r portefeuille	—	12,136,050.—
Cautionnement d'administrateurs	102,500.—	102,500.—
Bénéfice	1,786,446.60	1,601,906.61
Fr.	54,265,370.53	65,552,341.77

Compagnie Générale de Railways et Electricité.

C'est le 22 avril courant qu'eut lieu l'assemblée annuelle des actionnaires.

Le dividende de l'action de capital est, comme on le sait, fixé à 40 francs contre 39 francs. Rappelons que cette répartition s'étend

cette année à 70.000 titres au lieu de 50.000 précédemment.

En conséquence, l'action de jouissance a droit à 20 francs (contre 19 francs) et l'action de dividende à fr. 35.08 (au lieu de fr. 25.09).

Voici les comptes de profits et pertes comparés pour 1913 et 1912 :

	1913	1912
Coupons du portefeuille et bénéfices		
divers fr.	6.157.427.32	4.780.052.77
Report précédent	12.214.57	58.839.95
Total fr.	<u>6.169.641.89</u>	<u>4.838.892.72</u>
A déduire :		
Frais généraux fr.	156.874.39	144.767.28
Patente de l'exercice précédent	130.952.42	99.213.26
Conseil d'administration et collège des commissaires	12.916.66	14.875.—
Impôts français	20.490.05	24.631.75
Amortissements	89.951.15	199.229.23
Intérêts des obligations	1.049.199.12	1.057.715.01
Total fr.	<u>1.460.383.79</u>	<u>1.540.431.53</u>
Reste :		
Bénéfice net.	<u>4.709.258.10</u>	<u>3.298.461.19</u>
Répartition :		
Premier dividende de 4 p. c. aux actions de capital :		
Aux titres non amortis. fr.	1.338.520.—	944.880.—
Aux titres amortis (à verser au fonds d'amortissement)	61.480.—	55.120.—
Premier divid. de 4 fr. aux 45.000 act. de dividende	180.200.—	180.200.—
Sur le surplus :		
5 p. c. au fonds d'amortissement	155.842.18	102.971.06
5 p. c. tant. des adm. et commiss.	155.842.18	102.971.06
Sur le solde ;		
50 p. c. 2 ^e div. aux actions de capital ou de jouissance :		
Aux act. de capital	1.338.520.—	397.636.—
Aux act. de jouissance	61.480.—	52.364.—
50 p. c. aux 45.050 act. de divid.	1.400.154.—	950.104.50
A nouveau.	17.219.74	12.214.57
Fr.	<u>4.709.258.10</u>	<u>3.298.461.19</u>

Donnons maintenant le bilan arrêté au 31 décembre 1913 :

ACTIF

Immobilisé ;		
Premier établissement fr.	1.006.408.84	
A déduire : amortissement	84.181.55	
	<hr/>	922.227.29
Immeubles		690.329.55
Mobilier.		1.—
Réalisable :		
Obligations 4 p. c. à la souche		3.500.500.—
Portefeuille		64.049.961.56
Participations		6.611.695.49

Disponibilités, banquiers, débiteurs divers et prêts aux sociétés filiales	17,520,184,09
Compte d'ordre :	
Versements restant à effectuer sur titres.	7,957,450 —
Cautionnem. des administr. et commiss.	86,000.—
	<u>Fr. 101,338,348,92</u>

PASSIF

Dettes de la Société envers elle-même :	
Capital :	
66,926 actions de capital	} 33,463.000.—
3,074 » de jouissance fr.	
45,050 » de dividende.	
3,074 » de capital amorties	
Solde du fonds d'amortissement des actions.	1,537.000.—
de capital	1,916.92
Réserves.	13,946,007.38
Obligations :	
50,000 obligat. de 500 fr.	
4 p. c.,	
dont 2,748 obligat. amorties.	
soit 47,252 obligat. 4 p. c....	23,636.000
14,000 obligat. de 500 fr.	
3.60 p. c.,	
dont 809 obligat. amorties.	
soit 13,191 obligat. 3.60 p. c.	6,595,500
	<u>30,221,500.—</u>
Dettes sans garanties réelles :	
Obligations remboursables.	99,500.—
Coupons à payer, prorata d'intérêts sur obligations et actions amorties restant à rembourser	515,092.89
Participations	2,989,111.28
Créditeurs divers	5,812,512.41
Comptes d'ordre :	
Versements restant à effectuer sur titres	7,957,450.—
Cautionnements des administrateurs et	
commissaires	86,000.—
Profits et pertes	4,709,258.10
	<u>Fr. 101,338,348.98</u>

Société Générale Belge d'Entreprises Electriques.

Le bénéfice de l'exercice écoulé s'élève à fr. 1,994,244.38, contre fr. 1,574,654.60, et permet la distribution d'un dividende de fr. 52.50 par action de capital et de fr. 17.18 aux dixièmes de part de fondateur.

L'an dernier, il a été distribué 50 francs et 13 francs respectivement, mais il y a lieu de tenir compte de ce que le capital à rétribuer comportait à cette époque 12 1/2 millions en 25.000 actions de capital de 500 francs nominal, et 12.000 dixièmes de part de fondateur, sans valeur nominale désignée. Au contraire, pour l'exercice 1913, la répartition doit porter sur un capital de 15 millions de francs, représenté par 30,000 actions de premier rang et 12,000 de second rang.

Les dividendes de la part de fondateur ont suivi une progression beaucoup plus rapide que celle de l'action de capital, ce qui s'explique aisément si l'on considère les augmentations successives subies par le capital primitif de 6 millions, tandis que le nombre de parts de fondateur est resté immuablement fixé à 12.000 dixièmes de part.

C'est ainsi que, étant donné le capital actuel, la proportion qui existe entre les deux catégories de titres au point de vue des droits aux dividendes, que leur confèrent les dispositions statutaires, est de fr. 0.62 1/2 au titre de deuxième rang, par superdividende de 1 franc à l'action de capital.

L'examen du bilan fait ressortir une situation financière solide. L'actif disponible s'élève, en effet, à 14 millions 875,907 fr. 62 c. en regard d'un passif immédiatement exigible, y compris le bénéfice distribuable, de fr. 9.861.686.46, soit un excédent d'actif de fr. 5,014,221.16.

Mais ce qui caractérise la brillante situation de ce puissant trust, c'est son portefeuille porté au bilan pour fr. 18,236,304.50, et estimé bien en dessous de sa valeur réelle. L'estimation des divers titres qui le composent effectuée aux cours actuels, atteint, en effet, une valeur marchande de 27 millions 600,000 francs. C'est donc une réserve latente de près de 10 millions de francs que recèle l'évaluation du portefeuille et ce, en dehors de diverses participations figurant au bilan pour 3,995,225 francs.

Comme la plupart des entreprises patronnées par la société sont encore susceptibles d'un grand développement, on peut admettre que les beaux résultats enregistrés jusqu'à présent seront largement dépassés par la suite.

Tramways d'Odessa.

L'exercice 1913 nous apporte une brillante augmentation de recettes, de telle sorte que le revenu net augmente de plus de 1.050.000 francs.

On remarquera au passif la création d'un nouveau chapitre « Fonds d'amortissement et de renouvellement », doté de 4 millions de fr. Les dividendes sont les mêmes que l'an dernier : 7.50 et 9.50 (capital et jouissance).

COMPTE DE PROFITS ET PERTES

DEBIT	1912	1913
Impôts et contribut.	504.490.97	604.569.46
Intérêts	1.149.715.85	1.393.406.66
Amortissement et renouvellement	383.461.60	951.923.36
Réserve légale	95.881.24	87.230.50
Administration et pers.	81.887.09	86.085.65
Somme attribuée aux actions	1.688.721.33	1.852.086.43
	Fr. 3.904.158.08	4.975.302.05
CREDIT		
Recettes	6.504.232.40	7.829.371.59
Dépenses	2.644.876.14	2.916.086.20
Revenu net de l'exploitation	3.859.356.26	4.913.285.39
Intér. en banque sur revenu de l'exploit.	44.801.82	62.016.67
	Fr. 3.904.158.08	4.975.302.05

Tramways de Bilbao.

Les bénéfices de 1913, qui s'élèvent à 618.930 francs, contre 566.863 francs en 1912, permettent de répartir fr. 5.50 aux actions

de capital et 2 francs aux actions de jouissance, contre fr. 5.30 et fr. 1.60 précédemment.

On annonce que des négociations se poursuivent entre la Société et une Compagnie de chemins de fer pour la création, à Bilbao, d'un entrepôt et l'organisation d'un service de factage, pour toutes les marchandises devant être expédiées par cette Compagnie de chemins de fer à l'arrivée ou au départ de Bilbao. C'est la Société d'Electricité de Bilbao qui serait chargée de ce service dans la ville de Bilbao et les environs.

Répartition :

Réserve légale	fr.	30.899.35
Int. à 4 1/2 p. c. l'an ou fr. 4.50 aux 75.000 actions		337.500.—
Tantièmes		24.958.76
2 ^e divid. de 1 franc au lieu de fr. 0.80 aux 75.000 act.		75.000.—
Divid. de 2 fr. au lieu de fr. 1.60 aux 75.000 act. de jouiss.		150.000.—
A nouveau		571.91
	Fr.	<u>618.930.02</u>

Tramways de Barcelone.

Voici comment s'exprime le rapport du Conseil d'administration :

Nous avons l'honneur de vous présenter notre rapport sur les résultats de l'exercice écoulé, et de soumettre à votre approbation les Bilan et Compte de Profits et pertes de notre Société, arrêtés au 31 décembre 1913.

L'exercice 1913, dont nous vous rendons compte, se trouve complètement sous le régime de la convention conclue le 20 février 1913 et approuvée à l'unanimité par votre assemblée générale extraordinaire du 17 mars 1913.

Ce contrat avait effet rétroactif à la date du 1 janvier 1913 et il a été appliqué durant toute l'année à la complète satisfaction des intéressés.

Les recettes totales réalisées durant l'exercice écoulé sur les réseaux exploités en commun de notre Société et de la Compagnie Générale ont atteint Pes. 8.952.899.87, en augmentation de Pes. 728.757.34 sur celles de l'année antérieure.

Ce résultat est d'autant plus satisfaisant qu'aucune ligne nouvelle n'a été mise en service pendant l'année et que le nombre de kilomètres-voitures (m + r/3) parcourus (13.936.623) dépasse à peine celui des kilomètres-voitures parcourus durant l'année précédente (13.824.287).

La température a été d'une manière générale assez favorable au trafic : notamment durant les mois d'été, de fort belles augmentations de recettes ont été réalisées et le mouvement sur nos lignes conduisant aux bains a été très intense.

Comme, d'autre part, les majorations de recettes ont laissé un appréciable accroissement de bénéfices, nous avons lieu d'être satisfaits des conditions dans lesquelles est conduite l'exploitation : signalons en outre que la consommation d'énergie électrique se maintient à peu près au même niveau que l'an dernier.

Le compte de profits et pertes s'établit de la façon suivante :

DEBIT

Intérêts aux porteurs d'obligations	fr. 484.826.65
Frais généraux.	85.386.19
Amortissement du compte de 1 ^{er} établissement	338.000.00
Solde en bénéfices	2.299.910.00

Fr. 3.208.122.84

CREDIT

Bénéfice forfaitaire d'exploitation (y compris revenus du portefeuille et report à nouveau de l'exercice 1912)	fr. 3.208.122.84
--	------------------

Répartition :

1 ^{er} dividende de 4 1/2 %, soit 4 fr. 50 par titre, à 150.000 actions de capital	fr. 675.000.00
10 % du surplus au Conseil d'administration et au Collège des commissaires	162.500.00
2 ^e dividende de 6fr. 50 par titre à 150.000 actions de capital	975.000.00
Dividende de 44 fr. 31 par titre à 11.000 dixièmes de part de fondateur	487.410.00

Fr. 2.299.910.00

Société Munichoise d'ameublement d'art.

Il est question de dissoudre cette compagnie.

Compagnie du Kasai.

La Chambre des Représentants va être saisie d'une convention nouvelle, conclue entre l'Etat et la *Compagnie du Kasai*. Sous réserve des droits acquis par des tiers, cette convention accorde à la Compagnie du Kasai le droit exclusif de rechercher les mines, jusqu'au 31 décembre 1918, dans des terrains du bassin de l'Aruwimi-Ituri.

Voici les principales dispositions de cette convention ;

La Colonie s'engage jusqu'au 31 décembre 1920 à accorder à une société ou à des sociétés fondées par la Compagnie du Kasai, et dont les statuts seront approuvés par le ministre des Colonies, le droit d'exploiter pendant 90 ans, à courir de la date de l'octroi du permis de concession, les mines découvertes dans les délais fixés, et dont la découverte aura été notifiée au commissariat du district avant le 31 mars 1919. La superficie de ces mines ne pourra dépasser 100.000 hectares, sans qu'aucune mine ne puisse dépasser 10.000 hectares.

Les conditions de l'exploitation des mines découvertes, le taux des redevances minières à payer par le concessionnaire, la participation de la Colonie aux bénéfices de l'exploitation, les conditions de rachat et les causes de déchéance seront déterminées par la législation qui sera mise en vigueur ultérieurement. En attendant, ces objets seront régis par les dispositions des décrets minières qui s'appliquent ou s'appliqueront à la même matière dans les territoires du Comité spécial du Katanga, la Colonie remplaçant le Comité spécial dans ces diverses dispositions.

Le gouvernement colonial et, à son défaut, le gouvernement

belge, auront, à prix égal, le droit d'acquérir, par préférence, tout ou partie de l'or provenant des mines concédées en vertu de la présente convention.

Les commandes de l'Etat Belge.

L'administration belge des chemins de fer est entrée en négociations pour la commande de 35.000 tonnes de rails. L'adjudication officielle de 854 wagons à marchandises est fixée au 6 mai.

Commandes à des sociétés belges.

La Franco-belge a obtenu commande de 15 locomotives de la Société des chemins de fer andalous. Le Siam a passé commande de 225 wagons à marchandises à Baume et Merpent.

Société Métallurgique d'Estampage du Donetz.

Messieurs les porteurs des bons de caisse 6 % sont avisés de ce le coupon n° 1 échéance 1 mai 1914, est payable par frs 15. — aux guichets des banques suivantes :

Caisse Générale de Reports et de Dépôts, rue des Colonies n° 11 à Bruxelles.

Banque Internationale de Commerce à St-Petersbourg, succursale de Bruxelles, rue du Marquis n° 1 à Bruxelles.

Société générale de chemins de fer économiques.

MM. les actionnaires sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le lundi 27 avril 1914, à 2 heures de relevée, au siège social, 54, rue de Namur, à Bruxelles.

ORDRE DU JOUR :

1° Rapports du Conseil d'administration et du Collège des commissaires;

2° Bilan et compte de profits et pertes de l'exercice 1913;

3° Décharge à donner aux administrateurs et commissaires;

4° Fixation du nombre des commissaires;

5° Nomination d'administrateurs et de commissaires.

Pour être admis à cette assemblée MM. les actionnaires devront se conformer aux stipulations de l'article 28 des statuts de la société.

Les titres peuvent être déposés, au plus tard le 18 avril :

A Bruxelles :

A la Banque de Bruxelles;

A la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Le Président du Conseil d'administration.

J. JACOBS.

Société Générale des Tramways Electriques en Espagne.

Messieurs les actionnaires sont informés que les dividendes de l'exercice 1913 sont payables comme suit à partir du 15 avril courant :

1. Le dividende des actions de capital par fr. 5.75, dont 4 francs contre remise du coupon n. 15 de premier dividende et fr. 1.75, contre remise du coupon n. 15 de second dividende;

2. Le dividende des actions de dividende par fr. 1.75 contre remise du coupon n. 15;

3. Le dividende des parts de fondateur par 35 fr., contre remise du coupon n. 15.

Ces paiements se feront :

A Bruxelles :
 A la Banque de Bruxelles;
 A la Banque de Paris et des Pays-Bas;
 Chez M. E.-L.-J. Empain, Banquier.

LÉGISLATION

La Chambre de discipline des notaires de l'arrondissement de Bruxelles vient, à son tour, de recevoir la personification civile par arrêté royal du 3 avril 1914.

BIBLIOGRAPHIE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Deux vol. gr. in-4^o de 2400 pages, reliure pleine toile. — Prix; 30 francs.

Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

	Mars		Exercice	
	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1)	19.611.92	18.755.77	52.760.68	56.651.17
Tramways de Livourne (2)	67.238.40	65.942.10	425.175.22	403.286.45
Chemins de fer Madrid-Prado-Almorox (1)	40.952.81	44.231.81	117.470.71	136.055.56
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	25.709.54	27.138.01	80.171.83	81.516.78
Tramways Electr. de Vérone Ville (1)	47.920.55	43.367.80	132.519.80	114.329.65
	Février		Exercice	
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	240.689.52	191.296.96	616.415.75	402.944.93

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. Jointes.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;

l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

JULES DAM

Chaussée de Vleurgat, 76, Bruxelles -- Téléphone 0. 2316

Champagnes

Agent général de R. DE VESLUD à REIMS.

Portos

Agent de la maison GOMÈS ET C^o à OPORTO.

Bordeaux : Agent de la maison

« Les Neveux de E. DE LAVAUXMARTIN »
à LIBOURNE (Gironde).

Spécialité de **Bourgogne vieux** en bouteilles



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS



Je ne me laisse pas carotter
Je n'en veux pas d'autre
Je veux
le véritable **Malt Kneipp**
" Voilà la Santé "

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

Avec ses fortes nervures saillantes **LE PNEU RUSSE**



COLOMB PROWODNIK

POUR AUTOMOBILES

CONQUIERT LE MONDE

EN VENTE DANS TOUS LES GARAGES

Direction belge : 147, rue de Laeken, Bruxelles

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

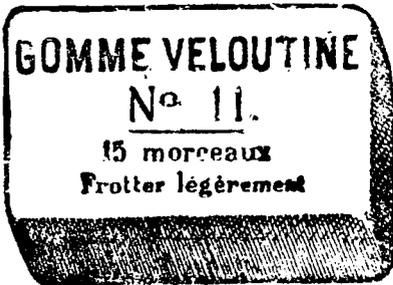
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

1^{ER} FÉVRIER 1914

- ROBERTO J. PAYRÒ : *Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira.*
EMILE DANTINNE : *Victor Chauvin.*
JEAN MALLECH : *L'Enfance Anormale.*
MARCEL ANGENOT : *Deux Poèmes.*
AUGUSTE VIERSET : *Le droit d'immoralité au théâtre.*
ARTHUR DE RUDDER : *L'Arc d'Ulysse.*

Chroniques de la Quinzaine.

16 FÉVRIER 1914

- PAUL HYMANS : *L'éloquence au Parlement.*
ARTHUR CANTILLON : *L'histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.*
CARL SMULDERS : *En marge d'un livre de Maurice Maeterlinck.*
R.-E. MÉLOT : *Phrases.*
IWAN GILKIN : *Académie.*
ARTHUR DE RUDDER : *Comment on fait un opéra.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} MARS 1914

- CHARLES EEKHOUD : *Souvenirs.*
MAURICE GAUCHEZ : *Autour de M. Henri Bergson.*
ARTHUR CANTILLON : *Histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.*
ELIE BAUSSART : *La Question Wallonne et les Catholiques.*
AUGUSTE VIERSET : *Variations sur un vieil air.*
ARTHUR DE RUDDER : *Le nationalisme italien.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} AVRIL 1914

- EMILE VERHAEREN : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
FRANZ HELLENS : *Fantasmes et Réalités.*
J. JOBÉ : *Principes d'autorité sociale.*
ANDRÉ BAILLON : *Le jardin de Monsieur Derbel.*
R.-E. MÉLOT : *Bavardages.*
CHARLES HENRY : *Les Tristesses.*
IWAN GILKIN : *Critique.*
ARTHUR DE RUDDER : *Peintres et Ecrivains.*

Chroniques de la Quinzaine.

Journal de la République R. A. de Paris



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

SOMMAIRE

Georges Eekhoud . . .	Souvenirs	213
Arthur Hubens . . .	A propos du Bi-centenaire de Gluck . . .	240
Maurice des Ombiaux . . .	Les Wallons à la guerre de trente ans . . .	252
Hélène Canivet . . .	Aspects de Florence	277
Pierre Broodcoorens . . .	Un bon débarras	286
Marcel De Koster . . .	Le Rêve	297

Chroniques :

Iwan Gilkin & Auguste Vierset : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

Bibliographie, Memento.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

La Revue ne publie que de l'inédit.

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée
du montant des frais d'affranchissement.*

SOUVENIRS ⁽¹⁾

Mes parents s'étaient mariés le 1^{er} février 1853, à Anvers, où ma grand'mère Cedenkoven s'était transportée après une assez longue résidence à Bruxelles. A Anvers aussi devait venir la rejoindre son fils Henri lorsqu'il eut donné sa démission de capitaine du génie pour épouser à Tournai où il avait été en garnison Mlle Sophie de Roubaix, sœur de M. Adolphe de Roubaix et cousine du D^r. de Roubaix, le célèbre chirurgien de Léopold 1^{er}. Associé avec son beau frère mon oncle Henri fonda et exploita l'importante fabrique de bougie stéariques de Borgerhout le populeux faubourg d'Anvers dont il mourut bourgmestre. Un autre frère de sa femme avait déjà créé la même industrie à Bruxelles, au faubourg de Cureghem.

A Bruxelles ma grand'mère s'était liée entr'autres avec la famille Durselin. Pauline, la fille de M. et Mme Durselin, fut une des intimes de ma mère et surtout de ma tante Marie. C'est à Pauline D... que Marie O... dédia plus d'une de ses poésies. Mlle Durselin, devenue la femme du D^r Hannon donna le jour à Théodore Hannon, l'admirable poète des *Rimes de Joie*, aussi beau peintre que brillant écrivain et spirituel « revuiste ». De même que nos grands parents respectifs s'étaient liés d'amitié, nos mères devinrent des inséparables et par la suite, Théo et moi poursuivant ces traditions de nos deux familles, nous entretenmes des rapports de la plus affectueuse confraternité.

A Anvers, parmi les amis de ma famille, on comptait

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire* du 1^{er} mars 1914.

les peintres Joseph Lies et Wittkamp. Celui-ci peignit le portrait de ma bis-aïeule Smits et aussi celui de bonne maman Edenkoven tenant auprès d'elle un gentil garçonnet, à la brune tête bouclée, mon cousin Adolphe, fils de l'industriel.

Bonne Maman et son époux s'étaient séparés à l'amiable. Retourné en Allemagne où il mourut, mon grand-père Edenkoven continua à correspondre amicalement avec sa femme, il revenait la voir tous les ans à Anvers et il descendait même chez elle. Ma bonne aïeule devait survivre à ses trois enfants. Prématurément orphelin, je devins son petit-fils préféré non point à cause de mes mérites mais parce que le malheur m'avait conféré une sorte de préséance sur mes cousins et ma cousine. Cette affection véritablement maternelle ne devait jamais se démentir. Je fus choyé comme pas un par cette sainte et noble femme. Je vécus avec elle les dernières années de sa vie et je n'oublierai jamais avec quelle indulgence et quelle générosité elle traitait le jeune homme dissipé, fantasque, dépensier, susceptible, exalté et colérique, l'ombrageux enfant gâté que je représentais alors — prévenant mes moindres caprices, flattant mes lubies les plus dispendieuses, ne me refusant rien, elle pourtant si économe, si ménagère de son bien, si soucieuse d'ordre et de mesure, de caractère si réfléchi et si sage, de goûts si simples. Tantôt c'était un superbe setter ou épagneul de grande taille qu'elle m'achetait pour me consoler de la perte d'un pauvre « retriever » que je m'étais avisé de recueillir au cours d'une flânerie sur les quais lointains de l'Escaut, par un soir de bourrasque et de neige, pour le ramener tout crotté chez elle, dans sa maison si propre et si coquettement tenue de la chaussée de Malines. La malheureuse bête, atteinte d'un mal incurable avait sans doute été abandonnée pour ce motif par un capitaine de navire. Malgré tout l'attachement que je lui portais et quelle me rendait comme à un sauveur, à une providence, malgré les soins que je lui prodiguais, les remèdes aux-

quels j'avais recours, les traitements curatifs auxquels je la soumis, les progrès et la gravité de la contagion devinrent tels qu'il fallut me résigner à la mettre en pension chez un vétérinaire qui se vit contraint de la sacrifier.

Plus tard comme je m'adonnais à l'équitation, ma bonne aïeule me fit cadeau d'un joli cheval anglais, d'un cob de prix. Une autre fois, elle me payait un piano Bluthner, achetait pour me faire plaisir un tableau à mes amis Théodore Verstraete et Emile Claus, qui venaient de débiter avec éclat dans leur carrière d'artistes, ou bien encore elle commandait à Eugène Joors, un autre peintre, le portrait du beau chien de race que je devais à ses largesses. C'étaient encore des voyages à Paris, des séjours à Barbizon à la lisière de la forêt de Fontainebleau où avaient vécu Millet et Rousseau, vacances et villégiatures pour lesquelles elle m'ouvrait sa bourse sans jamais compter. Elle fit même les frais d'impression de mes premiers livres, trois volumes de vers, chez Jouaust, le fameux libraire des bibliophiles à Paris, et un jeune rapin de mes amis s'étant mis en tête de graver des eaux-fortes pour l'un de ces volumes tiré sur hollande, elle fit même venir de chez Cadar, tout l'outillage nécessaire y compris la presse à bras...

Et dire qu'on a pu lire dans une étude bien trop flatteuse pour l'écrivain, mais bien erronée et fantaisiste au point de vue biographique, que j'avais eu une enfance, une adolescence et une jeunesse si sevrées de tendresse que je ne devais jamais pardonner à la société la détresse et l'abandon dont je fus victime !

Bien au contraire peu d'enfances et de débuts dans la vie furent plus privilégiés que les miens. C'est à qui me comblerait de sollicitude. Et si par la suite je m'épris passionnément des humbles, des déshérités, des parias de toute sorte, si je communiai en l'infini de la douleur et de la misère humaine, ce ne fut certes point parce que j'avais souffert moi-même de la nature ou de

la société Marâtres, mais parce que j'avais été trop bien partagé, trop avantagé par la fortune. Aussi tins-je à reporter sur les pires victimes de l'existence un peu de cette sollicitude dont tant de grands cœurs m'auront comblé...

Après la mort de mes parents, bonne maman commença par supporter en majeure partie les frais de mon éducation que mes tuteurs Œdenkoven, d'accord avec elle et avec sa sœur, ma grand'tante Gossen, une autre de mes constantes bienfaitrices, voulurent la plus complète et la plus soignée possible. J'aurai l'occasion plus loin de revenir sur un des plus jolis épisodes des années radieuses que je passai sous le toit de bonne maman, jusqu'à ce qu'elle se fut éteinte, le 10 août 1879, à l'âge de près de 89 ans.

Chère aïeule ! Si quelqu'un devait me consoler et me dédommager de la perte de mes parents, ce fut bien elle ! Et cependant ces parents étaient de ceux qui semblaient ne pouvoir jamais être remplacés.

Pas de natures plus dissemblables pourtant que mon père et ma mère : ils n'avaient d'identique que leur bonté. Aussi n'en fallut-il pas plus pour rendre leur union souverainement harmonieuse.

Mon père patricien de grande race avec des goûts d'ouvrier et de paysan, fruste mais expansif comme la nature même ; doux et placide, d'humeur égale et enjouée, enclin à la familiarité, avec un grand fond d'espièglerie, aimant ses aises, répudiant la contrainte et l'étiquette. Belle fourchette, gros mangeur mais plutôt frugal, pour ainsi dire friand de nourritures communes, de harengs, de verdure de navets ; très propre, prodiguant les ablutions, aimant le beau linge blanc, mais, pour le reste, affectant dans sa mise un négligé frisant presque le débraillé, grand fumeur de cigares mais encore plus de longues pipes de hollande, d'ailleurs peu délicat sur le choix de son tabac. Il aimait son intérieur mais plus encore son jardin et chaussait plus volontiers ses pantouffles que ses

bottes et ses sabots que ses pantouffes pour vaquer, en culottes de gros velours ou de bure et en camisole de flanelle rouge comme un peinard à ses occupations de jardinage. Avec cela bâti comme un chêne, c'est-à-dire portant bien son nom, Eekhoud, Bois de Chêne, de haute stature, large d'épaules, les cheveux longs rejetés en arrière, la barbe brun roux et pleine, des yeux bleus d'une limpidité extraordinaire, le teint rose, la physionomie souverainement sympathique. Il lui fallait le plein air et l'exercice et s'il sortait de son jardin c'était pour se promener. Grand marcheur il me prit de bonne heure avec lui dans de longues flâneries autour de la ville, par des campagnes alors si boisées et d'un cachet si franchement rural, si belle ment agrestes. Intrépide et endurant nageur il me donna aussi mes premières leçons de natation dans le bassin à ciel ouvert dit Stoketsel, communiquant avec l'Escaut et voisin de la citadelle du Sud.

Ma mère aussi bonne que lui mais moins débonnaire, aimait s'entourer d'un certain luxe et sans toutefois sacrifier à la mode montrait quelque souci d'élégance ; aussi peu mondaine que lui elle avait des goûts plus raffinés, et goûtait la conversation, se plaisait à recevoir des amis ; de caractère vif et impressionnable, très nerveuse, comme sa sœur elle aimait passionnément la lecture, le spectacle et la musique, bref c'était une exquise nature d'artiste, prompte à se fâcher mais aussi à s'attendrir, le cœur sur la main.

Pour taquiner ma mère, mon père exagérait sa gourmandise à table devant des invités de nos intimes, ou bien il enchérissait sur le débraillé de sa toilette qu'elle était constamment forcée de rectifier tout en le grondant comme un grand enfant. D'autres fois il la saisissait par des sorties et des éclats de voix intempestifs, chantait à tue tête, des gaudrioles quelque peu risquées, imitait le cheval qui s'ébroue ou qui hennit. Pour le faire taire elle feignait de se scandaliser et de se fâcher, lui mettait la main sur la bouche ou lui allongeait des tapes pour rire dans le

dos ; il n'en tapageait et ne s'en trémoussait que de plus belle.

En somme, ma mère était aussi peu recherchée dans sa mise que lui, mais toujours habillée avec goût. Peu soigneuse de ses effets, par exemple. Aussi, bonne maman me raconta plus d'une fois l'avoir grondée quand rentrant de ses courses par la pluie et ayant négligé de retrousser ses jupes, elle y avait ramassé un ourlet de boue.

« Bah ! répondait Mina, inutile de me nettoyer, puisqu'il me faudra ressortir et me crotter encore tout à l'heure ! »

Je ne connus jamais deux êtres moins affectés, plus naturels, plus exempts de toute pose, plus droits, plus loyaux et plus honnêtes que mes parents.

Ils s'adoraient.

Tous deux de constitution robuste, l'un et l'autre semblaient assurés de la longévité. Leur fin prématurée fut vraiment accidentelle. En pension à Paris, ma mère turbulente et garçonnière, un peu casse-cou, emportée par une course folle ne trouva rien de mieux pour échapper à la camarade qui lui donnait la chasse, que de sauter dans la cour par une fenêtre du rez de chaussée. En tombant elle se fit une hernie. Rien ne put la décider à porter un bandage. Une autre imprudence commise quand elle avait quarante et un ans, détermina l'étranglement de cette hernie et la pauvre femme opérée in extrémis fut emportée au bout de quelques jours.

Mon père ne devait jamais s'en consoler. Dès ce moment le chagrin commença à miner sa santé florissante digne de celle de ces enfants du peuple, vers lesquels je devais me sentir attiré comme il l'avait été lui-même. D'abord il feignit de s'adonner plus que jamais à sa passion du jardinage, mais prenant à peine la précaution de se couvrir il semblait turbiner de préférence par les intempéries, l'humidité et le froid. Un gros rhume qu'il attrapa à ce jeu et qu'il entretenait en quelque sorte au lieu de l'enrayer dégénéra en bronchite chronique et plus

tard en pleuresie. A partir de ce moment il déposa la bêche et cessa de retourner les pelouses et les plates-bandes du vaste jardin de notre maison de la rue des Moulins où mourut ma mère. Il avait contracté presque volontairement le mal qui devait l'emporter. Mais il devait mourir plutôt de chagrin que de maladie. Toutefois le séjour dans ces lieux encore tout pleins du souvenir de la chère défunte, lui étant devenu par trop cruel, avant de succomber lui-même il se décida à transporter encore ses pénates ailleurs, dans une maison de la rue d'Herenthals. Je lui restais, mais malgré toute son affection pour moi je ne lui suffisais plus. Il devait se sentir d'autant plus esseulé quand on me mit en pension chez les frères de la Miséricorde à Malines, où je devais faire ma première communion, le 3 avril 1865. Cette cérémonie fut une des dernières joies de mon père. Il y assista avec bonne maman, sa belle mère. Quelques semaines après, mon oncle Henri vint me prendre pour me mener auprès du malade qui tenait à me montrer une maison de campagne qu'il voulait acheter à S'Gravenwzel près d'Anvers. Fantaisie suprême d'un moribond à laquelle la famille semblait se prêter et qu'elle n'avait garde de contrarier! Moi même je ne me doutais de rien. J'ai raconté dans l'*Ex-voto* cette dernière journée passée à la campagne avec mon bien aimé père. Il mourait quelques jours après, le 11 juin, cinq ans après ma mère décédée le 1^{er} mai 1860. J'avais onze ans.

Je possède encore une petite photographie de mon père avec moi, faite peu de temps avant sa mort. C'est toujours son doux et amène visage mais un peu amaigri, un peu triste. La chevelure et la barbe semblent négligées. Vêtu d'un paletot sac, une de ses mains repose sur mon épaule en un geste que je me dis de tendre protection. Oui, durant toute ma vie, il m'a souvent semblé sentir la caresse et la pression de cette main tutélaire et me retournant instinctivement vers lui, j'aurais juré, qu'il veillait toujours là, à mes côtés!...

De ma mère, je garde un humble daguerréotype qui résista héroïquement aux outrages de tant d'années. Elle me tient sur ses genoux en ce geste religieux, auguste, qui n'appartient qu'aux mères. J'ai quelques mois, je suis encore coiffé d'un bonnet et je me suis tellement débattu pendant la pose qu'un de mes souliers est tombé de mon pied et que tout un coin du portrait en est brouillé. Mais pour le reste l'image est nette, et fut certes bien ressemblante. Le visage de ma mère ressort encore très clairement. Ce sont bien ses grands yeux intelligents et profonds, sa bouche affectueuse, ses beaux cheveux noirs coiffés en bandeaux. Elle porte une robe de jaconas à carreaux, une robe dont je me rappelle les deux nuances brunes et, pour tout bijou, à son col rabattu la broche camée qu'au matin de ses noces, sa tante, ma grand'tante Gossen, dont elle fut toujours la favorite avait détachée de son propre corsage pour en agraffer le châle de la mariée au défaut d'une épingle que réclamait celle-ci. Sur ce daguerréotype, j'ai l'air bien vivant, et les yeux bien ouverts. Et cependant, pauvre chère maman, combien en naissant j'avais déjà mis sa tendresse à l'épreuve en lui causant de profondes angoisses : venu au jour on put craindre que je ne le verrais jamais, car mes yeux demeurèrent clos près d'une semaine et ce ne fut qu'après ces longues, mortelles heures, autant de siècles, que mes paupières se soulevèrent pour offrir mes prunelles à la sainte lumière ! Est-ce pour avoir failli en être privé que je devais tant jouir de la vue et porter un culte presque païen aux formes, aux couleurs, aux spectacles terrestres et surtout aux prestiges de notre enveloppe charnelle ?

Quand je sus babiller et courir je devais causer une autre grosse émotion à ma pauvre maman. Je me souviens de cette première fugue. Un jour de Carnaval, j'avais à peine quatre ans, ma mère et ses amies, m'avaient confectionné un pierrot, un mirifique pierrot de percaline grise, au collet, aux revers de manches et aux gros boutons d'étoffe bleue, et aussi le chapeau pointu de deux

couleurs. Déguisé, très fier, las de me mirer et de gambader en chantant :

*Ohé! les p'tits agneaux
Qui s'qui casse les verres?*

Je ne sais quelle idée me prit de vouloir aller me montrer à Bonne Maman. Or, elle habitait tout au bout de la Longue rue Porte aux Vaches, une des artères les plus passantes, où le trafic fut de tout temps le plus intense en semaine et où la cohue des Jours Gras sévissait avec une turbulence toute particulière.

Ne voilà-t-il pas que sans prévenir personne, déjouant plutôt la surveillance d'Augustine, ma bonne, une namuroise qui m'adorait, je parvins à m'éclipser, à gagner la rue, à m'engager bravement dans la foule, puis à m'y perdre au risque d'être renversé et piétiné par le remous des masques, suivant ou remontant le courant tant bien que mal pour arriver enfin, après avoir tiré de véritables bordées, chez ma bonne grand'mère. On se représente la stupeur de l'excellente dame chez qui je tombais seul et comme une bombe. On se figure surtout l'angoisse de ma mère lorsqu'elle eut constaté ma disparition après m'avoir vainement cherché et appelé par toute la maison. Ma pauvre maman était comme folle de douleur ; ma bonne, au désespoir, ne parlait de rien moins que d'aller se jeter à l'Escaut. Heureusement une lueur lui éclaira l'esprit : elle courut éperdue chez bonne maman où elle me relança comme je venais à peine d'arriver et d'où elle me rapporta à ma mère, partagée comme elle entre l'envie de me manger de caresses et celle de m'administrer une royale fessée que je n'aurais certainement pas volée.

De mon père je crois avoir hérité l'amour des humbles et des pauvres, le besoin de la franchise, de la droiture, de certaine rondeur expansive mais sympathique ; l'horreur des simagrées autant que celle des platitudes et des trivialités ; et de ma mère le souci d'une aristocratie bien comprise, d'une règle de conduite dictée par une cons-

cience sans détours et sans artifices, d'un goût très vif et en quelque sorte instinctif pour les gestes héroïques, pour les arts, la beauté, l'élégance native, c'est-à-dire pour une élégance spontanée adéquate au personnage et qui se concilie avec l'apparent débraillé, les écarts de langage, la rude désinvolture, le rythme un peu bourru mais si entraînant et si cordial de nos gens du peuple. De tous deux, je crois tenir surtout le dégoût de l'affectation, du pédantisme, du *cant* puritain ou janséniste, de l'ilotisme crapuleux autant que de la morgue et de la gloriole, de la crasse intellectuelle et de la prétentieuse bêtise des parvenus. Mes deux tendances s'équilibrent. Aimant l'art je goûte non moins intensément la nature. L'une prédilection contrôle l'autre. Je me méfie de la subtilité et crains toujours que l'adresse ne tourne en rouerie. Tout ce qui porte la marque d'un véritable tempérament m'intéressera davantage que l'acquis, la virtuosité la plus déconcertante. Littérairement j'abomine le verbiage et la rhétorique, et toutes ces incontinences d'encre qui nous inondent sous prétexte de Belles Lettres.

A celui de mes parents, de ma grand'mère Œdenkoven, s'associe étroitement le souvenir de ma grand'tante Nancy Gossen. Que de bonnes journées passées l'hiver dans son vaste hôtel de la Longue Rue Neuve, où étaient aussi les bureaux de son mari, un des principaux négociants en grains de la place ; l'été à sa campagne de la chaussée de Malines située alors en dehors des fortifications. Véritable grande dame cette sœur utérine de bonne maman porte sa fortune avec une grâce toute aristocratique. Je me rappelle le chant des rossignols sous les futaies et dans les bocages de son parc dont les pelouses doucement ondoyantes se couronnaient d'une colline plantée de très hauts peupliers sur le rideau desquels se détachait une blanche statue de déesse. Un jour dans ces jardins délicieux m'apparaît pour la première fois comme une fée, une toute gracieuse jeune fille, âgée de dix sept ans, rieuse, mutine, qui à peine sortie de pension daigne encore batifo-

ler avec l'écolier que je suis. C'est la fiancée de mon cousin Auguste Gossen. (1) D'autres fois la calèche de la tante nous emporte au Vieux-Dieu et aux ruines du château de Gallifort où nous goûtons délicieusement sous des tonnelles parfumées de glycines, de lilas et de chèvrefeuilles. C'est Mme Nancy Gossen.

Gossen qui me « *posa* » la douairière de Kehlmark dans *Escal Vigor*. C'est bien elle cette dame de grande race, instruite, de goûts artistiques, mais dépourvue de morgue et d'afféterie et qui n'eut pas été déplacée par sa culture générale, par son large esprit philisophique, par

(1) Voici encore quelques notes sur les unions et la descendance de mes collatéraux :

Mon cousin Auguste Gossen épousa donc Mlle Marie Van de Wouwer, d'une vieille famille patricienne anversoise. De leur mariage naquit une fille unique, Alice Gossen, mariée à M. Max Everaerts d'une maison de banquiers et de sénateurs. Anne, la fille de M. et Mme Everaerts, épousa M. le comte de Maigret, fils d'un amiral de la marine de France.

Du mariage de mon cousin germain Adolphe Eedenkoven avec une demoiselle Andrae, naquirent deux garçons, Gérard et Fritz, et deux filles dont l'une épousa M. Jules Anspach, petit fils de l'ancien bourgmestre de Bruxelles.

De l'union de ma cousine germaine Mina Eedenkoven avec M. Nauts naquit M. Didier Nauts et une jeune fille ayant épousé un prince italien, M. Lanzia di Trebbia, dont l'arbre généalogique pourrait bien remonter à la mère du roi Manfred de Sicile, fils de l'empereur Frédéric II, célébré par Dante et par les troubadours provençaux comme un modèle d'héroïsme, de beauté et de chevalerie.

Du mariage de mon cousin germain Louis Eedenkoven avec Mlle Huger, fille d'un grand armateur d'Anvers sont nés MM. Jacques, Henri et Fernand Eedenkoven. Mme Vve Eedenkoven s'est fixée depuis des années à Paris, tout comme sa belle sœur M^{me} Nants, où elle met souvent la coquette salle de spectacle de son hôtel de l'avenue Hoche à la disposition de groupes d'artistes et de poètes comme le *Théâtre idéaliste* qui y représenta récemment deux œuvres nouvelles : *Sainte Marguerite de Cortone* de F. Vielé Griffin et un drame lyrique tiré par M. Adrien Remacle des *Fêtes galantes de Verlaine*.

le charme et la finesse de sa conversation dans un salon parisien au siècle de l'Encyclopédie et de Diderot. Femme sans mesquinerie et sans préjugés, si elle demeurait entichée jusqu'à un certain point d'aristocratie héréditaire, c'est parce qu'en se comparant aux parvenus, aux spéculateurs dont l'engeance commençait à compromettre l'atmosphère patricienne du grand négoce anversois, elle avait bien été forcée de convenir de la supériorité des sentiments, du tact et de l'éducation d'une caste de plus en plus réduite et qui aura bientôt complètement disparu. Mais en revanche, ainsi que mes parents et ma grand'mère, elle considérait comme d'apanage vraiment aristocratique ces hautes qualités de cœur et d'esprit qu'on rencontre à tout échelon de la société. Les posséder équivalait pour elle à des lettres patentes et tenait largement lieu d'un arbre généalogique. Mme Nancy Gossen autrefois non moins belle que sa sœur, mais d'une beauté moins opulente, en quelque sorte plus romantique, d'une beauté que vers 1830, les « almanachs des Muses » proclamèrent ossianique, avait des yeux vifs, d'azur gris, aux irisations de perles fines, des boucles à l'anglaise, un nez busqué, des lèvres spirituelles. Elle était grande, mince et nerveuse avec un port de reine, ce que les peintres appellent la ligne encore solennisé par de traînantes robes de velours ou de satin noir au larges manches de guipures, des bonnets à la Marie Stuart, une toilette opulente et sévère que constellaient les escarboucles de ses bagues et de sa broche, celle-ci une tête de sphynx taillée dans un onyx et coiffée d'un pschent de brillants et de rubis. Chez cette maîtresse femme rien de pédant ou de collet monté, ni prude, ni vulgaire, bonne sans mièvrerie, même avec brusquerie et goguenardide, mais affectueuse, loyale, généreuse jusqu'à la prodigalité. Elle aussi me combla de bienfaits, de cadeaux et paya plus d'une fois mes dettes de jeune homme trop dissipé. Indulgente à mes frasques, sans encourager précisément mes débuts d'homme de lettres elle daigna s'y intéresser et ne se montra même pas

trop effarouchée par ce que mon premier volume de *Kermesses* contenait de tableaux ou d'épisodes passablement audacieux. Ainsi je me rappellerai toujours le spirituel euphémisme, le mot vraiment digne d'une marquise du XVIII^e siècle par lequel elle me fit discrètement la critique du geste tragique mais scabreux qui termine le conte intitulé *Marcus Thybout*. Comme Jean Lommaert, le mari de ma cousine Florence Van Dinter, qui m'aima et m'apprécia toujours beaucoup tout en affectant de me taquiner et de me chercher noise, se livrait à un « chinage » en règle de mon bouquin, histoire de me tenir sur la selette et de faire intervenir la tante Gossen en ma faveur : « Tout cela ne serait rien, fit-celle-ci, s'il n'y avait pas à la fin de cette histoire certaine paire de moustaches qui n'est vraiment pas à sa place... Tu sais, Georges, ce que je veux dire... » Si je le savais ! Tout le monde rit de bon cœur et jugea inutile d'insister.

Dès mon enfance, encore, mon père et plus tard bonne maman me font dîner fréquemment chez mon oncle Edenkoven, l'industriel, à la Fabrique, comme nous disons. Couture, le bon vieux cocher de la tante Sophie, vient nous prendre avec le coupé ou la clarence et nous ramène aussi le soir chez nous. Là-bas ce sont des parties de jeux avec mes cousins et ma cousine dans le vaste verger ou des pérégrinations dans l'immense dédale de l'usine qui devait me fournir plus tard un des décors de la *Nouvelle Carthage*. Ma gentille cousine Mina, la filleule de ma mère, me pilotant dans les magasins me réunit en une collection peu ordinaire toutes les étiquettes dorées et colorées que les ouvrières collent sur les boîtes de bougies. Plus tard je m'extasierai de plus en plus devant le talent de cette petite parente, chanteuse et pianiste, la meilleure musicienne d'une famille dont tous les membres s'avouent friands d'art et de lecture. Grâce à ma mère je commence à lire dès ma cinquième année et c'est elle qui est ma première maîtresse de piano. Chez nous je m'amuse avec les collections du *Journal pour tous*, chez les Gossen

je feuillette le *Musée des Familles* et le *Magasin Pittoresque* dont je m'ingénie à déchiffrer les rébus, en attendant de dévorer les romans de la *Revue des Deux Mondes* ; à la Fabrique je me régale des jolis contes publiés dans la *Semaine des Enfants*, l'un de ceux-ci, *le Père Barbeau* demeurera une de mes grandes impressions livresques ; chez ma tante Bruno je trouve des livres de voyages copieusement illustrés, par exemple les *Mœurs et Coutumes des Peuples* dont les planches coloriées figurent d'horribles supplices ; en Corée la femme adultère enterrée vive jusqu'à la nuque puis décapitée à petits coups avec la hache déposée à côté d'elle et mise à la disposition des passants d'humeur justicière ; à Siam c'est tel accusé forcé, afin de prouver son innocence, de courir pieds nus sur des charbons ardents...

Parfois mon père ou bonne maman me mènent visiter la famille hors d'Anvers. Plusieurs dimanches de l'année nous sommes les hôtes de l'Institut Paridaens à Louvain. Je revois la vieille porte peinte en vert, je m'évoque les deux vénérables religieuses fondatrices de ce couvent dont le poète Albert Giraud, enfant de Louvain, se rappelle aussi la physionomie pittoresque au cœur aujourd'hui disparu ou bouleversé de la vieille cité. Mais je garde surtout un souvenir très vif de sœur Cécile, ma tante Elise qui me comble de dragées, de béatilles et d'images représentant les deux chemins de la vie, l'un au bout duquel les bienheureux se mêlent au chœur des anges et l'autre qui finit par la culbute des damnés dans une mer de flammes rouges et jaunes, grenouillère de diables cornus armés de fourches, dont ils tisonnent la fournaise sous des chaudières bourrées de réprouvés. L'horreur et la pitié ne m'empêchent point de faire honneur au dîner copieux et friand dont il me semble encore savourer les « tartes de ménage », une des spécialités de la sœur cuisinière. Après le repas plantureux, ma tante me conduit dans un verger plus grand encore que celui de la Fabrique, et où la cueillette des groseilles à maquereaux me fournit un supplément

de dessert. Au bout du jardin la Dyle actionne un moulin à eau avec un grand bruit de cataracte et roule des flots écumants qui ne laissent pas de m'inquiéter un peu, tandis que je me risque à les contempler à travers la haie, baignant le pied de la vieille tour dite de Jansénius parce que le fameux évêque d'Ypres y aurait résidé...

A Gand où je fis plus d'un long séjour avec bonne maman, nous descendons chez l'oncle et la tante Van Dinter, et les cousines Nancy et Florence me font les honneurs de la cité historique s'il en fut, me comblent de jouets, encouragent en me payant force boîtes à couleurs et pastels, une vocation de peintre qui ne tint pas ce qu'elle leur promettait, ou bien Florence, contribuant aussi à mon éducation musicale me chante de jolies romances en s'accompagnant elle-même au piano. Leur maison est située non loin de Saint-Bavon, un bras de l'Escaut longe la rue paisible et claustrale, et sur l'autre rive se profile le steen de Gérard le Diable, sur lequel je ne cesse d'interroger les cousines ; mais je suis encore plus intrigué par une bâtisse moins antique, mais aussi noire et non moins délabrée, cette « Maison Mystérieuse » à laquelle se rattache la légende relativement récente d'une mère inconsolable que la mort de sa fille rendit folle et qui pour ne pas se séparer du corps de la défunte l'aurait promené, enfermé dans une malle, durant de longs et lointains voyages...

J'ai gardé aussi le souvenir d'une villégiature à Chaudfontaine, dont ma tante Gossen payait les frais, et qui réunissait ma mère, bonne maman, les Van Dinter et ma toute infime personne. Nous étions descendus à l'*Hôtel des Bains*, très luxueux et très confortable pour l'époque, mais, infesté de punaises au point que les démangeaisons me faisaient dégringoler de ma couchette et qu'on me retrouvait au matin ronflant à poings fermés, allongé sur la descente de lit. J'avais à peine quatre ans et cependant il me demeure quelques impressions très précises de la beauté des sites parcourus par exemple au cours d'une

excursion à âne jusqu'à la chapelle de Chèvremont, des hauteurs de laquelle on jouissait d'un panorama splendide sur la vallée de la Meuse et d'où l'on apercevait Liège au bout d'une perspective de rêve. La promenade fut accidentée de péripéties que les cousines Van Dinter m'ont rappelées plus d'une fois : on avait pris la précaution de m'attacher avec un châle à la selle de mon baudet, mais l'animal s'étant animé ce châle se dénoua et je roulai dans un ravin, mais à peine éraflé par les ronces et les orties ; le baudet que montait bonne maman fit aussi des siennes et à un moment en se fouettant les flancs il fit passer sa queue à travers la légère étoffe de la jupe de son écuyère...

Mais en dehors de la famille plusieurs amis, surtout des amies de ma mère, me comblèrent de soins, de bontés et d'attentions et exercèrent l'influence la plus heureuse sur mon caractère, mon intelligence, ma culture et ma sensibilité. Après la mort de maman, survenue quand j'avais six ans à peine, à part mon père et bonne maman personne ne s'occupa même aussi assidûment de moi, ne m'attira avec plus de sympathie, ne me procura autant de distractions

C'étaient d'une part deux demoiselles d'âge mûr, originaires de Valenciennes, mais ayant vécu longtemps à Paris, et d'autre part deux jeunes Liégeoises, dont la cadette venue à Anvers après sa sœur avait à peine quatre années de plus que moi. Les premières habitaient en face de chez nous ; l'aînée exerçant la profession de modiste, l'autre vaquant aux soins du ménage. Les secondes occupaient une partie de notre maison, avec leur frère attaché comme ingénieur aux bureaux de la ville.

Les deux bonnes vieilles B... surtout l'aînée, représentaient l'Ancien Régime, les idées conservatrices et même réactionnaires. C'étaient des personnes de très bonne famille ayant été élevées dans l'aisance et ayant reçu une excellente éducation. Filles d'un riche entrepreneur ruiné par des revers de fortune, il leur fallut songer à gagner leur vie. Virginie B..., belle parleuse, raisonneuse, polémiste, grande liseuse de journaux, dévote sans bigoterie

toutefois, ne tarda pas à s'assurer la clientèle de la noblesse anversoise, surtout des vieilles dames peu coquettes, fidèles aux modes et aux usages surannés qu'elle coiffait en flattant leur manies, leur fidélité au passé des chapeaux cabriolets, des châles de cachemire et de la crinoline. Les deux sœurs mêmes s'habillaient avec une simplicité et un archaïsme qui frisaient la caricature. Mais ces petits ridicules dont j'étais loin de m'apercevoir étaient largement compensés par une honnêteté sans tache et d'exquises qualités de cœur. D'ailleurs en dépit de leurs excentricités, de leurs manies, de leur mise antique, elles avaient grand air et sentaient leur race.

Amateurs de théâtre et surtout d'opéra, elles connaissaient tout le répertoire. Elles se rappelaient même pour les avoir vu jouer à Paris, à la salle Ventatour ou aux Français, les grands rôles de la Malibran et de Rachel. Virginie, l'aînée, douée d'une voix juste et assez agréable me chantait les cantilènes de la musique italienne, me faisait prendre goût aux mélodies de Bellini, de Donizetti, de Verdi. Meyerbeer et Halédy lui étaient familiers ; Gounod moins. Mais elle s'était assimilée les productions aimables des romantiques de l'opéra comique depuis les Boiëldieu jusqu'aux Hérold, aux Maillard, aux Adam et aux Auber. Elle avait un faible aussi pour les ouvrages d'Albert Grisar, et elle me chantait surtout la *Folle*, la fameuse romance de ce Français d'Anvers, ce chef d'œuvre du genre dont la vogue universelle éclipsa même tout un temps les inspirations les plus populaires de Loïsa Puget, l'auteur du *Soleil de ma Bretagne*. Virginie B... me chantait des airs plus anciens encore, des airs de sa prime jeunesse, tel pont-neuf du *Portrait Parlant* ou certaine ariette d'*Anna Boleyn* :

*D'une image si jolie
Je ne puis me séparer,
Je sais bien que c'est folie
A mon cœur de l'adorer.*

Elle me contait aussi *Adrienne Lecouvreur* de Scribe, dans laquelle elle avait applaudi Rachel. Cette aimable dilettante s'intéressait vivement aussi aux Beaux-Arts, mais quand elle me menait avec elle aux salons de peinture, elle s'arrêtait de préférence devant les tableaux d'histoire, surtout devant ceux auxquels le catalogue consacrait une importante notice explicative.

A Virginie B..., je préférais peut-être sa sœur, la digne Sophie, et cela surtout parce qu'elle était plus soumise que l'aînée à toutes mes fantaisies d'enfant. L'autre tenait à m'instruire et à me convaincre, celle-ci cherchait avant tout, à m'amuser. Aussi ce que j'abusais de sa complaisance ! Je l'accaparais au point de lui en faire négliger le ménage. Par ma faute la soupe ou le rôti brûla plus d'une fois. C'est pourquoi afin de soustraire la cuisinière à ma tyrannie, la modiste venait me relancer près des fourneaux et me montait avec elle à l'atelier des ouvrières où en mon honneur, chacune de ces demoiselles y allait à tour de rôle, de sa chanson favorite. Mais dès que je pouvais m'échapper je courais rejoindre ma préférée. Plus littérateur que musicien, j'aimais encore mieux les contes que les romances. Et Sophie m'en débitait à satiété : tous ceux de Perrault, de Mme d'Aulnoye, voire des frères Grimm. Elle en inventait au besoin ou elle enrichissait de variantes les thèmes originaux ; ce qui ne lui réussissait pas toujours car, farouche défenseur de la propriété littéraire, je la rappelais inexorablement à la version primitive ! La chère âme, douée d'autant de mémoire que sa sœur, possédait au surplus un réel talent dramatique. L'autre avait l'esprit critique, celle-ci était un tempérament. Elle ne se bornait pas comme Virginie à me chanter ou à me raconter les pièces, elle allait jusqu'à me les jouer. Oui à me les jouer tout entières et cela en s'acquittant de tous les rôles ! Bien mieux : elle cumulait les fonctions d'impresario, de régisseur et de costumier. Elle même avait créé sa troupe, créé dans toute l'acception du terme. En effet elle avait confectionné les poupées et les marion-

nettes avec lesquelles elle me jouait, en les faisant mouvoir derrière un écran de toile bleue tendu sur un chassis d'acajou, tantôt *Rigoletto*, tantôt le *Trouvère*, le *Pardon de Ploërmel*, et même les *Huguenots*. Oui, la bonne vieille s'acquittait de ce soin de façon à rendre des points à Georges Sand ou à Lemercier de Neuville, lui-même. A telle enseigne que plus tard quand il me fut donné de voir les mêmes pièces sur une scène moins rudimentaire, mon impression fut à peine plus forte et les prestiges des artistes ou de la mise en scène n'ajoutèrent rien à l'illusion.

La troupe de nos pupazzi fut licencié de bien amusante façon. Lorsque l'heure eut sonné pour moi de partir pour le collège, ma bonne *impresaria* crut pouvoir reléguer au grenier dans une caisse tous ces encombrants fantoches. Beaucoup n'étaient que des poupées en chiffons dont la tête à peine rembourrée de son ballotait comme une fleur trop lourde pour sa tige et dont les jambes et les bras flageolaient et battaient comme ceux d'un ivrogne ou d'un plaideur. C'étaient peut-être là mes préférées. Leurs traits étaient ébauchés à l'encre ce qui leur composait des physiologies à la fois blanches et ténébreuses, sinistres à souhait, dans des scènes de fantômes ou de trahison noire, par exemple pour le rôle de Sparafucile de *Rigoletto*.

Or un jour que les couvreurs occupés à la réfection du toit se livraient à des éclats de rire homérique, mes vieilles amies très intriguées se décidèrent, en dépit de leurs jambes un peu rhumatisées, à monter voir ce qui se passait tout là-haut. En déplaçant un coffre nos braves maçons avaient exhumé tous mes artistes et ils s'amusaient comme des fous à les faire se trémousser dans des pantomimes d'épileptiques. De là leur hilarité. Comme plusieurs de ces gaillards étaient pères de famille, les bonnes dames ne trouvèrent rien de mieux que de leur abandonner mes chers artistes pour servir au divertissement d'une nouvelle marmaille. Toutefois il s'écoula bien du temps, et je crois que le poil m'était déjà venu à la lèvre, quand les braves vieilles s'enhardirent à me confesser comment elles avaient

disposé de mes comédiens sans mon autorisation.

Combien de fois ne devais-je pas m'évoquer la grande chambre de l'entre-sol, qu'elles appelaient mi-étage, où se déroulèrent ces délicieux spectacles ! Ils alternaient avec des séances de stéréoscope, histoire de permettre aux acteurs de se reposer ou plutôt de rendre la chère Sophie aux préparatifs du souper. Virginie qui la remplaçait me montrait la Barrière et l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris, où l'île Sainte Hélène avec la maison où mourut Napoléon. Autant d'occasions pour la candide exaltée de se livrer à des boniments historiques et politiques. A la fois bonapartiste et bourbonnienne, elle s'attendrissait aussi bien sur le César, victime de Hudson Lowe, son geolier anglais, que sur le pauvre petit Dauphin Louis XVII, martyrisé par le savetier Simon. Virginie m'apprit l'histoire de France tout comme Sophie fut mon premier professeur d'esthétique dramatique.

En fermant les yeux j'entends leurs bonnes voix dolentes, leur joli accent chantonnant, et je me suggère la chère chambre de mi-étage ornée d'un fort beau portrait de leur aïeul par Watteau et d'un sémillant pastel dans le goût de Boucher ou de Greuze représentant deux jeunes polissons, les nippes trouées aux coudes et aux genoux, et se disputant en se roulant par terre, une couvée qu'ils viennent de dénicher...

Mais les distractions que me procurent ces mémorables, B... ne se passent pas toutes entre quatre murs. J'accompagnais souvent la cadette quand elle allait faire ses courses et ses emplettes. Le Marché aux Poissons m'intéressait tout particulièrement comme aussi tout ce vieux quartier de l'époque un peu effrayante mais pourtant si prestigieuse de la domination espagnole, ces ruelles dévalant en pentes vers l'Escaut, ces fossés comblés, ces bicoques à façades de bois et à pignons dentelés, ces restes de fortifications romanes et peut-être romaines, ce Steen, cette Boucherie aux multiples tourelles en poivrière ; ces venelles qui enjambent les ponts, ces autres qui s'enfoncent sous l'arcade

sombre comme un tunnel, ces calvaires et ces madones, ces pompes couronnées d'autres statues de dévotion, et tous ces relents de marée, de friture, de fruits trimbalés et criés par charretées, tandis que mes regards s'arrêtent sur les poissardes, les pêcheurs truculents et décoratifs, et qu'un peu étourdi par leurs piailleries ou leurs gueulées, je me fais traîner par ma bonne compagne. De cette promenade du vendredi je rapporte régulièrement une anguille vivante que je regarderai frétiller jusqu'au soir au fond d'un seau d'eau, mais qui sera morte avant la fin du jour !

Lors de la grande kermesse d'Anvers, quand la foire aligne et entrecroise ses baraques parmi les beaux arbres de la plaine Sainte-Walburge et le long du fleuve même, Sophie me paiera plus d'une fois un spectacle d'une autre nature que ceux dont elle me régale constamment chez elle, et tantôt les singes et les chiens dressés par la célèbre famille Delafioure me feront assister à un accident de voiture de la marquise de Ponpadour ou à la fin d'un déserteur passé par les armes ; tantôt, dans une autre loge non moins achalandée, je connaîtrai une *Tentation de Saint-Antoine*, dont Flaubert s'était amusé aussi, avant d'écrire la sienne, dans son Rouen, et pendant laquelle le pauvre anachorète s'efforce d'attendrir ses bourreaux diaboliques par des lamentations dans ce goût :

*Rendez-moi mon cochon s'il vous plaît,
Voulez-vous me le rendre,
Il faisait ma félicité
Il m'aimait d'un cœur tendre !*

A la différence de mes chères B..., mes non moins chères O..., étaient toutes jeunes encore et se montraient aussi élégantes curieuses de nouveautés, adeptes des modes nouvelles que leurs voisines demeuraient fidèles au passé, réfractaires aux progrès et aux innovations. Et cependant je me plaisais aussi bien chez les unes que chez les autres car ce qu'elles avaient de commun c'était leur tendresse

pour moi. De goûts incompatibles elles ne voisinaient guère. Les O... se moquaient même un peu des B..., mais cela sans méchanceté, avec une sorte d'indulgence protectrice, dont, pour dire la vérité, les B..., s'inspiraient moins quand elles se répandaient, surtout la véhémence Virginie, en sorties indignées, contre la coquetterie, le luxe, la sociabilité, les goûts mondains, la vie plus extérieure, le régime moins patriarcal de mes autres amies. Elles me jalouaient les unes aux autres et cette rivalité tournait toute à mon profit puisque c'était à qui me récréerait le mieux.

Tandis que les B..., m'élevaient dans le culte des traditions, dans la ferveur pour les vieilles pièces et les histoires antiques, pour toutes les reliques du passé, les O... m'inculquaient des goûts moins stagnants ou plutôt moins stationnaires, m'orientaient vers la nouveauté aussi bien dans la toilette, le mobilier et les décors que dans les usages, dans l'art et la vie. Cependant cela ne les empêcha point de concilier ce souci de renouvellement, d'expansion et de modernisme avec ce que pouvait s'en assimiler la sensibilité puérile d'un enfant imaginaire, enclin à cette merveilleosité que les bonnes B... entretenaient chez lui avec cette grâce rendant sympathiques jusqu'à leurs préjugés. Eugénie O... me contait donc aussi de belles histoires de couleur légendaire ou, moins patiente et inventrice que Sophie B..., elle se rabattait sur le fond de boutique du papetier voisin, chez qui elle me laissait le temps de choisir une image d'Epinal, par exemple le Sire de Framboisy, ce proche parent de la Barbe-Bleue, qu'il me semblait entendre interpeller sa pauvre petite femme :

*Corbleu, Madame
Que faites vous ici?*

Eugénie O... connaît aussi des poèmes moins vieillots tout aussi touchants que les plaintes chères aux bonnes B... Ce sera par exemple la célèbre berceuse de Desborde-Valmore :

*Et si l'enfant est sage
Sur son doux visage
La Vierge se penchera
Et tout bas lui parlera...*

*Et si l'enfant m'aime
Dieu dira lui-même,
Voyez cet enfant qui dort
Qu'on lui porte un rêve d'or...*

Mon cœur se serrerait encore aujourd'hui s'il lui fallait dire lequel des deux ménages ou des deux intérieurs je préférerais. Mon souvenir demeure aussi fidèle aux bonnes vieilles Valenciennes qu'aux enjouées et vives Liégeoises. D'ailleurs mes parents, les tout premiers, les chérissaient les unes et les autres, et plus tard ma grand-mère continua à les recevoir à tour de rôle. Les deux couples se disputaient ma petite personne de sorte que les jours non consacrés à la famille, mon père me conduisait alternativement chez les O... et cher les B..., le matin en se rendant à son bureau d'assurances, et venait me reprendre le soir pour rentrer chez nous.

En me rappelant ces deux maisons amies, ces deux paires de chères femmes toutes françaises penchées d'abord comme de bonnes fées sur mon berceau, puis, plus tard, fraternelles à mon adolescence et mêlées aussi aux turbulentes années de ma jeunesse, il me semble que leur influence se manifeste dans les deux dominantes de ma nature. Aux B..., je dois peut-être certaine nostalgie du passé, des décors abolis, le regret de ce que les paysages, les physionomies de villes et même les intérieurs préservaient de romantique, de patriarcal, de délicieusement anachronique ; aux O..., je suis sans doute redevable de l'amour de mon temps, d'un optimisme juvénile, d'un goût d'aventure et d'équipées ; d'un besoin d'innovation et de conquête dans le domaine esthétique ou moral, mon intérêt pour la poésie, la musique et l'art constamment

retrempés à leurs sources vives. Les B... me furent les muses de la tradition, les O..., celles du progrès. Qui sait si ma production tour à tour sereine et exaltée ne résulte pas de ces deux influences? N'arrive-t-il pas à celles-ci de concerter en parfaite harmonie dans une même œuvre à quelques pages d'intervalle? Ou ma mélancolie et mon pathétique ne proviendraient-ils souvent de la compétition, voire du conflit de ces Muses?

Par ce que j'en disais à propos de mes parents et par ce que je viens d'en constater à propos de nos commensaux, on voit que dès l'origine mon instruction et mon expérience furent toutes françaises. Ma famille et nos amis ne nous parlaient que le français et le français le plus châtié.

Je frayais peu avec les petits voisins de mon âge, fils de boutiquiers élevés exclusivement en flamand. Le garçonnet et la fillette du cordonnier logé dans une maison attenante à la notre, venaient parfois jouer l'après midi avec moi, et ma mère les retenait alors à goûter en se flattant qu'ils nous resteraient encore l'avant-soirée. Mais outre qu'ils nous apportaient, imprégnés dans leurs jupes et leurs culottes, de terribles relents de cuir et de ligneul, il leur arrivait d'ajouter à ces émanations malodorantes, à telle enseigne que les O... les avaient surnommés le Péteur et la Péteuse. Ces mioches étaient d'ailleurs dépourvus de toute espèce de délicatesse car à peine avaient-ils avalé la dernière gorgée de leur chocolat on l'ultime bouchée de leur brioche qu'ils commençaient à donner des signes d'agitation plutôt inquiétante et qu'ils manifestaient le besoin de regagner l'échoppe paternelle en préférant de larmoyants : *Naar huis!* (A la maison!).

Un autre de mes camarades d'alors me reparait sous un jour à la fois plus intéressant et moins intéressé, aussi, passons nous de bonnes journées bruyantes et animées tantôt chez lui, tantôt chez moi. Aimé Clément, un joli brunet aux cheveux bouclés, aux grands yeux noirs, est l'image même de sa mère une jeune dame française, veuve d'un officier de marine. Ils habitent en appartement, chez l'hor-

loger d'en face, à côté des B... Pauvre Aimé! Apparition bien voulue mais fugace sur les chemins de ma vie! Dès son adolescence, il regagna la France pour s'engager dans la marine de guerre et suivre la carrière paternelle. Mais au bout de sa première traversée, il mourait aux colonies, emporté par une fièvre maligne...

J'ai dit que ma première bonne était une Wallonne des environs de Namur. Quand elle nous quitta pour se marier, après la mort de ma mère, mon père engagea pour la remplacer, une jeune paysanne de la Campine. C'est avec cette douce et aimante Yana que je commençai à comprendre, puis à parler le flamand, car quoique mon père sût cette langue, il ne s'en servait jamais ni avec ma mère, qui l'ignorait d'ailleurs, ni avec moi, ni devant moi, avec personne de la famille. Je m'empresse de déclarer à nouveau que le flamand des paysans et des ouvriers des Flandres ne me fut jamais désagréable, bien au contraire. Je goûte moins le flamand des professeurs et des avocats et en fait de littérature c'est celle des écrivains les plus naturels, les moins recherchés et gourmés, celle d'un Conscience, d'un Gezelle, d'un Cyriel Buysse, d'un Streuvels, d'un Baekelmans ou d'un De Clercq qui me procure de véritables émotions de poésie, de nature et d'art. Aimant le peuple, les petites gens de mes villes et de mes campagnes favorites, porté plus tard à les interpréter et à les décrire, afin de bien me les assimiler, je devais commencer nécessairement par pratiquer leurs moyens d'expression. De même si le hasard m'avait fait naître en une autre de ces contrées gagnées à la culture française, en Bretagne ou en Provence, le français demeurant ma langue principale, je me serais non seulement fait un devoir, mais même un plaisir de m'initier au breton, au provençal où à n'importe quel dialecte du terroir, afin de pouvoir frayer avec les autochtones, les paysans, les ouvriers, les marins, voire les irréguliers de ces originales et poétiques contrées. Dans le Midi tout en me vouant au français comme Zola au Daudet j'eusse

étudié et parlé aussi la langue d'oc de Mistral. Quoique français de culture et d'éducation, quoique le français soit ma langue maternelle, la langue de ma pensée et de ma sensibilité, et que j'estime la civilisation et les traditions latines au-dessus de toutes les autres, j'ai toujours gardé un faible pour la littérature et l'art d'expression flamande. Ayant eu l'occasion plus tard de connaître à fond l'allemand et l'anglais ; je me serais trouvé ridicule et même quelque peu odieux (n'en déplaise à beaucoup de Belges de mes amis) en m'entêtant à ignorer précisément celle des langues germaniques que parle encore exclusivement (tant pis pour elle aussi) une bonne moitié de la population de nos provinces.

Longtemps absent d'Anvers et même de la Belgique, dès ma rentrée au pays je me remis ou plutôt je me mis à l'étude du flamand. Mais, je le répète, cela n'empêche que comme pour beaucoup d'autres flamands, le français soit demeuré ma seule, ma vraie langue maternelle. L'historien Pirenne a prouvé que les deux langues se partagent la population des cités flamandes et cela même dès le Moyen-Age, et il ne faut être ni traître, ni gallomane, ni fransquillion, ni *léliard*, pour accorder l'hégémonie, la préséance au français, langue de culture générale et universelle, langue véritablement Européenne à laquelle nombre des meilleurs esprits de Belgique sont attachés comme à leur patrie, à leur nature, à leur existence même...

Donc en dépit de mes affinités essentiellement françaises, l'influence de Yana, ma bonne Campinoise, devait me rendre sympathique, non seulement sa contrée natale, ses dunes, ses bruyères, ses genêts et ses *vennes*, mais aussi le rude parler de ses habitants. Le soir lorsqu'il m'arrivait de veiller seul avec cette brave paysanne, elle me racontait les « gestes » de son pays puisées dans quelque livre de l'idyllique Conscience, illustré de naïves vignettes, — ou bien, elle m'en chantait les plaintives cantilènes, entr'autres telle romance empruntée au répertoire de l'Italien Paisello :

Aan d'œver van een snelle vliet!

Ces paroisses campinoises aux noms berceurs, ensorce-lants et comme ruisselants de source qui sourd, de musi-que en sourdine, tels Zoersel où se passe le *Conscrit* de Conscience ou Viersel, le berceau de celle qui serait ma compagne pour la vie, me sollicitèrent, me conjurèrent tout particulièrement. Presentais-je déjà que j'élirais pour épouse une enfant de ces pieuses et hallucinantes campa-gnes?

Zoersel! Viersel! Je prononçais à la suite de Yana, ces noms si doucement, je dirais presque si doucereusement, qu'ils m'imprégnaient, me saturaient comme l'encens d'une incanstation et que bien souvent pendant mon exil d'étu-diant en Suisse, près de Soleure, au nom si musical aussi, je me surprénais à en faire gazouiller les troublantes et spéciieuses syllabes en les associant à la cantilène italienne de Paisello : Ma nostalgie était une musique, ma maladie une mélodie.

GEORGES EEKHOUD.

A PROPOS DU BI-CENTENAIRE DE GLUCK

QUELQUES MOTS SUR LES ORIGINES DE LA TRAGÉDIE LYRIQUE

Les histoires de la musique qui possèdent quelque valeur sont de date fort récente. (1) Plusieurs d'entre elles sont encore en cours de publication. L'an dernier en a vu paraître qui sont fort estimables ; la musique a donc pris rang parmi les sciences historiques, au même titre que les autres arts. C'est justice.

Il faut ajouter que les travaux de ces temps derniers sont méthodiques et exacts. Il est possible de s'y fier sans crainte d'erreurs. Il n'en était pas ainsi autrefois, et ceux qui se sont occupés de musicographie, il y a quelques années à peine, savent au prix de quels efforts et de quelles recherches ils purent mener à bien leurs études. En fait, seules les monographies de musiciens étaient sérieusement étudiées. Elles avaient le grave défaut de ne pas situer les événements dans l'histoire général de l'art musical, dont elles n'étaient que des tranches intéressantes au point de vue documentaire seulement. A ces monographies, il faut ajouter des études spéciales et surtout les multiples volumes écrits dans le but de défendre certains principes ou certaines idées. Il n'est pas impossible que ces ouvrages aient entravé, dans une large mesure, l'éclosion de la véritable histoire de la musique.

Qu'on me passe ce petit préambule. L'histoire de la musique est bien peu connue encore, et c'est ce qui

(1) Parmi les anciennes histoires de la musique, on cite celles de Martini (incomplète) de Burney, de Fétis (incomplète et pleine d'erreurs) et quelques autres françaises, allemandes ou anglaises.

excusera le ton familier de cette causerie que je souhaite très simple, sans citation pédante, sans termes incompréhensibles.

Christophe Gluck, est né le 2 juillet 1714, à Weidenwang dans le Palatinat. On célèbre donc cette année le bi-centenaire de sa naissance. Ce sera, sans doute, l'événement capital de la saison musicale, car la nouveauté de *Parisifal* est passée; cette pièce qui couronne l'œuvre wagnérienne est désormais au répertoire, elle a été applaudie et commentée dans toutes les grandes villes du monde. Aujourd'hui, Gluck reprend provisoirement sa place au premier rang de l'actualité.

Quels sont les caractéristiques de l'œuvre de Gluck? Et comment se sont-elles développées? Est-ce le fruit d'une éducation merveilleusement dirigée ou simplement l'œuvre du génie? Certes, l'enfance de Gluck fût peu intéressante. Weidenwang n'est qu'un village qui, au début du XVIII^e siècle n'avait même pas d'école; le père de Gluck, était simple garde forestier. Ce n'est donc ni l'atmosphère d'une grande ville, ni l'entourage du maître qui pouvaient provoquer l'éclosion d'une œuvre magnifique. Gluck n'eut ni l'une ni l'autre, jusqu'au jour où, après un séjour à Vienne, le comte Melzi l'emmena à Milan, on ne sait trop en quelle qualité. L'histoire rapporte que ce noble personnage avait deviné les aptitudes du jeune musicien. Celui-ci n'était qu'un très modeste violoniste! Quoiqu'il en soit, Gluck fit à Milan des études de contrepoint sous la direction de Sammartini, mais il s'affranchit assez vite de cette tutelle et il écrivit un opéra, dans le goût italien, seul admis à cette époque; cependant on y remarquait déjà quelques originalités qui plurent beaucoup au public milanais. Cet opéra s'appelait *Artaxerce*. Personne n'a jamais songé à l'exhumer et il semble d'ailleurs que cette production de jeunesse n'ajouterait rien à la gloire de l'auteur d'*Armide* et d'*Alceste*. La différence entre la première œuvre et les secondes, est énorme. Celles-ci renferment de nombreuses

nouveautés qui étonnèrent, puis charmèrent les contemporains. Tout cela nous paraît bien simple aujourd'hui auprès des audaces de l'école moderne. Mais il faut se reporter en arrière et, pour apprécier tout le mérite de Gluck, se rendre exactement compte des anciennes tendances de la musique dramatique.

Vous le savez, le chant est de tous les temps, si bien que certains savants ont pu affirmer que la musique était antérieure au langage. Les monuments de la musique pré-historique sont complètement perdus par la bonne raison qu'à cette époque, la musique se transmettait par la tradition. Or, vous savez combien il est difficile de faire passer sans altérations un récit de génération en génération, vous savez aussi combien, avant l'invention de l'imprimerie, les scribes modifiaient, ajoutaient, retranchaient aux manuscrits qu'il copiaient et recopiaient patiemment. Si les récits et même les copies des manuscrits originaux n'ont pu nous parvenir intacts, vous comprendrez aisément que la musique, art subtile et délicat n'ait pu braver les siècles. Peut-être quelques hymnes de St-Ambroise ou de St-Grégoire ne sont-ils que d'antiques cantilènes sorties des profondeurs de l'Inde, de la Judée ou de l'Egypte des Pharaons. Après avoir traversé les siècles de la Grèce et de la Rome païenne, elles sont enfin, sans doute, venues parer quelques prières chrétiennes. Mais qui pourrait le dire et quelles profondes modifications ces hymnes ont dû subir après avoir erré, sans notation écrite, pendant tant d'années!

Mais si nous ignorons la musique des premières mélodies, nous savons que celles-ci furent dès l'abord associées aux gestes religieux.

Dans le Vêda qui est l'hymnaire sacré de l'Inde antique, nous voyons que les cérémonies du culte se faisaient devant un autel primitif en terre, que l'on appelle en sanscrit « Bhûmi ». Or, ces cérémonies étaient composées d'hymnes chantés. Orphée même a son image dans la religion mystique du Vêda, on l'y appelle Ribhû. C'est lui, l'enchan-

teur mystérieux, le civilisateur délicat qui sait émouvoir et conquérir les foules. On incline aussi à croire qu'Orphée ne fut que le successeur de Ribhû, mais Orphée est plus beau, plus noble que son émule asiatique. Les Grecs l'ont paré de poétiques, vertus et d'une puissance magique dont vous savez les multiples manifestations. Orphée chante et les animaux féroces sont domptés, les sons de sa lyre apaisent les tempêtes, ses mélopées ont raison du roi des Enfers, sa musique endort le dragon qui veille sur la Toison d'or ! Que de belles et grandes actions ! Tout est grandeur d'âme, fidélité, délicatesse de sentiment dans Orphée. Mais, dira-t-on, cela c'est la légende ? Qu'importe ! Il fallait le génie du peuple hellène et la splendeur du ciel d'Orient pour enfanter ces histoires mystérieuses et douces. Orphée est l'éloquente beauté Grecque et c'est pour ce motif sans doute qu'on lui assigne pour mère, la muse Calliope, la plus grande de toutes, celle qui préside à l'éloquence et à la poésie.

Comme Orphée n'a pas écrit une ligne, les hymnes orphiques sont perdus. C'étaient à n'en pas douter des chants religieux, car Orphée était un prophète, et le culte qu'il a proposé, ou du moins qu'on lui attribue, s'appelle Orphisme. C'est surtout au temps du grand philosophe et mathématicien Pythagore que l'Orphisme se développa. C'était une religion très délicate seulement pratiquée par les intellectuels, et on suppose qu'elle formait la base des mystères d'Eleusis. On la célébrait, en chantant des hymnes attribués à Orphée, mais en réalité, ils étaient apocryphes.

En somme tout ceci était de la musique religieuse. Mais il ne faut pas perdre de vue que les cultes du paganisme portaient d'une conception toute différente des cultes pratiqués de nos jours par les peuples civilisés.

La religion chrétienne admet Dieu, comme un être supérieur, dont l'âme flotte éparse dans l'infini. Nous concevons Dieu comme éternel et comme possédant en lui toute la science de tous les temps. Dieu, ce n'est pas seu-

lement le temps absolu, c'est l'espace absolu, et le nombre absolu ; lui seul sait l'inconnaissable, lui seul absorbe toutes les humanités, tous les mondes, et il est l'auteur de toutes les créatures vivantes, de toutes les manifestations de la nature. L'Orphisme ignore le nombre et l'espace, mais admet le temps comme n'ayant ni commencement ni fin. Aussi Chronos est-il le plus grand des dieux orphiques. Mais auprès de lui, il existe d'autres dieux et en général ceux-ci ne sortent guère du panthéon ordinaire. Or des dieux du paganisme ont été créés à l'image des hommes, ils sont le produit de l'humanité. On pourrait, dans le sens littéral du mot les qualifier des *sur-hommes*. Vous savez très bien que l'Olympe fut peuplé de divinités qui buvaient, riaient, se battaient, avaient des aventures galantes ; malgré leur puissance supérieure, ils n'échappaient pas aux passions humaines. Vous comprendrez aisément dès lors que les hymnes qui glorifiaient les dieux étaient humains, passionnés même, poétiques toujours, et que l'antiquité n'ait fait aucune différence entre une mélodie religieuse et une mélodie profane. Il existe simplement des rythmes spéciaux qui s'adaptent à certaines situations, et cela forme des genres de musique. Citons par exemple : « L'hyménée, le thrène, le péan, le linos, l'ialemos, etc...

Dans l'antiquité la vie même est personnifiée par des êtres mystérieux, surtout par un dieu-héros dénommé Dionysos, personnage dont les Latins firent leur Bacchus, mais en trivialisant sa mission. A Rome, Bacchus fut le dieu du vin et des orgies. A Athènes, aux belles époques de cette cité illustre, Dionysos était le symbole de la vie toujours renouvelée, toujours belle, toujours puissante. Dionysos s'incarne tantôt dans un végétal, la vigne par exemple, tantôt dans un animal, comme le bouc. Cette dernière incarnation semble avoir eu le plus de succès et Dionysos est généralement représenté par un homme à pieds de bouc et dont la tête ressemble quelque peu à celle de cet animal. Les chants célébrant la vie étaient donc

avant tout ceux du bouc. Or, bouc se traduit en grec par le mot *tragos*, tandis que chant se dit *ôdè*. De ces deux mots est née l'expression *Tragédie*. A proprement parler la tragédie, c'est le chant du bouc, c'est-à-dire l'hymne à la vie avec toutes ses douleurs, ses tristesses, ses passions, prises dans leur plus puissante expression.

Si vous vous rappelez maintenant que, dans l'antiquité, la poésie ne se séparait jamais de la musique, que sans exception, tous les poèmes étaient chantés, vous comprendrez que la première manifestation théâtrale — *image de la vie* — ait reçu le nom de tragédie, chant du bouc, chant de Dionysos, c'est-à-dire *chant de la vie*. Et j'ajoute que cette tragédie fut *lyrique* puisqu'elle était nécessairement écrite en vers, seul langage admis pour évoquer les grands événements de l'humanité, et même, au début, seul langage littéraire !

Et voilà comment naquit le drame musical. D'abord, il fut très simple, un seul personnage et le chœur personnifiant le peuple. L'unique acteur chantait l'unique rôle de la pièce et le chœur lui donnait la réplique. Plus tard nous voyons plusieurs acteurs et l'action se complique, des décors interviennent, et, au théâtre rudimentaire se substituent de beaux monuments de pierre ou de marbre où les auditeurs écoutent la pièce, jouée sur une scène. A l'instinct qui guida l'action des premières tragédies succéda la morale. Le théâtre s'éleva, il devint un enseignement. Les vertus y furent récompensées et les vices punis. Il est vrai que de tous temps les vertus ont été choses très relatives et très discutables, qu'en tout état de cause, les ennemis ont toujours tort, et que le dramaturge montre comme une vertu ce qui lui paraît le plus légitime ou le plus propre à flatter l'amour propre de ses auditeurs. Ce n'est pas lieu de discuter sur ce point. Il faut seulement constater que le mot *tragédie* traversa les siècles bien que le sens s'en soit sensiblement modifié. Pourtant, un des derniers théâtres d'Athènes reçut le nom de « Dionysos », c'est-à-dire de théâtre de la vie. Les

ruines de cet édifice existent encore. Il était bâti sur les flancs de l'Acropole et les musées du cinquantenaire à Bruxelles possèdent un de ses sièges de marbre.

Quelle était la musique antique? Pouvons-nous en faire une idée? Je vous l'ai dit, nous ne possédons aucun document de la musique primitive. (1) Songez bien que la vie d'Orphée se passe l'an treize cents avant notre ère. A cette époque la Grèce n'était encore qu'un territoire occupé par des familles vivant à l'état patriarcal. Vous n'ignorez pas que la famille a été le type primitif de l'Etat. Le père avait sur sa compagne et sur ses enfants un pouvoir absolu, il était le « *Basileus* »! Or ce mot *Basileus*, nous le traduisons aujourd'hui par *Roi*, parce que le sens s'en est étendu petit à petit en traversant les siècles. Mais dans le sens primitif du mot, le *Roi*, c'est le père de famille. A lui incombait de conserver intact le culte des ancêtres et notamment de chanter des hymnes en leur honneur. Chaque famille avait ses hymnes particuliers jalousement gardés. Ils étaient très simples sans doute et la gamme — si l'on peut dire — devait se résumer à quelques notes. La lyre n'eut d'abord que trois cordes tendues sur une carapace de tortue.

Plus tard le cercle s'aggrandit. Les *basileus* devinrent de véritables chefs de tribus. Il y eut des villes peuplées d'hommes libres et d'esclaves. Les villes se fortifièrent, à l'aide de lourdes murailles. Les ruines de Mycène nous en offrent un spécimen du plus haut intérêt. La Grèce traversa ainsi pendant de longues années une période de féodalité, au cours de laquelle naquirent les légendes qui forment ce que nous appelons aujourd'hui la mythologie.

C'est sans doute au cours de cette sombre période que

(1) Les pilles de musique grecque que nous possédons, sont des hymnes à *Némésis*, au *Soleil*, à *Apollon*, l'hymne de *Tralles*, des exercices pour cithare. Toutes les pièces sont de beaucoup postérieures à *Orphée*. Elles nous permettent cependant de nous faire une idée de l'éthos de la musique antique.

prireut croissance les arts et les lettres qui ont illustré la Grèce. De cette période datent les poèmes homériques que des aèdes et les rhapsodes chantaient suivant l'inspiration du moment. Peut-être est-ce de cette manière que se créa l'échelle musicale complète. Dans tous les cas, celle-ci a une origine spontanée, et c'est empiriquement, en se basant sur l'oreille, que les sons furent classés. Il appartenait à Pythagore de fixer scientifiquement les rapports entre les différents sons et d'expliquer l'ordre dans lesquels ceux-ci sont placés dans la mélodie type que nous appelons gamme. Et d'autre part Terpandre mit de l'ordre dans le rythme qui suivit dès lors la métrique des vers. (1)

Revenons au drame musical. Il est donc certain que les œuvres de Phrynique, de Thespis, d'Eschyle, de Sophocle, furent de véritables opéras dans le sens le plus moderne du mot c'est-à-dire dans la manière adoptée par Wagner, et aujourd'hui par Richard Strauss. Sous ce rapport ces grands génies sont tributaires des illustres tragiques de l'antiquité.

Déjà dans la décadence latine la musique perdit son prestige, les théoriciens disparurent et Boèce, précepteur et conseiller de l'empereur Théodoric, fut le dernier qui résuma dans une des parties de son ouvrage appelé « Consolation de la Philosophie », les préceptes de la musique antique. Après la chute du monde romain ce fut le néant. La musique, transfigurée, se réfugia dans les catacombes ; le triomphe du Christianisme la sauva cependant grâce à deux grands papes St Ambroise et St Grégoire. Mais quelques profondes modifications elle dut subir ! La face du monde avait changé, les idées étaient autres que dans l'an-

(1) L'antiquité écrivait la musique à l'aide des lettres de l'alphabet. Cette notation est de beaucoup postérieure aux premiers hymnes. Elle disparut complètement après la chute du monde antique. Et il y a à peine cinquante ans que les savants ont pu résoudre le problème de sa lecture. La notation actuelle provient de la transformation graduelle des « neumes » ou signes primitifs à l'aide desquels on nota le plain-chant.

tiquité, la conception du dieu unique dont tous les êtres sont issus, fait éclore d'autres principes. La vie n'est plus capable de nous donner la félicité idéale. La vie n'est plus qu'une émanation divine. La créature doit obéissance au maître de toutes choses, et pour glorifier ce maître, la musique ne peut prendre que des accents solennels et graves. L'idée de la mort rédemptrice ajoute encore à cette conception. La mort apparaît comme la fin désirable seule capable de nous donner la félicité idéale. La vie n'est plus qu'un moment dans l'existence éternelle de l'âme. Dès lors pourquoi lui rendre les hommages d'autrefois? Pourquoi exalter les passions, applaudir la beauté, honorer la gloire? Non, la religion nouvelle enseigne l'abnégation, la renonciation, l'humilité. Et vous comprenez aisément que l'on n'honore pas ces vertus chrétiennes avec les mêmes mélodies que celles qui chantaient autrefois la beauté d'Aphrodite ou la puissance de Dionysos. Aussi bien les mélopées antiques en passant dans l'église latine se dépouillèrent-elles de leur caractère primitif et devinrent-elles une sorte de lamentation, très douce, très uniforme qui aboutit au chant plane ou plain chant. Ce chant austère et grave ne manque ni de grandeur ni de belle et noble majesté. Mais il ne saurait être l'expression de la vie et c'est pourquoi il demeura l'apanage exclusif de l'église dans laquelle également se réfugia toute la science musicale et notamment dès le VIII^e siècle, le contrepoint ou harmonie simultanée des sons. (1)

Et la tragédie lyrique? Elle disparut. Pendant des siècles elle demeura oubliée. Les manuscrits païens, cachés au fond des bibliothèques monacales, ne survécurent que par hasard, peut-on dire. De longs siècles s'écoulèrent et sur les ruines de l'immense empire de César se créa une féodalité nouvelle. Le monde, vraiment recommençait sa vie.

Soudain, l'humanité jeta un coup d'œil en arrière. Ce fut une explosion de joie. Elle se retrouvait dans les vesti-

(1) L'antiquité n'a connu que la musique homophone.

ges fameux de la civilisation antique. C'est ainsi que naquit la renaissance des lettres et des arts. Et Dionysos oublié, reparait ; le culte de la Beauté retrouve de fervents adeptes, et l'église elle-même, vaincue, débordée, accueille dans son sein Raphael et Michel-Ange. Les vieux manuscrits sont étudiés et sur le moyen-âge expirant se pose la grande ombre de la civilisation antique.

La musique suivit le mouvement général, elle devint profane. Aux improvisations des trouvères et des troubadours, comparables aux aèdes du temps d'Homère se substitua la chanson mesurée et c'est ainsi que naquit le madrigal ou chant à plusieurs voix traitant un sujet léger. Ces madrigaux se chantaient dans les salons et beaucoup d'entre eux sont parvenus jusqu'à nous (2). Mais ils étaient nécessairement écrits d'après les règles de la musique liturgique, et par cela même, ils manquaient d'expression.

L'expression musicale ! Voilà cinq siècles que l'on s'en occupe, la question est à peine résolue, et encore, le dernier mot n'est pas dit.

En tous cas c'est la recherche de l'expression, c'est-à-dire de l'exaltation de la vie, qui créa la musique moderne. Et c'est le besoin de chanter les passions, les émotions, les grandes et nobles actions, les victoires, enfin tout ce qui est humain qui détermina la création de l'opéra et retrouva le fil perdu de la tragédie lyrique, c'est-à-dire de l'expression la plus émouvante de la vie.

Ce mouvement nouveau débuta avec la monodie ou chant accompagné et se poursuivit par des tentatives d'opéras parmi lesquels la « Représentation de l'Ame et du Corps » d'E. del Cavallère, l'Euridice de Peri et Caccini (1600), enfin l'Orféo de Monteverde (1607). Cette dernière œuvre fut, dit-on, inspirée au compositeur par la perte d'une femme aimée. Sentiment bien humain que celui-là ! Aussi la partition est-elle superbe. Monteverde tout à sa douleur oublia les règles du contrepoint liturgique et laissa parler

(2) Notre Roland de Lattre en a beaucoup composés.

son cœur ! Et pour que le langage fut clair il créa l'orchestre, il accumula les innovations, les hardiesses, et par cela, il souleva contre lui tous les farouches cerbères des règles sacro-saintes. L'école classique de Bologne lui jeta sa hotte d'injures ; Zarlino, le théoricien fameux, brandit ses « Institutions harmoniques » gros livre, indigeste où les théories compliquées des Grecs, reprises dans Boèce, voisinent avec les règles du contrepoint, mais le triomphe resta à Monteverde, qui de la sorte se trouve être le plus beau et le plus génial des rénovateurs de la tragédie lyrique.

D'ailleurs la lutte avait été entamée quelques années auparavant par Vincent Galilée dont le pamphlet intitulé « Dialogue sur la musique antique et la musique moderne », montraient les défauts du chant liturgique et le condamnait nettement au nom de l'émotion, de l'expression, du mouvement, qualités qui seules sont dignes de la vie !

Un siècle et demi s'écoula entre la première représentation de l'Orfeo de Monteverde et celle de l'Orphée de Gluck ; dans l'intervalle la musique dramatique fut monopolisée par les compositeurs italiens, Scarlatti en tête, grand, mais médiocre producteur qui écrivit cent opéras et deux cents messes ! Au moment où Gluck entreprenait sa réforme, l'opéra s'était écarté de sa route. Après avoir été bridé par les règles du contrepoint liturgique, il était tombé sous l'empire des chanteurs et des cantatrices. Et l'expression musicale avait du céder le pas aux roulades, trilles, acrobaties de tout genre qui n'avaient d'autres mérites que de chatouiller les oreilles et de flatter l'orgueil des interprètes. Quant à l'orchestre, il n'avait plus qu'un rôle secondaire, très effacé.

Gluck, enfant du XVIII^e siècle portait-il en lui-même, comme il arrive aux génies, le sens exact de toute la science musicale accumulée durant les siècles qui l'avaient précédé ? Peut-être et en tous cas, il était doué d'une inspiration magnifique. Ses premiers opéras, même ses opéret-

tes (car il en a composé) en font foi. Mais il faut reconnaître que ce fut pour notre musicien un grand bonheur que de rencontrer sur sa route un conseiller de Cour nommé Calzabigi, lequel était un lettré autant qu'un artiste. L'histoire rend à ce magnifique collaborateur de Gluck un hommage bien mérité. Elle lui attribue avec raison une belle part de la restauration du drame lyrique dans la plénitude de sa beauté simple et noble. A la musique italienne, fardée, parfumée, plâtrée, artificielle succédaient la véritable émotion et l'expression humaine prise dans son sens le plus élevé. Ces qualités sont toutes dans Orphée et Gluck, par cette pièce, renoue à nouveau la chaîne rompue depuis la disparition de Monteverde, comme celui-ci semblait, soit par instinct, soit par raisonnement, avoir repris pour son compte les grandes traditions de la Grèce antique, perdues depuis près de vingt siècles.

Il faudrait analyser l'Orphée de Gluck par le menu, le vivisecter si j'ose dire. Tout y est grandeur et beauté. On songe, en l'écoutant, à quelque beau temple, à l'admirable plastique qui fut en honneur aux temps de Solon et de Périclès.

Mais cette analyse même n'amoinerait-elle pas le chef d'œuvre. N'est-ce pas dans leur ensemble qu'il faut admirer les enfants du grand art? Et l'émotion qui s'en dégage ne doit-elle pas guider notre jugement. Cela ne saurait être douteux. Retenons cependant que le plus grand mérite de Gluck est d'avoir supprimé de la musique dramatique tous les ornements inutiles, d'en avoir fait à nouveau la véritable tragédie!

Et pour résumer ces quelques lignes, souvenons-nous que la musique dramatique est née de Dionysos, la vie, qu'elle se développe jusqu'à Sophocle. Après ce poète elle tombe en décadence et s'efface durant les plus brillantes périodes de Rome, elle disparaît pendant le moyen âge, reprend pied avec Monteverde pour subir, après le compositeur, un nouveau temps d'arrêt. D'ailleurs Gluck lui-

même ne laissa qu'un élève : Saliéri. Il ne fut pas digne du maître, de telle sorte que la tragédie lyrique retomba aux mains des Italiens jusqu'à ce que Wagner, préparé par ses précurseurs allemands, Mozart, Beethoven, Weber, reprit enfin pour la dernière fois, les glorieuses traditions léguées à l'humanité. Hâtons-nous de dire que les grands compositeurs modernes, tels que R. Strauss, sont dignes de l'auteur de la tétrologie et que la tragédie lyrique suit une marche ascendante dont nous admirons la haute et magnifique expression.

ARTHUR HUBENS.

LES WALLONS

A LA GUERRE DE TRENTE ANS

Après la *Défenestration de Prague*, le comte de Thurn, avait ravagé l'Archiduché d'Autriche, puis l'hiver l'avait fait rentrer dans ses cantonnements : mais il était revenu au printemps et menaçait de nouveau le fief des Habsbourg. Dans Vienne, les protestants, enhardis par cette nouvelle, s'agitaient et devenaient arrogants.

L'archiduc Ferdinand, persuadé que Thurn ne tarderait pas à se montrer devant les murs de la capitale, manda au comte de Bucquoy « combien la garnison dont il disposait était insuffisante, s'il lui fallait se défendre à la fois contre les rebelles du dedans et les ennemis du dehors ».

Charles Bonaventure de Longueval, baron de Vaulx, comte de Bucquoy, grand bailli de Hainaut, avait fait ses premières armes sous Alexandre de Parme et était rapidement devenu un homme de guerre renommé. On l'avait appelé en Bohême l'année précédente, quand les affaires de l'empire paraissaient désespérées. L'empereur Mathias lui avait donné toute sa confiance. Depuis son arrivée, les opérations qu'il avait conduites avec une rare énergie et une inaltérable bonne humeur, avaient fait renaître l'espoir à la cour et l'ardeur à l'armée. Avec lui se trouvaient ses bons Wallons qui déjà avaient fait la terreur des Turcs et dont on vantait la vaillance dans toute l'Europe.

C'est à lui que s'adressait l'archiduc Ferdinand : « Donnez-moi des Wallons, disait-il, avec eux je répons de tout ».

Mais le comte de Bucquoy, tout en compatissant au sort de l'archiduc, ne pouvait distraire de son armée aucun régiment, car il manœuvrait entre le comte de Mansfelt et Kunski et était à la veille de se froter avec l'un d'eux.

La prudence lui commandait donc de ne pas affaiblir les forces qu'il dirigeait et dont la perte eut été, pour le Saint-Empire, un désastre irréparable! Mais soucieux de ne pas laisser Ferdinand dans l'embarras, il dépêcha le courrier au gouverneur de la citadelle de Krems, sur le Danube, avec ordre d'envoyer vers la capitale les cinq cents dragons wallons commandés par le colonel Saint-Hilaire, en leur enjoignant de faire diligence.

Le temps de boucler leurs portemanteaux et les cavaliers de Hainaut, de Sambre et Meuse et du pays de Liège, musique en tête, car sans musique leur entrain n'était pas le même, se mirent en route le long du fleuve tout baigné d'une joie printanière. La randonnée était de leur goût; ils allaient faire la fête à Vienne, ce qui ne leur était plus arrivé depuis longtemps et ils chantaient ou sifflaient comme des merles au trot cadencé des chevaux.

Chemin faisant, ils rencontrèrent un courrier qui apprit à Saint-Hilaire que l'archiduc Ferdinand était cerné dans le Hofburg par les protestants révoltés et que sans doute il devrait souscrire à leurs exigences; les portes de la ville étaient aux mains des mutins, sauf celle dite des Pêcheurs par où il avait pu s'échapper.

Que faire avec un régiment contre une ville comme Vienne en possession des Bohémiens? ne valait-il pas mieux retourner à Krems?

Mais les Wallons ne reculent pas.

— En avant, s'écria le colonel, aux acclamations de toute la troupe qui continua sa chevauchée vers la capitale.

Excités par la nouvelle, les dragons prirent un galop qui scanda leurs chansons de guerre.

Deux heures après, ils se glissaient dans la vieille cité des Habsbourg par la porte des Pêcheurs, la seule en effet dont les Bohémiens avaient négligé de s'emparer.

Dès qu'ils furent dans la place, ils s'avancèrent au son de leur musique, en paradant comme s'ils allaient à une revue, au retour d'une campagne victorieuse.

Les insurgés occupaient le palais impérial. Depuis plusieurs heures, le prince Ferdinand parlementait avec eux pour gagner du temps. Ne voyant rien venir, se croyant abandonné de tous et se résignant à son sort, pressé par le seigneur d'Evergassing qui le tirait par un bouton de son habit et lui disait : « signe Ferdinand », il prenait la plume pour apposer sa signature aux conditions qui lui étaient imposées, lorsque tout-à-coup le bruit d'une fanfare éveilla les échos du vieux Hofburg.

Un cri retentit dans les cours, enfla les corridors, les salles de gardes et pénétra dans les appartements impériaux :

— Les Wallons, ce sont les Wallons !

Aussitôt la panique s'empare des conjurés ; ils se bousculent dans les couloirs, dégringolent les escaliers, se sauvent du palais, fuient éperdus, comme piqués par des guêpes, sortent de la ville et vont porter leur effroi dans les quartiers du comte de Thurn.

— Les Wallons, ce sont les Wallons !

Cette exclamation, qui avait glacé de terreur les rebelles, vola à tire d'aile aux quatre coins de la ville, réprimant aussitôt la sédition et ramenant l'ordre dans les rues houleuses.

Tel était l'effet de la seule présence des dragons wallons dans la capitale de l'Autriche.

Ausitôt, la joie fait place à la consternation dans le palais et dans les diverses parties de la cité. Les Wallons étaient là, on n'avait plus rien à craindre.

L'archiduc s'était vu réduit au rôle de mannequin par les mutins et avait passé par tous les états du découragement ; il renaît à l'allégresse et à la vie, comme un condamné à mort qui reçoit sa grâce. Si sa reconnaissance eut toujours la mémoire assez courte, elle se manifestait du moins, dans son effusion première, avec vivacité. Les

Wallons furent fêtés. Les Wallons ! Il ne fallait plus que des Wallons autour de lui ; il combla le colonel Saint-Hilaire de présents ; il lui octroya la charge d'inspecteur général des pêcheries, de préférence à toute autre, parce que c'était par la porte des pêcheurs que les Wallons avaient pénétré dans la ville.

Le régiment ne fut pas oublié. L'archiduc promulga cette ordonnance en sa faveur :

« Le régiment des dragons wallons du colonel Saint-Hilaire, toutes les fois qu'il sera de service, pourra traverser au son des trompettes et des tambours, étendards déployés, le château impérial ainsi que la ville capitale et résidence de l'empereur à Vienne.

Il pourra se former en bataille sur la place du château.

Le régiment fournira la garde devant la demeure qu'on préparera au Hofburg pour le chef de corps ; les étendards du régiment y seront déposés ; il sera permis au commandant du régiment de paraître en tenue de service et sans se faire annoncer, devant Sa Majesté Impériale.

Le régiment reçoit en outre l'assurance de ne jamais être licencié, ni de subir de réduction. Enfin il reçoit le privilège spécial de faire incorporer dans un autre régiment tout soldat du corps qui aurait encouru la peine de mort, attendu qu'aucun homme du régiment des dragons wallons ne peut plus être exécuté ».

Ce privilège des Wallons fut conservé pendant longtemps. Les autres régiments ne pouvaient défilé qu'entre la ville et les faubourgs.

Quand les Viennois entendaient la vieille demeure impériale retentir d'une fanfare guerrière, ils s'écriaient avec joie, aimant leurs sauveurs :

-- Les Wallons, ce sont les Wallons !

★ ★

Ce même jour du 31 mai 1619, le comte de Bucquoy, ses coureurs l'ayant averti que l'armée de Mansfelt occu-

paît le village de Nadelitz, saisit l'occasion qu'il cherchait de lui livrer bataille.

Il lance son avant-garde commandée par Dampierre, sur l'infanterie de Bohême. Les Impériaux attaquent sans vigueur, leur chef les dirige mollement.

Dampierre est jaloux de Bucquoy. Dampierre se trouvait avant lui en Autriche : Bucquoy est arrivé prendre la place qui lui revenait, maintenant au lieu de commander en chef, il est sous les ordres de ce rival préféré. Aussi ne lui souhaite-t-il aucun bien. Bucquoy le sait. Dampierre cherche à contrecarrer ses vues, à paralyser ses mouvements, il s'en est aperçu plusieurs fois, mais ce n'est pas un homme que l'on prend au dépourvu ; il a prévu cette mollesse d'attaque, cette mauvaise volonté de Dampierre et il préfère qu'elle se manifeste au début de l'engagement qu'en plein combat.

Bientôt les Autrichiens cèdent le terrain aux troupes de Mansfelt et reculent, reculent. Bucquoy laisse l'ennemi s'avancer ; quand il le juge à point, il fait un signe à la cavalerie wallonne qui est à sa portée. Le colonel Pierre de la Croix, seigneur de la Motte, né à Mons, attend ce signe et lève son sabre :

— Cuirassiers, pour la charge, en avant !

Et le carré de fer s'ébranla ; il partit scintillant de mille feux sous les rayons d'un beau soleil de mai. Si les Bohémiens avaient cru à la victoire à la suite de leur facile succès sur Dampierre, ils furent vite détrompés ! Le groupe étincelant des Wallons pénétra dans leur masse sombre et y disparut aussitôt, voilé par la poussière et la fumée.

D'un autre côté, les dragons wallons s'étaient aussi élançés vers l'ennemi.

Bientôt le brouillard de terre soulevée et de poudre fumante qui s'est formé à l'endroit du premier choc se dissipe ; on ne voit que des croupes de chevaux et des dos de cuirasses ; sous l'ouragan wallon, les Bohémiens reculent.

Du haut de son cheval le comte de Bucquoy suti l'élan de ses hommes et donne cours à son admiration. Son esprit reste calme, il a l'œil partout, jette des ordres précis, lucides, mais son cœur s'abandonne à la joie et à l'enthousiasme que lui donne l'allègre vaillance de ses « pays ».

— Ils combatteraient jusqu'au dernier plutôt que de lâcher prise, dit-il aux officiers autrichiens qui l'entouraient, en avant !

Et ils s'avancèrent pour se rapprocher de la mêlée. Les Wallons poussaient les Bohémiens devant eux comme un troupeau. Pareils à une muraille mouvante, mais à une muraille qui aurait des bras pour frapper, ils refoulaient l'ennemi pourtant en force.

Les deux armées étaient engagées sur toute la ligne, le canon tonnait, la mousquetterie crépitait, mais c'était le marteau wallon qui portait les coups décisifs.

Le brave Mansfelt en personne ramenait ses hommes au feu, chargeait à la tête de sa cavalerie, mais tout pliait devant l'élan irrésistible des régiments de Sambre et Meuse, du pays de Liège et de Hainaut. Les Bohémiens qui soutenaient ce choc lachèrent pied et se réfugièrent dans le cimetière entouré d'une muraille. Les dragons au bond de leurs chevaux, les fantassins par escalade, parvinrent à y pénétrer ; un combat furieux s'engagea autour de chaque tombe. Les cuirassiers poursuivant des fuyards entrèrent dans Nadelitz, d'où bientôt les flammes s'élevèrent avec de gros bouillons de fumée noire. Le bétail fuyait éperdu, augmentant le désarroi des troupes protestantes. Cependant la lutte, au cimetière tournait au massacre, les Wallons taillaient avec furie et exterminaient les ennemis.

Le comte de Bucquoy continua sa marche en avant et dépassa le village en feu pour atteindre Mansfelt qui ralliait le reste de son armée ; voyant que son adversaire prenait ses dispositions pour la retraite, sans attendre que son infanterie l'eût rejoint, il commença l'attaque, chargeant lui-même avec sa cavalerie wallonne.

Les réserves de Mansfelt étaient intactes, aussi la batail-

le reprit-elle avec rage : Bohémiens et Impériaux combattent avec une bravoure et un acharnement inouïs, se faisant massacrer plutôt que de lâcher pied. Le combat durait depuis plusieurs heures, les cadavres jonchaient la plaine, des deux côtés les pertes étaient grandes, lorsque tout-à-coup, Bucquoy vit plusieurs compagnies ennemies aller prendre position derrière la ligne de bataille. Mansfelt avait donné l'ordre à cinquante hommes de sa garde, qui se trouvaient à l'aile droite, d'exécuter ce mouvement pour commencer la retraite ; son ordre fut sans doute mal compris ; en suivant au galop les soldats désignés, deux compagnie découvrent l'aile qu'ils avaient mission de protéger et laissent un espace libre dans la ligne de bataille .

Rien n'échappe à Bucquoy, s'il a l'entrain d'un capitaine de chevaux-légers, il a l'œil du général en chef ; devinant la faute de l'adversaire avant que celui-ci ait pu la reconnaître et la réparer, il s'élance avec quelques escadrons des cuirassiers de son pays dans l'espace qu'on vient de lui ouvrir si à propos. C'est le coin de fer qui est entré dans le bloc pour le disjoindre. Les dragons suivent de près les cuirassiers, puis c'est le tour de l'infanterie, Comme une masse d'eau qui a rompu sa digue, l'armée impériale se répand à la façon d'un torrent, élargissant la brèche par où elle s'échappe. Bientôt le désordre est partout, l'armée protestante est coupée en deux ; les tronçons flottent au hasard et luttent comme ils peuvent.

Mais si Bucquoy est un héros, Mansfelt n'est pas indigne de lui ; incapable de mentir à l'héroïsme de toute sa vie, il veut vendre chèrement sa défaite et se défend à outrance ; il n'y a pas de quartier dans cette mêlée effroyable. Mansfelt réussit à disposer ses fourgons et ses chariots autour d'un hameau proche et, derrière ces remparts improvisés, continue à combattre. Pendant quelque temps il brave encore la fortune de son rival triomphant. Les soldats épuisés tombent autour de lui ; il encourage de la voix et de l'exemple ceux qui résistent encore, va des

uns aux autres ranimant leur ardeur. Mais cet effort surhumain est inutile ; n'ayant plus qu'un faible noyau de troupes autour de lui, il battit en retraite masqué par un rideau formé de ce qui lui restait de cavalerie et, favorisé par la nuit tombante, il s'éloigna dans la direction de Pilsen, laissant aux mains des Wallons de nombreux trophées.

Pendant ce temps, l'autre partie de l'armée de Bohème était poursuivie par les Impériaux, désagrégée, broyée comme à la meule, le triomphe du comte de Bucquoy était complet.

Ce désastre des troupes protestantes rétablissait les affaires de l'Empereur qui avait été à deux doigts de sa perte.

Ainsi, dans la même journée, les hommes du Hainaut, de Sambre et Meuse et du pays de Liège, avaient sauvé Vienne et le Saint-Empire.

Aussi, quelques jours après, quand la nouvelle de la victoire de Nadelitz arriva dans la capitale des Habsbourg, n'y eut-il qu'un cri pour célébrer ceux qui l'avaient remportée :

— Les Wallons, ce sont les Wallons!



Dès que Ferdinand II fut monté sur le trône d'Autriche, ses Etats se révoltèrent ; en même temps, le prince de Transylvanie envahit la Hongrie à la tête d'une forte armée et chercha à opérer sa jonction avec le comte de Thurin. Encore une fois Vienne se trouvait sérieusement menacée.

L'empereur, alarmé, envoya au comte de Bucquoy, l'ordre de se replier sur la capitale. Bucquoy leva donc son camp et gagna, avec seize mille hommes, l'archiduché d'Autriche, prenant des villes à la barbe de l'ennemi. Il le provoqua sous les murs de Inaym, mais les Bohémiens redoutaient la furie wallonne. Les Impériaux ne trou-

vant pas à combattre durent continuer leur route et arrivèrent au plateau de Bisamberg, devant Vienne.

Les Bohémiens avaient pour objectif de s'emparer du pont sur le Danube et Bucquoy de les en empêcher.

Un matin, Bucquoy ayant appris que l'avant-garde ennemie s'était portée sur le village de Fischer pour franchir le fleuve, donna l'ordre à son armée de passer à la rive droite. Un brouillard intense lui cachait la position de l'adversaire ; il n'avait pu reconnaître les forces de celui-ci. Quand la brume se dissipa, le général s'aperçut avec stupeur que toutes les forces des alliés étaient devant lui et déjà une grande partie de ses troupes avait traversé le Danube.

Que faire ! quelques escadrons allemands assaillis par l'ennemi sont mis en déroute ; la panique gagne aussitôt toutes les troupes allemandes qui abandonnent les rangs et, sans tenter la moindre résistance, prennent la fuite dans un effroyable désordre. Depuis longtemps les Wallons les méprisaient ; ils leur reprochaient leur rapacité, leur lâcheté, leurs continuelles trahisons. Lors de la prise de Piseck et de Bechin, on leur avait confié la garde de ces places, ils s'étaient empressés de les livrer à l'ennemi.

Dans ces conjonctures, il ne restait plus à Bucquoy qu'une seule chance de salut : Les Wallons !

L'infanterie wallonne était intacte. En quelques mots Bucquoy lui dit ce qu'il attend d'elle ; il sait bien que jamais il ne lui parle en vain ; il connaît le chemin du cœur de tous ses braves gens ; pour lui, ils traverseraient l'eau et le feu. Ils passent le Danube et s'élancent au pas de charge, ils arrêtent la fuite des Allemands, les ramènent l'épée dans les reins jusqu'au pont. Leur ardeur forcenée rétablit le combat ; ils tiennent tête aux Bohémiens et permettent à toute l'armée de passer le pont jusqu'à ce que le général, qui n'a cessé de charger dans la plaine, à la tête de quelques escadrons wallons, ait à son tour gagné la rive droite.

Mais une explosion formidable retentit, le feu a pris à quelques tonneaux de poudre qui sautent ; encore une fois les Allemands épouvantés lâchent pied.

Les Wallons s'arrêtent, font face à l'ennemi, se jettent sur lui en poussant des cris effroyables, encore une fois le combat est rétabli et l'armée impériale peut s'établir sur la rive droite du Danube.

Ce fut à la bravoure et au sangfroid des Wallons que

Bucquoy avait été atteint d'une balle au bras gauche ; l'armée eut son salut.

le sergent-major de Miraulmont avait été blessé à la gorge, le capitaine Henri de Noirmont était mort et Adrien de Bonnières avait eu trois chevaux tués sous lui. Les régiments de Bucquoy et de Bournonville avaient tellement souffert, qu'on dut réformer la moitié des compagnies.

Grâce à la présence de Bucquoy et de ses Wallons, Vienne était rassurée, lorsqu'on apprit que Bethlem Gabor avait investi Presbourg et s'avançait à marches forcées vers la capitale de l'Empire.

C'était quatre vingt mille hommes qui menaçaient maintenant la ville des Habsbourg !

Aussi l'affolement est-il général ; seul dans ce moment difficile Bucquoy conserve sa présence d'esprit. Oubliant sa blessure, il s'élance à la tête de ses vaillants cuirassiers wallons à la rencontre de l'avant-garde hongroise. Le choc est terrible. Au milieu d'une affreuse mêlée il est reconnu et l'on s'acharne sur lui sachant que lui seul est l'âme de la résistance, mais à ses côtés, Gaulcher le Bourguignon, Henri-Anne de Melun, Pierre d'Inchy, Jean de Mérode, Jean Fauche, Adrien de Bonnières, Charles de Hericourt et tous les Wallons se battent comme des lions. Bucquoy se dégage enfin et rentre dans Fischamend avec ses braves cavaliers, après avoir fait subir à l'ennemi des pertes considérables.

Les Wallons selon leur habitude célébrèrent le premier

de ces faits d'armes par une chanson que l'on appela la chanson du pont de Vienne :

*Nostre bon conducteur
Le Comte de Bucquoy
N'at prins nulle frayeur
Voïant un tel desroy
Criant de voix haultaine
Courage mes Wallons
Cette race mutaine
Aujourd'hui nous vaincrons.*

★
★★

La chance qui avait penché à Nadelitz du côté des Impériaux, continuait à les favoriser ; les Wallons leur avait apporté la veine.

En quelques jours, Bucquoy avait cueilli quelques villes : Frauenberg, Rudolphstad, Teyn, Strackonitz, Novigrod ; avec une partie du tercio wallon du comte de Haynin, il assiège Gratz qui capitule au bout de vingt-quatre heures.

Le quatre cents Wallons qui formaient le reste du tercio de Hennin, escaladent, la nuit, les murailles de Bechin et s'emparent de la cité. Ils prennent goût à ces entreprises nocturnes.

L'armée impériale bloquait Pisek ; plusieurs combats avaient été livrés sans grand résultat. Un soir, quand tout le reste du camp dormait, ils se glissent avec une échelle à travers les tentes, arrivent aux murs de la ville ; l'un d'entre eux grimpe et égorge une sentinelle, tous les autres montent à sa suite et envahissent les rues. Il n'y eut de blessé de M. de Carondelet, seigneur de Solre-sur-Sambre.

Le lendemain, Maximilien de Bavière voit s'ouvrir devant lui les portes de la ville et s'abaisser les ponts-levis ; mais aussitôt qu'apparaissent les hommes qui viennent pour le recevoir, il se met à rire avec les officiers de son état-major en disant :

— Ce sont encore ces diables incarnés de Wallons qui nous ont ouvert les portes !

Des diables en effet ! de toutes les entreprises, toujours au premier rang, agiles comme des écureuils, durs comme pierre, joyeux, boutes-en-train, chantant et amusant les autres ; grâce à eux la fortune des armes souriait partout au Saint-Empire. Aussi résolut-on de reprendre Prague.

Les forces autrichiennes se mirent en marche sous le commandement du duc Maximilien de Bavière, de Bucquoy et de Tilly.

Le comte de Bucquoy dirigeait l'avant-garde, balayant tout devant lui. Il trouva l'ennemi dans les environs de Radnitz et le chargea avec impétuosité ; il le mit en fuite, mais, dans la mêlée, il avait été gravement blessé au ventre. En toute circonstance il payait de sa personne comme un simple capitaine de dragons, ce qui est un défaut chez un général en chef ; mais c'était le seul qu'on lui connût. Bucquoy était le soldat le plus brave de toute son armée, personne n'en doutait, aussi était-il aimé de tous les Wallons qu'il avait avec lui.

La blessure, qui le faisait cruellement souffrir, l'empêchant de monter à cheval, il continua sa marche en se faisant porter dans une chaise. Jusqu'en vue de Prague, il ne rencontra plus de résistance.

Il y eut un conseil de guerre où Bucquoy et Tilly discutèrent leurs projets ; pour l'un, la position des ennemis était tellement avantageuse sur la Montagne Blanche, qu'il fallait chercher à les vaincre en s'emparant par surprise de leur capitale ; pour l'autre il fallait livrer la bataille. Comme on discutait, le discours de Bucquoy ayant été interrompu par la canonnade, il se laissa aller à l'enthousiasme qui s'était emparé de tous et leva la séance en disant :

— Allons, Messieurs, puisqu'il le faut, au lieu de remuer la langue, jouons des mains.

Et l'on se sépara pour se préparer à la bataille du lendemain, suivant l'avis de Tilly, et aussi à coup de main

nocturne, selon la proposition de Bucquoy et le goût des Wallons.

C'est à Gaucher Le Bourguignon, colonel des cuirassiers wallons que fut confiée l'entreprise. Il se concerta avec les capitaines Eustache d'Arlois, Jean de Harchies, Gilles de Martigny et Georges Pétrifrais. Ils prévirent leurs hommes qu'il s'agissait de surprendre le quartier de cavalerie hongroise qui occupait le village, au pied de la Montagne Blanche. Leur enthousiasme promit merveille. On eut dit que les Wallons, se souvenant des six cents Franchimontois, se sentaient prédestinés pour ce genre d'expédition. Se glisser dans l'ombre, se guider, comme les chats, dans les ténèbres opaques, s'approcher des vedettes sans éveiller leur attention et les égorger sans qu'elles pussent proférer un cri, telles étaient les spécialités de ces hommes redoutés ; et depuis Charles-le-Téméraire, ils avaient perfectionné la manière, leur précision s'était accrue ; ils atteignaient à la perfection du genre. Cette première partie du programme s'accomplit comme le colonel l'avait prévu ; ainsi les Wallons purent pénétrer dans le cantonnement des Hongrois de plusieurs côtés à la fois ; ils s'élancèrent en poussant de grandes clameurs, l'ennemi réveillé voulut fuir et le carnage commença. Pour y mieux voir, les Wallons mirent le feu à quelques toits. Quand leurs bras furent fatigués de frapper, ils détachèrent un millier d'excellents chevaux et les emmenèrent pour leur remonte. L'incendie qui se propageait de maison en maison, découvrant parfois le féerique décor de la montagne Blanche, avec ses jardins, ses terrasses et son château, éclaira leur retraite, tandis qu'on entendait encore au loin dans la nuit des cris de terreur :

— Les Wallons, ce sont les Wallons !



Le jour, où allait se décider le sort du nouveau royaume de Bohême, se leva morne, blafard ; c'était le 8 novembre,

une brume glaciale couvrait la campagne, voilant à quelques pas les haies et les arbres déjà dépouillés par l'automne ; une tristesse grise flottait dans l'air, mais d'un feu à l'autre, on entendait le rire sonore des Wallons et leurs voix chantantes qui parlaient de l'exploit de la nuit et l'on s'excitait aux prouesses. Le soleil apparut dans le ciel comme une boule pâle autour de laquelle se balançaient des voiles. Il se mit peu à peu à briller, le brouillard qui recouvrait la terre s'éleva, se volatilisa et vers midi le champ de combat apparut dans toute son étendue ; les deux armées étaient en présence. Elles se saluèrent, selon l'usage, par une décharge d'artillerie qui abattit quelques Wallons, parmi lesquels le capitaine Fourdin d'Ath.

Car les Wallons se trouvaient en tête. Ils avaient été choisis pour être en avant, dit un historiographe du temps, « parce que ce sont des gens qui ne reculent jamais ».

Bucquoy donna l'ordre aux deux régiments wallons qui formaient la première ligne, d'avancer par le centre avec la cavalerie.

Le corps de droite, plus avancé que l'autre, composé des régiments wallons de Bucquoy et de Verdugo, était précédé de deux pelotons de mousquetaires commandés par le major Jacques de Haynin ; l'un de ces pelotons attaqua la batterie d'artillerie, l'autre la demi-lune qui protégeaient l'armée adverse.

Il y avait ensuite des Allemands, puis les régiments de Saxe et de Nassau flanqués des compagnies libres de Pierre de Sauhay, seigneur de Florinnes, d'Antoine de Maulde, seigneur de Familleureux, ainsi que de Gabriel de Fisse et Pierre Barré, anciens capitaines du tercio wallon de Marnay.

A l'autre aile, Tilly, lui aussi, pousse vivement l'attaque, la fusillade crépite sur toute la ligne. La résistance des Bohémiens est molle ; bientôt ils reculent, de sorte que les Wallons s'emparent assez facilement de la batterie et de la demi-lune qui défendent le front de l'ennemi.

Jacques de Haynin, poursuivant ses avantages, conti-

nue résolument d'avancer, il ouvre un passage où se précipitent les troupes qui le suivent ; une feinte les attire vers les Hongrois qui les accueille par une décharge presque à bout portant. Les capitaines Gliles de Martigny, seigneur de Villers-Poterie, François le Machuré et de Fontaine bombent frappés à mort, les capitaines Ferdinand d'Andelot, Maximilien de Montberlant et Colin sont blessés. Mais la vue des Hongrois, avec qui ils combattaient encore l'année précédente et qu'ils détestent à cause de leurs trahisures continuelles, met les Wallons en fureur. La haine les rend féroces et double leur force : de vieilles querelles, de vieilles animosités personnelles sont assourés dans un carnage effroyable. A cette furie, on oppose le régiment Palatin ; c'est de toute l'armée bohémienne le plus renommé pour la bravoure et la fermeté. On compte sur sa vaillance pour arrêter la marche victorieuse des Wallons. Vain espoir ! Il s'arrête, ses mousquetaires font feu, mais après cette décharge, devant la frénésie wallonne, la panique le saisit, tous fuient en désordre, sauf les piquiers dont on fait un horrible massacre.

Voyant la déroute de l'infanterie, la cavalerie bohémienne exécute un mouvement d'une extrême hardiesse pour rétablir les chances du combat ; elle fait un circuit afin de tourner les Wallons et les prendre à revers. Elle exécute son mouvement avec énergie, culbute le régiment de Tiefenbach qui se trouve sur son chemin et le disperse. Mais le brave de Haynin voit le péril, il a deviné l'adversaire. Aussitôt il ordonne au capitaine Nicolas de Marche, qui commande cent mousquetaires de Verdugo, d'arrêter sa compagnie.

— Face en arrière, en joue, feu !

Une décharge bien nourrie arrête l'élan des escadrons bohémiens. A ce moment Gaulher le Bourguignon, qui avait vu la manœuvre et qui s'était élancé avec ses cuirassiers pour la parer, tombe sur eux et brise leur effort.

Le duc de Bavière et le comte de Bucquoy s'étaient arrêtés sur une colline, située un peu en arrière du centre

de leur ligne, et de là dominaient la bataille. En voyant cette attaque audacieuse de l'ennemi, Bucquoy, qui veut se garder d'une surprise dangereuse, a fait amener son cheval et, malgré sa blessure, a quitté sa chaise pour se mettre en selle.

En ce moment les colonels Micault et de la Motte attaquaient sur un autre point la cavalerie bohémienne; une volée de mousqueterie les couchent par terre tous deux, tandis que le jeune prince d'Anhalt, charge avec vigueur leurs régiments et les chasse devant lui; à ce spectacle le comte de Bucquoy, oubliant sa blessure, lance son cheval au galop, appelle Verdugo qui accourt avec ses hommes; les escadrons débandés se reforment à sa voix, et tous tombent sur les cavaliers d'Anhalt qui sont culbutés à leur tour. Une batterie ennemie est tournée, les canons encloués. Maintenant, la meule wallonne a broyé l'armée bohémienne qui cède de toutes parts; Verdugo mène une danse endiablée; non content d'avoir conquis un étendard, il poursuit le prince d'Anhalt, l'accule et le force à lui rendre son épée.

Pendant ce temps, Tilly, à l'aile gauche, avait, lui aussi, taillé en plein drap.

La victoire était complète!

A la bataille de Prague, dit l'historien de Tilly, ce sont les Wallons de Verdugo qui sauvent la situation par leur *inébranlable héroïsme*; ils opposent une *immobile muraille de fer* aux attaques des troupes bohémiennes un instant victorieuses.

— Nous devons en grande partie les résultats de cette mémorable journée, écrivait l'empereur à Albert et Isabelle, à la grandeur d'âme et à l'expérience du comte de Bucquoy.

Douloureusement blessé, Bucquoy avait dirigé avec une lucidité, une précision admirables, toutes les phrases de cette lutte suprême et ramené, d'un élan de son cheval, de sa voix cordiale et chantante, la confiance parmi ses régiment ébranlés.

C'est à lui, à lui seul, que la garnison du château royal situé en haut de la Montagne Blanche offrit de se rendre. Ainsi donc rien ne manqua à son triomphe, car y a-t-il plus bel hommage que celui que rend l'ennemi vaincu à la générosité du vainqueur?

Il ordonna à Philippe de Mérode, qui fut créé par la suite marquis de Westerloo, d'aller recevoir la parole des gardes et de s'établir au château. Le baron de Warroux venait de voir tomber en brave son frère Jean de Mérode, baron de Pétersem, qui commandait cinq cents cuirassiers Wallons et qui s'était couvert de gloire à Nadelitz. Il remplit sa mission avec un courage auquel les Bohémiens furent sensibles : les Impériaux voulait massacrer les prisonniers et se livrer au pillage ; l'attitude résolue de Mérode, qui menaça de les charger, empêcha la victoire d'être souillée par l'ignominie.

On admirait les Wallons pour leur vaillance, on les aimait pour leur humanité!

*
* *

Après la Bohême, le comte de Bucquoy avait fait une campagne en Hongrie et repris les villes insurgées de Skalitz et de Treuschin. L'approche de l'hiver avait ramené ses troupes à Olmutz, pour surveiller les frontières proches.

Il avait apaisé ces pays. Après cette marche glorieuse, jugeant qu'il avait rempli la mission pour laquelle l'empereur l'avait appelé de si loin, il pensait au repos et rêvait de sa chère Wallonie hennuyère, il aspirait à se retrouver parmi les siens, dans les décors familiers, dans les paysages chers à son cœur.

En janvier 1621, tout étant tranquille dans l'Empire, il laissa le commandement de l'armée à Verdugo et s'en alla à Vienne demander à l'Empereur de pourvoir à son remplacement. Ferdinand le reçut avec les marques de l'amitié la plus vive ; des honneurs princiers lui furent

rendu ; à toutes ses instances, l'empereur, pour lui fermer la bouche, opposait des dons magnifiques ; il lui donna le comté de Gratzen, le comté de Rosenberg en Bohême, d'autres terres encore, il lui eut donné la moitié d'un royaume pour le garder à son service.

Mais Bucquoy pensait à sa terre natale, au pays Wallon.

Après l'avoir comblé de cadeaux, Ferdinand le combla de gloire pensant le mieux retenir par ce moyen. C'était, en effet, à quoi était le plus sensible, Charles Bonaventure de Longueval, mais après l'amour du sol ; plein de nostalgie, il se disait à lui-même, pour calmer un peu son désir et l'exciter à la fois, de même que son compatriote Jehan Froissart :

— Haynaut, Haynaut, où je suis fier d'être né !

Ferdinand II, avait dû trois fois son trône à Charles Bonaventure de Longueval, baron de Vaulx, comte de Bucquoy, grand bailli de Hainaut, et à ses Wallons. Il résolut de donner une grande fête dans sa capitale pour célébrer les victoires de ses armées.

On dressa sur la place du château une estrade que l'on recouvrit de riches tentures et de tapisseries des Pays-Bas. Les couleurs des oriflammes claquant au vent se détachèrent joyeusement sur la façade sombre du vieux palais.

Un matin d'avril, la ville en liesse, toute pavoisée, vit défiler dans ses rues un cortège formé d'une délégation de chaque régiment qui s'était distingué par quelque fait d'armes et c'était ceux qui l'avaient accompli qui passaient, riaient à la foule amusée par leurs voix chantantes, et la foule leur riait et criait !

— Les Wallons, ce sont les Wallons !

A la place du Hofburg encombrée de monde, l'Empereur se tenait sous un dais magnifique. Un général était à sa droite : Charles Bonaventure de Longueval, baron de Vaulx, comte de Bucquoy, grand bailli de Hainaut ; les grands Maréchaux, les aides de camps, les officiers du palais, les dignitaires de la Cour se trouvaient des deux

côtés de l'estrade ; sur le fond rouge et vert d'une tapisserie d'Arras, seuls Ferdinand II et Bucquoy se déta-chaient ; la suite n'était qu'un fouillis chamarré.

Toute la noblesse viennoise était là, pressée entre l'es-trade et le Hofburg ; la noblesse de province était accou-rue aussi pour assister à ce spectacle unique.

Sur le péristyle du palais, la musique des Wallons, usant de son privilège, jouait, tandis que les soldats s'avançaient vers le trône impériale entre deux haies de gardes der-rière lesquelles grouillaient des têtes innombrables.

Des cuirassiers, des dragons, des carabiniers, des mous-quetaires, des hommes d'infanterie s'alignèrent, portant des étendards, des drapeaux, des fanions, des gonfalons, des oriflammes sur lesquels la brise agitait des aigles noirs, des aigles rouges, des dragons, des chimères, des lions et tous les attributs héraldiques.

Les musiques s'arrêtèrent, un silence passa sur la foule, et le hérault d'armes s'écria :

— Les vainqueurs de Nadelitz, de Frauenberg, de Ru-dolphstad, de Teyn, de Stackonitz, de Novigorod, de Bechin, de Pisek, de Radnitz, de la Montagne Blanche, de Prague, de Skalitz et de Treuschin !

Tous brandirent leurs trophées, les fanfares éclatèrent, les canons retentirent.

Les archanges du Sabaath, les Séraphins de la gloire planèrent en frémissant des ailes au-dessus des héros, fai-sant briller les yeux d'une ardeur sacrée et bondir les cœurs sous les pourpoints brodés. L'empereur contem-pla, pénétré d'émotion, ces images triomphales de tou-te la faune du blason ennemi. Puis, se tournant vers le comte de Bucquoy et lui posant la main sur l'épaule, il lui dit à voix haute :

— Vainqueur, présentez-moi vos braves !

Le premier s'avança. C'étaient un gars de Sambre et Meuse, pays des beaux hommes. Ses jambes, comme des colonnes, portaient sa cuirasse étincelante. Il était em-

paré du drapeau d'Anhalt à la bataille de la Montagne Blanche.

— Pierre Cougnart, dit Bucquoy à Ferdinand II, un cuirassier de Gaulcher le Bourguignon, un morceau de la muraille vivante!

— C'est un Wallon! cria la foule.

Le brave, après avoir salué, déposa le trophée aux pieds du souverain. Et comme, aux applaudissements de tous son généra lui serrait la dextre, des larmes de joie brillèrent dans ses yeux bleus.

Les autres suivirent. Bucquoy nommait chacun d'eux au souverain, le régiment dans lequel il servait, la bataille, soit la prise de la ville, où il s'était distingué.

Il y en avait de Tournai, d'Ath, de Mons, de Soignies, de Thuin, de Beaumont, de Nivelles, de Namur, de Walcourt, de Huy, de toutes les provinces de Wallonie; ils étaient des régiments de Michault, de Pierre de la Croix, comte de la Motte, de Saint-Hilaire, de Dampierre, de Verdugo, de Bucquoy, des compagnies de Philippe de Mérode, de Pierre de Souhay, seigneur de Florinnes, d'Antoine de Maulde de Familleureux, de Gabrielle de Fisse, de Pierre Barré.

Et à chacun d'eux, la foule émerveillée s'écriait :

— C'est un Wallon, c'est encore un Wallon!

Il y en eut cependant quelques-uns de Saxe, de Nassau et d'Autriche, mais la foule avait vu défiler tant de Wallons qu'elle attribuait aux Wallons le monopole exclusif de la bravoure, et elle interrogeait :

— Est-ce encore un Wallon! Et les soldats de Nassau, de Saxe et d'Autriche, pour être acclamés comme les autres héros, de répondre :

— Ia, Ia, si, si, Walisch, Wallon!

Et ce nouvel hommage rendu aux Wallons renouvelait les vivats.

Quatre vingt cinq drapeaux, oriflammes, étendards, bannières, fanions, guidons, sans compter les clefs de ville et les canons, conquis par Charles Bonaventure de Lon-

gueval, baron de Vaulx, comte de Bucquoy, grand bailli de Hainaut, brave entre tous les braves, vinrent s'amonceler au pied du Saint-Empire romain, devant le trône des Césars !

Et quand, le dernier soldat passé, l'empereur, se tourna vers Bucquoy pour lui faire les honneurs de cet amoncellement de trophées, il y eut une explosion d'enthousiasme. Tous les bras se tendirent vers le sauveur de l'Empire. Et le plus bel éloge que lui adressa cette foule en délire, celui qui gonfla son cœur de fierté, de douceur, de nostalgie et de joie, fut :

— C'est un Wallon, c'est un Wallon !

Et tandis que l'empereur rentrait au Hofburg avec le général vainqueur et toute la noblesse, les soldats wallons furent portés en triomphe par les rues de Vienne.



La triomphale journée de la remise des drapeaux pris à l'ennemi n'avait pas empêché le comte du Bucquoy de penser à son plus cher désir, celui de revoir le pays natal ! Les images familières de sa contrée, les rivières du Hainaut, les clochers de Mons, d'Antoing et de Tournai, les grands peupliers bruissants de son domaine de Vaulx venaient, en enchantant son esprit, aviver sa nostalgie. Il en perdait toute joie et l'empereur aurait probablement fini par céder à ses instances si, avec le printemps, l'effervescence n'avait repris sur les frontières de l'Autriche.

Verdugo était à Strasnitz et constamment les rebelles venaient faire contre lui quelques démonstrations. Leur nombre finissant par devenir inquiétant, il usa d'un stratagème pour les éloigner. Il fit partir d'une ville voisine une cinquantaine de tambours battant la caisse à la manière wallonne. Ces tambours firent le tour des cantonnements des ennemis, pour leur faire croire que c'étaient les régiments wallons qui arrivaient de tous côtés au secours des assiégés.

A ce bruit, la panique se met dans le camp des Hongrois. C'est un sauve qui peut général, ils abandonnent leurs gros bagages et leurs projets et s'enfuient dans la crainte que leur inspirait la furie wallonne. En jouant du tambour à la wallonne, on faisait reculer les ennemis !

Mais le comte de Thurn lui-même avait repris la campagne avec des forces imposantes ; alors Bucquoy, faisant trêve à ses désirs, n'écoula que le devoir ; il partit aussitôt, chassa tout devant lui et força de Thurn à s'enfermer dans Neuhausel, une des plus fortes citadelles du pays.

Sans retard, il alla l'y assiéger, décidé à mener rudement les opérations. Pour éviter les surprises, Bucquoy avait fait palissader son camp. Mais de ce camp palissadé, il sortait pour effectuer de longues reconnaissances, accompagné seulement d'une cornette de cavalerie. Son extrême bravoure lui avait toujours inspiré, pour lui-même, le mépris absolu du danger. S'il veillait scrupuleusement à la vie du dernier de ses soldats, il était tout à fait insoucieux de la sienne. Nous l'avons dit, sa bravoure allait jusqu'à une témérité répréhensible chez un chef d'armée. Les nombreuses blessures qu'il avait reçues ne l'en avaient pas corrigé.

Les Hongrois, du haut de leurs murailles, avaient souvent épié le comte et une fois qu'il était sorti, accompagné de quarante Wallons seulement, ils s'étaient élancés, à plusieurs centaines, pour lui tomber dessus.

Bucquoy voit le danger. Les Hongrois montent d'excellents chevaux, il n'y a pas moyen de lutter de vitesse avec eux pour regagner le camp. Les Wallons s'élancent avec furie sur leurs ennemis ; si ceux-ci sont mieux montés, ils ont, eux, de meilleurs bras et ils s'en servent si bien, la haine aidant que, un contre six, ils les massacrèrent ou les mirent tous hors de combat.

Cette aventure ne changea rien aux habitudes du comte de Bucquoy. Il semblait s'abandonner à la fatalité. Ce

violent désir de revoir son pays qui le tenaillait depuis la fin de l'autre campagne, correspondait-il à un pressentiment, à une mystérieuse indication de la destinée? Mais comme un peu désorbité de n'avoir pu suivre son penchant, il se laissait aller à l'attrait qui manifeste l'autre face du caractère wallon, la bravoure pour elle-même, pour le plaisir aigu de côtoyer sans cesse le danger, le goût du péril.

Les difficultés du siège allaient en augmentant. A la voix de Bethlen-Gabor, la Tartarie avait vomi des hordes sauvages. La présence des Impériaux sous Neuhaüsel les empêchant de s'approcher de cette place, elles dévastaient le pays, de sorte que les convois n'arrivaient plus que fort difficilement au camp de Bucquoy; chaque fois qu'on en signalait un, il fallait envoyer à sa rencontre des forces considérables. Mais alors les assiégés, à qui rien n'échappait, opéraient une sortie, se joignaient aux Tartares et ne cédaient qu'après un violent combat. Le 23 juin 1621, on vint annoncer à Bucquoy que l'ennemi en force attaquait, à moins d'une lieue du camp, un convoi qui lui était destiné. Sans prendre le temps d'endosser sa cuirasse, le comte de Bucquoy, en simple pourpoint, tête nue, sauta à cheval, rassembla les hommes disponibles et s'élança au galop dans la plaine.

Il arrive en présence de l'ennemi qui lui est, de beaucoup, supérieur en nombre.

La partie, si inégale qu'elle paraisse, pourrait être tentée avec chance de succès, si Bucquoy avait avec lui, tous Wallons, ses braves Wallons. Mais un seul escadron de cuirassiers l'accompagne; le reste de l'escorte est commandé par des Allemands qui s'enfuient dès le premier choc, craignant d'être enveloppés.

Le plus sage serait de les suivre. Engager le combat est de la témérité; mais qu'importe au comte de Bucquoy? A-t-il jamais reculé?

— Non, mes amis, pas plus cette fois-ci que les autres, on ne pourra dire que les Wallons ont eu peur, n'est-il pas

vrai ! Cuirassiers de Sambre-et-Meuse et de Hainaut, à moi, en avant !

Et il fonça sur les Tartares.

Il se bat comme un lion. On le reconnaît à son adresse comme à la rudesse de ses coups ; il lance son cheval au plus fort de la mêlée et taille avec une vigueur endiablée, il abat les adversaires comme des branches à la serpe, sans cesser d'exciter ses hommes de la voix.

— Nous y sommes, nous y sommes, répondaient-ils, mais vous allez tellement vite que nous avons peine à vous suivre.

En effet, il n'y avait plus de général en chef, il n'y avait plus en ce moment qu'un Wallon, encore plus impétueux que les autres, qui bondissait en hurlant dans la fumée et le choc des armes, pareil à un bucentaure !

Il allait trop vite, il allait trop loin, comme saisi d'une folie d'héroïsme.

Qu'était-ce que toute cette racaille tartare et hongroise pour un Wallon ?

Mais tout-à-coup son cheval frappé au poitrail, s'abat parmi les ennemis. Le comte ne peut plus guère que parer les coups qui pleuvent dru de toutes parts. Son page, Adrien du Bois d'Esquier, un Wallon de vingt ans, l'a rejoint et essaye de le dégager, mais il tombe, frappé à mort. Bucquoy, profitant d'un répit, tire à lui un cavalier tartare, l'égorge et tente de s'emparer de son cheval, mais à ce moment un coup de lance lui brisa les reins.

Bientôt tomba, frappé de dix huit blessures, celui qu'on appelait l'Hercule Wallon.

François du Chastel d'Emerin, qui le suivait de près, le vit choir sur un monceau de cadavres. Lui-même était entouré d'ennemis ; son sabre fut brisé par la violence du coup qu'il porta en voyant son chef mort ; il saisit ses pistolets déchargés et en frappa la meute qui s'acharnait sur lui ; il parvint à se frayer un passage et rallia les Wallons.

— Amis, s'écria-t-il, le corps de notre général ne peut-être un trophée aux mains de ces sauvages, il nous faut le reprendre.

Un épouvantable rugissement de douleur et de rage lui répondit. Les Wallons foncèrent et ce fut un corps à corps d'une telle violence, une lutte si acharnée, qu'une buée enveloppait les combattants, mêlée à une âcre odeur de sueur et de sang.

On vit une grappe humaine s'avancer dans la plaine, avec, au milieu, un corps qu'on cherchait à s'arracher. Après un dernier effort, les Wallons l'emportèrent.

Encore une fois, la furie wallonne, comme on disait alors, avait été irrésistible. Mais quand les cuirassiers arrivèrent en vue du camp portant leur chef mort, ils n'étaient plus que douze !

Ainsi périt Charles Bonaventure de Longueval, baron de Vaulx, comte de Bucquoy, grand bailli de Hainaut, pour s'être trop follement laissé aller à la bravoure wallonne !

MAURICE DES OMBIAUX.

ASPECTS DE FLORENCE

FIESOLE.

Flâner dans Florence une après-midi de Dimanche, marcher dans l'ombre, le long des façades aux volets clos, dans les rues vides ; ne pas savoir où l'on va, mais tendre dans le riche et mystérieux passé le filet nonchalant et serré d'une âme curieuse...

Mon ami me raconte de Laurent le Magnifique, de Ghirlandaio, de Botticelli et de Savonarole. L'air est chaud et pèse ; sa voix sourde et douce, sa présence attentive me bercent et m'émeuvent autant que ce qu'il dit. Devant nous, tout au bout de la longue rue, à demi noyée dans le bleu resplendissant du ciel, la verte colline de Fiesole rayonne comme un bouquet. Elle s'offre au loin, dans la brise et l'arôme de ses arbres touffus, ainsi qu'un but agreste à notre lente promenade...

Rapide et glissant, le tramway monte parmi les branches balancées... Comme une eau qui s'étale à marée haute, Florence gagne lentement tout l'horizon. Elle chatoie au soleil comme un lac d'albâtre et de nacre, au creux des montagnes azurées. Belle, douce, incomparable!... L'air qui la baigne est plein d'allégresse subtile et de tendresse.

Tout parle à mon âme, tout éveille l'émotion... Je voudrais pouvoir serrer contre moi d'une étreinte fervente le passé somptueux et sanglant de cette cité et faire jaillir jusqu'à moi ses anciennes puissances d'énergie et d'ardeur... Qu'en ferais-je, cependant ? Ma vie coule, facile, paisible, bonne et si simple que je n'aurais que faire de ces grandes vertus. Il m'est donné de jouir librement, dans la quiétude et le repos, de la beauté passée et présente...

Mais, hélas ! la folle du logis dédaigne la quiétude et la sécurité ; elle rêve d'aventures, de dangers, d'héroïsme ; elle se croit déplacée sous mon front raisonneur qui réfléchit et qui pèse. O douce absurdité qui mêle à mon bonheur un soupçon de révolte et le rend ainsi plus rapide et plus frais ! Tressaillement sans fin ! Inlassable inquiétude et charme inlassable de l'éternelle vie, vous ne m'abandonnerez jamais !...

Seuls sur la via san Francesco, qui part de la place de Fiesole, nous nous acheminons vers le couvent franciscain. La route est mauvaise, pierreuse et roide, mais au-dessus de nos têtes, le ciel arrondit sa coupole bleue qui verdit légèrement vers le couchant. Des enfants s'empressent autour de nous ; ils mendient gentiment et comme si c'était pour rire... Ils me donnent des fleurs, roses et œillets, fanées par les rayons du soleil et par la chaleur des petites mains nerveuses qui ont serré leurs tiges. Pauvres fleurs, douces et molles comme des lèvres flétries et qui parfument encore l'air que je respire.

Nous arrivons. Le vent souffle, violent et frais. Les ifs se balancent, gracieux et funèbres, secouant leur odeur âpre et saine comme l'encens. Les herbes plient, dociles et folles... L'air vif de la montagne efface de nos visages la trace des baisers brûlants du soleil ; j'ai chaud et je frissonne et j'écoute le murmure mystérieux et triste des ifs touffus... Oh ! moment romantique quand l'if se penche et que le vent souffle, gonflant les ailes d'un manteau !... Vie, roman, action violente, grands gestes fous, ardeur amoureuse... Tout cela expire et s'arrête au seuil clair de la petite chapelle... On entre et c'est la paix, le silence, la prière. Un jeune moine roux s'avance, timide et grave : « Les femmes, explique-il, ne peuvent entrer dans la clôture, mais je puis, si je le désire, visiter le jardin du couvent ». Penché sur les plates-bandes d'œillets et de pensées, le jeune franciscain cueille un bouquet naïf et délicieux. Mon cœur bat à grands coups, profonds et doux apaisement

divin, divine solitude embaumée de lavande, d'œillet et de thym. Le jeune moine paysan tient entre ses doigts crevasés le petit bouquet montagnard et monastique ; ses lèvres, malhabiles au sourire s'entr'ouvrent : *I piccoli fioretti di san Francesco!*... Une bouffée de joie douloureuse me monte au visage. Un oiseau pépie, la cloche sonne... Il va faire soir...

SUR LA MONTAGNE.

L'ombre chaude des trois cyprès couvre le banc de pierre, et, en dehors de cette ombre, tout est lumière éclatante, couleur dorée, parfum suave... Et je reste immobile à m'enivrer lentement aux vapeurs d'encens qui montent des cyprès.

J'ouvre à peine les yeux, j'écoute le beau silence de la montagne, le bourdonnement de la ruche derrière les lauriers, le battement de mon sang et la chanson lointaine du bouvier, là-bas sur la route.

Un lézard glisse sur la pierre et reste à côté de ma main, la tête levée, la gorge émue, l'œil scintillant, à respirer le soleil... La brise est si faible qu'aucune feuille ne tremble... Au loin, les montagnes dessinent dans le bleu limpide et profond du ciel la grande ligne flexible de leurs cîmes. Elle est d'un rythme si pur, cette longue ligne dansante qu'elle me fait songer aux beaux vases d'argile qui reposent dans les vitrines du Musée antique, à côté des tombes creuses où on les a trouvés.

C'est dans cette terre-ci sur laquelle mes pieds reposent qu'ils furent enfouis, c'est cette terre-ci, glorieuse et muette, qui porte la cité belle entre toutes, car Florence repose tout près d'ici, dans la vallée, et je sens en moi le continu rayonnement de sa présence...

Ne pourraient-elles pas venir dans ce jardin rustique et merveilleux, les nymphes pleines de grâce de Botticelli ; ne pourraient-elles pas danser dans l'herbe, devant ce massif de citronniers aux feuilles sombres et dures?... Et le grand figuier flexible qui se penche là-bas, tout orné de

fruits bleus, n'attend il pas les doux acteurs d'une *Fuite en Egypte* ou d'une *Nativité*?...

Je me prends à désirer violemment ces figures veloutées, au goût faible et subtil, qui fondent dans la bouche et la parfument... Mais je ne peux me soustraire au charme qui me lie à ce banc circulaire entouré de cyprès... Je soulève la main et le lézard fuit...

J'entends se rapprocher le chant taciturne, aigu et sensuel, du bouvier... Et je le vois venir au haut du chemin, aux côtés de ses deux grands bœufs aux cornes pointues, au poil blanc, aux naseaux noirs, Leur col plie sous l'énorme joug. Ils marchent lentement, très lentement, si lentement qu'ils bougent à peine. Ils fouettent leurs flancs de leur queue mince et agile... Le char crie et craque, les bêtes tournent vers moi leurs yeux noirs admirables, où dort la paix et la soumission douce; elles lèvent le mufle et soufflent bruyamment. Le bouvier sourit en silence, ses dents et son cou nu luisent au soleil, à ses lèvres une fleur se balance. Il salue et continue de chanter. L'attelage passe, lent et magnifique; l'air est tout chargé de son odeur musquée, à la fois brûlante et fine... Puis le silence revient, rempli de tentations... Je soupire d'envie vers ces fruits juteux, plus frais que la rosée...

Sur le versant de la montagne la vigne suspend d'arbre en arbre ses guirlandes de grappes; elles pendent si bas que je pourrais m'asseoir et les cueillir ainsi, grain à grain. Un jour viendra où il faudra partir... Qu'est-ce que j'attends?... Le bourdonnement des abeilles devient plus sonore, l'ombre des cyprès plus légère, et mon cœur plus triste...

MICHEL-ANGE.

Nous sommes montés jusqu'ici par la voie blanche, bordée de grands arbres au feuillage immobile. Nous avons marché sans fatigue et comme ravis en songe par la beauté pur et ardente du crépuscule.

Maintenant, nous sommes accoudés à la balustrade de

pierre qui fait de la piazza Michelangiolo un immense balcon que l'air du soir évente. Le silence est sur nous comme une chose divine, et je courbe la tête pour sentir avec plus de ferveur, le mariage secret qui m'unit pour toujours à cet instant si frêle.

Quand je relève le front, mon ami me regarde, nos yeux se rencontrent, éblouis, et nos lèvres ne savent pas sourire... Ivresse, amour, beauté. ...Ah! je tremble, car je viens de vous toucher, je vous connais et je tremble...

Je suis venue ici, il y a longtemps, et lui aussi s'est accoudé à cette place, mais nous ne nous connaissions pas... Oui, je me souviens, c'étaient des soirs comme celui-ci, les mêmes parfums, le même silence, le jardin ombreux qui descendait la montagne, degré par degré, jusqu'à l'Arno luisant entre ses quais d'ivoire et d'ambre. C'était comme à présent la ville pareille à un joyau d'or et de marbre pâle, couchée, lumineuse, au creux des montagnes sublimes, aussi bleues que la nuit et aussi mystérieuses. C'était le même vertige de beauté et le même silence...

Le même silence divin, le silence qui mettait ses mains sur ma bouche pour que je taise la solitude passionnée de mon cœur. Florence s'allumait comme à présent... Les feux de Fiesole brillaient, suspendus comme de jaunes étoiles, et la lune blanche voguait lentement dans le ciel ineffable...

Mon ami tient ma main fermée dans la sienne; il l'a prise d'un geste maladroit, mais si tendre et si volontaire, et si doux... Et je me sens légère et petite, comme si j'étais tout entière dans ce petit poing que mon mari serre doucement dans sa main tiède...

J'aime à me souvenir de ma détresse... Et je me rappelle aussi les grillons qui sonnaient, et j'écoute, et je les entends : ils sonnent faiblement, une note très pure, un peu mélancolique, comme une voix de la terre, confuse et profonde...

J'ai pleuré autrefois, à cause de ces petites voix monotones; elles me ressemblaient, obscures et ferventes.

L'odeur amère des cyprès se mêle au parfum violent de l'acacia : Pourquoi ai-je tant souffert de ce parfum âpre et doux ? Je me penche pour le respirer plus fort... Je ne le crains plus.

Je ne vous crains plus, ô prestige de la beauté ; j'ai accordé mon âme à vos rythmes puissants, je ne dois plus lutter contre votre vertige. Et je me laisse aller vibrante et comme inspirée, à toute l'harmonie qui émane de vous.

AUX OFFICES.

Le ciel est gris ; une pluie fine, entêtée et monotone tombe depuis l'aube. Sous les grands ponts, les flots jaunes de l'Arno glissent avec une rapidité folle. Je ne reconnais plus les beaux palais du Lung'Arno. Tout est à la fois luisant et morne.

Cette nuit, un orage a éclaté vers Fiesole, l'éclair soudain a poignardé le ciel sombre avec la frénésie d'un amant jaloux, et l'averse est tombée, violente. L'eau et le vent s'écrasaient sur les murs avec un bruit d'enfer, et je n'ai pas dormi.

Dans le tumulte des éléments, ma pensée fiévreuse se plaisait à évoquer les génies de cette terre latine ; leurs œuvres m'apparaisaient, à travers la demi délire de cette nuit de sabbat, comme les innombrables et sublimes tentations de la beauté. Une espèce de cauchemar lucide faisait bondir mon cœur de l'une ivresse à l'autre, et mon cœur blessé d'amour se donnait chaque fois avec plus de force. Toute était confondu : la Nuit de Michel-Ange, qui penche vers son sein lourd un front rempli de songes, les anges amers et doux de Botticelli, la petite Vierge blanche qui joint les mains devant l'ange Gabriel au cloître de Saint-Marc, les beaux seigneurs pleins de grâce virile de Ghirlandaio, les Saints, les Vierges et les Enfants, les princes, et les nymphes, et les bergers... Toutes les images brûlantes au milieu desquelles Florence nous retient, com-

me en un cercle magique, se dressaient dans mon souvenir avec la palpitation et l'attrait de la vie...

L'accoutumance de ma sensibilité aux traits rudes et graves de l'art de mon pays a augmenté pour moi la séduction de ces œuvres, dont la grâce et la beauté plastique troublent comme si elles étaient la forme même du péché...

La grâce ! je l'ignorais et la méprisais presque, avant d'avoir vécu ici, et je la croyais indigne dans une œuvre de beauté pure ! A présent, j'en ai soif et je la vois se plier comme une eau qui coule, le long des gestes magnifiques ou adorables des statues et des personnages de fresques. Je la vois glisser sur la courbe d'une hanche, sur un dos penché, autour d'un poignet et le long d'une main, sur la nuque fléchie d'une Vierge, le long des jambes émaciées d'un Christ en croix, sur les paupières rondes d'un portrait... Partout, et jusque sur l'épaule adolescente et robuste du jeune et beau David, qui de là-haut regarde Florence...

Je sors de cette nuit comme d'une épreuve... Initiation ? Amour ?... Je n'en sais rien, mais quelle mélancolie !... Debout devant la fenêtre, mon ami et moi nous regardons courir l'Arno vertigineux et les rares passants. Le parfum robuste du tabac me ranime un peu... Je songe à notre petit enfant qui, à cette heure, devant la table du déjeuner, joue, colérique et charmant ; je vois sa petite tête blonde, douce et lourde, ses yeux très grands, et ses deux petites mains qui ne font que prendre. Je songe à notre maison abandonnée, au petit jardin où sans doute, le merle crie et siffle en secouant les grandes feuilles du marronnier...

Ah ! mélancolie, ma vieille et fidèle compagne, te voilà revenue avec le ciel gris et la pluie... Mais, je ne t'aime plus, je ne te veux plus, tu es trop âpre et trop triste, fais-toi gracieuse et ne mêle pas tant de regrets à ma nostalgie et à mes désirs...

Nous marchons l'un derrière l'autre, sous les petits dômes noirs de nos parapluies ; l'air est tiède et frais. Sous

les arcades sombres des Offices, il y a une foule de monde qui attend et qui cause.

Je vais, pour la première fois, entrer seule dans ce palais de la belle endormie, et j'en suis à la fois heureuse et vaguement triste. Sur le banc où nous nous asseyons est posée une corbeille remplie de gardénias aux pétales gras et blancs, scintillants comme la neige. Le grain serré de leur pulpe est pareil à celui d'une peau, leur parfum s'élève comme un cri passionné qui fait palpiter les narines et le cœur!... Mon ami en prend trois, les plus riches, les plus beaux, et me les offre avec un « au revoir » tendre...

On ouvre les portes, et c'est l'invasion des barbares... Barbares! ...Et moi?... Moi, je suis prise d'une sorte de timidité, de crainte aussi. ...Ne vais-je pas confronter mes rêves de cette nuit avec la réalité! Que restera-t-il de la griserie exaltante dont je reste troublée et lasse?...

La galerie peuplée de statues de marbre s'allonge devant moi, déserte. Aux murs, des images sur fond d'or, des images pleines de vols d'anges et d'agenouillements. Des noms qui chantent dans ma mémoire comme de petits oiseaux : Memmi, Baldovineti, Pietro Lorenzetti, Simone Martini, Agnolo Gaddi... Gazouillement aimable, un peu puéril et si caressant...

Il se fait, parfois, un accord tacite entre le désir informulé et le hasard. Tous deux m'ont conduite en pleine Toscane... Galbe exquis, expression suave, douceur et grâce latines, comment ai-je pu douter de votre divin prestige?... Aux figures que je vois ici s'ajoutent toutes celles que je connais et qui sont ailleurs, exilées en d'autres pays ou disséminées à travers l'Italie.

Elles m'accablent de leur beauté, du charme féminin et insinuant de leur beauté. Je reste devant elles à les contempler. Les gardénias blancs et réguliers exhalent leur senteur comme un languide et fervent appel qui se mêle et se confond avec ce que je vois.

Mon âme craintive est éblouie par cette désinvolture harmonieuse, par cette volonté de jouir, par cette science de l'émotion tendre. Quelle leçon de bonheur pour un cœur trop inquiet!...

Et, cependant, je connais dans une salle toute proche de celle-ci des toiles aux couleurs brillantes que je voudrais revoir. Elles représentent presque toutes des scènes religieuses, *Nativité, Mise au tombeau, Vierge trônante, Adoration des mages...* Elles viennent de mon pays... Une espèce de solennité a présidé à leur composition, une solennité recueillie et chaste. Les personnages ne sont ni plus beaux, ni plus laids que nature : ils sont tels qu'ils sont. Leurs gestes contenus manquent de grâce, leur silhouette est ramassée dans une ligne très nette et sévère. L'expression de leurs visages reflète une volonté calme et la sérénité d'une foi absolue, mais, au fond de leurs yeux, git la mélancolie... Et je sais que, tantôt, quand je les reverrai, ma gorge va se serrer d'émotion contenue...

HÉLÈNE CANIVET.

UN BON DÉBARRAS

Elvire Prunet, femme de charge, à trente-deux ans était restée veuve avec quatre petits enfants. Son mari, ouvrier plombier, avait été tué dans une rixe d'un coup de poinçon à la tempe. Elvire ne trouva point à se remarier, bien qu'elle l'eût vivement souhaité. Mais elle était peu attrayante, ayant la taille épaisse, les cheveux plats, le visage granulé de couperose. Et elle avait l'entendement peu ouvert. Elle passait pour sottie. Les gens, quand on leur rapportait l'une ou l'autre de ses bévues, haussaient les épaules, d'un air de pitié.

Elle gagnait vingt francs par semaine, se louait à la journée, chez les petits rentiers, pour faire des lessivages. On lui donnait, à l'office, les grosses besognes qui rompent l'échine et gercent les mains. Quand elle s'en retournait, le soir, les cuisinières lui garnissaient son panier des reliefs dont personne n'aurait voulu. Pendant vingt ans elle s'en sustenta et en nourrit ses enfants.

Polyte, le fils aîné, était manœuvre de maçon. Il s'était marié, gagnait trois francs par jour, avait deux moutards et vivait dans la misère. Le suivant, par désespoir d'amour, s'était ouvert la gorge. On l'avait trouvé un matin baignant dans son sang et Elvire avait pensé devenir folle.

La plus âgée des filles, Georgine, avait épousé Sylvère Crabeau, dessinateur de dentelles à la Compagnie des Indes. Ils étaient à leur aise, car elle continuait d'exercer son état de lingère.

Sophie, la cadette, restée innocente, était hospitalisée, aux frais de la ville, dans un établissement charitable de province.

La vue d'Elvire faiblissait. D'ailleurs elle traversait

l'âge critique, connaissait des vertiges et, très fréquemment, de violentes migraines. Les drogues lui gâtèrent l'estomac. Ses forces déclinerent. Elle dût renoncer aux trois quarts de ses journées et, peu à peu, ses ressources se réduisirent à quelques francs par semaine.

Elle s'était figurée que Georgine l'aurait prise chez elle. La jeune femme n'était pas mauvaise fille ; mais Sylvère, par principe, nettement avait refusé. Il se moquait de la loi. A l'âge de « la mère », comme il disait, on peut aisément encore « gagner ses croûtes ». Cependant, par gentillesse, ils lui allouèrent un écu par mois. Et, pour attester leur munificence, quand ils sortaient parfois ils l'emmenaient. Sylvère professait des théories anarchistes. Ils allaient au Café Riche, au Burton, dans tous les grands bastringues où le bock revient à six sous et le café filtré à quinze. Ils la traînaient comme un paquet encombrant, l'air gêné. Ils souffraient le martyr et le public sincèrement les plaignait, car on trouvait « qu'ils étaient bien bons ». Ils avaient exprimé le désir qu'elle se payât une robe de drap noir et une toque de velours jaune, pour qu'ils n'eussent pas trop à rougir d'elle. Elle était ébahie par leur largesse. Sylvère en rentrant faisait le compte et constatait qu'ils avaient dépensé dix francs.

Un événement survint.

Elvire, qui avait du tempérament, s'éprit d'un batteur d'or, vieil homme resté veuf, sans enfants.

Anatole avait du bien, savait jouer du trombone et le soir, l'atelier fermé, sagement rentrait chez lui. Il préparait sa popote lui-même, sur un petit fourneau, raccommodait ses chaussettes et, pour se distraire, patiemment tirait des cages à canaris de vieilles boîtes à cigares.

Le samedi, après la répétition du Cercle Beethoven, où il tenait un pupitre et faisait sa partie de rigodon orchestré, il se permettait un tour sur la grand'place et deux verres de faro. Il sirotait le premier à la *Bécasse*, le second au *Cygne*.

Elvire, depuis quelque temps, avait pris l'habitude,

sur les sept heures du soir, d'aller manger, dans un estaminet, des œufs durs ou des crevettes. Anatole plusieurs fois l'avait trouvée au *Cygne*, attablée comme lui devant un grand verre de bière. Une camaraderie s'établit entre eux. Ils se parlèrent, se virent de plus en plus souvent et, l'été venu, Anatole la décida à des musardises sous les arbres de la forêt.

Ils partaient du matin, emportant avec eux deux bouteilles de stout et, enveloppés dans un journal, les tartines et le saucisson du pique-nique. Ils flânaient par les sentiers et, à la manière des amoureux de vingt ans, s'enfonçaient dans les fourrés, cueillant les boutons d'or, suçant une tige de graminée. Une timidité, la peur de la dépense toujours avaient éloigné Anatole de la femme. Elvire, sous la cendre de ses déceptions, sut attiser à nouveau le désir. Par elle il apprit les fureurs de la passion. Il la trouvait belle et souhaitable en son gros corps difforme et lourd. Elvire ne semblait pas être rebutée par le front envahi d'akné et les joues d'une chair malsaine que le batteur d'or abandonnait à ses baisers.

D'ailleurs il y avait chez elle un calcul. Elle avait mentalement supputé les économies d'Anatole. Il devait avoir des actions, un livret à la caisse d'épargne. Elle se laissait aller à des rêveries. Sur le déclin serait-ce enfin le bonheur? Elle se voyait à ses côtés, dans une chambre tapissée d'un papier à cinq sous le rouleau, trempant dans son café à la chicorée une tartine de pain blanc. Ses yeux alors se mouillaient. Une étrange langueur la faisait défaillir. Une boule de feu lui montait à la gorge et, manquant d'air, elle ouvrait la fenêtre, laissait errer ses regards dans la cour.

— Salut, la mère! lui criaient d'en-bas les viragos en savates du bataillon carré.

Elle ne leur répondait plus, soupçonnant une malice. Ses relations avec Anatole s'étaient ébruitées. On s'en gaussait bruyamment sur les paliers, auprès de la garde-robe.

A l'atelier, les camarades d'Anatole l'appelaient « vieux roquentin », « coureur de cottes ». On le félicitait de son

choix, avec des claquements de langue, des clignements d'yeux. Il rougissait, arrondissait le dos. Et on lui bourrait les côtes de coups de coude en lui demandant, avec intérêt :

— A quand la noce? As-tu déjà fait publier les bans?

Une gêne peu à peu lui vint de tous les quolibets qui accueillaienent son passage entre les machines de la fabrique. Sans doute il avait promis le mariage à Elvire. Y était-il bien tenu? Il se mit à réfléchir, inattentif à la besogne. Et, désormais, les gourmandes du contre-maître le laissèrent indifférent.

Elvire, au contraire, chaque jour davantage appréciait le prix du temps. La nécessité de régulariser leur union lui apparaissait de plus en plus impérieuse. Elle en perdait le boire et le manger.

Elle multipliait les lettres à Anatole, lui fixait rendez-vous sur rendez-vous. Il lui arrivait, une barre au front, l'air soucieux, avec des hésitations dans la voix, une distraction dans les regards. Elvire s'en aperçut, une inquiétude la gagna.

Sylvère, dans les entretiens qu'il avait avec elle, ne cessait de faire allusion à ses relations avec Anatole. Elles lui paraissaient monstrueuses dépourvues d'une consécration légale. Elvire carrément le rembarrait. Mais elle était obligée de convenir qu'il avait raison.

Elle sentait par moments une pointe de folie lui vriller le cerveau. Dans les dernières maisons qui l'employaient on avait dû renoncer à ses services. Elle cassait les assiettes par douzaines et, heurtant du plumeau les vases de Chine sur les cheminées, les faisait choir sur le parquet où ils se brisaient en mille pièces.

Le premier du mois revint frapper à sa porte. Elle était accoutumée, depuis qu'elle connaissait le batteur d'or, à trouver le trente une petite somme dans le tiroir de la commode. Discrètement ainsi il la payait de ses faveurs. Elle en faisait des parts pour le propriétaire et l'épicier. Quand

elle avait soldé leurs notes, il lui restait quelques décimes pour son sucre et son lait.

Cette fois l'argent manquait. Le coup l'assomma. Elle courut à l'atelier d'Anatole. Les ouvriers venaient de sortir. Elle se rendit à son logement. Il était malade et avait prié qu'on ne laissât monter personne.

Elle bredouilla, les larmes aux yeux :

— Pas même moi ?

— Eh non !

La concierge brutalement lui jeta la porte au nez. Un instant Elvire resta devant cette maison close, les jambes fauchées. Des flammes lui dansaient dans les yeux. Un effroyable tintamarre lui cassait le tympan. Elle sursauta. L'auto des pompiers en vitesse la frôlait, empanachée d'un braséement de torches.

— Tiens, il brûle ! dit-elle.

Tout doucement elle se mit en route. Elle marchait droit devant elle dans le noir de la nuit.

*
* *

Mambruc qui, pour arriver à l'heure, avait suivant son expression « couru comme un désossé » pendant dix bonnes minutes, sous les hêtres rouges du boulevard, comme il s'engageait dans la rue du Damier reconnut son oncle Firmin sur le trottoir des Hospices. Il le héla. Le bonhomme fit un geste de surprise et s'arrêta, tendant à son neveu, d'un geste flegmatique, ses mains larges et maigres gantées de tricot noir, à cause du froid vif de ce clair matin d'octobre.

— Nous n'arrivons pas trop tôt, dit Mambruc, en montrant la victoria vide qui, les lanternes voilées de crêpe, stationnait à l'angle de la rue. Elle était déserte et toute blanche, avec ses deux longues files de façades effroyablement tristes, passées au lait de chaux et percées, sur trois lignes parallèles, d'innombrables fenêtres de mêmes dimensions.

Justement le cocher — un enfant affublé d'un carrick de cuirassier de la garde et coiffé d'un chapeau haute forme qui lui descendait dans la nuque — après avoir juré, craché, frotté ses mains vigoureusement l'une contre l'autre comme s'il avait voulu en tirer des étincelles, grimpa à son siège, étendait soigneusement sur ses jambes fluettes une grosse couverture de laine rayée et, sifflant entre ses dents, saisissait avec vivacité son énorme fouet.

En hâte ils tournèrent le coin. Dans le soleil, comme un trou noir, le corbillard à quinze francs des pauvres béait sous ses draperies fripées, devant une porte ignoble, aux marches usées par le milieu. Un essaim de mégères en châle et en cheveux grouillait sur les trottoirs. Il y en avait une grappe collée aux murs de la mortuaire ; et, dans l'encadrement de chaque fenêtre, entre les bacs à capucines et sous les vases à anthéricums, on en voyait, le buste tendu, avec leurs accroche-cœur huilés, leur visage jaune aux yeux largement cernés.

— Le voilà, dit Mambruc, en poussant son oncle du coude.

Un petit vieux propre, bien rasé, timidement s'approchait. Il prit un air digne et contrit, souleva son melon. Une cocarde de deuil flottait à la ganse du ruban. Sa vêtue avait le frottement mou du drap neuf.

Dans un groupe de sans-travail, en rouflaquettes et espadrilles, une guenuche mamelue eut un geste violent.

— Voyou !

Anatole affecta l'indifférence et considéra attentivement le manège de deux pierrots qui, en piaillant, sur la crête d'un mur, se disputaient un morceau de pain.

La foule s'écarta, avec un frottement de semelles sur les dalles grasses le cercueil de sapin parut. Il était vaste. Le corps de la noyée prodigieusement avait gonflé, dans l'eau fétide du canal. Et une pestilence se répandit avec une odeur de vernis frais.

Le fourgon se mit en marche.

Ils étaient cinq à le suivre : Mambruc, son oncle, le

petit vieux propre, Polyte et Sylvère. La victoria, derrière, cahotait sur le pavé avec des gémissements aigus de moyeux mal enduits de cambouis.

D'abord ils marchèrent le chapeau à la main. Quand il n'y eut plus personne pour les regarder, ils se couvrirent sans vergogne.

Ils quittèrent les quartiers populeux, où il empuante l'urine, le remugle, le linge sale et l'acide phénique des vespasiennes. Lentement le convoi s'engagea dans une rue de traverse et gagna les boulevards extérieurs.

Firmin aussitôt commença ses doléances.

— Chaque fois qu'il survient une rigolade de ce genre, c'est sur nous que ça retombe. Est-ce juste?

Mélanie toute de suite y avait été de leurs deniers, sous prétexte qu'Elvire était sa sœur. Elle avait payé le cercueil : trente-cinq francs ; une couronne en porcelaine : cent sous ; la voiture : deux thunes. Si ce n'était pas idiot ! Jadis un landau se louait à raison de neuf francs la matinée. Enfin tout augmente. Mais, nom d'un chien, était-ce pour dépenser aussi bêtement les monacos que l'on s'était crevé dans sa turne pendant les meilleures années de la vie ?

Firmin, sans doute, aurait consenti à cette prodigalité si le beau-fils « n'avait pas eu de quoi ». « Contre la force, il n'y a pas de résistance ». Mais Sylvère se faisait des semaines de six louis. Georgine et lui ne songeaient qu'à la godaillerie. Ils s'offraient des balades en auto. Le lundi un fiacre les emmenait à l'Opéra et, les autres soirs de la semaine, il y avait le cinéma, sans compter les parties fines entre amis.

— Il ne fait pas son dimanche avec deux pièces. Si ce n'est pas dégoûtant ! Et en avant les cigares, le champagne, les pralines !

Firmin eut un regard de mépris et de rancune à l'adresse de ce « bonhomme » qui ne connaissait pas la valeur de l'argent, mais appréciait l'avantage de « se faire rincer la dalle » par de moins favorisés que lui.

La face osseuse et ridée de l'expéditionnaire disait une

longue existence de petits calculs, de besoins réprimés et de tracas intimes. Pourtant il ne servait de rien de se gendарmer. Mélanie portait les culottes. C'était elle qui tenait la caisse. Et elle y allait rondement.

— Tout cela par pure gloriole, pour faire de l'épate. Si nous avons des économies, c'est parce que nous avons travaillé... Les autres aussi avaient des bras!

Il leva les siens d'un geste qui lui était familier. Mambruc se taisait. Il regardait devant lui rouler la large carure de Sylvère.

— Il n'y a pas d'erreur, il doit être fameusement satisfait, pensa-t-il.

Le dessinateur, en raglan de mohair, paisiblement marchait à côté de Polyte, en complet brun. Le manœuvre baissait la tête, le chapeau sur les yeux. Par moments un bref frisson lui parcourait l'échine.

Mambruc avec égoïsme se félicitait de la belle journée. Il était plus agréable de se promener derrière un corbillard que de s'abrutir, des heures durant, à la surveillance des tirages dans l'imprimerie.

Sur la brique pilée de l'allée des cavaliers, un général caracolait, parlant d'une grosse voix par-dessus la tête fine de sa jument baie à une amazone blonde, très à l'aise sur son hongre pie, qui s'ébrouait. Pour livrer passage au convoi un haquet se rangea. Il portait un énorme bloc de pierre de liais, était traîné par huit limoniers à la croupe suante, toute blanche de leur écume. Avec un étonnement, où se mêlait une sorte de vague respect, les charretiers gauchement se découvraient devant cet enterrement civil, qui sortait des habitudes, dans la grande ville anticléricale.

Mambruc se redressa, flatté.

— Ils doivent me prendre pour un leader socialiste ou un médecin libre-penseur, se dit-il.

Il contracta un air professoral.

— Avec mes fortes moustaches et mon bolivar, il est certain que je donne l'illusion.

Firmin, aigri, ricana :

— Mort, on vous salue ; vivant, on vous ignore.

Mambruc, à son tour, disserta sur l'infinie variété des marques de politesse, selon la position sociale.

Mais ils arrivaient à la limite du territoire. Sylvère se retourna et s'approcha d'eux en souriant.

— Nous montons dans la victoria, hein ? suggéra-t-il. Ils acquiescèrent, pas fâchés.

— Comment va ? demanda le dessinateur à Mambruc. Pas eu mal aux cheveux dimanche dernier ? Ta femme et tes gosses se portent bien ?

Le cocher juvénile, perdu dans son carrick de cuirassier de la garde, dégringola de sa banquette et leur ouvrit la portière, en ronchonnant. Anatole obstinément refusa de se carrer mollement, auprès d'eux, sur les coussins sales, d'un cuir luisant et, par endroits, craquelé. Il se jucha sur le siège, auprès du cocher imberbe.

Sylvère s'était effacé pour laisser monter Polyte, son oncle et son cousin. Le manœuvre, son mouchoir tout fripé à la main, timidement s'assit dans l'angle droit de la voiture. Mambruc à côté de lui avait en face Firmin et Sylvère. Il se renfrogna, pensant à la morte.

— Non, il n'est pas convenable de lui tourner le dos, se dit-il, en regardant le dessinateur. Firmin avait poussé un soupir d'aise. Il se déboutonna, écarta les jambes, ses larges mains étalées sur ses rotules saillantes.

Brusquement ils eurent un sursaut. Le convoi s'était ébranlé et se remettait en route, l'ordonnateur en tête.

Sylvère regarda s'éloigner les porteurs qui, après le salut réglementaire, retournaient à la maison de ville. Le premier il rompit le silence.

— En voilà un métier !

— C'est une habitude, répondit Firmin en haussant les épaules.

— N'importe ! je ne voudrais pas le faire.

Il revenait à ses idées collectivistes.

— Dans une société future ces gens-là devront être bien

payés, de même que les mineurs et les matelots. Chacun, en effet, voudra la besogne la plus commode, la plus attrayante et la plus propre. Les tâches ingrates et les prestations ignobles, mais nécessaires, ne seront plus acceptées que contre une rétribution élevée.

La conversation dévia. On parla de bourreaux et de supplices. Sylvère, qui décidément tenait le crachoir, conta qu'en Chine dix boxers à genoux, en attendant la décollation, de lèvres en lèvres se passaient une cigarette. Elle n'était pas à moitié consumée quand la dernière tête roulait par terre dans une pluie de sang.

— Hein, quel stoïcisme?

Mambruc sentait l'inconvenance de ce bavardage et à peine répondait aux avances de son cousin. Polyte, taciturne, les yeux brouillés, les considérait d'un air stupide. Mais, comme il était question de travaux de l'Etat, à propos des gigantesques remblais que l'on voyait dans la campagne, d'un mauve blondi sous le ciel bleu, où se fondait le brouillard, le manoeuvre à son tour, mis à l'aise, hasarda une réflexion. C'était sa partie.

Ils firent le tour d'une place et, brusquement, la victoria stoppa devant une grille de fer forgé, énorme et noire. Le corbillard les attendait sous les arbres.

— Le vestiaire est encombré, ricana Mambruc, en montrant deux autres fourgons, vides ceux-là.

— Par ici, Messieurs, cria le croque-mort qui revenait du bureau, une feuille de papier pliée à la main.

Il montra la direction au cocher en étendant majestueusement dans l'air sa longue canne d'ébène, à la pointe de nickel.

Ils s'engagèrent dans une allée spacieuse, plantée de marronniers, au feuillage ardoyant.

Instinctivement ils avaient baissé la voix, gênés par le voisinage des morts.

— Si on ne dirait pas un champ de bataille, murmura Mambruc, en désignant les pelouses immenses. Quantité d'ifs et de cyprès les bordaient. D'innombrables croix de

bois, de métal ou de pierre, alternant avec des chapelles en tôle peinte, s'y pressaient comme des êtres, les bras chargés de couronnes, en faïence décorée, ou de bouquets de fleurs artificielles.

— C'est plus grand qu'un bois. On s'y fatiguerait, remarqua Firmin.

Mais Mambruc l'avait quitté et, le riffard sous le bras, marchait sur le gravier, le long des sépultures cossues, en marbre prétentieux. A mesure il parcourait les inscriptions. Leur platitude de cliché, leur caractère conventionnel, sans nulle apparence de sincérité, l'écœurèrent. Avec leurs touffes de roses les cimetières arabes du moins ont une beauté. Un bras se glissa sous le sien. Sylvère l'entraînait dans un petit chemin. Le cercueil déjà gisait au bord de la fosse ; les fossoyeurs attendaient les prières du prêtre pour le descendre. Elles ne vinrent pas, et ils se décidèrent. Rapidement les bretelles furent passées sous la caisse ; courbés en deux, doucement ils la laissèrent glisser dans le trou. D'autres s'apercevaient par les joints de planchers qui s'allongeaient jusqu'au bout de l'avenue.

Anatole était resté en arrière, timide, les yeux vacillants. L'homme attendait, les jambes écartées, la pelle à la main.

— Allons, mon cher, à vous, lui intima Sylvère, en clignant de l'œil.

Le petit tas de glaise fit son bruit sourd sur le bois.

Sylvère intérieurement pensait :

— Ce brave Anatole ! Tout de même je lui dois un peu d'amabilité !

LE RÊVE

PERSONNAGES :

PIERROT ;
ROGER ;
CHRISTINE.

La scène représente un salon. Le crépuscule. Le feu flambe clair.

SCÈNE I.

CHRISTINE, *(seule)*.

(Elle feuillette un journal).

Pas grandes nouvelles aujourd'hui, de la politique et cela ne m'intéresse pas, de la polémique sur des questions oiseuses et cela ne m'intéresse pas davantage... Voyons les « Faits divers » : « Une rixe »... « Bataille d'apaches »... « Entolé »... et dire que c'est la nourriture intellectuelle de presque tout le monde!... Voyons les « Tribunaux » : « Un divorce »... naturellement... et puis une grâce... c'est tous les jours à peu près la même chose, les mêmes bas de pages insipides et... tiens! on parle de Fontainebleau dans les « Nouvelles en trois lignes »... « Hier, dans la forêt de Fontainebleau Madame Janin rencontre un satyre. Résistance. Coup de couteau. Mme Janin est transportée, mourante, à son domicile »...

Voilà une note qui consolera sa famille *(Elle froisse le journal)*. C'est infâme!... Un satyre... quelle idée bizarre... pourquoi un satyre? tout le monde ne croit pas que ce mot cache un homme : Louys par exemple : « C'est le reflet onduleux des sources qui est la vérité

de la naïade. C'est le bouc debout au milieu des chèvres qui est la vérité du satyre »... Mon Dieu ! à quelle époque sommes-nous donc ? certes fort loin de celles des Dieux, et c'est dommage ! Les satyres... où sont-ils ? ...les satyres !...

(Elle rêve un instant).

SCÈNE II.

CHRISTINE, ROGER.

CHRISTINE.

(L'entrée de Roger la sort brusquement de son rêve).

C'est toi ?

ROGER.

Mais oui, comme toujours, il est l'heure !

CHRISTINE, *(tirant sa montre)*.

Six heures et demie, c'est vrai !

ROGER.

Dieu ! qu'il fait froid ce soir, il va geler, j'en ai peur et nous sommes au Printemps... pas drôle, cette température... Je suis éreinté... On va dîner bientôt, j'espère ?

CHRISTINE.

La bonne t'a vu rentrer... alors dans un quart d'heure je pense...

ROGER.

Brr... je grelotte... et ce feu ne chauffe pas...

CHRISTINE.

As-tu vu dans le journal ?

ROGER.

Quoi ?

CHRISTINE.

Tu n'as pas lu... Tiens, regard, *(elle défroisse le journal)* : « Hier, dans la forêt de Fontainebleau, Mme Janin, rencontre un satyre. Résistance. Coup de couteau. Madame Janin est transportée mourante à son domicile ». C'est

abominable, tout près d'ici... Je ferai fermer les grilles toute la journée dorénavant.

ROGER.

(Il a mis ses mains dans ses poches et la regarde railleur).

C'est curieux, mais je n'ai jamais rencontré une faunesse, moi... du moins pas dans les bois.

CHRISTINE.

Tu plaisantes, mais pareille chose pourrait bien m'arriver !

ROGER.

Que tu es sotté !

CHRISTINE.

Et si ça m'arrivait ?

ROGER.

Oh ! ce ne sont pas les satyres que je crains.

CHRISTINE.

Oui, tu te moques de moi, tu ne m'aimes plus. Je suis ta chose, cela te suffit.

ROGER.

Oh !... tiens ! je vais faire activer le dîner, me passer de l'eau sur les mains et nous nous mettrons à table.

(Pendant toute cette scène, et surtout pendant les scènes III et IV, l'obscurité augmentera).

SCÈNE III.

CHRISTINE, *(seule)*.

Mariée depuis un an, et déjà il ne se soucie plus des voleurs d'honneur, des voleurs d'amour ! Roger, Roger, tu me rudoies presque, et moi, qui pour être tout à toi, suis venue vivre ici, me voici bien récompensée. Ah, nos rêves de jeunes filles... quand nous rêvons autre chose qu'argent... nos pauvres rêves... rêves meurtris... ah !...

(Elle rêve en silence ; Pierrot entre furtivement).

SCÈNE IV.

CHRISTINE, PIERROT.

PIERROT, (*de la porte ; une projection l'éclairée comme ferait un rayon de lune*).

Une fée... chut ! ne la réveillons pas. Elle paraît endormie, avançons à pas lents. Elles sont rares aujourd'hui et Pierrot en balade, bien rarement se croise avec l'hama-dryade. Les fées et les déesses sont mortes depuis longtemps et ne reviennent sur terre, ma foi ! que peu souvent, et puisque, ce soir, j'ai la bonne fortune de pouvoir d'assez près en bien contempler une, je n'irai pas gâter ce précieux passe-temps par quelque pas de cleric ou quelque faux mouvement. Avançons doucement, profitons de l'aubaine ; je ne cherchais qu'un gîte ,et j'y trouve une reine.

(*Pierrot s'est approché de Christine*).

CHRISTINE, *sortant de sa somnolence*.

Que voulez-vous, Monsieur ?

PIERROT.

Monsieur !... Vous n'êtes donc pas fée !... ce n'était qu'une femme !

CHRISTINE.

Cela semble, Monsieur, vous êtes insuffisant. D'ailleurs que voulez-vous ?

PIERROT.

Ce que je veux, Madame ? mais pour passer la nuit, je cherchais un abri.

CHRISTINE.

Cela peut-être vrai, mais, Monsieur, mon mari ?

PIERROT.

Me fera bien, Madame, ainsi que vous, l'aumône d'une place au foyer et d'un verre de Beaune. Dehors il va geler, dehors il fait grand froid, et Pierrot vous demande abri sous votre toit.

CHRISTINE.

C'est que... Comment expliquer votre entrée?

PIERROT.

Oh! la chose, Madame, me semble très aisée; vous me présenterez comme étant un cousin, hier, rencontré dans quelque magasin et par vous invité à vous faire visite...

CHRISTINE.

La chose, cher Monsieur, vous paraît bientôt dite! mais mon mari, Monsieur, est né des plus jaloux!

PIERROT.

Oh! laissez ce « Monsieur » je suis « Pierrot » pour vous : Je le suis pour les autres; quant à votre mari, je serai bon apôtre, il m'accueillera bien; d'ailleurs n'en parlons plus.

CHRISTINE.

Eh! bien, Monsieur Pierrot, c'est là marché conclu.

PIERROT.

Que je vous remercie, mais laissez ce « Monsieur ». Je suis « Pierrot », tout court, je suis « Pierrot » ...je veux!

CHRISTINE.

C'est juste, mon cousin, mais moi je suis « Christine ». Plus de « Madame » donc, je suis votre cousine! Et maintenant parlez moi, Pierrot, de la forêt, et dites moi pourquoi l'on ne vous voit jamais?

PIERROT.

C'est que le jour, cousine, en un coin je me terre; un Pierrot, d'habitude, vit toujours solitaire; ce soir, vous me voyez pour la première fois. C'est que la nuit, le froid, m'ont chassé hors du bois. Un vrai Pierrot s'ébat dans la clarté lunaire, mais, ce soir, il fait triste comme en un cimetière. Pas d'étoiles, pas de lune, seule perspective : le gel; pour nous jeunes Pierrots ce grand froid est mortel et c'est pourquoi j'espère, charitable cousine, remplacer la feuillée par de chaudes courtines.

CHRISTINE.

Seul donc le froid vous a chassé?

PIERROT.

Oui, et cependant, qui sait?...

La vie dans la forêt, vous l'ignorez sans doute; cette vie dont jamais personne ne se doute, elle est calme, elle est douce, silencieuse parfois, et puis elle s'anime et tout bruit à la fois. Vous ne l'avez vue qu'en son décor solaire, la hêtraie broussailleuse ou la vide clairière?

CHRISTINE.

Mon Dieu, peut-être bien, mais à ce que je crois, rien n'est plus immuable et moins divers qu'un bois!

PIERROT.

Hérésie! Hérésie! Quand sur la sapinière, la lune s'en vient monter et rosir la bruyère, quand les brunes aiguilles, toujours sèches, des pins vous sont le lit joyeux où vous dormirez bien, croyez-vous que les arbres soient encore rigides, et qu'ils aient la froideur que le jour livide semble parfois donner? Oh! mais non. Il faut voir s'estomper, quelle que soit la saison, sous la lumière douce de la lune jolie, l'écorce rude de l'arbre revenant à la vie, il faut voir tout le bois secoué d'un frisson, il faut voir s'irradier sous les câlins rayons les aiguilles des pins ou les ronces flétries; le soleil, croyez-vous, leur peut donner la vie?

CHRISTINE.

Mais oui, c'est reconnu!

PIERROT.

Par des naturalistes ou des hurluberlus qui s'arrêtent toujours au semblant de ces choses, mais qui ne savent rien des effets et des causes. Vous avez cru, le jour, voir resplendir les pins, vous avez pris l'aiguille pour un fil d'argent fin, mais c'est la nuit qu'on voit se livrer la nature quand les pins ne sont plus que des masses d'argent pur; leurs troncs sont irisés; ondulant sous le vent leurs cîmes sont pareilles à de grands dais d'argent. Au-des-

sous, vont et viennent des Pierrots, âmes blanches, et dont les fronts parfois sont comme caressés par une liane souple ou bien par quelque branche qui dans la nuit joyeuse aime à se balancer. Nous sommes là, Pierrots, pour y guetter les fées, du crépuscule du soir jusques à la rosée ; nous attendons toujours... je n'ai jamais rien vu, et les fées de jadis ont, je crois, disparu. Bien souvent, maintenant, notre lune se cache et il semble certain que les génies se fâchent, tant le temps, par instants, se brouille, se refroidit et transforme notre nuit, autrefois Paradis, en quelque plaine battue toujours par la rafale...

CHRISTINE.

Oh ! vous êtes heureux car, le soir, les cigales ainsi que leurs amis les modestes grillons vous sonnent de leur mieux de joyeux carillons, tandis que le matin, rossignols et merles, pour vous seuls, Pierrots, égrènent toutes leurs perles !

PIERROT.

Il est vrai, mais je suis las de la forêt, il m'a semblé que peu à peu changeait notre ancien Paradis tout rempli de promesses ! et je vais le quitter, car je sens ma jeunesse depuis longtemps s'y étioler. Le froid, ce soir, m'a décidé, et, je dois l'avouer, j'ai rêvé de la ville ! Mon amour d'enfant blanc, amour imaginaire, a tout à coup changé, un jour que dans les bois, des gens venus de loin, de tout là-bas, m'ont ouvert les yeux sur l'amour des hommes. La vie de Pierrot, blanc est insipide en somme, ensuite elle est sans but et par ma foi ! je crois qu'il est une tâche à laquelle je me dois. Que pensez-vous de l'amour, Madame ?

CHRISTINE.

Il faut dire : ma cousine.

PIERROT.

Je dirai « ma cousine » pour l'amour de ma Dame ; mais vous avez, cousine, oublié ma question : Croyez-vous qu'à l'amour on fasse grande attention, et si vous permettez, cousine, je précise : Trouvâtes vous toujours vos amours exquises ?

CHRISTINE.

Mais... Mon Dieu!... vous manquerez, je le crains, de cette discrétion...

PIERROT.

Christine, ma cousine, j'implore votre pardon ; votre réponse m'est certes en tous points précieuses et j'en déduis, n'est-ce pas, que vous êtes... heureuse? Cela, d'ailleurs, n'est pas très important ; je veux vous démontrer que le monde galant (j'entends celui du temps jadis, de la chevalerie), en revivant par nous, Pierrot, fera la vie bénie. Mesdames, vos maris savent mal vous aimer ; tout poètes qu'ils soient, ils sont souvent grossiers. Veuillez songer, Madame, à notre vieille France, songez aux chevaliers, pensez à leur vaillance ; ces triomphants, Madame, pour conquérir les cœurs, alliaient à leur force, la grâce et la douceur, pour les conserver ils faisaient mille promesses... et les accomplissaient ; telles étaient leurs prouesses que quelques-uns, six mois après s'en être allés comme simples écuyers, revenaient chevaliers ; partis sans sou ni maille, ils rentraient cousus d'or et, aux pieds de leurs dames déposaient des trésors, colliers et bracelets, perles et écussons ; de nombreux prisonniers, c'étaient là les rançons ; toutes choses conquises au risque de leur vie et qu'ils rapportaient à celle par eux choisie.

Ceux-là savaient aimer, cousine, n'est-il pas vrai? mais ces héros, aussi, leurs dames les aimaient ; on n'entendait jamais parler de tromperie, et la vie était douce et charmante, la vie!

CHRISTINE.

Petit cousin Pierrot, les chevaliers sont morts depuis belle lurette, et de nos jours, Pierrot, ces douces amourettes...

PIERROT.

Elles étaient héroïques!...

CHRISTINE.

Elles ne le seraient plus...

PIERROT.

Pourquoi donc, ma cousine, n'est-il plus de vertu? Il se peut bien qu'elles soient cachées au fond des âmes, mais quand nous aurons prouvé, nous Pierrots, que nos Dames, de nos bras, toujours pourront se réclamer, vous verrez combien vite nous nous ferons aimer.

CHRISTINE.

Vous aurez la douceur, mais aurez-vous la force? et c'est de quelque poids alors que l'on s'efforce de ruiner son voisin, de vivre à ses dépens. Croiriez vous par hasard être du Vert-Galant, les dignes successeurs, pauvre Pierrotterie?

PIERROT.

Si nous ne pouvons être de la chevalerie, nous pourrions toujours être, cousine, vos troubadours; savaient-ils pas ceux-là, chanter aussi l'amour? Si pour eux, gringalets, étaient lourdes les lames, ne furent-ils pas ceux qui haussèrent les âmes et les firent si fortes, si remplies de valeur, que nous, les opprimés, devinrent les vainqueurs!

CHRISTINE.

Au lieu d'être héroïques, vous serez donc lyriques. Et vous en enverrez d'autres à la victoire, pour rester prudemment avec vos écritoirs!

PIERROT.

Cousins, je ne sais pas, mais nous serons des tendres; je ne veux plus parler, mais vous devez comprendre; je vous aime, cousine, et suis à vos genoux. (*Il fait ce qu'il dit*).

CHRISTINE.

Mais mon mari, Pierrot, est né des plus jaloux! Il vous mettrait dehors, vous voyant à mes pieds!

PIERROT.

(*Se relevant brusquement*).

Il me rendrait raison....

CHRISTINE, (*l'apaisant*).

Enfant, vous ne savez...

PIERROT.

Je vous aime, cousine, et je veux vous le dire, je veux vous le prouver et je veux qu'on m'admire ; je serai, ma Christine, ton amant dévoué !

CHRISTINE.

Mais vous perdez la tête, mais j'adore mon mari... et le tromper... vous!... mon amant !

PIERROT.

Ce mot avait jadis un son fort différent !

CHRISTINE.

Cela bien m'est égal. Allez chercher autre part un abri. Sortez, Monsieur, sortez !

(Elle indique la porte du fond).

PIERROT.

Chevaleresquement, j'obéis à ma Dame, et fais ce qu'elle veut, même si ma pauvre âme s'en doit trouver, hélas ! et pour toujours broyée ; je vais perdre la femme et j'ai perdu les fées. Me voici de nouveau sur la rive battue. Pierrot s'en va, Madame, après vous avoir vue, son rêve endolori, mais très vivant encore !

(Pierrot s'en va sans bruit).

SCENE V

CHRISTINE, PUIS ROGER.

(Christine dans son fauteuil, rêve un instant, et Roger va la trouver telle qu'à la scène II).

ROGER.

Le dîner est servi, allons, Christine, la soupe nous attend !

CHRISTINE.

(Sortant brusquement de son rêve).

Tu dis ?

ROGER.

Le dîner est servi, mais que diable es-tu resté faire dans cette obscurité? Allume donc! (*Il allume*).

CHRISTINE, (*comme mal réveillée*).

J'ai dormi un peu, je crois, la flamme du foyer me servait de veilleuse et puis, j'ai dû rêver.

ROGER, (*ironique*).

Du satyre, sans doute, et puis du bois, mais qu'est-ce que tu as, tu es tout étrange, tu déclames!

CHRISTINE.

C'est que mon rêve était...

ROGER, (*légèrement impatienté*).

Allons, viens, Christine, tu me diras cela à table. Le dîner refroidit, j'ai faim!

CHRISTINE, (*Rêveuse encore*).

Et Pierrot?

ROGER, (*interloqué*).

Tu dis?

CHRISTINE.

Oh! rien... je rêve encore! Allons dîner.

RIDEAU.

MARCEL DEKOSTER.

Chroniques du Mois

LES FAITS ET LES IDÉES

Un livre de M. Kurth

Avez-vous lu le petit livre de M. Kurth, *la Nationalité belge*? Non? Eh bien, courez chez votre libraire et achetez-le sur l'heure. C'est un ouvrage excellent, que tout bon belge doit mettre dans sa bibliothèque, à côté de l'admirable *Histoire de Belgique* de notre grand et cher Pirenne. Et quand on a ces livres-là dans sa bibliothèque, il faut les tirer souvent du rayon et les lire et les relire, tantôt d'un bout à l'autre, tantôt par petits fragments, jusqu'à ce que l'on ait le cerveau tout imprégné de leur enseignement et le cœur enflammé de leur superbe ardeur patriotique. J'ai lu ce volume en 1913, dès qu'il a paru. Pourquoi n'en ai-je point parlé aussitôt, comme c'était mon devoir? Eh! que sais-je? Je suis, je le confesse, un pauvre écrivain, affligé de soucis divers et d'une si terrible lenteur de la plume, que je ne trouve pas le temps d'écrire la centième partie des livres que je rêve et des articles que je projette. Voilà! Mea culpa! Mais mon retard ne justifierait pas le vôtre, si vous remettiez au lendemain la lecture que je vous conseille.

Ce que l'on trouvera dans le petit livre de M. Kurth, ce sont des leçons données en 1905, aux élèves d'un pensionnat de jeunes filles. C'est assez dire que leur enseignement est très simple et tout familier. Il est à la portée de la jeunesse des écoles, et j'estime que tout écolier devrait

l'avoir entre les mains. Mais les grandes personnes, même les plus lettrées, en feront également leur profit, car elles y trouveront maintes bonnes et belles choses que généralement elles ignorent et qu'il importe qu'elles connaissent. Et celles qui les connaissent déjà, prendront plaisir à les revoir exprimées avec une précision et une simplicité efficaces et charmantes.

Et tout le monde, je crois, y trouvera de véritables nouveautés. L'une, la meilleure, ce sont les considérations sur le Brabant, envisagé comme l'un des principaux facteurs historiques de notre unité nationale.

Une autre... me paraît plus contestable. Et comme j'ai aujourd'hui l'esprit fâcheusement porté à la critique, c'est de celle-ci que je veux parler.

Etudiant le caractère propre d'un peuple belge, M. Pirenne l'a montré dans la rencontre et l'interpénétration réciproque de l'esprit germanique et de l'esprit gallo-romain. M. Kurth cherche ailleurs le caractère spécifique de notre peuple. Il croit le trouver dans une fidélité exceptionnelle à l'église catholique. Très ingénieusement, ayant rappelé que la Belgique était devenue le royaume des Francs, il cite le préambule de la loi salique : « Vive le Christ, qui aime les Francs ! » Il montre ensuite la Belgique prenant avec les Carolingiens la tête du mouvement de défense de l'Occident contre les Sarrazins, puis, avec les Croisades, la direction de l'immense effort entrepris par l'Europe contre l'Islam, effort qui se continue jusque sous le règne de Charles-Quint. Il montre enfin la Belgique luttant contre le protestantisme jusqu'à la séparation de la Hollande, luttant contre la politique anticléricale de Joseph II, contre la domination antireligieuse de la République française, contre le règne calviniste du roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas...

Certes, cela est très significatif. On voit bien que la Belgique est historiquement fort attachée au catholicisme romain. Mais la Pologne et l'Irlande le sont aussi. Et dans l'Europe méridionale, que dire de l'Espagne et de

l'Italie? Cet attachement ne paraît donc pas être le caractère spécifique du peuple belge.

M. Kurth va jusqu'à dire que nulle hérésie « n'a jamais vu le jour sur notre sol ». Hum! Et Tanchelin? Et Jansénius? Et, dans de moindres proportions, Bloemardine, et même, un tantinet, Ruysbroeck l'Admirable, dont la gloire, remise à neuf par Maurice Maeterlinck et par l'Académie flamande, chagrinait fort le bon chanoine Delvigne, curé de Saint-Josse et ferme champion de l'orthodoxie? Il y eut aussi les anabaptistes dans le nord, et M. Georges Eekhoud nous a conté les hauts faits des « Libertins d'Anvers ». Enfin, il me semble que le terrible mouvement des iconoclastes qui ravagèrent les monastères et les églises des Pays-Bas... Mais ce mouvement là, dira-t-on, n'est qu'un affluent du mouvement calviniste qui venait de Suisse et de France. Soit! Le reste n'est-il pas suffisant?... Les hérésies d'ailleurs ne naissent guère que dans les temps et les lieux où l'esprit religieux est très actif. Dès lors, est-ce louer la religion d'un pays que de prétendre qu'aucune hérésie n'y a jamais vu le jour?...

Dans le dernier chapitre de son petit livre, M. Kurth montre la Belgique actuelle divisée en deux partis, qu'il devrait considérer, s'il était logique, comme constituant désormais deux peuples distincts, étrangers l'un à l'autre, puisque l'un est composé de catholiques fidèles, et l'autre de libres-penseurs, d'athées et, en général, d'anticléricaux. Si la fidélité au catholicisme était vraiment le caractère spécifique du peuple belge, il faudrait en conclure que les belges anticléricaux ne sont plus de vrais Belges, partant, que la Belgique est en train de se décomposer. C'est une exagération manifeste. Il n'est pas exact non plus de voir dans l'affaiblissement de l'esprit religieux d'une partie de notre population un phénomène nouveau. Au XVI^e siècle, au moment où se préparait l'invasion du protestantisme, le catholicisme de beaucoup de belges était fort tiède; il ne se réchauffa précisément qu'au choc du protestantisme. Et le passage d'un certain nombre de

flamands à la religion réformée constitue un phénomène assez analogue, — *mutatis mutandis*, — à l'entrée des belges du XIX^e siècle dans la franc-maçonnerie. Enfin, les succès actuels de la secte des Antoinistes dans la population ouvrière de la Wallonie, ne rappellent-ils pas aussi les conversions au protestantisme du temps du Prince d'Orange et de la Ligue des Gueux ?

Certes, la grande majorité du peuple belge est catholique et entend rester fidèle à sa foi. Je ne songe pas à nier que cette fidélité ne soit l'une des caractéristiques de ce peuple ; mais je n'y saurais voir son caractère principal, puisque, d'une part, elle est commune à plusieurs peuples, et que d'autre part elle est étrangère à une minorité assez considérable de notre population, aujourd'hui comme à certains moments du passé.

Cela est si vrai que le catholicisme exagéré de certains chapitres de cet excellent petit livre, l'empêchera malheureusement d'être pour quelques belges le manuel patriotique qu'il sera certainement pour tous les autres.

IWAN GILKIN.

Eléonora Duse

Ainsi donc, la Duse quitte les planches. L'émule italienne de Sarah Bernhardt et de Réjane abandonne définitivement le théâtre. A cette nouvelle, qui fit récemment le tour de la presse en un entrefilet de quelques lignes, beaucoup ont ressenti le regret d'une émotion qu'ils ne retrouveront plus ; d'autres, plus nombreux encore, d'une admiration qu'ils n'ont point connue.

Rien de plus mélancolique que la retraite d'une grande comédienne, d'un acteur de talent, d'un virtuose ou d'une prima donna.

L'écrivain, le musicien, le peintre, le sculpteur, peuvent mourir dans la force de l'âge comme Byron ou Raphaël,

cesser de produire en plein succès, comme Rossini ou de survivre un demi-siècle, comme l'auteur des « Iambes ». Leur œuvre n'en reste pas moins debout pour permettre à chaque génération d'en discerner la beauté, d'en subir le charme, de former son jugement en pleine connaissance de cause.

Mais d'un Talma, d'une Rachel, d'un Duprez, d'un Debureau, d'un Paganini, d'un Frédéric Lemaître, que reste-t-il, sinon un fumet de gloire que justifient seuls les incontrôlables éloges des contemporains. L'éloquence du geste, les feux du regard, l'art expressif de la mimique, les nuances du jeu, la magie de la voix, les trouvailles d'intonation, tout s'est évanoui à jamais...

Tel était du moins jusqu'ici le sort des artistes lyriques et dramatiques que désormais le cinéma et le phonographe vont doter d'une triomphale survivance. Mais la Duse a-t-elle jamais joué pour un film ? Il est permis d'en douter.



Comme on l'eût excusée pourtant, d'être encline aux pratiques du cabotinage ! Car enfin, elle est enfant de la balle, elle a vécu, toute petite, la vie des comédiens en tournée, et jouait à quatre ans, le rôle de Cosette dans « les Misérables ».

Son père, Alessandro Duse, de Padoue, faisait partie d'une troupe ambulante qui parcourait le nord de l'Italie. Son aïeul, Luigi Duse, qui a donné son nom à une rue de Chioggia, fut le dernier marquis de la comédie italienne, dont il ne quitta jamais le costume — culotte courte, bas de soie, épée au côté, perruque poudrée sous le tricorne. Comique célèbre, fidèle protagoniste de la « Comédie dell'Arte » ; il fut pourtant un rénovateur en ce sens qu'il supprima le masque et exigea des acteurs le respect du texte des Gozzi et des Goldoni, dont la prose était trop souvent remplacée par les improvisations ineptes de vulgaires histrions.

Comment, malgré cette hérédité théâtrale, et cette enfance poussée à la lumière de la rampe et au milieu des décors de toile et de carton, la Duse garda-t-elle son naturel et sa sincérité? Sans doute grâce à l'influence de sa mère, Angelica Capuleti, belle campagnarde des environs de Vicence, qui ne monta jamais sur les planches — si ce n'est pour surveiller derrière un portant les débuts de Cosette — et dont la mort prématurée, sur un lit d'hôpital, laissa dans l'âme de la Duse cette mélancolie que ses beaux yeux reflètent avec tant d'intensité.

L'orpheline avait alors quatorze ans. Elle avait joué « *Kean* » et « *Les Enfants d'Edouard* », *Fualdès* et *La grâce de Dieu*, des tragédies d'Alfieri et des adaptations de Shakespeare. Elle avait été tout à tour Tisbé et Catarina, la Pia di Toloméi et Francisca di Rimini; et voici qu'à quatorze ans, l'âge de Juliette, un jour de fête, aux Arènes de Vérone, sous les rayons du vrai soleil, elle incarne l'amante de Roméo. Pour traduire le charme et la grâce du rôle et sa passion à la fois chaste et ardente, il lui a suffi d'être elle-même, de se laisser guider par son cœur et son instinct d'artiste. Et pourtant, après ce succès éphémère, que de combats il lui faudra livrer encore avant de conquérir enfin la notoriété qu'elle mérite!

A Naples, en 1879, au théâtre des Florentins, on donne l'*Electre* d'Alfieri, « Le public, que l'illusion scénique ne parvenait pas à soulever dans les régions trop sublimes du poète républicain, rappelle le comte Primoli, s'arrêtait à ces dehors comiques, aux phrases démodées, à la friperie des costumes grotesques, et croyait assister à une ennuyeuse opérette sans musique. Soudain paraît sur la scène une enfant de dix-huit ans. Tout respire en elle la fraîcheur et la jeunesse. Elle est vêtue simplement d'une étoffe de laine, mais la ligne de son peplum fait songer aux diaphanes figures de Pompéi dont elle s'est volontairement inspirée : à travers les plis de sa tunique, on retrouve la vierge grecque, comme aux traits de son visage on peut voir se refléter toutes les douleurs humaines. Ce n'est pas

une maisonnette tragique, c'est une jeune fille italienne qui marche, parle, sent, aime, souffre... Une fausse note, sans doute, au milieu de cette tragédie conventionnelle qui aurait dû être jouée comme elle avait été écrite — avec artifice — mais le public fut conquis par l'irrésistible puissance de cette sincérité ».

Une autre épreuve l'attend dont elle sort triomphante. Pendant toute la saison elle joue à Naples auprès de la Dorval italienne, Giacinto Pezzana, alors vieillie, mais encore pleine de fougue et de passion. Un soir, dans *Thérèse Raquin*, elle abandonne à la Duse le rôle écrasant de Thérèse et incarne elle-même la terrible vieille. Aux répétitions, la Duse, intimidée, s'était montrée insuffisante.

Mais, à la première, tous son courage lui revint ; elle tint tête à sa partenaire et se fit acclamer à ses côtés.

Cette fois la partie est gagnée ? Pas encore. Eleonora Duse connaît à nouveau l'amertume du métier exercé devant des salles à moitié vides. Elle a beau se donner corps et âme jusqu'à tomber épuisée dans la coulisse ; elle s'entend annoncer un soir que son gain s'élève à 27 fr. 50 !... C'est à Turin, au Théâtre Carignan. Découragée, elle songe à abandonner la scène, quand on apprend que Sarah Bernhardt vient donner quelques représentations. La Duse assiste à toutes les soirées, s'enthousiasme, applaudit à outrance, vibre presque autant que si elle jouait elle-même.

Et quand, Sarah partie, la troupe de Octave Rossi reprend possession du Théâtre, la Duse oblige son directeur effaré à monter la *Princesse de Bagdad*.

Et ce fut l'inauguration de la série de ses triomphes.

En Italie, du moins ; car sa renommée mit dix ans à franchir la frontière. En 1892, la princesse de Metternich organisant à Vienne une exposition internationale d'art dramatique, fit construire un théâtre modèle où devaient défilier la Comédie française, l'Opéra bohémien de Prague, une troupe italienne formée par l'éditeur milanais Sonzo-

gno, d'autres encore. Une seule offre fut déclinée : celle d'Eléonora Duse.

Justement émue, elle loua, dès février, la salle du Carl-Theater et y obtint un tel succès que le Directeur du Théâtre de l'Exposition lui fit des propositions superbes. La Duse refusa, revint au Carl Theater en mai, lors de l'inauguration de la scène de la princesse Metternich et vit le Tout-Vienne affluer à ses soirées, tandis que les représentations de l'Exposition faisaient un fiasco complet.

*
* *

Comme à Turin, c'est dans un des rôles de Sarah Bernhardt qu'elle triompha à Vienne. Dans la « Dame aux Camélias » l'effet qu'elle produisit fut immense. J'ai retrouvé trace de cette impression dans un article du *Figaro* signé par F. H. Duquesnel.

« Nous étions venus là, dit-il, indifférents, en quête d'une distraction à notre oisiveté, ennuyés, déçus, presque de méchante humeur, et, dès la scène de Marguerite avec le père d'Armand, nous nous sentimes intéressés, d'abord, puis peu à peu entraînés, émus, subjugués, conquis par cet art de forme nouvelle, qui n'est pas fait de procédés et semble même les ignorer — par cette admirable artiste dédaigneuse des subterfuges du maquillage et des ressources de la gymnastique, jouant en pleine nature, vivante et vraie.

L'émotion visible et sincère de la comédienne fut rapidement contagieuse ; de la scène, elle gagna la salle et la pénétra — ce fut d'abord comme un vague murmure d'étonnement, quelque chose comme un cri de surprise arraché au cœur de la foule ; puis l'enthousiasme s'alluma, il gagna de proche en proche, il grandit, et au baisser du rideau du quatrième acte, éclata en acclamations frénétiques.

Au cinquième acte, ce fut bien autre chose encore ; car, jouée par la Duse, cette mort de Marguerite Gautier, c'est

le spectacle le plus émouvant et le plus tragique qu'on puisse voir — ou plutôt, il n'y a plus spectacle, il y a réalité, vérité vraie et irrésistible, vérité toute vive ; — ce n'est pas une mort au Théâtre, avec « pas de ballet » préventif, grimaces et hoquets numérotés : c'est la mort réelle, avec l'horrible émotion du départ pour l'inconnu, la douleur effroyable de la séparation suprême, le cuisant regret de la vie, c'est la mort dont l'agonie vous arrache les larmes, vous broie le cœur et vous saisit aux entrailles. Je ne sais rien de plus parfait et de plus beau — on n'a pas été jusque là ; on n'ira jamais plus loin ».

On se souvient encore de l'intérêt passionné qu'excita la Duse, à Bruxelles, dans ce rôle de Marguerite Gautier et dans celui de Magda, interprétés tous deux par Sarah Bernhardt à quelques jours d'intervalle. Ici comme à Paris, on s'amusa au jeu puéril des comparaisons. On s'accordait généralement, je pense, à trouver Sarah incomparable au troisième acte et à admettre que la Duse prenait, au quatrième, une revanche éclatante. Pour la scène de la mort, les avis étaient partagés, bien que, par un détail, Sarah ait rendu hommage à sa rivale en lui empruntant la récitation de mémoire de la lettre d'Armand.

En réalité, ces deux interprétations, également belles, s'expliquent et se justifient par la différence de compréhension du rôle et par la dissemblance des deux tempéraments.

Pour Dumas, Marguerite était une prostituée élégante, une courtisane brillante, évaporée, qui a un fort béguin pour un joli garçon, et qui sous l'influence de la souffrance et de la passion retrouve sa délicate sensibilité et une certaine élévation naturelle. C'est ainsi que le comprenait Mme Doche, la créatrice du rôle. Sarah Bernhardt le joue en tragédienne ; la Duse, en ingénue passionnée, en grisette sentimentale abandonnée par son amant.

Toutes ces interprétations peuvent se défendre ; mais celle de la Duse s'accorde merveilleusement avec le sens profond du réalisme, qui est sa qualité maîtresse.

C'est cette qualité qui faisait notamment de la Duse une Magda incomparable, n'ayant point perdu le sens d'adaptation à son ancien milieu. Car à côté d'une technique et d'une virtuosité étonnante, la Duse joignait la faculté de vivre ses personnages, de les incarner au point de s'oublier elle-même, de ressentir leurs passions, de pâtir de leurs souffrances, de jouer avec son cœur plus qu'avec son cerveau.

Elle se retire en pleine gloire ; et, au moment où Sarah Bernhardt vient de jouer à soixante-dix ans la « Dame aux Camélias » sur la scène de la Monnaie, on se demande ce qu'il y a de plus héroïque : de la Duse prenant sa retraite à l'apogée de la vogue et dans la plénitude de son génial talent, ou de l'éternelle Sarah, continuant de servir le culte de la beauté, et par la toute-puissance de son art, ajoutant aux triomphes d'antan, des victoires plus merveilleuses encore.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Impressions d'Espagne

AVILA

Une petite gare fruste et simple, une gare qui serait chez nous celle d'un village et non d'une ville de près de trente mille habitants. C'est Avila où nous sommes heureux de descendre après la longue traversée d'un pays pierreux et désertique. Depuis plusieurs heures nous n'avions aperçu par les fenêtres du wagon que de rares maisons et sur les terres incultes des paysans plus rares encore, montés sur leurs mules, pareils à des Don Quichotte ou à des Sancho Pancha, selon le plus ou moins de maigre ou de corpulence de leurs individus.

Avila, c'est maintenant le contact avec les hommes. La ville a la couleur de la pierre du rocher sur laquelle elle est fixée ; elle apparaît grise ou jaunâtre, avec, par endroits, l'envol joyeux de ses tours et de ses clochers. Mais elle est lointaine encore. Le train nous a déposé dans la campagne, à l'extrémité d'un *paseo*, d'une promenade, si l'on peut appeler ainsi la route poussiéreuse, bordée d'arbres caducs, qui conduit à la ville.

La route suit la crête de la colline sur laquelle Avila est posé. Le regard plonge dans la plaine immense d'où s'élèvent, par endroits, quelques arbres mélancoliques dont le feuillage vert contraste étrangement avec l'aridité sèche et grise du sol. On dirait le désert parsemé de rares oasis. Avant d'atteindre la porte de la ville, l'église de San Vicente surgit du versant de la montagne. C'est le premier salut de la pieuse Avila, le seul sourire de la cité farouche, un édifice roman aux belles proportions à l'aspect charmant. Les deux tours, peu élevées, l'une carrée et massive, l'autre ornée de fleurons de pierres, les larges porches accueillants de sa façade latérale, donnent l'impression d'une majesté qui n'est pas dénuée de grâce, une gravité accueillante, l'idée d'une piété qui n'aurait rien d'austère et serait ardente pourtant. La noblesse de l'Espagne, souvent rude et sympathique, sait parfois se parer de douceur et de charme.

On pénètre dans la vieille cité par la haute porte de San Vicente. Dès les premières maisons, une enseigne nous parle de la « Sainte ». La Sainte, la *Santa*, ce souvenir, cette obsession, ne nous quittera pas. Certains hommes, certaines femmes ont imprimé à des villes la marque de leur personnalité, et celle-ci ne s'est pas effacée à travers les siècles. Charlemagne est toujours présent à Aix, Goethe à Weimar, Pétrarque à Avignon, Dante à Florence. Ici, à Avila, la Sainte Teresa de Jésus semble vivante encore. Presque à chaque pas elle nous est évoquée. Elle a sa tour, sa porte de ville, ses rues et ses chapelles. Son église a été construite en face de la porte qui s'orne de

son nom, et c'est comme un arc de triomphe qui domine les vastes étendues de la plaine voisine ; le temple est placé à un des endroits les plus élevé de la cité, comme une protection, ou comme une domination, près de cette *cuesta de los gitanos* qu'elle devait sanctifier.

La façade de l'église nous semble assez mal répondre à l'idée que nous nous faisons de la Sainte mystique. Le style est rococo, ce rococo espagnol si répandu encore dans certaines parties du pays et dans l'Amérique du Sud. Au-dessus de la porte la statue de la Sainte, grandeur naturelle, implore le ciel. Nous retrouverons cette effigie, plus frappante encore dans une des chapelles du temple, édifiée à l'endroit précis où naquit Sainte-Thérèse. L'autel est surchargé d'ornements comme il est d'usage en Espagne. C'est un fouillis, où l'œil se retrouve à peine, de motifs architecturaux, guirlandes de fleurs et de fruits, anges, candélabres, colonnes travaillées à l'excès. La Sainte est figurée dans un geste d'agenouillement, dans une attitude d'adoration, le visage empreint d'une ferveur illuminée. Certes, l'œuvre d'art n'est guère apparente dans cette effigie, mais ce qui impressionne en elle, c'est sa couleur locale, c'est l'expression qu'elle nous donne de ce goût, de ce faux goût espagnol, et qui fait en quelque sorte, de la Sainte d'Avila, une héroïne nationale. On voulut nous la présenter comme l'âme même de ce peuple d'Avila, l'orner de toutes les fausses splendeurs qu'on aimait, la présenter comme une fille, comme une femme de cette cité, pareille aux autres par ses origines, mais supérieure à toutes pourtant, puisque Dieu l'avait élue entre toutes. Nous chercherons vainement dans cette effigie la Sainte Thérèse des *Lettres*, des *Poésies* et du *Chemin de la Perfection*, mais nous y trouverons peut-être les traits du peuple espagnol, dont elle fut la *Sainte* par excellence.

Avila semble s'être cuirassée dans sa foi. Elle a un aspect de guerrière, et cette ardeur combative est exprimée non seulement par ses murailles et ses tours, mais

par ses palais fortifiés. La ville s'illustre dans chacune de ses rues. Telle maison, ornée de statues de Saints et de Saintes, nous dit la ferveur religieuse de ceux qui la construisirent, telle autre armée de créneaux précise la volonté de lutte de ses habitants. Le bourreau, *el verdugo*, a ici son palais, comme si l'homme qui possédait avec le juge le droit de mort sur ses semblables eut joui de spéciales et extraordinaires prérogatives.

C'est là une des beautés d'Avila qu'il ne faut pas songer à détruire, car un besoin de modernisme s'est emparé de la petite ville. Nous avons lu dans un journal local une protestation amusante contre les touristes qui vont répétant que la cité illustrée par Sainte-Thérèse est une cité morte. Comme les Brugeois, ils revendiquent pour leur ville une animation toute moderne, et ne comprennent pas que d'être morte ainsi, c'est être singulièrement vivante encore. Ils rêvent de boulevards, à la mode parisienne peut-être, de cafés-concerts et de cinémas, et volontiers, ils détruiraient les admirables merveilles, qui empêchent Avila de prendre un timide essor.

Les murailles d'Avila, font à la ville une ceinture gigantesque, elles n'ont rien perdu de leur beauté, au cours des siècles; elles ont gardé leur majesté, leur impressionnante grandeur à laquelle une certaine barbarie se mêle. La cité a pu se modifier, perdre une partie de ses habitants, elles sont intactes, enserrant étroitement de vastes espaces vides, qu'a envahi la pierre de la campagne voisine, cette pierre obsédante, qu'on dirait mouvante, semblable au sable désert qui lentement rongé les champs cultivés.

C'est une ceinture crénelée, hérissée, à des intervalles inégaux, de tours rondes ou carrées, et les murailles fidèles suivent les aspérités du terrain, montant ou descendant les escarpements de la colline sur laquelle Avila est assise. Tantôt elles s'élèvent dans l'apothéose de la montagne, tantôt elles s'inclinent vers le vallon de l'Adaja, frais oasis d'herbes et d'arbres.

Avila a des portes pareilles à des églises. La Puerta del Carmen élève au-dessus des murailles trois étages de fenêtres et de meurtrières que surmonte un fronton ajouré où des cloches s'ébattent joyeusement dans l'air et la lumière.

Du pont de l'Adaja la perspective des murailles et des tours montant lentement de la vallée vers la colline est magnifique. On dirait une ville sarrasine avec ses remparts dentelés qui se détachent sur le bleu inaltérable du ciel. Et ces tours s'élèvent du rocher lui-même, comme si c'était la pierre qui, soudain, s'était dressée pour enclore la ville aimée qu'elle porte, dans la formidable défense de son granit.

Le souvenir des murailles d'Avila me poursuivra longtemps au cours de mon voyage et lorsque, plus tard, après avoir quitté l'Espagne, je reviendrai dans mon pays en musant dans les villes du Sud de la France, je passerai presque indifférent devant la cité de Carcassonne, dont les murs trop restaurés, par le trop habile architecte Viollet-le-Duc, ne pourront m'impressionner encore.

La Torre del Homenaje est énorme ; elle semble s'avancer au-delà des murailles comme un guerrier aventureux qui tenterait à lui seul de repousser l'attaque des assaillants. La Puerta de San Vicente, dresse ses deux tours massives, que réunit un arc immense hardiment jeté à leur sommet, tandis qu'une voûte basse pratiquée dans le bas des remparts donne accès à la ville. L'arc gigantesque semblait bâti pour les héros triomphants, et l'arceau minuscule suffit à une population oublieuse de ses gloires.

La Cathédrale elle-même ressemble à une tour, à une tour fortifiée. Sa vaste abside a la forme d'un demi cercle ; elle ne suggère à notre esprit aucune idée religieuse ; elle nous fait penser à une citadelle. Quelques fenêtres étroites sont irrégulièrement percées dans le mur énorme, dont le sommet fait saillie sur la rue avant de s'orner d'une défense de crénaux. C'est l'exemple le plus curieux peut-être du mélange des architectures religieuse

et militaire. On sent que cette religion devait jadis se défendre pied à pied contre l'invasion des Maures, et c'est encore l'image de cette piété d'airain, qui ne connaissait pas de tendresse. Devant le portail, des lions de pierre gardent l'entrée du Sanctuaire. Ils sont attachés par des chaînes, comme si on craignait qu'ils ne s'échappent. Nul grâce, nul amour n'orne le temple, puissant et fort, pareil à un guerrier contemporain et frère d'armes du Cid Campeador.

L'intérieur de l'église est imposant, sans avoir plus de charme. Les piliers sont massifs, les voûtes élevées, un double triforium s'élève vers le sommet de l'édifice. Comme il est d'usage dans les églises espagnoles, la division est presque égale entre les chœurs réservés aux prêtres et la partie du Sanctuaire où les fidèles se réunissent.

Une richesse extraordinaire se déploie sur les autels et sur les murs. Des tombeaux de marbre, rappelant des gloires éteintes, le sépulcre de l'évêque Tastado, une pure merveille, le seul sourire de grâce que nous offre Avila, un admirable retable d'albâtre, d'un travail parfait, la chapelle de San Miguel, impressionnante dans sa fruste vétusté, des autels, des autels encore, sur quoi les regards s'arrêtent avec admiration. La visite détaillée des grandes églises d'Espagne demanderait des journées entières, si l'on voulait examiner avec soin les trésors qu'elles possèdent. On a dit souvent pour expliquer cette extraordinaire opulence que ce pays n'avait pas été traversé par les révolutions religieuses ; ses temples conservent toutes les richesses dont une piété fervente les a dotées au cours des siècles.

Mais, lorsque le voyageur a erré longuement dans le dédale des rues étroites d'Avila, lorsqu'il est fatigué de parcourir ces voies sombres, il lui prend un désir de s'égarer dans la campagne lumineuse, qui s'étend sous ses pas. Il descendra alors par la porte du Carmen, il longera les vieilles murailles sarrasines et il atteindra près du pont de l'Abaja, un délicieux oasis de verdure, où

coule une eau rafraîchissante. C'est là que s'élève la vieille église de San Segundo, avec le tombeau du Saint et sa statue de pierre, église impressionnante par sa simplicité grave et austère, et qu'une paysanne vous ouvre en tremblant.

Il faudra encore suivre la ligne des vieux remparts, la remonter et la descendre, et ne point craindre la fatigue, car le spectacle qui se déroule est un des plus beaux qui se puisse imaginer. La plaine aride s'étend immense à vos pieds, avec, là-bas, dans le lointain, la chaîne neigeuse de la Sierra de Guadarama. A l'extrémité d'une longue avenue d'où l'on peut contempler, du bas, le panorama d'Avila et de sa ceinture de murailles, et plus loin, les montagnes bornant l'horizon, s'érige l'église de Saint-Thomas, un couvent de bénédictins, un cloître magnifique, et près des autels, des tombeaux tel celui de l'infant Don Juan, œuvre d'art merveilleuse, un caractère de mysticité profonde, qu'on n'a perçu nulle part aussi profond dans la guerrière Avila comme si toute l'âme de la cité, s'était réfugiée dans cet endroit écarté, au bas de la colline sainte, dans la plaine désolée, sous les lumières tremblotantes des lampes du Sanctuaire.

ARTHUR DE RUDDER.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Société Nationale des Aquarellistes-Pastellistes

Musée Moderne (18 avril-11 juin).

Il est évident que de nos jours la critique n'a guère d'autres chances que de se faire mépriser! Ce ne sont les appréciations de personne, fût-ce le plus autorisé, qui feraient réfléchir un artiste ou pourraient modifier ses tendances. Une chose est devenue sacrosainte, c'est l'instinct. On y croit comme au dieu dans l'homme. Que dis-je, il est le dieu dans l'homme. Pour l'artiste l'instinct est toujours juste, sûr et humain. L'artiste ne veut pas soupçonner l'instinct capable des mêmes difformités que le corps. L'instinct parle, il faut l'écouter, il faut obéir; on peint ce qu'il dit, comme il dit.

Le droit de chacun est d'en faire à sa guise, et l'on se demande devant cette situation, si le droit de la critique est de s'en mêler?

Mais ici, non plus, il n'y a pas de réponse. Le droit de juger est la conséquence du droit d'exposer. Fallait pas commencer! Et comme j'ai le droit d'aimer telle ou telle chose, j'ai aussi le droit de le dire, car n'est-ce par la plus curieuse et la plus belle prérogative de l'amour, celle de faire des prosélytes? C'est un facteur de la sélection des individus dans les espèces.

Ce n'est pas autrement, nous explique Darwin que s'est formée la magnifique queue du paon, par l'approbation des dames paons.

La critique s'il n'a, peut-être, pas de rôle vis-à-vis du peintre — ou seulement par hasard, — a donc un rôle, cependant, qu'il atteint indirectement comme facteur de la sélection. Il joue son rôle comme agent de haine ou d'amour, exterminateur ou générateur.

Je pense qu'il serait bon de m'arrêter, car voilà assez de motifs pour louer avec entrain soit les artistes qui apportent du neuf, à condition que ce neuf promette quelque chose, soit ceux qui s'en tiennent aux traditions de l'art de peindre et savent les continuer avec mérite.

Nous citerons, ici, parmi les sculpteurs, qui se sont élevés jusqu'à la connaissance et au respect des merveilleuses harmonies du corps humain, Matton dans ses statuettes Congolaises et particulièrement *en pirogue* et *femme et enfant*; De Bremaecker, avec un métier classique et soigné.

Bija, avec ses préhistoriques, l'ascète et le dieu Odin, épiques et grands; Lecroart dans ses médailles et plaquettes, caractéristiques et souvent riches.

La peinture. — Nous avons un illustrateur militaire, abondant et varié, James Thiriari, et un illustrateur raffiné de la femme et de la femme raffinée en la personne de Willy Thiriari.

Bartholomé sait ordonner un tableau, couleurs et lignes, tel *gamin* nous paraît une œuvre très complète et bien dorée.

Wagemackers paysagiste, a du brio. Langaskens, est en route vers quelque chose d'encore inconnu, qui pour le moment réclame de la patience...

Un des plus fins artistes de la société me paraît être Charles Bernier, avec des eaux-fortes en couleurs, qui se font admirer par leur atmosphère, leur douceur, la majesté cependant familière de leur composition sylvestre, tels *gros nuage* et *les peupliers*.

Masten Van der Loo : des colorations très typiques; Rombouts, des aquarelles enveloppées de brumes pensives, *jardin, automne*; Maurice Sys et Cambier Nestor font « palettes », comme aussi Meuwis — lequel a de la grandeur cependant. — Toujours délicieusement et profondément poétiques et trempés de nature les eaux et les ciels de Merckaerts, *Démer, baigneuses, pêcheur*.

Jacquet paraît avoir élargi sa manière, plus grave et plus rêveuse dans des pages comme la *dune, moulin*.

Mme Lucie Lambert nous montre un souci constant d'élégance et de netteté dans la vision, le 94 est un joli portrait, mais le 93 est raté. Nous lui préférons le délicieux *déjeuner*, charmant de couleur, souple de mouvement, vivant et bien campé dans sa grâce impalpable.

Rotthier, panneau de nus décoratifs, dont la qualité est l'élégance et le défaut, le manque d'équilibre dans les corps.

Haustraete est « palette », comme Brauwers. Farasyn, qui a du sentiment, me paraît en train de synthétiser, de simplifier jusqu'à l'indigence.

Mme de Hem est toujours portraitiste pareille dans ses mérites et intéressante. Armand Jamar est préoccupé de couleur et de grâce avec des mérites divers. Lemmers lui aussi, très occupé de couleur, et souvent un peu charpie avons-nous déjà dit, a une aquarelle solide et que nous préférons pour sa solidité et qui a de l'allure : *gavroche*.

Nestor Outer : des impressions très estompées de paysage luxembourgeois, *nuit triste* et un joli souvenir d'Espagne : *les oliviers*, ainsi qu'un hiver fait en tour de force avec une goutte de bleu et une demi de noir.

Il y a aussi les aquarelles de métier, Mortelmans, Van de Fackere, Georgette Meunier. René Gevers se concentre dans sa manière enveloppée de buée, *le porche*, ou vieille une clarté *Chateau de Vèves*; Carlier, un intérieur d'église, assez tiède.

La rétrospective de Léo Schaecken accuse la carrière d'un artiste sensible à la beauté, tel *tendresse*, et qui était capable de pousser, de finir une œuvre, tel le *portrait de Mme S.*

Si j'ai omis quelqu'un, que celui-là se réjouisse!

Albert Sohie

Cercle artistique (20-29 avril).

Sohie est un admirateur de la nature solitaire. Il se plaît là où elle règne à peu près en maîtresse, au royaume des bois, des eaux et des nuées. Cette compréhension profonde de la nature devient rare. Sohie vous retrace ses amours avec intensité.

Le Lierman, acquis par le gouvernement, nous donne une interprétation grandiose et âpre; de même : *soir, fondrières, lisière, solitude*, sont vraiment des expressions de l'âme de la terre. Je dis de la terre, car ce paysagiste va plus loin que le paysage; le morceau découpé dans la nature, est profondément enraciné à la croûte terrestre, et donne l'impression d'être monté des entrailles d'un monde. Le ciel, n'est pas lui non plus une vaine peinture; le peintre ne s'est pas évertué à le faire lumineux et transparent; il a l'air de considérer cette imitation comme un enfantillage. Et de fait, combien de luministes ont des ciels d'une telle profondeur et aussi puissants dans leur massivité?

Au premier coup d'œil, la peinture noire et lourde de Sohie rebute, tant on est accoutumé à la clarté des palettes. Mais tout de suite, cette note sombre, cette solidité, vous apparaissent sous un autre aspect et c'est alors que l'œuvre donne cette impression qu'elle est découpée dans un morceau du globe, et la lourdeur devient, ici, une qualité indispensable, inhérente à ces visages du globe.

A côté de l'intensité d'émotion que provoquent ces toiles, les prestiges de la couleur se sont évanouis momentanément pour moi, et c'est l'immense nature que j'ai goûtée dans ces lourdes et puissantes brumes funèbres.

A. Cosyns

Cercle artistique (20-29 avril).

Les 25 n^{os} de Cosyns constituent plutôt, à notre avis, une exposition d'atelier qu'un salon. Je vois deux œuvres terminées et heureusement, elles me font désirer qu'il y en ait plus. Ce sont les panneaux décoratifs, *baigneuses*, peints à l'huile, et *Automne* peint à fresque. Elles montrent toutes deux ce que l'artiste peut faire dans le genre décoratif, — où il est capable de mettre de l'atmosphère, de la forme et de l'abondance dans la composition.

Mais pour le reste de l'ensemble, ce ne sont qu'études hurlantes

et communes, autant dans la couleur que dans les expressions, et c'est beaucoup d'avoir à subir tout cela pour deux bonnes œuvres.

M^{elle} Maria Herbays

Salle Æolian.

Il est, certes, peu d'artistes devant lesquels je me sois trouvé aussi perplexe, et la perplexité devant l'originalité de la peinture s'accroît du nombre des toiles qui atteint presque la centaine.

Quelques-unes, des intérieurs, y compris d'églises, sont des toiles déjà vues au Cercle, et nous en avons alors loué la minutie, le sentiment d'époque, bien que souvent l'étrangeté nous ait surpris.

Les autres toiles, les nouvelles, sont du symbolisme passionné. Ce ne sont que formes des plus élémentaires, empruntées par l'artiste pour exprimer par de dramatiques ou fastueuses images, les mouvements de son âme, ses élans vers les idéaux de justice, de vertu, d'humanité.

Mlle Herbays, est une âme dans laquelle, vraiment, il se passe constamment quelque chose : ici, se sont « les arts, la dignité et la jeunesse voués au martyre » ; plus loin, « la convoitise de l'or », le « sphinx », la « démocratie », le « triomphe du vice ». Mlle Herbays a peut-être tort de nommer matérialisme la doctrine d'injustice et d'iniquité qu'elle conspue. Le matérialisme n'est-il pas somme toute la nature et pour qui le comprend il a du bon.

Il est certain que sa haine du matérialisme, sa véhémence contre les injustices sociales, avec lesquelles tous nous vivons en intelligence suffisamment bonne — lui constituent un état d'âme spécial et rare, — qui est constitutif — une diathèse, dirais-je, qui colore d'une même nuance toute la forte psychologie de sa vision. C'est une révoltée, certainement d'une psychologie anormale, rêvant à la réalisation de l'ancienne trilogie platonicienne : le vrai, le beau et le bien.

Mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Quant aux compositions, il faut dire qu'une fois passé le premier effarement, si l'on est un homme accessible à la réflexion, cette exposition a le mérite rare d'être d'une *artiste* et de faire penser.

Léandre Grandmoulin

Cercle artistique (25 avril au 12 mai).

C'est toujours avec joie que je vois un homme s'attaquer à de grandes choses. Le goût des héros est rare.

C'est ce goût que j'admire chez Grandmoulin. Et ceux qui ont ce goût, sentent bien que malgré toutes les concessions à l'ambiance et au désarroi moderniste de l'art, il n'y a qu'une forme pour incarner ce goût, c'est la forme classique, qui est proprement la forme héroïque de l'humanité.

Le classique c'est la réalisation d'une forme humaine qu'on sent au-dessus de la maladie, au-dessus des déchéances, au-dessus des infirmités, au dessus de la mort, c'est la forme psychique de ce qui est immortel dans l'homme, et la forme sensuelle de ce qui est immortel dans la race.

C'est à l'expression de ces immortalités que Grandmoulin a voué, je crois, son art, et c'est là que sont la vertu et la force de son art, où il y a surtout à admirer.

Ce que nous disons là concerne aussi bien que le Monument Lambertmont érigé à Anvers, une foule de groupes tels *Eve*, *Nature*, la grande *Cérès* ainsi que les bustes très ressemblants de MM. Pareels, Thysebaert, Henri Thomas, un Sander Pierron qui a le sourire, — Mais qui est un — peu rapetissé.

Geo Drains

Cercle artistique (30 avril 10 mai).

Un illustrateur — ce qui est rare en Belgique — (la peinture craint ce genre comme la peste pour le grain d'intellectualité qu'il apporte dans l'art!)

Géo Drains apporte ce grain d'intellectualité redoutable. On reconstitue de jolies histoires devant la *Belle au pays du laid*, *paradis*, *Sybaris*, *potin*, etc., etc..

Parmi les plus charmantes compositions citons *oiseau bleu* et *bouquet*, tout à fait précieuses.

L'œil peintre de nos modernes artistes pourra reprocher à Drains son détail, qui est, au contraire, pour l'*œil littéraire*, le principal attrait. *L'œil peintre* voudrait ce qu'il appelle de la synthèse, et qui n'est le plus souvent que le résultat d'une vision baveuse et vidée de toute substance.

Cette foule *Püppechen*, quel endiablé carnaval où l'intensité de grouillement s'exprime par une multitude de scènes! C'est une manière amusante et qui raconte avec variété et fécondité.

On a laché tous les termes de comparaison possibles à propos de cet artiste : C'est Walter Crane, par sa façon de traiter les feuillages, Bartlett, à cause de ses bleus paons, Rops, parce qu'il a des têtes de morts coiffés d'un chapeau!

Nous lui souhaitons les qualités et le succès de ces glorieux devanciers, dût-il les pasticher tous à la fois!

Mais que disions-nous, qu'on n'aime pas chez nous l'intellectualité, la recherche! Nous apercevons, sur un plateau quelques catalogues épars, et sur l'un d'eux, un mot vengeur a été ajouté au crayon, suprême injure sans doute d'une cervelle vide à une cervelle trop pleine : *Fou!*

M^{elle} Marie Durand

Cercle artistique (30 avril-10 mai).

Des sanguines d'un modelé particulièrement harmonieux dans les portraits, surtout dans celui de l'artiste, ce dont on ne saurait la blâmer. Elle dispose avec un art très italien les groupes de têtes. Il est, cependant, difficile de mettre ensemble deux têtes de telle façon qu'elles y gagnent. C'est un problème toujours délicat.

Mlle Durand a ajouté cette année à son exposition, — et à son art — les fleurs et les... poulets de Bruxelles — aux pastels. On s'accorde à trouver à ses arrangements beaucoup de naturel, ce qui est vrai pour quelques-uns d'entre eux, *navets*, *oignons*, où l'artiste a saisi la juste mesure de ce que l'on peut se permettre en fait de naturel dans ce genre.

M^{me} et M. Tony Hermant

Cercle artistique (30 avril-10 mai).

M. et Mme Tony Hermant barbouillent avec distinction dans un même genre; toutefois, il faut reconnaître que ne sont pas sans finesse les portraits faits d'un rien de crayon et de pastels, où domine toujours la recherche de l'expression avec autant de simplicité que possible. Il y a dans cette note quelques « vapeurs » charmantes, qui rappellent les tons des pâtes de verre : *rêve* et *passé*, *songerie*, *André* et le 57.

Sculpteurs et Peintres de la Figure

Musée moderne (16 mai au 7 juin).

Je pense que nulle exposition ne fut plus propre à montrer le manque de mesure de notre époque. Deux choses hantent la majorité de nos artistes : la couleur et la synthèse. Pour ce qui est de la couleur, laissons la de côté, cette fois, bien que Sterckmans, Philippe, nous ramènent violemment à ses exagérations. Mais la synthèse? A force de chercher à résumer, à ne voir que les lignes et les masses, il arrive que tout sujet est tellement vidé, vide, dépourvu de particularisme qu'il n'a plus que la valeur d'un symbole, c'est presque un mot, rien qu'un mot écrit sur une toile. Il arrive que devant toutes ces œuvres réduites, qui n'en disent pas plus que ne ferait l'imagination sans l'aide du tableau, on se sent terriblement gagné par la monotonie. C'est elle qui règne depuis des années dans toutes nos salles d'exposition; c'est elle qui les vide de tout public en dehors du jour d'ouverture où l'on s'écrase; c'est elle, enfin, qui fait bâiller les plus avertis et les plus enthousiastes.

Ainsi je passe devant les *ouvrières* de Paulus, (études, oui, mais, enfin, exposées!) les 15 toiles de Sterckmans, celles de Langaskens, Colin (cependant admirables de couleurs!), Vilain, Revelard, Sauer, Van Montfort, le romantique Vermersch, et Ramah; ce dernier n'en mérite pas moins toute la salle qu'on lui a accordée avec ses portraits et ses illustrations d'Uylenspiegel. Il me semble toutefois que dans ses portraits le crayon est trop fidèle à la copie des plans et n'apporte pas les corrections, transpositions, nécessaires à la fidélité psychologique, à part, peut-être le portrait du journaliste allemand.

Puis il y a les artistes méticuleux : Mercier, Quittelier, Buisseret qui, eux, ont un peu d'intérêt, mais n'ont plus du tout de synthèse. Il est, cependant bien certain que les écoles glorieuses du passé nous ont montré que l'on peut avoir le détail et la synthèse à la fois, — comme d'ailleurs, fait la nature.

Je parle ailleurs de l'illustrateur Drains, nous n'y reviendrons pas. Servaes est un cas bien personnel et à part; sa peinture hideuse, qui à la synthèse exagérée jusqu'au fruste et parfois le particularisme, arrive à produire de saisissants effets, — témoins le paysage lune levante, — malgré un métier qui paraît informe. Chotiau a des grâces fanées qui ont du charme et Navez a le sens de la déliquescence à un point de byzantinisme si extrême qu'il en devient intéressant; il a, d'ailleurs, aussi... le *Prix du Salon* de la Zwans-Exhibition.

La sculpture, naturellement participe des mêmes principes : Stof-fijn, Witterwulgh, Theunis; Voets est classique avec avantage; res-

tent Rau dont le torse d'homme vise à être Olympien et Bonnetain, masque *Destrée*, qui a su triompher dans une certaine mesure des difficultés de l'union du détail et de la synthèse, avec caractère et véhémence.

Salon Triennal de 1914

Cinquantenaire (9 mai-2 novembre).

Ne serait-il pas raisonnable de nous demander dans quel but le gouvernement nous fait des Salons? Est-ce pour sa gloire tutélaire? Est-ce pour leur donner un abri et couvrir de son prestige les bataillons des toiles et des sculptures qui n'ont pas trouvé d'acquéreurs dans les nombreuses expositions particulières et collectives annuelles? Les œuvres qui paraissent et reparaissent sont vraiment trop nombreuses! J'ai entendu soutenir que les triennaux sont une sorte de récapitulation de chacune des périodes écoulées. On peut le soutenir. On pourrait soutenir mille autres choses encore, c'est question d'avocat. Quoiqu'il en soit, qui dit triennal dit actuellement débauche. On se demande, devant certaines acceptations, ce qu'ont bien pu présenter les « refusés? » Interrogation qui se corse de quelque surprise lorsqu'on connaît certains d'entre eux, auxquels Bruxelles ni la critique n'ont pas, de coutume, marchandé les louanges! Certaines acceptations, disions-nous, attestent le désarroi de l'art moderne et celui des... jurés, notamment le buste de F. Van Tongeloo, *l'hésitation* de S. Bernaerts, *étude* d'A. Collin (qui a pour lui au moins le mouvement). Depuis que Rik Wouters a triomphé chez nous avec ce métier sculptural comme modelé à la planche et équarri à la hâche, on n'ose plus trop blâmer cette façon. On se fait à tout!

Ce vaste ensemble triennal, où je m'en suis pris cette fois, d'abord, à la sculpture, permet quelques remarques générales. On ne sait plus présenter un buste, ni une tête. On a rejeté la présentation classique, le socle. On l'a remplacé par une masse informe. Mille Cornette (961), Van Petteghem (1146), Vanden Meersche (1133), Teurlinx (1127), Pick-Lajos (1072), De Vreese (988), Rodo de Niederhäusern (1092), Charlier (951, 952, 953), (genre fête de neige); Anthone (914), Toussaint G. (1126); d'autres ont les membres amputés : Verbanck (1151), Gobert (1005), Sturbelle (1122), Desmaré (983) (si joli buste), Dubois (997) (malgré sa grâce).

Il résulte de ces constatations qu'il existe un *problème du socle* et de la présentation. On a détruit la forme classique, on l'a remplacé jusqu'ici par une pierre fruste qui attend, sans grâce, la solution de problème. Je ne vois dans ce vaste ensemble de fini jusqu'au bas que les deux bustes royaux de Victor Rousseau; Seiler

(1113), Samuel (1101), Quillivic (1082). Un autre travers : toute attitude est divisée, avec un manque total de compréhension, Lecroart (1033), Hamoir (1015), Pick-Lajos (1070), Bourdelle (938) Apollon (vraie tête de joli apache au coin d'une ruelle).

Les œuvres qui ont de la race, sont celles qui ont de la tradition; pour avoir de la race, il faut des ancêtres. Voici quelques sculpteurs dont les œuvres n'en manquent pas : Minne, Rodin, bien que ce dernier s'obstinera toujours à nous donner le morceau, mais quel morceau, *l'homme qui marche*, c'est l'allure, le poids, la marche et le volume divisés! Rodo de Niederhäusern (1090 et 1091), Desmaré (983), Dubois (995), Bartholomée (bien qu'amputée, 916), Rombaux (1093), Schroevens (pastiche victorieux 1112), Canneel De Paepe (945), Wolfers Ph. (1164), Marin (1042 et 1043), Rousseau (1099), H. Nyst (1066), Bricart (939) frais et jeune), Canneel Eugène (943), Grandmoulin (1006), Kemmerich (1030, dont il nous paraît que le cheval tombé serait mieux par terre que sur un socle dont l'élévation produit en arrière de vilains raccourcis), De Laing (980), Gaspar (1003), Matton (1050), Van Beurden (1132) aux beaux plans nets donnant des lumière franches), feu De Brichy (967), Collard (954), Bernard (924). Bien entendu, ces œuvres n'ont pas toutes des mérites égaux, mais toutes ont du moins des qualités de goût et de bon sens que l'œil et le jugement aiment à trouver comme premier contact avec une œuvre d'art.

Et pour finir, voici un document sur *notre culture* :

Au salon, Monsieur, Madame et leur demoiselle. Madame s'approche d'une grande machine de Gysel, et — sans doute parce que c'est noir — dit : C'est un Constantin Meunier.

On cherche le titre du catalogue. Cette fois Monsieur prend la parole, après avoir feuilleté : « Non, Constantin Meunier n'expose pas ».

Je me suis souvenu d'une certaine petite fille dont il est question dans l'Histoire, parce que sous le règne même de Napoléon, elle n'avait jamais entendu parler du conquérant!

Les Bédiens, eux aussi, sont célèbres dans l'Histoire.

Salon des Artistes Indépendants de Paris

Salle Giroux (16 mai-7 juin).

Récidive des mêmes enthousiasmes que m'inspirèrent les *Futuristes*! Au moins, c'est du neuf, et comme je ne comprends pas du tout, j'ai le plaisir de ne pas pouvoir blâmer, ni critiquer le moins du monde et d'être tout entier à la joie d'espérer du neuf, enfin, du neuf!

Dans la salle Giroux décorée d'environ 200 œuvres, peintures et sculptures indépendantes, oh combien!!! M. Mac Delmare nous donna le 19 mai une conférence sur le mouvement actuel, conférence qui fut heureusement suivie de discussion.

Ce fut M. l'avocat Deswarte qui ouvrit le feu, en déclarant qu'il n'était pas du tout sensible à la prétendue *beauté* des œuvres indépendantes.

Je ne puis donner le compte-rendu, qui serait long, de l'intéressante discussion à laquelle chaque auditeur prit part, non sans véhémence.

Ce n'est pas sans le plus grand étonnement que l'on put constater une fois encore à cette nouvelle manifestation d'art ultra-indépendant, l'absence la plus *totale* de nos grands critiques d'art, tous sur les dents, sans doute, après leurs articles excellents et profonds sur la Zwans-Exhibition qui restera, comme dit si justement *Le Soir* le grand événement de la saison.

A la conférence contradictoire assistaient de nombreuses personnalités artistiques dont quelques-unes ont la réputation d'être des plus classiques.

Evidemment la discussion ne convainquit personne; mais, tout comme le futurisme, il faut assister à ces conférences pour être au moins convaincu de la *sincérité* de ces indépendances. Et une fois convaincu de cette sincérité, il reste à étudier de troublants problèmes, fussent-ils pathologiques, fussent-ils prophétiques, auxquels il y a des solutions plus difficiles et plus intelligentes à chercher, que celles que croient trouver nos critiques, d'ailleurs absents, avec des mots méprisants : « pas sérieux »! « des fous! »

Siffler est un droit qu'à la porte on achète en entrant, a dit Victor Hugo, à Paris! Mais à Bruxelles on n'a ni la foi ni l'ardeur qu'il faut pour siffler et cette indifférence c'est bien le laid du laid et le pire du pire!

RAY NYST.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome XXXIV

ANDRÉ, Paul : <i>Le Drame et l'Opéra</i>	198
— : <i>La Prose et les Vers</i>	80
BAILLON, André : <i>Le Jardin de M. Derbel</i>	28 - 152
BOUCHÉ, Benoit : <i>La Législation du Travail.</i>	164
BROODCOORENS, Pierre : <i>Un bon débarras</i>	286
CANIVET, Hélène : <i>Aspects de Florence.</i>	252
DE KOSTER : <i>Le Rêve</i>	297
DE RUDDER, Arthur : <i>Les Peuples et la Vie.</i>	68 - 191 - 318
DES OMBIAUX, Maurice : <i>Les Wallons à la Guerre de Trente Ans</i>	252
DWELSHAUVERS, Georges : <i>Romain Rolland.</i>	132
EELHOUD, Georges : <i>Souvenirs</i>	213
GILKIN, IWAN : <i>Les Faits et les Idées</i>	56 - 179-309
HELLENS, FRANZ : <i>Fantasmcs et Réalités</i>	12
HENRY, Charles : <i>Les Tristesses</i>	50
HUBENS, Arthur : <i>A propos du bi-centenaire de Gluck</i>	240
HYMANS, Paul : <i>1830 — Les Fondateurs</i>	97
JOBÉ J. : <i>Principes d'Autorité Sociale</i>	22
MÉLOT, R.-É. : <i>Bavardages</i>	47
— : <i>La Prose et les Vers</i>	86
NYST, Ray : <i>Les Salons et les Ateliers</i>	88 - 203-325
POLAK, Emile : <i>Poèmes</i>	175
VAN DURM, JOSSE : <i>La Fourrure</i>	119
VERHAEREN, Emile : <i>Les Flamands qui travail- lèrent à Versailles</i>	5
VIERSET, Auguste : <i>Les Faits et les Idées</i>	61 - 186-312

MEMENTO

Oeuvres d'auteurs belges récemment parues :

RAYMOND LIMBOSCH : *Faunesques*, recueil de poèmes chez Eug. Figuière.

EDOUARD FONTEYNE : *La Fête galante*, fantaisie dialoguée en quelques paroles, aux éditions du *Thyrse*.

EUGÈNE HERDIES : *Renée Mewis*, roman, avec une préface de Maur. de Waleffe, dans la collection Junior.

PAUL PRIST : *Les Prodiges*, pièce en un acte, aux éditions de la *Vie Intellectuelle*.

HENRY MAUBEL : *La trente-deuxième Cantate de Bach*, chez Fischbacher à Paris.

ARTHUR DE RUDDER : *La Légende vermeille*, huit contes légendaires, dans la collection Junior.

MARCEL ANGENOT : *Les Poèmes inutiles*, chez Eug. Figuière.

PAUL ANDRÉ : *Jan Moerloose, flamingant*, roman de mœurs belges, chez Eug. Figuière.

JOSÉ HENNEBICQ : *Une nuit à Ispahan*, pièce en un acte, chez Eug. Figuière.

JOSÉ HENNEBICQ : *Le Pardon*, comédie en un acte, chez Figuière.

GEORGES RODENBACH : *Le Rouet des Brumes*, nouvelle édition de contes, chez Eug. Fasquelle.

LE PRINCE DE LIGNE : *Mes adieux à Belœil*, poème, édition du Centenaire, à l'Association des Ecrivains Belges.

VICTOR CLAIRVAUX : *La Gloire de Paladane*, roman, chez Eug. Figuière.

EMILE VERHAEREN : *Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs, Les Apparus dans mes Chemins, Les Villages illusoires, Les Vignes de ma Muraille*, aux éditions du *Mercure de France*.

STÉPHANIE CHANDLER : *Rabindranath Tagore*, étude critique, chez Weissenbruch.

JULES LECLERCQ : *Les Splendeurs des Chemins*, poèmes des pays lointains, chez Lemerre à Paris.

MARIE VAN ELEGEM : *Au Large*, poèmes, aux éditions de la *Belgique artistique et Littéraire*.

CAROLA ERNST : *L'Hymne à la Joie*, essais, chez H. Lammertin.

LUCIEN SOLVAY : *Le Calvaire du Bonheur*, roman de mœurs bruxelloises, chez H. Lamertin.

EMILE POLAK : *Les Sentiers du Silence*, poèmes, chez Eug. Figuière.

PAUL HYMANS : *Portraits, Essais et Discours*, chez Lamertin.

H.-J. PROUMEN : *La Pétaudière*, roman de mœurs colégiennes, chez Eug. Figuière.

GUSTAVE BORGÈRES : *La Nuit d'Ortygie*, aux éditions de la *Belgique artistique et Littéraire*.

IWAN GILKIN : *Anthologie*, avec introduction biographique, à l'Association des Ecrivains belges.

MARCEL VAUTHIER : *L'Evolution des Associations et des Institutions*, aux éditions de l'Institut de Sociologie Solvay.

CHARLES FORGEOIS : *Poésies, Du Charme au Larme*, Pages d'Album, Fantaisies, aux éditions de l'Essor.

GEORGES VERDAVAINNE : *Edwin Ganz*, étude biographique illustrée, aux éditions du Home.

MAX DEAUVILLE : *Le Métier d'Homme*, roman, chez Calmann-Lévy.

L. DUMONT-WILDEN : *L'Esprit européen*, essais, chez Eug. Figuière.

L. AUBRION : *Nobles folies*, poèmes, chez Wauthy à Verviers.

FRITZ DES TILLEULS : *Contes des Tropiques*, histoires congolaises, à l'Association des Ecrivains belges.

FRÉD. DENIS : *Chansons de bonne volonté*, poèmes, chez l'auteur.

CH. DELCHEVALERIE : *Images fraternelles*, impressions et croquis rustiques illustrés par Aug. Donnay, aux éditions de Wallonia à Liège.

L.-M. THYLIENNE : *L'Amour captif*, poème dialogué en un acte, chez Lamberty.

MAUR. CHOMÉ : *Cours de Diction*, chez Alb. Dewit.

ALICE COLLIN : *Contes Bleus*, préface de Maur. des Ombiaux, chez Eug. Figuière.

CAMILLE MATHY : *Chansons plutôt philosophiques*, poèmes chez Mayolez.

JEAN DE BOSSCHÈRE : *Max Elskamp*, essai, à la Bibliothèque de l'Occident à Paris.

EUG. GILBERT : *France et Belgique*, Etudes littéraires, préface de René Bazin, chez Plon-Nourrit.

LES THÉÂTRES. — Le Festival Wagnérien, puis quatre représentations de Sarah Bernhardt et de sa compagnie à la Monnaie, et, aux Galeries, l'exhibition de Réjane dans un agaçant mélo patriotard, terminèrent définitivement la saison théâtrale. Aux habitués chanteurs puissants d'Outre-Rhin, un public d'enthousiastes admirateurs du Ring renouvela le succès de chaque année. Pour certains il était mérité; il le fut surtout pour l'harmonieux et impressionnant ensemble de ces représentations fidèlement baignées dans l'atmosphère bayreuthienne.

Quant à Sarah elle fut émouvante, déconcertante, admirable. Ce phénomène d'éternelle jeunesse est sublime et pathétique... Mais *Jeanne Doré* de M. Tristan Bernard est une macabre histoire banale et plate dont ferait bien de s'emparer le cinéma pour en délivrer le théâtre. Heureusement il y avait *Phèdre*... Et ce fut un enchantement.

A l'Alhambra, M. Antoine sacrifie au drame populaire, la *Loi de Pardon*, probe pièce défendant avec adresse une thèse généreuse n'ayant pas eu l'heur d'attirer la foule. C'est *Prostituée* qui, une fois de plus, à la grande vogue.

A la Gaité, au Vaudeville, à l'Olympia, on reprend, devant des auditoires qui s'en amusent de tout cœur, les joyeuses facéties du répertoire burlesque.

Ailleurs on joue la revue marollienne et déshabillée, ou bien on double le cap de la 500^e avec les parodies bruxelloises d'où est sortie la célébrité de MM. Zoetebeek, Zonneslag et tutti quanti.

Luna Park enfin a rouvert son Music-Hall et les amateurs de danses, d'acrobatie, de clowneries, de prestidigitations ou de romances, y trouvent ample moisson quotidienne d'émotions fortes, d'étonnement ou de plaisir agréablement aguiché. Un ballet russe y vient danser de prestigieuse sorte en des décors impressionnants.

★ ★

ACHATS. — Le groupe de petits tableaux du peintre Lucien Frank, acquis par l'Etat à sa dernière exposition du Cercle Artistique, vient d'être admis par la commission du musée à figurer au musée de Bruxelles.

★ ★

GALERIE GEORGES GIROUX. — Exposition d'œuvres de sculpture et de peinture du Salon des Artistes indépen-

dants de Paris. Du 16 mai au 7 juin.

Voici la liste des exposants :

Archipenko, Assier, Autran, Bailly, Béchét, Billette, Boyd, Bridge, Bruce, Broye, Castelucho, Chalgall, Chapchal, Chapuis, Charmy, Chirico, Cousturier, Csaky, Dannenberg, Deltombe, Dupont, Ekegardh, Ekster, Ferrah, Fornerod, Hagedorn, Harrison, Hewitt, Klingsor, Koschinsky, Kremen, Kristians, Lafourcade, Laurens, Lotirons, Mérida, Metzinger, Nadelman, Nam, Ottmann, Parent, Paviot, Perrot, Peské, Picabia, Puech, Reymond, Rivera. Rougeot, Sivade, Sue, Tarkhoff, Valtat, Verdilhian, Villon, Waroquier, Zinet, Bouche, Sainte-Claire-Deville, Mérodack-Jeaneau-Saint-Point, Roosevelt, Hayden.

* * *

EXPOSITION GÉNÉRALE DES BEAUX-ARTS (Salon Triennial). — Palais du Cinquantenaire. Tous les jours de 10 h. à 5 1/2 heures.

* * *

NOS COMPOSITEURS A L'ÉTRANGER. — Un de nos jeunes concitoyens, M. F. Bouserez, fils du virtuose et professeur réputé, vient de faire représenter à Rouen, avec un succès marqué, un drame lyrique en 3 tableaux écrit par lui sur le poème transposé pour la scène : *Le Fléau* de Emile Verhaeren.

M. Bouserez a également en musique et fera représenter l'hiver prochain le *Philippe II* du grand poète.

* * *

RÉCITAL D'OEUVRES D'HENRI THIÉBAUT. — Nous rendrons compte du brillant récital d'œuvres, pour la plupart inédites, du compositeur Henri Thiébaud, qui vient d'être donné le 28 mai, avec un grand succès à l'Institut des hautes études musicales d'Ixelles par Mme D. Cousin, pianiste avec le concours de Mlle Mina Demanet, cantatrice.

* * *

CONTES ET PARABOLES. — Sous ce titre, Mme Marie Vessélovski et M. B. Kariakine viennent de faire paraître à Moscou un recueil anthologique de traductions des meilleurs contes de Frans Hellens.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

LÉON BOURGEOIS : *La Politique de la Prévoyance Sociale* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce livre présente, à l'heure actuelle, un intérêt exceptionnel. C'est un recueil de discours, prononcés de 1889 à 1914, mais une même pensée se retrouve à toutes les pages : organisation du travail, lutte contre les maux sociaux : taudis, tuberculose, alcoolisme, invalidité, vieillesse; toutes les questions y sont étudiées au nom d'une même doctrine, celle de la solidarité sociale; les solutions proposées découlent toutes d'une même méthode, celle de la prévoyance substituée à l'assistance, de l'association mutuelle substituée à la lutte des individus et des classes.

De toutes ces études se dégage la volonté persistante de préparer une organisation plus humaine, plus juste de la société; un même idéal les inspire et les éclaire : réaliser, suivant le mot qui les résume, la vie supérieure de l'humanité.

Chez Ollendorff.

PAUL FÉVAL FILS : *Le Fils de d'Artagnan* (un vol. in-18 à fr. 2.) — Si vous saviez la somme considérable de coups d'épée, de pistoletades, d'enlèvements, de mariages secrets sans compter les galopades effrénées et les complots contre la sûreté de l'Etat et contre celle du Roi-Soleil qui la personnifiait, si vous saviez dis-je, la quantité d'émotions délicieuses que Georges d'Artagnan, le fils de l'Autre, peut vous procurer pour la modique somme de deux francs, quarante sous, en bon français, vous ne feriez qu'un bond chez votre libraire et vous ne fermeriez guère le volume (quatre cent soixante dix-huit pages) avant d'avoir vu l'épée de Georges plongée jusqu'à la garde dans la poitrine du traître baron de Souvré.

JULES CASE : *Le Salon du Quai Voltaire* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Sous couleur de roman ou, moins prétentieusement de simple récit, le *Salon du Quai Voltaire* tend à faire revivre devant nos yeux, le monde politique et la gent littéraire de la période 1880-1890. Vous verrez passer, dans ce livre, toutes les célébrités de la plume et de la tribune sous les présidences Grévv

et Carnot et avec eux défilèrent tous les scandales de l'époque. Un petit jeu que je vous conseille, c'est de tâcher à mettre des noms sur toutes ces figures. Il est peut-être fatigant, mais il récrée tout de même.

Chez Perrin et C^{ie}.

GUST. DE RUDDER : *Le Peintre Pierre de Coninck et ses Amis* (un vol. in-8 ill. à fr. 7.50). — C'est la vie d'un peintre et la peinture d'une vie. Le biographe révèle le noble idéal d'un artiste qui s'est fait le poète des idylles naïves, le barde des populaires légendes. Nous apprenons à bien connaître un des membres les plus brillants de la pléiade de peintres qui, pendant les 50 dernières années, apparaissent avec la diversité intéressante de personnalités de premier plan.

Chez Plon Nourrit et C^{ie}.

JEAN RAMEAU : *Le Fuseau d'Or* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans les Cévennes, là-bas, une dentellière jolie et gracieuse, Joséphine Saudroz, autrement dite Joselotte, vit heureuse, aimée d'un brave garçon, Joselou, qu'elle épousera bientôt. Passe un parisien, un peintre riche, fils d'un marchand de dentelles qui s'éprend de la petite et l'emmena à Paris, où son costume pittoresque attire les clients dans les magasins du papa. Joselou désespéré accourt aussi à Paris. Il s'y engage comme maçon et se laisse choir d'un troisième étage. Il compte bien mourir et le montant de l'assurance rendra Joselotte riche, elle retournera au pays et échappera ainsi à son peintre. Mais Joselou guérit, par miracle, et Joselotte comprenant qu'elle a fait fausse route, l'épouse. Ils auront beaucoup d'enfants... Voici donc un beau livre de plus à l'actif de M. Jean Rameau.

PIERRE LIHANDE : *Mirrentchu* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — En terre basquaise, subsiste toujours l'antique coutume du majorat, laquelle permet au père, en sa qualité de législateur domestique, de léguer librement son bien à l'un de ses enfants, institué héritier et successeur, tandis que les autres, filles et garçons, s'en vont chercher fortune ailleurs. Cette tradition de la terre ne va pas toujours, surtout en nos

BIBLIOGRAPHIE

temps égalitaires, sans difficultés et puis, les gros capitalistes sont là qui viennent tout déranger en achetant, un à un, les petits domaines familiaux. C'est à l'un de ces petits drames campagnards que ce roman, d'une belle tenue littéraire et d'une grande élévation de pensée nous fait assister.

—
JEAN DE LA BRÊTE : *L'Aile blessée* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Les jeunes filles salueront avec joie l'apparition d'un nouveau livre dû à l'heureux auteur de *Mon Oncle et mon Curé*, car il est naturellement de ceux qu'elles éprouvent un vrai plaisir à lire — sinon ce ne sont pas d'authentiques jeunes filles — et de ceux que l'on peut sans crainte laisser entre leurs mains. Non point tant parce que Mme Jean de la Brête évite les détails qui pourraient ternir leur pureté ou les situations trop passionnées, mais parce qu'avec la sentimentalité et l'idéalisme nécessaires pour intéresser un public dont elle connaît à fond la psychologie, elle met ses héroïnes et partant ses lectrices en face des réalités de la vie, elle tâche à leur enlever l'excès d'illusions que toute âme neuve porte forcément en soi. L'aventure de Paula Gerbert, est, à ce point de vue, un nouveau petit chef-d'œuvre à ajouter aux autres.

—
V. GIRAUD : *Joubert* (un vol. in-18 à fr. 1.50). — Dans la belle collection de classiques, dirigée par M. Fortunat Strowski, M. Giraud publie la monographie de Joubert, à qui l'élite des gens de goût et d'expérience souriante fait en ce moment un renouveau de succès. Elle réunit, sous une forme attirante, les enseignements les plus clairs et les plus décisifs qui ressortent de la vie de ce philosophe optimiste, qui suggère si fortement la nécessité de « vivre et de mourir aimable, si on le peut »; le sobre tableau de ses amitiés illustre la définition exacte de ce qu'il dut à l'influence directe des encyclopédistes, les détails les plus significatifs de son existence intérieure.

—
H. DE CURZON : *La Musique* (un vol. in-18° à fr. 1.50). — La musique avait sa place indiquée dans une collection qui telle la « Bibliothèque française », visait à résumer en traits sobres et définitifs la personnalité de nos grands écrivains et l'essence de leurs œuvres. M. de Curzon a donc réuni et rapproché, en suivant l'or-

dre chronologique, les textes littéraires, lyriques ou même symphoniques, qui ont marqué l'union intime de cet art avec la poésie ou le théâtre. Il a fait un livre vraiment original et qui rend accessible à tous un des côtés les plus intéressants de la sensibilité française.

Chez Arthème Fayard et C^{ie}.

J.-DELORME-JULES SIMON : *Soldat* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Je ferme ce livre, écrit par une femme — et ce n'est pas ce qu'il a de moins surprenant — en proie à une émotion très vive, mais nullement affaissante, une émotion singulièrement réconfortante, au contraire. Sur une affabulation attachante et suffisamment sentimentale pour retenir, jusqu'au bout l'attention et l'intérêt, Madame J. Delorme-Jules Simon a brodé une étude très substantielle et parfaitement compréhensive de la situation faite à l'officier dans les armées modernes, des hautes qualités de science, d'abnégation et de philosophie que doit posséder celui auquel échoit la mission de doter son pays d'hommes capables de le défendre.

—
J. DELORME-JULES SIMON : *A l'Ombre du Drapeau* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans la même note que le précédent lequel fut inspiré par la quasi persécution dont l'armée française eut à souffrir, après l'Affaire Dreyfus, de la part de politiciens avancés et tracassièrement soupçonneux, le nouveau et très beau roman de Madame J.-Delorme-Jules Simon, est un cri de réprobation contre la cession d'une partie du Congo à l'Allemagne à la suite d'Agadir. Les succès français au Maroc venant compenser le pénible sacrifice, le volume se termine sur une pensée d'espoir enthousiaste en le renouveau patriotique qui s'est emparé de la France.

Chez Ed. Mignot.

NONCE CASANOVA : *Le Vieux Cœur* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Au village de Bou-Djaïa, sur la route de Laghouat, vit un vieil homme doux et chaste, un homme qui ne connaît pas le mal. Larbi ben Douès finit ses jours aimé des siens et de Dieu, dont il suit ponctuellement la Loi. Il voit danser, un soir, la belle Slougnia, une femme de la tribu des Ouled-Nails et c'en est fait de son calme comme de sa piété. Il se dérange, le vieux ! Il goûte même une sorte de bonheur fratelaté jusqu'au moment où, son dernier douro s'évapore avec Slougnia...

Inutile d'énumérer les qualités d'un livre de M. Nonce Casanova dont le beau talent s'adapte si merveilleusement à tous les sujets.

Chez Nelson.

M^{me} DE LA FAYETTE : *La Princesse de Clèves* (un vol. in-12, relié à fr. 1). — *La Princesse de Clèves*, le premier des romans modernes, rencontre aujourd'hui un succès qui serait une preuve de goût de nos contemporains pour l'analyse morale, et la manifestation d'un retour vers l'art classique. Il montre que des êtres d'élite, s'inspirant de ce que l'honneur a de plus élevé, peuvent se raidir contre les faits et les passions et s'exalter jusqu'à une vertu héroïque. Ce chef d'œuvre classique avait sa place dans la précieuse Collection Lutetia de la maison Nelson.

PIERRE LOTI : *Jérusalem* (un vol. in-12, relié à fr. 1.25). — « Mon livre ne pourra être lu que par ceux qui se meurent d'avoir possédé et perdu l'Espérance Unique; par ceux qui, à jamais incroyants comme moi, viendraient encore au Saint-Sépulcre avec un cœur plein de prière, des yeux pleins de larmes, et qui, pour un peu s'y traînaient à deux genoux ». Ainsi s'exprime l'auteur au début d'un de ses livres les plus attachants, les plus émouvants, qui va connaître la grande popularité grâce à son édition dans la coquette collection Nelson.

Chez Figuière.

M. ROGNAT : *Les Instants* (un vol. in-16 à fr. 5). — L'auteur évolue de la sensualité au mysticisme, sur l'aile de l'Amour et de la Foi. Mais son besoin de croire est instinctif comme son besoin d'aimer. C'est en quelque sorte un désir qui chante. Il chante ses rêveries, ses passions et ses doutes. Ces poèmes sont représentatifs de la soif d'idéal qui altère la génération nouvelle.

HENRI GOUTIER : *Epigrammes* (Une plaquette à fr. 3.50). — « Courte pièce de vers d'intention satirique qui se termine généralement par un trait piquant ». Grave définition dont s'est inspiré l'auteur pour utiliser, parfois à ses dépens, parfois aux dépens du prochain, sa verve malicieuse et champenoise. Lecteur souris et pardonne! Au demeurant lecture très agréable qui fera sourire pour sa finesse et pardonner pour son esprit.

Chez Garnier, frères.

A.-P. GARNIER : *La Geste de Jehanne d'Arc* (un vol. in-16 à fr. 2). — Pieusement, tendrement, le poète s'est fait l'âme d'un témoin du grand drame héroïque; il a condensé ses émotions au jour le jour en une suite de beaux sonnets. C'est un touchant hommage rendu à la Sainte de la Patrie française.

Chez Bernard Grasset.

JOSEPH-BOUZINAC CAMBON : *Marie de Mireuil* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — De bonne noblesse, née dans l'opulence et élevée dans une fête perpétuelle, *Marie de Mireuil*, l'héroïne touchante de M. Bouzinac Cambon tombe subitement dans la gêne, puis dans la misère. Toute sa longue vie, de vingt à soixante-dix ans, est pleine à déborder de soucis matériels aussi bien que moraux. Toujours, elle conserve sa fierté aristocratique, un optimisme souriant et une candeur indestructible que les pires déboires ne peuvent entamer. Les quelques trois cents pages de ce livre, qui ne prouve pas grand chose comme toutes les œuvres plus proches de la vérité que de la littérature, sont le développement de cet étrange caractère de femme, mélange de puérité et de rare énergie.

LOUIS HELLEN : *Carnaval* (un vol. in-18° à fr. 1). — Le roi Mirandole, roi de Carnaval, compagnon de plaisir de nos amis Polichinelle, Arlequin, Pierrot et autres personnages de la comédie bergamasque, a pris pour femme la Comète de l'année. La nouvelle reine, un peu fée, comble la Cour de présents. Arlequin reçoit quatre femmes, des plus belles, mais il les dédaigne pour souffler à Pierrot, l'éternel poète, amant de la lune, sa Colombine. Il est aidé en cela par Méphisto à la confusion duquel tourne l'aventure, après les péripéties que vous devinez, mais qui vous récréeront pourtant, car ces trois actes sont lestement enlevés.

MAX CONSTANT : *La Coûteuse Victoire* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Jeune fille très moderne, Esther Perceval est interne des hôpitaux et, bien que riche, résolue à se faire de la médecine une carrière. Un soir on lui apporte, mourant, le lieutenant du Verdier, l'os frontal brisé par un caillou prolétaire et conscient. Elle vous trépane le dragon le plus proprement du monde, s'éprend de lui et... réciproquement.

BIBLIOGRAPHIE

C'est là que les difficultés commencent : du Verdier est catholique et n'admet pas qu'une femme travaille. Esther est religieuse et tient dur comme fer à la médecine. Alors, le mariage ne se fait pas et l'officier va se faire recasser la tête au Maroc. Vaincue, cette fois, Esther abandonne tout pour se consacrer à la mère de celui qu'elle aime... La religion et la tradition ont remporté là une *Coûteuse Victoire*.

HENRY BARBY : *La Guerre Serbo-Bulgare, Brégalnitsa* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est un tableau complet de la guerre effroyable qui mit aux prises les alliés de la veille à la suite de l'agression bulgare, tableau tracé d'une main sûre et fidèle par un publiciste d'une sagacité supérieure et que le désir de renseigner poussait en avant, quelquefois même jusqu'aux points les plus d'épée distribués sans parcimonie pour regarder et décrire de plus près le champ de mort.

RENÉ LA BRUYÈRE : *ces Messieurs de Julhiac Le Coq* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — *Haut Juché, Juche le plus haut*, la claironnante devise des Julhiac le Coq se justifie tout au long de l'histoire de ces deux frères. L'aîné, Gaspard, bel homme de guerre, un peu don Quichotte, beaucoup Cyrano de Bergerac, frondeur enragé, féru d'épée, distribués sans parcimonie pour l'amour de son Roi et de Mademoiselle de Boscammant. Le cadet Henry, homme de science, redore leur blason à tous deux, en fabriquant la désormais fameuse eau de vie de Cognac. Et puis, lisez ce beau roman, vous n'aurez mie à la regretter.

ROBERT DE JOUENEL : *La République des Camarades* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — « Vous avez assisté aux grands débats parlementaires, voici comment on les prépare. Vous vous êtes prononcé sur des programmes politiques, regardez maintenant comment on les élabore. Vous avez lu des journaux, venez voir comment on le fait. Vous vous êtes émerveillé devant la solennité des audacieux, accompagnez-nous dans la chambre du Conseil. Vous avez vu passer des ministres dans la gloire des comices agricoles, contemplez-les maintenant dans le secret de leur cabinet ».

Ces quelques lignes, extraites des pages liminaires de la *République des Camarades*, vous diront assez la nature ainsi que

la portée de la satire spirituelle, mordante et de brûlante actualité que le journaliste de race qu'est M. Robert de Jouvenel vient de publier.

HENRI BACHELIN : *L'Héritage* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Louis Vaneau a conquis à onze ans son brevet élémentaire. C'est un enfant bien doué qui, selon l'expression populaire, « apprend tout ce qu'il veut ». Ses parents, pauvres journaliers, se soignent aux quatre veines et le poussent jusqu'au baccalauréat. Mais Louis est un doux, un poète, inapte donc aux réalisations. Né dans le dénuement, toute sa vie s'écoulera dans l'ombre et la médiocrité de tâches machinales. Epris d'idéal et d'amour, il se fait rouler par une minidette et il épouse sa cousine, une brave petite femme, mais prosaïque à l'excès. Cette mélancolique aventure se lit avec intérêt, car M. Henri Bachelin l'a écrite en artiste.

MARIE DAUPRAT : *Un amour absolu* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est l'histoire d'une jeune fille, Hélène Carville, qui, séparée de son fiancé lequel s'en va chercher gloire et fortune aux Colonies, se consacre à l'éducation d'un neveu. Le fiancé en question reste trois ans sans donner de ses nouvelles et, lorsqu'il revient, Hélène le repousse, malgré l'amour qu'elle lui a gardé fidèlement. Lui cependant parvient à la reconquérir et on peut supposer qu'ils seront immensément heureux, bien qu'il soit permis d'en douter en raison du caractère entier et volontaire attribué à chacun des héros. Peut-être l'auteur nous les montrerait-il plus tard mariés et alors nous saurons... Nous ne demanderons du reste pas mieux que de lire un nouveau roman aussi aimablement sentimental.

JEAN RENAUD : *Mirages d'Exil* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur de ces notes d'Extrême Orient s'est déjà fait connaître par quelques œuvres du meilleur aloi : *Ames de Rêtraités, Les Héroïques Fri-pouilles, Les Juféronds, les Errants*, dont il fut dit ici tout le bien qu'il en fallait penser. Aujourd'hui, aide de camp du gouverneur général de l'Indo-chine, il a accompagné ce haut fonctionnaire en tournée d'inspection et les descriptions prestigieuses qu'il en a rapportées, ses récits qui donnent le frisson font souhaiter que M. Jean Renaud ait encore d'autres missions à remplir qui lui inspirent des livres d'une valeur aussi haute que ses *Mirages d'Exil*.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

PLACE DE LA LIBERTÉ, 5, BRUXELLES

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ M. Edouard Denis est remplacé comme administrateur des *Tramways de Taschkent* par M. François Empain.

❖ M. Rochez a été élu administrateur des *Tramways de Catane*, pour remplacer M. Henri Urban.

❖ A la *Société Financière de Transports*, c'est M. Théodore Verstraeten qui succède à feu M. Fris.

❖ Nous enregistrons avec regret le décès de M. Lucien Van de Vin, officier de l'ordre de Léopold, directeur de la *Banque Nationale de Belgique*, membre du *Conseil Colonial*, qui fut autrefois Directeur de la Caisse de Reports et de la Société Belge de Crédit Industriel et Commercial.

C'est M. Hautain qui le remplace à la *Banque Nationale*. Il a fait sa carrière au service de la Banque Nationale, comme agent à Philippeville, puis à La Louvière, pour devenir ensuite membre du Comptoir d'Escompte de la Banque Nationale à La Louvière; il jouit d'une grande autorité dans le monde industriel.

ÉCHOS FINANCIERS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les émissions de la *Banque de Bruxelles* et de la *Société Financière de Transports* dont ils trouveront plus loin les prospectus.

Banque de Paris et des Pays-Bas.

Les résultats obtenus en 1913 sont sensiblement supérieurs à ceux du précédent exercice; en effet, le total des produits bruts s'est élevé à 25.069.466 francs, contre 20.195.060 fr., en 1912.

L'assemblée a décidé d'affecter une somme de 6.702.248 fr. aux amortissements des valeurs en portefeuille; après déduction des charges, le bénéfice net ressort à 14.420.810 fr., contre 16.241.699 fr., l'an dernier, auquel il y a lieu d'ajouter le solde reporté de l'exercice précédent, soit 15.836.432 fr., contre 14.178.066 fr.; le dividende sera maintenu à 75 francs par action, sur lesquels 20 francs ont été déjà payés.

Société Parisienne pour l'Industrie des Chemins de fer et des Tramways Electriques.

Les résultats obtenus pour l'exercice écoulé sont sensiblement équivalents à ceux de l'année 1912.

Les bénéfices bruts atteignent fr. 3.599.530.57 contre fr. 3.623.080.92 antérieurement. Déduction faite des frais généraux et amortissements, le bénéfice net s'établit à fr. 3.300.017.90 au lieu de 3 millions 315.418 fr. 59 c. Après l'addition du report précédent, le solde disponible s'élève à fr. 3.481.381.62.

Voici la ventilation de ce solde bénéficiaire comparée avec celle de 1912 :

	1913	1912
Réserve légale fr.	165.000,89	165.770,63
Dividende aux actions	2.734.984,—	2.729.102,63
Dividende aux parts	333.333,33	333.333,33
Conseil d'administration	(58.278,15)
Président et administrateur délégué	(85.106,38	21.192,05)
A reporter à nouveau	162.957,02	181.363,92
	<hr/>	<hr/>
	fr. 3.481.385,62	2.489.040,81

En conséquence, le dividende des actions est de 15 francs, et celui des parts de fr. 13.33, comme l'an dernier. Les actions non libérées reçoivent fr. 7.50.

Au bilan arrêté au 31 décembre 1913, le compte « Portefeuille » se présente en augmentation de fr. 3.100.916.42 et se trouve porté ainsi à 41.881.688.73 francs.

Cette augmentation a pour cause la part qu'a prise la société dans la souscription d'actions de priorité « Chemins de fer Economiques du Nord », d'actions et parts bénéficiaires « Société Industrielle d'Electricité pour la Russie », et des « Forges et Ateliers de Longueville » et d'actions nouvelles « Electricité et Gaz du Nord ». Les évaluations sont faites comme habituellement avec modération et sans qu'il soit tenu compte des cours de la Bourse à fin d'année.

Métropolitain de Paris.

Les bénéfices nets obtenus par cette Société, au cours de l'exercice 1913, sont très sensiblement égaux aux précédents, qui s'élevaient à fr. 8.703.359.10. Ils atteignent, en effet, fr. 8.610.665.74. Si l'on ajoute à ce montant le report bénéficiaire antérieur, 769.876.44 contre 847.942.58, le solde créditeur s'élève à 9.380.542.18 contre 9.551.301.68 pour l'exercice 1912. Ces résultats, que l'on peut tenir pour très satisfaisants, si l'on considère que les produits divers ont subi un fléchissement de 1.079.106 francs à 1.022.546 fr., permettent le maintien du dividende à son chiffre précédent de fr. 21.50 par action.

Il y a lieu de faire remarquer qu'en raison de l'accord intervenu avec la Ville, le compte des recettes a été diminué des recettes provenant de la ligne n° 8, laquelle a été exploitée pour le compte de la ville durant les derniers mois de l'exercice écoulé. Il en résulte qu'une somme de de 847.014.72 a été diminuée des revenus de la compagnie ; les recettes de cette ligne figureront au compte de la compagnie, pour l'exercice 1914. Signalons que la redevance à la ville s'est élevée à 17.539.729 francs contre 17.797.954 en 1912.

Au bilan, le disponible « Caisse et Banques » passe de 7.9 millions à 20.6 millions. Les comptes de premier établissement figurent pour 198.663.245.94, ils se sont accrus pendant le cours du dernier exercice de 11.992.405.70 francs. Le capital-obligations s'inscrit pour 124.999.415 fr. contre 100.119.105. L'ensemble des réserves et fonds de prévoyance dépasse 10.6 millions ; ils n'atteignaient que 9 millions à fin 1912. La situation de trésorerie reste très satisfaisante.

Chemins de fer Economiques.

La Société Générale de Chemins de fer Economiques tire la plus grande partie de ses bénéfices des revenus de son portefeuille. Les entreprises dont elle possède des titres ayant donné des résultats à peu près analogues aux précédents, les bénéfices en résultant pour les Economiques sont sensiblement équivalents à ceux de l'an dernier. En effet, les profits de l'exploitation directe des lignes de la société se chiffrent par fr. 782.344.04, contre fr. 816.405.15 ; les revenus sur portefeuille atteignent 2.175.770 fr. 75, au lieu de 2 millions 069.133. fr. 87, soit ensemble fr. 2.958.114.79, contre 2.885.539 fr. 02.

Mais la société a réalisé un bénéfice supérieur sur titres et participations ou 474.548 fr. 50, contre fr. 287.801.85 en 1912, et les intérêts, escomptes, commissions et divers ont produit fr. 184.778.42.

Dans ces conditions, déduction faite des intérêts obligataires, frais généraux et amortissements, et après addition du report antérieur, la société obtient un bénéfice net disponible de fr. 2.664.584.57, supérieur de plus de 400.000 francs au précédent.

Voici, du reste, les chiffres des deux derniers comptes de profits et pertes :

AVOIR	1918	1912
Solde de l'ex. préc.	44.400.06	59.294.95
Bénéfices d'exploitat. des lignes de la soc.	782.844.04	816.405.15
Rev. des titres en portefeuille en particip. ou en synd.	2.175.770.75	2.069.183.87
Bénéfices sur titres et particip.	474.548.50	287.801.85
Intér., escompte, commissions et charges divers	184.778.42	—
	<hr/>	<hr/>
Fr.	3.611.881.77	3.292.185.82

DOIT

Intér. aux port. d'obl.	649.077.42	671.780.67
Frais gén. et d'adm.	275.058.85	264.747.24
Assur., contrib. et taxes	—	3.678.24
Amortissements	28.165.98	25.765.91
Intér., escomptes, commissions	—	—
Change et divers	—	72.621.88
Solde en bénéfice	2.664.584.57	2.198.546.88
	<hr/>	<hr/>
Fr.	3.611.881.77	3.292.185.82

Répartition :

1 ^{er} dividende de 5 p. c. :		
a) aux 64.000 act. anc.	800.000.00	800.000.00
b) aux 32.000 act. nouv. 12.50/8	198.888.88	—
10 p.c. de l'excéd. au conseil d'administ.	159.580.12	125.025.14
Aux commissaires	16.024.78	18.121.18
2 ^e dividende de 7 p. c. :		
a) aux 64.000 act. anc.	1.120.000.00	1.120.000.00
b) aux 32.000 act. nouv. 17.50/8	186.666.67	—
Prov. pour patente de l'exercice	195.000.00	91.000.00
A reporter	58.929.67	44.400.00
	<hr/>	<hr/>
Ensemble	Fr. 2.664.584.57	2.198.546.88

Comme on le voit, les résultats acquis permettent de distribuer un dividende égal au précédent, soit 30 francs, à chacune des 64.000 actions anciennes.

Quant aux 32.000 actions nouvelles, dont l'émission a été effectuée le 27 mai dernier, elles ont à recevoir, conformément aux stipulations de l'avis d'émission, un coupon égal au tiers du dividende attribué aux titres anciens, soit 10 francs.

Financière de Transports et d'Entreprises Industrielles.

L'assemblée générale annuelle s'est réunie le 23 avril. Les bénéfices de l'exercice 1913, provenant des revenus sur titres et participations, intérêts, commissions et divers s'élèvent à 3.823.001 fr., en y ajoutant le report à nouveau de 1.070 fr., le crédit du compte de profits et pertes atteint 3.824.075 fr., dont il faut déduire 348.860 francs pour intérêts des emprunts par obligations, 283.613 fr. pour frais généraux et d'administration et 40.990 fr. pour amortissement sur mobilier; il reste un solde créditeur de 3.150.612 fr.

Voici comment s'exprime le Conseil d'administration dans son rapport :

La situation générale des marchés financiers, déjà peu favorable en 1912, s'est encore aggravée durant l'année 1913; ce malaise prolongé cause un sérieux préjudice au développement général des affaires et semble devoir en retarder encore la reprise, pourtant si impatiemment attendue.

Malgré ces circonstances, les résultats de l'exercice écoulé marquent un nouveau progrès de notre activité sociale : d'une façon générale, la situation des entreprises créées ou patronnées par nous s'est largement développée, la plupart d'entre elles ont pris, au cours de l'année, une nouvelle extension; en dehors de ces affaires anciennes, nous nous sommes encore intéressés à des entreprises nouvelles dans l'avenir desquelles nous avons pleine confiance.

Nous pouvons donc nous féliciter de l'augmentation de capital réalisée en 1913, car les fonds que cette opération a mis à notre disposition ont trouvé un emploi rémunérateur.

Nous vous proposons, pour l'exercice écoulé, la distribution d'un dividende de 12.5 p. c., soit fr. 62.50 aux 40.000 actions de capital, ce qui permet de répartir aux dixièmes de part de fondateur fr. 37.50.

Ce résultat vous paraîtra d'autant plus satisfaisant que, l'an dernier, le dividende avait été de 11 p. c., soit 55 fr. pour les actions de capital, les dixièmes de part de fondateur recevant fr. 22.50, et que notre capital a été, au cours de 1913, augmenté de 10.000 actions qui ont droit à l'intégralité du dividende comme les actions anciennes.

Le bénéfice distribué provient exclusivement du revenu des titres et participations, des intérêts sur les fonds placés et des commissions de construction allouées sur les travaux exécutés sous notre direction.

Les bénéfices sur réalisations n'interviennent pas dans le montant porté au crédit du compte de profits et pertes et ont été affectés complètement à des amortissements.

De même que dans les précédents rapports, le Conseil donne quelques renseignements généraux sur les sociétés filiales et les entreprises dans lesquelles la Société Financière possède des participations importantes.

La réunion du Consortium de Constantinople à laquelle assistaient les représentants des trusts et des banques intéressés, a eu lieu. Il aurait été décidé la constitution, dans la seconde quinzaine du mois prochain, d'une société anonyme belge, dont la dénomination n'est pas définitivement fixée.

Cette société serait créée au capital de 18 millions de francs représenté par 72.000 actions de capital de 250 francs et 72.000 actions de dividende sans mention de valeur; il serait créé en outre pour 18 millions de francs d'obligations 5 p. c.

Au fur et à mesure de la mise sur pied de la branche électricité et de l'entreprise du métropolitain, dont l'établissement est déjà décidé, le capital serait augmenté pour arriver à un chiffre imposant de cent millions peut-être, moitié actions, moitié obligations.

Electricité de Sofia et de Bulgarie.

Nous détachons du rapport établi par le Conseil d'administration, les lignes suivantes :

« La prolongation des guerres balkaniques, pendant la plus grande partie de l'année 1913, a apporté une perturbation profonde dans les recettes de notre entreprise. Après la conclusion de la paix et lorsque les opérations de démobilisation des troupes eurent été terminées, notre exploitation a repris rapidement une marche normale, et nous pouvons envisager avec confiance les perspectives de développement pendant l'exercice nouveau. »

Pour les trois dernières années, les recettes se décomposent comme suit : 1911, éclairage privé, fr. 738.348.95; éclairage public, fr. 151.731.88; force motrice, fr. 344.530.40. Total : fr. 1.234.691.23; 1912, respectivement, fr. 818.763.54, fr. 156.914.53 fr. 369.610.50; total ; fr. 1.345.288.57 ; 1913, respectivement, fr. 851.857.29 fr. 164.538.28, 343.101.24 fr.; total; fr. 1.359.491.81.

Les recettes totales ont été, pour ces trois années : 1911, fr. 1.234.691.23; 1912, fr. 1.345.288.57, et 1913, fr. 1.359.491.81.

Les bénéfices d'exploitation ont été, d'autre part, de fr. 815.960.91 en 1911; fr. 861.970.62 en 1912, et fr. 892.477.66 en 1913.

Notons encore que le nombre des abonnés a été de 4.280 en 1911, 4.784 en 1912, et 5.760 en 1913.

Le solde bénéficiaire de fr. 559.650.70 permet de proposer aux actionnaires la répartition des dividendes ci-après : à l'action de capital, fr. 42.50 ; à l'action ordinaire, 24 francs ; indépendamment des perceptions suivantes ; 85.000 francs pour remboursement de 170 obligations ; 64.000 francs pour remboursement de 128 actions de capital ; fr. 31.095.01 à la réserve légale ; 15.000 fr., provision pour impositions fiscales. Total : fr. 195.095.01. Les mêmes attributions comportaient, l'année précédente, fr. 189.172.32.

Eclairage Electrique de St-Petersbourg.

La marche favorable et progressive de la société a été exposée dans les termes suivants, par son Conseil d'administration :

« Le développement des opérations de notre Société s'est poursuivi au cours de l'année 1913 d'une manière très satisfaisante.

L'augmentation des recettes s'est chiffrée par fr. 631.743.95 et la majoration du bénéfice d'exploitation a atteint fr. 311.352.39. »

Le produit du portefeuille encaissé pendant l'année s'élève à 432.950 francs, en majoration de 106.800 francs sur le produit de 1912.

Détachons ensuite du rapport du Conseil les renseignements suivant concernant les divers services de l'exploitation :

« Station centrale. — A la fin de l'exercice 1913 nous avons installé une nouvelle turbine de 4.500 kilowatts de puissance, afin de faire face, avec une réserve nécessaire, à la demande toujours croissante d'énergie. La puissance totale de notre centrale s'élève actuellement à 18.460 kilowatts. Nous avons installé, en outre : une chaudière ayant une puissance horaire de vaporisation de 20.000 kil. avec foyers mécaniques, surchauffeur, économiseur et tirage artificiel, des tuyauteries de vapeur et d'eau pour la condensation, etc. Le coût de ces travaux s'est élevé à fr. 989.575.41.

Réseau. — A la fin des trois derniers exercices, la longueur totale du réseau a atteint : 1911, 425.914 mètres; 1912, 447.595 mètres, et 1913, 458.284 mètres. La société alimente un réseau total de 475 kilomètres.

Transformateurs. — La puissance totale en kilowatts des transformateurs en service se chiffre par 23.992, contre 21.364 en 1912 et 20.172 en 1911.

Abonnés. — Leur nombre atteint 31.793, contre 27.592 en 1912, 24.116 en 1911 et 7.635 en 1903.

Lampes et appareils raccordés. — 317.674 en 1913, contre 296.875 en 1912 et 274.147 en 1911. En ajoutant l'éclairage public équivalant à 2.909 hectowatts, on obtient un total général de 320.583 hectowatts raccordés.

La rubrique du bilan : réseau, éclairage public, transformateurs, compteurs, lampes à arc et divers, comporte pour l'exercice 1913 une majoration de fr. 608.789.73.

Signalons encore que, depuis l'année 1900, le coefficient d'exploitation s'est abaissé progressivement : 1913, 35.2 p. c. ; 1900, 80 p. c.

Le solde bénéficiaire, qui se monte à 3 millions 630.550 fr. 96, a permis la répartition des dividendes suivants : à l'action privilégiée, fr. 30.80; à l'action ordinaire, 52 francs; à l'action de jouissance, fr. 15.80.

Indépendamment de la somme de fr. 728.685.72, bonifiée à la ville du chef de la redevance sur les recettes, il a été retenu des bénéfices : 573.500 fr., amortissement de 1.147 obligations; 185.000 fr., amortissement de 740 actions privilégiées; 155.000 francs, amortissements divers; fr. 181.342.06 à la réserve légale; 704.500 francs, provision pour impositions fiscales. Total : fr. 1.799.342.06. Les mêmes attributions comportaient, l'année précédente, fr. 1.539.233.75, et en 1911, fr. 1.282.662.77.

Les dividendes seront payables à partir du 1^{er} juin prochain.

Les actions privilégiées, sorties au tirage, devront être présentées au siège social, 143, rue Royale, à Bruxelles, à partir du 1^{er} juin 1914, pour être remboursées au pair et échangées contre des actions de jouissance. »

Société Franco-Belge de matériel de Chemins de fer.

Nous apprenons avec un très vif plaisir que cette Société vient de recevoir la commande de 4 locomotives, 4 tenders ainsi que 60 wagons à haussette pour la Compagnie des Chemin de Fer du Bas-Congo; 15 locomotives gros type pour les Chemins de Fer du Central-Aragon, et 350 wagons pour l'Etat Egyptien.

Nous constatons donc que l'industrie Belge parfois décriée par nos nationaux est estimée par les étrangers à plus juste titre que le matériel allemand.

Société Générale de Sucrieries et Raffineries en Roumanie.

Cette compagnie convoquait ses actionnaires à assister à une assemblée générale extraordinaire le mardi 19 mai avec l'ordre du jour suivant ;

1^o Discussion d'un projet de participation de la société dans la constitution de « La Danubienne », sucrierie et raffinerie, société anonyme roumaine;

2^o A cet effet, augmentation du capital social de 4.500.000 francs par la création de 9.000 actions de capital nouvelles de 500 francs chacune et création de 9000 obligations nouvelles de 500 francs chacune;

3° Modifications aux statuts pour les mettre en concordance avec l'augmentation de capital et avec les nouvelles dispositions des lois coordonnées sur les sociétés commerciales, notamment aux articles 5, 12, 19, 20, 21, 23, 26, 28, 30, 33;

4° Suppression du chapitre VIII des statuts et des articles 37 et 38 qui le composent;

5° Pouvoirs à donner au conseil d'administration pour réaliser les décisions prises.

Pétroles de Tustanowice.

Les résultats de l'exercice écoulé font ressortir un bénéfice disponible de fr. 117.105.27, permettant l'attribution d'un dividende de 25 francs à l'action privilégiée et de fr. 4.15 à l'action de capital. On sait que l'action privilégiée a reçu un premier acompte de 12 francs le 29 décembre 1913.

Le compte de profits et pertes se présente comme suit :

DEBIT

Amortissement créance Deutsche Nafta	fr. 139.920.26
Amortissement sur mobilier	920.10
Amortissement sur partie, pétrolifères	5.598.89
Solde du compte frais généraux	3.349.69
Solde en bénéfice	117.105.27

Fr. 266.994.21

CREDIT

Bénéfice sur ventes de pétrole	fr. 266.994.21
--------------------------------	----------------

Répartition :

5 p. c. à la réserve légale	Fr. 5.855.27
1 ^{er} dividende aux actions privilégiées (12 fr. par titre)	30.000.—

Du solde :

50 p. c. au capital privilégié :	
10 p. c. pour amortissements d'actions privilégiées	4.062.50
10 p. c. au conseil général	4.062.50
80 p. c. superdiv. de 13 fr. par titre	32.500.—
50 p. c. aux actionnaires de cap. (fr. 4.15 pour titre)	40.462.50
A reporter au crédit des actions de capital	162.50

Fr. 117.105.27

Voici maintenant le bilan établi au 31 décembre 1913 :

ACTIF

Participations pétrolifères	Fr. 551.006.41
Amortissement	5.598.89

Fr. 545.407.52

Fonds publics		47.460.89
Débiteurs sur nantissements		362.882.40
Débiteurs divers		17.316.—
Caisse et banque en Belgique		4.288.14
Caisse et banque en Autriche		105.439.55
Pétrole en magasin		15.750.—
Mobilier	Fr.	921.10
Amortissement		920.10
		—————
		1.—
Cautonnements (gar. de gest.) (mém.)		—
Provision pour coupons n. 1 d'act. privil.		30.000.—
Deutsche Nafta	fr.	139.920.26
Amortissement		139.920.26
		—————
		—————
	Fr.	1.128.045.50

PASSIF

Capital représenté par :		
2.500 actions privilégiées;		
9.750 actions de capital;		
250 actions de jouissance		
2.000 parts de fondateur	fr.	1.000.000.—
Réserve légale		5.672.78
Administrat. (gar. de gestion) (mém.)		—
Exigible :		
Créditeurs divers		5.267.50
Profits et pertes		117.105.27
		—————
	Fr.	1.128.045.50

Compagnie Générale de Chemins de Fer Economiques.

Le dividende de l'exercice 1913 est fixé à 30 francs pour les actions anciennes et à 10 francs pour les actions nouvelles.

Il est payable à partir du 1^{er} mai, contre remise du coupon n° 34 pour les anciennes et du coupon n° 34 barré en rouge pour les actions nouvelles :

- A Bruxelles :
- A la Banque de Bruxelles;
- A la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Société Anonyme des Tramways de Turin.

Le dividende de l'exercice 1913 a été fixé à 16 fr.; il est payable à partir du 1^{er} mai, contre remise du coupon n° 6 de premier et de deuxième dividende ;

- A Bruxelles :
- A la Banque de Bruxelles;
- A la Banque de Paris et des Pays-Bas.

JURISPRUDENCE

Sociétés anonymes. — Droit des actionnaires de faire convoquer l'assemblée générale.

La *Chronique des Fonds Publics* relève une intéressante ordonnance du ff. de Président du Tribunal de commerce de Verviers dont voici la teneur :

Le Conseil d'administration et les commissaires d'une Société anonyme, dit l'article 73 de la loi sur les Sociétés, doivent convoquer l'assemblée générale sur la demande d'actionnaires représentant le cinquième du capital social. Le droit reconnu aux actionnaires par cet article est absolu. Un conseil d'administration saisi régulièrement de la demande prévue par le dit article ne peut s'abstenir d'y obtempérer en se retranchant derrière des raisons d'opportunité ou autres. Il n'a pas à apprécier les questions que les actionnaires désirent soumettre à l'assemblée. S'il en était autrement, le droit consacré par l'article 73 serait illusoire, car l'exercice de ce droit est ordinairement dirigé contre les administrateurs, qui ont presque toujours un intérêt personnel à l'entraver.

En cas d'urgence, le Président du Tribunal de Commerce est compétent pour condamner une Société et ses administrateurs à convoquer une assemblée générale extraordinaire réclamée dans les conditions exposées ci-dessus. Il peut, pour le cas où les administrateurs se refuseraient de se conformer à son ordonnance, désigner un tiers pour convoquer à leur place et présider l'assemblée.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. deux vol. gr. in-4^o de 2400 pages, reliure pleine toile. — Prix; 30 francs.

BANQUE DE BRUXELLES

constituée suivant acte reçu le 25 juin 1877 par M^e Léon-Philippe-Charles de Doncker, notaire ayant résidé à Bruxelles, publié au *Moniteur belge* le 1^{er} juillet 1877, sub. n^o 655 bis, et dont les statuts ont été modifiés par les assemblées générales extraordinaires tenues les 23 avril 1892, 23 avril 1896, 26 avril 1900, 24 avril 1902, 15 janvier 1912 et 23 avril 1914, suivant actes passés devant M^e Maurice-Auguste-Léon De Doncker, notaire à Bruxelles, actes publiés respectivement au *Moniteur belge* le 14 mai 1892, sub. n^o 1309, le 4/5 mai 1896, sub. n^o 1686, le 14/15 mai 1900, sub. n^o 2494, le 8 mai 1902,

sub. n° 2455, les 28 et 29/30 janvier 1912, sub n° 593, et le 8 mai 1914, sub n° 4050.

Siège social : 62, rue Royale, Bruxelles.

Capital : 30.000.000 de francs représenté par 60.000 actions de 500 francs.

Augmentation du capital social de 30.000.000 à 40.000.000 de francs, par l'émission de 20.000 actions de 500 francs nominal, moitié à céder contre apports et moitié à souscrire en numéraire, suivant décision de l'assemblée générale extraordinaire du 23 avril 1914.

La notice relative à cette émission, notice publiée conformément à l'article 36 de la loi sur les sociétés commerciales, a été insérée aux annexes du *Moniteur belge* du 10 mai 1914, sub. n° 4134.

Condition de l'émission des 10.000 actions à souscrire en numéraire.

Le prix d'émission des 10.000 actions nouvelles à souscrire en numéraire est fixé à 1.000 francs, payables comme suit :

- 1° 200 francs à la souscription, du 22 mai au 2 juin 1914 inclusivement, contre quittance;
- 2° 200 francs le 28 août 1914;
- 3° 300 francs le 31 octobre 1914;
- 4° 300 francs le 10 décembre 1914;

Total 1.000 francs.

Ces 10.000 actions nouvelles participeront, prorata temporis, au dividende de l'exercice 1914 et auront droit ainsi pour le dit exercice, au quart du dividende des actions anciennes; à partir de l'exercice 1915, elles participeront aux bénéfices au même titre que les actions anciennes, auxquelles elles seront en tout semblables.

Les souscripteurs recevront à la répartition, en échange de la quittance qui leur a été délivrée à la souscription, un certificat nominatif.

La prime de cinq cents francs par action, qui a pour objet d'établir autant que possible l'égalité entre les actions précédemment émises et celles dont la création est présentement décidée, sera affectée aux fonds des réserves, déduction faite des frais se rapportant à l'augmentation de capital et à l'émission.

Le souscription sera ouverte du 22 mai au 2 juin inclus, de 10 h. du matin à 3 h. de relevée, et jusqu'à midi seulement le samedi 23 mai.

A BRUXELLES : à la *Banque de Bruxelles*, 62, rue Royale, et en Province ;

A ANVERS : à la *Banque Centrale Anversoise*, 67, rempart Ste-Catherine;

A LIEGE : à la *Banque Liégeoise*, 34, rue de l'Université.

Les porteurs des 60.000 actions actuellement en circulation auront le droit de souscrire à titre irréductible à une action nouvelle pour six actions anciennes, sans délivrance de fractions.

Société Financière de Transports et d'entreprises industrielles

SOCIÉTÉ ANONYME

Constituée par acte passé devant M^e Maurice De Doncker, notaire à Bruxelles, le 21 février 1878, et publié aux annexes au *Moniteur belge*, du 9 mars 1898 (acte n^o 810); les statuts ont été modifiés par décisions des assemblées générales extraordinaires des :

26 avril 1900 (acte du notaire Poelaert publié aux annexes au *Moniteur belge* du 18 mai 1900, n^o 2583);

23 avril 1908 (acte du notaire De Doncker, publié aux annexes au *Moniteur belge* du 9 mai 1908, n^o 2856),

14 mai 1909 (acte du notaire De Doncker, publié aux annexes au *Moniteur belge* du 29 mai 1909, n^o 5371), et par décision du Conseil d'administration des :

28 janvier 1899 (acte du notaire De Doncker, publié aux annexes au *Moniteur belge* du 10 février 1899, n^o 545);

14 avril 1913 (acte du notaire De Valkeneer, publié aux annexes au *Moniteur belge* du 4 mai 1913, n^o 3236).

SIÈGE SOCIAL : 46-48, Rue de NAPLES, IXELLES-BRUXELLES

AUGMENTATION DE CAPITAL

L'Assemblée générale extraordinaire du 23 avril 1914 (procès-verbal du notaire De Valkeneer, publié aux annexes au *Moniteur belge* du 10 mai 1914, n^o 4135) a décidé de porter le capital social de :

20,000,000 DE FRANCS A 25,000,000 DE FRANCS

par la création et l'émission de 10,000 actions de capital nouvelles de 500 francs, valeur nominale, chacune, réservées exclusivement aux porteurs des actions de capital anciennes et des dixièmes de part de fondateur de la Société.

Ces actions nouvelles participeront, à partir du 1^{er} janvier 1914, aux bénéfices de la Société au même titre que les actions anciennes et auront droit par conséquent à l'entière part du premier dividende de 5 % ainsi qu'au superdividende à distribuer pour l'exercice 1914.

La notice relative à cette émission, notice publiée conformément à l'article 36 de la loi sur les sociétés commerciales, a été insérée aux annexes au *Moniteur belge* des 10 et 11-12 mai 1914, sub n^o 4136.

Droit de souscription par préférence

1^o Actions de capital. — Conformément à l'article 4 des Statuts sociaux, les porteurs des 40.000 actions anciennes auront le droit de souscrire, par préférence, les trois quarts des actions nouvelles, soit 7,500 titres; ce droit s'exercera à titre irréductible, sans délivrance de fractions, dans la proportion de 3 actions nouvelles pour 16 actions anciennes (soit 1 action nouvelle pour 6 anciennes; 2 nouvelles pour 11 anciennes; 3 nouvelles pour 16 anciennes, etc.).

Celles de ces 7,500 actions nouvelles pour lesquelles il n'aura pas été fait usage de ce droit de préférence seront réparties, au prorata du nombre de titre déposés, entre les porteurs d'actions anciennes qui auront déclaré souscrire au delà de leur quotité irréductible.

2^o Dixièmes de part de fondateur. — Conformément à l'article 4 des Statuts sociaux, les porteurs des 10,000 dixièmes de part de fondateur auront le droit de souscrire par préférence le quatrième quart des actions nouvelles, soit 2,500 titres; ce droit s'exercera à titre irréductible, sans délivrance de fractions, dans la proportion de 1 action nouvelle pour 4 dixièmes de part.

Celles de ces 2,500 actions nouvelles pour lesquelles il n'aura pas été fait usage de ce droit de préférence seront réparties, au prorata du nombre de titres déposés, entre les porteurs de dixièmes de part qui auront déclaré souscrire au delà de leur quotité irréductible.

CONDITIONS DE L'ÉMISSION

Le prix d'émission des actions nouvelles est fixé à 1,135 francs, payables comme suit :

A la souscription . . . 235 francs contre quittance ;
 A la répartition le 10 juin 1914 400 » » »
 Le 3 juillet 1914 500 » » remise du titre définit.
 Ensemble 1,135 francs. muni du coupon de dividende des exercices 1914 et suivants.

Le versement de 500 francs, exigible le 3 juillet 1914, pourra être retardé jusqu'au 1^{er} octobre 1914, mais il devra, dans ce cas, être augmenté des intérêts à 5 % l'an jusqu'au jour du paiement.

La souscription sera ouverte du 25 mai au 3 juin 1914 inclus, de 10 heures du matin à 3 heures de relevée,

- A Bruxelles : à la Banque de Bruxelles, 62, rue Royale ;
 Banque Intern. de Bruxelles, 27, av. des Arts ;
 chez MM. Cassel et C^{ie}, 56a, rue du Marais ;
 M. Josse Allard, 6-8, rue Guimard ;
 au Crédit Anversois, 30, avenue des Arts ;
 A Anvers : au Crédit Anversois, 42, courte rue de l'Hôpital ;
 A Liège : à la Banque Liégeoise, 34, rue de l'Université.

Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

	Avril		Exercice	
	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1)	19.768.28	17.720.58	72.529.50	74.871.85
Tramways de Livourne (2)	74.631.02	61.936.85	499.806.24	465.223.30
Chemins de fer Madrid-Prado	46.707.42	49.415.67	163.174.20	185.470.72
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	24.792.38	25.296.17	104.964.21	106.812.95
Tramways Electr. de Vérone Ville (1)	47.695.00	42.292.10	171.214.80	156.621.75
		Mars		Exercice
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	321.719.59	182.339.38	104.064.167	585.284.31

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. Jointes.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;

l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

JULES DAM

Chaussée de Vleurgat, 76, Bruxelles -- Téléphone O. 2316

Champagnes

Agent général de R. DE VESLUD à REIMS.

Portos

Agent de la maison GOMÈS ET C^o à OPORTO.

Bordeaux : Agent de la maison

« Les Neveux de E. DE LAVAUXMARTIN »
à LIBOURNE (Gironde).

Spécialité de **Bourgogne vieux** en bouteilles



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS



Essayez donc le **Malt Kneipp**,
mélangé au café
vous vous en trouverez bien
“ Voilà la Santé ”

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

Avec ses fortes nervures saillantes **LE PNEU RUSSE**



COLOMB PROWODNIK

POUR AUTOMOBILES

CONQUIERT LE MONDE

EN VENTE DANS TOUS LES GARAGES

Direction belge : 147, rue de Laeken, Bruxelles

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

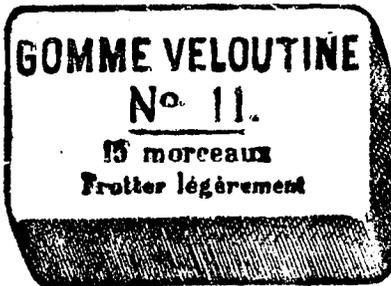
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

16 FÉVRIER 1914

PAUL HYMANS :	<i>L'éloquence au Parlement.</i>
ARTHUR CANTILLON :	<i>L'histoire de celui qui crut vaincre les Dieux</i>
CARL SMULDERS :	<i>Em marge d'un livre de Maurice Maeterlinck.</i>
R.-E. MÉLOT :	<i>Phrases.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Académie.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Comment on fait un opéra.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} MARS 1914

CHARLES EEKHOUD :	<i>Souvenirs.</i>
MAURICE GAUCHEZ :	<i>Autour de M. Henri Bergson.</i>
ARTHUR CANTILLON :	<i>Histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.</i>
ELIE BAUSSART :	<i>La Question Wallonne et les Catholiques.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Variations sur un vieil air.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Le nationalisme italien.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} AVRIL 1914

EMILE VERHAEREN :	<i>Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.</i>
FRAZ HELLENS :	<i>Fantasmes et Réalités.</i>
J. JOBÉ :	<i>Principes d'autorité sociale.</i>
ANDRÉ BAILLON :	<i>Le jardin de Monsieur Derbel.</i>
R.-E. MÉLOT :	<i>Bavardages.</i>
CHARLES HENRY :	<i>Les Tristesses.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Critique.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Peintres et Ecrivains.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

1^{ER} MAI 1914

PAUL HYMANS :	<i>1830 — Les Fondateurs.</i>
JOSSE VAN DURME :	<i>La Fourrure.</i>
GEORGES DWELSHAUVERS :	<i>Romain Rolland.</i>
ANDRÉ BAILLON :	<i>Le jardin de M. Derbel (suite).</i>
BENOÎT BOUCHÉ :	<i>La Législation du Travail.</i>
EMILE POLAK :	<i>Poèmes.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Un Panthéon Belge.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Le Chantre de Mireille.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Théâtre Etranger.</i>

Chroniques de la Quinzaine.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

SOMMAIRE

Fierens-Gevaert . . .	Le Salon des Arts Décoratifs Modernes . . .	335
Léon Ryck . . .	L'Épreuve	360
Victor Kinon . . .	L'Heure de la Rosée	372
Franz Hellens . . .	La Tête de Turc	380
Robert E.-Mélot . . .	Trois Poésies	393
Fritz Van der Linden .	Par les Sentiers ensoleillés d'Afrique . . .	395

Chroniques :

Auguste Vierset : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **R. E.-Mélot et P. M. de Vérymont** : La Prose et les Vers. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

Bibliographie.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

ADMINISTRATEUR : **FERNAND LARGIER**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
 { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées au siège social de la revue :

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

TÉL. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit.

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnés
du montant des frais d'affranchissement.*

LE SALON DES ARTS DÉCORATIFS MODERNES

A L'EXPOSITION TRIENNALE

Les visiteurs de ce Salon, tout en admirant, s'étonnent et leur surprise n'est point indice de froideur ; elle trahit chez beaucoup le mécontentement de n'avoir pu depuis longtemps apprécier et nos créations décoratives et l'heureuse méthode d'aménagement qu'elles entraînent. Car enfin les artistes assemblés dans cette section récemment inaugurée portent presque tous des noms connus. Pourquoi les excluait-on des Triennales alors que l'art décoratif avait droit de vie aux yeux même des jurys les plus timorés des Salons parisiens ? Et pourquoi s'obstinait-on à priver le public de ces clairs aménagements qui depuis longtemps auraient pu — auraient dû — être adoptés ? Je désignerais sans peine ceux qui, pouvant beaucoup, refusèrent à nos architectes et décorateurs modernes l'aumône d'un encouragement. J'ai corné aux oreilles des organisateurs de grandes expositions universelles qu'aucune attraction ne vaudrait jamais une section internationale présentant la fleur de l'art décoratif moderne ; commissaires, délégués, présidents de groupes et de classes restaient sourds. Au lendemain de l'incendie qui dévora une partie de l'exposition de Bruxelles un appel pouvait être adressé à nos décorateurs ; ils auraient pardonné de n'avoir pas été appelés plus tôt ; ils auraient répondu avec élan. Le Comité fut averti sans retard de leur bonne volonté ; on déclina l'offre...

Que les dirigeants des World's-fair, hypnotisés par des critères commerciaux et industriels, préoccupés d'assurer

les lotissements avantageux de leurs terrains, ne vibrent point à l'idée d'une section qu'ils tiennent pour un luxe coûteux (un artiste ne paye pas son emplacement comme un couturier, un brasseur ou un chocolatier) soit ; encore sont-ils coupables de méconnaître la portée sociale et économique de telles démonstrations. Mais pourquoi les décorateurs ne pénétraient-ils pas dans les Salons des Beaux-Arts ? Il fallut les expositions de Turin (1902) et de Milan (1906) pour que notre école d'art décoratif s'affirmât avec ensemble et j'ai dit ici-même malgré quels obstacles et avec quel éclat (1). Au lendemain de ces succès on consentit provisoirement à lever les obstinées quarantaines et à deux reprises les portes des Triennales s'ouvrirent aux perpétuels oubliés. La section d'art décoratif annexée au Salon de 1907 fut très brillante et pourtant sept années viennent de s'écouler pendant lesquelles toute possibilité d'exposer fut refusée à nos maîtres décorateurs. Les critiques et le public belge furent seuls à ne pas s'émouvoir de cette injustice. Elle fut soulignée à l'étranger notamment par Raymond Koechlin et par Roger Marx, lequel dans la *Gazette des Beaux-Arts* et dans son *Art Social* nota combien l'exposition bruxelloise de 1910 l'avait déçu.

Le vent tourne-t-il pour de bon cette fois ? Le mouvement novateur va-t-il s'imposer aux récalcitrants ? Il semble bien que les esprits changent. Je n'aurai pas la naïveté de croire que certains articles désespérés de l'ex-critique du *Journal de Bruxelles*, et le rapport du même présenté au *Comité des expositions belges à l'Étranger* (2) eurent le don d'influencer les esprits prévenus. La cause du revirement est autre. Les effets furent parfois comiques. Quelques conversions inattendues se produisirent. Nous devrions nous réjouir de ces miracles de la grâce. Mais comment ne point s'étonner et même s'inquiéter un peu...

(1) *L'Art au XX^e siècle et son expression en Belgique*. Editions de la Belgique Artistique et Littéraire 1907.

(2) Publié dans le *Bulletin* de ce Comité (1913) et reproduit dans *Art et Technique* avril-mai 1914.

Les principes inaugurés à Turin et à Milan furent banalisés sans esprit dans la section d'Art monumental de Gand. Parmi les « gens d'exposition » que l'opportunisme seul rend militants, des zèles un peu suspects ont galvanisé des âmes asservies jusqu'ici à des besognes sans danger. L'annonce d'une grande exposition internationale des arts décoratifs modernes à Paris en 1916 n'a-t-elle pas suscité ces dévouements qui risqueraient de se refroidir si le projet parisien avortait? Mais renonçons à sonder les cœurs. La cause qui nous est chère entre toutes triomphe à nouveau. Merci à ceux qui la servent et la serviront.

★
★ ★

On sait par des indiscretions de presse qu'il fallut lutter contre vents et marées pour réaliser une exposition digne de ses devancières. Le projet initial prévoyait la construction de baraquements provisoires devant l'entrée de l'Avenue des Nerviens. Un premier plan fut élaboré; pour des raisons d'économie on en fit un second, puis un troisième. Puis il fallut renoncer à l'emplacement primitif et l'on entra dans une longue période d'incertitude. Après plusieurs mois de pénible attente un local fut définitivement mis à la disposition des organisateurs. Nouveaux plans, nouvelles démarches auprès des exposants qui, lassés, commençaient à se dérober, nouvelles négociations avec les adhérents étrangers. L'ouverture dut être reculée mais pas une minute ne fut perdue; l'aménagement complet des salles se fit en deux mois. Sans l'abnégation du jeune architecte Van de Voorde qui dépensa un talent et un dévouement également admirables, la situation était sans issue. Ce sont les salles occupées en 1910 par les sections italienne, espagnole, russe, luxembourgeoise, puis ensuite par le musée scolaire qui finalement furent utilisées. La topographie en était des plus irrégulières. Des divisions nouvelles s'imposaient et Van de Voorde sut résoudre toutes les difficultés, ménager une large perspective comme dominante de l'en-

semble, opposer les grandes salles aux petites, loger les « stands » aux endroits logiques, réserver de beaux panneaux à la grande peinture, bref créer un plan où se retrouve la claire maîtrise qu'il révéla comme architecte en chef de l'exposition de Gand. N'est-il pas temps de récompenser comme il le mérite ce constructeur-artiste qui dès Turin 1902 faisait figure dans la pleïade de nos grands décorateurs modernes, ne cessa dès lors de grandir et à qui la récente exposition gantoise dut son mérite essentiel?

La question des locaux se compliqua d'une autre difficulté : le recrutement de bons exposants. Pour la Belgique la tâche était relativement aisée et la seule crainte était de ne plus rencontrer la bonne volonté d'antan chez les décorateurs perpétuellement bernés. Mais il importait de s'assurer de sérieuses collaborations étrangères. On sut rapidement que l'Allemagne absorbée par ses expositions de Cologne et de Darmstadt déclinait toute collaboration ; il ne fallait point compter sur l'Angleterre toute à son exposition du Pavillon de Marsan ; la Hollande hésita puis refusa, le temps lui faisant défaut. L'Autriche et la France acceptèrent. Entendons-nous. Ce ne sont point les gouvernements autrichien et français qui adhèrent ; des collaborations de ce genre sont plus à craindre qu'à souhaiter, les « bureaux » ne connaissant en général qu'un art *undesirable*. Mais un grand architecte viennois M. Hoffmann promit d'aménager une salle et d'y présenter les œuvres de quelques maîtres autrichiens ; et M. Octave Maus, directeur de la Libre Esthétique, mieux placé que personne pour grouper les créateurs français, accepta de faire appel aux représentants les plus qualifiés du mouvement parisien.

*
* *

Pénétrons dans l'exposition. La relier harmonieusement aux salles de peinture était impossible, les locaux de l'art décoratif étant séparés du reste de la Triennale par les ténébreux couloirs où s'accrochaient en 1910 les travaux

d'architecture. On a tenté de remédier au défaut de lumière en éclairant l'entrée à l'électricité. Cette sorte de grande antichambre franchie, la clarté la plus vive inonde le reste de l'exposition. Disons-nous, avant d'examiner les œuvres belges, que notre art décoratif n'est pas ici tout entier et qu'il ne faudrait point juger de son caractère et de sa vitalité uniquement d'après cette manifestation. Victor Horta (qui prodigua les conseils de sa haute expérience et le concours de son autorité aux organisateurs), H. Van de Velde, d'autres constructeurs comme Hobé, Hamesse, Jaspar, dont les *intérieurs* seraient des clous certains, ne figurent point au catalogue. En outre, le jury, fonctionnant suivant des errements sacro-saints, n'a pu se contenter d'inviter des exposants de marque. Il a dû examiner d'innombrables travaux qu'on lui soumettait. On retenait les bons ; on rejetait le médiocres. Mais il en était qui à défaut de beaucoup de talent attestaient du savoir et de la conscience. On les discutait ; et la majorité du jury inclinant vers l'indulgence on finissait par les accepter. De là des inégalités dans la valeur des envois, — corrigées par les combinaisons de l'architecture et du placement.

Parmi les « ensembliers » — désignation donnée par les Français aux exposants d'une chambre complète — saluons avec joie une recrue d'importance : l'excellent peintre Marcel Jefferys qui expose un salon et une salle à manger. Comment donner une idée de ses inventions charmantes ? Aux parois du salon est tendue une étoffe où des paniers pleins de fruits s'accrochent à une treille ; aux murs de la salle à manger des trèfles sèment leurs feuilles blanches, havanes et vertes. Dans les deux pièces sont des sièges de bois rares garnis les uns d'étoffes bigarrées, les autres de velours d'Amiens en tons crèmes. Le buffet de la salle à manger avec ses mosaïques noires, sa grande vasque où s'égoutte l'eau qui rafraîchit les fruits, est un chef d'œuvre, — et le cache-radiateur — un rideau de perles semblable à une cascade où s'épanouit une corbeille de fleurs,

— est une merveille. Un canapé dans la bow-window du salon, des coussins un peu partout, des nattes, des tapis, sans compter les brillantes esquisses accrochées au mur, complètent la ravissante symphonie de couleurs de l'ensemble. Jefferys a répandu partout les tons les plus riches de sa palette et l'harmonie générale est délicieusement raffinée et sûre. Architecte, décorateur, dessinateur, il a surveillé en outre les moindres détails matériels n'admettant aucune imperfection, faisant recommencer dix fois le modèle d'un fauteuil, discutant avec passion la qualité du « marabout » qui encadre les tentures. C'est ainsi qu'agissent les maîtres. Félicitons MM. Van der Borghht d'avoir secondé avec enthousiasme ce grand artiste. Que de puissants industriels se mettent au service de l'art moderne, voilà qui veut qu'on se réjouisse. Nous avons cent fois dit que les questions techniques étaient secondaires, qu'il importait avant tout d'encourager l'originalité des conceptions décoratives ; mais nous avons toujours pensé que l'accord des artistes et des industriels était indispensable pour que le nouveau style pût s'épanouir. En plus de ces deux pièces MM. Van der Borghht exposent dans un stand contigu des toiles imprimées exécutées d'après les dessins de Marcel Jefferys ; c'est parmi ces fraîches et brillantes étoffes que le jury a choisi les tentures des grandes salles belges et françaises.

Une autre révélation est apportée par l'*Intérieur ouvrier en Campine* de MM. Bodson et Pompe. Les intérieurs de Jefferys sont un rêve de peintre ; ici nous sommes dans une *Wohnzimmer* modeste, servant à la fois de cuisine, de salle à manger, de salle familiale ; ce n'est plus une âme de coloriste qui parle dans chaque détail, mais la raison lucide de deux constructeurs philanthropes et d'ailleurs pleins de goût. Le problème de l'art social se pose avec la question des cités ouvrières en Campine ; il s'agit de créer des décors économiques, pratiques et séduisants. La réponse de MM. Bodson et Pompe est excellente à tous égards ; ces meubles agencés sans clous, ce banc qui peut

se changer en bahut où les enfants au retour de l'école déposeront cahiers et livres, ce pavement en asphalte comprimé que les lavages de la ménagère transformeront rapidement en monolythe, ces moulures évasées vers le bas et privées de rebord supérieur pour éviter les dépôts de poussière, ces plinthes en majolique d'un entretien facile, ces prises d'air soignées, ces murailles aux profils et aux retraits légèrement arrondis, — tout cela est la logique même. De jolies cotonnettes aux fenêtres, quelques calzéo-laires derrière les vitres, des carreaux de céramique jaune sur le grand poêle, une ou deux affichettes de Blandin au mur, — et voilà un intérieur dont nous nous contenterions volontiers vous et moi pour villégiaturer au pays de Georges Virrès. Souhaitons que la leçon de MM. Bodson et Pompe soit comprise. Si leur type d'intérieur se multiplie, les prix de leur mobilier défiara toute concurrence et c'est pour la modique somme de douze francs qu'ils livreront une de leurs jolies chaises en frêne d'Asie!

Une sensibilité délicate se traduit dans la frise, les petits vitraux, les broderies, les rideaux, les meubles incrustés du salon dessiné par Mme Mabel-Sarton et exécutés par elle en collaboration avec le jeune architecte Albert van Huffel pour la maison de l'*Art Décoratif* (Limbosch-Dangotte). D'origine anglaise, Mme Mabel-Sarton a fait ses études à Zurich ; mais son art s'apparente plutôt à celui de Mme Makintosch et n'a retenu des leçons germaniques qu'un souci d'ordonner soigneusement les motifs. Les petits bouquets jetés sur sa frise et cernés dans ses vitraux sont d'un charme candide et poétique, tandis que ses parti-pris de tons gris (pour la table à thé, les vitrines, etc.) soutenus par les lignes noires et blanches du tapis relèvent d'une esthétique très disciplinée. Il faudra suivre avec intérêt la carrière de Mme Mabel ; je ne lui reproche que la soie jaune assez banale tapissant les murailles. — En face de ce salon, aux grâces féminines, la salle à manger exposée par les frères De Coene de Courtrai fait contraste. C'est vraiment une belle salle à manger flamande, d'un luxe de bon

aloi, destinée à des propriétaires solides, amoureux d'une existence large et sans compication. MM. De Coene l'ont exécutée à leur usage. Cheminée en marbre jaune brèché de Sienne, dressoir en palissandre et ébène avec bronzes ciselés, sièges garnis d'Aubusson moderne, lambris agençant de magnifiques « loupes » de palissandre, ils ne se sont rien refusés. Ces messieurs aiment la bonne peinture, et en font ; tout est combiné dans leur dining-room pour que les tableaux se placent et se voient aisément. Taine aurait aimé cet intérieur et y aurait reconnu les signes d'une race.

MM. De Coene ont obtenu leur premier succès à Milan ; ils ont grandi depuis au point d'employer six cents ouvriers — toute une cité — dans leurs ateliers de Courtrai où l'on œuvre le bois, le marbre, le cuivre, les tapis, tous les éléments de la décoration. Mêlés aux succès que notre école remporta à l'étranger, ces grands fabricants sont restés des artistes. Ils sont tributaires de leurs débuts. Comme O. Van de Voorde et Léon Sneyers, ils sont les enfants des expositions italiennes. J'applaudis non sans émotion à leur nouveau succès. — Léon Sneyers a conservé ses rares qualités de mesure et de distinction ; parmi les décorateurs modernes celui-ci est l'un de ceux dont les œuvres résistent le mieux à l'épreuve du temps et gagnent en vieillissant. Une chambre à coucher, tendue de vieil or, garnie de meubles en citronnier, produit l'impression la plus agréable et la plus reposante ; ces lits jumeaux, cette haute armoire à glace, cette psyché, sont d'un art sobre, calme et d'une simplicité qui implique la maîtrise totale du constructeur. Et l'artiste n'est pas moins heureux dans sa vaste anti-chambre-bibliothèque. Parmi les intérieurs de la section belge, il ne reste à citer que la petite salle à manger de l'architecte verviétois Duesberg de qui je préfère la fontaine et surtout les agréables vitraux qui la surmontent. Et c'est aux ensembles aussi qu'il faut rattacher M. Van Hamme, autour d'une entrée de maison relevée de belles cuivrieres et solidement flanquée de colonnes germano-doriques.

Sans doute paraîtra-t-il singulier que nous fassions la part si large aux constructeurs de meubles. Les successeurs des Boule, des Oeben, des Rieseneer ont été trop longtemps dédaignés; nous leur devons une réparation. Les peintres voués aux interprétations décoratives n'ont pas été gâtés non plus, du moins en Belgique. Pour quelques uns l'exposition est une éclatante revanche et avant tout pour M. Albert Ciamberlani. Comprendra-t-on enfin que voici l'un des maîtres de notre école et peut-être le maître? Il y a dix ans, l'un de ceux qui ont affecté un scepticisme persistant à l'égard de nos décorateurs tant peintres qu'architectes, proférait : « Il est impossible d'être plus dépourvu d'originalité que ne l'est M. Ciamberlani ». Et pourtant l'artiste avait déjà produit cette délicieuse *Elégie* si subtilement enveloppée de demi-clartés qui provoqua des rires imbéciles jadis et que nous revoyons ici avec un rare plaisir. Mais de quels concepts étroitement réalistes, de quelle indigente esthétique de paysagistes ruraux, de quelles modes enfin, ces critiques sont-ils prisonniers pour ignorer que l'originalité peut résider dans la pureté des formes, les rythmes des masses, la sérénité des groupes, la musique des gestes, — et qu'elle est même souvent ainsi l'originalité suprême? C'est celle d'Albert Ciamberlani; aveugles ceux qui ne la distinguent pas. Outre l'*Elégie* et une fine esquisse *Invocation*, l'artiste nous convie à juger les travaux qu'il a exécutés jusqu'à ce jour pour la décoration de l'Hôtel de Ville de St-Gilles. Des quatre *Saisons* constituant les motifs principaux d'une haute gorge, deux seulement sont achevées : l'*Eté* qui groupe une famille parmi les blés devant un ciel d'azur et l'*Automne* qui figure la ceuillette des fruits au jour tombant. Les compositions s'enferment dans des cadres ovales d'où se détachent des guirlandes soutenues par des figures de femmes aux attitudes variées. Cet art de beauté impeccable, de lignes chastes et d'idéalité vivante nous transporte au-dessus des heures. L'*Eté* avec les deux bambins roses qui volent comme des papillons sur les épis mûrs est l'image d'un bonheur sans fin; la jeune

femme qui tient le fuseau de la Parque, à côté de l'*Automne*, est le miroir des mélancolies invincibles. Que de multiples qualités d'expression et d'exécution seraient à noter ! Douze panneaux symbolisant des états d'âme (*Illusion*, *Sollicitude*, etc.) et dont nous ne voyons que les projets ; deux grandes compositions la *Force* et la *Sérénité* également montrées en esquisse, s'ajouteront aux *Saisons*. Dès à présent l'artiste nous introduit dans les sphères de la spiritualité et de la perfection platoniciennes. Va-t-on lui marchander encore l'éloge comme on le fit à Eugène Smits quand il montra, lui aussi, ses *Saisons* ? M. Ciamberlani s'en consolerait une fois de plus en reprenant ses auteurs favoris Horace, Virgile, Dante — quel plaisir nous eûmes l'autre jour en quittant le Cinquantenaire à nous dire les vers que nous connaissions de la *Divine Comédie* ! — et en achevant sans fièvre et sans faiblesse cette décoration qui sera la gloire de l'école belge au début du XX^e siècle.

M. Montald expose une grande peinture : l'*Œuvre*. Des groupes se forment près d'une claire fontaine où s'érige le piédestal d'une prêtresse de beauté et d'art. Un arbre de légende, dont l'écorce réfléchit le bleu du ciel, étend sa ramure sur toute la scène. Les figures féminines restent trop réelles, d'une réalité rappelant quelque belle figuration de ballet. Mais les tonalités de l'*Œuvre* sont infiniment séduisantes, d'une richesse vive et douce de miniature persane agrandie et l'on doit admirer la science déployée par l'artiste dans les nus — notamment dans la belle figure du sculpteur. A cette *fresque* (pour justifier le mot on peut dire que cette peinture *tient* parfaitement la muraille) M. Montald a joint des *Baigneuses* et une série d'études adroitement présentées par l'architecte Van de Voorde. — D'Emile Fabry un grand panneau destiné au théâtre de la Monnaie : le *Chant* rassemble sur une barque illuminée par un soleil de damnés deux amants (Tristan et Isolde ?) éperdument attirés par l'incantation des sirènes. J'aime sans réserve ce couple pâmé qui s'abîme dans la mort harmonieuse ; ces ondines glissant au creux des vagues miroi-

tantes sont parmi les plus heureuses figures qu'ait dessinées Fabry ; je crois sentir l'intention de l'artiste dans l'emploi de ces rouges implacables que doivent contempler *gli antichi spiriti dolenti*. Pourtant j'attends de voir l'œuvre dans son cadre de pierres nues ; alors sans aucun doute j'écouterai toute ma vieille admiration pour Fabry... Mais je me reproche déjà d'hésiter à suivre ce grand maître et me hâte de faire amende honorable. Contemplons ses autres œuvres : *la Vigne et le Blé*, *l'Inspiration*, *Harmonie* et surtout le paysage *Derniers feux* dont nul ne semble remarquer la grandeur et le lyrisme. Je m'y arrête longuement, je regarde mourir le soleil sur les monts altiers, j'écoute le chant du bouvier qui ramène ses bêtes et je me livre à la joie de sentir passer en mon âme, l'âme même de cet émouvant poème romantique.

M. P. Colmant à qui l'on fera certainement un jour une belle place parmi nos grands « décorateurs » expose quelques paysages et cette très pure composition à laquelle est allée toute notre ferveur quand nous la vîmes voici plus d'un an : *Un coin de ciel*. L'exquise sensibilité de ce peintre mal apprécié s'est exprimée avec la plus simple éloquence dans cette figure de femme rêvant au soir tombant sous les arbres d'un *chiosstro* florentin où le peintre des Anges dut rêver avant elle. — De grandes toiles nous sont venues de Gand : *l'Horticulture* d'A. Claeys, la *Sculpture* d'Oscar Coddron, la *Poésie* de Fritz van den Berghe ; ces panneaux faisaient partie de la belle frise exécutée par les disciples de M. Jean Delvin, pour la rotonde d'entrée de l'exposition gantoise. *l'Horticulture* — où les réminiscences de Puvis de Chavannes sont un peu trop apparentes, et la *Sculpture*, — qui utilise très habilement une cariatide de l'Erechtéion comme motif central — me paraissent surtout dignes d'attentions. L'enseignement de M. Jean Delvin, nettement orienté vers les voies décoratives, a placé l'Académie de Gand en tête de nos écoles d'art. Les panneaux de MM. Claeys et Coddron ne suffiraient peut-être

pas à le prouver ; mais le pavillon élevé par la dite Académie à l'exposition de Gand le démontrait par des œuvres nombreuses dont nous aurions volontiers revu une partie à Bruxelles.

M. M. Van Humbeck, Walther Sauer, F.-A. Cosyns, Anatole van der Berghe, Mlle Folcardy sont autant de jeunes, très jeunes artistes, qui bravement entendent se consacrer à la peinture monumentale. Le sentiment de l'ordonnance, les trouvailles de geste, la qualité rare de l'inspiration font oublier les faiblesses et les maladresses de l'énorme composition « giottesque » de M. van Humbeck *Rédemption*. M. Walther Sauer est plus habile et dépense une grande verve de coloriste dans le paysage et les natures mortes de son *Atlantide* ; mais qu'il se méfie de son *amusante* virtuosité et se souvienne des succès et des éclipses de M. Langaskens, si plein de promesses à ses débuts et qui depuis... (M. Langaskens nous montre de délicates esquisses d'autrefois : le *Printemps*, la *Musique profane*). J'ai foi dans l'avenir de M. F.-A. Cosyns et son *Été* — une vraie fresque cette fois, — est d'un excellent esprit décoratif ; le paysage simple et profond, les groupes de lavandières et de paysans sont d'un réaliste ingénu et « classicisé » qui aurait médité avec une égale ferveur devant Benozzo Gozzoli et Maurice Denis. Mlle Folcardy expose un *Printemps* où l'on voit un petit faune offrir un bouquet de violettes aux trois Grâces. C'est une page spirituelle et du plus agréable coloris. Mlle Folcardy n'a qu'une vingtaine d'années. Ce printemps promet un bel été...

Gardons un silence indulgent à l'égard de certaine scène historique et d'une allégorie voisine. Admirons les *Figures* et *Bustes* du plus séduisant de nos coloristes, Georges Lemmen, qui décorent si heureusement une petite salle ; ne négligeons pas les deux peintures de M. Louis Cambier : *Paysage du Midi* et *Fuite en Egypte* et souhaitons que cette dernière ne tarde pas à orner quelque chapelle ou transept ; savourons l'esprit que Blandin met en ses

estampes si sûrement stylisées et colorées, l'ingéniosité que Tytgat dépense dans ses illustrations, l'imagination et la décision que Rik Wouters apporte dans ses maquettes pour les décors du *Petit Poucet*; remercions Fernand Khnopff qui nous apporta ses précieux dessins des *Eléments* (plafond de l'Hôtel de Ville de St-Gilles), James Ensor qui rassembla ses spirituels projets de costumes choréographiques; et terminons notre revue des peintres par le bel envoi de M. Degouve de Nuncques. C'est une importante série d'esquisses pour la décoration d'une église du vieux pays de Liège. Les anges, aux amples vêtements, sont destinés aux grands piliers de la nef; sur les murs des bas-côtés, apparaissant entre les dits piliers, se dérouleront les scènes de la vie du Christ et de la Vierge. Une émotion neuve et saisissante anime la *Fuite en Egypte* et le *Baiser de Judas*; le *Calvaire* est un drame farouche et populaire; le *Couronnement de la Vierge* est d'une pureté liliale. Voici des témoignages convaincants du réveil de l'inspiration religieuse en art; voici le très noble effort d'un peintre pour lequel se passionne une élite; voici pour les commissions des monuments, l'occasion d'un beau geste...

*
* *

Le catalogue de la section belge ne compte pas moins de 221 numéros; un examen détaillé tournerait à la nomenclature et d'ailleurs une grosse masse des envois est constituée de travaux féminins, très agréables, mais où les œuvres d'essentielle personnalité sont tout de même rares. Nous en dirons un mot plus loin. Jetons d'abord un regard sur les sculptures, tapisseries, céramiques, vitraux. Le groupe des sculpteurs, est composé de MM. Wolfers père et fils, Verbanck, Grand moulin, Marin, Canneel, d'Haveloose, Combaz, Rion, Mlle Henriette Calais. Devant la fontaine de M. Duesberg se placent deux délicates figurines de marbre de M. Ph. Wolfers parentes, comme technique, des œuvres françaises du XVIII^e siècle surtout dans les torses infiniment souples. Mais si M. Ph. Wolfers n'a qu'une œuvre

au catalogue, il n'en est pas moins partout présent, car il a voué sans compter son goût et son dévouement au succès de l'exposition. Son fils Marcel Wolfers a des dons marqués pour l'art monumental ; ses *Caryatides* aux formes à la fois énergiques et apaisées font excellente impression non loin des figures puissantes d'E. Fabry avec lesquelles on peut leur découvrir quelque similitude d'idéal physique. M. Grandmoulin montre sa maquette du monument Lambermont (des projets de ce genre, si remarquables soient-ils, nuisent aux perspectives et aux arrangements étudiés des expositions d'art décoratif) et sa majestueuse figure de *Cérès* où l'on reconnaît le souci d'idéalité et de vie sereine que Ciambertani met en ses peintures. La *Gloire* de M. d'Have-loose, dorée et placée sur un piédestal vertigineux, eut fait merveille dans le jardin ; c'est une faute de l'avoir laissée dans les salles où elle fait office de gratte-velum. Les *Fiancés* de Mlle H. Calais ont de gaucheries, des émois, des pudeurs qui les rendent très sympathiques. Ce ne sont plus des fiancés que M. Canneel nous montre dans son *Foyer*, mais des époux, modelés en haut-relief et ingénieusement disposés dans un manteau de vaste cheminée. M. G. Verbanck est un très jeune artiste gantois ; il exécuta en 1911 deux saints Jean pour la chapelle que M. Oscar Van de Voorde édifia à l'exposition d'art religieux du Pavillon de Marsan et qui reparut à Bruxelles l'année suivante. On contesta à peu près tout mérite à ces figures. Pourquoi ? Mystère. On est plus préoccupé parfois de reprocher aux débutants les amis et critiques qui les soutiennent, que de découvrir les mérites de leurs œuvres. Mais quand il s'agit d'un artiste de la trempe de M. Verbanck, l'opinion se modifie vite. Après cet insuccès immérité, la troupe des dénigreur découvre au jour bruyamment son talent et on lui confia le monument des frères van Eyck. Le jeune sculpteur gantois a eu la bonne idée d'envoyer à l'exposition un plâtre du génie funéraire adossé au mémorial des deux créateurs de la peinture flamande. C'est un ange aux ailes éployées et présentant une couronne, œuvre qui

se met en bonne place dans la production mystique des gantois modernes (Minne, Servaes, Permeke etc.) par son émotion grave et la beauté épurée de ses lignes hiératiques.

Le talent de MM. Gisbert Combaz et Lucien Rion s'avère en aspects multiformes. M. Combaz est affichiste, céramiste, sculpteur-ornemaniste ; il y a longtemps qu'il participe au mouvement novateur, non seulement en œuvrant de ses mains artistes, mais en plaidant pour la bonne cause dans ses conférences et ses articles. L'exposition a trouvé en lui un organisateur averti. Et de Gisbert Combaz exposant nous mentionnerons les *Lions* discrètement orientalisés qui gardent l'entrée de la section française. Ils ne sont pas faits d'hier ; mais l'artiste n'avait pû les montrer, aucune exposition ne lui en offrant le moyen. Nous parlions plus haut d'ostracisme ; il était temps qu'on y mît fin. Nous regrettons de ne rencontrer aucune des belles illustrations de M. Lucien Rion ; en revanche son talent de batteur de cuivre est tout entier dans son *Dessus de Cheminée* où s'affrontent deux biches qui sont des chefs d'œuvre de style fier et animé. M. Rion est le seul « copère » de notre école moderne ; mais c'est un grand maître. Ah ! si l'on voulait sincèrement la renaissance de la dinanderie, comme on s'empresserait de placer ce probe artiste à la tête d'une école ! Mais connaît-on seulement son nom dans les milieux bureaucratiques ?

Etonnons-nous qu'un ensemble très honorable de céramique ait pû être rassemblé dans la section belge. Nos modèles de terre, qu'il eut été si facile d'encourager, n'ont pas rencontré plus d'appui que les autres artisans. M. Finch produisait des pièces remarquables, il y a près de vingt ans, à l'aurore de l'actuelle renaissance ; il a dû s'expatrier et vit en Finlande tandis que d'habiles commerçants ont vulgarisé son art et fait fortune en inondant le marché de leurs médiocres « poteries flamandes ». De belles pièces de M. Finch garnissent une vitrine et l'on peut voir aussi des œuvres de MM. Craco (son *Pélican* en émail blanc sur terre rouge et son *Lévrier* en émail maté au four res-

tent des *master-pieces*) Willem Delsaux qui a pris à tâche de ressusciter l'industrie des grés émaillés de Bouffoulx, Marius Renard, Eug. Paulus (le frère du peintre) Laigniel et Van den Houten (particulièrement remarqué). Le céramiste C.-J. Lanooy, quoique hollandais, se mêle aux exposants belges. On ne pouvait créer une section pour lui seul... C'est un artiste et un poète qui mérite la célébrité d'un Delaherche, d'un Dalparsat. Sa réputation est grande dans son pays et les collectionneurs hollandais se disputent ses œuvres. Heureux potier qui peut sacrifier vingt, trente épreuves avant de se déclarer satisfait d'un plat, d'un vase ! Heureux pays où les amoureux de belles faïences risquent sans hésiter quatre cents, cinq cents francs, et plus, pour un bout de « potje » !

Les vitraux dessinés par l'architecte Van de Voorde et mis en plomb par deux verriers hollandais MM. de Vos et van Straaten chatoyent à l'une des entrées de la section ; mais les jolies lignes en sont purement ornementales et l'on aurait souhaité une plus ample représentation du vitrail.

Les deux envois de tapisserie par contre sont pleins de séductions et d'enseignements. M. Chaudoir a reproduit une agréable composition de Charles Michel : l'*Eté* en s'inspirant du tissage à la main des anciens ateliers bruxellois (dont il a très légitimement reproduit la marque). Le résultat obtenu doit l'engager à marcher de l'avant. Qu'il demande des modèles à Ciamberlani, Montald, Fabry, Degouve de Nuncques et les mânes de nos illustres « tapitsiers » des XV^e et XVI^e siècles frémiront de joie. Répétons sans nous lasser que le souffle d'un art inédit peut seul ressusciter nos grandes industries traditionnelles. — Mme Hélène de Rudder poursuit sans trêve son œuvre de divine patience. Ses panneaux brodés la disent de plus en plus maîtresse de son métier de fée, de plus en plus exercée dans les choix des nuances indéfinissables, de plus en plus nette en même temps dans ses compositions parmi lesquelles nous apprécions surtout l'*Echo*, qu'incarne une nymphe à chevelure titianesque.

Des broderies de Mme de Rudder nous passons naturellement à l'ensemble des travaux féminins. Mais comment ici me tirer d'affaire? Elles sont vingt, trente exposantes et je répète avec découragement le mot du sonnettiste : *Je ne pourrais jamais te dire tous leurs noms...* Toutes, ou presque toutes ont du talent, et ma foi j'écrirais volontiers un article sur les « Arts de la Femme au Salon du Cinquantenaire ». J'y pourrais dire les nouveaux progrès que Mme Montald, évocatrice des faunes illusoires et de flores tentaculaires vient d'accomplir dans ses étoffes peintes en précisant les formes figurées; je dirais aussi la délicatesse et le bon goût des vanneries de Mlles Emma et Mathilde Ronner, déjà suivies par Mme Urban; je féliciterais Mlle Bosché du style de son rideau et de sa nappe et plus encore des services inappréciables qu'elle rend à la pédagogie esthétique; je décrirais les belles reliures de Mlle la Bruyère qui se surajoutent comme de vrais poèmes à l'œuvre littéraire; je signalerais le galbe franc des fleurs et des oiseaux brdés par Mme d'Haveloose-Cassiers la distinction depuis longtemps connue des dentelles de Mlle d'Olszowska (son milieu de table en dentelle de Venise où s'agentent des ailes et des becs d'oiseaux aura bien des amateurs); je dirais encore pourquoi il faut regarder les envois de Mlles Madeleine et Suzanne Cocq, Gisèle Heuschling, Julia Eyckholdt, Jeanne Hubinont, Marie Molitor, Henriette Sturbelle, Vera Perrin, Nelly Rombaux (le ciel me pardonne si j'oublie quelque artiste sérieuse); je ne manquerais pas de rappeler ce que cette stupéfiante pléiade doit à mon excellent ami Crespin, professeur d'élite et *moderniste* de la toute première heure; et je terminerais en disant qu'il y a là le plus sérieux motif de fierté pour le féminisme belge.

★★

La section française a presque le développement de la section belge; elle l'emporte sur la nôtre par l'homogénéité.. J'ai dit comment s'expliquaient les lacunes et les

inégalités de notre section, malgré tout si brillante. La raison de l'unité française se découvre aisément. La responsabilité de l'organisation reposait tout entière sur une seule personnalité et celle-ci a tenu les espérances fondées sur elle. La participation française ne nous eut rien appris de neuf si elle s'était limitée à la réédition des Salons en 1910 et à Gand en 1913. Les éléments du dernier salon d'Automne accusaient une vitalité et une originalité autrement captivantes. M. Maus a mis tout en œuvre pour les diriger vers Bruxelles. Il a réussi, et cela malgré la concurrence de l'exposition de Lyon, malgré d'autres obstacles. Et grâce aux adresses du plan de Van de Voorde, grâce au savant arrangement des peintures, vitrines, tapisseries, etc., ce Salon d'Automne en tournée à Bruxelles se présente ici avec une harmonieuse discipline qu'il ne connaît pas là-bas. Nous avons vu plus d'une exposition d'art décoratif français, aux Salons annuels, au Pavillon de Marsan, au Musée Galliéra, dans les grandes foires universelles. Celle-ci les éclipsa toutes. Bien des Français viendront l'admirer ; les artistes belges y trouveront plus d'un sujet d'étude, de méditation et d'enthousiasme. Et nous n'avons nulle raison de considérer avec mélancolie les progrès de ces Français dont nous fûmes les éveilleurs et les éducateurs, voici près de vingt ans ; grâce à Dieu nous ne sommes pas encore distancés par eux et c'est un profit décisif pour la cause de l'art moderne que cette adhésion parisienne aux idées nouvelles. Puisque Paris s'en mêle, puisque Paris lâche les faux Louis qu'ils soient XV ou XVI, le goût du pastiche se réfugiera dans les trous de province. Les impératifs parisiens sont si docilement écoutés chez nous qu'aucune crainte ne nous vient de voir les Bruxellois, et surtout les Bruxelloises, pousser l'amour du ridicule jusqu'à les braver, cette fois surtout que les voici tout à fait louables.

Les Français ont mis du temps à s'enflammer pour de bon. En aucun pays au monde d'ailleurs la conspiration

contre le rajeunissement du décor ne fut plus tenace, plus impitoyable, plus générale et rien n'atteste mieux la profonde viabilité du mouvement d'art moderne que son succès final en France après un combat d'un quart de siècle, auxquels participèrent des artisans de génie Gallé, Delaherche, Dammouse, Daum, combat qu'Alfred de Musset, le comte de la Borde, Prosper Mérimée, révoltés contre les éternelles répétitions, avaient pressenti dans des lignes prophétiques. L'art décoratif moderne en France, c'est l'enfant du miracle. Décorateurs belges, allemands, hollandais, anglais, surveillez-vous dans vos œuvres. Cet enfant de Paris est aujourd'hui robuste et prêt à faire allègrement son tour du monde. Nous sommes très honorés qu'il ait commencé par Bruxelles et nous l'applaudissons de tout cœur, en mettant au-dessus des amours-propres de clocher l'amour et le triomphe de la beauté nouvelle.

Les Français sont-ils dans la vraie voie? Ajoutent-ils à leurs styles traditionnels un nouveau style national qui succèdera logiquement aux autres tout en gardant sa physionomie? Malgré les séductions des œuvres sélectionnées par M. Maus, je regarderais à répondre affirmativement. Sans doute, la céramique, la joaillerie, l'émail, la tapisserie, l'illustration, d'autres domaines mineurs sont des fiefs qu'on dispute à peine aux maîtres français. L'exposition de la Triennale ne laisse aucun doute à cet égard; les artisans les plus originaux de chacune des industries artistiques sont au catalogue et il n'y a pour ainsi dire pas d'objet montré qui ne soit un chef-d'œuvre dans son genre: grès aux formes simples, aux nuances adoucies de Delaherche, céramiques de Vallombreuse, Moreau-Nélaton, Lenoble, M. et Mme Massoul, pâtes de verre aux inexprimables teintes florales de Dammouse, travaux similaires de Decorchemont et Georges Despret; verres noirs de Farge avec curieux semis d'or; verreries de MM. Luce, Mazzano-Pissaro (décor charmants) et Marinot (verres émaillés), reliures de René Kieffer et surtout d'André Mare; bijoux de Rivaud (une réduction saisissante de la tête de St Jean-Baptiste de

Rodin montée sur « labrador » et un collier de jade impérial vert avec perles et or grec) ; panneaux et coussins brodés de Mlle Joly ; scènes rustiques et montagnardes composées et tissées en laine du Berry par Mme Fernande Maillaud, etc. — Est-il besoin de dire aussi que malgré les fortes individualités de notre école, la peinture française n'entend pas renoncer à l'hégémonie qu'elle détient depuis le XVIII^e siècle? MM. Maurice Denis, K.-X. Roussel, Edouard Vuillard, Pierre Bonnard nous le rappellent avec leurs importants envois.

De Maurice Denis, le génie décoratif — disons plus justement le génie tout court — fixe ses visions les plus attrayantes dans les cartons de l'admirable plafond du théâtre des Champs-Élysées : la *Sonate* qui montre Blanche Selva au piano jouant pour René de Castera, Pugeaud, etc., le *Drame lyrique* que domine Parsifal officiant ; l'*Opéra français* confondant en un exquis décameron Salomé, Dalila, Manon, Louise ; la *Danse* et enfin l'*Orgue*, pendant moderne du sublime panneau des *Anges musiciens* de Van Eyck, composition où l'artiste a mis ses préférences et dont Henry Cochin a bien dit : « Ce coin là est son coin : quelque chose de son cœur y habite ». Et je veux tout de suite remercier M. Maus de nous avoir montré les gravures sur bois de MM. Moret et Beltrand qui interprètent si fidèlement les conceptions religieuses de l'illustre maître. L'*Orgue* et aussi la suave *Vierge au Baiser* ont été gravés en couleurs par M. Moret — curieuse personnalité, me dit-on, sommité médicale également douée pour la science, la musique et l'art plastique, bon violoniste et xylographe de grand talent. De Jacques Beltrand voici quelques spécimens des bois gravés d'après les dessins de Maurice Denis pour l'illustration des *Fioretti* traduits par André Pératé : « *Petites fleurs de saint François lesquelles sont contenues sa vie et sa mort et les miracles qu'il fit en diverses parties du monde* ». L'exposition des arts décoratifs m'est chère, mais rien ne m'y touche plus que ces adorables images du très saint miracle que fit saint François quand il con-

vertit le très féroce loup d'*Agobbio*, et de la noyade des frères indignes, et de la stupéfiante merveille des poissons haussant la tête au-dessus des eaux, ouvrant la bouche et inclinant le chef...

Comment résister au charme prenant de la grande toile décorative de M. Vuillard : la *Bibliothèque* où toute une famille s'assemble (le monsieur barbu n'est autre que Tristan Bernard), où les bleus éteints et pourtant rayonnants du fond reliait si merveilleusement toutes les parties de l'œuvre : la dame à contre-jour, les dos jaunâtres des romans entassés, la tapisserie centrale, la surprenante nature-morte ? J'avoue mon faible aussi pour une autre toile de ce maître : *Au jardin*, d'une intense mélancolie de nature qui meurt et de passion qui souffre. — Les peintures envoyées par M. Roussel sont, elles, d'une fièvre de vie, d'une allégresse sans pareilles : *Silènes, Vénus et Adonis* et surtout ses deux *Danses de Bacchus*, maquettes à différentes grandeurs du rideau de la Comédie des Champs-Élysées. Et qui, cette fois encore, resterait insensible à l'enchantement du plus grand de ces deux projets, aux vibrations subtiles du ciel verdâtre, aux rythmes transpositeurs d'une vie directe et ardente qui exaltent Bacchus et sa suite, se communiquent aux panthères de son cortège et gagnent les hautes ramures des pins harmonieusement étalés dans l'air joyeux ? Du même Roussel les trois petites maquettes des décors de *Pénélope* sont des bijoux de couleur et de poésie savantes. — M. Bonnard est un esprit remarquablement inventif lui aussi et un harmoniste de teintes rares ; il ne pêche que par des hésitations dans les successions et les profondeurs des plans. Mais de quelle lumineuse clarté, il inonde le paysage en pente de ses *Barques* et avec quelles finesses ironiques il a peint dans ses *Sirènes en Chine* le céleste qui se morfond sous un arbre ! — MM. Bonfils, Maxime Dethomas, Georges d'Espagnat, René Piot, André Wilder, Mlle Val-Rau participent tous à l'exposition avec des projets de décors et de costumes de théâtre. C'est à croire que toute la vie parisienne s'est transportée sur les

planches. (Je sais très bien que ce n'est là qu'une apparence). Il y a quarante ou cinquante ans, les peintres transformaient la vie réelle en scènes de théâtre; aujourd'hui ils apportent d'incroyables accents de vérité, vraie ou caricaturale, dans leurs dessins de décors et de héros dramatiques voyez les personnages croqués par Maxime Dethomas et Mlle Val-Rau, — laquelle s'appelle en réalité Valentine Rau et s'est faite la zélatrice infatigable de la probe et très littéraire entreprise dramatique qui s'appelle le théâtre du Vieux Colombier.

Quelques bons morceaux du très noble archaïsant qu'est M. Bourdelle (fragments de ses décorations du théâtre des Champs-Élysées), des mascarons en terra-cotta de Mlle Jane Poupelet, — c'est toute la sculpture de la section française. Elle n'autorise point une appréciation des mérites français dans l'ordre de la plastique décorative. En somme pourquoi nos doutes et nos réserves sur le « nouveau style français » alors que tant d'œuvres s'imposent à notre pleine admiration? En effet... Il semble bien que je me contredise... Mais il est trop tard pour retirer mes insinuations. Au fond je songeais à l'art décoratif français tel qu'il se développe dans les « intérieurs complets », dans les stands des « ensembliers » et je m'en référais à l'impression emportée de trois sérieuses visites au dernier Salon d'Automne. Ne nous dissimulons pas que la création d'un meuble logique, élégant, original, — c'est aujourd'hui la grosse et difficile affaire, c'est un problème qui a plus d'importance dans le cycle des recherches décoratives que la production d'une belle décoration peinte ou sculptée. Eh bien! il nous avait semblé que malgré leurs efforts multiples et passionnants, les Français n'avaient pas encore un vrai constructeur de meubles, que très souvent ils se voyaient obligés d'emprunter aux Munichois, aux Viennois, comme ils empruntaient à Horta et à Van de Velde il y a vingt ans, ou bien qu'ils esquaivaient les difficultés architectoniques grâce à des arrangements de tentures, de broderies, de peinture etc., d'un goût quasi-infaillible. Bref je les trouvais des

tapissiers de génie, mais je mettais les Allemands, les Belges, les Hollandais au-dessus d'eux comme dessinateurs de tables et de chaises. Je crois que je maintiendrais ma manière de sentir devant la plupart des intérieurs français du Cinquantenaire. Presque tous doivent leur agrément aux jolies tentures (principalement aux belles toiles de Rambouillet) aux tapis, aux nattes, aux coussins prodigués de toute part. C'est par des effets de couleur surtout que valent les intérieurs de MM. Huillard et André Groult — et vraiment le *Salon de Campagne* de ce dernier est si coquet et si frais avec ses sièges peints en bleu et les fleurettes roses de ses toiles d'ameublement que j'ai presque honte de mes chicanes. Il est un ensemble au surplus qui me satisfait pleinement, celui des architectes Maurice Lucet et Pierre Halle : une salle à manger, blanc et bleu, avec de hauts lambris quadrillés, un remarquable buffet en citronnier, des sièges ornés de filets bleus en relief obtenus d'après les procédés des laqueurs japonais, une haute cheminée en céramique composée par un jeune artiste, M. Dhomme, de beaux rideaux en grosse dentelle dessinés et exécutés par Mme Puigaudeau. C'est gai, souriant, reposant (seul l'appareil d'éclairage est un peu compliqué) ; et les meubles — voyez la belle table — sont on ne peut plus solidement calés. Décidément l'art décoratif français est bien vivant.

*
* *

Mon article s'allonge démesurément et me voici obligé de faire la portion congrue à la section autrichienne. Elle est peu développée d'ailleurs ; elle ne doit pas moins retenir longuement l'attention et c'est avec plaisir que je m'y serais attardé pour présenter dignement son architecte M. Josef Hoffmann, pour apporter un large tribut de reconnaissance à M. Stoclet qui en assumait pleinement l'organisation. Il est des amateurs et des critiques, convertis d'hier au style moderne, qui veulent bien admettre les audaces gracieuses des Français, mais qui se cabrent encore devant la pureté

intransigeante de M. Hoffman. Celui-ci pourtant est le représentant d'un style nettement nouveau, qui puise sa force dans les meilleurs principes de l'art, mais entend aboutir toujours à des formes, à des lignes inédites, dépouillées entièrement de jolieses et d'ornements parasitaires. L'esthétique de M. Hoffmann est celle de la Sécession viennoise de plus en plus affinée; elle est parmi les tendances nouvelles, l'une de celles qui m'agrément le plus intimement et je reste stupéfait quand des artistes, devant le Hall si noblement proportionné de la section autrichienne et devant le beau motif blanc et noir qui en épouse entièrement les murailles, me parlent de *barbarie*, de *pauvreté*... Cette simplicité m'émeut et j'y crois reconnaître tout simplement le comble de l'art. Quelques meubles de MM. Pêche (dans le Hall le grand canapé vert et la table d'ébène) et Koloman Moser (dans la petite pièce voisine le magnifique scriban en palmier, érable et ébène avec incrustations de nacre) des dessins du grand Klimt, un bas-relief en marbre de Ceschka, des peintures de Schiele, puis, dans les trois niches ménagées à l'un des angles du Hall, des reliures, des broderies, des céramiques, des argenteries, des verres, ont été placés par M. Stoclet (la plupart des meubles et objets précieux ont même été prêtés par lui) avec un goût fait de sobriété et d'impeccable élégance. J'ai dit la valeur des industries françaises; mais quelles reliures valent celles des « Wiener Werkstätte » mettant en œuvre des dessins de Josef Hoffmann?

*
* *

Que le lecteur me dispense de lui présenter en guise de conclusion des vues synthétiques sur l'art décoratif moderne; c'est un exercice auquel je me suis parfois livré et que je ne me sens pas le courage de rééditer à l'épilogue de ce trop long article. Je me contenterai pour finir de formuler quelques vœux. Le plus modeste c'est que désormais, tous les trois ans, le Salon de Bruxelles ait sa section.

d'art décoratif et que de temps à autre aussi, les décorateurs soient invités aux grands Salons de Gand, d'Anvers, de Liège. Le second c'est qu'au *Musée* du Cinquantenaire on s'occupe enfin activement de créer le département des industries d'art moderne; c'est un devoir auquel on s'est soustrait avec un sans-gêne vraiment inexplicable; il est urgent de regagner le temps perdu et de prendre exemple sur les grands musées étrangers pour qui une telle section est considérée à juste titre comme le couronnement de toute bonne organisation. Le troisième c'est que dans les milieux administratifs où l'on a pour mission de surveiller l'enseignement professionnel, on cesse d'ignorer jusqu'au nom des artistes seuls susceptibles d'imprimer un nouvel élan à nos grandes industries nationales ou de professer à l'égard de ces maîtres les mépris grotesques de Beckmessers « à qui on ne la fait pas ». Enfin quatrième et dernier vœu, c'est que la Belgique prenne l'initiative d'une vaste exposition internationale exclusivement consacrée à l'art décoratif moderne. Paris promettait cette exposition pour 1916. Mais les dernières nouvelles sont mauvaises; Paris dit-on ne se sent pas encore en mesure d'entreprendre ce que Turin fit en 1902. Pourquoi Bruxelles, centre tout désigné par sa situation géographique et la réputation de ses constructeurs et décorateurs modernes, ne tenterait-elle pas cette magnifique entreprise qui rendrait tout son éclat à notre renom un peu terni de créateurs du *dolce styl nuovo*?

FIERENS-GEVAERT.

L'ÉPREUVE

« ...Car toutes ces âmes sont crucifiées ».

FRANÇOIS MAURIAC.

« Voilà un bon B...! » hurla un des hommes sur la passage de l'abbé Pierre.

Des rires se propagèrent dans le groupe de lurons qui stationnaient devant la porte de la fabrique.

Le prêtre avait entendu l'obscénité, et il en avait blêmi; il hâta sa marche et gravit les degrés d'entrée de l'église, tandis qu'une huée éclatait.

L'abbé Pierre Henricourt alla s'agenouiller dans un angle du chœur, comme il faisait chaque jour, après sa tournée chez ses pauvres. Il se mit en prière, l'âme troublée par l'injure qui venait de le souffleter. Les six années qu'il comptait depuis qu'il avait été nommé desservant à Meaupré n'avaient pu encore le bronzer contre l'animosité et les sarcasmes du village.

« Quelle pitié... » murmura-t-il, tandis qu'il récitait son bréviaire, les lèvres tremblantes un peu...

Pierre Henricourt avait commencé sa carrière sacerdotale comme vicaire dans la banlieue. Il gardait de ses premiers temps de ministère un souvenir pénible : tant de misères fermentent dans nos villes industrielles qu'on y est comme plongé dans un cloaque de souffrances sordides. Que de tristesses il avait coudoyées au cours de ces années : des ménages sans pain, des querelles, des femmes abandonnées, des suicides... On venait l'appeler la nuit, au chevet d'ouvriers blessés hurlant leur agonie atrocement. Ici, c'était une mère s'abattant avec des cris de folie sur le corps de son garçon, rapporté inanimé de

la mine. Un jour, — c'était au début de ses fonctions, — il était entré le premier dans un taudis où la femme venait de s'asphyxier avec ses trois enfants, et l'homme surveillant, s'accotoit au mur et emplissait la maison et la rue de cris pareils au cri d'une bête qu'on égorge. Puis venait la grève de 1886, l'année lugubre... Toujours il se rappellerait ce qu'il avait vu, cette explosion de souffrance haineuse, ces foules hurlantes, les usines et les couvents incendiés, la troupe accourant, barrant les rues, et, sur la place devant sa maison, la fusillade jetant des cadavres en tas sur les pavés, avec des têtes trouées et des cervelles giclantes...

Rien que de la misère, et de la souffrance, et de la haine.

Jamais il n'avait pu s'acclimater à la banlieue, prolongeant sous la buée rousse ses rues interminables, aux maisons noircies, aux pavés raboteux et rudes à son pas de campagnard.

Et puis, simple vicaire, astreint à d'innombrables besognes machinales et disciplinées, sans contact avec ses paroissiens dont il ne connaissait même pas les noms, il souffrait de ne pouvoir donner un emploi aux facultés de dévouement qui étaient le fond de sa nature aimante.

Aussi avait-il souvent, au cours de ces années, envié son oncle, l'abbé Louis, curé de village au hameau natal.

Il n'avait pas connu, durant le temps de son vicariat à la ville, de jours meilleurs que ceux où il pouvait faire visite à son oncle, dans le confortable presbytère de Meaupré, le hameau de son enfance. Et de retrouver les ruisselets qui jasant sur le schiste en éventant les vallées d'une fraîcheur ombreuse et limpide; de sentir sous ses pas la bourre, que les aiguilles des sapins odorants et les plantes familières étendent comme un tapis sur le sol des chemins qui montent vers les cîmes rocheuses dans la rosée du matin; d'entendre à la lisière de la forêt cette rumeur qui vient de plusieurs lieues et où se confondent les palpitations de la fagne, les murmures du vent, des appels in-

connus, des cris d'animaux qui fuient au travers des fourrés comme des fauves éclairs, il sentait son cœur de rural s'emplir d'un sentiment de ferveur et de tendresse.

A la brume, il s'acheminait vers le presbytère dont la grande chambre, où flambait un feu de hêtre, embaumait une senteur de grives et de champignons ; le curé, chasseur et cuisinier expert, rehaussait le souper d'un flacon de Bourgogne amoureusement extrait d'une cave généreuse. L'abbé Louis racontait les histoires du hameau ; populaire, vénéré des villageois, il vantait les commodités de sa cure et le bon esprit de ses paroissiens :

« De si braves gens, et si faciles à mener... ».

Aussi Pierre avait-il éprouvé une immense reconnaissance lorsque, son oncle prenant sa retraite, l'évêque lui avait offert sa succession à Meaupré.

Le nouveau curé avait été fort bien accueilli par ses paroissiens, et Pierre s'était promis des jours paisibles et heureux. Pourtant il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'au village, autant qu'à la ville, la misère, comme une marâtre à l'aigre mamelle, est avare et dure au pauvre monde. Rares étaient les ménages où la nichée mangeait à sa faim ; les femmes débilitées par le rude travail des champs, anémiées par les privations et les maternités hâtives, portaient les stigmates de la misère sur leurs maigres faces. L'hiver surtout était tueur des pauvres gens, quand la maisonnée s'accagnardait autour de l'âtre et que l'onglée faisait siffler les toux en hoquets saccadés.

La cave du curé n'avait pas tardé à se vider, les précieuses bouteilles s'en allant chez les accouchées. Bientôt son matelas était déménagé chez un malade ; le presbytère se dégarnissait de son mobilier pour secourir les ménages indigents. En même temps — était-ce comme le ruisseau dont l'eau se salissait maintenant en longeant la fabrique ? — on eut dit que les âmes devenaient mauvaises, aigries, salies par on ne savait quel ferment d'envie et de rancune. L'amitié s'en allait des cœurs.

Comme Monsieur l'Archiprêtre avait accoutumé de le

dire dans ses sermons : « L'air du siècle est devenu mauvais... » L'église se vidait ; les esprits forts prenaient en dérision les pratiques ancestrales. L'isolement se faisait autour du curé et les gens ricanaien sur son passage.

Le prêtre souffrait de cette hostilité ; pour ramener ces âmes égarées, il offrait à Dieu ses prières et ses jeûnes et redoublait de dévouement.

Pourtant un grand bonheur lui était venu. Un jour des passants inconnus avaient abandonné à l'entrée du village, sur le bord de la route qui longeait le jardin de la cure, deux fillettes, sœurs — jumelles, semblait-il à leur ressemblance. Le curé les avait recueillies et adoptées, sauvant ainsi les petites âmes apportées par le mystère. Puis, c'était l'enfant de bohémiens qu'il ramassait dans une roulotte, où la mère venait de mourir, figure hâve et farouche de martyre. Peu à peu, le bruit s'était répandu que le curé de Meaupré avait fondé une œuvre pour recueillir les enfants naturels, et des gens lui amenaient des petits abandonnés. La cure devenait une pouponnière vagissante. Même cela lui avait valu des difficultés avec la Commission d'hygiène ; un inspecteur avait constaté « l'état d'insalubrité des locaux » et rédigé son procès-verbal ; le curé avait reçu quelques semaines plus tard un exploit d'huissier lui faisant sommation de comparaître devant le juge. L'abbé s'en était tiré avec une admonestation « vu ses bons antécédents et l'espoir qu'il s'amendrait... »

C'était là son réconfort, cette œuvre pour les petites délaissées ; il chérissait ses pupilles aux boucles blondes, et son vieux cœur s'attendrissait quand il songeait que ces chères petites têtes étaient, grâce à lui, abritées contre la souffrance et le mal qui rôdent par le vaste monde.

Tout le reste, autour de lui, n'était que chagrins et peines... On lui faisait des vilénies.

L'autre semaine, c'était la veuve du boucher qui venait le trouver à la sacristie, pour se confesser. Elle racontait le trouble où la mettait le veuvage, les ardeurs de sa chair.

L'abbé Pierre avait essayé de la reconforter : « Mon enfant, il faut autant que possible écarter les tentations ; dans les moments difficiles, il faut prier ; dites : Mon Dieu... » La commère l'avait interrompu : « Allez, monsieur l'abbé, cela est facile à dire, mais quand on a envie d'un homme, cela ne passe pas comme ça. Et moi j'ai envie d'un homme, et cet homme c'est vous ». Le prêtre, effrayé, s'était levé et l'avait chassée ; elle s'était sauvée, ouvrant toute grande la porte de la sacristie, et rejoignait sur la place, en se tapant les cuisses avec de grands éclats de rire, les gars du village qui étaient attablés devant le cabaret pour assister à la farce machinée ensemble.

Malgré la méchanceté du monde, l'abbé Pierre était heureux. Une sorte de joie surabondait en lui à penser que, malgré tout, le ciel accepterait son sacrifice et en tiendrait compte lorsqu'il s'agirait de peser dans la balance les mérites de sa paroisse : « Faites, mon Dieu, que je sois digne de valoir, à ceux dont je suis le pasteur, l'indulgence et votre salut éternel aux yeux de votre Justice.

« Mon Dieu, je vous prie pour ceux qui ne prient pas, pour ceux qui vous haïssent, pour ceux qui vous laissent abandonné dans votre église déserte.

« Je vous offre ma mortification en réparation des injures, des outrages de ceux qui repoussent votre amour, qui profanent le mystère de votre chair et renouvellent la sueur de sang de votre agonie.

« Mon Dieu, je vous prie pour le troupeau dont je suis le pasteur, pour ceux qui ne vous aiment pas parce qu'ils ne vous connaissent pas : pour Lambert Antoine qui s'est fait socialiste et injurie votre Eglise, pour Hurtebise qui fait circuler son camion dans les rues du village à l'heure de l'adoration, pour Françoise qui se méconduit, pour Brisbois l'imprimeur qui écrit dans son journal des ignominies contre vous.

« Je vous prie pour ceux qui font le mal. La terre est une mère mauvaise et ils sont peut-être moins coupables

que vous pourriez croire à première vue... Donnez-moi, Seigneur, d'expier leurs fautes et de prendre sur moi les péchés des miens.

« Je vous prie pour ceux qui souffrent : Seigneur, ayez pitié de ceux qui sont sans pain, de l'ouvrier tombé dans dans une rue, des mères au chevet de leurs enfants, de tous les cœurs malheureux et qui saignent.

« Je vous prie pour les voyageurs, pour ceux qui sont sur les routes, pour les malades, pour ceux qui sont à cette heure dans les sueurs de l'agonie.

« Mon Dieu, je vous prie pour que vous n'ayez pas égard à mes fautes, à ma tiédeur, à mon attachement aux choses terrestres, pour que vous n'ayez pas égard au bien que je devrais faire et que je ne fais pas. Je vous prie pour que vous me fassiez la faveur de porter votre croix et d'essuyer la sueur de votre front au chemin du calvaire ».

*
* *

L'abbé se sentait réconforté par sa prière. Il quitta l'église et rentra chez lui. Le repas de midi l'attendait. « Voici une lettre qui traîne ici pour vous » grogna Valérie, la vieille servante qu'il avait héritée du curé Louis et qui, *laudatrix temporis acti*, regrettait le temps de son ancien service.

L'abbé Henricourt examina l'enveloppe et se troubla en reconnaissant le cachet de l'évêché. Précipitamment, il ouvrit la lettre ; elle était signée « Martin Hubert, Evêque » et contenait convocation *ad audiendum verbum*. Ceci acheva de l'effrayer, car cette formule, en traduction libre, signifie dans le milieu ecclésiastique : « pour recevoir un savon... »

Qu'avait-il pu se passer, Seigneur ? Le prêtre acheva d'être bouleversé en constatant que la missive datait de la semaine précédente et que la convocation était pour le jour même à trois heures. Heureusement qu'en se hâtant il pourrait arriver sans trop de retard...

Tout en mangeant ses pommes de terre, l'abbé Pierre méditait :

Certes, il savait que son évêque était un prêtre au noble cœur, à l'âme très haute. Mais un curé de campagne, isolé, sans relations, a toujours à craindre. Il avait entendu parler de prêtres « modernistes » qui écrivaient contre les enseignements du pape, d'autant plus dangereux que, étant hérétiques, ils prétendaient rester dans l'Eglise ; mais en même temps, il avait entendu raconter que des zélateurs officieux se donnaient pour mission de rechercher les prêtres suspects et de les dénoncer en haut lieu...

Monseigneur Martin Hubert aurait-il donc été saisi d'une plainte contre lui ? Cependant, si loin qu'il recherchât, jamais ses paroles n'avaient pu donner un prétexte quelconque à une censure, et jamais il ne s'était avisé de se mêler à des controverses sur des points de théologie...

Le curé de Meaupré sentait ses cogitations s'enfoncer dans un inconnu plein d'appréhension.

Pour se rendre à l'évêché, il lui fallait d'abord prendre le tramway vicinal jusqu'à la gare de La Bornerie, où s'arrêtait le train de 2 heures 30. Sa bourse ne contenait plus qu'un peu de monnaie : on était à la fin du trimestre. Il obtint de Valérie qu'elle lui remit l'argent du tiroir : à peu près cinq francs ; mais la grosse servante lui rappela aigrement qu'il s'était laissé extorquer par la femme du maçon la promesse d'un don d'un franc soixante quinze pour l'achat d'un médicament : « Si je ne lui donne pas son argent, tout à l'heure, quand elle va arriver, elle s'en ira raconter par tous les hameaux que son homme va crever sans bouteille à cause de vot'faute... »

Oui, oui, ...c'était vrai ; le curé avait promis, à cette malheureuse, le médicament que le docteur avait prescrit à son mari ; il fallait lui donner son argent. Il resterait trois francs vingt cinq, prix du coupon aller et retour de La Bornerie au chef-lieu. En se dépêchant, il y avait moyen d'aller en une heure, à pied, à la station de la

Bornerie, au lieu de faire la dépense inutile d'une place en tramway vicinal.

L'abbé Pierre acheva rapidement son plat de pommes de terre.

Il se mit en route en hâte.

Le soleil tapait dur sur la chaussée ; et tandis que le curé s'en allait au long de la route, anxieux de l'heure qui s'avavançait, pressant le pas, un peu étourdi par la réverbération du soleil sur les pavés surchauffés, une terreur monta tout à coup en lui : il se rappelait que le tarif du chemin de fer avait été récemment augmenté et que, par conséquent, le coupon coûtait plus que les trois francs vingt cinq qu'il avait. Qu'allait-il devenir, mon Dieu?... L'éclat de la lumière était tel que ses yeux ne pouvaient la soutenir et il lui semblait marcher dans le noir. Il murmurait : « Mon Dieu ! mon Dieu !... »

Des gens, sur le seuil des maisons, ricanaient de voir courir sur la chaussée en plein soleil, ce vieux prêtre à l'allure sordide, au visage mal rasé, contracté par l'angoisse — famélique sous sa soutane verdie où manquaient des boutons.

Il arriva en vue de la gare au moment où le train était signalé. En se hâtant, il heurta rudement la palissade goudronnée ; une écharde lui fit saigner le poignet et une large tache de goudron s'étala sur sa soutane. Au guichet, il lui manqua quinze centimes pour payer son coupon ; l'angoisse montait à son front en gouttelettes de sueur. Un monsieur allongea les trois sous sur la tablette du guichet, et s'éloigna pour esquiver le remerciement du prêtre. L'abbé entra sur le quai, tandis que le train stoppait. Les voitures de troisième classe étaient bondées d'ouvriers ; à chaque portière qu'il ouvrait, les occupants lançaient des clameurs et des *lazzi*. Une huée fusait, tandis qu'il courait le long du convoi ; des gens criaient : « Rendez les liards !... »

Enfin Pierre parvint à trouver place, au moment où le train s'ébranlait.

Le restant du voyage s'accomplit sans mécompte.



Arrivé à l'évêché, il fut introduit dans un parloir, où un chanoine secrétaire compulsait des dossiers. Il essaya de s'enquérir auprès du secrétaire du motif de sa convocation ; l'écclésiastique finit par lui laisser entendre « qu'il y avait des plaintes... »

Un long temps se passa. Le parloir, aux grands murs nus, avec son silence, troublait l'abbé Pierre.

Enfin, une porte s'ouvrit ; le secrétaire lui fit signe. Pierre s'avança, entra dans la chambre où l'évêque se tenait debout auprès d'une table chargée de livres. Mal à l'aise sur le vaste parquet ciré, il baisa maladroitement l'anneau du prélat. Cependant, l'accueil bienveillant de l'évêque le rassura. Monseigneur Martin Hubert lui demandait paternellement des nouvelles de sa santé, s'informait si les fatigues de son poste ne dépassaient pas ses forces.

L'abbé Henricourt remerciait Monseigneur de sa bonté : « Grâce à Dieu, il se portait bien et ne ressentait pas la fatigue ». Mais le regard de l'évêque, qui semblait scruter tout au fond des yeux, le gênait.

— « Monsieur l'abbé, le poste de Meaupré est dur, très dur ; c'est une lourde charge, épuisante. Je vous ai fait venir parce que des circonstances favorables font que je dispose d'une place d'aumônier au couvent du Sacré Cœur et que je compte vous y nommer.

— Oh ! Monseigneur, vous me révoquez... »

Pierre Henricourt était devenu blanc comme un linge. C'était donc cela ! le nommer aumônier de couvent, le mettre à la retraite, l'enlever à sa paroisse, à ses pauvres ; lui retirer ses œuvres, son orphelinat des petites délaissées !... l'obliger à abandonner son apostolat, les âmes qu'il

s'efforçait de ramener, son cher troupeau pour lequel il était prêt à donner sa vie...

— « Oh ! votre troupeau, monsieur l'abbé... dites-moi quel est le chiffre des communions pascales dans votre paroisse ? »

Le curé Pierre s'effarait : peu, bien peu de communions depuis quelque temps, c'était vrai. L'impiété avait fait des progrès, mais l'air du siècle est mauvais : tant de souffrances, tant d'ignorance chez ces pauvres âmes. Mais lui, le pasteur, il faisait tout pour les ramener ; et il y arriverait, c'était chose sûre ; car ces pauvres gens ne sont pas mauvais, au fond ; la misère est une triste conseillère, et dure au pauvre monde.

« Oh ! Monseigneur, je ne sais pas si on vous a fait des plaintes sur mon compte ; moi, ce n'est guère ; mais mes pauvres paroissiens, toutes les âmes crucifiées, pour lesquelles je voudrais souffrir, expier, obtenir de les ramener au Christ ; pour lesquelles je ferais tout, de toute mon âme et de tout cœur , de tout mon cœur ».

C'était comme si quelque chose se brisait en lui ; toute sa charité, tout son amour pour les pauvres et le crucifié qui saignait, qui débordait de son cœur gonflé d'un long sanglot.

L'évêque l'avait laissé parler. La voix entrecoupée du vieux prêtre se tut, avec une plainte sourde.

Monseigneur Martin Hubert se leva :

« Monsieur l'abbé, je veux vous rassurer. Je ne puis pas dire que j'ai eu des plaintes... Je sais, tout le monde sait — et votre évêque mieux que personne — que vous êtes un prêtre zélé et si je recevais une plainte contre vous, je ne l'accepterais pas. Mais les plus nobles âmes sont aussi les plus guettées. Le démon est rusé, et j'ai pu constater que c'est contre les meilleurs qu'il se plaît à diriger ses embuches... Monsieur l'abbé, vous avez besoin de repos. Ce repos, vous ne vous le donnez pas, et vous ne vous le donnerez pas tant que vous serez à Meaupré. Ne dites pas

non : *je sais* que vous dormez sur la dure ; vous n'avez pas de matelas... votre paillasse, vous l'avez donnée à un malade, et celle que Monsieur le Doyen vous a envoyée en remplacement a suivi le même chemin...

« Eh bien, monsieur l'abbé, il y a deux vertus qui, de nos jours, sont plus que jamais celles des saints : la vertu de prudence et la vertu de discrétion. — Voyons : En quelle classe avez-vous voyagé pour venir à l'évêché ? En troisième classe : Eh ! oui, je vois votre coupon de retour qui sort à demi de votre gousset. La dignité du prêtre et la considération qu'on lui donne peuvent, dans certaines occasions, avoir à souffrir de ce laisser-aller. Vous êtes le plus pauvre de votre village et vous vivez comme le plus pauvre des miséreux : on ne vous respecte pas.

« Vous recueillez des petites bâtardes. Vous ne vous êtes pas enquis, avant de fonder cette œuvre, de l'opinion de votre ordinaire ; je vous aurais dit combien la prudence s'impose à un prêtre en ces matières. Un desservant de paroisse ne relève pas seulement de sa conscience ; la prudence lui commande de faire attention à ce qui se dit, à la rumeur publique. Or, votre évêque sait qu'on vous chansonne, qu'on répand des quolibets inconvenants sur le curé de Meaupré et ses pupilles. Que sera-ce, Seigneur, et qu'aurez-vous sur les bras quand ces petites graines auront levé et grandi ?

« Votre village est devenu anti-clérical ; il est maintenant un foyer d'irréligion — et il faudra beaucoup de peines et de temps pour réparer le mal.

« Monsieur l'abbé, je vous dis tout cela sans détour, parce que je vous sais un prêtre modèle, un prêtre soumis, et un noble cœur ; vous accepterez les admonitions de votre évêque avec toute votre foi chrétienne, ainsi qu'il sied.

« Je sais que je vous impose une croix lourde... pesante ; mais votre âme de prêtre accueillera la meurtrissure, car elle y verra *l'épreuve* : c'est à ceux-là, à qui le ciel accor-

de un rang privilégié, qu'il convient d'accepter l'épreuve et de l'embrasser.

« Je vous retire de Meaupré, non seulement parce qu'il se fait que je dispose d'une place qui vous assurera une existence convenable, mais aussi parce qu'il se fait que, grâce à Dieu, j'ai sous la main, pour occuper le poste de Meaupré, un prêtre qui saura remettre les choses en état. L'abbé Lambert a bien voulu, sur ma demande expresse, accepter d'aller vous remplacer. Il a du bien, et il m'a déjà rendu grands services dans plusieurs paroisses. Ce sera une tâche dure, malaisée, que de réparer tout le mal dont vous avez été la cause involontaire. Heureusement que l'abbé Lambert est une tête de premier ordre ; il sait se faire respecter et aimer. Il préside des fanfares ; il a une bonne cave ; il remettra toutes choses dans la bonne voie.

« Maintenant, soyez en paix, sans trouble. Il n'est pas d'une âme chrétienne de se laisser aller au désarroi. Nous avons tous nos misères, nos fautes, et l'acceptation des épreuves nous purifie comme le bronze de la cloche — qui ne résonnerait pas, ne chanterait pas s'il n'avait passé par le feu. Votre évêque vous donne, de tout cœur, la bénédiction qui fortifie ».

L'abbé Pierre Henricourt, les lèvres tremblantes, récitait le *Pater* : « Notre Père qui êtes au cieux, que votre nom soit sanctifié... que votre volonté soit faite — Mon Dieu, que votre nom soit sanctifié dans l'épreuve qu'il vous a plu de me départir ; que votre volonté soit faite, dans le coup qui frappe votre serviteur. Je vous bénis pour la douleur que vous m'imposez. Je l'accepte de toute mon âme, pour le pardon de mon erreur et pour le rachat des âmes compromises par ma faute ».

Il s'inclina pour recevoir la bénédiction de son évêque, et dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole : *Adveniat mihi secundum verbum tuum* ».

LÉON RYCX.

L'HEURE DE LA ROSÉE

Églogue

*Dans la blonde vapeur de la terre mouillée,
Le poète à grands pas marche vers la feuillée,
Baignant, là-bas, dans l'eau rose de l'orient.
Il marche, et son cœur bat, et son œil souriant
Entre les peupliers distingue la tourelle,
Puis la fenêtre, puis le geste d'une ombrelle...*

Mais la grille de fer a grincé sur ses gonds.

*O peintres, vos pinceaux ont évoqué les bonds
Du chevreuil convulsif que la meute talonne ;
Vous avez fait mugir le torrent qui bouillonne ;
Vous avez fait hennir et ruer le coursier,
Et les glaives sonner sur les heaumes d'acier ;
Mais je n'ai jamais vu tressaillir sur la toile
L'élan, silencieux comme un frisson d'étoile,
Qui conjoint, sous la branche en fleur de l'églantier,
Deux amants séparés depuis un jour entier !*

LE POÈTE.

*Myriam ! est-ce toi, Myriam, ou rêvè-je ?
Est-ce que nous passons sous la boule-de-neige
Où la fauvette niche et jase tout le jour ?*

MYRIAM.

*Nous y passons vraiment et je t'aime d'amour.
Nous allons arriver bientôt à la chaussée
Où les ormes épais bombent dans la rosée.*

LE POÈTE.

*Voici bien le chemin où, tant de fois rêvant,
J'ai confié ma peine aux murmures du vent*

*Et soupiré vers toi sous l'ombreuse futaie ;
 Voici bien le chemin sablonneux et la haie,
 Que le lierre terrestre aimé des roitelets
 Ourle d'une bordure à tubes violets.
 Pourtant, je doute encore... Il n'est pas à comprendre
 Que l'on puisse goûter une ivresse si tendre.
 Quoi ! se peut-il vraiment que nos lèvres, toujours
 Avides du mystère enclos dans leur velours,
 Pour un bruant qui chante ou pour l'émoi que cause
 Le marronnier neigeux et tiqueté de rose,
 Se joignent dans la fleur unique du baiser?...
 Quoi ! se peut-il vraiment que mon bras soit passé
 Sous le tien, entourant le satin de la taille,
 Et que ta douce joue à la mienne tressaille?...*

MYRIAM.

*L'angélus!... On dirait une cloche des cieux.
 Nos songes fraternels conversent par les yeux,
 Je lis entre tes cils tout ce que tu demandes.
 Est-ce que nous glissons au pays des légendes,
 Pour nous sentir ainsi comme ne faisant qu'un
 Dans la même rosée et le même parfum? ...*

LE POÈTE.

La fée Aurore nous enchante de ses larmes.

MYRIAM.

Il a plu du cristal sur les feuilles des charmes.

LE POÈTE.

*Penche-toi sur la haie ou regarde à travers :
 Partout des diamants qui jettent des feux verts !*

MYRIAM.

*J'en vois des rangs entiers qui tremblent et qui bougent,
 On dirait de petits soleils jaunes et rouges,
 Regarde ! et qu'une oiselle ouvre l'aile en fuyant,
 C'est comme un éventail étoilé de brillants.
 Oh !*

LE POÈTE.
Qu'est-ce?

MYRIAM.
Un hanneton qui m'accroche de l'ongle.

LE POÈTE.
Qu'il meure!

MYRIAM.
Non, vraiment! Regarde comme il jongle...

LE POÈTE.
Il jette des baisers à qui le gracia.

MYRIAM.
Que je te batte avec ces fleurs d'acacia!

LE POÈTE.
Tu me frappes avec ces fleurs?

MYRIAM.
Oui.

LE POÈTE.
Je les mange.

MYRIAM.
Non!

LE POÈTE.
Je t'assure.

MYRIAM.
Eh bien! quel est ce goût étrange?...

LE POÈTE.
*Un goût de miel, un goût de sève, un goût de toi!
 Les choses à présent me remplissent d'émoi,
 Toutes se réclamant un peu de toi. Tu mêles
 Je ne sais quoi de rose aux verdure nouvelles,
 Comme on voit le pommier mêler au bleu de l'air
 Des flots de mousseline où transparait la chair.
 Je voudrais décorer ta chevelure sombre
 Du croissant de la lune étincelant dans l'ombre;*

*Je te taille un manteau dans le soir empourpré ;
 Le panache odorant de la reine-des-prés,
 Criblé d'épis fluets jaillis de la verdure,
 Me suggère un chapeau pour ombrer ta figure ;
 J'agrafe à ton corsage en bijou délicat
 La libellule ambrée aux pattes de mica ;
 Et quand j'arrive au loin, par le chemin de terre,
 Les sveltes peupliers du clos héréditaire,
 Avec leurs fuseaux verts sur l'or de l'horizon,
 Figurent à mes yeux le grand M de ton nom !
 Mais je crains de subir le charme de l'aurore.
 L'heure de la rosée en songes s'évapore...
 Je suis pauvre.*

MYRIAM.

Tu n'es pas pauvre.

LE POÈTE.

Si.

MYRIAM.

*Ces champs,
 Qui te tiennent au cœur par mille accords touchants,
 En dépit des papiers signés devant notaires,
 Tu les possèdes mieux que leurs propriétaires.*

LE POÈTE.

*Il est vrai. Mais je suis farouche, peu disert,
 Et me sens proprement un enfant du désert.
 J'hésite, je rougis, et pour peu que j'essaie
 De tourner un propos aimable, je bégaie...*

MYRIAM.

*Le coucou balbutie aussi, et cependant,
 Nul n'exprime aussi bien l'ivresse du printemps.*

LE POÈTE.

*Peut-être, d'une sorte obscure que j'ignore,
 Ai-je accueilli l'esprit de cet oiseau sonore,
 Pour qu'épris comme lui des vallons ombrageux,*

*Je m'y plaise à cacher mes peines et ces jeux
 De flûtes où mon cœur inquiet se lamente...
 J'aime l'odeur de l'aulne et celle de la menthe,
 Les groupes de sapins sentant comme la poix,
 Les sources et la paix ténébreuse des bois.
 Sitôt qu'un goût de pleurs m'alourdit la paupière,
 Je prends ma canne à pêche et cours à la rivière,
 Me sentant mieux chez moi dans le cadre mouvant
 Des nuages, des eaux, des arbres et du vent.
 Oh ! comme ce pays est plein de mes pensées !
 Mes songes, mes candeurs journellement blessées,
 Mes remords, mes espoirs toujours ressuscitants,
 S'y mêlent d'arbre en arbre au décor du printemps.
 Chaque pas que je fais me rappelle à moi-même,
 Ce sentier dit : je souffre ! et ce bocage : j'aime !
 Nulle terre ne vaut sous la voûte des cieux
 Cette terre où je sens la cendre des aïeux.
 Nulle part, lorsque juin embaume la colline,
 Les vaches n'ont brouté sur le buisson d'épine
 Des bouquets plus neigeux, des rameaux plus gluants.
 On ne trouve qu'ici ces milliers de bruants
 Criant avec des becs humides de rosée.
 Il n'y a pas au monde une telle chaussée,
 Mêlant, dans son trajet par plaines et par vaux,
 Le chant des rossignols aux grelots des chevaux ;
 Les ormes au printemps la sèment de rondelles ;
 Les champs voisins, rasés du vol des hirondelles,
 Fument de grand matin, comme si leurs sillons
 Brûlaient l'encens sacré du sol que nous foulons.
 Que de milliers de fois ne l'ai-je pas suivie !
 Ses arbres conteraient l'histoire de ma vie,
 Sans omettre un seul trait qui soit essentiel.
 C'est ici que je fus le plus proche du ciel ;
 C'est ici que j'ouïs la parole divine ;
 Et Notre-Dame, dans ses niches d'aubépine,
 Entre le bout de cierge et le brin de muguet,
 M'y fit nouer les doigts avec un chapelet...*

*Te le dirai-je enfin? Même aux heures mauvaises,
 Ce pays m'octroya le vert de ses mélèzes
 Et mélangea toujours à mon horizon noir.
 Une arrière-clarté de sagesse et d'espoir.
 Et voici que, selon l'indicible promesse,
 Que Notre-Dame un jour, à la fin de la messe,
 A Montaigu, parmi les triangles de feu,
 Fit à ce pauvre cœur qui le méritait peu,
 Voici que ce pays, plus vert que de coutume,
 Dans le brouillard doré que l'aurore parfume,
 Regarde s'avancer, aux sons des anges,
 La compagne d'amour que je n'attendais plus!...
 Salut, Reine! Tu viens à moi, simple et sauvage,
 Souriante, avec du chèvrefeuille au corsage.
 Salut! Tu viens du fond de mes songes passés.
 Laissons causer en paix nos doigts entrelacés,
 Puisque, dorénavant, la route paraît sûre,
 Que l'heure du destin sonne, et que je te jure,
 Par ces pleurs de bonheur répandus sur ta main,
 Que nous ferons à deux le reste du chemin!*

MYRIAM.

*Je suis tienne! Je suis comme une qui s'éveille..
 Le monde jusqu'ici me cachait sa merveille,
 Pour la première fois mes yeux se sont ouverts.
 Et je ne savais pas comme les prés sont verts.
 Comment aurais-je cru que l'âme fût à même
 De se mirer, avec son essence suprême,
 Son trésor d'espérance et son secret d'amour,
 Dans les champs et les bois qui fleurent alentour?
 Je vibre quand ce point musical — une abeille! —
 S'enfonce dans l'aurore en longeant mon oreille....
 J'ai sans doute admiré, dans les pays lointains,
 Venise et ses canaux, Florence et ses jardins,
 Et les lacs, et la neige ardente des montagnes;
 Mais tout cela n'est rien auprès de ces campagnes
 Qui semblent onduler au gré de nos émois,*

Et dont tous les oiseaux nous concèdent leurs voix.
 Que ce pays est beau depuis qu'il nous révèle !
 Ce lierre autour du chêne est notre amour fidèle ;
 Ce bleu myosotis, dans l'herbe du chemin,
 Parle du souvenir dont nous vivrons demain ;
 Tantôt un chemin creux, tantôt une chapelle,
 Nous fait signe, et mon cœur attendri se rappelle...
 Tiens ! ce sapin évoque avec son faite aigu
 Notre-Dame d'amour priée à Montaigu.
 Tout le printemps fleurit dans mon âme apaisée.
 Sens-tu bien comme moi cette odeur de rosée
 Où trempent le froment, le trèfle et le sainfoin ?
 Sens-tu bien comme moi cette saveur de juin
 Qui mousse dans la haie, et dans les !lés éclate
 En papillonnement de pavos écarlates ?
 Ecoute !... Voici l'heure où, loin, on ne soit où,
 Résonne coup sur coup la conque du coucou...
 J'aime tout, maintenant, de ce pays qui semble
 Un coin du paradis où nous jouons ensemble.
 J'aime les champs, les bois, la ferme avec le puits,
 Les chaumes décorés de la branche de buis,
 Les poules picorant sur le fumier qui fume,
 Le moulin secouant son tablier d'écume,
 Les barrières, les clos, la mare herbeuse où dort
 Un tapis d'eau fleuri de renoncules d'or,
 Le vieil acacia dont le parfum m'enivre,
 La vieille église grise avec le coq de cuivre,
 Et le tir à la perche avec le papegai.
 Vois-tu ce blond brouillard, où la caille a claqué,
 Au ras du champ de trèfle allongé comme en rêve,
 Gazer le globe d'or du soleil qui se lève?...
 Les mélèzes jamais furent-ils reverdis
 Plus fraîchement dans les bosquets du paradis?...
 Oh ! cette heure à coup sûr nous figure une image
 De la patrie où tend notre pèlerinage.
 Les oiseaux ont chanté comme pour des élus,
 Et la terre et le ciel ne se distinguent plus.

LE POÈTE.

C'est vrai!

MYRIAM.

*Viens, et scellons, par un baiser encore,
Notre amour qui naquit des roses de l'aurore!...*

*Bocages, cachez-vous, en ce matin vermeil,
Deux oiseaux plus gorgés de sève et de soleil?
Un mélèze, par eux imploré comme un prêtre,
(Les anges du printemps s'en souviennent peut-être)
Lentement, de son bras verdoyant, les bénit...
Et déjà Notre-Dame avait construit le nid.*

VICTOR KINON.

LA TÊTE DE TURC

I

Une tête de Turc pendait au sommet d'une tige de fer recourbée par le haut comme un gibet. De mon lit j'en voyais le profil qui se balançait lorsque quelqu'un marchait dans la chambre. Elle était coiffée d'un turban de tulle blanc ; sa barbe était bleue, et sa langue qui tombait sur sa barbe se montrait presque de la même couleur. Quatre petits squelettes de cuivre, dont on n'apercevait que les crânes, montaient la garde sous le gibet.

J'eus tout le loisir de l'observer. La maladie est un vêtement qui vous tient à la peau et aux os. Comme il fallait bien regarder quelque chose, cette tête de turc était ma cible ordinaire. La nuit, ne pouvant dormir, j'attendais fébrilement jusqu'à ce que l'aube perçât les rideaux, pour voir si la tête tenait encore. Il n'était pas douteux qu'elle tomberait un jour en poussière, puisque les oiseaux du ciel ne pouvaient pénétrer chez moi pour la dépecer. En effet, chaque matin la peau me semblait un peu plus desséchée, la langue devenait plus obscure, le profil s'allongeait sous le turban étiré que la faveur du destin avait agrémenté d'un nœud rose !

Il est vrai qu'en me tournant légèrement à droite, je pouvais voir les fleurs, que des amis délicats avaient disposées sur la cheminée, autour d'une petite pendule qui semblait piétiner sur place en marquant un pas rapide.

A gauche, maints tableaux pendaient aux murs. Mais je les avais regardés si souvent que j'aimais mieux ne plus les voir. Et, du reste, il y en avait un parmi eux qui me faisait détester tous les autres parce qu'il représentait

une image de Platon, dont la laideur m'exaspérait autant que les théories de longanimité, bien faites cependant pour un malade comme moi, qui voyais chaque jour mes forces décroître et brûlais de me précipiter hors du lit pour ramper vers la vie. Tout au plus pouvais-je souffrir la présence d'une plume de paon, magnifiquement éployée, dont le soleil faisait pétiller les ors et chanter les émeraudes.

— Ne regarde pas cela ! me disait ma femme, chaque fois que je jetais les yeux de ce côté : « Cela porte malheur ! »

Mais la plume de paon demeurait néanmoins sous mes yeux, et personne ne songeait à la faire disparaître.

D'ailleurs je ne me tournais qu'avec peine ; j'étais bien obligé de regarder devant moi, et cette tête de Turc, suspendue au gibet, m'offrait un spectacle fait à souhait pour occuper la longueur du temps, sur quoi l'on pouvait réfléchir, élever des systèmes, philosopher, raffiner, épiloguer et rêver à loisir.

Elle avait dû appartenir à quelque conspirateur malheureux ou téméraire. Cela se lisait dans sa physionomie farouche à laquelle la mort avait ajouté des ombres effrayantes. Une fatalité pesait dessus de tout son poids ; elle paraissait souffrir encore d'un châtement immérité. Ah ! tant qu'elle resterait là, exposée aux regards, torturée quoique morte, vivante par la douleur des ombres, tant qu'elle tiendrait au dernier fil de son destin qui l'attachait encore à ce gibet, cette tête de Turc me rappellerait ma propre destinée !

II

Sur moi aussi la fatalité s'est abattue... Ma tête pèse lourdement dans l'oreiller ; ma tête et mon corps forment chacun un poids distinct, séparés par le bourreau. Pour quel crime suis-je étendu sur mon lit, dans cette posture révoltante, la tête séparée du corps, sans mouvement, moi qui marchais hier encore avec ma tête sur mes épaules...

Il est vrai, j'ai conspiré pour vivre... J'ai conspiré, c'est

certain, car depuis que je suis entré dans la vie, que n'ai-je inventé afin de soustraire à mon profit un peu de cet air du ciel qui appartient cependant à tout le monde ! Que n'ai-je fait pour me procurer le pain, pour garder mes pensées, pour confondre le temps et me préserver des coups ? Nous étions quelques-uns qui travaillions dans l'ombre ; nous avions un mot d'ordre qui servait à nous reconnaître aux heures de danger, et nous vivions de vols et de rapines, secrètement, en attendant de nous élancer au grand jour, avec nos forces menaçantes, pour dominer enfin et satisfaire notre soif de posséder...

J'ai conspiré contre la vie. Mes forces m'ont trahi. Et maintenant la fatalité s'est abattue sur moi. Elle s'acharne sur ma tête, elle me piétine au cœur ; elle n'a garde de m'ôter la vie, afin de me tenir plus longtemps dans cette attitude dont j'ai honte, elle le sait bien, et qui me fait souffrir plus cruellement que la fièvre ou le remords !

Des gens venaient me voir, et ils riaient béatement et demeuraient au pied du lit sans détourner la tête.

— Je ne veux plus recevoir personne ! déclarai-je à ma femme.

Mais elle se récria :

— Y penses-tu ? Ces gens sont tes amis... Ils t'apportent des fleurs ! Il ne faut pas les décourager...

Et moi, que n'ai-je leur cœur et leur courage pour leur dire qu'il est temps de partir, de me laisser en paix !
« Amis, votre présence m'humilie et m'accable !... »

III

Comme il faisait beau, on avait entr'ouvert la fenêtre. Un piano chantait quelque part. C'était une polonaise de Chopin, dont les notes fermes et cadencées, les accords saccadés, semblait sonner du sabot sur le sol. J'enfourchai cette musique avec bonheur. Pendant quelques instants, mes pensées chevauchèrent, échevelées.

On frappe à la porte.

— C'est un de tes amis! dit ma femme en entrant.

— Qu'il vienne donc, puisque je ne puis l'en empêcher!

La grosse tête de mon ami se balance lourdement sur ses épaules, et il me tend la main. Mais je garde la mienne sous la couverture.

— C'est encore moi, me dit-il d'un air gêné, qu'il s'efforce d'éclairer d'un sourire.

— Mais oui! Je te vois bien...

— Je t'apporte des fleurs, où faut-il les poser?

Ma femme lui vient en aide :

— Là, sur la cheminée!

— Des fleurs, des fleurs, encore des fleurs!... Ne vois-tu pas que la cheminée en est pleine? Leur parfum me suffoque, elles vont me faire vomir!... J'en ai assez! J'en ai assez! Enlève toutes ces fleurs, mon ami, je t'en conjure... A commencer par ces roses... Elles m'ont été données par une femme! Et ces œillets qui criblent mes yeux de leur odeur poivrée... Et ces lilas! Toutes, toutes, les tiennes aussi! Je n'en veux pas, je ne suis pas encore mort, je ne veux rien, je ne veux voir personne!...

Ma femme l'aide à dégarnir la cheminée. Puis la grosse tête de mon ami se remet à balancer sur ses épaules, devant le lit.

— Qu'as-tu à me regarder comme cela, avec tes yeux tout ronds?...

— Ami, je suis venu te voir...

— Eh! oui, je le sais bien... Tu vois, je suis très affaibli, je suis couché, je ne saurais faire aucun mouvement! La fièvre est ma mère et je couche avec elle!... M'as-tu assez regardé? N'as-tu pas pitié? Comme je suis à plaindre, n'est-ce pas?... Quel spectacle pour un homme sain!

— Asseyez-vous! lui dit ma femme.

Mais il reste debout, sans parler, avec ses yeux qui m'interrogent tristement, déjà mouillés. Les cheveux sont

collés à son front qui transpire, et il tourne son chapeau entre ses doigts.

— Qu'attends-tu?... Ce n'est pas un mort que tu as devant toi... Tu peux t'en aller, va, je ne te retiens pas... Il ne fait pas gai ici!... Va-t'en, mon ami!...

Mais il demeure cloué contre le lit, et ses larmes coulent comme des gouttes de suif sur ses grosses joues saines et grasses.

Par la fenêtre, la polonaise se remet à galoper avec ses jarrets fougueux, et je cours après elle, je m'accroche aux brides et aux crinières, pour qu'elle m'emporte loin d'ici.

— Qu'attends-tu donc?... Eh! non, je ne suis pas mort! Rentre tes larmes! Je vis, je vis, je veux être seul! Qu'on me laisse! Va-t'en... Eh! va-t'en donc à la Pologne!... »

La porte s'est refermée. La chambre est vide.

— Mon ami! mon ami! où es-tu?... Qu'ai-je dit... Pourquoi t'ai-je chassé?...

Et il me semble tout à coup que la musique du piano l'enlève dans le lointain. Il a enfourché une cavale blanche, et moi je traîne sur le sol, accroché à la queue du cheval; les pierres déchirent mes vêtements, mes os craquent et se disjoignent, mes oreilles bourdonnent... Mazeppa!... Mazeppa!...

La polonaise s'est arrêtée. Hélas, je suis toujours étendu sur mon lit! J'ai perdu mon meilleur ami... La tête de Turc s'allonge de plus en plus à son gibet. Elle est devenue presque toute noire, et le turban de tulle se détache de son crâne avec le nœud rose dont le destin lui fit faveur.

IV

Je la voyais se décomposer chaque jour davantage, tandis que moi-même je me sentais morcelé par le temps, comme si ma tête, mes bras et mes jambes s'étaient séparées sans se dire adieu; car, lorsqu'une de ces parties me faisait mal, toutes les autres n'existaient plus. Et si elles

me faisaient souffrir toutes à la fois, mon corps n'était plus un corps, mais un creux de bois où coulait le plomb fondu de la douleur. La tête de Turc m'effrayait et m'attirait cependant, comme un appât qui m'approchait peu à peu de l'abîme. C'est vers cela que je descendais maintenant. De blêmes pressentiments se débattaient dans ma tête, comme un trousseau de vers blancs. Combien de temps allais-je encore demeurer ainsi? La lumière se moquait-elle de moi?

Comme si la fuite de mon ami eût marqué le signal d'un nouvel assaut de la fatalité, plus personne ne vint me voir. Je connus la solitude du désert. Et pour cela, je me mis à désirer ardemment que quelqu'un vînt frapper à ma porte. J'appelai des visages absents. Une face éperdument bête, des yeux chassieux, une bouche muette, m'eussent ouvert, à deux battants, la fenêtre de l'espoir. Ah! s'il avait été ici, l'ami compâtissant qui avait versé des larmes à mon chevet, je l'aurais supplié de détruire l'atroce spectacle suspendu sous mes yeux!

J'obligeai ma femme à veiller nuit et jour près de mon lit. Lorsqu'elle prétendait se coucher, je criais si fort qu'elle ne pouvait dormir, et je voyais sans pitié son corps trembler de froid et de fatigue, comme si on l'avait secoué par les cheveux. Je lui ordonnais de me verser à boire, et quand elle se levait pour aller chercher de l'eau, je la rappelais aussitôt, craignant de la voir partir. Plus d'une fois, du reste, mon caractère irritable et mes agaçantes manies avaient failli me priver de ma femme pour toujours. Ses joues se creusaient et son teint devenait livide. Ses cheveux défaits retombaient dans son cou, car elle n'avait plus le temps de se coiffer. Je commençai à la détester comme cette tête de Turc stupide, éternellement balancée au bout d'un fil.

— Enlève ça! Enlève ça! Je t'en supplie...

— Que demandes-tu... Je ne te comprends pas.

— Ne vois-tu pas, là, devant moi... Cette tête de Turc!

Elle se balance depuis un siècle... Il est temps qu'on la jette aux ordures... C'est horrible!

— Qu'as-tu?

— Tu ne veux donc pas la décrocher? Tu ne veux pas?...

— Tu es fou, mon ami!... Tu délires... fit sa petite voix troublée.

— Ah! ah! ah! toi aussi?... Mais regarde-toi donc dans la glace! Je le savais bien : tu lui ressembles!

J'essayai de tourner la tête vers la cheminée. Elle était nue, et l'on n'avait même pas pris la peine d'y remettre à leur place les objets qui s'y trouvaient d'ordinaire.

— Je veux des fleurs! Où sont-elles? Pourquoi les a-t-on enlevées?

— N'as-tu pas toi-même demandé qu'on les emporte?

— Qu'on aille les chercher!

— Mais elles sont fânées depuis longtemps!

— Qu'on en apporte d'autres!

— Mon chéri, je vais t'en chercher... Ne t'énerve pas comme cela!

— Non, reste. Les amis m'en apporteront...

— Tes amis ne viennent plus... Ce n'est pas étonnant!

— Que dis-tu? Ah! c'est toi qui leur as défendu d'entrer! Je le sais... Tu leur fermes la porte, c'est pourquoi je ne reçois plus de fleurs! Tu es une femme jalouse! Tu es laide, laide... vois, comme cette tête de Turc qui est pendue là-bas au bout d'une corde... Comme la mort! ...

— Tu ne m'aimes pas!

— Je te hais!

— Ah! je m'en vais...

— Va-t'en!

— Voilà assez longtemps que je souffre... Assez longtemps...

— Va-t'en, alors!

— Tu me chasses?...

— Eh! oui, va-t'en!

— Je m'en irai pour toujours...

— Va-t'en donc, va-t'en, toi aussi!...

Oh! ma tête, comme un boulet de plomb dans l'oreiller! Ma femme s'est levée, et je la regarde bouger, sans l'arrêter. Je suis ses mouvements qui me font oublier ma pesanteur. Et je la vois enlever un à un tous les objets du lavabo, les accessoires de toilettes, les parfums, le pulvérisateur, la carafe et le verre, le polissoir et la houpette à poudre, et la bonbonnière en ivoire que je lui donnai pour sa dernière fête. Je la regarde faire en souriant. Comme tout cela me paraît drôle! Que va-t-elle encore emporter? Ah! oui, les robes dans l'armoire. Qu'elle les décroche à pleines poignées et qu'elle en fasse un seul tas! Pendant quelques instants, je ris tout haut de voir les ais recourbés brimballer dans l'armoire, comme des épaules nues d'une maigreur grotesque. Il ne reste plus rien à prendre. La chambre est vide. Ah! si, j'oubliais : les cadres suspendus aux murs. Ma femme s'en est souvenue! Quelques-uns lui appartiennent, du reste. Et c'est au tour des murs de se vider. Elle les dépend un à un, avec précaution, afin de ne pas briser les vitres... Je la regarde faire. Depuis le début de ma maladie, je n'ai connu pareille distraction! Il me semble que je me tourne à droite, à gauche, sans douleur, et qu'à mesure que la chambre se vide, ma tête en devient moins lourde sur l'oreiller...

Les murs sont nus à moitié. Sur la tapisserie déteinte au soleil, des rectangles plus foncés marquent la place des cadres. Je vois passer ma femme une derrière fois, un tableau sous le bras, les joues brûlées de rougeur, les cheveux défaits sur le front, sa jupe ouverte, et tout cela me semble soudain si prodigieux, si comique, qu'un rire sans fin me prend aux épaules, s'agite sous les draps, et tout mon corps secoué part en éclaboussures et en fusées...

Qu'ai-je fait? Je ne sens plus que ma tête, et je suis seul, sur mon lit.

Maintenant, je voudrais être mort. Mais la mort voudra-t-elle venir? Il est plus difficile pour un malade de mourir que pour un autre. Qui m'apportera le poison et qui me donnera des forces pour l'avaler?...

V

Je dormis bien, cette nuit-là. La rude lumière de juin me fit ouvrir les yeux, et tout de suite j'aperçus devant moi la tête de Turc, un peu plus affaissée encore, qui se balançait au bout de la tige de fer recourbée. Je la reconnus à peine, car, sauf la langue bleue, elle était devenue transparente comme du cristal sous le nœud rose du turban. Les quatre petits squelettes de cuivre, qui montaient la garde, avaient l'air de rire sans méchanceté. Un rayon, pénétrant dans la chambre, sabrait au travers avec une rage enfantine et claire.

Près de mon lit, une voix me fit tourner la tête.

— Ah! c'est vous, la garde-malade... Je vais bien, donnez-moi à boire...

Comment était-elle venue? Qui l'avait envoyée? Je ne me souvenais plus de rien. Son visage paisible, ses yeux doux et les ailes souples de sa cornette, des ailes enfin, me plurent tout de suite, si bien que je l'appelai « ma sœur » sans me douter à cet instant qu'elle portait pour tout le monde ce nom qui ne semblait fait que pour moi.

— Ma sœur, j'ai bien dormi cette nuit. Lavez-mes mains et mon visage. Je mangerai tout à l'heure, j'ai faim!...

Sous l'eau fraîche, le sang remonta dans mes veines. Pourquoi étais-je toujours étendu sur mon lit? J'essayai de me soulever, mais une main pâle et fine se posa sur ma poitrine.

— Ma sœur, je veux me lever!

— Plus tard.

— Non, tout de suite, je me sens fort... Qu'ai-je fait si longtemps sous les couvertures?

— Vous avez été très malade.

— Comment ai-je pu rester si longtemps immobile?

Ah! cette fois je sentais que j'allais me mouvoir sur la terre, apporter à sa surface une vie nouvelle! Demain, je marcherais comme un homme, je prendrais pour moi toute la lumière, et j'avancerais dans la réalité, avec ma tête

sur mes épaules et les mains ouvertes au vent ! Demain?... Tout de suite, et je tiendrai ferme sur mes jambes, comme les petits des bêtes qui marchent à peine nés !

— Ma sœur, j'ai rêvé ! On a arraché un turban de plomb de ma tête... Que s'est-il passé ? Je ne me souviens plus...

Elle fait signe que je me taise, et d'une main blanche me tend des biscuits et du lait :

— Vous n'êtes pas encore guéri, mangez !

— Parlez ! Parlez ! Que s'est-il passé?... Hier vous n'étiez pas là...

Elle met un doigt sur ses lèvres :

— Taisez-vous !

— Pourquoi me taire?... Ah ! je me souviens... Ma femme ! C'est-elle qui vous a envoyée n'est-ce pas ? Elle avait les joues en feu, et ses cheveux pendaient sur son visage...

— Il faut oublier !

— Que faut-il que j'oublie ? Ah ! c'est vrai. Mon Dieu, que ma mémoire est courte... Elle marchait près du lit. Voyez, ma sœur, tout est vide, elle a tout emporté, jusqu'à la pendule de la cheminée, jusqu'aux cadres des murs... Tiens ! elle a laissé Platon à sa place ! Que ne l'a-t-elle pris avec les autres ! Je n'ai jamais tenu à cette image... Regardez donc, ma sœur, n'a-t-il pas l'air d'une femme dans sa tunique blanche, malgré sa barbe?... Est-ce digne d'un homme ? Et cette théorie de freluquets, avec leurs corps tout nus, allongés dans le gazon... Dites, ma sœur, Platon était-il fait comme cela, et n'y avait-il que des filles pour l'écouter?...

— Ne parlez pas ainsi... Il faut vous reposer.

Je vois son visage rougir à l'ombre des ailes blanches.

— Elle est partie sans emporter l'image de Platon ! Voyez-vous, elle avait tant travaillé que la sueur lui tombait jusqu'aux lèvres, sa jaquette s'était entr'ouverte sur sa poitrine, si fort qu'on apercevait ses seins nus... Ma sœur, elle est belle comme le marbre, son corps est une divinité qui naît, chaque fois qu'il se montre... Je l'envie

maintenant ! Elle est heureuse... Elle marche, les bras libres, les hommes la regardent, elle dispose de son corps comme elle l'entend, tandis que je suis encore couché sur mon lit !

VII

Les jours venaient vite, car les nuits étaient courtes. Je ne regardais plus la tête de Turc qui avait si longtemps servi de compagne à mes rêves ; mais chaque matin j'appelais la garde à mon chevet.

— Ma sœur, c'est aujourd'hui que je dois me lever pour marcher !

— Pas encore !

— Mes jambes se sont ressoudées ! Jamais je ne me suis senti si solide...

— Le médecin l'a défendu...

— Ah ! faites s'agiter vos ailes blanches, donnez-moi vos mains... Ma sœur, vous allez voir comme je marcherai droit demain, sans l'aide de personne !

Les amis sont revenus me voir. Ils ont tous des joues roses et des yeux de santé, et ils m'ont apporté des fleurs pour la cheminée.

L'un d'eux m'a dit :

— Tu as été bien malade !

Mais j'ai ri en entendant cela, et il n'a pas vu qu'il se trompait.

Un autre m'a dit :

— Comme tu dois être malheureux !

— Je ne te comprends pas !

Alors il m'a montré les murs dénudés avec les clous encore fichés dans la tapisserie. Mais j'ai ri de nouveau, et il m'a lancé un regard de colère ou d'envie, voyant qu'il se trompait. Ils sont presque tous revenus. Je leur ai serré la main en leur donnant rendez-vous pour le jour suivant, quand je me lèverais pour marcher. Mais je n'ai pas retrouvé parmi eux celui qui aurait pu me dire une parole d'ami.

Le lendemain, ils étaient tous rassemblés dans ma chambre. Ils me secouèrent la main à tour de rôle, la joie dans les yeux, comme au retour d'un voyage; mais pour moi cela ressemblait plutôt à un départ, et du fond de l'âme je leur disais adieu.

— Enfin, me voici de nouveau sur le rivage... Mes amis, je me sens fort... Jamais je ne me levai le matin pour faire un aussi grand chemin!

Dès que mes pieds eurent touché terre, je sentis que la traversée avait été longue. La maladie est comme l'eau qui amollit. Je chancelai. Tous s'élançèrent à la fois pour me soutenir.

— Laissez-moi!

Déjà je me suis redressé. Je marche sur des cailloux; mes jambes sont comme des tiges trop jeunes, ma tête est un bourgeon qui éclate. Je manque tomber de nouveau, et cette fois on n'ose me prêter la main. Je n'ai besoin de personne pour partir! Un moment je m'appuie contre le lit: Ne m'a-t-il pas porté pendant quarante jours et quarante nuits comme un bateau sur une mer trop tranquille? Me voici près de la porte... Que de chemin déjà parcouru! Ici, le long du mur, se trouve le lit de mon enfant. A une tige de fer, recouverte d'un glâcis blanc, est accroché un baldaquin transparent soutenu au sommet par un nœud de tulle et de rubans. Quatre boules de cuivre reluisent aux coins du lit.

— Mes amis, une tête de Turc se balançait jadis au bout de cette tige!...

Ils se mettent à rire, et moi-même je ne peux m'empêcher de sourire amèrement, je ne sais pourquoi, devant cette idée saugrenue qui me brûle cependant jusqu'au cœur.

— Jadis, j'avais une femme et un ami... Je ne les retrouve plus parmi vous...

Mais cette fois il se sont regardés sans savoir ce qu'ils devaient faire. Ah! je saurai bien les retrouver, ceux qui

sont partis ! Ils ne doivent pas être loin, puisque je vais plus vite qu'eux. Là où sont mes regards, mon cœur y est déjà, mes jambes y seront bientôt.

Et je m'en vais, les mains en avant, les yeux éblouis, chancelant de force et de vertige, comme Lazare ressuscité.

FRANZ HELLENS.

TROIS POÉSIES

Pour Avril.

*J'aime que ta chanson soit charmante et banale
Dans la fragilité d'un printemps toujours neuf,
Dans le charme imparfait d'une amour toujours neuve
Et le rose brouillard de l'avril matinal...*

*Fol et fluet, dans cette brume qui s'éclaire
Si gentiment au chant lumineux des oiseaux,
Ton rêve s'est posé, dis-tu, comme un oiseau...*

*Est-ce l'appel mystérieux des fiançailles?
Chante le rameau frêle où les feuilles tressaillent
Au cœur mystérieux de leurs bourgeons amers,*

*Et, dans l'éveil encor des naïves charmilles,
Délicieusement poète et puéril,
Chante les beaux matins trop fluides d'avril
Et le brouillard d'amour où sont les jeunes filles...*

Musique.

*Douceur de l'ombre et des images entrevues,
Douceur de l'ombre qui succède au plus beau jour,
Douce caresse de la brise à mes paumes tendues
En un geste fervent de prière et d'amour!*

*O mon ami, quand tu m'as dit toutes ces choses,
O mon ami, mon grand ami fort et joyeux,
Le soleil d'or éblouissait toutes les roses
Et j'ai senti, clair et brûlant, ton regard sur mes yeux...*

*Je veux saisir un peu de brise en mes mains folles !
O mon amour, en vain je cherche à te saisir...
L'onde se joue entre mes doigts, et ta parole
Me berce, hélas, douce, trop douce, ainsi qu'un souvenir...*

*(Le soir tombait, mélodieux et nostalgique,
En un souple concert de regrets et d'espoirs :
Naïvement, l'enfant tendait son âme à la musique,
Comme l'on tend les mains à la brise du soir...)*

L'espoir silencieux.

*Ce fut le premier soir des souffrances banales, qui sont
belles, vois-tu. Mon pauvre ami, respire le parfum mûr
et pénétrant que l'ombre exhale ! — Je t'accueille ici d'un
grave sourire, ô toi qui vins, par ce soir merveilleux, ne
sachant les mots qu'il fallait me dire...*

*Ne parle pas, mon doux ami ! — Je suis si vieux quand
tu m'apportes, en obole douce et vaine, l'immortelle jeu-
nesse de tes grands yeux bleus...*

*Mon cœur à l'amour s'éveillait à peine, vois-tu. Je rê-
vais, comme un pauvre enfant, à de si belles choses incer-
taines ; et sans hâte j'allais, puéril, confiant, vers le soir
merveilleux et cruel où j'aspire à retourner ! — Tout mon
rêve est là, maintenant...*

*O toi qui viens, ami, vers ma souffrance, ne sachant les
mots qu'il faudrait me dire, je t'accueille encor, d'un grave
sourire, — car je comprends l'amère beauté du silence.*

R.-E. MÉLOT.

PAR LES SENTIERS ENSOLEILLÉS D'AFRIQUE

Des impressions, des souvenirs de voyage ! En ai-je confiés au papier pendant que je traversais notre colonie de Boma jusqu'à Elisabethville, en passant par les Stanley-Falls et le lac Moëro. Je viens de les relire, ces notes écrites au jour le jour. En les parcourant, il m'a semblé que je me retrouvais, assis près de ma table pliante, écrivant à la lumière vacillante d'un photophore, sous le toit de paille d'un modeste gîte d'étage, ou en plein air, sous un ciel dont le scintillement des étoiles innombrables valait celui d'un de nos plus beaux ciels d'hiver, par une nuit de forte gelée...

Mes porteurs se sont étendus sur la terre, roulés dans leurs couvertures. Les plus frileux ont la figure éclairée par les flammes d'un grand feu de bois. Le crépitement des bûches est le seul bruit que j'entende autour de moi. Toute ma caravane se repose des fatigues de six heures de marche. Je prolonge ma veillée, m'appliquant à ne rien oublier des petits incidents de la journée ; je savoure la paix profonde de la nature, une paix de couvent et de cimetière... Parfois je cesse d'écrire pour jeter un coup d'œil circulaire sur le décor ténébreux, impénétrable de la forêt qui m'entoure, ou bien je suis des yeux la chute à l'horizon d'une étoile filante. Je me sens si loin de mon pays, si peu de chose dans ce milieu sauvage, hostile aux hommes de ma race, et pourtant aucun sentiment d'inquiétude, aucune crainte ne me pousse à regagner ma tente. Ma tâche terminée, je m'attarde encore longtemps à rêver, jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit me contraigne à interrompre ma songerie...

J'ai relu mon journal de voyage et des souvenirs se sont présentés pêle-mêle à mon esprit : la lente navigation sur le fleuve jusque Stanleyville, sur un cinq cents tonnes de la Compagnie des Grands Lacs, ma cabine improvisée au moyen de tôles destinées à un hôpital, sur le pont, parmi les noirs ; la joyeuse excursion le long du chemin de fer, de Kindu à Kongolo, avec les ingénieurs qui allaient assister au lancement de l'*Auguste Adam* ; mon séjour forcé à Ankoro, en attendant des porteurs, puis les pénibles étapes dans une région dévastée par la maladie du sommeil. Ah ! Dès les premiers pas, le Katanga ne m'apparaissait guère sous un aspect séduisant :

...En me promenant le soir, dans le village de Kayenga Gongo, j'aperçois loin des dernières huttes, près des plantations, une vieille femme accroupie. Un petit feu de branches mortes flambe devant elle. Elle se lamente en voyant que je m'arrête à la regarder.

« Blanc ! me dit-elle, demande à Kayenga que je puisse retourner dans le village, qu'il ne me laisse pas mourir ici ! »

J'ai insisté pas que Kayenga satisfasse à son désir.

Avant que je quitte le village, la vieille femme est venue me remercier avec effusion. Elle battait des mains en signe de joie. Elle m'a apporté six œufs dans un petit panier. Mon cuisinier les casse pour me préparer une omelette, et les montre avec une moue de dégoût.

— Mais ils ne sont pas mangeables tes œufs !

La vieille fait une horrible grimace découvrant ses gencives édentées. Elle veut sans doute me sourire le plus gracieusement possible.

— Les œufs sont bons ! Tu peux les manger, blanc ! Je n'en ai pas d'autres...

*
* *

Le lendemain, en traversant une vaste plaine couverte de traces de buffles, je trouve à côté d'une mare, un sque-

lette d'homme, blanchi par le soleil. Mes noirs ne semblent pas trop s'émouvoir de cette lugubre découverte. L'un d'eux retourne la tête du bout de son pied nu.

Les ossements sont-ils les restes d'un malheureux condamné aussi à l'isolement et à la mort par la faim, quand se manifestèrent chez lui les symptômes de la maladie du sommeil ?

*
**

Je plante le soir ma tente dans le petit village de Kikola. Le chef a des airs d'arabisé. Il s'exprime en swahili. Comme je lui dis que je veux avoir beaucoup d'eau fraîche, des poules, des œufs et du manioc, il me répond : « Je sais ce qu'il faut au blanc quand il voyage ». Puis, entendant que je donne à mes hommes l'ordre de balayer le sol à l'endroit où je dresserai ma tente, Kikola improvise un balai avec quelques brindilles, et se hâte de faire place nette : « Vois ! blanc, dit-il, c'est le chef lui-même qui nettoie ta maison ! »

Il sait bien qu'il n'a rien à perdre à se montrer accueillant. Il ne tardera pas d'ailleurs à abuser de mes bonnes dispositions à son égard en me faisant payer deux fois leur prix, les poules qu'il consent à me céder...

*
**

En accomplissant la troisième étape, je relève dans une plaine parsemée de bouquets d'arbustes, des traces de buffles, d'antilopes et de lions. Ces traces sont toutes fraîches. J'ai commis l'imprudence de pédaler à toute vitesse en tête de caravane. Je ne suis pas armé. Je m'arrête à l'ombre pour attendre mes porteurs et pendant que je me demande quel parti je devrais prendre dans le cas où je me trouverais soudain en présence du roi des animaux, je suis assailli par des tsés-tsés. Dans le cou, sur les jambes, sur les bras, partout elles me piquent sans relâche. Une heure durant je subis leur assaut. Pendant une heure, je

crois à chaque instant qu'un lion va bondir devant moi.

Enfin, cinq noirs me rejoignent. Ils sont couverts de mouches dont ils essaient vainement de se débarrasser en se fouettant les épaules avec des branches. Deux hommes se sont écorchés la peau du cou. Ils ont sur leurs plaies des centaines de tsés-tsés qui se repaissent avidement de leur sang.

*
* *

Nous aurions dû passer la nuit à Landa mais ce village est si pauvre que je ne parviens pas à obtenir assez de manioc pour nourrir mes noirs.

Nous arrivons à Loanda vers midi. Les hommes et les femmes sont couchés dans leurs huttes, occupés à fumer du chanvre. Ils somnoient et sont tous dans un tel état d'abrutissement que je ne peux rien en tirer.

Allons plus loin !

A Guga, même lamentation qu'ailleurs sur la rareté des vivres.

« Nous n'avons rien, me dit le chef, nous ne pouvons rien vous vendre ! ». Mes porteurs protestent. Ils ont faim. Ils affirment que le chef est de mauvaise foi. Pendant que nous discutons, arrive un indigène porteur d'un grand panier de manioc et de corbeilles d'arachides. J'exige qu'il me les vende et je les lui paye royalement. Mes noirs font entendre des cris de joie.

Ainsi, à chaque étape, je dois intervenir avec autorité pour que mes porteurs puissent se procurer des vivres. Ils ont touché à Ankoro leur indemnité de nourriture en argent, mais ils ne réussissent pas à se procurer grand chose avec de la monnaie. Les indigènes les exploitent ; le pays est d'ailleurs sans grandes ressources et la circulation monétaire est presque nulle.

Le quatrième jour, l'aspect du paysage se modifie. Voici des fougères arborescentes, des palmiers élaïs, des borasus. En maints endroits, des éléphants ont déformé la route

Il est assez facile cependant de la suivre en bicyclette ; malheureusement, les mares sont fréquentes.

Deux de mes porteurs sont malades. L'un paraît atteint de trypanosomiase, l'autre a une bronchite. Ce dernier se fait remplacer par un de ses n'deko (frère ou parent) du village de Kikango. Le second cède sa charge au capita.

Le chemin ne s'éloigne pas beaucoup de la Luvua. Souvent, après une marche sous bois ou dans la savane, la rivière se montre, traînée lumineuse, éblouissante, parsemée d'îles et bordée de borassus. L'avant-dernière étape avant Kiambi est la plus fertile en beautés naturelles. Le sentier passe en haut de falaises superbes, entre Kuba et Kientu. On fait quelques pas pour sortir d'un bois où l'herbe courte et le feuillage des arbres ont une exquise fraîcheur de tonalités : un vrai parc ! Attention ! Un gouffre béant est devant nous. On s'arrête avec un petit frisson de frayeur à la pensée d'une chute possible dans l'abîme rocailleux au fond duquel coule la Luvua. Une impression de grandeur puissante nous prend à la gorge. Les falaises dominant un panorama au milieu duquel éclate la bande moirée d'argent de la rivière. Sur l'autre rive, la végétation s'embue d'un brouillard gris mauve. En m'accrochant à un bloc de rocher, j'ai l'illusion de planer au-dessus de la Luvua, et une vague sensation de vertige ajoute à l'émotion produite par le paysage.

Mes noirs ont accordé à toutes ces splendeurs un coup d'œil indifférent.

Il faut s'arracher à la contemplation d'un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné d'admirer au Congo Belge.

*
* *

La route est excellente. Par moments, je pourrais me croire dans un chemin de traverse du bois de la Cambre.

Je m'arrête quelques instants, dans un petit village pour y acheter des poules. J'ai déjeuné très tôt et mon estomac, plein de zèle, voudrait se remettre au travail. Mais il n'est

pas encore temps de finir l'étape. Pour tromper ma faim, je croque une tablette de chocolat. Le chef du village qui est venu me saluer me regarde, considérablement intrigué. Il voudrait savoir ce que je mange. « Est-il possible qu'un blanc coupe ainsi un morceau de bois avec ses dents? » Je lui explique sommairement la fabrication du chocolat, il reste incrédule quand je lui dis que le cacaoyer pousse en abondance dans le Mayumbe et qu'il pourrait peut-être en planter dans son village.

— Donne moi aussi un morceau de Kokola, me demande le chef, pendant que tous les nègres qui nous entourent s'esclaffent.

— Volontiers...

Je lui tends la moitié d'une tablette. Le chef pénètre dans une hutte voisine dont il ferme la porte derrière lui, pour manger tout à son aise, ce singulier produit de Bulaya. (1) S'il n'était pas de son goût, il ne pourrait pas sans doute s'empêcher de faire une grimace qui nuirait à son prestige. J'ai d'ailleurs remarqué plusieurs fois que les chefs se retirent volontiers loin des regards de leurs sujets pour boire ou pour manger.

Deux minutes ne sont pas écoulées, que mon homme revient auprès de moi, la figure illuminée par un large sourire de satisfaction.

— Un autre morceau, dit-il simplement.

Il faut bien créer des besoins nouveaux à la population indigène. Cette fois, je lui donne toute une tablette. Il disparaît encore quelques instants, puis se recommande à nouveau à ma générosité. Si je n'avais mis au terme à sa gourmandise, je crois bien que ce chef m'aurait mangé un kilo de chocolat!

En route!

*
* *

Les vivres frais sont de plus en plus rares. Nous rencon-

(1) L'Europe.

trons des femmes de travailleurs ou de soldats de Kiambi : qui vont à la recherche de manioc ou de maïs. Une poule de la grosseur d'un pigeon coûte un peu moins d'un franc. Un de mes porteurs a pris avec lui un rouleau de tabac. Quand nous arrivons à Kibischi, il est sollicité de toutes parts pour en vendre. Une de mes caisses lui sert de comptoir. Il cède quatre centimètres de son rouleau qui a environ deux centimètres d'épaisseur sur trois de largeur, contre quatre grosses perles blanches. Je lui demande pourquoi il n'échange pas son tabac contre de l'argent avec lequel il pourrait acheter des étoffes et d'autres produits européens dans une factorerie de Kiambi.

— « A quoi bon de l'argent ? me dit-il. Ces perles me seront bien plus utiles pour acheter du manioc quand je rentrerai à Ankoro.



Ma bicyclette fait l'admiration des indigènes.

Mes pneus ont beaucoup souffert depuis Ankoro des souches d'arbres et des cailloux tranchants que je n'avais pas pu éviter dans des pentes raides. J'ai dû réparer de nombreuses fuites. Quand je dis que j'ai dû les réparer, c'est une façon de parler, car c'est le premier voyage que j'entreprends à vélo. J'ai honte de mon incompetence dans l'art de soigner la petite fée d'acier. En Europe, je ne me souviens pas d'avoir fait cinquante kilomètres à bicyclette. Aussi j'étais quelque peu embarrassé quand il m'a fallu pour la première fois enlever une chambre à air et démonter une roue de ma bécane. Et il y a des gens pour qui l'automobile, que dis-je, l'aéroplane n'a plus de secrets ! Heureusement, le père Verstraete en me confiant sa bicyclette a mis à ma disposition un noir de la mission de Lukulu qui est d'une adresse étonnante. Un ouvrier blanc ne travaillerait pas plus habilement. Pendant qu'il regarde attentivement dans le tchungu (1) plein d'eau d'où viennent les bulles d'air trahissant la fuite, les indigènes du village font cercle autour de nous. Ils n'ont d'yeux que pour la

(1) Pot indigène.

bicyclette. Les gamins s'amuse à toucher du doigt les rayons et la chaîne. Je fais vibrer le timbre. Ils se sauvent en éclatant de rire. Je décide l'un d'eux à appuyer sur la gachette de la sonnerie. Tous veulent à présent l'imiter. Chaque fois que les notes claires s'égrènent, ce sont les mêmes éclats de voix, les mêmes contorsions, les mêmes trépi- gnements de joie.

Les hommes ont un air pensif. Les femmes bavardent — ce qui est tout à fait extraordinaire! — et se donnent en riant des accolades affectueuses, car les négresses éprouvent le besoin de manifester à tout propos les sentiments qui les unissent. Un chasseur passe sur la route et s'approche de notre groupe. Le chef du village est près de moi. Le chasseur dépose son arc devant lui, touche la terre de la main droite, se frotte le pliant du bras gauche puis le sein gauche et le sein droit. Le chef esquisse seulement, non sans gravité, le geste de se frotter la poitrine.

J'ai traversé plusieurs villages abandonnés en ruines. Quel spectacle pénible! Des murs de maisonnettes noircis par le feu, des toits écroulés formant des tas de feuilles et d'herbes à demi calcinés, des chungus en morceaux, des callebasses brisée... Les sentiers sont envahis par la brousse et parmi ces vestiges d'une activité sociale rudimentaire, deux ou trois fétiches découpés grossièrement dans des morceaux de bois fichés en terre. Pauvres dieux barbares perdus dans ce milieu de désolation et de misère, pauvres dieux dans lesquels toute confiance s'est évanouie sous la terreur de la mort!... Décimée par la maladie du sommeil la population s'est éloignée du foyer de l'épidémie. Elle est allée plus loin transporter son charnier...

Pédalons vigoureusement pour fuir ce spectacle lamentable.

★
★ ★

Nous arrivons à la rivière Lukulu. Mes porteurs s'y engagent à pied. Ils ont de l'eau jusqu'à la ceinture. Par

endroits le courant est assez violent et j'ai l'intime satisfaction d'assister au plongeon d'une de mes malles, satisfaction d'autant plus vive que cette malle contient toute ma fortune et mes notes de voyage. Le porteur qui l'a laissé tomber à l'eau s'empresse naturellement de saisir tout d'abord le coussinet de paille qui lui sert à porter sa charge sur la tête, avant de disputer ma malle au courant. Je me place dans une pirogue qui a tout au plus deux mètres de longueur. Je dois y prendre un bain de siège pour ne pas la faire chavirer. Heureusement le passeur est prudent et j'arrive sans encombre sur l'autre rive.

★ ★

Kiambi !

Au bout d'une large avenue tracée entre la ville et le lazaret je peux me croire transporté dans un coin pittoresque des environs de Bruxelles. Parmi des arbres de moyenne grandeur et qui ressemblent de loin à nos chênes, à nos bouleaux et à nos hêtres, les maisons — dont le feuillage masque heureusement l'architecture banale — forment un grand quadrilatère. Entre les chemins autour du mât de pavillon, pousse une herbe courte que l'on prendrait pour du gazon. Toute la végétation est d'une tonalité délicieuse, reposante pour l'œil. L'habitation du chef de zone, le très aimable commandant de Brauwer est un peu à l'écart. On y découvre par une large trouée dans la forêt, une forte belle vue de la Luvua, panorama borné à l'est par une montagne qui se profile en gris bleu sur le ciel.

★ ★

Kiambi !

On n'y connaissait pas l'abondance à cette époque et les blancs eux-mêmes pouvaient se plaindre avec raison. Je veux croire que les conditions d'existence s'y sont améliorées.

A une dizaine de kilomètres de là, venaient d'être mis au jour les riches gisements d'étain de Muika. Dans quelques années, l'industrie apportera peut-être dans toute la région de Kiambi une prospérité dont les indigènes seront les premiers à profiter.

Ces notes de voyage ne seront plus que le souvenir des temps malheureux où l'action civilisatrice des Belges n'avait pas encore pu se manifester pleinement.

FRTZ VAN DER LINDEN.

Chroniques du Mois

LES FAITS ET LES IDÉES

La Revanche de Parnell

C'est un spectacle assurément étrange que celui que présente l'Irlande, au moment même où, après trente-cinq ans de résistance opiniâtre, l'Angleterre est sur le point de lui accorder ce « home rule » pour lequel les patriotes de l'île d'Émeraude combattirent avec tant d'acharnement.

Dans l'Ulster, sir E. Carson et ses volontaires orangistes se sont armés pour le maintien du statu quo. Les volontaires nationalistes, ayant à leur tête — bien malgré lui, d'ailleurs — le député Redmond, se préparent à contraindre, fût-ce par la force, leurs frères de l'Ulster à accepter l'autonomie qu'on leur offre. Enfin l'Angleterre se voit amenée, par suite de la mollesse et de l'irrésolution de son gouvernement, à mobiliser ses troupes pour combattre éventuellement ceux-là même qui, parmi les Irlandais, veulent à tout prix conserver avec elle une parfaite union administrative.

Qui donc eût pu s'imaginer, il y a un quart de siècle, que la lutte entreprise par Parnell, puis par Gladstone en faveur du home rule irlandais aboutirait à cette situation paradoxale, dont on raillerait volontiers le caractère vaudevillesque si des actes de sauvagerie et de férocité, commis par les « covenanters » de sir E. Carson, n'en révélaient toute la gravité?

Peut-être, après tout, si l'on allait au fond des choses, constaterait-on qu'il n'y a rien de changé parmi les colli-

nes, les pâturages et les champs de pommes de terre de la Verte Erin, et que l'instinct batailleur de la race continue à régler les rapports entre Celtes et Fins, protestants et catholiques, tenanciers et propriétaires, et que la misère et le crime y sont toujours aussi fréquents.

Voyez le tableau que fait Victor Serwy de la misère à Dublin, à propos d'une récente manifestation trade-unio-niste : « A l'angle des rues, des femmes revêtues d'orangeaux, aux figures ravagées par l'alcoolisme et l'eczéma, des gosses sans chaussures, couverts de vêtements en lambeaux, au visage famélique, des hommes jeunes et vieux se soutenant à peine, s'appuyant aux façades, étaient sortis de leurs taudis... »

Voici maintenant le croquis d'une chaumière de paysans que M. George Moore adressait en 1886 au « Figaro ».

« Les cabanes sont bâties de pierre rugueuse sans mortier. Elles se divisent en deux, rarement en trois compartiments : les fenêtres ne sont pas aussi larges que celles d'une voiture de chemin de fer. Là gîte toute une famille, — famille se composant du mari et de la femme, du grand-père et de la grand'mère, et de huit à dix enfants, qui s'y parquent du mieux qu'ils peuvent.

Les cabanes sont couvertes de chaume, ou de mottes de gazon vert tirées du champ voisin. Devant chaque habitation s'étale un bourbier, où un cochon se vautre au plus épais, tandis que les enfants jouent dans les endroits secs. On peut se faire une idée de l'intérieur de ces huttes : un trou noir qui sue la puanteur !

Le long des murs on aperçoit des formes vagues qu'il est difficile de définir ; cela ressemble à des espèces de bahuts élevés qui se dérobent aux regards ; ce sont les lits. Le plancher est brisé par places ; la pluie se ramasse dans les creux, et il faut la balayer tous les matins. Un énorme cochon couvert de poux barbote dans une auge placée au milieu du plancher, et de temps en temps la bête s'en va renifler sur le berceau d'un enfant qui dort à côté du foyer.

La vieille grand'mère agite ses mains tremblotantes, et la bête regagne son auge.

Après le cochon, voici la famille à table. De cuisine, ils n'ont aucune espèce d'idée ; en fait d'assiettes ou d'ustensiles de cuisine, il n'y a dans la hutte que le pot noir en fer qui pend sur le feu. Le père et la mère entrent, suivis de leur couvée.

La mère, une grande et forte créature faite pour le travail des champs, habillée d'une souquenille rouge qui tombe à peine au-dessus des genoux, — on voit ses jambes rouges, épaisses et informes, — enlève le pot de dessus le feu et le transporte sur le seuil ; un des enfants prend un tamis et l'eau passe. Alors, on chasse le cochon sous l'un des lits, et la famille se met à manger dans le tamis ».

Telle quelle, pourtant, Patrick aime sa hutte et vit nuit et jour, comme vécut son père et son grand-père, dans la crainte d'en être évincé par le propriétaire.

Que de fois a-t-on décrit ces scènes lamentables d'éviction pratiquées contre un tenancier insolvable par le baillif, aidé d'une centaine de policemen : l'assaut de la cabane sous les sarcasmes, les railleries et les imprécations de la foule ; puis la porte brisée à coups de pierre, la lutte contre le père, la mère, les enfants demi-nus, bagarre sauvage que les hurlements de la femme, les cris apeurés des gosses, les imprécations violentes du mari, la pluie de fumier et de projectiles sur les policemen dramatisaient parfois pendant des heures.

Comme on s'explique la cruauté des représailles, la création de la ligue agraire, l'expulsion des « land-grabbers » c'est-à-dire de ceux qui acceptaient d'occuper une terre de laquelle un autre avait été évincé, la grève des loyers, l'assassinat ou le boycottage des oppresseurs.

Le boycottage tire son origine du nom de sa première victime, le capitaine Boycott, agent de Lord Ern, qui dans l'automne de 1879, avait déclaré qu'il évincerait à tout prix et à tout risque les tenanciers de son maître qui ne paieraient point les rentes. Quand on sut qu'il avait dé-

tourné Lord Ern d'accorder la moindre réduction, ordre fut envoyé par la Ligue agraire de Dublin de forcer les serviteurs du capitaine Boycott à le quitter, de ne lui vendre ni pain, ni viande, ni vin, et de laisser ses récoltes pourrir sur pied dans les champs. Cet ordre fut accueilli avec enthousiasme et énergiquement exécuté, et l'on vit le capitaine, traqué comme une bête, errer de cabane en cabane, un fusil à deux coups sous le bras, deux revolvers et un long poignard à sa ceinture.

L'instigateur de cette révolte des paysans contre les exactions des propriétaires était Charles Steward Parnell, député du comté de Meath depuis 1875, et qui s'était fait remarquer à la Chambre, non seulement par la parole fouguese et imagée propre aux orateurs de race celtique, mais encore par une habileté toute anglaise de tactique parlementaire.

Car ce successeur d'O'Connell, qu'on devait appeler le roi non couronné de l'Irlande, était de souche anglaise, d'éducation anglaise, de religion anglaise et semblait moins destiné au rôle d'émancipateur qu'à celui de coercitionniste.

A l'Université de Cambridge, d'ailleurs, il appartenait au parti tory, et devint nationaliste ardent à la suite de l'exécution d'Allen, Gould et Larkin, les « martyrs » de Manchester, accusés — faussement, croyait-on — de l'assassinat du policier Brett.

A la Chambre des Communes, Parnell, pour forcer l'assemblée à s'occuper de l'Irlande, avait imaginé de faire opposition à toutes les mesures législatives d'intérêt anglais. Il systématisa si bien son stratagème que la tactique obstructionniste fut bientôt adoptée dans la plupart des parlements. Par des séances de 48 et de 50 heures, il réduisit la Chambre à écouter les réclamations de l'île sœur, il réussit à discipliner la faible horde des home rulers irlandais, à assurer au mouvement agraire des concours financiers qu'il sut trouver aux Etats-Unis, et à exciter à tel point la fièvre patriotique de ses concitoyens qu'en 1885

les Irlandais rentraient à la Chambre au nombre de quatre-vingt-six.

Celui qui avait été incarcéré quatre ans auparavant à la prison de Kilmainham, comme chef de la révolte agraire, eut alors la joie triomphante de rallier Gladstone à ses vues ; et cette victoire lui fut sans doute plus sensible que le chèque d'un million que ses compatriotes lui offrirent en guise de félicitations.

On sait comment la défection du Grand Old Man et du parti libéral exacerba davantage les attaques des adversaires du home rule contre le leader irlandais.

On accusa Parnell d'avoir fait assassiner Lord Cavendish et M. Burke au Phoenix Park, d'avoir soudoyé des dynamitards, d'avoir écrit les fameuses lettres Piggott, ce qui valut au « Times » un procès qui tourna à la confusion du grand journal de la Cité.

Parnell surmontait tous les obstacles, confondait les calomnieux, s'attachait plus fortement le parti gladstonien, et semblait chaque jour plus certain du succès, lorsque la révélation de ses relations avec Mine O'Shea fit tomber l'idole de son piedestal.

Les préjugés anglais qui, une fois déjà, avaient provoqué le rejet du home rule et la chute de Gladstone faisaient échouer Parnell presque au port, l'Angleterre préférant abandonner la cause irlandaise, du moment où elle était représentée par un héros de divorce-court.

Depuis, les temps ont changé. Après un quart de siècle, on pouvait oublier les défaillances de l'homme privé pour ne songer qu'aux immenses services rendus par l'homme politique. Au moment même où l'idée maîtresse de toute sa vie a conquis enfin les sympathies qui lui manquaient, où la question du home rule peut être débattue au Parlement sans susciter des tempêtes et résolue dans un sens favorable aux aspirations du peuple irlandais, on pouvait espérer qu'un revirement se manifesterait en faveur de l'ex-roi non couronné de l'Irlande.

Et, en effet, Parnell a retrouvé aujourd'hui un regain

de popularité. Son nom est dans toutes les bouches ; un livre récent, dont il est le héros, est dans toutes les mains. Seulement le Parnell dont on s'occupe, celui qui passionne le public anglais, ce n'est pas l'instigateur de la révolte agraire, le revendicateur de l'autonomie irlandaise, le défenseur du home rule, c'est le Parnell de l'affaire O' Shea, celui dont les amours romantiques lui valurent la défaite et le discrédit !

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Le Sacro Monte de Varallo

L'œuvre du dinantais Tabaguet

Nulle part ailleurs qu'en Italie, pas même dans la catholique Espagne, on ne rencontre de *Sacro-Monte*. Le *Sacro-Monte*, ou montagne sainte, est propre à l'Italie ; il satisfait en même temps que sa religiosité son désir de pompe et l'emphase qui se retrouve dans tant d'œuvres de sa poétique et de son art plastique. Un *Sacro-Monte* est un sanctuaire, ou plutôt une série de sanctuaires situés sur le flanc d'une montagne qu'ils escaladent jusqu'au sommet couronné par une église plus importante qui représente le but de ce pieux pèlerinage. Il est de ces chemins sacrés qui étendent sur plusieurs kilomètres leurs architectures compliquées et diverses, contournent la montagne, s'attardent sur ses versants pour rendre plus longue et plus ardue cette route de piété et de pénitence.

Les *Sacro-Monte* les plus célèbres se rencontrent en Lombardie ; ce sont ceux de Varallo et de Varese, mais on en trouve encore près de Vicence, et aux portes mêmes de la ville de Bologne. Ce dernier qui gravit le sommet de la montagne à l'aide d'une galerie couverte de plusieurs lieues est peut-être le plus monumental de tous.

Ce n'est pas le plus beau pourtant. Ceux de Varese et de Varallo empruntent au site alpestre, dans lequel ils s'élèvent une majesté et un charme indicibles. Au-dessus de la pittoresque cité de Varese, en face des montagnes qui bordent le lac Majeur et le lac de Lugano, le Sacro-Monte dresse, comme une superbe invocation à la divinité, le rosaire de ses chapelles de marbre. Varallo, est, à mon sens, plus impressionnant encore. La petite ville, capitale de la Valsesiane s'abrite au pied des premiers contreforts des Alpes. Des montagnes de 1500 à 2000 mètres la dominant. Elle est assise à la porte des défilés redoutables qui conduisent au cœur même des géants des Alpes. Le chemin de croix, car c'est ainsi qu'on pourrait nommer la route du Sacro-Monte, commence au faubourg de la ville. Sa première station est l'église de Santa Maria delle Grazie, ornée d'admirables fresques de Gaudenzio Ferrari. Et, de suite, la pieuse ascension commence. De cent en cent mètres environ, une chapelle marque le chemin. Le visiteur s'arrêtera devant quarante-deux de ces édifices avant d'atteindre le sommet.

C'est une image du Paradis que l'italien imaginaire a créée là. Et lorsqu'à de certaines heures, les nuages qui se sont accumulés lentement autour des hautes montagnes couvertes de neiges descendent sur la vallée de Varallo et enveloppent le sommet du Sacro-Monte d'une brume mystérieuse, la paradisiaque illusion peut être complète.

Examinons une de ces quarante-deux chapelles. C'est en elles que réside l'originalité du Sacro-Monte. Elles sont toutes fermées d'une grille derrière laquelle nous apercevons une sorte de panorama. Un certain nombre de personnages grandeur naturelle, statues coloriées d'un curieux réalisme, représentent une scène religieuse destinée à frapper l'imagination des fidèles. Le trompe-l'œil nous étonne d'abord, nous avouons même qu'il choque un peu notre goût d'homme du Nord, peu habitué à ces figurations plastiques. Aucune laideur ne les dépare pourtant, et si parfois une naïveté dans la composition nous surprend, cette

naïveté est encore un charme. Ne sourions pas, ce sont des œuvres d'artistes, et le peintre Luigi Scaramuccia Perugino a pu dire gracieusement d'elles dans son ouvrage sur les *Finezze de ' pennelli italiani* : « Ici triomphe ces trois sœurs, la peinture, l'architecture et la sculpture, au point que l'étranger ne peut en les regardant, cacher son admiration. »

La première de ces chapelles représente la création du monde. L'édifice est de forme polygonale, orné d'un portique avec un frontispice soutenu par des colonnes doriques. La scène, le tableau statuaire, si l'on nous passe cette expression, nous montre Adam et Eve sous l'arbre du bien et du mal. Des animaux de toute espèce vaguent autour d'eux. Sur les murs, dans la partie peinte qui forme le fond et l'opposition du relief, des fresques représentent Adam et Eve recevant les instructions de Dieu et les deux coupables chassés du Paradis Terrestre. Cette composition nous intéresse par son réalisme, par la vie qui y est enclose, par l'habileté que ses créateurs ont mise dans les moindres détails, afin de produire un ensemble qui nous impressionne profondément. Et l'intérêt que nous éprouverons, nous, belges, à contempler cette scène à la fois picturale et sculpturale, se doublera encore quand nous saurons qu'elle est l'œuvre de deux des artistes de nos provinces, le flamand Jan Miel d'Anvers, le wallon Jean-Baptiste Tabacchetti.

Nous ne songeons pas à faire la description des quarante-deux chapelles du Sacro-Monte de Varallo. Il nous suffira de dire qu'elles représentent en détail les scènes de la Vie du Christ, depuis l'Annonciation jusqu'à la Mise au tombeau.

L'histoire de ses origines sera également brève. Un religieux milanais Bernardino Caimi, qui vivait au XV^e siècle, avait été envoyé en Palestine par le pape Sixte IV afin de visiter les lieux saints. Frappé par la beauté impressionnante de ces paysages divins, il exécuta sur place des dessins qui devaient lui servir à en reconstituer en Italie une

image plus ou moins fidèle. De retour dans sa patrie, vers 1491, il visita la Lombardie, cherchant un site qui présentât quelque analogie avec la Palestine. Un jour il s'arrêta à Varallo, en plein cœur de la région valsesiane ; une joie immense lui remplit le cœur. Il avait trouvé l'endroit béni où s'élèverait la nouvelle Jérusalem. Son projet ayant été approuvé par le pape, Bernardino Caimi fit aussitôt commencer les travaux et les premières chapelles s'élevèrent sur les flancs du Mont Sacré.

L'œuvre de Bernardino fut continuée par les Frères Franciscains, congrégation à laquelle il appartenait. Des artistes furent appelés pour orner les chapelles qui devaient donner l'illusion du Paradis. Le peintre lombard Gaudenzio Ferrari fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'application à cette ornementation. Notre compatriote, le sculpteur, Tabacchetti le « *plasticatore* » comme disent les chroniques du temps, doit être compté parmi ses plus actifs collaborateurs. Le peintre anversoïis, Jean Miel y travailla aussi. Et l'énumération serait trop longue des artistes dont le pinceau ou le ciseau coopérèrent à cette œuvre d'art collective. Les plus connus furent Giovanni d'Enrico, Pellegrino Tibaldi, Giuseppe Dedominici, Giambattista Cantalupi, Grandi da Varese.

Nous ne voulons nous occuper ici que du dinantais Tabacchetti, celui qui après le grand Gaudenzio Ferrari laissa à Varallo sa plus originale empreinte. Les ouvrages de compilation artistique nous ont livré bien peu de détails sur la vie de notre compatriote, et celle-ci, serait bien confuse encore, si un érudit anglais, M. Samuel Butler, un des admirateurs du Sanctuaire de Varallo ne s'était intéressé à l'œuvre de Tabacchetti et n'avait tenté, avec succès, d'arracher au passé ses secrets.

Etrange figure que celle de ce Tabacchetti. Il naît en 1560 à Dinant. Tabacchetti, ou plutôt Tabaguet, comme on l'appelle dans sa ville natale, n'est qu'un surnom, un de ces surnoms qui s'attachent à toute une famille parce qu'il caractérisa jadis le métier d'un des leurs. Sans doute

l'ancêtre de l'artiste fut-il le premier à fumer du tabac ou à trafiquer de cette marchandise à Dinant. Le nom de Tabaguet lui en resta. Il s'appelait de son vrai nom Jean Wespín. Il était le fils de Guillaume Wespín « marchand et bourgeois de cette ville de Dinant ».

A peine âgé de vingt ans, Jean de Wespín, dit Tabaguet, quitta la jolie ville qui étend sur le bord de la Meuse le ruban de ses maisons blanches. Il n'avait point encore exercé son métier de sculpteur ; du moins son pays natal ne possédait aucune de ses œuvres. Tabacchetti se dirigea vers l'Italie, poussé par le désir d'étudier les œuvres des maîtres et d'entreprendre le pèlerinage d'art auxquels les plus grands, parmi les peintres et les sculpteurs de son pays, s'étaient soumis.

En 1506, Tabacchetti travaillait au Sacro-Monte de Varallo. Il s'était établi dans cette ville depuis quelques années déjà, quand soudain il disparut. Des chroniqueurs assurent que Tabacchetti devint fou et qu'il dut abandonner la décoration de la chapelle de la Salutation. Mais M. Samuel Butler, le diligent biographe de l'artiste, ne partage pas cette opinion. Il croit qu'à la suite d'un événement qui n'est pas connu, Tabacchetti quitta Varallo, traversa les Alpes et vint s'établir quelques années en Suisse dans le petit village de Saas im Grund. En effet, M. Butler a remarqué dans cette localité une série de seize chapelles, ornées de personnages coloriés, qui présentent une ressemblance frappante avec ceux exécutés à Varallo par notre artiste.

L'hypothèse de la folie est d'autant moins vraisemblable que Tabacchetti devait fournir encore une longue et glorieuse carrière artistique. Ses travaux lui avaient acquis une juste renommée. En 1590 il fut appelé à Créa, près de Crémone, pour décorer quarante chapelles. Il est probable que Tabacchetti retourna à Varallo, mais il est certain qu'il se fixa à un certain moment de sa vie à Créa, qu'il y fit souche d'une nombreuse famille et mourut à un âge avancé.

Se laissant entraîner par cette sorte d'affection que, si son imagination ne s'est pas totalement desséchée, l'érudit ou le critique d'art éprouve pour l'homme dont il a étudié l'œuvre, après avoir arraché à de froides et poussiéreuses archives les secrets de son existence, M. Samuel Butler écrit ces lignes :

« Si grand artiste que soit Gaudenzio, si intense que soit la fascination qu'il exerce, je trouve Tabacchetti encore plus intéressant. Il avait tout l'amour de la beauté que possédait Gaudenzio, uni à une force, à une vigueur qui lui étaient particulières et il n'avait point ce maniérisme et cette uniformité que l'on remarque parfois chez Gaudenzio. Cependant et malgré son génie si magnifique, si l'on peut dire que Gaudenzio n'a pas reçu le tribut d'éloges qu'il méritait, Tabacchetti en a été, lui, presque totalement privé. En effet, à Varallo, et dans les environs, il est à juste titre regardé comme un « géant », mais dans le monde artistique, c'est à peine si son nom est connu ».

Tout en reconnaissant la valeur artistique de Tabacchetti, nous n'oserons l'égaliser à Gaudenzio Ferrari. Nous avons encore le souvenir trop saisissant des admirables fresques que conserve du grand peintre le Musée de la Brera à Milan et des *Anges musiciens*, de la coupole de Saronno. D'ailleurs, à Varallo même, la *Crucifixion* de Gaudenzio Ferrari qui orne l'église de Santa Maria delle Grazie, suffit à donner au peintre milanais une place plus éminente que celle qui doit être accordée au *plasticatore* dinantais.

Certes, Tabacchetti ne possédait pas ce sens de la beauté parfaite qui semble propre aux artistes du midi, mais la comparaison avec Gaudenzio Ferrari, si elle est avantageuse pour le peintre italien, n'en fera pas moins apparaître les qualités de notre compatriote. Tabacchetti était du Nord ; à la calme plasticité du Sud, à la recherche d'un type de beauté supérieure, il opposait avec des moyens inférieurs, il est vrai, le sens de la vie et du réalisme. Il suffit d'examiner les compositions de Varallo, son *Saint*

Joseph dormant, son *Hérode*, son *Caïphe*, certaines figures de la *Montée au Calvaire*, et nous dirions même l'ensemble de cette composition, pour se convaincre qu'il possédait à un degré remarquable, l'art d'animer son sujet, de le situer dans une réalité extraordinairement vivante. Il savait caractériser puissamment ses personnages, les doter d'une singulière énergie. Qu'on regarde avec attention les soldats qui, dans la *Montée au Calvaire*, entourent le Christ abattu, ou tentent d'éloigner brutalement la pieuse Véronique. Quelle expression de cruauté barbare dans ces physionomies, quelle brutalité grossière dans ces gestes prêts à frapper ! Quelle entente de la composition, de l'effet dramatique dans les groupements de ces comparses qui tous possèdent leur rôle bien défini dans cette scène tragique, agissent selon leur caractère, selon les impulsions de leur nature, s'abandonnent à leurs émotions ou à leurs instincts, les uns sous l'empire de la terreur ou de la souffrance, les autres livrés à leurs passions, exprimant leurs énergies de corps de garde, avec un réalisme qui fait, que de les avoir vus une fois, le souvenir ne peut disparaître de notre esprit ! Ne fut-il que le créateur de cette composition, l'artiste mériterait d'être sauvé de l'oubli, et imposerait aux belges descendant en Italie de faire à Varallo le pèlerinage artistique qui leur permettra d'admirer l'œuvre trop méconnue chez nous du dinantais Tabaguet.

ARTHUR DE RUDDER.

LA PROSE ET LES VERS

JULES LECLERCQ : *Les Splendeurs des Chemins* (Paris, Lemerre). — MARIE VAN ELEGEM : *Au large* (éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — GEORGES GUÉRIN : *Poèmes* (éditions de *Flamberge*, Mons). — EMILE POLAK : *Les Sentiers du Silence* (Paris, Figuière). — MARCEL ANGENOT : *Les Poèmes inutiles* (Paris, Figuière). —

YVONNE HERMAN : *Croquis et Thèmes* (Collection Flamberge, Mons). — GUSTAVE BORGÈRES : *La Nuit d'Ortygie* — *Le Poème des Mains* (éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*).

Plusieurs volumes. C'est un peu terrible.

« Les pauvres critiques sont évidemment réduits à être les reporters des cours d'assises de la littérature, les chroniqueurs des faits et gestes des récidivistes de l'art. On dit quelquefois qu'ils ne lisent pas entièrement tous les livres qu'ils ont à examiner. Ils ne le font pas. Ou du moins, ils ne devraient pas le faire. S'ils le faisaient, ils deviendraient d'endurcis misanthropes ou... d'endurcis misogynes pour le reste de leur vie. D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire : Pour connaître la provenance et la qualité d'un vin, on n'a pas besoin de boire tout le tonneau. Il doit être très facile de prononcer en une demi-heure si un livre vaut quelque chose ou ne vaut rien. Dix minutes suffisent réellement, si on a l'instinct de la forme. Qui se soucie d'errer à travers tout un stupide volume ? On le goûte, et c'est assez, — plus qu'assez, j'imagine. Je sais qu'il y a, en peinture comme en littérature, beaucoup d'honnêtes travailleurs absolument opposés à la critique. Ils ont parfaitement raison ».

Ainsi disait Oscar Wilde. — C'est assez tentant, mais tout de même, je crois que j'ai lu.

★
★★

Les Splendeurs des Chemins n'est pas un livre amusant. Non. Du moins, dans l'ensemble : Voilà un des dangers que doivent courir les œuvres d'amateurs, aussi sympathiques qu'elles soient. On peut être charmant, d'ailleurs, on peut être intéressant et fastidieux. A ceux qui ont parcouru les lointains pays dont parlent ces poèmes, je ne crois pas qu'ils puissent faire beaucoup de plaisir, et je ne les crois pas assez évocateurs pour émouvoir les autres.

*Boukhara, qu'un émir gouverne au nom du Tsar,
Donne l'illusion de vivre vers l'an mille,
Le siècle de Timour devant les yeux défile
Lorsqu'on franchit le seuil de l'antique bazar.*

*On voit s'y coudoyer le Sarte et le Tatar,
Le Kirghise perché sur son chameau docile,
Le Kadjik et l'Ousberg, le Juif de l'évangile,
Et le Mongol nomade, et l'indolent Kachgar.*

*Puis le mollah barbu, le grave patriarche,
L'aveugle mendiant, à la lente démarche,
Et le pasteur errant, de son steppe venu.*

*Puis le barbier qui sait l'art de la chirurgie,
Et le jongleur de l'Inde, et le derviche nu.
Bruits, parfums et couleurs éclatent en orgie.*

Je ne trouve pas cela absolument orgiaque, mais enfin...

Et je préfère la prose du grand voyageur belge qu'est M. Jules Leclercq.

★
★★

Au large est un livre pas très amusant non plus, où l'enthousiasme, sans trop de nouveauté, a quelque chose d'un peu abstrait. Mais les vers de Mme Marie Van Elegem ont une belle sonorité qui enveloppe, et qui parfois même enchante. Et le son, en poésie, a une importance si grande, que c'est en lui que passent les pensées les plus subtiles et les plus imprévues. Et quand, parfois, ce ne sont pas celles de l'auteur, ce sont les nôtres.

C'est de quoi l'on s'apercevra sans doute, en lisant, avec de l'admiration, et peut-être tout haut, ces poèmes-ci.

★
★★

J'aime bien le recueil des *Poèmes* de M. Georges Guérin. Il est banal et charmant. Je vois combien ces épithètes-là sont misérables ! Il faut les prendre dans le sens où je les entends.

La poésie ne peut nullement se dispenser d'être banale. C'est là une vérité absolue, dont on a certainement trop douté... La recherche de l'originalité, avec un grand ou un petit o, est très sympathique, d'ailleurs : On aime bien à contempler, en tout repos, les gens qui travaillent à de fatigantes recherches... Et il n'est pas impossible qu'ils fassent des trouvailles. Mais j'aime que la poésie de M. Georges Guérin s'épanche si naturellement, il semble, et qu'elle ait le charme jeune et grave et romantique de nos plus beaux jours. Tout est romantique encore, et quand il y a de l'ironie dans la jeunesse, c'est par une sorte de timidité, qui d'ailleurs peut plaire. — Je ne vois pas d'ironie dans les *Poèmes* de M. Guérin, mais une bonne ferveur harmonieuse qui est mieux, où il y a de la souffrance et de la joie.

*O matin, jeune émoi d'espérance, de chants!
L'universelle enfance a d'ingénus sourires,
Et le voluptueux éveil d'un chaud délire
Tressaille dans la plaine où brille l'or des champs.*

*Je tends les bras vers toi, ivre, l'âme exaltée,
Vers toi, matin candide aux effluves si doux
Que me voici tombé, plein d'amour, à genoux
Pour recevoir tes frais baisers dans la rosée!*

*
* *

Il y a certaines souffrances qui se révèlent à nous, semble-t-il, comme si les causes en étaient encore à venir. C'est une tristesse tout intérieure, une appréhension non point vraiment malade, comme on le dit trop, mais qui naît, au contraire, d'une sensibilité vivante et jeune. Il y a des moments où l'on se sent si vieux, étant si jeune! Mais toute la jeunesse est là, et toute la sensibilité qui vibre, et toute la vie, si sensible et musicale dans les *Sentiers du Silence*, qui est le premier livre de M. Emile Polak.

*
* *

L'éditeur Figuière édite beaucoup. Toutes les œuvres qu'il édite ne sont pas également heureuses. Il en est qui révèlent la pensée la plus sûre d'elle, et la plus pénétrante, en sa maturité : Ainsi, le dernier livre de M. Dumont-Wilden. Il en est qui nous permettent tout l'espoir : Ainsi, *Les Sentiers du Silence*. — Je ne sais trop bien parmi lesquelles ranger les jolis *Poèmes inutiles* de M. Marcel Angenot.

Il faut lire sans trop lourdement s'y attarder ces poèmes d'une grâce rapide, écrits pour l'instant de loisir. Descriptifs ou sentimentaux, ils ont souvent, en leur aimable diversité, une aisance qui plaît...

*Des gens qui chantent dans la nuit,
Voyant cet homme à sa fenêtre,
Ont ri du poète et je suis
Plus heureux que ces gens peut-être.*

*Car ils n'ont pour se soulager,
Quand le mal tient leur âme basse,
Le pouvoir sublime que j'ai
De sentir un baiser qui passe...*

Il y a de gentilles choses honnêtes parmi les *Croquis et Thèmes* de Mlle (je suppose) Yvonne Herman. Mais il y a aussi un lac « couleur de chrysoprase ». Certes, l'affection n'est nullement à dédaigner, mais je n'aime pas trop chrysoprase ni les vibrances ni les effleurances. Néanmoins, des choses gentilles.

★
★★

M. Gustave Borgères publie aux éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire* deux plaquettes de prose : *La Nuit d'Ortygie*, et *Le Poème des Mains*, qui est un recueil d'Essais poétiques très charmants.

R.-E. MÉLOT.

PAUL ANDRÉ : *Jan Moerloose, flamingant* (Paris, Figuière). — LÉON HENNEBICQ : *L'idée du Juste dans l'Orient grec avant Socrate*. (Bruxelles, Larcier). — PAUL HYMANS : *Portraits, essais et discours* (Bruxelles, Lamerlin). — LOUIS DUMONT-WILDEN : *L'esprit européen* (Paris, Figuière). — EUGÈNE GILBERT : *France et Belgique*. Etudes littéraires. (Paris, Plon). — ARTHUR DE RUDDER : *La légende Vermeille* (Bruxelles, Collection Junior). — FRITZ VAN DER LINDEN : *Contes des tropiques* (Bruxelles, Association des écrivains belges). — DWAR HAGEN : *La Fosse* (Charleroi, Hallet).

Le nouveau livre que M. Paul André vient de publier *Jan Moerloose, flamingant* est un roman d'observation, et une grande partie de son intérêt réside dans ce fait que les personnages mêlés à l'action sont des types très caractérisés de notre pays.

Jan Moerloose est un flamingant arriviste et combatif, assez désagréable en somme. Entre autres erreurs il commit celle d'épouser une wallonne, très attachée à sa race, et aggrava encore sa maladie en exerçant sa propagande sur la compagne de son existence. La jeune femme résiste à ces sollicitations; l'amour sincère qu'elle éprouvait pour son mari s'émiette à la suite des discussions journalières, et peu s'en faut qu'elle ne cède au tendre sentiment que lui inspira un wallon d'esprit plus clair et de cœur mieux placé qui fut son ami d'enfance. Il faut savoir gré à l'écrivain d'avoir évité ce qui semble l'inévitable, dans un roman ou dans une pièce moderne, l'adultère, qui nous eut rendu moins sympathique ce beau

caractère de wallonne et eut de plus banalisé l'intrigue. Jan Moerloose subira d'une autre manière la peine que lui vaut son zèle inconsidéré. Il est tout naturel qu'il se lie avec un autre flamingant dont il partage les idées et le goût de prosélytisme. Il est très naturel aussi que, malavisé comme il nous apparaît, il ne discerne pas les intentions intéressées et la roublardise de son ami, et qu'il soit la première, la principale victime de celui-ci. Jan Moerloose s'aperçoit un peu tard de sa faute, mais pas assez tard pourtant pour qu'il ne retrouve le cœur toujours aimant de sa femme, et que devant le berceau de l'enfant, les deux époux ne retrouvent un bonheur un instant compromis. Telle est l'action, sommairement esquissée du livre de M. Paul André, action bien conduite, avec des personnages exactement dépeints, avec des tableaux bien composés, empruntés à la vie bruxelloise, et cà et là le charme d'une émotion pénétrante quoique discrète. En faut-il plus pour faire un roman intéressant?

A. D.

★
★ ★

En un élégant volume, aux tranches crues, sous un cartonnage « tango », coupé de rubans verts, se présente *L'idée du Juste dans l'Orient Grec avant Socrate*.

M. Léon Hennebicq n'est pas seulement un merveilleux entraîneur d'enthousiasme, le président de la Ligue de la défense nationale et de la Ligue Maritime belge, le ministre de la guerre de l'Assemblée Wallonne, le secrétaire général du Comité Maritime international, et de la fédération des Avocats, l'ancien président de la Conférence du Jeune Barreau, le directeur de la Revue Economique Internationale et du Journal des Tribunaux, l'avocat, le rhéteur, il est aussi un merveilleux juriste que connaissent tous ceux que le Droit préoccupe et ce n'est qu'un des multiples aspects de sa puissante et forte personnalité qu'il nous livre aujourd'hui : celle de professeur à l'Université Nouvelle, où il donne les cours de Philosophie du Droit.

M. Léon Hennebicq n'a pas jugé opportun de faire un service de presse de son nouveau livre qui n'a été distribué, me dit-on, qu'à quelques-uns de ses confrères. Est-ce méfiance, est-ce dédain? que précisent ces lignes, extraites de la préface : « J'avais formé le dessein de ne jamais publier ces leçons qui, durant vingt années, ont conservé l'habit modeste et bienséant d'un carnet d'étudiant. Il est si douloureux de prêcher dans le désert, et notre Béotie belge — petits pays, petites idées — est si basement opposée à toute culture! Mais je me suis rappelé qu'il n'était pas nécessaire d'y réussir pour persévérer ».

Ces lignes étonneront peut-être de la part d'un homme qui possède, à un aussi haut degré, le goût de l'action et notre commentaire attestera, bien que n'ayant pas « appris à plaider en relisant Homère » qu'il est encore en Belgique des esprits sensibles au prestige d'un livre qui témoigne à la fois de l'intellectualité la plus rare, de l'érudition la plus appliquée et du talent le plus désintéressé.

Le résumer? Vous ne voudriez pas. Il a du coûter à l'auteur de longues soirées de travail, de patientes recherches, la fréquentation assidue de bibliothèques spéciales et ce n'est pas par un bref compte-rendu qu'on se libère envers une telle œuvre.

Tout au plus, d'après la table des matières, pourrions nous indiquer que pour exposer l'Idée du Juste pendant la période présocratique, M. Hennebicq étudie les divinités juridiques des Grecs et l'influence que les foyers égyptien et chaldéen, d'une part, et les peuples occidentaux (germano-scandinaves, celto-ligures) d'autre part, ont exercée sur la formation hellénique de 2000 à 600 avant J.-C..

Puis en des chapitres consacrés au moyen âge grec il nous initie aux modalités successives de l'idée du Juste et clot son œuvre par un chapitre, admirable entre tous, *Notre-Dame d'Athènes* où il nous brosse à larges traits, la capitale intellectuelle de la Grèce au V^e siècle, et le milieu dans lequel est tombée la semence des Sages.

M. Holbach, dans le *Journal des Tribunaux*, M. Destrée, dans un discours prononcé à Bruges, ont dit que ce livre faisait honneur au barreau, il fait mieux : il honore la Belgique et vraiment il n'est pas de « petit » pays là où il est de si grandes idées.



En un volume compact qui compte plus de 600 pages, M. Paul Hymans a réuni « quelques discours, notices, articles et conférences qui me paraissent, dit-il dans sa préface, témoigner d'une certaine continuité et, si j'ose dire, d'une certaine unité de pensée ».

« Je l'ai fait, ajoute-t-il, mû par le désir qu'on éprouve parfois de se retrouver soi-même, et dans l'espoir aussi que les figures et les visions de notre vie présente qui se reflètent dans ces pages réimprimées intéresseront peut-être le public belge... »

Je doute que nos compatriotes fassent à ce volume le succès qu'il mérite — chez nous on n'achète pas de livres ou à peine, mais on les emprunte, constate M. Hymans dans *l'Etat présent de notre bourgeoisie* (et cela n'a guère changé depuis 1897) — quant à nous, nous avouons tout simplement l'avoir lu d'un bout à l'autre avec un intérêt passionné.

De la tendance politique générale du nouveau livre de M. Hymans, nous ne dirons rien ici, mais comment ne pas être emporté par le souffle de liberté, de justice et de progrès qui traverse ces essais, ces discours, ces conférences et la sympathie personnelle qu'inspire l'éminent leader libéral se projette sur les pages où il nous livre sa pensée.

On sait par quelle éloquence claire, prenante et mesurée est servie la pensée de M. Hymans; on peut découvrir ici quelques uns des secrets de son talent oratoire : prenez, par exemple, à la première page les deux premiers paragraphes du discours prononcé à la cérémonie d'inauguration de la statue de Jules Bara, disséquez ces trois ou quatre phrases, prononcez les à voix haute, faites-les sonner dans le silence du *studio*, vous constaterez qu'elles expriment tout ce qu'il y avait à dire et rien de plus; elles ont le rythme et le nombre; elles sont d'un artiste.

Passez à l'autre bout du volume à *Quelques aspects de la Belgique politique d'aujourd'hui* dans laquelle, en passant, M. Hymans marque au fer rouge l'abominable esprit de parti qui gâte chez nous les œuvres les plus dégagées en principe des rivalités politiques, voyez le portrait qu'il trace de Léopold II : il est d'un maître.

Et vraiment, à relire cette conférence faite en Sorbonne, on comprend que la presse française ait pu dire que les orateurs français avaient, ce jour-là, reçu une leçon d'éloquence.

Ce souci du style, cette recherche de la mesure, du nombre et de la cadence, étonneront peut-être ceux qui ne voient en M. Hymans que le plus haut représentant, à l'heure actuelle, d'un grand parti historique, mais c'est qu'ils ignorent à quel degré le souci de l'écriture tient les grands orateurs, comme M. Hymans lui-même l'a montré, à propos d'un discours de Mirabeau, dans *l'Eloquence au Parlement*.

Il nous reste à souhaiter que le public belge dont on sait « l'ignorance et le défaut de culture » (p. 254) accueille ce volume avec le respect qu'il mérite; il peut y prendre de grandes leçons. Mais nous craignons bien que *Portraits, Essais et discours* n'ait le sort d'un précédent livre de M. Hymans consacré à un éminent homme d'Etat belge; son *Frère-Orban* fut mieux apprécié en France qu'en Belgique.

Chez nos voisins l'ouvrage historique que nous venons de rappeler et celui que nous analysons aujourd'hui ouvriraient toutes larges, à son auteur, les portes de l'Accadémie des sciences morales et politiques. Pourquoi M. Hymans ne siège-t-il pas à côté de M. Vandervelde à l'Académie de Belgique?

« L'esprit européen, s'il existe, ne peut-être que l'esprit français, parce que la culture française avec son caractère humaniste, sa générosité accueillante et sa finesse réservée est la seule culture qu'un peuple puisse adopter sans renier sa nationalité, la seule qui, dans l'Europe pacifiée, unie, fédérée, dont rêvent parfois les utopistes, puisse se superposer aux diverses cultures nationales », écrit M. Dumont-Wilden, au seuil du beau livre dans lequel il a réuni une série d'essais qui lui ont paru sans doute, comme à M. Hymans, témoigner d'une certaine unité de pensée.

Ce bon M. de Bornier avait déjà écrit autrefois dans *La Fille de Roland* :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France!

exprimant d'autre façon l'idée que M. Dumont-Wilden met en relief dans ce volume qui se défend d'être un traité méthodique et complet de « l'esprit européen ».

Au fait, qu'est-ce que l'esprit européen? M. Dumont-Wilden lui-même serait fort embarrassé d'en donner une définition dogmatique, sauf peut être du point de vue français — qui est le sien.

Il a préféré, pour notre joie, éclairer sa thèse de précieux commentaires, riches d'habiles déductions et d'ingénieux rapprochements, nourris par une large culture européenne sur laquelle l'apport anglo-germanique n'a pas marqué une trace bien profonde.

En des chapitres qui sont une fête pour l'esprit, le « prince » de nos essayistes étudie quelques personnages qui lui paraissent représentatifs de l'esprit européen : le prince de Ligne, dont on va fêter le centenaire à Belœil ce mois-ci, Talleyrand, Chateaubriand, Stendhal, Maurice Barrès, André Gide, Maeterlinck qu'il égratigne assez cruellement; il dégage lumineusement ses raisons de croire et s'il fallait lui chercher un maître parmi les écrivains dont il analyse avec tant de profondeur l'attitude morale, c'est à Maurice Barrès qu'on serait tenté de le rattacher, à Maurice Barrès dont il fixe la physionomie idéale avec tant de pénétration et d'amour.

*
* *

après M. Hymans et M. Dumont-Wilden, voici « l'examen de conscience » de M. Eugène Gilbert. Si M. Dumont-Wilden est le prince de nos essayistes, M. Eugène Gilbert est le prince de nos critiques et il vient de réunir sous le titre : *France et Belgique*, faisant suite à un premier tome paru antérieurement, un nouveau recueil d'études littéraires consacrées à des œuvres récentes d'écrivains français et belges.

On connaît la manière de M. Eug. Gilbert; il a la critique sympa-

thique. Oh ! croyez bien qu'il ne distribue pas uniformément l'éloge, mais j'imagine volontiers qu'il ouvre le plus grand nombre des livres qu'on lui envoie dans un sentiment de bienveillance et il faut vraiment que son goût d'artiste ou sa conscience d'honnête homme soient choqués pour qu'il le dise ou qu'il fasse les réserves nécessaires. Encore les fait-il, tout en exprimant nettement ce qu'il a à dire, en des termes tels que vraiment les plus pointilleux de la *genus irritabile* ne peuvent s'en offenser.

M. G. Virrès a fort bien précisé dans un portrait que reprend M. René Bazin dans sa préface au livre de M. Gilbert, le rôle de notre critique :

« Ce que nous lui devons, lui, moi, tous ceux qui tiennent une plume en Belgique, est considérable. Et il va sa vie, sa vie ordonnée selon une volonté tenace, et qu'il partage entre le travail et la jouissance du labeur accompli, sans seulement s'inquiéter si tant de largesses spirituelles susciteront toujours les sentiments qu'il fallait... Il a un fonds de tolérante bonté, et, cependant, les principes conducteurs de son idéal traditionaliste le maintiennent, inflexible, dans sa doctrine morale et religieuse. Nous avons admiré souvent cette fermeté évidente parmi les délicatesses de ses restrictions, cet exemple victorieux, surtout après les éloges désintéressés d'un artiste à un artiste ».

On ne pourrait mieux dire et pour notre part nous ne nous souvenons pas sans émotion de l'accueil qu'il fit à un petit livre de nos vingt ans. Avec quelle indulgence n'apprécia-t-il pas ce « péché de jeunesse » prouvant de la façon la plus évidente qu'il avait lu, scruté, analysé cette plaquette d'un inconnu comme il l'eut fait pour l'œuvre d'un ami notoire.

Ceux qui suivent ses feuilletons du *Journal de Bruxelles* retrouveront ici ses fines et pénétrantes analyses et pour notre part nous avons relu, sans que leur « actualité » défraîchie leur ait fait perdre quelque chose de leur intérêt, les chapitres consacrés aux écrivains de chez nous pour lesquels M. Gilbert, fils et petit-fils de Français, a de si chaudes sympathies.

*
* * *

Dans la collection *Junior* vient de paraître *La légende vermeille*, recueil de contes légendaires de notre excellent collaborateur M. Arthur De Rudder.

Comme le dit très heureusement, M. Daxhelet dans la préface qu'il écrivit pour ce livre, c'est le rêve d'un artiste nostalgique qui nous reporte en esprit aux âges d'héroïsme et de splendeur

et nous communique le désir de nous évader de la réalité banale et vulgaire. Ce sont des visions lointaines conçues dans une sorte d'ivresse joyeuse, et l'auteur trouve pour les décrire de pleines poignées d'images éclatantes et des mots évocateurs. La légende y est mêlée à l'allégorie, et le sens du pittoresque s'y associe à une poésie ingénue.

*
**

Si, comme on l'a dit, les *Contes des tropiques* donnent, mieux que les conclusions d'une commission d'enquête, le tableau exact de la vie belge au Congo, cela n'est pas toujours à l'honneur de la civilisation que nous exportons.

M. Fritz Van der Linden a une plume facile qui court agréablement le long des pages et qui s'entend à brosser de jolis tableautins relevés, çà et là, d'une pointe d'émotion.

*
**

Nous nous en voudrions de ne pas signaler ici *la Fosse* par Dwar Hagen. L'auteur de cette plaquette de 28 pages, connaît à merveille le monde des mineurs et nous trace en traits incisifs — comme ses dessins — des visions du pays noir. A mettre hors pair la courte nouvelle : *le Mort*.

P. M. DE VÉRYMONT.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Salon Triennal

Cinquantenaire (9 mai au 2 novembre).

Il me semble que les grands salons sont plutôt destinés à y faire de la théorie que de la critique. La critique demande un examen en détail qui rendrait celle du Salon du Cinquantenaire un travail capable de durer pendant des années. Les grands salons conviennent tout particulièrement à l'examen de problèmes comme celui que posait ces jours-ci M. Léon Bérard, député des Basses-Pyrénées, ancien secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, en proposant pour l'Etat français, en 1916, l'organisation au Grand Palais des Champs-Ely-

sées, d'une exposition internationale des Beaux-Arts. Il estime qu'un tel salon serait très propre à permettre une réponse à cette question : Quelles sont, (en telle année), les directions de l'art et celles du goût public, et par quoi se caractérisent les rapports de l'art et de l'état social? » M. Bérard ne se dissimule pas que le manque de tout lien profond entre les artistes, ceux-ci dispersant leurs œuvres dans une quantité d'expositions dont le nombre atteint annuellement 400 à Paris, rend à peu près impossible dans ces conditions un effort de synthèse; il croit que ce que ne permet pas actuellement la dispersion pourrait, cependant, être obtenu par la concentration. Personnellement, je pense que si M. Léon Bérard avait exercé pendant quelques années les fonctions de critique, il reviendrait de cette illusion.

Il n'en est pas moins vrai que les grandes expositions se prêtent particulièrement à quelques constatations générales, mais rien ne nous affirme qu'elles soient représentatives.

Revenons au Cinquantenaire.

D'une promenade attentive par les salles ressort cette impression, on s'écrie : « Quelle quantité de techniques! »

Alors, si l'on se reporte vers les écoles anciennes, on s'aperçoit que leur panorama est beaucoup plus uni. On le résume ainsi : entre les techniques, des nuances; et ces nuances suffisent à exprimer et à marquer fortement les plus diverses et les plus extrêmes personnalités. On songe involontairement à la parole de Rops, disant aux disciples : « Tout est dans le métier ».

Au contraire, aujourd'hui, ce qui manque le plus à toutes ces toiles diverses, c'est la personnalité. Les artistes confondent le métier personnel avec la personnalité. On croit se faire une personnalité — une pour chacun — à la faveur d'une technique qu'on s'invente : le métier à têtes d'épingles de Mlle Marcotte, le métier à flocons de Leduc, etc., etc..

Dans cette diversité de métiers, chaque artiste semble garder jalousement la technique de ses débuts et en développer les défauts avec maîtrise et même un certain brio. Si ces artistes n'avaient, en effet, pas fait ainsi et avaient graduellement perfectionné leur technique, sans parti pris ni paresse, ils auraient fatalement abouti à la technique impersonnelle des anciens, qui n'ont entre eux que les nuances dont nous parlions tout à l'heure. A travers des siècles de distance, on ne trouverait pas entre deux artistes d'alors les écarts qu'il y a aujourd'hui entre le métier d'Emile Claus et celui d'Ensor etc. Le métier perfectionné doit forcément enlever une grande partie de la personnalité de premier jet, laquelle n'est, à notre avis, que la personnalité apparente de l'artiste. Ne voit-on

pas des artistes qui, pour se créer une personnalité naïve et reconnaissable, travaillent de la main gauche!

Il faut être bien autrement doué pour garder sa personnalité malgré son métier. Aussi, je crois que Firmin Baes, avec son extraordinaire grand pastel, *l'enfant*, a atteint un sommet de l'art, car c'est par l'âme qu'il se fait reconnaître, et non pas par la patte, bien que celle-ci soit parfaite.

Faisons un tour dans le salon d'honneur, et faisons encore une constatation générale d'un autre genre. Singulière époque, où l'on impose silence aux forces merveilleuses des couleurs; si bien que nous voyons toutes les œuvres qui s'alignent dans le salon d'honneur revêtues toutes d'un même costume uniformément terne et triste : l'azur et les voiliers, de Baeseleer; les prés et les saules, de Franz Hens; même la fillette à la robe rose, de Van Holder; les mains, le visage et les Malmaison du portrait de dame, de Swyncop; le portrait de femme, de Laudy; la mer et la plage, de Crahay, ainsi que le portrait; le portail, de Opsomer; le portrait par Anto Carte; la dame arrosant les fleurs, de Haustraete; tout cela est souillé de noir, c'est un deuil uniforme; tous ces artistes font ce qu'ils peuvent pour se différencier par la personnalité, mais tous ont l'air de suivre en deuil un même enterrement; lequel?... de qui?... je ne sais; peut-être celui de la vision sincère, celui de la nature.

Cela s'appelle assourdir les tons, être coloriste sans couleurs, harmoniser, avoir de l'unité, de l'atmosphère. Les tableaux sont aussi ternes que le feutre des tapis, le ponceau du lambris, le coton des velums. Cette harmonisation, est-ce là tout le rôle du tableau? Est-ce là toute la joie à attendre de la couleur? Ces tableaux sont-ils la peinture de la « tristesse contemporaine? » Même un rayon de soleil n'arriverait pas à les animer. Pour les harmoniser avec les vieillards qu'ils sont, ces tableaux nés en 1912, 1913 et 1914, il a fallu encrasser les cadres, insinuer dans les moulures un magma noirâtre qui ait l'apparence de la poussière déposée par les siècles. De même que sous les tristes cieux plombés de Belgique, je songe avec ardeur aux clairs cieux des Açores et de la Méditerranée; de même sous les velums du Salon d'honneur, je songe avec extase à ce que devaient être un Bouts frais, un Memling frais, un Van der Weyden frais, un Carrache frais, un Rubens frais, et de quel air ces œuvres qui n'avaient pas peur de briller se seraient montrées capables de supporter un cadre d'or, d'or battu, neuf. Oui, dans ce salon de deuil, je ne vois que deux fraîcheurs, deux hommes qui semblent se souvenir de l'éclat du soleil et de la vie : Smeers et Pinot, l'un avec son portrait de fillette, l'autre avec son portrait de jeune femme en bleu.

Passons à un autre ordre de considérations, troisième généralité : ce que j'appellerai l'ascétisme de la peinture.

Il est assez curieux que nos peintres, qui font profession de mépriser la peinture dite littéraire, et par prudence méprisent même généralement toute connaissance quelconque, aient évolué, presque en totalité, vers une forme philosophique de la peinture. Comment, en effet, nommer autrement cette tendance, devenue un idéal réalisé, de remplacer tout le détail par ce qu'ils appellent la synthèse, et la chose, par son signe : le broissage d'un bleu, d'un rouge ou d'un jaune suffit pour symboliser une étoffe, si c'est en-dessous; si c'est au-dessus, il y a des chances que ce soit le ciel ou un soleil couchant; vieux jeu de s'attacher au nacré des chairs, au lustre des feuillages, à la soie des cieux, à l'éclat de l'œil, aux poils de la barbe, à la goutte de rosée sur un brin d'herbe, à la larme comme sut la peindre le Maître d'Oultremont, jadis. Un principe qualifié de grand, a remplacé ces soins trop matériels; on estime que dans le rendu d'un être humain, seule compte l'expression; dans le rendu d'un paysage, l'expression également, l'émotion, le caractère, termes fallacieux; avec mépris, partout est rejetée à un plan très inférieur la sensualité de l'œuvre d'art; la beauté, on en méprise les délicatesses matérielles pour en exalter seulement la signification, so-disant l'immatériel et l'immortel. Je pense qu'il est impossible d'être plus philosophe. C'est très volontairement supprimer la chose en faveur de son effigie minimum. N'est-ce pas peut-être la conséquence physiologique de nos misérables tendances vers la médiocrité et l'abnégation, l'immatérialité, l'humilité, le sacrifice, toutes les vertus lâchement acceptées et inconsciemment apprises, supériorité de l'âme sur le corps et les sens, etc., etc..

En tête de cette mortifiante liste, il y a, parmi les maîtres, Blanche, avec notamment, *l'oiseau de feu* et *jeune fille*. Je vois bien ce que le peintre veut, et avec lui toute l'école moderne : là où le modèle a été une femme, avec ses vêtements, et autour d'elle un mobilier, toutes substances délicates et diverses, l'art intervient, enlève tout, et avec quelques lignes et quelques tons principaux, instaure un *effet*, estimé supérieur. Oui, *l'effet*; mais à partir de quel point le commence-t-on, et jusqu'où le mène-t-on? Je ne me déclare pas content devant l'effet qui pour moi est comparable, dans le tableau de Blanche, à ce que me donnerait sans doute, de la réalité si j'avais une très mauvaise vue; mais avec la vue que j'ai, — et sans doute je ne suis pas seul — une demi-seconde par une porte entr'ouverte sur un spectacle, me donnerait, de la réalité, une image plus claire et plus brillante, c'est-à-dire, avec tous les attributs et les mille séductions puissantes de ses substances variées. Gilbert, par exemple, (190) c'est aussi l'effet, et Isaac Israëls et... Van Cleemput

(509), de même. Mais quelle chute de l'un aux autres ! J'en reviens à dire que les anciens, aussi bien que nos modernes, ont su ce que c'est que l'effet général à attraper et qu'ils l'ont attrapé, mais toujours en prenant l'effet bien plus près de la réalité et en le menant bien plus haut, c'est-à-dire à travers une gamme de moyens extraordinairement complète. Tout ce que je viens de dire de Blanche s'applique à Simon également : *Dans le jardin*.

Quatrième considération. Comme on l'a dit, la grande peinture et la peinture d'histoire ne sont plus représentées chez nous que par les prix de Rome. Van Montfort nous en donne une preuve, avec son *triptyque* aux nus pitoyables; Cledina, avec *Adam et Eve*; Gaillard, avec son extraordinaire *Œdipe*. Et pourquoi a-t-elle disparu, cette peinture? Aucune raison n'aurait pu la tuer, s'il n'était de plus en plus certain qu'« il faut vivre », que les artistes qui se croient à l'avant-garde des idées et de la civilisation sont de tristes suiveurs, moutonniers et bourgeois, réglant leurs créations sur l'article demandé. On dit : le siècle positif et industriel; du coup, qui lit encore l'Illiade, l'Odyssée, si ce ne sont quelques rares parmi les lettrés, et les artistes lettrés sont rares. Qui songe à s'émouvoir des récits d'Ulysse, des tableaux poignants de sa descente aux enfers? Qui puisera quelque chose dans les prodigieuses pages de la vie des grands capitaines et des Césars des histoires grecque et romaine? c'est bon pour les prix de Rome, n'est-ce pas! Nous, nous sommes des modernes; nous, nous avons le téléphone, d'infâmes timbres-poste à coller sur nos lettres, de banales gravures sur nos pièces de monnaie belge, nous avons la bicyclette, le bock et la Pilsen, et quelques autres horreurs. Oui, pourquoi la grande peinture a-t-elle disparu? pourquoi s'est-elle évanouie devant les quolibets de l'incompréhension, devant des gens qui n'ont plus le temps de lire ni de regarder, ni de savoir qu'en eux perdure un homme éternel qui ne saurait être mort à ce qui a plu à l'humanité, et qui est aussi bien, aujourd'hui, celui d'il y a dix mille ans? Mais on peint pour ceux qui achètent; on peint ce qui est achetable; l'histoire est démodée, elle est trop grande pour nos mœurs. Nos artistes ont appris à avoir les mêmes rêves que nos bourgeois, à estimer l'estime de leurs maîtres, à ne pas voir ni viser plus haut qu'eux. Voyez-moi dans le travail de Van Montfort, quelles contorsions font tous ces gens nus pour dissimuler... qu'ils le sont ; la plupart tournent le dos; même l'enfant au sein a des façons habiles d'être convenable; et même les lois de la pesanteur s'en mêlent, suspendant leurs effets, pour soutenir en l'air, on ne sait comment, des draperies dont la chute ferait scandale. Cependant, ce n'est pas que ces hideuses anatomies soient tentantes; sans danger, la mère en permettra le spectacle à sa fille.

Ailleurs, c'est *Adam et Ève*, déjà cité, qui s'en vont aussi bien pudiquement; comme aussi *les héros*, de Wenmaeckers.

Par contre, je louerai volontiers, pour ses tendances tragiques et élevées, dans la norme, *Orphée aux enfers*, de Buck; de Pycke, *les centaures chassés par Hercule*, œuvre un peu vulgaire, mais qui atteste une vision capable de puissance, quelqu'un qui voit et qui ose.

Pour en revenir à notre début, sont-ce des généralités de ce genre que M. Bérard espère voir facilement ressortir de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Paris, proposée pour 1916? Elles ne signifieront pas grand'chose. Prenons, par exemple, le cas de la grande peinture qui vient de nous occuper en dernier lieu. Je suppose que l'on constate la presque disparition de la peinture historique et mythologique; on consignera que l'esprit des artistes ni du public n'accorde plus de faveur à ce genre.

Que signifiera cette constatation? Evidemment, rien du tout. Et cependant, elle aura pour conséquence, après cette confirmation éclatante, de faire disparaître jusqu'aux velléités d'entreprendre encore ce noble genre. Ainsi, force de loi sera donnée à une foule de constatations sans valeur.

Pour ce qui est des autres généralités à formuler sur le Salon du Cinquantenaire, nous n'avons pas fini.

(Section des Arts décoratifs).

Notre époque est atteinte d'une manie de subdivisions qui a pour conséquence la plus immédiate en art de créer des méthodes, des conventions, j'allais dire d'établir des traditions presque avant la naissance de la matière envisagée. Pour ma part je ne parviens pas très bien à comprendre ce que signifient les dénominations d'art ornemental, d'art décoratif, d'art appliqué, etc. Il me semble que la dernière de ces dénominations, tout au plus, est acceptable si l'on veut lui faire signifier qu'il n'est pas nécessaire qu'une cruche, par exemple, soit laide, et qu'on peut y appliquer les principes de la beauté, dans la décoration ou dans l'établissement de la forme, car sous ce dernier point il n'est pas une écuelle, ni une casserole à cuire le manioc dans l'Afrique Centrale qui ne soit de l'art appliqué. Certainement, il a fallu l'automatique et mécanique industrie pour créer les formes déshéritées que nous ne connaissons que trop. L'art appliqué — allez faire une visite au musée colonial de Tervuren, — n'est donc qu'une sorte de retour à la nature. Je ne comprendrai jamais non plus la différence qui sépare un tableau encadré au mur, d'un tableau appliqué sur le mur dans le cadre naturel de

l'architecture ; je ne vois là que des différences commandées par l'harmonie, sans autre considération, et que celle-ci suffit à dicter dans chaque circonstance. Naturellement, il ne faudrait pas faire un bibelot en ivoire pour le jucher sur la colonne du Congrès et mettre la statue de bronze de Léopold I^{er} sur la cheminée. Mais cela doit-il se dire?

Telle que l'école moderne réclame les tableaux à grandes synthèses, il me semble que tout art devient décoratif, essentiellement propre au bâtiment. Et il n'y a pas d'art décoratif à enseigner ni à codifier pour celui qui ne sentirait pas seul que des motifs d'ambiance ne permettent pas à une œuvre destinée à être insérée dans l'architecture, fût-ce un panneau, et à continuer celle-ci, de se comporter comme une œuvre que le cadre mobile destine à être possiblement déplacée. Mais, ici, encore, je prétends que c'est une erreur qu'il soit convenu que tout tableau mobile convient à tout mur. Certainement, non ! Mais il est de tradition de ne pas y regarder, et plutôt de considérer le mur à seul titre de support. Mais pour tout esprit libre il y a telles œuvres qui conviennent à telle muraille, mais il n'y a pas un tableau d'art décoratif et un autre.

Cela étant dit, nous continuerons notre promenade à travers les magnifiques salles d'art décoratif, tout comme si l'on n'en avait pas fait une section à part. Et nous dirons pourquoi elle est, à notre avis, si intéressante, et presque supérieure, en général, à l'ensemble des œuvres dites d'art tout court. Pour cette fois nous signalerons les magnifiques peintures de Ciamberrani, où nous voyons, enfin, ce que peut donner ce noble et savant artiste quand il travaille pour de bon et librement ! Nous signalerons Emile Fabry, avec divers panneaux, notamment le chant, destiné à la décoration du Théâtre de la Monnaie, et symbolisé dans les tons de pourpre et d'or qui sont coutumiers à l'artiste, par des rythmes admirables de vagues et de sirènes. Citons, un peu au hasard, Maurice Langaskens, Prosper Colmant, un panneau de la Guerre des Paysans, de G.-M. Baltus, des dessins de Fernand Khnopff, pour gravure sur marbre, etc., etc..

Quant aux aménagements mêmes du Hall divisé en petites chambres ou salles selon les nécessités, c'est un véritable enchantement. Une infinité de cotons imprimés de toutes couleurs, avec un goût toujours parfait, d'un caractère tantôt sévère, tantôt pimpant, en font un régal délicieux, et il serait à souhaiter que tant d'habitations mornes s'inspirent de cet exemple, car c'est prodigieux ce que l'on fait avec peu d'argent si l'on a du goût et de l'ingéniosité...

Emile Baes

Salle de la grande Harmonie. (28 mai au 15 juin).

Emile Baes avait réuni pour cette exposition un ensemble de 74 œuvres prises dans toutes les périodes de sa carrière déjà fournie. L'unité de cet ensemble nous révèle un artiste qui eut toujours l'horreur de l'extravagance et qui eut le goût sage de demander au passé les leçons d'une technique solide et au présent...? Ah! voilà! Je suis un peu embarrassé... Qu'a-t-il pris au présent? Le mode du flou pour les seconds plans, parfois l'acceptation du lâché de l'ébauche qu'on n'ose pas pousser, d'autres fois l'exagération de la réflexion des couleurs les unes sur les autres, encore quelques petits travers difficilement justifiables et qu'on appellerait en bloc : concessions. A quoi? A ce qui se fait. Pourquoi? Parce que la modernité est une fascination, on vit au milieu d'elle, et, ma foi, les plus sincères ont toujours l'esprit farci d'assez de subterfuges pour s'expliquer *sincèrement* des dérogations que, certes, ils n'eussent point trouvées eux-mêmes sans l'instigation de l'ambiance. Dans les grands nus et dans quelques portraits largement peints, il semble qu'après s'en être tenu à une technique solide, pour le principal, Baes se dise à un certain moment : « Maintenant, assez de métier, cochonnons un peu autour, à la moderne ». Je serais bien étonné qu'il n'en fût pas ainsi. Nous savons que souvent les sauces font d'excellents plats, mais pour les vrais amateurs de la saveur des choses, il n'y a que les rôtis.

A part ces restrictions régénérales il faut louer chez Emile Baes la distinction du modèle et le goût des arrangements ; ensuite, comme nous avons dit, viennent les qualités du métier, où il montre dans ses grands nus une touche large et sûre, des transparences ivoirines, des matités nacrées, un lustre précieux. Certains portraits nous montrent une facture spontanée pleine de mouvement et de fraîcheur, avec allure de grande école prêt à en imposer.

Une petite toile de genre : *sur le brise lames*, note gaie et heureuse de plein air, particulièrement vivante et fine, dans l'ensemble de cette bonne exposition de l'un des rares peintres préoccupés de beauté.

Association des artistes belges

Salon des Refusés

Albert Hall; 567, chaussée de Waterloo (15 juin au 15 sept.).

Rarement un jury m'a été aussi sympathique que celui du Cinquantenaire me l'est devenu, depuis que j'ai vu le Salon des Refusés. Comme l'a très spirituellement dit M. Max Sulzberger, le Salon des Refusés est un succès pour le jury du Cinquantenaire. C'était, cependant, non sans allégresse que je me rendais au Hall Albert, avec la conviction qu'un jury officiel avait dû forcément éliminer des toiles intransigeantes. Mais non, quelle déception! Le jury n'a eu aucune intransigeance à éliminer, aucune indépendance à humilier : tout honnement on lui a présenté de trop mauvaises toiles et il leur a refusé le droit à la place. Cela arrive même à de bons artistes de faire de mauvaises choses; c'est arrivé cette fois à Raphaël Dubois; c'est arrivé également à Heini Block qui n'a, certes, pas envoyé ce qu'il avait de meilleur et s'est fait refuser un bol chinois opposant, pour tout charme, une bande de carmin au jaune soleil d'une soie dont s'étoffe la nature morte; cette toile, d'ailleurs exposée il y a deux ans, ne constitue qu'une bonne étude de cubisme pour l'atelier. D'Haluin se juge lui-même en pastichant De Saedeleer, sans atteindre, bien entendu, à sa merveilleuse facture, et il nous montre l'infériorité de son œil en se contentant d'une surface relativement grossière et d'une couleur mince où perce l'indigence du copiste. C'est beaucoup d'inconscience de se permettre cela, et c'est plus que d'un mauvais peintre. Mais nous sommes dans le pays de la zwanze! Zwanze, sans doute aussi le paysage de Dirk Baksteen, (d'Agterbos, près Moll) qui nous donne un Jakob Smits!!!

Nos refusés ne se sont pas montrés très soigneux d'éviter les équivoques : plusieurs toiles exposées n'ont pas été refusées, par la raison bien simple qu'elles n'ont pas été présentées. Elles sont arrivées directement au Hall Albert et leur présence dans ce milieu où rien n'indique ce détail, n'est pas tout à fait correcte... Il est vrai qu'elles sont aussi mauvaises que les autres.

Je ne vois en vérité qu'un seul nom dont l'élimination paraît une distraction, si j'ose dire, c'est celui de Pender Davidson. On peut soutenir, je crois, que le *paysage* (139) est une charmante et délicate petite toile.

Il y eut aussi de la sculpture refusée. Et ici encore, toutes mes

félicitations au jury du Cinquantenaire. Je dois dire qu'il a accepté pour le Cinquantenaire différentes œuvres qui ne sont pas meilleures que celles-ci, mais à mérite égal, n'a-t-il pas encore très bien fait d'en écarter le plus possible de la médiocre catégorie! Il y a un certain *Hercule jeune à la chasse*, de Baudrenghien, — et admirez la pompe du titre pour un homme qui a tout bonnement l'air d'un joueur de crosse, — refusé et qui vaut bien le *lanceur de pierres*, accepté, de Kemmerich. Comme désarticulation Hercule et l'autre n'ont rien à s'envier.

Mais est-ce refusé? On le dit. Et ce bronze est ma foi un peu lourd pour y aller voir!

Décidément ce salon pourrait porter un coup mortel au titre souvent glorieux de *refusé*.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Aux Editions du Thyrsé.

AUREL : *La Nouvelle conscience de l'Homme et de la Femme* (une plaq. in-12 à fr. 1). — Dans cet essai l'auteur de tant d'études à la fois profondes et subtiles des détours du cœur humain et des complications de la psychologie conjugale, expose de la manière la plus attachante et avec une charmante simplicité les éléments moraux qui concourent à la bonne harmonie entre époux.

Aux Editions d'Art du Croquis.

HENRY-COUANNIER : *La Fausse Princesse* (un vol. in-8 à fr. 1.50). — Ce conte, composé d'une dizaine de petits tableaux pittoresques, est comme une illustration d'un sermon sur la mort ou sur la vanité des plaisirs terrestres. Une pauvre paysanne est amoureuse d'un roi et elle prend la place de la princesse qui devait devenir reine. Pourtant, personne n'enviera cette malheureuse.

Chez Georges Crès et C^{ie}.

ELIE FAURE : *Les Constructeurs* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — « ...J'appelle Constructeurs ceux qui révèlent qu'un travail d'organisation s'ébauche dans une société détruite. Nos petits neveux sauront bien « si c'est à ceux-là qu'ils doivent un nouvel ordre intellectuel... » Après l'introduction dans laquelle je cueille cette phrase significative quant à l'idée directrice du nouveau livre de M. Elie Faure, viennent cinq études biographiques et surtout philosophiques, sur Lamarck, Michelet, Dostoïevsky, Nietzsche et Paul Cézanne. Ceux-ci ne furent-ils pas, tout au moins certains d'entre eux, des *Destructeurs* plutôt que des *Constructeurs*? Nos petits neveux en décideront mieux que nous...

GEORGES DELOZÉ ; *Des cris dans la lumière* (Un vol. in. 8 à 3.50). — Le poète est vigoureux, animé des pensées et des désirs les plus nobles, contempteur des bassesses humaines. Il poursuit, comme ceux dont il parle avec émotion, la *magnifique démenche de marcher pur sur un chemin original*.

Si sa langue manque souvent de sim-

PLICITÉ son idéal est de ceux qu'il faut louer.

Chez Flammarion.

PAUL MARGUERITTE ; *La Flamme* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce roman de tendresse et de douleur restera comme le plus poignant peut-être dans l'œuvre de Paul Margueritte. Il est à part. Une flamme lyrique l'enfièvre et le style y vibre d'un frisson d'art aigu. Jamais le maître romancier n'a mieux dépeint les affres de la passion, la fragilité de notre raison et la force ardente de nos sens. Beaucoup de lectrices et de lecteurs se réjouiront de retrouver, dans sa forme nouvelle et soignée, ce drame si vrai qu'il semble l'écho de la vie même et vous étreint comme un *De Profundis* de l'amour.

A. WYLM : *L'Amant de la Momie* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). — Ombre vaporeuse, apparition qui revêt une sombre chevelure pareille au manteau de la nuit, regard profond qu'allume la douce flamme d'amour, vision de beauté merveilleuse; est-ce la fille des Pharaons, qui poursuit avec l'être jadis choisi, le roman d'amour interrompu par la mort sur les bords du Nil aux eaux lentes? ou n'est-ce qu'une décevante hallucination? que le rêve d'un cerveau surmené? qu'une fantasmagorie?

Le savant médecin qui révèle ces faits notés par lui au jour le jour, n'ose conclure en faveur de l'une ou de l'autre hypothèse, tant les phénomènes qu'il a observés ébranlent son scepticisme professionnel. En vérité le mystère nous frôle. Faut-il croire aveuglément? Non! Alors douter systématiquement? Moins encore, mais chercher, s'instruire, essayer de soulever le voile qui nous cache les réalités inconnues.

DANIEL BELLET : *L'Evolution de l'Industrie* (un vol. in-18 à 3.50). — Quelles que soient les ambitions morales de l'homme, sa vie est avant tout soumise à des nécessités matérielles; il faut vivre avant de philosopher. Et c'est pour répondre à ces besoins matériels que l'homme primitif a inventé ses premières armes, puis ses premiers outils; qu'il a débuté dans une industrie élémentaire, devenue aujourd'hui cette admirable industrie moderne nous facilitant

BIBLIOGRAPHIE

chaque jour davantage la vie. C'est grâce à ces progrès industriels que peut se faire l'évolution sociale. Et c'est pour cela que M. Daniel Bellet, professeur à deux des plus grandes écoles d'enseignement supérieur, technicien et économiste, suivant depuis vingt-cinq ans les progrès de la technique, les transformations de l'industrie, étudiant l'histoire économique des peuples dans le plus lointain passé et dans le présent le plus actuel, était indiqué pour montrer les lois et les phases de cette évolution primordiale.

On trouvera dans son livre aussi bien les premiers ballutements de l'industrie des sauvages, l'industrie un peu civilisée mais étroitement domestique, les ateliers d'esclaves, que les immenses usines modernes, logiquement organisées, fabriquant en série des pièces interchangeables, à un prix constamment plus faible en ne laissant rien perdre du moindre déchet.

Et le lecteur verra peu à peu dans ce livre par quels progrès incessants l'homme est arrivé à ces merveilles de bon marché, se traduisant par une amélioration prodigieuse dans la vie matérielle de chacun.

ROBERT MICHELS : *Les tendances oligarchiques des démocraties. Essai d'une sociologie des partis politiques* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans ce livre, qui témoigne d'une vaste érudition et d'une connaissance approfondie de la vie politique des principales nations civilisées du monde, l'auteur cherche à montrer que la tendance à l'oligarchie constitue une de ces nécessités historiques, une de ces « lois d'airain » de l'histoire auxquelles les sociétés les plus démocratiques de nos jours et, au sein de ces sociétés, les partis les plus avancés, tels que les partis socialistes, n'ont pas réussi à s'échapper.

Dans une série de tableaux pris sur le vif et en rappelant des événements qui sont d'hier et d'aujourd'hui, l'auteur nous fait toucher du doigt la flagrante contradiction qui existe, dans les partis avancés, entre les déclarations et les intentions démocratiques, d'un côté, et la réalité pour ainsi dire oligarchique, de l'autre. Il en résulte des conflits d'un caractère souvent shakespearien, où le comique côtoie le tragique.

L'auteur se défend toutefois d'avoir voulu écrire un pamphlet contre la démocratie ou dresser un acte d'accusation contre son porte-parole le plus autorisé, le socialisme en général, la démocratie socialiste alle-

mande en particulier. Sincère démocrate lui-même, ne cachant pas ses sympathies pour le socialisme, il a cru de bonne foi faire œuvre utile, en mettant les démocraties en garde contre les dangers qui les guettent, car, dit-il, non sans raison, c'est en se rendant compte de ces dangers qu'elles pourront, sinon les supprimer, tout au moins en atténuer la portée.

Chez Edward Sansot.

ODETTE KEUN : *Les Maisons sur le Sable* (1 vol. in-18 à 3 fr. 50). — Ces Maisons sur le Sable ce sont, d'après la glorieuse parabole de l'Évangile, les actes des hommes insoucieux des lois imprescriptibles de la morale, ce sont les sentiments des femmes trop personnelles pour s'assujettir à une règle, trop ignorantes des relativités pour discipliner leurs passions « si aptes pourtant aux œuvres hautes ».

Rares sont les écrivains qui sont parvenus à expliquer le mécanisme mental qui gouverne la femme amoureuse à travers la vie. Servie en cela par un don d'intuition remarquable, normalement guidée par le sentiment de la nature, l'auteur de ce livre a su traduire en maître les douleurs intimes de l'état de femme.

Abondant en beaux mouvements de transport et d'éclat, les Maisons sur le Sable offrent le mémorable exemple d'une psychologie infiniment troublante, hautement tragique, profondément humaine surtout, composée dans une langue riche et colorée, sous la dictée de la plus noble inspiration.

L'œuvre a été écrite à Constantinople et elle évolue dans le prestigieux décor de la vieille capitale ottomane ce qui constitue pour elle un nouvel attrait ajouté à tant d'autres.

Chez Colin.

S. ROCHEBLAVE : *Le Goût en France. Les Arts et les Lettres de 1600 à 1900*, (Un vol. in-18, avec 16 planches photographiques, à 4 fr.). — Ce livre déroule à nos yeux, en une sorte de panorama vivant, le tableau « ondoyant et divers » de l'évolution du goût en France durant les trois siècles classiques, de 1600 à 1900. L'auteur a eu surtout en vue l'étude des arts plastiques, mais il a eu soin de replacer les œuvres dans le milieu littéraire où elles sont nées, en sorte que les deux faces du génie français, l'art et la littérature, s'é-

clairent et s'expliquent l'une par l'autre.

Il fallait à la fois un homme de goût et un délicat écrivain pour caractériser, comme l'a fait M. Rocheblave, le dogmatisme pompeux du XVII^e siècle, la fantaisie maniérée du XVIII^e, l'émancipation définitive du XIX^e, depuis son début tumultueux jusqu'à l'émiettement individualiste de la fin du siècle. Une étude de ce genre, à la fois artistique et littéraire, où les grandes idées directrices s'enchaînent avec souplesse et vigueur, manquait jusqu'ici. Tous les amateurs d'art et de style élégant sauront gré à l'auteur, dont on sait la double compétence de lettré et d'artiste, d'avoir comblé une réelle lacune.

La valeur documentaire et l'intérêt de l'ouvrage se trouvent rehaussés par la présence de seize planches hors texte, consacrées à la reproduction photographique de quelques-unes des œuvres vraiment « classiques » de l'art français, qui reflètent le goût d'une époque et expriment l'âme d'un peuple.

Chez Alcan.

GEORGES DREYFOUS : *Giorgione* (un vol. in-8, avec 24 reproductions hors texte, à 3 fr. 50). — Giorgione est un des plus glorieux et des plus étranges artistes du Quattrocento vénitien. Nul peintre n'était cependant plus mal connu, en France, avant l'apparition du volume que vient de lui consacrer M. Georges Dreyfous dans la nouvelle collection *Art et Esthétique*. Si étrange que cela puisse paraître, il est, en effet, le premier ouvrage traitant de ce sujet qui ait été publié dans notre langue.

L'auteur qui n'a pas la prétention d'avoir enfin résolu le problème giorgionesque, après avoir tenté de reconstituer la curieuse personnalité de Giorgione, après avoir étudié très attentivement ses origines, ses débuts, son influence considérable — notamment sur Titien qui chez Giovanni Bellini fut son condisciple et son ami — nous présente tour à tour ce maître comme portraitiste, comme peintre des sujets sacrés légendaires et profanes et comme décorateur; le grand coloriste de Castelfranco nous apparaît cette fois comme le plus hardi des novateurs.

HENRI FOCILLON ; *Hokousai* (1 vol. in-8 écu avec 24 hors texte, à 3 fr. 50). — L'ouvrage de M. Henri Focillon sur Hokousai intéressera tous ceux qui ont le goût ou la curiosité des arts de l'Extrême-Orient encore si mal connus, malgré les pages nom-

breuses et brillantes qui lui ont été consacrées depuis cinquante ans. L'auteur s'est efforcé d'expliquer tous les aspects d'une œuvre qu'il connaît particulièrement et dont il révèle bien des traits inattendus. Il met en œuvre des procédés d'observation et d'analyse que sa longue étude des arts de la gravure et du dessin ainsi que ses recherches sur les techniques rendent suggestifs et féconds. Il nous laisse d'Hokousai une image nette et bien construite, qui nous aide, non seulement à comprendre le génie de l'artiste, mais encore à saisir des accents essentiels de l'âme japonaise.

Après nous avoir introduit dans l'univers très spécial où évolue Hokousai et insisté sur cette « réduction de l'espace » sans laquelle il est difficile de comprendre l'art japonais, il raconte cette vie de pauvre charmant et génial, il fait l'histoire des ouvrages du maître. Enfin il décrit l'évolution de son talent et il en précise les caractères, il nous fait assister à toutes les démarches de cette grande synthèse expressive, image peut-être la plus directe et la plus émouvante qu'un peintre ait jamais donnée de la vie.

ALBERT DAUZAT : *Le sentiment de la nature. Ses éléments. Les manifestations artistiques*, par Albert Dauzat. (un vol. in-8 à fr. 5). — Dans ce volume, M. Albert Dauzat a eu pour but d'analyser le sentiment de la nature au point de vue psychologique et de donner un aperçu général de ses manifestations chez les écrivains et les peintres.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'on recherche à l'aide d'une méthode purement scientifique, en quoi consiste le sentiment de la nature. L'auteur le décompose d'abord en ses éléments primordiaux, objectifs, subjectifs et mixtes, pour montrer ensuite comment ces éléments se combinent dans les principales formes qu'il revêt : amour de la campagne, de la mer, de la montagne, de la forêt.

Dans les chapitres suivants, M. Dauzat envisage les conditions auxquelles est soumise l'interprétation de ce sentiment dans la littérature et la peinture. Puis il passe en revue les principales époques et écoles, en s'attachant surtout aux tendances et aux tempéraments les plus caractéristiques.

L'auteur signale enfin les relations du sentiment de la nature avec les phénomènes sociaux.

Cet ouvrage d'une documentation très riche et d'une lecture agréable, renferme beaucoup d'aperçus nouveaux et originaux.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

PLACE DE LA LIBERTÉ, 5, BRUXELLES

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ M. Joseph Waterkeyn a été nommé Président du *Crédit National Industriel* en remplacement de feu M. Edouard Thys dont le mandat d'administrateur échoit à M. E. Jacobs.

❖ M. Ed. Bunge, président de la Banque de l'Union Anversoise, a accepté la présidence de la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts, et M. Hector Carlier, administrateur délégué de la Banque de l'Union Anversoise (fils de M. F. Carlier, directeur de la Banque Nationale de Belgique), partagera avec M. Alfred Gevers (fils de M. Maurice Gevers, vice-président de la Banque d'Anvers), les fonctions d'administrateur délégué de la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts.

La Banque de Reports s'est assuré le bienveillant concours de la Société Générale de Belgique : M. E. Franqui, directeur de cet établissement, entre en qualité d'administrateur dans le Conseil de la Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts.

❖ M. Charles Dütrich a été appelé aux fonctions d'administrateur de la Société de *Voies ferrées et Travaux publics*.

❖ *Commission d'appel de la Bourse de Bruxelles*. — Les personnalités suivantes ont été désignées pour former la

Commission d'appel de la Bourse de Bruxelles : MM. Mechelynck, conseiller à la Cour d'appel, président ; Thoumsin, référendaire au tribunal de commerce ; Crabbe, agent de change ; Vent, agent de change ; Alfred Reynaert, agent de change ; De Broux, agent de change ; Philippson, banquier ; secrétaire : M. Leener, chef de bureau à la division des finances de la ville.

Ils entreront en fonctions dès le 1^{er} juillet. La Commission de la Bourse, elle-même sera augmentée de 4 nouveaux membres en janvier prochain.

❖ L'assemblée générale ordinaire du 2 juin 1914 de la *Compagnie générale de Chemins de fer et de Tramways en Chine* a nommé administrateurs : MM. François Empain et André Berthelot, dont les mandats expireront en 1920. M. Jules Jadot, en remplacement de M. Paul Ferrus, démissionnaire, dont le mandat expirera en 1915.

Commissaire : M. Albert Janssen, dont le mandat expirera en 1918.

❖ Le *Moniteur Belge* vient de publier les statuts de la *Société Nationale des distributions d'eau*, dont le siège est à Bruxelles ; elle a pour objet, l'étude, l'établissement et l'exploitatin de services publics de distributions d'eau.

Le Roi a désigné pour faire partie du Conseil : M. C. de Burlet, qui est nommé président du Conseil d'administration, MM. J. Verachtert, O. Velge, E. Walin.

Les gouverneurs des différentes provinces ont, de leur côté choisi, comme mandataires au Conseil d'administration : MM. Pussenier, (Flandre Orientale) ; Laboulle (Liège) et Moors (Limbourg).

Les mandats des commissaires à raison d'un par province ont été attribués à MM. Claes (Anvers), Janson (Bruxelles), Landas (Flandre Occidentale), Cooreman (Flandre Orientale), Caty (Hainaut), Grégoire (Liège), Gielen (Limbourg), Lonchay (Luxembourg), et de Goiffier (Namur).

M. A.-F. Hachez, inspecteur général des travaux d'hygiène au Ministère de l'Intérieur a été nommé directeur général de la société.

❖ Les actionnaires du *Crédit Général de Belgique* ont approuvé le projet de réorganisation de la direction. A l'avenir, celle-ci comprendra 5 membres au moins et 7 au plus. Un ou plusieurs administrateurs-délégués pourront être nommés. Sur proposition du président du Conseil,

les actionnaires ont nommé administrateur M. G. d'Aoust, directeur de la banque depuis de nombreuses années et qui a rendu à la société des services très appréciés.

ÉCHOS FINANCIERS

L'Industrie Allemande.

En Allemagne se manifeste un véritable ralentissement dans l'activité industrielle du pays. La puissance d'achat de la masse du peuple, est moindre en raison du renchérissement du prix de la vie et de l'accroissement du chômage. L'industrie est obligée d'exporter les stocks trop considérables qu'elle a constitués ou de restreindre sa production.

Le Timbre Espagnol.

Un décret du roi d'Espagne dispose que tous les titres et valeurs mobilières étrangers seront soumis, pour circuler et être négociés en Espagne, aux impôts espagnols et seront timbrés par la Fabrique nationale de la monnaie à Madrid.

Chili.

La question du papier-monnaie va être résolue au Chili. Le Congrès se réunira prochainement afin d'adopter le système monétaire anglais. La piastre actuelle vaudra, d'après le projet de la commission, 12 pences. L'unité principale deviendrait le shelling.

Il est en tout cas regrettable de voir le Chili ne pas adopter d'un coup le système décimal beaucoup plus simple et auquel l'Angleterre elle-même devra se rallier un jour, ne fût-ce que pour faciliter son commerce à l'étranger.

Emprunt de la ville de Gand.

Nous annonçons, d'autre part l'émission d'un nouvel emprunt de la ville de Gand. Cette opération, qui comportera 17 millions de francs d'obligations 4 p. c., de 500 francs, amortissables en 90 ans, est offerte au prix de 475 francs.

Emprunt de la ville d'Ostende.

L'emprunt communal, que se propose de contracter la ville d'Ostende, s'élèverait à 6 millions de francs, dit-on. La moitié servirait à rembourser à l'ancienne Compagnie du Gaz le solde dû par la régie pour la reprise de l'usine. Les conditions de l'emprunt seraient les suivantes : 4.90 p. c., remboursement en 66 ans et prix d'émission 85 p. c.

Banque Renauld.

Un deuxième acompte de 10 francs nets sur le dividende, est mis en paiement le 30 juin. Cet acompte s'explique par la raison que le premier exercice de la Société transformée comporte exceptionnellement 18 mois, cela pour faire coïncider désormais la fin de l'exercice social avec l'époque habituelle de l'arrêté des bilans, le 31 décembre, et pour ne plus faire tomber l'assemblée générale en pleine période estivale, comme précédemment.

Banque de Paris et des Pays-Bas.

L'Assemblée de la Banque de Paris et des Pays-Bas a eu lieu le 5 mai, sous la présidence de M. Noetzelin, président du Conseil d'administration.

Bien que l'année 1913 puisse être considérée comme ayant été peu favorable aux affaires, l'activité des différents services de la Banque a été fructueuse.

Les frais généraux n'ayant donné lieu qu'à des variations insignifiantes, ces résultats auraient laissé un bénéfice net considérable si le Conseil n'avait été amené, en présence de la baisse générale, à frapper d'un amortissement de 6.702.247 fr. 90 les *Participations, Fonds publics, Actions et Obligations non réalisées*.

Le solde bénéficiaire net se trouve ramené, par suite, à 14.420.810 fr. 24, et, en y ajoutant le solde reporté de l'an dernier, soit 15.836.432 fr. 78, le bénéfice distribuable s'élève à 30.257.243 fr. 02. Déduction faite du dividende de 75 francs, qui est applicable pour la première fois aux 50.000 actions nouvelles, soit sur 200.000 actions, et du tantième statutaire revenant au Conseil d'administration, il reste un total de 14.146.131 fr. 91 qui a été reporté à nouveau au crédit du Compte de Profits et Pertes pour l'exercice 1914.

Après cette répartition, les réserves de toute nature appartenant à la Banque de Paris et des Pays-Bas s'établissent au total de 143.646.131 fr. 91.

A l'unanimité, l'Assemblée a approuvé les comptes et la répartition. Elle a réélu M. J. Kulp, censeur sortant, et nommé MM. Raoul Sautter et le comte de Lyrot, commissaires des comptes.

Le Chemin de fer du Mayumbe.

Au début du mois d'avril, le rail était posé jusqu'au kilomètre 132 environ, ayant ainsi rattrapé les travaux de terrassement qui ont été particulièrement importants, ce mois-là.

Les études sont arrêtées définitivement à Pandgi, au kilomètre 142.

Un pont provisoire a été lancé sur la rivière Gomanba, au kilomètre 133; sa portée est de 20 mètres; il sera remplacé aussitôt que possible par un pont métallique. De même, un pont de 45 mètres sera lancé sur la rivière Lubuzi, au kilomètre 139.

Tramways de Kazan.

L'assemblée générale s'est réunie le 2 avril. Les recettes de l'exercice 1913 clos au 31 décembre, ont atteint 1.661.791 fr., dépassant de 151.443 celles de 1.507.348 fr. réalisées pendant l'exercice antérieur. Les bénéfices d'exploitation se sont montés à 577.835 fr., contre 556.853 fr. pour l'exercice 1912. Ils ont permis la distribution d'un dividende de 6 fr. aux 15.600 actions de capital au lieu de 5 fr. l'exercice précédent.

Ostende-Douvres.

L'*Etoile Belge*, toujours bien informée, nous donne dans son numéro du 16 juin, quelques renseignements sur le mouvement de voyageurs de la ligne Ostende-Douvres qui en 1909 n'était que de 159.000 pour atteindre 254.000 en 1913.

Elle ajoute gravement qu'« il est probable qu'en 1915 le plus vieux « navire à rames de la flotille sera remplacé par un sixième paquebot « à turbines » ».

Depuis longtemps nous savions que l'Etat est le dernier à appliquer dans ses exploitations les découvertes ou perfectionnements dont les compagnies privées ne veulent plus se servir parce qu'ils sont vieux jeu; mais que penser de l'induration routinière des bureaux qui en sont encore à faire traverser la Mer du Nord par des bateaux à rames!

En tous cas il est heureux qu'avec son administrative lenteur l'Etat belge ne nous fasse pas passer par les stades intermédiaires de la voile, puis des aubes, et transforme la rame en turbines.

Mais que fait-on des bateaux à rames qui ne sont pas les plus vieux? Y fait-on simplement monter l'*Etoile Belge*?

Nous signalons à notre excellent et vivant confrère « *La Belgique Maritime* le préhistorique mode de propulsion du service Ostende-Douvres (8 heures de traversée, 3 traversées par jour).

Braïla. — Tramways et Eclairage électriques.

Du rapport rédigé par le Conseil, nous extrayons les passages ci-après ;

« L'intervention de la Roumanie dans le conflit balkanique et la mobilisation général qui s'en est suivie ont amené une perturbation notable dans nos recettes; celle-ci s'est manifestée spécialement dans nos recettes de tramways à Braïla et dans les résultats bénéficiaires de notre station Ephorie à Bucarest, où nous avons subi également l'influence d'une réduction de tarif.

Vous constaterez néanmoins, que, malgré ces circonstances exceptionnelles, nous sommes en mesure de vous proposer la répartition de dividendes égaux à ceux de l'exercice précédent.

Ce résultat nous permet d'envisager avec confiance les perspectives de développement pendant l'exercice nouveau. Nous tenons à signaler que nous avons conclu avec la municipalité de Braïla un contrat pour une importante fourniture d'énergie à l'usine de pompage et d'ozonisation de la distribution d'eau. Cette fourniture commencera dans le premier semestre de l'exercice nouveau ».

Le solde bénéficiaire du compte de profits et pertes s'élève à fr. 385.441.62; il permet d'attribuer les dividendes ci-après : à l'action de capital, fr. 7.20; à l'action de jouissance, fr. 3.20; à l'action ordinaire, 8 francs, indépendamment des perceptions suivantes: 127.000 fr. pour amortissements; 81.300 francs pour remboursement de 813 actions de capital; fr. 19.125.71 à la réserve légale; 8.000 francs provision pour impositions fiscales.

Les dividendes seront payables à dater du 31 juillet 1914, contre remise du coupon n. 10 :

A la *Caisse Générale de Reports et de Dépôts*; 11, rue des Colonies, à Bruxelles;

A la *Compagnie Centrale de l'Industrie Electrique*, 148, rue Royale, à Bruxelles.

Compagnie du Selangor.

Pour l'exercice écoulé, dit le rapport qui a été présenté à l'assemblée générale, notre production s'est élevée, en tenant compte de d'excédent après séchage, à 140.000 livres, soit 63.420 kilos de croutchouc, contre 87.756 livres, ou 37.755 kilos en 1912.

Dans notre rapport précédent, nous estimions que la production serait d'environ 50 tonnes en 1913; nos prévisions sont donc largement dépassées.

Cette récolte a été obtenue sur une surface de 574 acres, parmi lesquels un bloc de 200 acres était âgé seulement de 4 ans à la fin de l'exercice et ne comprenait qu'une faible partie d'arbres saignés. Au 1^{er} janvier 1913, la saignée était pratiquée sur 55.000 hévéas, dont le nombre a été porté à 72.000 au 31 décembre. Le rendement moyen atteint 2.2 livres par arbre, résultat très satisfaisant.

Pendant le cours de l'exercice 1914, nous n'avons encore mis en saignée qu'un bloc nouveau de 56 acres. Nous avons deux blocs d'un ensemble de 200 acres, plantés en 1910, dans lesquels nous pourrions exploiter, dès maintenant, de nombreux arbres. Mais l'expérience démontre de plus en plus que les hévéas saignés trop jeunes sont sensiblement arrêtés dans leur développement.

Nos cultures de 1910 sont remarquablement bien venues et, à la suite du voyage de notre administrateur-délégué, M. Adrien Hallet, qui vient d'inspecter à nouveau nos plantations, nous avons décidé de ne pas toucher à ces 200 acres avant le 1^{er} janvier 1915. De la sorte, nous pouvons espérer dans la suite une production supérieure à la moyenne de 300 livres par acre, qui, était, pour les arbres saignés jeunes, celle de la région où nous sommes établis.

Nous procédons également dans nos anciennes plantations à un éclaircissement méthodique. Par suite de ces différentes mesures, notre production en 1914 ne sera supérieure à celle de 1913 que d'une vingtaine de milliers de livres, c'est-à-dire qu'elle atteindra environ 160 mille livres; mais nous aurons préparé une heureuse situation pour les années futures.

Les conditions générales de travail s'améliorent dans la mesure où il de Malacca depuis que la création de plantations nouvelles est devenue à peu près nulle. La diminution des frais généraux s'opère méthodiquement et le prix de revient du caoutchouc s'abaisse sur toutes les plantations en complet rendement. Cela nous permet d'espérer que, quand nous serons en pleine exploitation, nous réaliserons des bénéfices importants, même dans le cas où les prix du caoutchouc se stabiliseraient aux environs des cours actuels.

La dépression des prix du caoutchouc au cours de l'exercice écoulé a eu sa répercussion sur nos bénéfices, qui sont en diminution malgré l'accroissement de la production. Le bénéfice net pour l'exercice, après prélèvement des 5 p. c. affectés à la réserve légale, atteint fr. 182.857.92. Il nous permettrait de distribuer un dividende de 8 p. c.; seulement, la distribution de ce dividende absorberait une grande partie de nos disponibilités. Bien que notre production actuelle paie déjà toutes les dépenses, y compris celles d'entretien des cultures non en rapport, nous croyons qu'il serait imprudent d'entamer la somme de 220.000 francs qui nous reste à l'heure actuelle comme réserve liquide et qui pourrait nous être utile pour l'entretien de nos plantations, en cas d'accentuation de la crise.

En conséquence, le solde bénéficiaire de fr. 182.857.92 est reporté à nouveau.

Plantations Annamites.

Durant cette première campagne, dit le rapport du conseil d'administration de cette société, nous avons pu organiser méthodiquement le travail et commencer les plantations sur chacun des deux estates de 1.000 hectares que nous possédons.

À la fin de l'exercice, la surface plantée s'élevait à 500 hectares, ce qui, à raison de 300 arbres par hectare, comportait la mise en place de 150.000 hévéas.

Si l'on tient compte que ce premier exercice ne représente qu'une durée de six mois de travail effectif, ce résultat est encourageant; il réalise d'ailleurs nos prévisions.

Nous avons pu mener à bien ce programme en un délai aussi court, grâce surtout à la nature du boisement de nos terrains; ceux-ci sont entièrement couverts de bambous, arbustes dont l'abatage et le brûlage sont aisés et dont les cendres, après le brûlage, augmentent la fertilité du sol.

La plupart des hévéas sont de bonne croissance et se développent normalement.

Ces constatations sont particulièrement encourageantes; elles nous donnent tout lieu d'espérer qu'une situation semblable sera faite à nos plantations, lorsque celles-ci seront complètement établies.

Rappelons que le conseil d'administration des Plantations annamites est composé de MM. le baron Wahis, président; vicomte Desmazières, vice-président; comte P. de Liedekerke, P. Devisscher, Th. Gollier, A. Hallet, A. Hayen, P. Jacquemin, baron H. Powis de Tenbossche, J. Richemond, H. Fauconnier, administrateurs; baron Ch. de Chestret de Haneffe, M. Couâteaux, Ch. Gratry, O. Vermeersch et baron J. Powis de Tenbossche, commissaires.

Huileries de Sumatra.

Voici en quels termes le conseil d'administration de cette société, composé de MM. Loumaye, président; A. Hallet, administrateur-délégué; G. Beulque, Gh. Dochen, F. du Four, M. Dupret, B. Wilemans, administrateurs; P. Creutz, L. Lebrun, E. Rosa et V. Trokay, commissaires, a fait rapport à l'assemblée générale des actionnaires sur sa gestion pendant le second exercice social :

« Durant le premier exercice, nous avons pu mettre en culture 400 hectares de palmiers intercalés de caféiers.

Notre programme de 1913 comportait la mise en culture de 500 hectares. Nous avons la satisfaction de pouvoir vous annoncer qu'il était déjà complètement achevé dès la fin du mois de novembre dernier, et, en avril 1914, notre plantation atteignait 1.100 hectares, c'est-à-dire 137.500 palmiers intercalés de caféiers.

De plus, nous possédons des pépinières de palmiers très importantes, qui nous permettront de planter de grandes surfaces lorsque nous disposerons des ressources financières suffisantes pour pouvoir faire face à de grandes extensions.

Signalons que l'entreprise n'étant pas encore en exploitation, il n'a pas été établi de compte de profits et pertes.

Plantations Fauconnier et Posth.

Les actionnaires de cette société, réunis en assemblée générale le 9 de ce mois, ont approuvé à l'unanimité les comptes qui leur ont été soumis.

Du rapport qui leur fut présenté, détachons les intéressants renseignements que voici :

« Notre production n'a cessé de s'accroître d'une façon continue et fort régulière, dénotant non seulement le développement normal des arbres, mais aussi l'organisation méthodique des travaux de récolte.

De 10.690 livres anglaises récoltées en janvier, nous sommes arrivés à 16.444 livres en décembre.

Excédents en magasins : 3.131 lb.

Au total : 170.068 lb. ou 77.040 kilos.

Rappelons qu'à notre assemblée générale du 10 juin 1913, nous vous disions que notre directeur nous promettait une récolte de 75.000 kilos.

Ses prévisions, de même que les années précédentes, se sont réalisées avec une précision remarquable, qui doit inspirer confiance dans ses prévisions futures.

Pour l'année en cours (1914), il prévoit 210 mille livres (95.000 kilos).

Les récoltes déjà connues des cinq premiers mois sont là pour confirmer l'exactitude du pronostic, tout en nous donnant l'espoir très grand d'un sérieux supplément.

Malgré la crise qui vient de sévir à l'improviste, crise tellement intense qu'elle met en doute l'existence même de certaines sources productrices de caoutchouc, nous ne sommes trompés que sur la seconde partie de nos espérances, c'est-à-dire que nos bénéfices suffiront pour payer l'extension de nos cultures, mais à condition que vous ne nous contraigniez pas, cette année, à un décaissement élevé, que justifieraient les résultats de l'exercice, mais que ne permet pas l'état de nos finances.

Pour y faire face, il faudrait ou augmenter notre capital, ou avoir recours exagérément à l'emprunt.

Ni l'une ni l'autre de ces mesures ne nous paraissent recommandables. Nous préférons vous demander d'être vos propres banquiers, en laissant dans la caisse de la société une grosse partie de vos bénéfices, si pas l'entièreté. Ce sera votre seul tribut à la crise.

Publications dans les Annexes du Moniteur.

Sous l'empire de la loi de 1886 sur les Sociétés commerciales, les annexes du *Moniteur Belge* étaient encombrées par la reproduction fastidieuse des procurations; mais c'est en vain que l'on demandait aux greffes l'insertion des changements de sièges sociaux, des pouvoirs donnés à des mandataires etc...

Depuis la loi de 1913, il s'est plus question de procurations et le greffe fait publier tous les renseignements utiles. Est-ce cependant une raison pour annoncer au public que M. X... retenu à B..., prie M. Z... d'agréer ses regrets et sincères remerciements pour l'aimable invitation à déjeuner (voir annexes du 11 juin)? Il est vrai que l'État a perçu un timbre de 0.50 et un droit d'enregistrement de 2.40 et par ce temps de purée, 2.90 c'est presque un coupon de mai-novembre!

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*, 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. deux vol. gr. in-4^o de 2400 pages, reliure pleine toile. — Prix; 30 francs.

VILLE DE GAND

Emission de 34.000 obligations de 500 francs chacune faisant l'objet de l'emprunt 4 p. c. de 17.000.000 de francs, voté par le Conseil communal le 30 mai 1914 et approuvé par arrêté royal du 19 juin 1914.

Jouissance 1^{er} juillet 1914. Sur les 34.000 obligations du dit Emprunt, 14.000 étant déjà placées, la souscription publique ne portera que sur 20.000 titres.

Ces obligations, d'une valeur nominale de 500 francs, sont productives d'un intérêt annuel de 20 francs, payables par coupons semestriels de 10 francs, le 2 janvier et le 1^{er} juillet de chaque année, et pour la première fois le 2 janvier 1915.

Elles sont remboursables, au pair, en quatre-vingt-dix ans, à partir du 1^{er} juillet 1915, par voie de tirages au sort, conformément au plan d'amortissement reproduit au verso des titres. Toutefois, la Ville s'est réservé le droit d'anticiper le remboursement des obligations à l'expiration de la seizième année, soit à partir du 1^{er} juillet 1930.

Les tirages au sort par les soins de la ville, le 15 juin de chaque année ou la veille si le 15 est un dimanche; le premier tirage aura lieu le 15 juin 1915. Les obligations désignées par le sort seront remboursables le 1^{er} juillet qui suivra le tirage et, pour la première fois, le 1^{er} juillet 1915.

Les titres cessent de porter intérêt à partir du jour fixé pour le remboursement. Les obligations remboursables devront être présentées avec tous les coupons non échus.

Le paiement des coupons et le remboursement des obligations se feront :

à GAND : à la Caisse Communale,
à la Banque de Flandre,
à la Banque de Gand,
à BRUXELLES : à la Société Générale de Belgique,
à la Banque de Paris et des Pays-Bas, succursale de Bruxelles,
à la Banque de Bruxelles,
chez MM. F.-M. Philippson et C^o;
en PROVINCE : à Anvers, Bruges, Charleroi, Courtrai, Liège, Mons et Namur.

Conditions de la souscription publique, ouverte le jeudi 2 juillet 1914.

Le prix d'émission est fixé à 475 francs par obligation, payables comme suit :

Fr. 50 en souscrivant,
Fr. 425 à la répartition, le 8 juillet 1914.

Fr. 475 par obligation de 500 francs.

La remise des titres aux souscripteurs aura lieu le 15 juillet 1914, au plus tard.

Les obligations libérées après le 8 juillet donneront lieu au paiement d'intérêts de retard au taux de 5 p. c. A défaut de libération trois mois après le 8 juillet, c'est-à-dire le 8 octobre 1914, les titres en souffrance pourront être vendus aux risques et périls des retardataires, sans aucune mise en demeure.

Les souscriptions seront reçues le jeudi 2 juillet 1914, de 9 heures du matin à 3 heures de relevée :

à BRUXELLES ; à la Société Générale de Belgique,
à la Banque de Paris et des Pays-Bas, succursale de Bruxelles,
à la Banque de Bruxelles,
chez MM. F.-M. Philippson et C^o.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

où à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

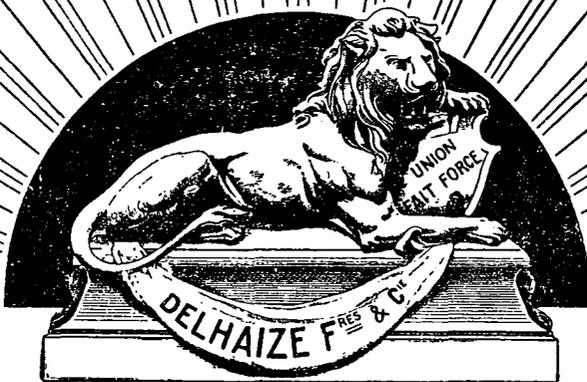
	Mai		Exercice	
	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1)	20.235.02	19.980.75	92.774.52	94.352.60
Tramways de Livourne (2)	74.487.30	71.969.60	574.293.57	538.192.90
Chemins de fer Madrid-Prado	59.068.89	50.633.58	222.243.09	236.104.30
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	26.749.57	25.825.17	131.713.78	132.638.12
Tramways Electr. de Vérone Ville (1)	45.583.80	40.693.80	217.051.05	197.315.55
		Avril		Exercice
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	308.854.52	180.050.91	1.349.499.09	763.355.22

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-QUE-T

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

JULES DAM

Chaussée de Vleurgat, 76, Bruxelles -.- Téléphone 0. 2316

Champagnes

Agent général de R. DE VESLUD à REIMS.

Portos

Agent de la maison GOMÈS ET C^o à OPORTO.

Bordeaux : Agent de la maison

« Les Neveux de E. DE LAVAUXMARTIN »
à LIBOURNE (Gironde).

Spécialité de **Bourgogne vieux** en bouteilles

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles



Je vous le dis en vérité
Le **Malt Kneipp** doit être exigé
Seulement en paquet fermé
Avec le portrait de l'Abbé
" Voilà la Santé ..

G. RAYEMAEKERS ET C^{IE}

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE — EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894

2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905

2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphtes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

Avec ses fortes nervures saillantes **LE PNEU RUSSE**



COLOMB PROWODNIK

POUR AUTOMOBILES

CONQUIERT LE MONDE

EN VENTE DANS TOUS LES GARAGES

Direction belge : 147, rue de Laeken, Bruxelles

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

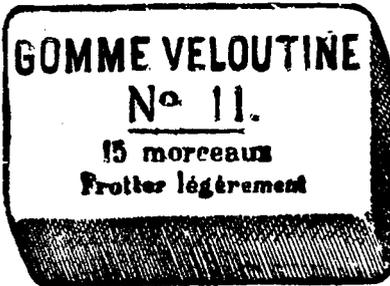
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »
comme marque et pour votre papier
à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique	12 francs
Etranger	15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

1^{ER} MARS 1914

- CHARLES EEKHOUD : *Souvenirs.*
MAURICE GAUCHEZ : *Autour de M. Henri Bergson.*
ARTHUR CANTILLON : *Histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.*
ELIE BAUSSART : *La Question Wallonne et les Catholiques.*
AUGUSTE VIERSET : *Variations sur un vieil air.*
ARTHUR DE RUDDER : *Le nationalisme italien.*

Chroniques du Mois.

1^{ER} AVRIL 1914

- EMILE VERHAEREN : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
FRANZ HELLENS : *Fantasmés et Réalités.*
J. JOBÉ : *Principes d'autorité sociale.*
ANDRÉ BAILLON : *Le jardin de Monsieur Derbel.*
R.-E. MÉLOT : *Bavardages.*
CHARLES HENRY : *Les Tristesses.*
IWAN GILKIN : *Critique.*
ARTHUR DE RUDDER : *Peintres et Ecrivains.*

Chroniques du Mois.

1^{ER} MAI 1914

- PAUL HYMANS : *1830 — Les Fondateurs.*
JOSSE VAN DURME : *La Fourrure.*
GEORGES DWELSHAUVERS : *Romain Rolland.*
ANDRÉ BAILLON : *Le jardin de M. Derbel (suite).*
BENOIT BOUCHÉ : *La Législation du Travail.*
EMILE POLAK : *Poèmes.*
IWAN GILKIN : *Un Panthéon Belge.*
AUGUSTE VIERSET : *Le Chantre de Mireille.*
ARTHUR DE RUDDER : *Théâtre Etranger.*

Chroniques du Mois.

1^{ER} JUIN 1914

- GEORGES EEKHOUD : *Souvenirs.*
ARTHUR HUBENS : *A propos du Bi-centenaire de Gluck.*
MAURICE DES OMBIAUX : *Les Wallons à la guerre de trente ans.*
HÉLÈNE CANIVET : *Aspects de Florence.*
PIERRE BROODCOORENS : *Un bon débarras.*
MARCEL DE KOSTER : *Le Rêve.*
IWAN GILKIN : *Un livre de M. Kurth.*
AUGUSTE VIERSET : *Eléonora Duse.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impressions d'Espagne.*

Chroniques du Mois.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Revue Nationale du Mouvement Intellectuel

SOMMAIRE

Georges Marlow . . .	Stances	437
Franz Hellens . . .	Le Mouvement National en Pologne . . .	440
Georges Ramaekers . . .	L'Astrologue	463
Franz Foulon . . .	Les Etonnements de Teuwis Martens . . .	465
Louis Piérard . . .	Instantanés	478
L. Charles . . .	Questions Coloniales	483
Jane Moulin-Vierset . . .	Une Escale à Tanger	492
Emma Lambotte . . .	Nicolas Defrecheux	502

Chroniques :

Iwan Gilkin et Auguste Vierset : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **R. E.-Mélot et P. M. de Vérymont** : La Prose et les Vers. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

Bibliographie.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEUR-FONDATEUR : **FERNAND LARCIER**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.
ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées au siège social de la revue :

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

TÉL. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit.

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée
du montant des frais d'affranchissement.*

STANCES

*Paise le soir, qui tombe à présent sur ma vie,
M'accorder la faveur d'évoquer quelquefois
Les jours où j'écoutais mon âme inassouvie
Prier comme une enfant à l'ombre de la Croix !*

*Si je sais aujourd'hui la vanité des choses
Et que le ciel, hélas, m'est fermé pour toujours,
Faut-il que je renonce à parfumer de roses
La tombe abandonnée où dorment mes beaux jours ?*

*O doux Crucifié, dont j'implorais naguère
La grâce douloureuse et l'austère bonté,
Tu ne viens plus hanter mes veilles solitaires
Du mensonge obsédant de ta divinité.*

*Car j'ai gardé de toi la décevante image
D'un homme, condamnant ses frères affligés
A lui sacrifier, jusqu'à la fin des âges,
La récolte des plus beaux fruits de leurs vergers...*

*Maintenant que la mort lentement accumule,
Dans mon cœur résigné, les cendres du passé,
J'aime à ressusciter au fond du crépuscule
Les mirages divins dont je m'étais lassé.*

*Il est une heure où l'homme, en proie à la détresse,
S'attarde sur le seuil de ses temples déserts :
Qu'êtes-vous devenus, rêves de sa jeunesse
Qui berciez son labour de vos tendres concerts ?*

*Hier encore, il guettait dans l'aube printanière
 Vos rondes et vos jeux sous les lauriers en fleurs
 Et l'on voyait s'épanouir à la lumière
 Son cœur vierge, baigné d'ineffables langueurs.*

*Le plus beau d'entre vous, celui que l'on accueille
 Avec l'espoir secret qu'il nous suivra toujours,
 Une rose à la bouche et couronné de feuilles,
 Lui souriait : Il était nu... C'était l'Amour...*

*C'était l'Amour... Il souriait... O Bien-Aimée,
 Vous qui l'avez mené comme un enfant, vers moi,
 Rappelez-vous le jour où vos mains embaumées
 Cueillirent, grâce à lui, les lys de mon émoi !*

*Mais vous m'avez quitté, peut-être êtes vous morte.
 Peut-être, ô châtiment plus effroyable encor,
 Entendez-vous parfois frapper à votre porte
 La Vieillesse et l'Oubli qui raillent votre sort...*

*Vous donc aussi, vous, mon orgueil et mon ivresse,
 Vous, ma Sainte Gardienne, hélas, vous reposez
 Dans l'affreux cimetière où, ce soir, ma tristesse
 Rôde, Ophélie en pleurs, parmi ses dieux brisés !...*

*Ah ! que me reste-t-il pour apaiser ma fièvre ?
 Je suis seul, je suis las, tout m'abandonne et fuit...
 Quel bon Samaritain viendra poser ses lèvres
 Sur mes yeux envahis par l'éternelle nuit ?*

*En vain je prie, en vain j'attends : le soir qui tombe
 Emporte mon espoir avec ses derniers feux,
 Et, lentement, je m'achemine vers la tombe,
 Sans rêve, sans désir, sans amour et sans dieu.*

*Souvenirs, souvenirs, fantômes monotones,
A qui se confiait mon cœur désespéré,
Vous qui venez chanter sous ce beau ciel d'automne,
Retournez au néant d'où je vous ai tirés...*

*Et que l'ombre, où ma vie inutile s'achève
Dans la suprême horreur de sa médiocrité,
M'épargne désormais votre réveil, ô Rêves,
Et me noie avec vous dans son immensité!*

GEORGES MARLOW.

LE MOUVEMENT NATIONAL EN POLOGNE

LES INSTITUTIONS POPULAIRES

« Nous ne sommes point vaincus,
puisque'il nous reste la volonté
de vaincre ! »

ANATOLE FRANCE
(La révolte des anges).

Il ne peut être question ici, cela va sans dire, que d'une partie de l'ancienne Pologne, la Galicie, car les autres régions arrachées jadis à la nation polonaise, celles de Varsovie et de Posen, sont tellement tyrannisées, vinculées, maltraitées, qu'aucune organisation ne parviendrait à s'y former ouvertement. On en est réduit, dans ces provinces, à conspirer, et à attendre les événements et les appuis qui peuvent se présenter de l'extérieur.

C'est pourquoi la Galicie, pays libre, province autonome, ayant sa diète propre, ses coutumes, sa langue, jouissant dans l'empire d'une situation privilégiée, si on la compare à celle d'autres provinces, moins anciennes il est vrai, est devenue le centre des institutions nationales polonaises.

C'est là, et principalement à Cravovie, l'ancienne et admirable capitale du royaume de Pologne, que toutes les énergies patriotiques convergent, que s'épanouit au plein jour une organisation politique vraiment étonnante d'audace et de puissance.

Cracovie n'est pas la ville principale de Galicie. Par le nombre d'habitants et l'intensité du mouvement, Lemberg l'emporte sur sa rivale.

Mais comment lui disputerait-elle ces trésors inestimables : l'ancienneté, la noblesse des choses, la magnificence

du style, et ce passé historique, un des plus glorieux qui soient inscrits dans le temps, cette suite de règnes illustres marqués par des campagnes et des conquêtes retentissantes et par une culture sans cesse plus large et plus belle?

En sorte que c'est à Cracovie que devait se renouer, après plusieurs siècles, cette tradition patriotique, que devaient se réincarner les héros de l'antique Pologne, pour susciter un mouvement d'expansion et de liberté, une poussée vers l'essor définitif, dont aucune contrée de nos jours n'offre un égal exemple.

L'ancienne capitale des Jagellons, le siège fastueux des rois, est devenu aujourd'hui la capitale du mouvement polonais, le siège de toutes les grandes institutions politiques qui ont germé en ces derniers temps du sentiment patriotique très vivant de la race.

Sans pouvoir se prononcer ouvertement, les chefs du mouvement libérateur dans les autres régions, le royaume de Pologne et la Posnanie, ne cessent de tenir les yeux fixés sur les événements de Galicie. Ils sont secrètement affiliés à toutes les institutions de cette province; ils les aident de leurs deniers, et se tiennent prêts, le cas échéant, à les soutenir de leur bras et à leur consacrer toutes leurs énergies. On peut dire que la Pologne entière, aussi bien dans ses provinces tyrannisées que dans sa partie libre, est aujourd'hui le champ d'une vaste et surprenante organisation politique, dont le siège est en Galicie, mais qui rayonne partout, jusqu'en ses parties les plus surveillées. En Russie, on cherche à la détruire, par tous moyens, par la déportation en Sibérie, par des condamnations capitales. Mais rien ne peut enrayer un pareil mouvement, éprouvé par plusieurs révolutions, malheureuses il est vrai, mais qui ont cependant révélé une cohésion d'idées et de sentiments vraiment extraordinaire.

On verra, du reste, combien les institutions dont nous allons parler se montrent solidaires entr'elles et leur sollicitude vis-à-vis des provinces soumises.

La dernière révolution de 1905 a fait naître, avec un

surcroît de patriotisme, quelques institutions nouvelles, nécessitées par les besoins croissants de l'idée de libération et par les dangers de la politique internationale de jour en jour plus trépidante.

L'une de ces créations d'une nature toute spéciale, et qui ne pouvait se manifester que dans cette race de héros et de patriotes, c'est cette armée nationale, autochtone, ce corps libre et indépendant, connu sous le nom de *Chasseurs polonais*. On verra aussi le sentiment national polonais se manifester dans d'autres domaines, celui de l'intellectualité par exemple, par l'érection d'universités populaires et d'écoles d'un genre tout particulier ; dans le domaine social et politique, par des œuvres importantes comme celle des sociétés d'émigration, des sociétés de secours aux prisonniers évadés, et même sur le terrain artistique, par la création d'écoles d'arts appliqués où l'on s'efforce de faire renaître les traditions populaires, les motifs simples et naïfs des anciennes manufactures.

Toutes ces institutions, très vivantes, d'une remarquable activité, doivent intéresser particulièrement notre pays, dont l'histoire contemporaine n'est pas sans rapports avec celle de la nation qui nous occupe, et qui, malgré son indépendance actuelle, a tout à craindre des événements futurs de la flottante et menaçante politique européenne.

I

Les Chasseurs Polonais

Cette institution ne date que d'hier. Elle fut créée et organisée en 1912 ; mais déjà elle avait été projetée et formulée, en quelque sorte même figurée, pendant la révolution de 1905 qui vit surgir des corps de volontaires, à peine organisés il est vrai, mais qui furent comme les précurseurs de cette armée nouvelle dont nous parlons.

Rien n'est plus extraordinaire ni plus curieux que cette création purement populaire.

Elle semble avoir surgi du sol même de la patrie comme

une forêt magnifique, nourrie au terreau héroïque d'un passé véhément et fier. Il semble qu'une telle organisation ne pouvait naître que dans cette race éprouvée par tant de déceptions, si souvent victorieuse, mais depuis un siècle humiliée et morcelée impitoyablement. Telle la forêt de *Macbeth*, elle s'avance aujourd'hui avec un bruit d'armée vraiment saisissant ; il faudra compter avec elle, et elle est appelée incontestablement à jouer un rôle important, décisif peut-être, dans une guerre prochaine entre des voisines rivales. Elle personnifie, si l'on peut dire, l'esprit belliqueux, le besoin de liberté, le tempérament héroïque, de la Pologne toujours vivante et jalouse de son ancienne indépendance. Et l'on ne peut s'empêcher d'admirer une race, dont l'énergie a su réaliser en moins de deux années l'une des organisations les plus étonnantes, non seulement, quant au nombre des adhérents, mais encore en raison des difficultés de toute nature qui devaient surgir des conditions politiques dans lesquelles elle fut instituée.

Les *Chasseurs polonais* forment un corps d'armée absolument indépendant, de création tout à fait libre, et qui compte un nombre important de volontaires appartenant à toutes les catégories de la société polonaise, sauf à vrai dire la classe noble, très dégénérée aujourd'hui, qui se désintéresse pour la plupart du temps des affaires du pays et ne s'occupe qu'à vivre égoïstement de ses revenus, dans l'oisiveté et l'indifférence les plus complètes.

Paysans, petits employés des villes, avocats, médecins, jeunes gens des écoles et des universités, forment le contingent de cette armée. C'est une sorte de société, dont les membres s'engagent à sacrifier toute leur activité à la cause patriotique. Ils paient une cotisation annuelle et s'équipent à leurs frais. Et il est vraiment admirable de voir parmi eux de petites gens, dont la vie est étroite et difficile, consacrer à cette œuvre leurs loisirs et leurs économies, des paysans, pauvres pour la plupart — car on sait dans quelles conditions misérables vivent en Pologne les gens

de la terre — mettre leur ambition à se procurer l'uniforme et les armes, à s'exercer à la marche et au tir, pour faire honneur à cette armée dont ils attendent leur libération, la fin de leur servitude, l'affranchissement définitif de la contrainte sous laquelle ils languissent depuis tant de siècles, malgré l'apparence de liberté qui les couvre aujourd'hui !

L'armée des *Chasseurs polonais* a son siège à Cracovie, mais elle rayonne dans la Galicie entière, et son action s'étend de jour en jour dans les villes et les campagnes. Sa popularité, comme l'on pense, est énorme, surtout parmi la jeunesse ; on s'y prépare déjà au lycée. On peut dire que toute la jeunesse de Galicie y est ralliée.

Cette institution militaire et patriotique est rattachée à une sorte d'organisation politique, où siègent des représentants des partis de gauche, et qui en surveille la marche, le développement, gère les affaires économiques, tient en un mot la haute direction et forme une sorte d'état-major politique dont la nécessité se fera sentir en cas de conflit international. Cette direction a aussi la haute main dans toutes les affaires privées de l'institution, en dehors des affaires d'ordre purement disciplinaire.

L'armée des *Chasseurs polonais* compte aujourd'hui plus de 30.000 membres incorporés et équipés. En cas de guerre, il est à prévoir que ce nombre serait considérablement accru par les nouveaux corps de volontaires qui surgiraient de toutes les parties du pays. Et cette fois, plus heureux qu'en 1905, où, manquant d'organisation, ils échouèrent dans leur tentative héroïque, ces volontaires se joignant aux corps parfaitement disciplinés de l'armée existante, ne manqueraient pas de rendre cette armée vraiment redoutable et permettraient une action décisive.

J'ai visité à Cracovie une de leurs casernes. Et vraiment, on peut affirmer qu'elles ne le cèdent en rien, ni pour la ferme organisation, ni pour l'établissement de la discipline, ni pour la disposition générale, aux institutions officielles de l'empire. Elles n'ont sans doute pas le dévelop-

pement matériel des postes et casernes officiels, et cela leur est d'ailleurs inutile, puisque les chasseurs polonais, exerçant pour la plupart une profession ou un métier, ne peuvent consacrer à l'armée qu'une partie de leur temps, et ne sont évidemment ni logés ni nourris à la caserne.

Le poste de Cracovie est situé dans le parc populaire de la ville. C'est une bâtisse assez modeste, faite en bois, mais où rien ne manque de ce qui est nécessaire à l'outillage et à la manutention de la force militaire. Ce poste est gardé par un corps de soldats, jour et nuit. Il contient une série de salles réparties avec ordre, consacrées à l'enseignement, aux réfectoires, aux magasins de provisions et de munitions. Dans la grande salle des pas perdus qui forme le centre, on peut voir aux murs des grandes affiches où sont représentés les uniformes russes, et les étendards, avec leurs couleurs distinctives. On montre aux volontaires les armes employées dans l'armée ennemie et leur maniement. On les met au courant de la tactique russe et de tout le fonctionnement militaire de l'ennemi.

La discipline la plus stricte règne parmi ces corps de volontaires, et une solidarité sérieuse les unit. L'état-major règle les heures et les lieux d'exercices. En général, ces exercices se font isolément, c'est-à-dire par petits détachements; chaque localité du pays a son poste. Mais, à certaines époques de l'année, on organise des manœuvres qui réunissent toutes les forces, et qui ont donné jusqu'ici les résultats les plus heureux.

Il est inutile d'insister sur les aptitudes militaires de ces soldats. Outre l'enseignement technique parfaitement adéquat qu'ils reçoivent, un inébranlable sentiment patriotique les soutient. Ils font par cela même preuve d'une endurance et d'une fermeté supérieures à celles qu'on peut attendre des armées officielles. Leurs énergies sont inépuisables, et, guidés par un idéal bien défini, qui est l'amour du pays, de ses libertés, de son territoire, de ses mœurs et de sa langue, ils se plient volontairement aux disciplines les plus rudes, aux corvées les plus absorbantes.

L'armée des *Chasseurs polonais* est soutenue par des cadres solides. Elle est placée sous la conduite d'un état-major compétent et éclairé. Elle est, de plus, merveilleusement outillée, nous l'avons dit.

Quant à son but et à sa tactique, en cas de guerre, il serait difficile de les définir avec précision, car dans ces circonstances, tout doit dépendre des événements.

Nous avons montré le corps d'armée indépendant et absolument libre d'allures. Le gouvernement de Vienne, sans toutefois la soutenir officiellement, ne se montra pas, au début, hostile à cette organisation dont les forces se tournent naturellement contre la Russie. On n'avait pas lieu de se défier de ce moyen de défense ou d'attaque surgissant en marge de l'armée d'empire. Bien mieux, on mit à la disposition de ces volontaires des armes et des uniformes, qu'ils purent acquérir à des prix de faveur.

Mais cette bienveillance du gouvernement de Vienne pour une organisation militaire irrégulière, pour ces francs-tireurs dont le nombre, sans cesse croissant, devenait redoutable, froissa les susceptibilités diplomatiques des pays voisins. Il fallut donc cacher ces sympathies trop ouvertes. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'empire feint d'ignorer ces vaillantes recrues, sans toutefois entraver le moins du monde leurs progrès.

C'est que, en cas de guerre avec la Russie, l'armée des Chasseurs constituerait pour l'empire un puissant appui. Le gouvernement de Vienne le sent bien. Il y aurait là cinquante mille hommes admirablement disciplinés, décidés à tout, qui se battraient en héros. Les polonais de Galicie ont avant tout à défendre les libertés relatives dont ils jouissent. Ils comptent aussi sur les renforts qui peuvent leur venir de Posnanie et du royaume de Pologne. Une telle force militaire pourrait, le cas échéant, profiter des circonstances pour créer un mouvement irrésistible et aboutir enfin à l'idéal polonais, poursuivi depuis si longtemps, tenté par maintes révolutions, par tant de coups malheureux : l'indépendance du pays, la réunion définitive des

trois lambeaux de l'ancienne royauté et la reconstitution d'une Pologne libre.

Pour la réalisation de cet idéal, l'armée patriotique peut se fier aux sympathies de toutes les classes de la société en Galicie. Seule l'aristocratie demeure indifférente à ce mouvement ; nous l'avons dit, l'aristocratie polonaise est en général indolente et paresseuse ; elle se désintéresse des questions politiques. Les Chasseurs doivent donc compter avec les couches populaires et bourgeoises, et celles-ci ne leur ménagent pas leur appui.

De vastes quêtes organisées dans tout le pays, des souscriptions abondamment couvertes, nourrissent le trésor de l'armée et permettent à celle-ci de se constituer sans aucune aide officielle. Tout cela se fait en quelque sorte spontanément, dans un bel et fécond élan patriotique.

Cet idéal de patrie, chez le Polonais, cela va sans dire, c'est le postulat le plus réel de cette nation merveilleusement vivante, qui, malgré sa culture occidentale, malgré sa civilisation raffinée et séculaire, se trouve en Europe dans une situation précaire et défavorable, à proximité d'autres nations arriérées, où perdure encore une civilisation orientale, où se perpétuent des mœurs qui pour nous semblent presque barbares !

Une institution comme celle que nous venons d'étudier, l'organisation d'une armée autonome, nombreuse, disciplinée et outillée aussi parfaitement, ne prouve-t-elle pas péremptoirement que la nation où elle a surgi, la race où elle s'est réalisée, a besoin de se gouverner soi-même ? Un pays qui a su faire œuvre d'un pareil patriotisme ne crée-t-il pas spontanément les conditions de sa propre vie ?

II

Les Ecoles privées

Une autre institution très curieuse, surgie également du sentiment patriotique du pays, c'est celle des écoles populaires.

Il existe en Galicie une *Société des écoles du peuple*, société dont le but est de lutter contre l'analphabétisme des populations ouvrières et rustiques. Ce but n'est pas unique, et il serait incomplet même, s'il ne s'agissait en même temps de défendre les frontières du pays contre l'influence étrangère, principalement les régions limitrophes où l'élément polonais se trouve en minorité. C'est ainsi qu'en Silésie, il importe de lutter contre l'influence tchèque et allemande ; en Galicie orientale, contre les ruthènes, dont le sentiment national semble se réveiller actuellement, et qui mènent de leur côté une campagne menaçante contre le polonais colonisateur.

Le nombre des illettrés en Galicie est considérable. Il est dû à l'ancienne politique autrichienne qui délaissa longtemps, systématiquement ou non, cette partie annexée à l'empire, la traita comme quantité négligeable, lui infligea en quelque sorte le traitement d'une bête de somme, dont on ne s'occupe qu'aux heures où l'on en peut tirer quelque profit.

En 1900, il y avait en Galicie occidentale 27.6 % d'illettrés parmi les hommes, et 30.6 % parmi les femmes ; en Galicie orientale, 56.7 % hommes et 69.7 % femmes. D'après les statistiques du « Conseil des écoles », en 1908 en comptait en Galicie 454 communes sans écoles ; il faut ajouter à ce chiffre navrant 176 écoles obligées de chômer par suite du manque de locaux ou de professeurs...

La *Société des écoles du peuple* a donc pour but de combler ces lacunes, de créer des écoles, de constituer un corps enseignant, le tout à ses frais.

Le trésor de la société est formé à l'aide de souscriptions nationales, de dons particuliers, des cotisations payées par les membres, de quêtes perpétuelles. On recueille de cette manière des sommes considérables, qui se chiffrent par millions ; car le peuple polonais est très solidaire, et il suffit de faire vibrer en lui la corde patriotique pour susciter la générosité la plus abondante et la plus soutenue. Des dames dévouées, des jeunes gens actifs,

des jeunes filles, parcourent les rues, explorent les nombreux cafés, l'escarcelle à la main ; et ainsi se constitue et se grossit sans cesse, par l'obole accumulée des citoyens, le trésor nécessaire à cette entreprise colossale, dont on ne peut évaluer l'importance pour l'affermissement et la poursuite de l'idéal polonais.

La *Société des écoles du peuple* fut fondée en 1891. Elle ne peut fonctionner qu'en Galicie ; dans le royaume de Pologne et en Posnanie, il va sans dire qu'elle serait interdite. Et pourtant, sur le territoire restreint qui lui est assigné, elle ne compte aujourd'hui pas moins de 30.000 membres organisés en une espèce d'agglomération de cercles distincts et autonomes. Il existe en Galicie 277 cercles de cette espèce qui se réunissent périodiquement en un congrès, une assemblée centralisatrice dont le siège se trouve à Cracovie.

La société crée sur tout le territoire, mais principalement dans les régions frontières, des écoles de toute espèce : commerciales, industrielles, agricoles, primaires, des lycées aussi aux endroits où les pouvoirs officiels n'y ont pas pourvu. Elle organise de plus des maisons du peuple, des bourses d'études, des maisons d'éditions populaires, des bibliothèques, des cours pour la formation du personnel enseignant, des universités populaires. Elle a créé jusqu'ici environ 1000 écoles ou institutions de ce genre.

Comme on le voit, cette société, dont l'activité s'avère prodigieuse et variée à l'infini, oriente ses visées dans le domaine social et politique. Aucune question intéressant la vitalité du pays ne lui est étrangère. Et notamment, par la création d'écoles industrielles et commerciales, elle s'efforce de combler en Galicie une lacune très importante, dont l'influence sur le développement économique du pays est considérable.

L'industrie n'existe presque pas en Galicie ; elle n'existe pas, par suite du manque de capitaux disponibles pour les entreprises de ce genre. En effet, les grandes fortunes se trouvent entre les mains de l'aristocra-

tie noble dont les possessions sont de nature foncière. Ces capitaux nécessaires ne peuvent venir des autres parties de l'empire, ni spécialement de Vienne, car le gouvernement central n'a cure d'encourager des industries locales au détriment de celles qui se développent autour de la capitale. De plus, il est extrêmement difficile pour les industriels de Galicie de se procurer des capitaux à l'étranger ; en Allemagne, pays allié, on écoute naturellement les suggestions du gouvernement de Vienne, en Italie de même, et dans les pays de la Triple Entente, il règne trop de défiance vis-à-vis de l'Autriche pour que les capitalistes étrangers osent risquer des fonds dans des contrées annexées à l'empire.

On voit par là combien il est difficile, dans ces conditions défavorables, qu'un mouvement industriel se développe en pays de Galicie. Et cependant ce développement est nécessaire, devient de plus en plus indispensable à la marche économique de cette contrée. Les conditions industrielles y sont des plus favorables, du reste. La main-d'œuvre est abondante et par cela même bon marché ; les bras disponibles deviennent de jour en jour plus nombreux, par suite de la surpopulation des campagnes. Le pays, de plus, est riche en mines de toute espèce ; au point de vue agricole, il est fertile et produit toutes les matières premières nécessaires à l'industrie.

Une autre question vitale pour la Galicie, dont la *Société des écoles du peuple* s'occupe activement, c'est la question commerciale.

On sait qu'en Galicie, et spécialement à Cracovie, tout le commerce se trouve entre les mains des juifs. Il n'existait autrefois en Pologne que deux classes, celle des nobles et celle des paysans. Peu à peu, ce furent les juifs qui formèrent le tiers état et accaparèrent tout le commerce du pays. Ils jouissaient en Pologne d'une situation privilégiée. Le roi Casimir le Grand permit aux juifs persécutés en Allemagne et en Espagne de s'établir en Pologne et leur octroya une liberté relative. A Cracovie,

notamment, ils forment une agglomération très distincte, portent le costume traditionnel, et vivent exclusivement du commerce. La *Société des écoles* s'efforce donc de répandre le goût du commerce parmi la jeunesse polonaise ; elle tend aussi à réagir contre la routine dans ce domaine et donne à ses élèves un enseignement adéquat, mis en rapport avec les progrès de l'époque et avec les besoins du moment.

Enfin, un autre but que se propose encore cette intéressante organisation, but patriotique entre tous et particulièrement vital en Pologne, c'est la conservation et l'enseignement de la langue polonaise dans les régions menacées du pays, principalement sur les frontières de l'Allemagne, de la Bohême, et parmi les populations ruthènes de la Galicie orientale dont les revendications deviennent de plus en plus bruyantes.

Ajoutons, pour terminer, que la *Société des écoles du peuple* fut fondée pour célébrer l'établissement de la constitution polonaise du 3 mai 1893, par le grand poète polonais Adam Asnyk.

III

La Société d'émigration

Cette société fut fondée en 1908.

Son activité est prodigieuse, et son influence des plus considérables aux points de vue social et économique du pays. Elle a réalisé depuis quelques années une tâche ingrate, hérissée de difficultés qui parurent au début insurmontables, mais dont elle a triomphé grâce au dévouement inlassable de ses administrateurs.

En somme, la tâche que cette société d'intérêt éminemment national s'est assignée, aurait dû être de longue date assumée par le gouvernement autrichien lui-même. Mais celui-ci s'en est de tout temps désintéressé, laissant à l'initiative particulière le soin d'organiser une œuvre sociale admirable, et lui abandonnant les charges d'une institution extraordinairement onéreuse.

Ici encore s'avèrent l'étonnant esprit d'organisation des

polonais de Galicie, et leur inaltérable patriotisme qui ne se nourrit point de vaine jactance, de paroles exaltées, de manifestations bruyantes et passagères, mais s'efforce de réaliser des œuvres utiles, capables à la fois de développer dans les masses populaires le sentiment national et de soutenir le progrès économique et social du pays. Le polonais n'est pas chauvin ; et cet aspect sympathique et sérieux de son caractère prouve l'excellente qualité de son patriotisme : c'est un sentiment de race, irrésistible et durable.

La *Société d'émigration* a opéré des prodiges parmi les populations polonaises et ruthènes qui émigrèrent en masse pour tous les pays et particulièrement en Allemagne, pour y participer aux travaux d'été de l'agriculture.

La surpopulation dans les campagnes de Galicie est un des grands dangers d'aujourd'hui. Le gouvernement autrichien refuse d'encourager l'industrie, et par suite d'utiliser ces milliers de bras disponibles que la terre ne peut nourrir. La *Société d'émigration* s'efforce de servir d'intermédiaire entre les ouvriers et les pays qui réclament de la main d'œuvre.

Elle a pour but encore de sauver cette masse du peuple des mains des agents spéculateurs qui ne se font pas scrupule de tromper les ouvriers en les alléchant par de fallacieuses promesses. Elle se propose ensuite de systématiser ce mouvement d'émigration, de le limiter aussi dans la mesure du possible, car il n'échappe à personne que la plupart des émigrants forment la partie la plus jeune de la population, la plus audacieuse, celle dont on peut attendre le plus d'activité. C'est pourquoi la *Société* a à résoudre dans ce domaine un problème extrêmement délicat, qui est celui d'éviter le départ de cet élément actif et producteur en l'utilisant dans le pays même. Mais nous avons vu combien cette tâche était rendue difficile par le manque d'industrie nationale et le mauvais gré du gouvernement impérial en cette matière.

Le plus important mouvement d'émigration polonaise s'est produit vers la Prusse, où le polonais, bien que mal-

traité et traqué, trouve cependant du travail. Afin d'épargner à ces ouvriers les humiliations et les tracasseries dont on les abreuve à cause de leur qualité de polonais, la Société s'efforce de trouver pour ces travailleurs d'autres débouchés économiques que la Prusse, où ils sont du reste aussi mal payés que mal logés et accueillis avec défiance.

La *Société d'émigration* déploie journellement des énergies admirables et ne se lasse pas de chercher de nouvelles facilités pour le placement des ouvriers. Bien qu'elle se heurte sans cesse à l'inertie du gouvernement viennois, elle réclame opiniâtrement des autorités l'aide nécessaire pour accomplir son œuvre humanitaire. Elle s'est efforcée d'obtenir notamment l'organisation de consulats spéciaux aux Etats-Unis et dans l'Amérique du Sud, la nomination de fonctionnaires dont les attributions consistèrent à s'occuper du placement des ouvriers dans l'autre continent ; mais ici encore le ministère de Vienne s'est montré sourd à ces justes revendications.

La Société s'occupe du transport des ouvriers dans les différents pays, en Bohême, en Autriche, en Belgique, en France, au Danemarck, en Suède et en Amérique. Elle ne peut, il va sans dire, supporter les frais de voyage, mais elle veille à ce que le transport se fasse dans des conditions humaines, à ce que les traversées, vers l'Amérique surtout, soient pour l'ouvrier exemptes des vicissitudes ordinaires sur les bateaux d'émigrants, par suite des mauvaises installations ou du nombre exagéré des passagers.

Bien qu'elle n'affiche aucune opinion politique et s'efforce même de concilier les vœux de tous les partis dans une œuvre purement humanitaire, la *Société d'émigration*, on le croira avec peine, a suscité bon nombre d'adversaires. Si l'on y regarde de près, cependant, cette hostilité paraît assez motivée. En effet, les grands propriétaires terriens, qui forment une partie considérable de la société polonaise, ne voient pas sans regret sortir du pays un contingent de bras qui, par sa surabondance même, mettait la main-d'œuvre à bas prix. Aussi ne ménagent-ils pas à l'entreprise

leurs sarcasmes, en dépit de son incontestable nécessité sociale.

Elle est dirigée par M. Okolowicz. Attaqué de toute part, ce vaillant organisateur a résisté jusqu'ici victorieusement au mauvais vouloir gouvernemental et à l'opposition systématique et opiniâtre des propriétaires ruraux.

Le siège de la société se trouve à Cracovie. Les administrateurs se sont efforcés d'étendre la portée de leur œuvre et de créer en quelque sorte des hors-d'œuvres d'une considérable portée humanitaire, entr'autres des asiles de nuit pour paysans et ouvriers nécessiteux.

La société possède en outre un organe périodique de propagande et de renseignements, répandu aux quatre coins du monde, et une bibliothèque très fournie, composée d'ouvrages variés.

Des filiales ont été établies dans les principaux centres de Galicie, dirigeant cet énorme torrent du travail populaire qui s'échappe du pays, faute de ressources et d'emplois.

N'est-il pas pénible de constater pareille situation dans une contrée riche et fertile entre toutes, où les mines de toute sorte, les carrières, les salines, les sources de naphte, abondent et ne demandent qu'à être exploitées pour alimenter le pays et lui permettre de développer une industrie variée et prospère?

IV

Les secours aux prisonniers politiques

Voici une œuvre nouvelle, qui montre mieux encore l'admirable esprit de solidarité et de fraternité qui règne parmi les polonais de Galicie et d'ailleurs.

On sait qu'un grand nombre de prisonniers, incarcérés dans les bagnes de Russie ou déportés pour crimes politiques dans les steppes de la Sibérie, parviennent à s'échapper. La plupart franchissent les frontières et viennent se réfugier en Galicie où la liberté leur est garantie. D'autres,

libérés officiellement, ayant achevé la période de leur détention, viennent demander aux provinces de l'empire autrichien une aide qu'ils ne pourraient trouver à Varsovie.

Echappés et libérés se sont organisés en une sorte de communauté, ayant des lois très rigoureuses.

Des quêtes quotidiennes ont lieu sur tout le territoire de Galicie, dont le produit est destiné à donner les premiers secours à ces déshérités, à leur procurer des moyens d'existence, du travail, à les réhabiliter, s'il y a lieu, aux yeux de ceux qui ne comprendraient pas la portée souvent héroïque de leur propagande.

Comme bien l'on pense, cela non plus ne va pas sans d'inextricables difficultés ; car, le gouvernement russe, confondant généralement ces condamnés politiques avec la masse des assassins et des voleurs, des criminels de droit commun, réclame instamment de l'Autriche leur extradition. Il faut que les intéressés prouvent la fausseté de ces accusations, établissent leur qualité de condamnés ou de prévenus politiques, et cela nécessite des prodiges d'énergie, de volonté, et aussi des sommes considérables pour frais de justice et de procédure.

J'ai vu, pendant un séjour en Galicie, l'opiniâtreté étonnante, la ténacité dévouée de ceux qui se sont attelés à cette œuvre ingrate et souvent pénible. Des femmes d'une haute condition s'y sont consacrées ; il en est qui parcourent journellement cafés et promenades populaires ou mondaines, pour recueillir les oboles destinées au rachat et à l'entretien de ces héros qui travaillent sans trêve à l'œuvre d'affranchissement.

V

L'Université Populaire

Cette organisation est pour nous pleine d'enseignements. En Belgique aussi, maintes universités populaires ont été fondées, dans les principales villes ; mais il faut bien l'avouer, leur fonctionnement, leur vitalité, paraissent con-

sidérablement inférieurs, lorsqu'on considère cette institution-type, l'*Université populaire* de Cracovie.

Elle fut fondée il y a seize ans par M. Urbanowicz. Elle possède des branches et succursales dans les principaux centres de Galicie. Il est à noter que le fondateur de cette œuvre remarquable était un émigré du royaume de Pologne, l'un de ceux par qui devait être créée plus tard la société des émigrés dont nous avons parlé.

Le but de la société est le même que celui de toutes les institutions similaires, l'instruction du peuple, le développement intellectuel de l'élément ouvrier. Pour réaliser cela, l'Université populaire organise annuellement des cycles de conférences sur les sujets les plus divers, sciences sociales, philosophie, sciences administratives, naturelles, etc.

Dans le début, on remarqua que les ouvriers, pour qui l'œuvre était créée, fréquentaient peu les cours. On y voyait des commerçants, de petites gens, des étudiants, mais presque pas de travailleurs. C'est pourquoi l'on est allé trouver l'ouvrier chez lui; on a organisé des cours et conférences dans ses propres locaux, à la maison du peuple, dans les campagnes, dans leurs lieux de réunion habituels, et cette expérience a parfaitement réussi. 300 conférences de cette sorte ont été données en 1913. On initie ainsi les ouvriers à toutes les branches de la science, en leur donnant les éléments utiles de chacune d'elles. On les familiarise avec les productions de l'art, par des causeries faites dans les musées et expositions, devant les œuvres même.

Les conférenciers et membres du personnel actif de l'Université populaire se recrutent parmi les professeurs des lycées, les étudiants, les avocats, les médecins.

La dépense annuelle se chiffre par la somme considérable de 20.000 couronnes. La ville de Cracovie octroie à l'institution un subside régulier de 2000 couronnes.

Mais l'Université populaire est généralement mal considérée dans les milieux officiels, suspectée même, à cause de ses idées avancées et des opinions radicales de ses membres.

L'Université populaire de Cracovie possède une bibliothèque composée de plus de 11.000 ouvrages de tout genre, où dominant la littérature et les sciences sociales. 70 journaux et revues sont étalés à la disposition des membres. Des bibliothèques ambulantes, parfaitement organisées, d'un service rapide et régulier, sillonnent le pays, dans les villes et les campagnes.

Il est à remarquer que rien dans cette organisation, aucun service, n'est presté à titre gracieux. L'Université populaire rénumère tous ses collaborateurs. C'est là, il faut le dire, un des motifs du fonctionnement mathématique et irréprochable de cette œuvre.

VI

L'Ecole des arts décoratifs

Enfin, voici une dernière institution, et non la moindre, dont la portée patriotique est sans doute moins tangible, dont l'influence sociale n'apparaît pas tout de suite, mais qui est appelée, à mon sens, à opérer dans le goût et dans les aspirations des masses populaires une action sérieuse et des plus souhaitables.

Cette institution ne parle pas directement au sentiment national, elle ne suscite guère les enthousiasmes vibrants, elle ne s'adresse même pas à tout le monde, à toutes les âmes, à tous les esprits, pour le moment du moins. Beaucoup n'en aperçoivent pas encore la valeur très réelle. Mais elle opérera lentement, s'étendra, pénétrera sans qu'on s'en doute les couches de la population, et contribuera, pour une large part, à l'expansion de l'idéal national.

Cette organisation, de création toute récente du reste, c'est l'*Ecole des Arts décoratifs*.

Il importe tout d'abord de ne pas la confondre avec les institutions analogues, officielles, dont la formation et le but sont d'ailleurs fort différents.

L'*Ecole des Arts décoratifs* dont je parle a son siège à

Cracovie ; c'est une institution due à l'initiative privée et absolument désintéressée de M. Casimir Młodzianowski, le directeur actuel, lequel s'est adjoint, pour accomplir sa tâche ardue et originale, un collaborateur intelligent et dévoué, M. Antoni Buszek.

L'École a ses locaux dans l'Institut des Arts et Métiers de la ville. Elle est constituée en une société coopérative d'artistes, dont le but est de donner aux arts appliqués une direction nouvelle, basée sur le sentiment national lui-même, et non sur des formules toutes faites, comme c'est le cas aujourd'hui encore dans la plupart des instituts de ce genre.

Il importe d'étudier de près ces tendances, car je les crois absolument originales.

Les organisateurs et promoteurs de cette école sont allés étudier sur place, dans les différents pays d'Europe, les écoles d'Arts décoratifs dont on a parlé en ces dernières années. Partout, d'après eux, la même erreur : outre que presque toutes ces institutions ont un but industriel, avéré ou non, elles reposent sur une conception erronée de la résurrection des arts populaires. Le sentiment populaire ne se crée pas ; on ne le fait pas surgir par une simple manifestation de volonté. Il est latent dans les âmes des campagnes et des villes, et il importe d'aller le chercher, de le découvrir, de lui donner l'essor en un mot. Le développement de l'industrie en Europe, néfaste à ce point de vue, l'avait, sinon tué, du moins endormi pour longtemps. Il fallait le faire renaître.

Or, que voit-on dans la plupart des écoles ? Des artistes, de grand talent d'ailleurs, s'efforcent, soit de découvrir d'anciens modèles authentiques de décorations populaires, et les ayant découverts, de les imiter ; soit de créer des motifs nouveaux, d'un sentiment primitif douteux, d'une simplicité savante et d'un naïveté très contestable. Ces motifs, exécutés et reproduits à de multiples exemplaires, toujours pareils, par des ouvriers plus ou moins habiles, perdent vite toute fraîcheur, par suite de cette reproduction

presque mécanique, et leur spontanéité apparente même disparaît bientôt.

Rares sont les tentatives d'une véritable reconstitution des arts populaires ; plus rares encore les essais d'une renaissance véritable basée sur des principes logiques et clairs.

Citer les écoles auxquels je fais allusion, serait trop long et du reste inutile. Bornons-nous à indiquer aussi clairement que possible le but et les moyens de l'Ecole polonaise qui nous occupe.

L'*Ecole des Arts décoratifs* a pour mission de renouer la tradition des arts populaires dans tous les domaines, dans les différents métiers. Elle exclut à priori tout esprit de lucre industriel, comme l'indique du reste la forme de la société. Mais, par le fait même qu'elle écarte l'idée de profit, elle rejette également celle de concurrence avec les industries existantes. Le côté industriel se trouve donc renié dans sa double face : profit matériel et moyens mécaniques employés pour la confection des objets et des motifs décoratifs. L'idéal de l'école s'affirme nettement hostile même au travail manuel basé sur un goût douteux, sur cette initiation plus ou moins adroite, ce pastiche habile, des motifs populaires du passé.

Il n'y est fait appel à aucun artiste de formation classique ; les *cartons* d'après lesquels travailleraient les ouvriers n'y existent pas. Il est bon, je pense, d'insister sur ces données premières, afin de bien faire comprendre l'originalité de l'initiative.

Il importe avant tout, au sens des organisateurs de l'institution, de former des *artisans* aimant leur métier pour lui-même, pour la joie intime qu'il donne, pour les surprises qu'il peut procurer. Qu'il s'y développe, qu'il y devienne habile, c'est là une question sérieuse, sans doute, mais secondaire. La conscience et l'amour d'abord, l'habileté ensuite.

Il s'agit donc, non pas de recruter de bons ouvriers,

mais de découvrir des apprentis capables de devenir de bons artisans.

On s'adresse pour cela aux masses populaires. Des jeunes gens, des jeunes filles, presque des enfants, seront appelés à tracer sur le papier d'abord, ensuite sur la soie, la toile, dans le bois, des motifs dont le choix est laissé à leur imagination. Pas de modèles ; on leur apprend sans doute à connaître et à aimer les œuvres naïves et pures créées dans le passé par le sentiment rustique et populaire ; on leur explique pourquoi cet art est aimable. On leur apprend aussi les grands principes généraux, immuables, de toute décoration.

L'apprenti trace des lignes, choisit des couleurs, invente des motifs, ne se laissant guider que par son instinct et par sa fantaisie. On lui enseigne le dessin comme on fait ailleurs de l'écriture, non en lui proposant des modèles, mais en lui mettant la main sur le papier. L'essentiel pour ces artisans, c'est qu'ils se laissent aller en toute sincérité vers la simple et naturelle traduction de leur sensibilité. On leur dit de ne pas systématiser leurs créations, de n'être pas trop propres, pas trop précis, de se répéter le moins possible et de ne donner aux motifs inventés par leur imagination qu'une symétrie approximative. Bref : « Laissez-vous conduire par votre instinct », voilà le seul article de leur code.

Lorsque les apprentis ont acquis une certaine sureté, un développement suffisant dans le domaine de l'invention, on les initie peu à peu au métier proprement dit. C'est ainsi qu'ils exécutent des ouvrages de batique, des tapisseries, des objets en bois sculpté, en cuivre martelé, des meubles ; ils réalisent directement sur la matière même leurs motifs de décoration ou de modelage, sans se servir des cartons, de façon à donner large part à l'imprévu, ce qui rend leurs ouvrages si précieux, leur donne une vie réelle, une beauté sensible et humaine. Un même motif est utilisé plusieurs fois de suite, avec maintes variantes plus ou

moins heureuses, maintes ajoutées inattendues et charmantes.

Ainsi procédaient les artistes populaires d'autrefois. Les organisateurs de l'*Ecole des Arts décoratifs* l'ont admirablement compris, et l'on peut dire que seuls ils ont su renouer parfaitement la tradition du passé.

On voit par ce qui précède quelle influence une pareille méthode d'enseignement doit opérer et sur le métier des artisans et sur le goût du public.

Les objets exécutés par ces ouvriers au sentiment naïf et primesautier sont mis dans le commerce, non point pour réaliser des bénéfices ni faire concurrence aux industries, ce qui, je l'ai dit, serait un non sens, mais afin de subvenir aux frais immenses que nécessite l'institution, et surtout pour répandre dans le public le goût des œuvres simples, rustiques, d'une beauté saine et fraîche, pour propager le culte d'un art manuel vraiment national, inspiré par l'émotion populaire, réalisé par des artisans pour qui le métier est un culte plutôt qu'un simple gagne-pain.

Ainsi disparaîtront peu à peu, il faut l'espérer, les productions de mauvais goût dont l'industrie inonde le marché, la pacotille méprisante, les matières premières frelatées, artificielles. Pour ne citer qu'un exemple, les matières colorantes employées par l'école sont d'origine purement végétale, et résistent au temps, tandis que dans la plupart des industries on fait usage de colorants artificiels qui passent rapidement et se fanent sous l'action du soleil.

*
* *

Voici terminée notre étude des œuvres populaires d'intérêt national en Galicie.

Cet aperçu des principales institutions réalisées depuis une vingtaine d'années est édifiant et suggestif. Il révèle un pays inaltérablement attaché à l'idée de l'affranchissement, jaloux de ses mœurs, de son passé, de son art et de son caractère. Exemple rare et ma-

gnifique d'une vitalité triomphant des épreuves répétées, des tracasseries, espérant et travaillant sans cesse, toujours sur la brèche, élaborant le règne futur par des œuvres, sérieuses et puissantes, surgies du sentiment national, soutenues par les masses populaires et par l'élément intellectuel.

Un tel pays, aussi riche en initiatives, en énergies neuves, ne peut manquer d'atteindre un jour à l'idéal rêvé. Comme l'aigle blanc, les ailes ouvertes, le bec menaçant, emblème vivant de la patrie, il se tourne vers l'avenir et fixe d'un œil intrépide le soleil levant.

FRANZ HELLENS.

L'ASTROLOGUE (*)

*Avec le geste et les yeux triomphants
Il me montrait le Texte évangélique
Où les Mages voyaient, non la troupe Angélique,
Mais l'Etoile du Saint Enfant.*

*Nourri du vieux savoir, en ses réminiscences
Ce modernisateur des orientes lointains
Professe avec amour qu'au jour de sa naissance
Toute âme a revêtu la robe du destin.*

*Convaincu que l'homme est né libre
Dans le seul champ que Dieu lui assigne en naissant,
Il prétend connaître le sens
Où doit s'orienter pour que son être vibre
D'accord avec le ciel, tout mortel qui veut vivre
Selon l'esprit plus que selon le sang.*

*Nous avons lu dans les vieux livres
Et voici que le soir descend.*

*Comme la nuit emplit d'une cendre fluidique
La chambre bleue aux arabesques blanches,
Il reprend son labeur; sa tête fatidique,
Sur la table, où l'éclaire une ampoule, se penche.*

*Entre des murs azur son vouloir trace encor
Les figures généthliques,
Et sa sphère armillaire étoile de points d'or
Les images du Zodiaque.*

*Quand sa patience a terminé
Le ciel natif de l'homme-oiseau
Qui survole ma ville en cette ombre animée
Par les mystérieux réseaux*

(*) Extrait de l'*Hymne Etoilé*, ouvrage qui paraîtra chez Figuière
e 1 septembre.

*Des blancs rayons firmamentaires,
 Il se lève et, cessant de me taire
 Ce qui vibre dans son cerveau,
 Il ouvre la fenêtre et dit, montrant ma ville
 D'où montent vers le ciel les rumeurs de la vie :*
 — « *La nuit est proche où la foule asservie
 Se libère avec joie des besognes serviles.
 Voici l'heure amoureuse où du haut des étoiles
 Vers les couples insouciantes
 Vont rayonner par l'ombre bleue qui les dévoile
 Les rais procréateurs du Futur conscient.* »

« *Jadis sur la foi des devins
 Qui lisaient le sort dans les astres
 Les amoureux déçus et, princes des désastres,
 Les conquérants vaincus dont le glaive était vain,
 Tous les fronts que l'orgueil dédiait au malheur,
 Tous les titans de l'infortune,
 Accusaient le hasard de l'heure
 Qui les avait fait naître au mont noir de Saturne.* »

« *Il n'est plus aujourd'hui que les âmes d'artistes
 Pour se remémorer la croyance abolie,
 Et clamer que Saturne, astre des grands cœurs tristes,
 Préside à la Mélancolie.
 Il n'est plus aujourd'hui que des cœurs de bohêmes
 Et la ruse des Bohémiens,
 Pour célébrer en des poèmes,
 Ou pour traduire avec les signes de la main
 Le mystère astral des humains.* »

« *De nébuleuses en planètes
 Il se révèle aux yeux rêveurs;
 Et dans tout le créé rien n'atteint la ferveur
 Qu'inspire son ampleur à l'âme d'un poète.* »

« *Le secret de ta vie est décrit dans le ciel,
 Parmi l'ombre et l'éclat du sidéral empire.
 Tu le liras, si tu sais lire
 Le poème providentiel. »*

GEORGES RAMAEKERS.

LES

ÉTONNEMENTS DE TEUWIS MARTENS

I

Teuwis Martens était arrivé au bas d'une côte que les ormes de la grand'route échelaient à la queue-leu-leu. Il raffermi sa besace d'un vif coup d'épaule, rajusta sa casquette, et, gaillardement, quoique depuis la veille il avait quinze bonnes lieues de pays dans les jambes, il commença la montée .

Ces ondulations du sol l'étonnaient toujours et l'emplissaient de vague crainte.

Là-bas, dans les cantons de son pays de Waes, où il avait coulé ses pauvres jours, la terre est unie et lisse comme la surface des eaux plates qui recouvrent, l'hiver, les prés riverains de l'Escaut et de la Durme. Un ciel gris et bas pèse éternellement sur des horizons courts et brouillés. La plaine se resserre, encombrée des trochées de saules et des taillis d'aulnaie en bordure des petits guérets sablonneux. C'est, autour de chaque champ, un haut plessis étroitement tressé qui protège ses maigres cultures contre la galopade des vents d'Ouest, et en fait un lieu d'intimité close et discrète, comme une chambre. Jamais le sol ne s'incurve d'un ravin ou ne se bossue d'un coteau. Même les arbres, bouleaux grêles aux écorces lépreuses, trembles frileux, peupliers chétifs aux feuilles toujours frissonnantes, n'interrompent cette uniformité.

La première fois que Teuwis Martens vit s'ouvrir devant lui une vallée, il resta effaré et balbutiant. Il se crut arrivé aux confins du monde. C'était ce matin même, tandis que,

marchant toujours droit devant lui, il voyait la terre successivement s'abaisser et se soulever sous ses yeux. D'un regard, il embrassait une immense étendue de champs cultivés, où des villages se mussaient parmi des bocages et des vergers. De ci, de là, se groupaient des enclos de fermes ; des toits d'ardoises luisaient dans un fonceau ou à mi-côte ; des chemins fuyaient aux quatre coins du ciel, vers de molles collines qui, au loin, ceinturaient le paysage. Teuwis, la vue répandue sur d'innombrables moissons qui murissaient au soleil, s'émerveillait d'un tel spectacle. Il s'intéressait à mille détails qu'il n'avait jamais soupçonnés jusque là : au vent qui se joue dans les seigles et dans les avoines comme sur les flots d'une moyère, aux ombres que les nuées promènent avec elles dans leurs voyages, aux lacets d'azur et de lumière que les ruisseaux tracent dans la verdure tendre des prairies.

Après cette vallée, il en vit une autre, puis une autre encore. Une côte franchie, d'autres côtes montaient sans cesse devant lui du fond de l'horizon. Il savait maintenant qu'arrivé là-haut, il allait découvrir de nouvelles contrées, coites et prospères, avec des villages, des boqueteaux, des fermes et des cultures, où des populations vaillantes besogment allègrement à féconder la bonne terre. Cette terre elle-même, Teuwis ne se lassait pas de l'admirer.

Elle était noire, grasse, compacte, luisante. Combien elle différait de celle des petits champs grisâtres et sableux de son pays, qu'on laboure à la bêche et qu'un couple de métayers, homme et femme, suffit, aux Avents, à herser à la bretelle. Ici, pour façonner la glèbe robuste, il faut la brabant massive attelée de deux rosses vigoureuses, la ritte triangulaire aux crocs profonds et fouilleurs, le binoir, le rouleau, tous instruments que les manouvriers de chez lui ne connaissent que d'ouï-dire. Teuwis, arrêté au bord de la route, regardait un paysan qui retournait à la charrue un champ de blé vert pour ameublir son fonds. Les ferrures grinçaient. Les chevaux ahannaient dans une

buée rose. A chaque capvirade l'homme arrêta l'attelage pour laisser souffler ses bêtes. Mais Teuwis n'avait d'yeux que pour la terre, où les entrures du soc, onctueuses et frémissantes comme des entrailles vivantes, décelaient une fécondité inépuisable.

Une question bientôt revint le préoccuper :

— Suis-je déjà chez les Wallons ?

Au décours du soleil, il calcula que, depuis trois heures déjà, il s'en était informé, à une croisée des chemins, auprès d'un groupe de femmes piaillardes. Elles s'en revenaient de quelque marché, les cruches brimbalantes et les paniers vides. Une ratelée d'explications, auxquelles il ne comprit goutte, l'avait mis en fuite, avec des rires bruyants. Plus loin, il interrogea une bande de garnements qui polissonnaient le long des routes, en fripant l'école. Ils lui répondirent par des quolibets et lui jetèrent des pierres. Enfin, au sortir d'un dernier village, il s'était attardé à écouter une cabaretière qui se disputait avec des rouliers. Les hommes liardaient pour leur écot et marmottaient des injures en faisant claquer leurs fouets. La femme se rebéquait comme une poule à deux crêtes. La hargnerie, peu à peu, faisait sortir les gens des portes. Teuwis eut beau tendre l'oreille. C'est à peine si, de ci, de là, un mot lui revenait. C'était toujours du flamand qu'il entendait, mais de moins en moins appareillé à son patois dur et raboteux des bords de la Durme.

Brusquement, il eut une grosse surprise.

Au haut de la côte, il voyait devant lui un petit bonhomme blond et rose qui, en avant d'un groupe d'enfants, lui criait quelque chose. Quoi ? Teuwis ne comprenait pas. Mais, sûrement, cette fois, ce n'était plus du flamand. Un mot, que Teuwis connaissait, revenait dans les paroles du garçonnet. C'était le mot « Monsieur ».

Les filles de son village qui avaient été servantes à la ville, parlaient quelquefois de leur « Mocheu ». Le dimanche, au cabaret, quand l'un ou l'autre pacant comme lui, un coup de bière en tête, oubliait ses guenilles et

s'avisait de faire le faraud, on le faisait taire en lui disant : « Est-ce que tu te prends pour un « Mocheu ? »

Mais, ici, à qui en avaient ces enfants ? Où était le personnage auquel ils parlaient de ce ton posé et déférent. Teuwis regarda autour de lui. Il était bien seul. A sa blouse de toile bleue délavée, à ses grègues de droguet, à sa maigre besace où logeait tout son frusquin, ne voyaient-ils donc pas qu'il n'était qu'un pauvre tâcheron gueusant son pain à la porte des fermes ? L'idée lui vint tout-à-coup qu'on voulait rire à ses dépens. Il se fâcha d'une soudaine et farouche colère d'innocent que l'on berne. Il écarta la marmaille d'un geste violent, reprit sa route, tandis qu'à brusquin-brusquet, il leur criait, dans sa langue :

— Je ne suis pas un « Mocheu ! »

Stupéfaits et déconfits, les enfants le regardaient marcher à grands pas sous les arbres, furieux et pestant. Peu à peu, cependant, Teuwis se calma. Il s'étonna d'abord qu'on ne lui jetât pas de pierres. Malgré sa colère, il avait remarqué la bonne mine de ces enfants, proprement vêtus d'une veste et d'une culotte de drap solide. Ils étaient chaussés de bons souliers de cuir, alors que les gachenets de son pays courent pieds nus par tous les temps. Teuwis se sentit tout regaillardir par une certitude qu'ils lui avaient donnée :

— Maintenant, se dit-il, je suis chez les Wallons !...

Il sut ainsi qu'il approchait du terme de son voyage. Chez les Wallons, qui ont de si belles terres et qui pratiquent la grande culture, il espérait trouver aisément à gagner son picotin. Il se réjouissait, à présent, d'avoir entendu ces petiots parler français, une langue si difficile que seuls les gens d'esprit et les personnes de qualité la connaissent en Flandre. Dans son village, Teuwis ne pouvait citer que trois habitants sachant converser couramment en français ; le curé, l'instituteur et la fille de Pachter Driessens son ancien maître. Encore cette jeune personne avait-elle dû passer trois années à la ville, au pensionnat des sœurs Maricoles. Cela, Teuwis le savait mieux que quiconque, et il avait de bonnes raisons pour le savoir.

II

Un matin, qu'il était occupé, dans le potager de Pachter Driessens, à éclaircir un parc d'oignons qu'il avait semés lui-même, pendant la semaine de la Passion, le fermier s'amena derrière lui à pas suspendus. Quoiqu'on ne fut point dimanche, il avait mis son pantalon de laine, sa veste de drap foulé, et une haute casquette de soie qu'il avait encore agrandie en l'étirant, selon la mode du pays, comme une bourse à lapins .

— Teuwis, dit-il avez-vous déjà entendu parler français?

La question surprit Teuwis. Il s'essuya le front d'un revers de manche, regarda le ciel, puis la terre, comme s'il fouillait profondément tous les recoins de sa mémoire.

— Non, répondit-il.

— Ecoutez, reprit confidemment le fermier, ma fille est revenue hier du couvent où elle a appris cette belle langue. J'ai demandé à l'instituteur de venir aujourd'hui faire la conversation avec elle.

Au bout d'une allée, où une double rangée de poiriers dressait ses quenouilles, l'habitation de Pachter Driessens apparaissait toute blanche sous son chaume moussu. Il désigna du doigt le mur chaulé qu'un pêcher en palmette recouvrait de ses branches déployées comme les brins d'un grand éventail vert.

— Maintenant, prononça-t-il, ils sont là.

Fier comme un paon rouant, le fermier se flattait de faire partager par son domestique la béatitude d'orgueil qui rayonnait de toute sa personne.

Il lui fit un signe.

— Venez! fit-il, suivez-moi. Nous allons les écouter!

Ensemble les deux hommes se dirigèrent vers la maison. A la porte de la ferme, Teuwis quitta ses gros sabots hourdés de terre. Derrière le fermier, il franchit précautionneusement, sur ses bas, le corridor à carreaux rouges, écuré à grande eau comme un pont de navire, et semé de

rinçaux et d'entrelacs de sable blanc. Dans la salle d'avant, deux fenêtres voilaient de mousseline une vue du village avec l'église et le cimetière. L'instituteur et la fille de Pachter Driessens étaient assis en face l'un de l'autre. Une large table, posée sur une natte circulaire de jonc tressé, les séparait. De la haute cheminée, tendue d'un volant de cretonne mauve, un poêle rustique avançait jusqu'au milieu de la pièce son ventre rebondi cerclé de tringles de cuivre. Sur une armoire de bois de cerisier, une statuette de l'Immaculée Conception, en plâtre peinturluré, ouvrait ses bras miséricordieux entre deux rameaux dorés prisonniers sous un globe de verre. Au mur, dans un cadre d'acajou, un ouvrage de tapisserie, brodé au couvent par la fille de Pachter Driessens, louait Jésus-Christ, en lettres gothiques disposées en demi-cercle.

Pachter Driessens et Teuwis Martens s'étaient arrêtés sur le seuil, accoudés chacun d'un côté du chambranle de la porte. Paternellement, le fermier tint à rassurer son monde.

— Continuez, continuez ! Nous venons simplement vous écouter.

Aussitôt, l'instituteur débrida sa loquèle. Il se mit à parler français avec volubilité. Ni Pachter Driessens, ni Teuwis Martens ne comprenaient un traitre mot. Dociles et attentifs, ils écoutaient néanmoins, englués d'admiration.

De temps en temps la demoiselle faisait entendre une brève parole que Pachter Driessens approuvait gravement d'un air entendu.

C'était une fille frisquette et potelée avec des joues pleines et vermeilles sous des cheveux d'un blond de lin. Elle paraissait douce et résignée comme la brebis du bon Dieu. Sa poitrine étoffée, sa taille ronde, ses hanches rembourrées, ses yeux couleur d'aubifoin qui appuyaient un regard rassuré et placide, lui donnaient une apparence de maturité ne rappelant que de loin l'ingénuité réelle de ses seize ans .

L'instituteur avait interrompu son langage.

— Eh bien? cria le fermier. Est-ce que vous êtes au bout de votre bréviaire? Continuez donc. Nous sommes ici pour vous écouter...

De nouveau la conversation reprit soutenue par le maître d'école, ponctuée, à intervalles, par la demoiselle.

En quête d'un compliment, Pachter Driessens demanda:

— Est-ce qu'elle parle bien le français?

— Très bien, fut la réponse.

L'instituteur qui aimait à manier la rape douce auprès des gens dont il pouvait espérer pied ou aile, expliqua :

— Elle grasseye; c'est très élégant. Toutes les demoiselles de Bruxelles grasseyent.

Dehors, dans la cour de la ferme tandis que Teuwis retrouvant ses sabots, le fermier demanda :

— Eh bien, qu'en dites-vous?

— C'est beau, fit Teuwis, hébété et convaincu.

— Vous pouvez aller dire partout maintenant, dans le village, que vous avez entendu ma fille parler français avec l'instituteur.

Puis, comme Teuwis s'éloignait, pressé de rejoindre ses oignons et ses plates-bandes, le fermier le rappela, pour ajouter :

— Elle a reçu une belle éducation. Elle peut maintenant attendre un bon parti.

Parmi les clairs et mouvants paysages de Wallonie, Teuwis se rappelait cette scène qu'il croyait depuis longtemps écoulée de sa mémoire. Le bon parti, que la demoiselle attendait, n'était pas venu. En quelques jours, une mauvaise fièvre avait mis fin à la quiète existence de Pachter Driessens. On s'aperçut alors qu'il avait eu le bruit d'être plus riche qu'il ne l'était en réalité. Sa fille retourna au couvent des sœurs Maricoles, non plus comme écolière, mais pour y revêtir la guimpe et la cornette. La brebis du bon Dieu revenait au bercail. Peu après, la petite ferme fut vendue. On la morcela à l'infini, selon une loi fatale qui disperse et déchiquette les héritages en Flandre. Champs

et labours y deviennent si dérisoirement petits que gâgistes et tâcherons n'y trouvent plus guère à s'employer. Ceux qui les font fructifier désormais ne sont plus de vrais cultivateurs, mais des demi-paysans, au teint blafard, aux traits bouffis, aux membres grêles, occupés, la majeure partie de l'année, à quelque métier à domicile qui leur empoisonne le sang et les moëlles.

Teuwis était un des derniers gars de son village restés fidèles au travail de la terre. Mais pouvait-il encore en tirer écu ou targe, dans un pays où, à trois lieues à la ronde, on ne trouvait plus un hectare de culture d'un seul tenant? Il lui répugnait de se faire éjarreur de poils de lapin, peigneur de chanvre ou tisseur de serpillières comme ses pareils. Labourer, semer, sarcler, piqueter, lier les javelles, dresser les meules, battre le grain, traire les vaches, baratter le beurre, conduire les chevaux, voilà sa partie. Mais des chevaux, y en avait-il encore dans la contrée? Depuis des années, le vétérinaire du village n'avait plus que des chèvres à soigner, et, par ci par là, une vache laitière.

Teuwis décida d'émigrer chez les Wallons. On lui avait dit que, là-bas, l'agriculture était restée honorée, opulente et généreuse. Son parti fut vite pris.

Un beau matin, à la pique de l'aube, on vit le bon maroufle se mettre en route, le pied léger et le bâton blanc à la main.

III

Le ciel safrané à l'Occident indiquait l'approche du soir. Teuwis marchait depuis deux longues journées, coupées d'une courte nuit passée à dormir d'un œil, dans le fenil d'un maraîcher brabançon. Il jugea l'heure venue de s'arrêter et de se fixer. En ce moment, il côtoyait les haies d'abord, puis les murs d'une grosse cense wallonne dont les pâtures, le verger, la cour et les bâtiments ardoisés s'alignaient orgueilleusement le long de la grand'route.

A la porte charretière, il s'arrêta, et jeta un coup d'œil dans la cour. Des meuglements profonds et des piétinements sourds se répondaient d'un bâtiment à l'autre. Un pailler doré s'entassait dans un coin, où des poules grises, à camaïl d'argent, grattaient et picoraient avec fureur. Des pigeons roucoulaient sur les toits. Par une poterne donnant sur les champs, un berger rentrait avec ses moutons. De la maison d'habitation s'épandait un bruit continu de voix de femmes qui carcaillaient. Quelque chose dit à Teuwis qu'ici il allait trouver son content. Une force mystérieuse le poussa à franchir la porte et à déposer sa besace, avec le geste soulagé du voyageur qui se voit enfin rendu.

Au même instant un homme sortit de l'écurie.

A son importance, Teuwis reconnut le fermier. Il était de haute taille, large et ossu. Sous une casquette plate à visière de cuir, s'abritait une face pleine au teint recuit, avec de petits yeux éperonnés et brillants de malice. Teuwis voyait aussi un grand nez proche d'une bouche aux lèvres fines, et un menton en pointe de sabot. De manières prestes et dégagées, le pas vif et sans cesse allant, le censier wallon était de ceux dont on dit : « le diable les berce ». Ses petits yeux surtout, qui, même lorsqu'il riait aux éclats, luisaient d'une attention fouilleuse, intimidaient Teuwis. Rien dans cette physionomie mobile et narquoise ne rappelait le masque bouffi et lippu de Pachter Driesens.

— Eh ! l'ami, demanda le censier, que désirez-vous ?

Teuwis expliqua, dans sa langue, qu'il cherchait du travail et du pain.

— Louise, cria le fermier, venez donc, il y a ici un *flamin*.

Sur le seuil de la maison, les jupes courtes et les manches retroussées, c'est Louise. D'un geste rapide elle essuie, à un coin de son tablier, ses bras nus et crémeux d'eau de lessive.

Une des sœurs du fermier, mariée à un marchand d'en-

grais, habitait à quelques frondées au-delà de la ligne des collines qui, à l'extrémité de l'horizon, derrière les bois de Frasnes et de Flobecq, marquent la limite de la Flandre et du Hainaut. Louise aimait à faire là-bas de fréquents séjours. Elle y avait appris assez de flamand pour s'expliquer avec les chemineaux qui viennent en pays wallon, quêter l'ouvrage de ferme en ferme.

Elle traduisait la requête de Teuwis Martens au fermier. Celui-ci, tout en étudiant Teuwis du coin de l'œil, déclara qu'il n'avait pas l'habitude de donner de l'ouvrage au premier venu. Cependant un de ses valets l'ayant quitté récemment, il pourrait peut-être le prendre à l'essai, si la besogne lui convenait.

— Savez-vous soigner les vaches? fit demander le censier.

— Il y avait deux vaches chez Pachter Driessens, mon ancien maître, fut la réponse.

— Deux vaches! C'était une bien petite ferme. Ici il y en a quatorze et un jeune taureau.

— Les wallons sont riches, dit sentencieusement Teuwis Martens.

— Et six chevaux, ajouta le censier. Tenez voilà justement leur conducteur.

Un nain bancroche tortillait dans un coin de la cour, portant un lourd collier de cheval paré de ses attelles.

— Eh! Bellejambe, cria le fermier, voici un nouveau vacher. C'est un *flamin*. Est-ce que vous vous entendrez avec lui?

Bellejambe s'arrêta un instant à dévisager l'étranger.

— Je m'entends toujours avec les malins, dit-il.

Un gros rire secoua le fermier. Louise, traduisit la réponse. Teuwis, choqué, hocha la tête.

— Je ne suis pas un malin. Pachter Driessens me disait souvent : Mon garçon, si vous étiez un oiseau malin...

Le fermier et sa fille riaient de plus belle.

— Si, si, vous êtes un malin. Ça se reconnaît à première vue.

Les conditions de l'accord discutées, le fermier demanda :

— A propos, comment s'appelle-t-il.

— Teuwis Martens.

— Ce n'est pas un nom chrétien. Il faudra en chercher un autre.

Enfin l'engagement fut conclu. Il aurait vingt francs par mois, la nourriture et le logement.

— Voici le denier à Dieu, dit le fermier en glissant un bel écu de cinq francs dans la main du nouveau vacher.

— Vous devez avoir faim, ajouta Louise. Venez à la maison. Je vous ferai des tartines.

Teuwis suivit le fermier et sa fille. Dans un coin de la salle basse, il déposa sa besace, et s'assit au bout de la grande table où, à quatre reprises dans la journée, le personnel de la ferme s'assemblait dans la communauté des repas. Sous sa rude écorce de besogneux rafalé, il sentit peu à peu une douce fraîcheur pénétrer ses membres courbaturés. La facilité de son engagement, la belle pièce d'argent qu'il avait reçue, l'aimable invite de la jeune fille, finissaient par troubler sa nature fruste et naïve.

Louise coupait de grosses tranches de pain, qu'elle enduisait de saindoux et de fromage de crème. Elle les empilait sur une assiette, puis, d'un coup de couteau, elle partageait le tas en deux parts égales. Le Flamand n'avait qu'à y puiser à satiété. La jeune fille ne lui avait plaint ni la graisse, ni le fromage. Mais Teuwis, les yeux goulus, était tout entier à une nouvelle surprise. Ce qu'il avait devant lui, c'était du bon pain blanc, tendre et parfumé, au lieu de l'aigre pain bis, poussiéreux et rèche qu'on mange toute l'année dans son village.

Alors, pour la première fois de sa vie, le pauvre niguedouille se sentit proche du vrai bonheur. Il prit une tartine, mais avant d'y mordre, suivant une coutume de son pays, il ôta sa casquette, fit le signe de la croix et dit une courte prière.

Un fou rire s'empara du fermier, de sa fille et de Belle-

jambe qui venait d'entrer. En enlevant sa casquette, Teuwis avait mis à nu un crâne soigneusement épilé de son dernier cheveu et que des accès répétés de fièvres poldériennes avaient rendu rond et poli comme un œuf de cane. Il souriait maintenant de la joie soudaine de ses hôtes, habitué à l'effet que produisait partout son chef pelé.

— Il lui fallait un nom, dit le fermier. Il est tout trouvé maintenant. On l'appellera le Frisé.

Les rires fusèrent. Bellejambe surtout avait la gaîté bruyante. Près de Louise, qui lui traduisait son nouveau nom, Teuwis, ahuri, protestait :

— Je ne suis pas un frisé. Comment voulez-vous? Je n'ai pas un poil sur la tête. Chez nous tout le monde m'appelait le Chauve.

— Naturellement, dit Louise.

Pour le calmer, la jeune fille lui expliqua aussi le « spot » de Bellejambe, le tortillard qui louchait à la fois du pied droit et du pied gauche. Mais Teuwis ne voulait rien entendre. Obstiné, il répétait :

— Chez nous, on l'appellerait : le boîteux.

— Naturellement, dit encore Louise.

Alors, tout à coup, Teuwis se souvint d'un proverbe de son pays : « Les Wallons ne disent jamais la vérité ». Malgré la douceur enjouée de l'accueil, il se sentit à l'instant rempli d'une sourde méfiance. Pourquoi ces gens affirmaient-ils le contraire de ce qu'ils voient? Il songea qu'il ferait bien de les tenir de loin, la longe, sûrement, en valant mieux que le franc corps. Il se renfrogna, resta buté en lui-même. De la soirée, on ne put plus lui arracher une parole.

— Allons, c'est bien un *flamin!* dit le censier qui s'en alla, haussant les épaules.

Ce fut Bellejambe qui lui montra son lit. La couche du vacher pendait tout en haut de l'étable, près des solives, où l'on accédait par un raidillon d'échelle, après avoir enjambé les bêtes couchées et grondeuses.

Quand il fut étendu là, au-dessus des quatorze vaches

et du taurillon dont les souffles profonds berçaient sa lassitude, il recapitula son aventure.

Qu'il était loin de sa bonne Flandre, où chacun dit les choses comme elles sont et appelle les objets par leur nom !

Heureux, cependant, d'avoir pû trouver place au feu et à la chandelle, il se promit de faire ponctuellement sa besogne, en bon serviteur qui tient à garder son poste. On ne pouvait lui demander davantage. Il se plaignait seulement d'avoir à vivre avec des gens qui parlent contre l'évidence, appellent un chauve, le Frisé, un boiteux, Bellejambe, et disent « Mocheu » à un manant à qui les enfants de son pays jettent des pierres. Il s'endormit en se sentant descendre au milieu d'un abîme d'astuce et de mensonges. Il lui semblait que sa pauvre âme y flottait, sans secours et sans force, comme ces brumes légères qu'il avait vues, au long de sa route, suspendues dans le creux des vallons...

FRANZ FOULON.

INSTANTANÉS

Matin à Tarascon.

Somnolé toute la nuit, cependant que la pluie fouettait les vitres du wagon. Au petit jour, vision du Rhône d'argent impétueux et, passé Avignon aux murailles dorées, une compagnie de pontonniers gris, sur le sable de la berge, dans une lumière éclatante.

A présent, me voici flânant par les rues de Tarascon, suivi pendant quelque temps par un molosse dont l'œil en feu, la gueule baveuse m'épouvantent. « Un chieng fou... » me dit un garçonnet dépenaillé, à la peau brune, qu'on pourrait prendre pour un bohémien rentrant du pèlerinage des Saintes-Maries.

C'est en vain qu'une carte postale avantageuse essaie de m'attirer jusqu'à la « Maison de Tartarin » sur la façade de laquelle on voit danser les taches d'ombre et de soleil. Une brave femme, ahurie ou finaude, a répondu à l'une de mes questions : « Tartarègne? Hé, oui... C'est ce chasseur, je peins, chez qui vont Messieurs les officiers... »

Rue des Halles, sous les arcades, quelle fête offre aux yeux les étalages de fruits et de légumes! A côté de Sainte-Marthe, humide, obscure et déserte, où dort, dans une crypte austère, celle qui délivra le pays de la Tarasque, je pousse une porte : au fond de la cour, à l'ombre de l'église, une façade simple et charmante. On lit au-dessus de la porte : « Loge l'Aurore Sociale de Tarascon ». Que voulez-vous? On ne peut tout de même pas chanter la romance tous les soirs chez Costecalde ou Bézuquet.

Rue des Juifs, rue Raspail, des ruelles sinueuses. On passe sous des arcs de voûte, on découvre tout-à-coup des

placettes fraîches et silencieuses. J'aime qu'on ait donné le nom de Renan à celle-là qui montre, sous un platane mutilé, une colonne de pierre portant une petite croix rouillée et où pendait, ce matin-là, une couronne de feuillage desséché. Une jeune fille chantait derrière des volets bleus...

J'ai pu, cette fois, visiter le château du roi René qui sert de prison à la République. Le donjon, vu des cours intérieures, semble formidable. Cependant que le gardien corse tâche d'indiquer aux Allemands qui m'accompagnent la profondeur des oubliettes, j'examine longuement les dessins étonnants que les prisonniers ont gravé dans la muraille des cachots.

Des galères, des animaux fantastiques, de cœurs transpercés de flèches, des inscriptions amoureuses telles que celle-ci : « A Mlle J. de la Granière, son serviteur... »

Mais je dois écourter ma visite. Le gardien m'explique le chemin et me conseille de passer dans les cours sans m'attarder. Mais comment faire la sourde oreille quand, dans un groupe de détenus, une voix chuchote à mon passage : « Hé! dis! Donne-nous donc des cibiches ».

Leçon de philologie à Saint-Gilles-du-Gard.

Derrière la merveilleuse petite église romane — oh! ces sculptures du portail, ces rinceaux déconcertants, ces théories de damnés ou d'élus, ces bêtes de l'Apocalypse, ce cerf inscrit dans un médaillon et qui a la stricte beauté des images préhistoriques, ces anges minuscules qui ont l'élan des Victoires...

A la grille du musée en plein air où l'on voit la Vis fameuse, où des lézards circulent dans l'herbe rôtie, parmi les fûts de colonnes et les autels mutilés, un vieux paysan est accoudé. Et nous voilà bientôt qui parlons du beau temps.

J'apprends ainsi ce qu'est le *garbioûn*.

« C'est un petit vent (un petit *veing*) qui se lève vers

10 heures du matin, du côté du soleil. Nous l'appelons ainsi parce qu'autrefois en Camargue, au temps où l'on y cultivait le blé, quand on jetait les gerbes (*garbes*) en l'air, ce petit *veing* de la mer séparait le grain de la menue paille ».

La maison de Van Gogh en Arles.

La voici donc, cette fameuse maison de la « chambre jaune » où Vincent vécut et peignit tant de toiles aujourd'hui célèbres. C'est au coin de la poussiéreuse place Lamartine et de l'Avenue Montmajor. Le quartier n'a rien de bien poétique. Les arbres n'y ont point l'architecture admirable des platanes aux abords des Alyscamps.

On n'y entend point les mêmes chants de rossignols mêlés au bruit harmonieux des eaux. La gare est à deux pas...

Eh ! que lui importait ? Le soleil provençal lui suffisait, qui transfigurait toutes choses : des paveurs au travail, les Arlésiennes portant la coiffe et le fichu, le café-bar dont il apercevait la terrasse de la fenêtre, dans l'encadrement de la porte de ville. Voici la chambre qu'il habita : un badigeon épais recouvre aujourd'hui les fresques dont il décora les murs. De ci, de là, le canif a découvert un peu de jaune, un bleu élyséen...

J'interroge avidement une vieille femme qui a connu Van Gogh. Elle s'étonne encore de l'intérêt qu'on attache aux faits et gestes comme aux œuvres de ce grand diable roux. Elle est très fière des visites qu'elle a reçues à ce sujet : « Des marquis sont venus en automobile, Monsieur... Une autre fois, deux dames hollandaises m'ont demandé la permission de représenter cette chambre en peinture. Elles rôdaient à toutes les heures du jour autour de la maison. Les gendarmes d'en face ont fini par les trouver suspectes et leur ont demandé leurs papiers ».

Mais j'insiste vivement pour que la vieille me livre ses souvenirs sur l'auteur du portrait à l'oreille coupée.

« Il travaillait sur le bout d'ung couteau. Ce ne sont

pas des gribouillages, me disait-il ; cela aura de la valeur plus tard.

Un jour, en même temps que Gauguin, Van Gogh faisait, sans qu'elle s'en aperçut, le portrait de la voisine, Mme Ginouste. Quand elle vit les tableaux, elle leur dit : « Vous êtes des *coquings*... de m'avoir pein'te ».

De quel ton charmant, la vieille Arlésienne m'a conté cela. Le seul regret qu'elle ait, c'est qu'on n'ait pu mettre à nu les fresques de Van Gogh.

« Vous comprenez, m'a-t-elle dit, nous aurions pu faire payer les visiteurs, comme au palais des papes d'Avignon ».

Rue de la Reynarde.

A Marseille, un jour de première communion. L'après-midi, vers 5 heures, on circule avec beaucoup de peine dans les petites rues extraordinaires des vieux quartiers, encombrés de charrettes à bras, d'établis, d'enfants qui piaillent, de gens qui prennent le frais, assis sur les trottoirs. Voici la rue de la Reynarde bariolée, dévalant vers le vieux port, avec ses linges de toutes couleurs séchant sur des ficelles tendues de l'une à l'autre façade, avec ses drapeaux de toutes nations, ses prostituées en peignoirs voyants, toutes fardées, sur le pas des portes.

Nombre d'entre elles arrêtent les petites communiantes, relèvent leurs voiles blancs, et les embrassent, attendries, cependant que des marins, des soldats et des exotiques en goguette les regardent, l'œil égrillard. Nouvelle édition, revue et corrigée de la *Maison Tellier*.

Mistral à Tamaris.

Soleil et mistral. Du bateau, je viens de contempler longuement, avidement, l'impressionnant tableau de la rade de Toulon : les formidables vaisseaux de guerre alignés, d'un gris rébarbatif, avec l'épave rouillée du *Liberté*, la montagne âpre toute droite, derrière la ville allongée à ses pieds.

« Toulon, me dit un pêcheur facétieux, c'est une ville qui mérite bien son nom. » Plaisanterie digne tout au plus des « Vieux Ordinaires » qui ont donné leur nom à une rue de la ville.

Tamaris : Oh ! la belle colline d'où fusent de noirs cyprès, où les verts sombres des pins répondent à des feuillages d'argent. Vite, je gagne le bois de Rouves. Le soleil brûle et le mistral souffle furieusement. Qu'importe ! Volupté de monter par les blancs chemins encaissés, à l'ombre des eucalyptus et puis au flanc de ce mamelon pierreux, parmi les touffes de genêts, où m'exorte le vol des libellules bleues, De ce bosquet là-haut, que vais-je apercevoir sur l'autre versant ? Quel temple en ruines au bout du promontoire ? Les rafales du vent apportent à mon oreille le bruit cadencé d'innombrables marteaux rebondissant sur les tôles. Et voici tout-à-coup m'apparaître, dans l'ogive que dessine deux branches de chênes affrontés, la noble architecture d'un pont roulant des chantiers de la Seyne...

Protection des animaux.

Sur un boulevard d'Hyères, une fontaine dont voici la dédicace : « In loving memory of Marianne Stewart who died 18 th aug. 1900. She laboured for many years in the cause of mercy to animals. Her last wish was that a drinking fountain should be set up for them in Hyères ».

Cette anglaise pitoyable aux bêtes en aurait-elle voulu aux gosses rieurs que j'ai vus, laissant tomber dans leurs bouches toutes grandes ouvertes l'eau réservée aux moineaux francs d'Hyères ?

LOUIS PIÉRARD.

QUESTIONS COLONIALES

LE RECRUTEMENT DU PERSONNEL EUROPÉEN POUR LE CONGO BELGE

Il est une question vitale, trop peu souvent considérée, nous semble-t-il, dans les discussions coloniales actuelles, et qu'il importe pourtant de signaler pour que l'on s'y intéresse davantage, car sa solution raisonnée aiderait à surmonter des obstacles réels, à enrayer de graves difficultés qui menacent notre Congo.

C'est la question du recrutement du personnel blanc pour le Gouvernement de la Colonie, et pour les sociétés particulières surtout.

Trois conditions essentielles président généralement à l'engagement d'un agent pour le Congo : la santé, la moralité et les capacités.

Par malheur, ces conditions sont le plus souvent ou faussement interprétées par la plupart des services de recrutement, ou appliquées sans contrôle sérieux, sans l'enquête sévère, indispensable à un contrat de travail aussi aléatoire que le contrat d'engagement pour l'Afrique, qui poursuit son accomplissement dans un milieu relativement démoralisant, sous un climat déprimant. Joignez à cela une autre modalité d'engagement, d'autant plus puissante qu'elle est occulte, qui tend à libérer l'agent de l'une ou de toutes les clauses essentielles du contrat, et que nous jugeons absolument néfaste, tant pour l'intéressé que pour l'organisme qui l'engage : Ce sont les certificats de complaisance, les références exagérées, les lettres de recommandation.

Cet état de choses présente d'énormes dangers, qu'il

importe de combattre énergiquement, si l'on veut continuer à enregistrer le beau développement moral, social et économique de cette Colonie qui nous a coûté tant de peines, tant de travaux dans tous les domaines, et surtout tant de vies précieuses.

La question la plus importante à envisager avant toutes, est évidemment celle de l'équilibre physique parfait du candidat. En effet, celui-ci sera appelé, presque sans transition, à vivre sous une latitude totalement différente de celle où il a vécu ; tous ses organes subiront les impressions profondes, les atteintes sérieuses parfois, concomitantes de conditions climatériques anormales.

A ce point de vue, et en ordre principal, il importe d'écarter toute recommandation qui pourrait forcer plus ou moins la main du médecin attaché à l'organisme de recrutement, et influencer son rapport étiologique, ce qui est malheureusement trop souvent le cas.

Nous n'avons pas la prétention de donner une leçon de diagnose et d'auscultation, mais nous pouvons affirmer que, en général, la visite médicale du candidat est pratiquée très superficiellement.

Il serait tout-à-fait dérisoire, en effet, de laisser à l'intéressé seul le soin de fournir les réponses aux questions qui lui sont posées, et plus dérisoire encore de les accepter telles quelles ; le plus souvent, soit ignorance, soit veulerie ou timidité, soit désir arrêté de partir pour l'Afrique, « adviene que pourra », le candidat passera sous silence les tares éventuelles de ses ascendants et cachera les siennes propres, pour autant qu'elles puissent échapper à l'examen du médecin.

Evidemment, de ce fait, et pour peu que les réponses du candidat aient été enregistrées, puis signées par lui, la responsabilité de l'organisme de recrutement semble dégagée, dans le cas possible d'un accident ultérieur : le rapatriement de l'agent est mis au compte des contingences exceptionnelles de l'Afrique, alors que cependant, (sauf les cas de négligences et d'imprudences personnelles,

imputables aux Africains mêmes, et sur lesquels nous reviendrons plus loin), alors que, cependant, il faudrait parfois remonter beaucoup plus haut pour discerner les rapports de cause à effet.

Or, il est absolument nécessaire d'obvier à ces inconvénients, aussi graves pour les compagnies que pour les agents.

L'examen médical du candidat doit être pratiqué avec la conscience la plus méticuleuse, et avec la plus grande sévérité. L'enquête sur ses hérédités éventuelles et sur l'équilibre de ses organes doit être menée minutieusement, sans préjudice de la consultation du médecin de la famille, et des parents eux-mêmes, auxquels il faudrait faire comprendre la nécessité de ne rien céder, qui puisse être funeste ultérieurement à leur enfant.

Aussi bien, cet examen médical devrait hautement intéresser, pour une raison plus personnelle, les services de recrutement. Songez aux pertes qu'occasionne à une compagnie le rapatriement d'un agent pour maladie, après quelques mois de services hypothétiques au Congo : avances éventuelles sur appointements, frais de voyage, de médicaments, de remplacement ; production nulle pendant les semaines et les mois de voyage vers le centre d'exploitation et d'exécution du contrat de travail ; production dérisoire pendant les deux ou trois premiers mois de la mise au courant ; salaire des journées de maladie, etc., autant de postes qui viennent grever lourdement, en totalité ou en partie, le compte « Profits et Pertes ».

L'enquête sur la moralité du candidat doit être poussée tout aussi activement. Sans inaugurer pour cela un système de « fiches » et d'intromission dans la vie privée, les services de recrutement ont à se renseigner scrupuleusement, mais avec toute la délicatesse désirable, sur la famille de l'agent, sur ses antécédents, ses mœurs, ses fréquentations.

Combien n'en avons nous pas vus en Afrique, de ces « ratés », lamentables épaves de la civilisation, flottant au

gré du vice et de la misère, et qui, après avoir tout essayé (?), tâté de tous les métiers en Europe, brûlent leur dernière cartouche et s'engagent pour le Congo, abandonnant quelquefois, sans ressources, femme et enfants!

Et ce sont ces êtres sans foi ni loi qui doivent, pour leur part, représenter notre petite patrie en Afrique et la faire aimer! C'est à ces loques humaines qu'est confiée la mission de relever le niveau moral des indigènes! Comment a-t-on pu compter sur ces nullités sociales pour l'exécution consciencieuse d'un contrat de travail? Le fait n'est malheureusement que trop fréquent.

Dans cet ordre d'idées, l'organisme d'engagement doit surtout écarter impitoyablement, — quand même il satisfait pleinement aux autres conditions, — tout candidat qui serait réputé comme s'adonnant habituellement à la boisson. Voilà la plaie de l'Afrique! Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être contredit, que plus de la moitié des maladies d'Afrique sont dues aux abus de l'alcool, aggravés encore par les excès vénériens, le défaut d'hygiène personnelle et l'insouciance dans le port du casque colonial.

Mais toute plaie est guérissable. Dans des cas pareils, l'amputation est nécessaire, et la *révocation* sans appel devrait être la sanction inéluctable pour les agents qui, à la suite d'orgies bestiales, rabaissent la dignité du colonial, s'aliènent le respect des indigènes et causent un préjudice matériel et moral considérable aux organismes qui les emploient.

Ces conditions de complexion physique et de moralité étant bien établies et suffisamment contrôlées, il y a lieu alors de prendre en considération les clauses de capacité, où l'influence nuisible du favoritisme et des certificats de complaisance se fait sentir trop fréquemment.

Il est triste de devoir noter que, généralement, une affinité politique, des intérêts matériels communs, la simple sympathie même, pousse une autorité publique ou privée quelconque à recommander, auprès de l'organisme

de recrutement, un candidat dont elle ignore, à peu d'exceptions près, tout ou partie des capacités réelles, du rendement intellectuel et pratique.

Cette introduction plus ou moins forcée du récipiendaire dans les cadres du personnel le mettra incontestablement en un relief préconçu dans l'esprit de l'employeur, que ses références soient vérifiées à son avantage ou non dans la suite.

Mais nous craignons, à juste titre, que dans cet ordre d'idées, il y ait peu ou pas de remèdes au mal.

Il n'en est pas moins vrai qu'il existe un moyen terme d'en amoindrir en partie les mauvais effets : ce serait, par exemple, de poser en principe qu'à *égalité* de capacités, le candidat recommandé serait privilégié. Ce qui est absolument immoral et dangereux, c'est d'avantager un agent médiocre, mais chaudement appuyé, au détriment d'un excellent agent, qui n'aurait que ses connaissances personnelles comme recommandation.

A un autre point de vue, il est d'un intérêt immédiat, pour les organismes de recrutement, de vérifier, avec la plus grande minutie, les références et les certificats produits par le candidat. Ce leur serait d'abord un moyen de juger de la mentalité du récipiendaire, de sa sincérité, de la réalité pratique de ses attestations. Ensuite, cette vérification leur éviterait de sérieux contretemps, ainsi que des frais inutiles.

En effet, pour ne citer qu'un exemple entre mille : un candidat s'intitule « chef comptable de la firme X. » ; or, tous renseignements pris, il s'agit, en réalité, d'un marchand de pommes de terre en gros, chez lequel le candidat s'occupait d'inscrire les achats et les ventes !... Admettons que, sur la foi de certificats semblables ou de références insuffisamment contrôlées, ce candidat médiocre soit engagé pour l'Afrique : ou bien les connaissances pratiques, faisant partie de ses obligations contractuelles, seront nulles, ou bien elles ne seront que très superficielles. Dans les deux cas, l'incurie, l'incapacité de l'agent

sera inévitablement constatée lors de l'exécution effective du contrat de travail en Afrique, et son co-contractant en pâtira sérieusement : frais de voyage, rendement nul, rapatriement, etc..

Il nous semble que l'éventualité de dommages aussi considérables vaut bien que l'organisme de recrutement prenne à cœur de surmonter les légères difficultés que présente le contrôle scrupuleux des références et des certificats présentés par le candidat.

D'autre part, *dans des cas douteux*, pourquoi n'appliquerait-on pas aux employés, dits de bureau, ainsi qu'aux agents de sociétés d'exploitation agricole et minière, la condition généralement imposée aux artisans (monteurs, tourneurs, mécaniciens, charpentiers, forgerons, électriciens, etc.), embauchés pour l'Afrique, et qui ont à fournir, à l'appui de leur demande d'engagement, une pièce d'essai ou d'épreuve, et à passer un examen technique, permettant d'apprécier la valeur de leur travail?

Comme nous le disions plus haut, la mise au courant, en Afrique, exige deux à trois mois au moins, et il est évident que le rendement utile de l'agent, pendant cette période, sera faible, sinon nul. Il en résulte une perte sensible pour l'administration à laquelle il appartient, perte qui pourrait être évitée facilement par la mise au courant, partielle tout au moins, de l'agent *en Europe*, au siège même des services de recrutement.

Expliquons-nous : tout agent, ayant fait sa demande d'engagement pour l'Afrique, et répondant aux conditions physiques et morales exigées, serait astreint, en outre, à subir un stage d'une certaine durée, *sans rétribution*, dans les bureaux d'Europe, où il devrait d'abord faire preuve de ses connaissances. Outre les notions élémentaires d'hygiène coloniale, il aurait encore à acquérir une conception bien nette de l'organisation générale, en Afrique, des services commerciaux, administratifs ou financiers pour lesquels il serait désigné. On devrait le mettre

succinctement au courant des travaux qu'il pourrait être appelé à effectuer.

A cet effet, nous pensons qu'il serait pratique de remettre à l'agent, une sorte de questionnaire ou de « vade mecum », comportant l'exposé de ces travaux, leur mode d'exécution, ainsi que leurs rapports de causalité. Il aurait alors à passer, sur les différents points traités, un petit examen théorique et pratique, qui permettrait de juger de sa valeur personnelle.

Ces conditions d'engagement pourraient être exigées, avec quelques modalités (une courte thèse originale à présenter, par exemple), des candidats aux organismes d'exploitation agricole ou minière, tout aussi bien que des candidats aux groupes de pure administration commerciale ou financière.

L'agent ainsi engagé aurait l'esprit averti et partirait pour le Congo, muni d'un petit bagage intellectuel pratique; il pourrait être mis presque immédiatement à la besogne courante, et ses services seraient déjà très appréciables au bout d'une semaine ou deux. D'où, économie de temps, — malgré la mise au courant en Europe, qui dépend surtout de l'agent, — et économie d'argent, de salaires, puisque la mise au courant et le stage ne seraient pas rétribués, et que d'autre part, il y aurait rendement pratique de l'agent, dès son arrivée en Afrique.

« Mais, objectera-t-on, le recrutement de personnel pour le Congo, présenté dans ces conditions, sera hérissé de difficultés. De plus, nous sommes dans l'obligation matérielle d'engager parfois des agents médiocres, car le personnel de choix ne s'expatrie pas volontiers. »

Voilà le grand mot lâché! Pourquoi ne s'expatrie-t-il pas? Parce que, depuis toujours, on lui ressasse que le Congo est le refuge des ratés et des déclassés; parce que, s'il s'agit d'un agent de valeur, et qu'il manifeste un jour l'intention de s'embarquer pour l'Afrique, tous l'en dissuadent, disant *qu'il est trop bon pour le Congo!*... Voilà le danger, mais voilà aussi pourquoi les organismes afri-

cains doivent avoir à cœur d'extirper ce préjugé de réputation infamante qui est généralement faite, en Europe, aux « Congolais ».

Ils ont le devoir de faire connaître notre Congo, de signaler à l'attention publique la magnifique œuvre civilisatrice qui a été entreprise là-bas, d'exposer aux yeux de tous les travaux gigantesques qui y ont été effectués dans tous les domaines, les obstacles inouïs qui ont été surmontés, les progrès réalisés chaque jour, et enfin de rendre un hommage public aux petits, aux oubliés, dont la coopération courageuse et persévérante a mené notre Colonie aux plus belles destinées.

Il est urgent d'entreprendre une vraie campagne de propagande en faveur du Congo Belge, tout comme il a été fait, par exemple, pour le Canada. Non pas seulement dans les milieux officiels et parmi les groupes financiers, mais, par la voie de la presse, dans la petite bourgeoisie, dans les rangs du peuple, où ces renseignements ne parviennent que rarement. Il faudrait persévérer dans la création et l'installation documentée de « Bureaux de vulgarisation », dans l'organisation de nombreuses conférences avec projections, de séances cinématographiques même, dénonçant enfin que le Congo n'est pas cet enfer que l'on croit, terrible parce que mystérieux !

A ce point de vue, le *Touring-Club de Belgique*, en organisant un voyage collectif au Congo, a entrepris une œuvre louable, et il faudrait que les associations similaires fussent grandement encouragées à le suivre dans cette voie.

Il y aurait lieu aussi de favoriser, de subsidier même l'exode et l'établissement, au Congo, de commerçants particuliers, afin de stimuler l'initiative privée et d'améliorer encore les conditions d'existence du colonial.

Enfin, les organismes de recrutement du personnel ont à veiller, dans leur propre intérêt, au confort général de leurs agents, en ce qui concerne l'assainissement des régions occupées, les habitations, et, éventuellement, le ser-

vice médical, le ravitaillement, etc., et à leur assurer un traitement en rapport avec leurs capacités.

Tels sont, croyons-nous, les meilleurs moyens d'arriver à un résultat pratique et de pousser les agents de choix à s'expatrier.

Dans ces conditions, les bénéfices matériels et moraux qu'en retireront les entreprises coloniales, dépasseront certainement de beaucoup les légers sacrifices que pourra coûter la transformation complète du système actuel de recrutement du personnel européen pour le Congo, transformation qui est absolument indispensable.

L. CHARLES.

UNE ESCALE A TANGER

La vision de Lisbonne, mirant au fond de l'estuaire du Tage bleu ses palais, ses façades gris-jaunâtres aux toits rouges et ses touffes de verdure, s'est à peine affaiblie en nos souvenirs que nous voici en rade de Tanger. Entre le ciel d'azur et la mer ensoleillée, la côte mamelonnée d'Afrique s'incurve, toute rouge, formant une sorte d'amphithéâtre aux flancs duquel des tas de cubes blancs se massent, se culbutent, comme des jouets jetés pêle-mêle au gré d'un caprice de géant.

Nous voudrions déjà être à terre, ne pas perdre un instant de la courte escale qui va nous permettre d'entrer en contact avec ce monde inconnu. Mais comment allons-nous aborder ?

Le « Koning Willem » a viré lentement, dans l'apaisement du bruit de ses machines, et stoppe à un kilomètre du rivage. De petites barques s'approchent à force de rames, si minuscules, si fragiles, si ballotées par les flots qu'une vague inquiétude nous pénètre à l'idée de nous y embarquer. Elles dansent, bondissent, plongent au creux des vagues, pointent leur proue, louvoient pour se rapprocher encore, tandis qu'un canot automobile, qui emporte le gros des passagers, met plus d'une demi-heure à accoster le navire.

Appuyés au bastingage, nous prenons plaisir à contempler cette animation qu'égaient les taches rouges des fez. Tout à coup une nuée d'arbis, montant à l'abordage avec la souplesse féline des pirates barbaresques, leurs ancêtres, envahissent le pont. Des colis, des malles volent par-dessus bord. Nous voilà poussés au bout de l'escalier de coupée, enlevés Dieu sait comme, et le canot repart, au milieu de

la flottille des barcasses éparpillées, fendant les eaux avec un dandinement de cachalot.

On tangué, on roule ; des vagues déferlent et nous éclaboussent. Des moricauds déguenillés, pieds nus, effrontés et rigoleurs nous offrent des cartes postales illustrées. Mais c'est à peine si ces incidents nous émeuvent, tant nous sommes absorbés par le spectacle de la côte dont les détails se précisent nous révélant çà et là, parmi les maisons à terrasses, des dômes de marabouts, des touffes de palmes, la fine aiguille d'un minaret.

Le canot s'est arrêté au bas d'un escalier conduisant au débarcadère que bordent, d'un côté, des hangars à marchandises. Déjà des vendeurs de tapis, de poignards, de bibeloterie, de bracelets, de colliers, d'amulettes nous assaillent. Plus nous approchons du quai, plus nous sommes pressés, sollicités, étourdis.

Nous descendons quelques marches ; et nous voilà pris dans une cohue invraisemblable d'où s'élève une assourdissante rumeur. Cette multitude hétéroclite et bigarrée, cette diversité de physionomies, de costumes, d'attitudes, les gestes frénétiques, la raucité des voix, tout nous déroute et nous affole. Des vociférations s'échangent, des exclamations gutturales s'entrecroisent. Aniers, guides, porteurs, camelots, se chamaillent, s'insultent, se sourient et nous harcèlent tandis qu'une cinquantaine de mules, mulets, ânes, bourriquets et de petits chevaux, qui nous barrent la route attendent patiemment que leurs maîtres se calment. Comme la mule de Pedro, eux seuls gardent leur raison pendant que leurs conducteurs gesticulent. Ah ! l'effarant tintamarre !

On se croirait à un carrefour du monde. Espagnols, Français, Arabes, Juifs, Nègres, Berbères, tous ces gens à faces blanches, brunes, noires, jaunes, bistrées, en veston, en burnous ou en loques, coiffés de turbans, de chéchias, de capuchons, de melons, se démènent, s'affairent, chargent des colis, débarquent des caisses, poussent des ânonnés esquinés, s'invectivent, crient, menacent, lèvent

les bras, courent, reviennent, s'agitent toujours, Tartarins d'un labeur qui ne s'achève guère, et animent le tableau d'une vie si intense que tous les détails se fondent dans un pittoresque bariolé et confus.

Je ne sais où je suis, j'ai perdu de vue mes compagnons de route tant nous sommes tirillés, bousculés. Deux mains brunes m'ont happée, et me voici assise sur un âne ayant pour selle un sac malpropre. Ah ! mais non ! Je regimbe, je glisse de ma monture... le petit cheval blanc, là !... Le conducteur m'a compris, me l'amène, et je m'y trouve hissée comme par enchantement.

Je devrais être bien aise. Il n'y paraît guère. Je me sens comme perdue au milieu de ce grouillement de bêtes et de gens. Où sont les autres ? Mon guide, un jeune arabe fort joli garçon, ma foi ! et qui prétend baragouiner sept langues — il est vrai qu'il compte là dedans quatre dialogues marocains — me rassure, m'affirme qu'il ne me quittera pas, que mon mari n'est pas loin. Je le vois en effet, à l'arrière, à califourchon sur un mulet rétif et braquant déjà son appareil photographique.

Notre caravane se met en route, ayant en tête le chef-guide à cheval, franchit les murailles de la ville que semblent vouloir défendre quelques vieux canons, et s'engage dans une rue montante et sinueuse, aux gros pavés pointus. Nous nous suivons en file indienne. Chaque conducteur, derrière sa bête, l'excite autant de la voix que du bâton : « Rah !... Rah !... »

Sur la blancheur crue ou légèrement bleutée des façades lépreuses, des moucharabiehs, de basses portes à auvent plaquent un peu d'ombre violacée. Des boutiques en alcôve y creusent leur obscure alvéole où des brins de soleil s'accrochent à quelques cuivreriers. D'étroits vestibules s'encombrent de vagues formes, vautrées en tas. Le long des murs, d'autres formes sont accroupies, gros paquets gris sale ou brun foncé, affalés dans une immobilité que rien ne trouble.

La diversité des types s'accuse plus nettement au hasard

des rencontres ; la marmaille s'amuse ; des femmes voilées du haïk, fagotées d'un enroulement de nippes, traînent sur le pavé leurs babouches à hauts talons. Des bourriquots passent, « rah... rah... rah... », chargés de caisses, de balots, de futaille, bâtés de deux couffins pleins de provisions, de plâtre, de briques, de branchages.

Nous arrivons au haut de la côte, juste à temps, pour assister à une séance de charmeur de serpent. Notre caravane fait demi-cercle devant un vieil Arabe enturbanné, à la barbe en broussaille. Une femme calée sur un âne entre d'énormes paquets fait stopper sa bête dont un moricaud tient la bride ; un gosse vêtu d'un ample gilet pardessus une chemise aux pans flottants, quelques loqueteux coiffés d'un coin de sac formant capuchon, un nègre au torse noir luisant ferment le cercle autour du charmeur et de son acolyte, un Berbère accroupi qui frappe un rustique tambourin.

L'Arabe a pris un peu de paille qu'il porte à la bouche. Il souffle, souffle jusqu'à ce qu'il en sorte de la fumée, puis une flamme légère qu'il entretient tout en tirant d'un sac un affreux serpent jaune. Il s'approche alors, insiste pour nous le faire toucher, ce à quoi, pour ma part, je me refuse obstinément. Il dépose le serpent près de la paille enflammée. Le reptile affolé s'agite, puis se dresse, vacillant légèrement sous l'œil fixe du charmeur assis à deux pas, s'élève encore, puis se courbe lentement comme un arc tendu et darde sa langue vers la bouche de l'Arabe dont les deux mains brusquement l'étreignent. La séance est finie. « En route » dit le guide, et nous descendons vers le marché qui groupe à quelques mètres de là ses boutiques et ses hangars.

Bien mieux que dans le tohu-bohu de l'arrivée ou le hasard des rencontres à la montée de la côte, on peut constater ici la prodigieuse variété des races qui alimentent la population indigène. Visages, torses, jambes nues, offrent toutes les nuances de la carnation africaine depuis l'ambre clair ou cuivré jusqu'au brun chocolat et le noir d'ébè-

ne. Le pittoresque des burnous, des manteaux, des sacs, des haillons ; la note blanche, brune, rouge des turbans, des fez, des capuchons ; la tête des Rifains qui ne gardent sur le côté du crâne que la touffe de cheveux par laquelle l'ange libérateur les saisira pour les emporter au paradis de Mahomet ; la cohue des ânon, des mules, des petits chevaux ; l'éparpillement confus des marchandises ; étoffes, mousselines, chaussures, harnais, cuivres, djellabs, verroteries, où le soleil accroche ça et là des lueurs dorées ou scintillantes ; le verveux bavardage des marchands juifs faisant l'article, avec leurs faces de fouine ou leurs grands airs de patriarches bibliques, et dominant tout, la clameur ahurissante qui accompagne à Tanger toutes les manifestations de la vie publique.

Des femmes passent, blancs fantômes clopinant sur leurs talons de bois. Quelle saleté !... et que de haillons ! que de vieux sacs de toiles !... que de serviettes éponges ! Ce dernier article forme à lui seul toute la toilette des dames de l'endroit.

Mais le temps presse. Il nous faut poursuivre l'itinéraire classique. A l'ombre des maisons, des Arabes harrassés de chaleur et de soif dorment sur la terre battue.

Devant nous apparaissent les hautes murailles crénelées de la Kasbah, trouées, à droite de l'entrée principale, par trois larges baies cintrées, tâchetées à gauche par des touffes de verdure. Notre caravane gravit les larges marches s'échelonnant jusqu'au porche. Nous voici dans un labyrinthe d'étroites ruelles, tortueuses et malpropres, mais où nous goûtons au moins un peu de fraîcheur. Les maisons petites et basses, aux murs de chaux bleue ou rose, aux portes cloutées, sont d'un pittoresque amusant.

Sur le seuil, des maugrabins à tête de brigands sont accroupis ou somnolent. Des femmes voilées traînent des savates éculées, des bambins jouent, rient de toutes leurs petites dents, et montrent en général des frimousses adorables.

Des soldats coiffés du fez à gland bleu, en tunique rou-

ge, gardent les portes de la cour de la Kasbah, que nous traversons pour visiter la prison. Quelques marches nous conduisent à un petit réduit sombre, sorte de niche d'où l'on peut voir à travers un guichet grillé les détenus qui se promènent de long en large, dans une grande salle basse aux murs lépreux. Ils s'approchent effrontés, rient entre eux, nous regardent d'un air moqueur, et quelques-uns nous tendent de jolis objets de vannerie qu'ils ont confectionnés. Où sont donc leurs fers, et la paille pourrie et les amas de détritrus infects? Est-ce là cet antre au fauve relent de ménagerie, à la population vermineuse, affamée et rongée de plaies? Ou bien faut-il croire qu'il n'y a plus à Tanger que des prisonniers de complaisance qui « jouent détenus » pour mieux vendre leur marchandise?

Je le croirais presque; car en sortant ce sont les mêmes types d'Arabes, de Juifs, de Berbères qui nous assaillent, les mêmes sourires ironiques qui nous accueillent, les mêmes objets qu'on nous présente. Et ce sont les scènes habituelles de bousculade, de chamaillerie, de sollicitations pressantes auxquelles nous ne mettons fin que par des emplettes. J'achète pour ma part un petit sac en cuir pyrogravé, fort joli du reste, et libérés de cette noire et bruyante racaille, nous rejoignons nos montures et redescendons par un petit sentier caillouteux vers la ville où nous faisons halte devant un café maure.

Je descends de selle, sans me douter que c'est pour tout de bon et que, tantôt, en sortant, notre cavalerie aura disparu. Par un escalier raide en faïence fendillée, aux tons bleuâtres, accolé au mur, nous pénétrons dans le café qu'éclairent à gauche deux fenêtres grillagées, face au comptoir. Au fond des Maures assis jouent aux dés. Des musiciens accroupis en rond tirent d'instruments bizarres une cacophonie assourdissante. Aussi, à peine le café servi dans de mignonnes tasses, la plupart d'entre nous s'efforcent-ils d'oublier le concert en griffonnant à la hâte de nombreuses cartes postales. Ce n'est point par plaisir,

croyez-le bien ; mais sans doute obéissons-nous tous au vague espoir d'éviter ainsi de plus gros ennuis. Car il faut bien l'avouer, — dût-on m'agonir de sottises, — l'obsession de la carte illustrée est devenue le cauchemar du voyageur, le supplice de tous les instants. Plus de halte reposante, plus d'impression délicieusement prolongée, plus de ces heures bénies où l'on se délecte au spectacle de visions nouvelles, de paysages admirables, où l'on goûte la douceur d'un ineffable far niente ou la beauté du jeu des ombres et de la lumière. A peine installés, n'importe où, il faut couvrir de phrases banales des cartes-vues, consulter la liste, dressée d'avance, des adresses (on tremble à la pensée d'oublier une tyrannique amie ou un parent grincheux). On passe le reste du temps à chercher fiévreusement un bureau de poste, on colle les timbres avec une rage méthodique et concentrée, et l'on poursuit l'itinéraire sans avoir rien vu de ce qui avait motivé l'arrêt.

J'étais donc en train d'écrire, en marronnant, des tas de choses aimables, quand le charivari s'arrêta net. Les musiciens froissés de notre indifférence s'étaient tus, et notre guide, envoyé en ambassade, venait nous prier de leur prêter un peu d'attention. Je levai les yeux vers l'orchestre. Le plus jeune nous regardait, avec un large sourire et attendait un mot d'encouragement. Je souris à mon tour, je lui adresse un bonjour aimable, et aussitôt, avec furie, l'orage musical se déchaine à nouveau.

Pendant ce temps notre guide parlementait avec un grand diable de marocain. Nous le voyons discuter, insister encore et finalement, il revient empressé et joyeux, nous apprendre qu'il a obtenu pour deux dames de notre groupe, la permission de visiter un harem. L'autorisation s'accorde-t-elle malaisément ? Ou craint-on les grosses « fournées ? » Je ne sais. Toujours est-il que les dames d'un autre groupe d'excursionnistes se voient refuser la faveur de nous accompagner.

Déjà nous sommes en route — une jeune Hollandaise à l'allure britannique et moi — emboitant le pas à notre

Maure, que nous suivons parmi les lacets de venelles mal-propres, quasi désertes dont l'ombre s'éclaire à peine, là-haut, entre les murs resserrés, d'un pan de vif azur. On n'y entend que le bruit de nos pas. Et voilà qu'un confus malaise nous pénètre.

« Ne craignez-vous pas, me chuchote à l'oreille ma compagne, qu'on nous garde prisonnières? »

Je la rassure de mon mieux, affirmant que nous sommes trop maigres, elle et moi, pour avoir tant de succès.

« C'est égal, fait-elle drôlement. Je n'aurais pas dû quitter Jan ».

Il est du reste bien tard pour hésiter. Notre guide s'arrête devant une porte basse, frappe deux petits coups discrets. Une courte attente; puis un petit bonhomme très gros, très gras, très luisant, vêtu d'une tunique blanche ceinturée de jaune vient nous ouvrir. Après un colloque à voix basse, il nous fait entrer avec beaucoup de mystère et la porte se ferme derrière nous.

Nous traversons une antichambre fort obscure conduisant à une jolie cour mauresque toute ensoleillée. Une galerie supportée par une colonnade court autour des quatre murs. Un escalier de pierre y conduit. Nous le gravissons, toujours précédé du potelé gardien qui nous laisse devant une baie dont il écarte la portière.

Devant nous sur une estrade bordée de coussins, et qui occupe la moitié de la pièce, cinq femmes sont assises en un emmitoufflement d'étoffes voyantes. A part une vieille, grande et sèche, toutes sont grasses, empâtées et d'un teint basané. Les traits réguliers s'éclairent de jolis yeux noirs, expressifs et bien découpés. Elles sont vêtues de pantalons de soie jaune ou rose, de boléros agrémentés de sequins, coiffées de petits turbans en soie de couleur vive, et chaussées de larges babouches de cuir jaune.

Les premiers saluts échangés, nous voilà toutes deux fort embarrassées de notre personne, aucune d'elles ne parlant français. Par contenance, j'inventorie le bizarre mobilier de cette pièce toute jonchée de luxueux tapis.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la quantité d'horloges à gâines de chêne, qui se dressent contre les murs. Il y en a sept. Aucune ne marche. Des suspensions à verroteries, à cristaux, s'accrochent au plafond. Aux deux extrémités de la pièce deux commodes européennes, en noyer, sont surchargées de bibelots, de fleurs artificielles, de bouquets sous globe, de vases blancs ou peinturlurés. L'un d'eux porte même la mention « Bonne fête » en lettres dorées. Sur l'estrade une troisième armoire encombrée de flacons de parfums.

La vieille a suivi mes regards et me montre du doigt quelques photographies. Ce sont celles d'un gros monsieur à barbe noire, en costume marocain ou vêtu à l'européenne, debout, assis, en victoria. Le mari?

La vieille fait un signe affirmatif. Bel homme! dis-je avec une mimique qui est comprise. Toutes les femmes sourient et bavardent, c'est visible, à nos dépens. Nous sourions aussi et prenons congé, après force salamalecs.

Sur un escalier menant à la terrasse une fillette d'une douzaine d'années est assise, brochant un ouvrage de soie. Elle est vraiment jolie, rit d'un air espiègle et se laisse caresser les cheveux sagement sans bouger. Devinant notre désir, elle nous précède et nous montons à la terrasse. Un petit réduit s'y dresse, éclairé par une étroite fenêtre. Une vieille malade, maigre et jaunâtre est étendue par terre ayant auprès d'elle une cruche d'eau. Au bruit de nos pas, elle se remue, se soulève péniblement pour mieux nous voir et jette aux deux étrangères un long regard pénétrant.

La fillette s'est éclipsée. Nous descendons à notre tour. En face de nous, baie donnant sur la galerie, s'ouvre la chambre à coucher. Au fond, sur les tapis qui couvrent le sol, s'allonge un grand lit de cuivre anglais, très élégant. A un petit porte-manteau, s'accrochent quelques peignoirs de couleur.

Nous sortons et retrouvons à la porte notre guide qui nous demande avec empressement combien il y a de femmes et si elles sont jolies. Puis satisfait de la réponse, il nous

entraîne dans le labyrinthe des ruelles. De loin en loin, une porte ouverte nous montre un vestibule aux lambris de faïence, la fugitive vision d'un patio plein de verdure et de soleil, d'un clair jet d'eau retombant dans une vasque. Puis voici les boutiques où les marchands somnolent, des Arabes couchés par terre, un juif en lévite et en savates, deux ânes chargés qui nous forcent, pour leur livrer passage, à nous coller contre la muraille. Et de nouveau les couloirs blanc sale succèdent à d'autres couloirs. On se croirait perdu dans une ville morte, tant le silence pèse sur nous comme une chape. Où notre brigand de guide nous conduit-il? C'est pour le coup que ma compagne regrette Jan. Moi-même, je me demande avec anxiété si nous retrouverons notre groupe à temps pour ne pas manquer l'embarquement.

Au sortir d'un carrefour nous croisons un petit cortège. Quatre Arabes portent sur leurs épaules une civière où un mort s'allonge enlinceulé de son djellab. Vite, nous hâtons le pas ; et c'est un soulagement quand aux abords du café « La Marine » nous retrouvons enfin Jan, et mon mari, et le reste de la bande, assez tôt pour pouvoir regagner, flânant, l'embarcadère et jouir encore quelques instants, de toute notre curiosité exacerbée, du merveilleux spectacle de cette lumière d'Afrique aux ombres violacées, qui fait flamber la blancheur crue des murs, avive de teintes chaudes les oripeaux de la foule, met de la beauté aux plis des haillons et de la fièvre dans toutes les voix.

JANE MOULIN-VIERSET.

NICOLAS DEFRECHEUX

POÈTE POPULAIRE LIÉGEOIS

1825-1874

Au moment où les petites patries disparaissent pour se fondre en une plus grande unité linguistique et administrative ; où tout ce qui faisait la caractéristique des vieilles provinces semble devoir se perdre et s'uniformiser, des poètes surgissent qui continuent la tradition orale.

Ils produisent, aux époques les plus civilisées, des œuvres qui ont la gaucherie mais aussi le charme des poèmes primitifs ; des œuvres qui ont, comme disait Montaigne, « des naïvetés et grâces, pareilles à ce que les plus excellents poètes ont produit de plus parfait ».

Nicolas Defrecheux fut un de ces élus ; il continua la tradition orale ; il fixa les traits charmants du vieux langage wallon ; toutes ses œuvres, en effet, sont écrites dans ce dialecte ; il fut un délicieux poète populaire.

Il est doux d'évoquer de tels morts, de leur emprunter leur magie ; de les remettre en pleine lumière. Or, feuilleter leurs ouvrages, n'est-ce pas les ramener parmi nous ? N'est-ce pas les faire revivre un peu ?

Des vies telle que celle de Nicolas Defrecheux, telles que celles de Zénohe Gramme, de Grétry, de Constantin Meunier et de tant d'autres grands Wallons nous doivent être un enseignement et un exemple. Ils sont sortis de nous, et leur gloire est la nôtre.

Nicolas Defrecheux naquit à Liège en 1825. Son père dirigeait l'usine à zinc du faubourg St-Léonard. Son enfance se passa dans ce quartier populeux où, pour la première fois, il prit contact avec la foule, se rendit compte de

l'esprit amusant du peuple, vit aux fêtes de paroisse se dérouler les fameux cramignons.

Comme on le sait, les cramignons liégeois ressemblent aux farandoles de la Provence, aux branles du Poitou. Jeunes garçons et jeunes filles se tiennent par la main ; le premier porte un bouquet, le dernier porte un drapeau. Comme dans les vieilles rondes françaises, la mélodie est chantée alternativement par le récitant et par le chœur. Notre poète écrivit beaucoup de « cramignons » ; plusieurs furent couronnés par la *Société de Littérature Wallonne*.

Nicolas Defrecheux était le deuxième de sept enfants ; intelligent, fils de directeur d'usine, tout le destinait aux études supérieures, et le fait est qu'il les poussa jusqu'en seconde année des mines à l'Université de Liège.

Mais la maladie, puis la mort de son père l'empêchèrent de continuer ses études et l'espoir de suivre la carrière d'ingénieur qu'il rêvait, ne devait rester que dans les mirages de sa jeunesse.

A 23 ans, il se vit chef de famille et se consacra courageusement aux siens ; il prit un emploi aux usines de la Vieille-Montagne, à Moresnet-Neutre.

Après trois années de dévouement, quand il ne fut plus indispensable à ses proches, il songea à se marier. Il avait fait la connaissance d'une charmante jeune fille ; bien qu'elle ne fût que la fille d'un boulanger, une « Fornarine », il l'épousa et, chose assez étonnante pour un poète, doublé d'un aspirant ingénieur, il reprit la boulangerie de son beau-père ; il surveilla le four et la cuisson des pains. Mais il n'eut pas la philosophie de Jean Reboul, son émule de Nîmes ; il ne tarda pas à voir qu'il n'était pas né pour ce métier. Comme le dit feu M. Adolphe Picard, dans son étude sur notre poète : « Il était possédé d'une idée fixe : trouver une occupation quelconque, mais en rapport, du moins, avec ses sentiments intimes. En attendant, il fallait vivre. Il ne se rebuta pas devant la fatigue, quoiqu'elle lui parût souvent bien rude. Il lui restait d'ailleurs pour adoucir les déboires de son existence, pour ranimer son

courage abattu, ce refuge de tous les cœurs opprésés, cette suprême consolation de toutes les âmes en détresse : la Poésie ! »

En 1860, âgé alors de 35 ans, notre poète put, enfin, abandonner sa boulangerie ; ne plus faire cuire de tartes, ni de pains. Il venait, en effet, d'être nommé secrétaire du recteur de l'Université. Un an après, on le nommait appariteur. Le voilà désormais dans un milieu intellectuel ; dans son milieu. Après tant de luttes, il était au port : il pouvait, l'esprit dégagé des soucis du commerce, s'adonner plus librement à la poésie.

Defrecheux était de taille élevée, de forte corpulence. Ouverte et franche, sa physionomie respirait la bonté ; son regard, observateur et profond, se mêlait d'un peu de mélancolie.

Une chevelure blonde, mais que le temps avait légèrement blanchie, couronnait son front de mèches abondantes.

Il portait, la moustache et l'impériale, et ressemblait, à cause de cela peut-être, à Napoléon III. Tel nous pouvons le voir dans l'eau-forte du graveur de Witte et dans un beau portrait que possède la bibliothèque communale de Liège. Un daguerréotype nous le montre plus jeune que cela, à 22 ans, âge auquel il écrivit son poème désormais célèbre : *Lèyiz-m'plorer* (*Laissez-moi pleurer*). Cette œuvre rappelle beaucoup le *Me cal mori* (*Il me faut mourir*) du poète gascon Jasmin. *Lèyiz-m'plorer* fut une révélation ; bientôt elle fut sur toutes les lèvres. En voici la traduction. Mais hélas, une traduction, aussi réussie qu'on la veuille supposer, est au texte primitif, ce qu'est à une gerbe de fleurs odorantes, son reflet dans un miroir ; l'image est fidèle, certes, les contours et les couleurs subsistent ; mais le parfum est évaporé.

« Des vers traduits, c'est du clair de lune empaillé », a dit Henri Heine.

LAISSEZ-MOI PLEURER.

I

*Mes camarades m'ont dit « c'est fête,
Venez danser ».
Qu'un autre s'amuse, moi je pleure la maîtresse
Qui m'a quitté.
Je l'aimais tant, elle avait mes pensées
De nuit et de jour.
Laissez-moi pleurer, toute ma vie est gâtée,
Je l'ai perdue!*

II

*Ses petites mains avaient cette blancheur
Des lys,
Et ses lèvres étaient plus roses que la fleur
De nos rosiers.
Jamais fauvette ne fit entendre chants plus doux
Que les siens.
Laissez-moi pleurer, toute ma vie est gâtée,
Je l'ai perdue!*

III

*Vous auriez dit quelqu'ange venu sur terre
Quand
Elle partageait ses épargnes
Aux orphelins;
Ou quand elle aidait sa vieille mère à la vèprée
A remonter le seuil.
Laissez-moi pleurer, toute ma vie est gâtée,
Je l'ai perdue!*

IV

*Je ne puis oublier qu'à la saison des violettes,
 Elle me dit :
 « Vois ces oiseaux perchés sur la branche
 » Se fêtent-ils !
 » Va, quand on s'aime, tous les jours d'une année
 » Sont des beaux jours. »
 Laissez-moi pleurer, toute ma vie est gâtée,
 Je l'ai perdue !*

V

*Elle est maintenant plus haut que les étoiles,
 Au paradis.
 Pourquoi faut-il qu'elle soit partie toute seule,
 Partie sans moi ?
 On a beau me dire : « Il faut que tu l'oublies »,
 Est-ce que je le puis ?
 Laissez-moi pleurer, toute ma vie est gâtée,
 Je l'ai perdue !*

Vous voyez si toute cette poésie à images délicates devait avoir prise sur notre peuple liégeois ! « On se demanda, quel était ce nouveau venu qui trouvait des accents si imprévus, si touchants, si émus ; on s'enquit des circonstances particulières de sa vie, et, depuis, une célébrité véritable s'attacha à son nom ». Ainsi parle M. Ad. Picard ; après lui, M. E. Laveille porte le jugement que voici : « C'est la gloire de Defrecheux d'avoir su donner au peuple une poésie simple qui le charme, l'élève et le console. La sincérité, qui est peut-être le caractère le plus frappant de son œuvre, est surtout remarquable dans ses élégies. Les épreuves de sa jeunesse lui avaient fait l'âme compatissante ; il a du tact ; ses personnages ont comme une sorte de pudeur qui les empêche de crier ».

On pourrait croire, à cause de ses élégies, que Nicolas Defrecheux était d'humeur triste et chagrine.

Bien au contraire, il était gai et enjoué ; un peu farceur même, et malicieux, comme la plupart des êtres bons et francs.

Sa fine ironie était, en quelque sorte, la contre-partie de sa bonté, de sa compassion toujours éveillée et vibrante ; elle émanait de ce même fond de sensibilité vive et clairvoyante.

Defrecheux était, en effet, plein de bienveillance ; il possédait le don de réconforter ceux qui souffrent. Il s'y dévoua toute sa vie.

On peut dire que ce fantaisiste, ce railleur avait l'âme fraternelle et sentimentale ; l'âme correspondante avec tous les maux de son entourage, de ses amis.

A propos de *L'avez-vous veyou passer (l'avez-vous vue passer)*, cramignon qui fit fureur, on raconte qu'un jour, une des sœurs du poète entendit sa servante qui le chantait. Elle l'interrogea :

— Où avez-vous appris cette chanson-là, donc ?

— Dans mon village, Madame.

— Diriez-vous bien qui l'a faite ?

— Oh non, Madame.

— Eh bien, c'est mon frère.

— Est-ce vrai ! mais allez donc, ajouta naïvement la servante, il n'est pas le seul et il y en a encore d'autres qui l'ont faite, car tout le monde la chante dans les villages autour de nous.

C'est assez dire la vogue de cette œuvre. D'ailleurs, Defrecheux était à ce point populaire, qu'une lettre arrivée de Verviers, portant la simple suscription : A l'auteur de *Leyi-m' plorer* fut remise, sans retard, à son destinataire.

Un soir qu'il revenait de chez un vieil ami (M. Chaumont), deux individus surgirent devant lui, prêts à l'attaquer. Il se mettait sur la défensive, quand l'un des deux malfaiteurs, saisissant l'autre par le bras, lui dit : (je tra-

duis) « Allons-nous en, garçon, c'est M. Defrecheux. — Qui cela? — Celui qui a fait *J'i l'a pierdou* (*Je l'ai perdue*) ... et les deux malandrins s'enfuirent.

Une autre anecdote nous montre Defrecheux, boulanger.

Un de ses ouvriers avait laissé brûler légèrement le riz destiné aux tartes. Pour s'excuser, il vint lui dire : (je traduis). « Il y en a encore, savez-vous, maître, des gens qui aiment bien ce goût-là ». « C'est peut-être vrai, répondit le patron, mais j'ai pourtant remarqué que jamais personne, jusqu'à présent, ne m'a commandé de la tarte brûlée ».

C'est à cette époque qu'il écrivit la jolie fable intitulée *Li neur pan et li blanke doreie*. (*Le pain noir et la tarte blanche*).

Les œuvres complètes furent réunies, en 1877, après sa mort, par son fils aîné, M. Charles Defrecheux.

En 1895, la maison Bénard les réédita en un joli volume, orné de curieux dessins par Auguste Donnay et Armand Rassenfosse.

Dans l'œuvre de Defrecheux, rien de vulgaire ou de poncif.

On dirait qu'il a voulu réagir contre la gaîté un peu grasse des antiques chansonniers.

Les poèmes ont jailli d'une âme chaude, juvénile et consciencieusement honnête.

Le peuple wallon — et le peuple, en général — est bon enfant et bon. Il aime rire, certes, mais il aime aussi pleurer.

Les sujets douloureux l'empoignent et le captivent. Il fait sien le malheur d'autrui. Mais cette faculté d'émouvoir que possédait notre poète, cette faculté que l'on prend trop souvent pour un don, s'achète de beaucoup de larmes. La souffrance fait jaillir d'admirables cris.

Les poèmes de Nicolas Defrecheux, dans leur genre, sont parfaits. Ils sont aussi beaux que n'importe quelle belle

chose, car il n'y a pas de hiérarchie dans la *Beauté*; et, suivant le mot de Flaubert : « Boileau vivra autant que Hugo ».

Comme la Bonté, comme la Vie, la Beauté peut revêtir les aspects les plus divers, mais elle reste unique. Elle vient de la même source fraîche; son essence est toujours identique, soit qu'on la discerne dans une Symphonie de Beethoven, dans de la sculpture antique, dans une cathédrale, dans le chant de l'oiseau ou dans l'humble fleurette. Le génie en wallon est encore du génie.

L'avez-v'veyou passer est, comme *Leyiz-m' plover*, plein de grâce, de fraîcheur et de distinction. C'est une chose à noter que cette distinction dans des poèmes qui s'adressent au peuple et dont les héros sont d'humbles gens. Ceci nous prouve, une fois de plus, que peu important les sujets, et que, traité par un vrai poète, le plus humble motif s'amplifie et s'élève et que, suivant un mot de Joséphin Souлары, « la miette de Cellini vaut le bloc de Michel-Ange ».

Sous la main d'une habile dentellière, la matière la plus commune, un brin de fil, n'arrive-t-elle point à égaler en richesse et en splendeur, les trésors de l'orfèvre et du joaillier.

On imagine volontiers la Liégeoise brune et malicieuse. C'est ce type que Constantin Meunier a rendu dans sa *Siffleuse*, que Rassenfosse et Maréchal ont choisi, le plus souvent, pour représenter leurs hiercheuses et leurs ouvrières.

Pour Defrecheux, le type idéal c'est la blonde, la blonde mignonne. Il la décrit ainsi dans son poème *L'avez-v'veyou passer*. Il dit :

*Je l'admiraï à l'aise en marchant à côté d'elle.
Sa peau était plus blanche que la marguerite des prés;
Ses yeux étaient plus bleus que le ciel d'un jour d'été;
Elle avait, comme les anges, les cheveux d'un blond doré;*

*Elle aurait d'une pâquette (1) chaussé les petits souliers.
Nulle herbe n'était couchée où elle avait marché.
Ah ! dites-mois, l'avez-vous vue passer?*

Et il continue :

*Je lui donnai toutes mes fleurs, nous nous mêmes à causer.
Sa voix m'allait au cœur ; c'était doux de l'entendre.
Et j'avançai toujours sans songer à la quitter.
Ah ! dites-moi, l'avez-vous vue passer?*

Un des plus jolis poèmes de Nicolas Defrecheux, c'est certainement *Tot hossant* ; il est digne de figurer dans une anthologie ; le poète y travailla d'ailleurs fort longtemps ; plusieurs musiciens furent inspirés par cette petite berceuse ; la voici, traduite :

EN BERÇANT.

*Dans votre berceau, enfant, sommeillez.
La nuit couvre la terre.
Les jeunes oiseaux sont cachés
Sous l'aile de leur mère.*

*Fermez vos yeux si bleus, si doux,
Bordés de blondes paupières ;
J'étais sur le seuil, je viens de voir
Passer « l'homme aux poussières (2). »*

*En vous donnant à moi, Dieu m'a bénie ;
Vous êtes, pour mon bonheur,
Plus rose que le fruit de nos fraisiers,
Et plus blanc que leurs fleurs.*

(1) *Une pâquette* : petite fille qui « fait ses pâques », première communiant.

(2) « L'homme aux poussières », pour les enfants de Wallonie, c'est « l'homme au sable » des petits Français.

*Quand vous serez bien endormi,
Les anges descendront du ciel,
Mais, vous les avez déjà vus...
Vos lèvres viennent de rire.*

Quelques poèmes de Nicolas Defrecheux furent traduits en flamand par l'abbé Cuppens et en allemand par le D^r A. Wächter.

Trop peu le furent en français.

Il y avait là, me semble-t-il, une lacune à combler.

Croyant bien faire, j'ai traduit, dans cette langue, toutes les œuvres du poète. Je destine surtout ce travail à ceux qui ne lisent pas le wallon.

Pour ceux qui le lisent, il vaudra mieux qu'ils choisissent le texte original ; ce texte ayant toujours infiniment plus de saveur qu'une traduction, quelle qu'elle puisse être.

Mais si Defrecheux perd la saveur du mot et de la rime, dans une traduction, « les meilleurs accords de l'instrument céleste » s'y font encore entendre. Il ne perd, en vrai poète, rien de son émotion et de son ardente sensibilité.

Vous allez en juger par ce poème : *Riv-nez bellès journaies*, qui est d'une grâce virgilienne.

REVENEZ, BELLES JOURNÉES.

*Loin de celui qu'on aime, je sais ce qu'il faut souffrir :
Mon amant est parti pour tâcher de s'enrichir.
En me quittant il me dit : « Jusqu'au prochain printemps ».
Ah ! revenez belles journées du mois d'avril !*

*Que je me réjouis en songeant au jour
Qui le ramènera près de moi !
L'hirondelle sera revenue ;
Les arbres seront en fleurs ;
On sentira l'aubépine dans l'air plus doux ;
Les rossignols chanteront sur les branches reverdies,
Toute la terre sera belle ;*

J'essayerai de l'être aussi.

Ah! revenez belles journées du mois d'avril!

Quel plaisir de le revoir! d'avance je me sens frissonner.

Je devine ce qu'il me dira; il me semble déjà l'entendre.

L'anneau d'or que voici nous liera pour toujours.

Ah! revenez belles journées du mois d'avril!

Dans cette ode intitulée : *W'est-il?* vous verrez comme sont bien rendus l'inquiétude et le doute toujours plus envahissants.

OU EST-IL?

*Je suis triste, je suis tourmentée,
Je ne sais ce qu'il me faut devenir,
Aujourd'hui mon amant devait venir,
Et je l'attends, toute esseulée.*

Mon Dieu, où est-il?

Pourquoi me laisse-t-il attendre ainsi?

*Il ne viendra pas, il est trop tard.
Pour passer le temps je tricoterai!
Bon! de mes aiguilles les points tombent.
J'ai tellement la tête ailleurs!*

Mon Dieu, où est-il?

Et pourquoi n'est-il pas près de moi?

*Qu'avais-je besoin de faire mes tresses?
De mettre la robe qui me va le mieux?
Qui sait, si peut-être au lieu de venir,
Il n'est pas chez une autre maîtresse?*

Mon Dieu, où est-il?

Serait-il donc perdu pour moi?

*Ah! s'il est vrai que je suis trompée,
Ou s'il doit quelque jour m'abandonner,*

*Tout notre village peut brûler :
Je ne courrais pas hors des flammes.
Mon Dieu, où est-il?
Vivre sans lui, j'aime mieux mourir.*

Après les lamentations d'une amante, voici, dans *Qui d'vairè-je?* les lamentations d'un amant :

QUE DEVIENDRAIS-JE?

Parti depuis deux ans, tout heureux je revenais ;

Ne m'aviez-vous pas dit :

« Je t'aimerai toujours ».

Mais, sur votre parole, à tort je comptais !

Vous m'avez oublié.

Un autre a pris ma place.

Malgré vos belles promesses

Votre cœur a pu changer.

Pourquoi me laisser croire | que vous m'attendriez,

Que deviendrais-je, maintenant, | si je ne puis mourir?

Je n'étais qu'un enfant, et déjà je ne pouvais

M'amuser à aucun jeu | Si nous n'étions ensemble.

De ces beaux jours-là, dites, vous souvenez-vous?

Vous étiez toujours si douce et si belle,

Que, priant la Vierge en sa chapelle,

Souvent j'ai cru vous prier.

Les années passèrent. Je vous aimai plus que ma mère.

Si ce fut un péché, | Dieu m'en a puni.

Aujourd'hui je m'en veux de ne pouvoir vous haïr.

Quand je vivrai sevré, | de bonheur, d'espoir,

Donnez-vous à un autre, sans remords,

Des joies qui ne reviennent qu'à moi?

Adieu! je partirai demain; pour toujours, je quitte le village:

Je ne pourai rester | où vous serez.

*Vous voir la femme d'un autre, je n'en ai pas le courage !
 Mais si quelque jour on me dit | Que vous avez du bonheur,
 Je sens que malgré ma douleur
 A Dieu je dirai merci.*

Dans li R'tour au pays, nous retrouvons des sentiments
 par lesquels nous avons tous passé :

LE RETOUR AU PAYS.

*Enfin, je revois le clocher de mon village,
 Pauvre vieux clocher !
 A toi j'ai tant songé.
 La vie du monde est une vie pleine d'orage.
 Au coin du feu,
 L'homme est plus heureux.
 Qu'il est donc beau, le petit pays
 Où ma mère me berça.
 Quel bonheur de le revoir !
 Voilà ses arbres, ses maisons, ses prairies.
 Je vais oublier ce que, loin d'eux, j'ai souffert.
 Au coin du bois, le grand frère se montre.
 Quand j'étais petit, il était déjà vieux,
 Pour la chaleur, me cachant sous ses feuilles,
 J'ai, de ses jeunes branches, fait bien des sifflets !
 Comme il y a quinze ans, je revois au-dessus du chemin
 Le grand moulin qui tourne à tous vents.
 Là, plus près, le maréchal chauffant son fer,
 Chante à pleins poumons nos vieilles chansons.
 A travers les branches que le printemps couvre de fleurs,
 Se cache un toit...
 Entre mille je le reconnaîtrais !
 Ma mère est là, j'y serais dans un instant.
 Rien que d'y penser, je me sens rire et pleurer.*

Ne trouvez-vous pas ici, comme un rappel involontaire, un écho, peut-on dire spontané, des vers si pénétrants de Lamartine :

*Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?*

Ce poème, encore, est délicieux : *Mes deux langage.*

MES DEUX LANGUES.

*J'emploie pour parler | et même pour penser
Deux langues apprises dès ma jeunesse.
L'une se nomme le français, | toujours j'admirerai,
Sa douceur et ses richesses.
L'autre c'est le wallon, | rude et franc comme
Nos pères. | C'est un vert rameau,
Qui s'étend sur la libre terre.
Ah! je vous aime, langue de ma patrie,
Vieux wallon, bercez mes oreilles,
Jusqu'au dernier jour de ma vie.*

*Pour apprendre le français, | je me suis appliqué |
Bien des heures, sur les bancs de l'école.
J'étais tourmenté | car, de mes libertés,
On ne m'en avait laissé aucune.
Le Wallon! | Je l'ai appris en jouant à la toupie,
Au cerf-volant, aux billes
En plein air; sous le ciel bleu.*

*Quand, devenu plus grand, fier de mes vingt ans.
Je courus les bals, les fêtes
J'entendis, c'est doux d'y songer, | gazouiller
En français, ma première maîtresse;
Mais avant cela, la voix d'une mère au cœur d'or
Me dit, en wallon : « Mon enfant, mon petit trésor. »*

*La langue française | toujours, nous servira.
 On la parle dans le monde entier ;
 Grâce à elle, tous les peuples fraternisent
 En dépit des frontières.
 Mais, si, contre nos droits
 Se dressait un Téméraire
 Notre wallon dirait :
 Aux armes ! Liège et Saint-Lambert !*

Nicolas Defrecheux est à la langue wallonne ce que Burns est à la langue écossaise, Mistral au provençal, Jasmin au gascon, Goudouli au patois de Toulouse, Iparaguire à l'Eskaldunak. Néanmoins, il se rapproche bien plus des poètes véritablement rustiques et locaux : de Burns, de Jasmin et d'Iparaguire, que de Goudouli, ce courtisan, et que de Mistral, cet académicien travesti en pâtre, qui fait parler les gens des « mas » comme les seigneurs ne parlent plus de nos jours.

Voici, pour montrer la savoureuse simplicité de notre poète, un fragment de son poème si ingénu *Li Houyeu*, dont la tendre naïveté n'est pas le moindre charme.

LE HOUILLEUR.

I

*A douze ans, j'étais hiercheur ;
 Notre famille était trop grande
 Pour que mon père l'élevât seul.
 Je pris goût au métier,
 A mon tour, je devins houilleur.
 Et voilà comment je gagne ma croûte,
 Celle de ma femme et de mes fils.
 A l'ouvrage | j'ai bon courage |
 Comme un vrai houilleur.
 Sans effroi | je descends dans la bure,
 A la garde de Dieu et de Saint-Léonard.*

II

Quand je remonte, je suis si noir,
 Que je ferais bien peur aux enfants ;
 Mais, si j'ai la couleur du diable.
 Je ne suis pas aussi méchant ;
 Et la preuve, c'est que tout mon plaisir
 Est de bercer mes petits gredins
 Ou d'aider ma femme à repiquer
 Des légumes dans le jardin.

A vrai dire, notre houilleur, dans un wallon expressif, nomme les légumes « fleurs de gueule » avec le sens du pittoresque dans les images que possèdent la plupart des langages populaires et des argots — mais j'en reviens à ces strophes :

VI

Quand je vois au-dessus de la colline
 D'une usine arder les feux,
 Quand je vois l'homme sur les rails,
 Faire tant de lieues en une ou deux heures,
 Je ne peux m'empêcher de le dire :
 « La houille est un pain béni ».
 Et, pauvre houilleur, je me sens fier,
 Mes sueurs servent le pays.

Plusieurs pages sont nettement gaies : *Li Bire (la Bière)* ; *Comme on deut beure (Comme on doit boire)* ; *Tot loum-tant (En s'enflammant)*, etc. ; d'autres, sont animées de patriotisme : *Les Wallons dès pays d'Lige*, où chaque strophe se termine par ces mots : (je traduis)

*Liégeois ! vous avez le droit d'être fiers
 D'avoir des pères, comme ceux-là.*

Episode de l'histoire de Liège et le Chant des Liégeois, si entraînant, si vibrant d'enthousiasme ; en voici des fragments :

LE CHANT DES LIEGEOIS

I

*Vive le nom liégeois !
 Bien des siècles montrent
 Qu'il vaut titre de noblesse ;
 Vive notre vieux Perron !
 Il prouve que le Wallon
 Sait que l'Union fait la force (*)
 L'histoire le dit : nos aïeux avaient
 Tous les biens que la liberté donne.
 Sur leurs portes ils avaient écrit :
 Un pauvre homme est roi dans sa maison.
 Vive le nom, etc.*

IV

*Nous faisons fleurir arts et métiers,
 Sur une terre libre, toutes les fleurs sont belles,
 Disons si l'on trouve notre pays petit,
 Pour bien des grands, c'est un modèle.
 Vive le nom, etc.*

V

*Si l'étranger nous menaçait,
 Garantissez, Dieu, notre patrie !
 Et si vous voulez qu'elle périsse,
 Faites que nous puissions mourir pour elle.
 Vive le nom, etc.*

(*) La pomme de pin qui surmonte le Perron liégeois est un symbole d'association et d'indépendance. Voir M.-L. Polain. *Histoire de l'Ancien Pays de Liège*. Tome I, pp. 132 et 250.

VI

*Mais Dieu soutiendra notre Perron,
Glorieux témoin de notre histoire ;
Et, en le regardant, nos fils diront :
Soyons toujours dignes de nos pères.
Vive le nom, etc.*

Defrecheux réveille en nous l'amour de notre sol ; l'amour de notre langue. Car nous avons beau être sceptiques, le patriotisme, l'héroïsme même, ne sont pas morts en nos cœurs... Si nous avons bon cœur, nous avons, aussi, mauvaise tête — les ducs de Bourgogne en ont su quelque chose ! — et Liège est encore « la cité ardente ».

Defrecheux, en bon Liégeois, enrichit l'almanach Mathieu Lansberg de boutades, sentences, contes et apologues. Tout cela est en vers.

La traduction nous fait malheureusement perdre la rime ; souvent, même, en affadit le sel.

A propos d'un secret il dit :

*Un secret, c'est un prisonnier
Qui se sauve en morceaux
Quand il ne peut le faire en entier.
Il n'a guère souci des barrières ;
Plus de gens y a-t-il qui le gardent,
Plus sûr est-on qu'il s'échappera.*

Garite disait àonné :

*Je me souviens qu'étant jeune fille,
Alors que vous me recherchiez,
Vous m'avez promis bien des fois
De me conduire à Spa
Quand nous serions mariés.
Et voilà douze ans que j'attends.*

*Donné répond : C'est pourtant vrai,
Mais, depuis, a-t-il fait un temps!*

Puis l'histoire de cet ivrogne que des farceurs ont descendu dans la bure :

*Il se réveille au fond de la fosse, les idées encore brouillées,
...De singuliers bruits frappent ses oreilles ;
des petites lumières, qui ne donnent qu'une faible clarté,
passent et repassent dans les ténèbres.
Une chaleur humide l'enveloppe ;
Qu'a-t-il fait? Où est-il?
Il cherche à se rappeler.
Il entend remuer des chaînes, il voit venir vers lui un corps
effrayant et noir qui porte une petite lanterne.
Notre homme claque des dents,
Ses cheveux se dressent, ses jambes tremblent,
Il a une sueur froide et, le cœur plein d'épouvante,
Grâce, monsieur le diable, dit-il,
Grâce, j'étais soûl que je suis mort!*

*On demandait à une petite fille
Qui d'elle ou de son frère était l'aîné.
Jusqu'à présent, c'est encore moi, dit-elle
Mais j'ai compté bien des fois dans ma tête
Que, dans deux ans, nous serions du même âge.*

A propos de l'âge d'une jeune fille :

— *Vingt trois ans! dit Pierre,
Je lui en donnerais plus de trente!*
— *Certes, dit Jean, on les lui donnerait,
Mais elle n'aurait garde de les prendre.*

Ces bons mots font penser à Jules Renard, le Jules Renard des *Bucoliques*.

Et cet idéal du porcher :

*J'ai connu un porcher
 Qui aurait voulu changer de métier.
 — On n'est jamais content de son sort ;
 Qu'on soit pauvre ou qu'on nage dans l'or,
 Il manque toujours un petit quelque chose.
 Un jour qu'il se plaignait,
 Je l'entendis qu'il disait :
 Je voudrais être roi !
 Je chasserais du troupeau les verrats et les truies
 Et je m'achèterais un cheval anglais
 Pour garder seulement les cossets (1).*

Puis, enfin, cette prédiction de Hanesse :

*Le lundi de Pâques de cette année,
 On mangera tant de fricassée,
 Que les écailles d'œufs seront pour rien !*

Je m'arrête ici dans la citation des boutades... il y en a trop.

Chose moins curieuse qu'on ne l'imagine, Defrecheux était doué pour les mathématiques. La poésie, en effet, et la musique ne sont-elles pas une mathématique impliquant la connaissance intuitive des lois qui régissent les nombres, et les font concorder entre eux ?

Defrecheux publia dans le *Journal de classe des instituteurs* un travail original sur les mathématiques, qui fut fort apprécié.

Il aimait le jeu si difficile des échecs ; il y consacrait ses dimanches.

Il s'appliquait, sans maître, à l'étude de la langue anglaise et y fit de rapides progrès. On en jugera par le fait qu'il a laissé dans ses papiers une traduction complète du *Vicaire de Wakefield*, d'Olivier Goldsmith.

Il donna de nombreuses conférences, parlant tour à tour, des écoles primitives du vieux Liège, de ses antiques monuments, de ses écrivains, de son langage pittoresque. Il

(1) Cossets : cochons de lait.

s'exprimait avec clarté, sa phrase était simple et précise. Après une de ses causeries, on entendit un ouvrier faire cette réflexion (je traduis) : « *Qu'il parlât wallon ou français, on le comprenait toujours (1)* ».

Pendant le choléra de 1866, Defrecheux ne cessa de rendre visite aux malheureux, de leur prodiguer ses conseils et ses secours ; son dévouement fut magnifique. Il reçut du ministre de l'Intérieur des louanges officielles et des remerciements et, marque d'une modestie des plus rares, loin de se glorifier comme eût fait le premier venu, notre poète ne montra jamais cette lettre. Ce n'est qu'après sa mort qu'elle fut trouvée, par hasard, dans ses papiers. Nicolas Defrecheux mourut à l'âge de 49 ans.

A l'éphéméride du 10 février, certains calendriers à effeuiller portent la mention que voici :

« Naissance à Liège, en 1825, de Nicolas Defrecheux, célèbre poète wallon, mort à Herstal en 1874. »

Le nom du poète blasonne une des rues de Liège, derrière l'église Sainte-Foi. Hommages respectueux, sans doute, mais encore insuffisants.

Que la cité de Liège se hâte !

Qu'elle érige à son poète le cippe funéraire, le buste ou la colonne destinés à recorder sa mémoire pour les hommes à venir.

Or un monument très important dû au sculpteur Joseph Rulot et à l'architecte Jaspar, est terminé ; les fondations en sont faites au Parc de la Boverie. Ce sera donc sous ces frais ombrages que seront évoqués le doux poète et son œuvre ; mais selon nous, ce n'est pas dans un coin obscur, sous des ombrages écartés qu'il importe de situer cette pierre, ce bronze commémoratifs. Non ! nous voudrions les voir dans un quartier populeux, plein de vie et de chansons, dans un quartier où l'on fredonne encore *Leyiz-m'*.

(1) Extrait des *Détails anecdotiques* sur Nicolas Defrecheux parus, à Liège, chez Vaillant-Carmanne, comme la plupart des anecdotes que nous donnons ici.

plorer, au cœur même de ce faubourg Saint-Léonard où Defrecheux vécut le meilleur de sa vie. Et pourquoi pas, place Saint-Barthélemy, cadre charmant?

Ce ne sera pas l'effigie égoïste d'un seul homme, le monument élevé au souvenir unique d'un poète, qui fut une de nos gloires, mais aussi l'image du terroir paternel, de la Wallonie elle-même ; le symbole incarnant les aspirations légitimes, le juste orgueil de notre pays dans la forme, à présent immortelle, de celui qui fut l'un des plus grands et des meilleurs entre ses fils!

EMMA LAMBOTTE.

Anvers, le 1^{er} juillet 1914.

Chroniques du Mois

LES FAITS ET LES IDÉES

A droite et à gauche

Que d'évènements depuis ma dernière chronique ! Il est de heures où le Destin se presse et multiplie ses coups. L'heure présente frémit d'inquiétude. Les peuples paraissent dans l'attente de quelque gigantesque catastrophe et dans tous les drames qui surgissent à leurs yeux, ils croient voir des présages terribles, précurseurs d'on ne sait quelles sinistres tempêtes, dont ils guettent la venue, là-bas, à l'horizon, avec des tressaillements d'épouvante.

Guerre odieuse, guerre maudite, disions-nous, lorsqu'éclata la guerre des Balkans, tandis que nombre de bonnes gens, aveuglés par les vieilles idéologies, célébraient la guerre pour la Liberté, la guerre pour le Droit, voire la croisade pour la Foi contre l'Infidèle ! Hélas ! Le rapport de la commission Carnegie nous a montré toute l'atrocité de ces massacres, de ces tortures, de ces mutilations, de ces incendies, pratiqués surtout par ces prétendus chrétiens les uns sur les autres, car ce qui leur a mis les armes à la main, c'était la haine et la soif de domination.

Le premier résultat de la guerre contre le turc, ce fut l'explosion de jalousie sauvage qui jeta les uns contre les autres les peuples balkaniques et qui, grâce à de sombres intrigues, aboutit à l'écrasement de la Bulgarie. Ces haines et ces intrigues sont aujourd'hui plus ardentes que jamais. Elles éclatent de nouveau dans l'horrible tragédie de Séragévo, où l'archiduc héritier de la grande monarchie austro-

hongroise tombe avec sa femme sous les corps de quelques jeunes hommes fanatisés et enrôlés par le Pan-Serbisme. Et voici qu'après s'être recueillie un instant, comme si d'un geste magnanime elle allait sacrifier ses douleurs et rancunes à la grande cause de la paix, l'Autriche-Hongrie, au moment où j'écris ces lignes, adresse à la Serbie, sur le territoire de laquelle le crime a été préparé, un réquisitoire sévère et un ultimatum qui dans toute l'Europe fait tinter les épées et piaffer les chevaux de guerre. Des millions d'hommes devront-ils s'égorger parce que l'impérialisme serbe n'a pu s'accommoder depuis 1908 de l'annexion définitive de la Bosnie et de l'Herzégovine qui, depuis 1878, étaient devenues déjà de fait des provinces autrichiennes et parce que l'Autriche n'a su, ni en 1908, ni en 1912, vider sa querelle avec la Serbie, alors que la Russie n'était pas en état d'intervenir? Depuis le début de la guerre balkanique, l'Europe vit dans la crainte d'une horrible conflagration, qui jetterait les unes contre les autres toutes les grandes puissances, des désastres et de l'effroyable ruine qui en seraient l'inévitable conséquence, et qui déclancheraient, nul n'en peut douter, la plus gigantesque et la plus terrifiante révolution que le monde aurait jamais vue... C'est à cela qu'on nous mène, si une crainte salutaire ne retient pas au bord du gouffre les gouvernements dont jamais la responsabilité n'a été plus grande...

En attendant qu'ils optent franchement pour la sagesse et la paix, voilà trois ans que la crainte paralyse les affaires, trois ans que la richesse générale diminue, que l'or se cache et cesse de vivifier l'activité du commerce et de l'industrie, trois ans qu'une dépression continue, qui s'aggrave de jour en jour, appauvrit les riches tandis que la vie en renchérissant appauvrit aussi les pauvres. Et tout cela a pour cause l'impérialisme, le nationalisme, le chauvinisme, non seulement des gouvernements, mais aussi des parlements et des peuples qui élisent tous ces voteurs de milliards pour canons et cuirassés.

Reconnaissons ici le jeu de la Fatalité et la marche terri-

fiance d'une de ces Idées ou Chimères qui s'emparent, à certaines époques, du cœur des peuples et les contraignent à s'entre-dévorer. Il y a longtemps qu'on a dénoncé l'idée de Nationalité comme la source de la plupart des guerres et des révolutions qui ont désolé le monde depuis le début du XIX^e siècle, et que l'on a prédit qu'elle n'était pas au bout de ses ravages. Quels maux nous réserve-t-elle encore? Et que faudra-t-il souffrir avant que les peuples épuisés cherchent enfin la paix dans les Etats-Unis de l'Europe?...

Et tandis que les grands Etats se menacent, la main sur la garde de leur épée, les maux intérieurs qui les rongent éclatent à tous les yeux. L'Angleterre, arrivée au faite de la puissance, est travaillée par les ferments révolutionnaires : l'idée de Nationalité agite l'Irlande et la divise en deux camps, qui inclinent à la guerre civile, le syndicalisme groupe les prolétaires et prépare un soulèvement formidable, et d'autre part, après la Pairie abattue, après l'Eglise nationale à demi dissoute, voici que l'on entend les premiers grondements contre la Royauté. Ainsi sont ébranlés les trois puissants piliers sur lesquels reposait la Vieille Angleterre et M. Lloyd-George est le Samson qui les secoue de sa force impétueuse et aveugle, sans nul souci, semble-t-il, de l'effondrement possible de l'édifice.

En Russie, au moment où le Tzar et le Président de la République française échangent leurs derniers toasts, affirmant l'alliance plus solide et plus intime que jamais, les ouvriers en grève rappellent au gouvernement que le feu de la révolution couve encore sous la cendre et qu'une nouvelle guerre malheureuse pourrait avoir pour l'autorité des conséquences redoutables. Avant de quitter le sol français en s'embarquant pour Cronstadt, M. Poincaré avait pu voir la France consternée par les révélations du sénateur Humbert touchant l'état de l'armée française : pas de souliers pour les soldats, munitions insuffisantes, matériel d'artillerie inférieur à celui de l'Allemagne, armement dé-

fectueux des forts de l'ist, etc., etc. Un mot courait sur toutes les lèvres : comme en 1870!...

Les coups de théâtre du Destin valent bien les inventions les plus saisissantes des auteurs tragiques. Est-il rien de plus imprévu et de plus dramatique que cette congestion qui, peu de jours après le double assassinat de Sérajévo, foudroie à Belgrade, dans l'hôtel du ministre d'Autriche-Hongrie, le ministre de Russie, M. Hartwig, qui fut le promoteur véritable de l'alliance balkanique et l'instigateur de la guerre, de cette guerre qui devait bien moins chasser le turc qu'affaiblir l'empire des Habsbourg et préparer sa dislocation, sans compter qu'il fut l'apôtre ardent du Pan-Serbisme, dont quelques adeptes, exaltés jusqu'au crime, ont comploté et réalisé l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand? Par quelle ironie du sort ce diplomate redoutable est-il allé mourir au legs même du représentant de cette puissance qu'il avait entrepris de détruire ou tout au moins de frapper de déchéance, entre ces deux moments tragiques : les meurtres de Sérajévo et la remise de l'ultimatum qui va décider, peut-être, de la grandeur ou de l'écroulement de l'un des deux adversaires et de la paix ou de la guerre pour toute l'Europe.

La guerre Balkanique a donné un enseignement dange-reux. Elle a montré « l'Europe » acceptant les faits accomplis en dépit de ses déclarations solennelles, de ses conseils et même de ses menaces. Les Balkaniques, allant gaillardement de l'avant, ont pu se permettre tout ce qu'il leur plaisait. L'Autriche semble vouloir profiter de la leçon.

*
* *

En France, le procès de Mme Caillaux met en scène dans le véritable Circus Maximus des temps modernes, la Cour d'Assises, les personnages et les ressorts dramatiques du théâtre contemporain : l'épouse délaissée poursuivant de sa haine sa rivale triomphante, la femme-crampon harcelant de sa jalousie l'homme qui la repousse, le Don-Juan financier entre les deux femmes traditionnelles, dans un tourbillon tragique où s'entrechoquent l'amour, la trahi-

son, l'adultère, l'argent, la politique, le meurtre et l'appareil judiciaire. C'est le théâtre de Porto-Riche, de Bernstein, de Bataille et de Fabre. Et que dire de ce public, qui se presse à la Cour d'Assises comme au théâtre, ou plutôt comme on allait jadis contempler les luttes des gladiateurs, — et qui applaudit presque indifféremment toutes les attitudes théâtrales, tous les airs de bravoure, tous les gestes pathétiques, d'où qu'ils viennent, en attendant la lutte finale qui décidera si la tête de l'accusée restera sur ses épaules ou tombera dans le panier du bourreau? C'est la Rome de Néron ou la Byzance de Théodora. Et que c'est donc Parisien!...

Le 25 juillet 1914.

IWAN GILKIN.

Charles Buls, esthète et voyageur.

Le mémorial érigé en 1899 à Charles Buls sous l'arcade de la maison de l' « Etoile » pour rappeler la part prise par l'ancien bourgmestre de Bruxelles à la restauration de la Grand'Place, a rendu hommage, du vivant de l'éminent magistrat communal, à l'une de ses préoccupations les plus chères.

Par son souci d'embellir la capitale, de restituer à la Grand'Place son cadre primitif et de compléter l'œuvre de réédification entreprise par les Bruxellois au lendemain du désastreux bombardement du 14 août 1695, Charles Buls restait fidèle à cet attachement au passé, à ce respect de ses gloires et de sa grandeur dont la tradition se maintenait vivace au sein du conseil communal.

Déjà en 1852 et en 1856, on avait voté des subsides pour la restauration de la *Louve* et du *Sac*. Vers 1863, Anspach avait demandé qu'on rendit à la Grand'Place son ancien aspect; et en séance du 3 juin 1878, quelques mois avant sa mort, il annonçait l'intention de présenter un projet d'ensemble pour la réappropriation des maisons corporatives.

A cette même séance, M. Beyaert proposait de décider

la reconstruction de la maison de l'*Etoile* d'après les plans primitifs, mais en ménageant un passage pour piétons au niveau du trottoir.

L'état des esprits était donc favorable à une entreprise de restauration de nos merveilles architecturales. Seulement, on hésitait devant le coût des travaux, les difficultés de la tâche, les mesures d'expropriation. Pour vaincre tous ces obstacles, il fallut la tenace persévérance de M. Buls, servie par son goût affiné d'artiste et sa compétence indiscutée.

Il rêvait de terminer ce labour énorme pour 1895, afin que le 200^e anniversaire du bombardement du maréchal de Villeroi vit l'œuvre de destruction complètement réparée. Mais les résistances de certains propriétaires risquaient de suspendre le rétablissement intégral de la décoration architecturale de la Grand'Place. Il importait, d'autre part, de ne pas exposer certaines maisons que l'on n'avait pu grever d'une servitude de conservation, à être démolies ou modifiées. L'exemple de la Maison des Boulangers, qui avait subi des détériorations regrettables, montrait la nécessité d'empêcher de nouveaux actes de vandalisme.

S'inspirant de l'attitude du gouvernement, qui avait recouru à l'expropriation pour protéger les ruines de l'Abbaye de Villers, Charles Buls, en séance du 6 août 1894, fit voter au Conseil le principe de l'expropriation de tous les immeubles qui pourraient être menacés de démolition ou dont les propriétaires se refuseraient à tout accord.

Trois ans après, le 11 juillet 1897, le bourgmestre Buls présidait la commémoration de la réédification des maisons de la Grand'Place, en 1697. Deux mille quatre cents enfants des écoles, les quatre corps spéciaux de la garde civique et de nombreuses sociétés chorales participaient à cette fête, dont Charles Buls, dans son discours, dégagea nettement la signification.

« Ici, dit-il, au centre de ce labyrinthe de rues étroites, dont les habitations semblent se presser autour de la Maison

commune comme pour s'abriter sous l'épée de leur patron, la vie de la cité a des pulsations plus rapides, on y sent battre son cœur d'une vie plus intense qu'ailleurs.

« A chaque émotion populaire, les citoyens y accourent pour manifester leur joie, exprimer leurs craintes ou laisser gronder leur colère contre les ennemis de la liberté ».

Puis après avoir rappelé les hauts faits des T'Serclaes, de Nicolas de Saint-Géry, les supplices de Verdict d'Hilversele, d'Egmont et de Hornes, d'Anneessens, les jours sombres de l'invasion française, les vieilles corporations supprimées, leurs archives lacérées, leurs drapeaux enlevés, leurs biens confisqués, leurs maisons vendues aux enchères, il ajoutait :

« Ce fut pour la Grand'Place une décadence qui aurait pu être irrémédiable ; livrées aux vicissitudes des propriétés particulières, les maisons auraient disparu successivement sans le zèle pieux des Bruxellois. Ils n'épargnèrent aucun sacrifice pour conserver à la Grand'Place son caractère vénérable et la rendre digne des grands souvenirs qui planent sur elle. Ils se sont montrés les fils respectueux de leurs courageux ancêtres qui, en moins de quatre ans, firent surgir des ruines de leur ville dévastée par Villeroy, une ville plus riche et plus belle.

« L'amour filial pour le lieu natal a besoin des souvenirs du passé pour prendre corps. Les pierres parlent, elles racontent les souffrances, les luttes, les triomphes des pères ; elles donnent une scène aux faits historiques ; elles enflamment la jeunesse d'une patriotique fierté et la rendent avide de connaître les événements dont elles ont été les témoins ; elles évoquent des actes héroïques, elles rattachent le présent au passé, elles sont les titres de noblesse de l'antique cité ; elles émeuvent enfin par les contrastes qu'elles évoquent ».

Et c'est ainsi que chez Buls s'alliait, au souci esthétique, sa passion pour sa ville natale.

La Grand'Place, dont la restauration due aux archi-

tectes Victor Jamaer et Adolphe Samyn reste l'un des faits marquants de sa magistrature, n'avait cessé d'être l'objet de ses plus vives sollicitudes.

Il y a quelques mois à peine, comme on lui demandait s'il était vrai que la maison du *Pigeon* eût été épargnée par le bombardement et fût par conséquent la plus ancienne de la place, il répondait que cette version était démentie par l'album de Coppens représentant les ruines de la Grand'Place et par des pièces des Archives générales du Royaume, datées de 1697, constatant la vente du terrain couvert des décombres du *Pigeon*, pour y élever une nouvelle maison.

« Henne et Wauters, ajoutait-il, assurent dans leur « Histoire de Bruxelles » que le *Pigeon* présente encore la même apparence que lors de l'entrée de l'Archiduc Ernest. Or cette assertion est contredite par l'examen des gravures d'Hogenberg, de Callot et de la façade actuelle. Celle-ci est en style baroque italien, alors que la maison de 1510 est en style de la première renaissance. Mais Henne et Wauters ont un excuse : ils écrivaient il y a plus d'un demi-siècle ».

Cette soif de documentation, ce besoin de remonter aux sources qui décelaient à la fois l'amoureux de la vérité et le pédagogue épris de méthode, s'affirmaient chez Buls à propos des moindres questions d'intérêt urbain.

Il avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup noté ; et son « Esthétique des Villes » qu'il publia en 1896, était autant le fruit de ses voyages et de ses constatations personnelles que de son expérience administrative.

Partisan avec le conseiller Cornelius Gürlitt, l'éminent professeur de Dresde, de la conservation du cœur des vieilles villes, il estimait que le moyen le plus économique de réaliser ce vœu était de disperser la circulation qui s'y concentrait autrefois, pour la diriger vers les nouveaux points d'attraction imposés par la ville moderne. C'est pourquoi il avait toujours combattu les plans de commu-

nications entre le haut et le bas de la Ville qui, tel le tracé Maquet, prenaient leur point de départ à la place Royale.

« Ces communications, écrivait-il en 1912, devaient partir de la rue Wattelu (ce qui est réalisé) de l'église du Sablon, de la place des Palais, de l'impasse du Parc (ce qui est réalisé), de la Porte de Schaerbeek vers le Fossé-aux-Loups, pour atteindre les trois grandes rues du centre qui courent parallèlement du Nord au Midi. Elles devaient incontestablement remédier à la congestion du centre ancien de la Ville, sans menacer aucun monument, aucun site digne d'être conservé ».

Il estimait que c'est une erreur économique et hygiénique des administrations communales de favoriser la construction des gratte-ciel en vue de faire augmenter la valeur des terrains à bâtir et souhaitait que les méandres des rues de Flandre, du Marché-aux-Poulets, du Marché-aux-Herbes, de la rue de la Madeleine, de la rue Coudenberg, et de la rue de Namur fussent respectés, et que tout au moins, là où l'élargissement s'imposera, les ingénieurs consentent à tracer le nouvel alignement parallèlement à l'ancien.

Sa note sur « La Conservation du Cœur de la Ville de Bruxelles » est en quelque sorte le testament « esthétique » de l'ancien administrateur de la capitale; mais par sa collaboration assidue aux travaux de la Commission Royale des Sites, de la Société du Vieux-Bruxelles, de la Ligue des Amis des Arbres et de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes, il avait continué à témoigner de son goût éclairé et de son amour des beautés naturelles.



Toute sa vie d'ailleurs, il eut la passion des belles choses, la curiosité des villes d'art, le désir des pays lointains.

Après un séjour en Italie, où il devait retourner si

souvent, et où il se trouvait encore il y a quelques semaines, il avait parcouru l'Europe, traversé les Balkans des côtes dalmates à Constantinople, en compagnie de son ami De Mot ; et ce n'est pas un des souvenirs les moins curieux de ses voyages que cette photographie que j'eus naguère entre les mains et qui le représentait en palicane aux côtés d'un De Mot enturbanné.

Le hasard des croisières le faisait aborder à Palma, en Corse, à Malte, à Tunis, à Alger, à Tanger, à Gibraltar pour poursuivre vers Grenade son voyage d'études. Il visita la Grèce, la Thessalie, fit le pèlerinage classique du Mont-Olympe, laissa de son court séjour au célèbre couvent de Haghios Stephanos un récit coloré plusieurs fois reproduit, vit Chypre et la Crète, visita l'Égypte, l'Asie Mineure, les États-Unis, assista en 1898 à l'inauguration du chemin de fer du Congo et remonta le fleuve jusqu'aux Stanley-Falls, fut l'hôte au Siam de M. Rolin-Jaequemyns conseiller général du roi Chulalongkorn, s'embarqua en 1912 pour l'Afrique du Sud, et malgré ses soixante dix-sept ans, n'avait point abandonné le projet de faire un voyage aux Indes.

Ceux qui en jugeaient d'après les conférences d'ordre utilitaire qu'il donnait au retour s'imaginaient volontiers que Charles Buls parcourait le monde, indifférent au décor, en pédagogue et en administrateur municipal uniquement soucieux de méthodes d'enseignement et de documentation urbaine, tel « mon oncle le jurisconsulte » ne découvrant dans la forêt que des contrats et des droits.

C'était bien mal connaître cette nature artiste qui s'enthousiasmait pour le beau sous toutes ses formes, sans que son admiration aliénât en lui ses qualités de critique avisé et quelque peu sceptique.

Observateur précis, il a le sens de la ligne, de la couleur, du détail caractéristique. A son arrivée à Bangkok, il note l'extraordinaire animation du fleuve :

« Des barques effilées transportent les acheteurs aux magasins flottants amarrés le long des deux rives ; les

rameurs se tiennent debout aux deux extrémités et d'un habile coup de pagaie évitent les obstacles ou glissent adroitement dans la cohue aquatique ; des sampans arrivent chargés des produits des jardins maraîchers : légumes, fruits ; de lourdes barques arrondies en tonneaux portent le riz aux moulins à décortiquer ; d'étranges jonques, un grand œil peint de chaque côté de la proue, déploient comme des élytres leurs voiles pesantes, des steamers chinois, japonais et européens entourés d'allèges dégorgent leurs cargaisons ou engloutissent le riz et le bois du pays ; des yoles à vapeur circulent affairées dans cette foule aquatique en lançant de temps en temps le cri angoissé de leur sirène.

« De l'enceinte royale surgissent dorés, scintillants, flammés, les triples toits et les triples flèches, éléments caractéristiques de l'architecture siamoise ; puis, leur faisant cortège, une forêt de fuseaux élancés blancs, dorés ou émaillés qui encadrent les nombreux temples.

« L'effet est saisissant pour le nouveau venu ; c'est l'Inde rêvée avec ses palais fantastiques, aux minarets dorés, aux jardins parfumés cachant dans leurs pavillons incrustés de nacre et de pierres précieuses les mystères du harem ».

En nouveau venu, Charles Buls subit et goûte le charme du spectacle, mais sous bénéfice d'inventaire.

« Plus tard, ajoute-t-il, le mirage se dissipera et un examen attentif révélera la pauvreté de toute cette bimbeloterie orientale ».

Car il examine, il enquête, il note, il compare, aborde avec circonspection les problèmes coloniaux, commente les méthodes de civilisation, l'éducation des noirs, l'influence des missions sans pour cela se désintéresser du décor.

« Nous examinions ces questions, si brûlantes en Europe, dit-il dans ses « Croquis Congolais », avec un calme philosophique, soit parce que nous nous savions bien éloignés des agitations de la fiévreuse M'Poutou, soit parce qu'isolés au milieu de millions de noirs, les blancs se sentent instinctivement frères et ont conscience de la nécessité

de rester étroitement unis ; soit enfin, parce que le dur soleil d'Afrique apaisait notre esprit de combativité ; devant nous il faisait scintiller le sable de l'allée, à son contact brûlant l'air dilaté réfractait les images des arbrisseaux et les faisait vaciller ; quelquefois, une file de noirs, se rendant au travail, passait sans que le bruit de leurs pieds nus troublât le silence de midi ; puis, au-delà de la partie défrichée, je devinais l'immense forêt avec ses fauves, ses éléphants, ses perroquets, ses singes, ses anthropophages, forêt mystérieuse aux fourrés impénétrables, aux sentiers sinueux, aux marais malsains, forêt redoutable où l'homme blanc ne peut compter que sur ses propres forces, où il n'a rien à attendre d'une organisation sociale dont nous sentons la protection peser constamment sur nous en Europe ».

Et c'est ainsi que chez Charles Buls voyageur, les préoccupations sociales ou pédagogiques se mêlent aux impressions de l'artiste, affirmant en une harmonieuse synthèse la multiplicité d'aspects de cet esprit personnel qui, jusque dans les distractions et les plaisirs du voyage, restait toujours semblable à lui-même.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

La crise du théâtre en Italie.

La crise qu'en ce moment traverse le théâtre est universelle. En France même, où l'art scénique fut de tous temps florissant, des traces de décadence s'accusent. Il n'est donc pas étonnant que des cris d'alarme nous viennent d'autres pays et que la situation nous y soit dépeinte sous des couleurs plus sombres encore.

Il y a quelques années déjà, la presse italienne signalait la crise dont souffrait le théâtre dans la péninsule. Les rai-

sons qu'on en donnait alors pouvaient laisser entrevoir quelque espoir pour l'avenir. Il semblait bien que les sujets de Victor Emmanuel abandonnaient les salles de spectacle pour encombrer les cafés où les événements de la guerre lybique étaient discutés avec une ardeur toute méridionale. La fièvre guerrière était dans tous les esprits. Il fallait attendre des jours meilleurs. Mais la paix fut signée. Le calme revint et les italiens ne reprirent pas le chemin du théâtre.

Les dernières statistiques publiées en Italie sur les recettes des différents théâtres sont vraiment désastreuses. Naturellement, on accuse le cinéma, auteur de tant de maux. Le cinéma attire à lui non seulement les spectateurs, mais les auteurs. Gabriel d'Annunzio n'a pas dédaigné d'adapter sa *Cabrera* à l'usage des films nationaux et internationaux ; et d'autres auteurs moins illustres que lui, incertains des succès de la scène, ne craignent pas de composer des scénarios qui, au lieu de paraître à la lumière des rampes, s'éclaircissent des blanchâtres clartés de l'objectif cinématographique.

Le découragement semble s'être emparé des auteurs dramatiques, qui se plaignent du public, des directeurs, des spectateurs et même des artistes.

Dans une récente entrevue qu'il donnait à un journaliste turinois, un écrivain qui, tout dernièrement encore connaissait un succès avec sa comédie *Il terzo marito* (*le dernier mari*), M. Sébastien Lopez, président de la Société des Auteurs, déclarait que le mal dont souffrait le théâtre italien résidait dans l'abstention des dramaturges.

Les auteurs, fatigués, n'écrivent plus pour la scène. Ils préfèrent la grève des bras croisés aux chances d'un métier qui ne leur rapporte le plus souvent que des coups de sifflet.

C'est que le public italien jouit, auprès de ces écrivains, d'une détestable réputation. Ils lui reprochent communément sa légèreté et son inattention. On a vingt-quatre heures pour maudire ses juges. Les dramaturges italiens n'ont pas assez d'une carrière entière pour se venger des

leurs. Un des meilleurs parmi ces auteurs, le napolitain Roberto Bracco exposa, il y a quelques années, ses griefs avec une verve amusante. Il est bien difficile d'admettre le bien fondé de toutes ces accusations ; les écrivains sont trop intéressés pour ne pas exagérer un peu les torts du public envers eux. Dans ces conditions, une question se pose : Y a-t-il en Italie un théâtre, c'est-à-dire un nombre suffisant d'auteurs dramatiques capables de produire des œuvres de valeur et d'alimenter de leurs productions les scènes de la péninsule ? La réponse ne saurait être négative. Il est incontestable, qu'il y a dans ce pays des gens de théâtre. La réputation de plusieurs d'entre eux a, depuis longtemps, dépassé la frontière. Sans parler de Gabriel d'Annunzio, dont la gloire est aujourd'hui universelle, on peut citer Sem Benelli, dont la *Cena delle beffe* fut traduite en français sous le nom de la *Beffa* et jouée avec un vif succès par Sarah Bernhardt. Marco Praga et Roberto Bracco ne sont des inconnus ni pour le public parisien, ni pour le public belge, qui put voir représenter leurs œuvres il y a quelques années aux théâtres du Parc et de l'Alcazar. M. Giannino-Antona Traversi est, à l'étranger, moins apprécié que ces écrivains et cependant son talent n'est pas inférieur au leur.

Au cours de la saison dernière, un des principaux théâtres de Milan représentait *La Grande Ombre* qui est une œuvre profondément vécue et d'une belle envergure. M. Enrico Corradini, le promoteur du nationalisme italien, dont nous parlions il y a quelques mois dans cette même revue, est également un auteur dramatique de mérite, et la liste serait trop longue des écrivains italiens qui abordèrent la scène avec un certain succès.

Or, quelles sont donc les raisons de la crise tout particulièrement grave qui affecte le théâtre italien ? Est-ce la rareté des productions nouvelles, que signale M. Sébastien Lopez ? Plusieurs auteurs vous répondront que si certains d'entre eux boudent un peu le public, il en est encore assez, tels M. Roberto Bracco et M. Sem Benelli

qui, loin d'avoir déserté la scène, l'alimentent de productions originales. Faut-il croire que le public est le grand coupable ?

Après avoir relevé les qualités ou les défauts des dramaturges, plusieurs critiques ont esquissé la psychologie du spectateur italien. Psychologie qui pourrait nous paraître assez singulière à nous, qui assistons avec calme à une représentation et nous contentons de ne pas applaudir si la pièce ne nous intéresse pas. En Italie, le public agit tout autrement. Au lieu de rester silencieux, il manifeste bruyamment. Il siffle, il crie, il hue. La chute est d'autant plus grande que le succès eût pu être chaleureux. L'enjeu de la victoire est dans ces conditions assez périlleux, et l'on conçoit que certains auteurs un peu timides, ou plutôt sensibles, hésitent à en tenter les chances. D'Annunzio lui-même a connu les sévérités du public. Sa *Francesca da Rimini*, son *Piùche l'Amore* ont été accueillis par des manifestations qui n'avaient rien de commun avec la sympathie et si sa *Navé* fut applaudie à Venise avec un enthousiasme inattendu, ce succès, les italiens le lui firent pour des raisons plutôt politiques que littéraires.

Mais ce n'est pas dans l'humeur parfois capricieuse du public et dans l'expression brutale de son mécontentement qu'il faudrait chercher les véritables causes de la crise théâtrale en Italie. Sans doute, le cinéma y joue son rôle, comme partout ailleurs, un peu plus qu'ailleurs peut-être. Que l'on n'oublie pas qu'un grand nombre des films qui paraissent sur nos écrans, nous viennent de la péninsule, qui est en ce moment la grande fournisseuse de nos biographes. De son côté, le public de Rome, de Venise, de Milan envahit les salles de cinéma. On a pu s'étonner d'apprendre que le beau théâtre des Champs Elysées à Paris allait être transformé en un cinéma, tel a déjà été le sort de plusieurs grands théâtres de Milan, de Florence et de Rome.

Mais, comme nous le disions plus haut le cinéma n'est pas le seul coupable en cette affaire. Si le théâtre italien traverse une crise aussi violente, il le doit en grande partie

à sa constitution matérielle. Aucune ville ne possède de troupes permanentes. Les pièces sont jouées par des « compagnies » qui voyagent sans cesse, non seulement dans le pays mais à l'étranger, notamment dans l'Amérique du Sud, où les italiens immigrés sont en grand nombre. Il en résulte que la décentralisation est complète. Rome, capitale du royaume, Rome orgueil des italiens, n'est pas un centre littéraire ou dramatique, non plus que Naples, Turin ou Venise. Milan, qui se targue souvent d'être « le cœur et le cerveau » de la monarchie, peut à peine prétendre à ce titre. M. Antona Traversi accuse nettement, les compagnies dramatiques, d'être cause du discrédit dont souffrent les auteurs indigènes. On ne peut demander, dit-il, aux acteurs d'être des mécènes. Mais on pourrait réclamer d'eux un peu plus de bienveillance. Aujourd'hui les « compagnies » sont organisées de telle sorte que ce ne sont plus les œuvres dramatiques qui attirent le public au théâtre, mais les compagnies même ou pour mieux dire l'acteur ou l'actrice en vedette. Si l'un ou l'autre jouissent des sympathies de la population, celle-ci paie sa place non pour entendre la comédie ou le drame, mais pour apprécier l'interprète.

Il y a encore la concurrence étrangère, celle qui surtout vient de France. Les auteurs français ont conquis tous les publics, ceux d'Italie comme ceux d'Allemagne, d'Espagne et d'Angleterre. Une pièce que le succès a consacrée à Paris est certaine de faire, dans des traductions diverses sinon son tour du monde, du moins son tour d'Europe. Les comédies de Bernstein, celles de de Flers et de Caillet sont représentées à Berlin comme à Rome, et l'une des dernières œuvres de ces deux auteurs *L'habit vert* fut même assez froidement accueillie sur une des principales scènes de la Ville Éternelle, ce qui prouve que les romains ne sont pas si mauvais juges en matière de théâtre. Mais il n'en est pas moins vrai que beaucoup d'œuvres dramatiques françaises réussissent en Italie. D'où concurrence sérieuse dont se plaignent les auteurs nationaux.

D'ailleurs, ce théâtre italien, dont l'existence est maintenant évidente, ce théâtre italien qui a été créé par des écrivains de la valeur de Giacosa, de Rovetta, de Cossa, de Butti, de Bracco, a été attaqué vigoureusement et même nié, tout comme un vulgaire théâtre belge. Mais voilà : les compagnies ne reprennent pas les bonnes pièces du répertoire italien. Celles-ci peuvent avoir du succès pendant un temps, on ne tarde pas à les oublier. Elles passent comme de brillants météores. Les compagnies ne se soucient pas de les reprendre après qu'elles ont quitté la scène. Il faut de la nouveauté pour satisfaire un public capricieux s'il en fut, et les meilleurs auteurs végètent et se découragent.

Il y aurait un remède dans la création d'un théâtre officiel, ayant une troupe stable et dont le répertoire serait exclusivement italien. Le gouvernement et la cour devraient subsidier largement l'entreprise. Sans doute on objectera qu'en ces dernières années, une tentative fut faite à Rome au *teatro stabile* et que la réussite ne répondit pas à l'effort. Mais la direction du *teatro stabile* était mauvaise. Les personnalités qui la dirigeaient se montrèrent faibles devant les sollicitations des députés qui avaient un jeune écrivain à recommander. Ce ne furent pas les auteurs de talent qui arrivèrent à la représentation mais les protégés des parlementaires. Le public se détourna d'une scène où on ne lui présentait que des essais imparfaits, et au lieu d'apporter un profit aux écrivains doués pour le théâtre, elle les desservit. Le découragement qui s'était emparé des auteurs dramatiques s'accrut depuis lors, et l'on put bientôt constater cette abstention dont se plaint M. Sébastien Lopez.

M. Antona Traversi conserve sa foi dans les destinées du théâtre italien. Son découragement — car il eut comme les autres ses heures de lassitude — n'est que passager. Il indique les remèdes à un mal qui, selon lui, disparaîtra bientôt si l'on veut prendre quelques initiatives intelligentes. Les éléments de réussite se trouvent dans des talents.

vigoureux qui ont fait leurs preuves. Un théâtre qui compte parmi ses écrivains un Roberto Bracco, l'auteur de ce *Nemmeno un Bacio*, si profondément observé, et que toute l'Italie a pu applaudir il y a deux ans, un Sem Benelli, dont l'*Amore dei tre re* fut représenté avec succès à Paris, un Antona Traversi dont la *Grande Ombra* put être assimilée aux meilleures productions de M. De Curel, un théâtre qui se réclame des noms de Marco Praga, d'Enrico Corradini, de Vincenzo Morello et tant d'autres, qui a des interprètes tels que la Duse, Mme Tina de Lorenzo, Irma Grammatica, Ermete Novelli, ce théâtre a des ressources qui laissent entrevoir les plus brillantes destinées.

ARTHUR DE RUDDER.

LA PROSE ET LES VERS

MAX ELSKAMP : *Essai*, par Jean de Bosschère, avec douze reproduction de bois gravés par Max Elskamp et un portrait du poète. (Paris, Bibliothèque de l'Occident). — *Un poète de la vie populaire*: MAX ELSKAMP, par Louis Piérard, orné de bois gravés par Max Elskamp. (Bruxelles, G. Van Oest et Cie).

★
★★

Il est des gloires dont le parfum discret mais pénétrant, est d'une qualité très pure. Elles s'épanouissent lentement. Ce sont des gloires certaines, graves et paisibles, et qui, quand on les compare aux trop « brillants » succès qui naissent d'un article de journal, ont tous les caractères de l'éternité...

Il y a quinze ans que Max Elskamp a publié son dernier recueil de poèmes. Il vit en solitaire, ce qui, de nos jours, paraît devoir condamner un artiste à l'obscurité, — et pourtant, de plus en plus, voici que l'on parle de lui. Les œuvres de Max Elskamp survivront à bien des œuvres belges ou françaises qui aujourd'hui semblent appartenir à la plus haute littérature, et qui connaissent la « grande gloire ». C'est de quoi, déjà, certains critiques français

s'aperçoivent, je pense, et si la Belgique ne rend pas à Max Elskamp tout l'hommage qu'il mériterait, voici cependant que deux écrivains de chez nous lui consacrent, à quelques semaines de distance, de substantielles et très intéressantes études.

Je n'ai nullement l'intention de comparer ces deux études critiques. Elles ne sont pas conçues dans le même esprit, et c'est encore, pour l'œuvre du poète, un signe de richesse : M. Louis Piérard y voit surtout la poésie de la vie populaire, il aperçoit moins immédiatement le mysticisme de Max Elskamp, — et c'est surtout ce mysticisme qui intéresse M. Jean de Bosschère. De la sorte, l'œuvre riche du poète permet, à qui la lit et l'interprète, de s'y retrouver plus ou moins lui-même, avec ses goûts et ses aspirations. Et la critique devient une création, nous faisant connaître aussi la critique. N'est-ce point « la critique considérée comme une œuvre d'art? »

M. Louis Piérard, dans *un poète de la vie populaire*, indique, un rapidement peut-être, mais avec talent, combien Elskamp a compris l'âme d'Anvers, la ville d'Elskamp, sa ville dont l'âme fut naguère plus recueillie et peut-être plus authentique, et qu'il a aimée en grand poète, et dont il a chanté le peuple. C'est Elskamp qui a créé à Anvers le Musée du Folklore, dont M. Louis Piérard nous parle longuement, et qui est dans un de ces quartiers non abîmés de la ville, où le poète apparaît dans la lumière douce et la simplicité qu'il faut.

« Il y a en lui à la fois de l'indifférence pour l'objet, et de la prodigieuse curiosité pour son sens caché et authentique », dit M. Jean de Bosschère de Max Elskamp collectionneur et amateur de folklore. Et tandis que M. Piérard nous montre beaucoup le contact du poète avec la vie, les objets et les hommes, nous apercevons ici un contact plus subtil et plus mystérieux. M. de Bosschère, avec une merveilleuse pénétration, analyse l'évolution spirituelle d'Elskamp. Je voudrais citer beaucoup de passages du troisième chapitre de cette étude, qui est intitulé : *Sur son mysticisme*.

« Il arrive, dans la vie de tout homme qui souffre, une minute où il voit, sans comprendre encore. Cet instant surgit, pour l'esprit d'une menue dévote comme pour celui de Sainte Thérèse, pour celui du bon prêtre comme pour celui d'un savant Père Jésuite. Il arrive pour le vrai poète, dont l'office est de voir et d'éprouver profondément le monde. Cet instant de ravissement suprême ne dure qu'environ « un demi *Ave Maria* », avoue Sainte Jeanne de Chantal. Après, il reste le sentiment de son existence, et reste cette grande sagesse que la lumière existe...

« Or, quand la vision lâche comme une proie vidée le saint, il

demeure avec les hommes. C'est en homme qu'il fait l'application humaine de la lumière qui est si seule en lui. Quel qu'il soit, apôtre ou Saint, enfant illuminé ou dévot, toujours il bafoue la grandeur que sa méditation brûlante lui avait conféré. Il l'utilise, comme on allume des cierges avec la flamme qui tremble au bout du rat-de-cave...

« Si Elskamp put parfois atteindre les régions de lumière, il ne put cependant trouver la voie qui y conduit par un mode connu d'éthique et de discipline animiques ; et il sut que l'on peut voir l'univers sans en comprendre l'économie, ni y découvrir le rôle de la vie des hommes. Le poète fut éclairé il y a plus de quinze années. Il lui en fallut dix pour entrer dans sa sagesse, cette chose incommensurable, qui devient l'être même, et qui est bien *la sagesse*, et qui n'est telle, — la théologie, si tendancieuse, nous l'assure, — que le jour où l'esprit ne peut plus en concevoir une autre, où dans la conscience il n'y a plus de doutes, où l'on se tait avec désespoir, peut-être, mais avec le soleil du sourire éternel dans le cœur ».

Ici, nous atteindrons au Bouddhisme de Max Elskamp, sa sagesse. J'imagine que la vie solitaire de Max Elskamp sera entourée de légendes.

On le voit, et ces simples indications sommaires y suffisent : les deux études diffèrent d'esprit, et j'ai dit que c'était tant mieux. Je les rapproche pour en vanter l'édition. Et ces deux volumes sont ornés d'adorables dessins de Max Elskamp.

R.-E. MÉLOT.

MAX DEAUVILLE : *Le Métier d'homme* (Paris, Calmann-Lévy). — Baron CAMILLE BUFFIN : *La Jeunesse de Léopold I^{er}* (Bruxelles, Lamertin).

Le Métier d'homme! Le joli roman que nous donne-là M. Max Deauville et combien différent de ce que beaucoup de livres belges ont souvent de lourd et de compassé. C'est en touches légères, dans un style fluide et ironique, l'histoire d'un jeune homme — Jacques Blondeel — sans volonté et sans cesse ballotté entre des résolutions diverses, dont il n'en prend réellement aucune et qui se laisse descendre au fil de la vie comme un bâton flotte au gré du ruisseau qui l'emporte.

En de courts chapitres — il y en a bien une quarantaine — Max Deauville note finement, avec une indulgence amusée, le flotte-

ment continu de son héros qui, bien entendu, a d'autant moins de volonté que les milieux dans lesquels il se meut réagissent plus fortement sur lui.

Ennemi de toute querelle, hostile aux complications, indifférent aux orages, fuyant, non pas la bataille, mais le bruit, amoureux de la paix, les événements qui nous conduisent tous, tant que nous sommes, plus ou moins, le jettent deux fois dans une aventure : la première fois, Jacques se lie — à la suite d'une maladresse au Palais de Glace — avec une jolie patineuse, une reuse d'intrigues, qui a de la volonté pour trois, et, la seconde fois, avec Mme Rachot comment cela a-t-il bien pu arriver — qui, elle, est au si peu volontaire que lui. Un jour — petites causes, grands effets! — ils s'attardent dans un rendez-vous et voilà la pauvre Cilia qui, reculant devant un mensonge pouvant expliquer sa rentrée tardive au foyer, est acculée à la fugue et à la fuite à Paris.

Le personnage de Max Deauville serait invraisemblable si, devant cette catastrophe, il ne lui venait pas une poussée d'énergie. Mais Jacques ressemble assez mal à Persée partant à la conquête du monde, il n'est pas de taille et bientôt Rachot ramène sa femme au logis conjugal où on la trouve un jour, les mains et les pieds bleuis, la face dans sa chevelure blonde, asphyxiée...

Et Jacques? Mais il continue à vivre, pourquoi se dresser contre les événements plus puissants que nos volontés. Oui, sans doute, il pleure, mais comment s'attarder, réagir, se cabrer, quand on esc une branche morte et que la vie, comme un fleuve, vous emporte?

Max Deauville achève ainsi à menus traits la physionomie de son héros; il faut louer très hautement la grâce flexible du style qui se plie et ondule selon les volutes et les caprices d'un caractère... qui en manque tant, comme disait l'autre.

Autour de Jacques Blondeel évoluent des personnages que la romancier a campés d'un trait plus net et plus incisif : le père et la mère Blondeel, le docteur Miracle et Rachot, Ponette, la protégée du baron d'Aspern, Gugenheim, l'associé du père Blondeel, l'extraordinaire Gugu et la jeune sœur de Jacques : Suzanne...

Tout ce monde s'agite dans un décor que nous pressentons familier (sans que l'auteur ait eu la fâcheuse idée de nous le décrire longuement comme l'eussent fait tant de ses confrères) et qui nous est indiqué avec une discrétion, un goût et une mesure exceptionnels.

M. Dumont Wilden a dit de ce volume qu'il est un des plus jolis romans qu'il ait lus depuis longtemps.

Que pourrais-je ajouter?



La Baron Camille Buffin est un habile chercheur. Il n'y a pas longtemps qu'il fit paraître d'intéressants *Mémoires sur la Révolution belge* et voici qu'il publie aujourd'hui un nouveau volume : *La Jeunesse de Léopold I^{er}, roi des Belges*.

L'éminent historien Henri Pirenne a écrit pour cet ouvrage une préface qui en indique exactement la valeur et la portée et dans laquelle il montre l'importance des documents relatifs à « un prince doué de ce tact supérieur, de ce sens des réalités de cette maîtrise de soi et de cette persévérance dans les desseins que donne la clarté de l'intelligence unie à la fermeté du caractère... »

M. Buffin nous présente Léopold de Saxe-Cobourg depuis sa naissance jusqu'au moment où il monte sur le trône de Belgique. Comme le dit M. Pirenne, « il nous retrace le développement singulièrement harmonieux de cette nature sérieuse et réfléchie qui sut toujours se tenir au-dessus des péripéties de l'existence. Déjà, dans le beau parc de Cobourg, se révèlent chez le jeune prince ces facultés d'observation dans lesquels il reconnaîtra plus tard un des traits dominant de son caractère; à l'âge où l'on ne pense guère qu'à jouer, les plantes qu'il cueille lui inspire pour la botanique un goût qu'il conservera toute sa vie; puis, officier dans l'armée russe contre Napoléon, tout en faisant bravement son devoir sur le champ de bataille, ce sont moins les spectacles guerriers qui l'attirent que les plans de campagne et les opérations militaires; il est en même temps le conseiller de son frère, le duc régnant de Cobourg, prend en main ses intérêts avec autant de désintéressement que d'habileté, et est tout heureux de signer à la fin d'une lettre lui rendant compte des négociations à la cour du roi de Bavière. « Ton Ministre : Léopold... » A Paris, où il entre en 1814 avec les alliés, il regarde et note finement les scènes extraordinaires qui se déroulent sous les yeux. Tout à coup, son mariage avec la princesse Charlotte d'Angleterre, union politique qui est en même temps un mariage d'inclination le fait monter au comble de la fortune. L'année 1816-1817 se passe à former le caractère de sa femme et à se préparer à régner quelque jour avec elle sur le plus vaste empire du monde. Dans son palais de Marlborough-House, il se fait une existence, d'une mélancolie un peu hautaine, qui inspire le respect. Les Grecs lui offrent la couronne : il la refuse, estimant impossible d'organiser le nouveau royaume dans les conditions que lui ont imposées les puissances. Quelques mois plus tard, il montait sur le trône de Belgique... »

Chaque fois qu'il le peut, M. Buffin fait parler Léopold en personne : ce qui nous vaut une abondante moisson de lettres que

d'habiles commentaires situent exactement dans leur cadre.

Parmi ces lettres, dont le plus grand nombre sont inédites, nous avons pris le plus vif intérêt à lire celle datée du 25 avril 1814, à laquelle M. Pirenne fait allusion dans sa préface. Elle montre en Léopold I^{er} non seulement un observateur sagace, mais un notateur un peu « rosse » des curieux spectacles auxquels il lui est donné d'assister :

« ...Tu n'as pas idée, écrit-il à une de ses sœurs, combien je fus étonné lorsqu'aujourd'hui, après la messe, je rendis visite aux Tuileries, au comte d'Artois et au duc de Berry. Toute la cour, maréchaux, généraux, sénateurs, vêtus de livrées royales, tous étaient là comme au temps de Napoléon; il ne manquait que sa personne. Cela m'assura énormément de voir transformés en vainqueurs Champagny et les autres dignitaires de l'ancienne cour. Et ils furent d'une telle obséquiosité qu'ils baisèrent presque les pans de mon habit!...

« Déjà quelques petits bals et quelques thés dansants ont eu lieu, entre autres chez le prince de Bénévent et chez le maréchal Ney. La société n'était composée que d'adjudants généraux de l'Empereur...

A propos de maréchaux, nous eûmes un *Te Deum* il y a dix jours, où les maréchaux s'agenouillèrent, prièrent et remercièrent Dieu de les avoir battus et humiliés. Cela me parut très comique... »

Les extraits de ce genre abondent; ils corsent l'intérêt que présente le livre du baron Buffin qui est orné, pour le dire en passant, d'une trentaine de gravures parmi lesquelles figure l'admirable portrait de Léopold de Saxe-Cobourg, en costume de chevalier de l'Ordre de la Jarretière, d'après le dessin de Hayter.

P.-M. DE VÉRYMONT.

★
★ ★

P. S. Le critique polonais bien connu, M.-J. Bandrowski-Kaden vient d'inaugurer dans la grande revue de Varsovie, *Sfynx*, une chronique mensuelle des livres belges. Les auteurs sont priés d'envoyer leurs ouvrages à l'adresse suivante : Na Salvatorze, rue Anczyca, 3; Cravovie.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Salon Triennal

(9 mai au 2 novembre).

Je vais parler peinture. Mais quelques idées, empruntées au domaine de la sculpture, rendront ma pensée plus sensible. Ces idées, les voici :

On peut regarder une sculpture, soit pour ce qu'elle représente, soit pour la façon dont elle occupe l'espace. Devant la seconde façon de regarder, une innombrable quantité de statues perdent toute existence. Il faut que la chose qui supplante le vide ait de l'autorité, sinon elle donne une impression de faiblesse, parce qu'elle ne domine ni le vide qu'elle supplante, ni l'espace qu'elle occupe; et l'espace, tout invisible qu'il est, ce n'est pas rien, et c'est au contraire une puissance. Cette autorité s'exprime par les lignes, la silhouette, le volume.

Un tableau doit avoir les mêmes vertus. Si vous regardez attentivement l'espace circonscrit par une muraille, cet espace ne tardera pas à s'imposer à vous, en grandeur, en solidité, à vous donner une impression de puissance. Et cela, pour la même raison qu'en sculpture; en sculpture, l'espace, c'est quelque chose, bien qu'inoccupé : en peinture, la surface délimitée par des réalités, et se générant à l'infini par d'autres réalités, rend toute surface aussi solide que l'univers lui-même. Il faut que le tableau qui vient s'implanter sur cette surface, en continue la résistance et la solidité, et que l'autorité de sa propre surface particulièrement domine la surface générale. C'est une rude épreuve, à laquelle résisterait peu d'œuvres.

Mais l'arrangement des toiles dans les salons, et sur des murailles qui n'en sont pas, rendent ce contrôle de puissance tout à fait impossible; il en est, d'ailleurs, partout ainsi; le tableau est soustrait, comme à dessein, aux influences écrasantes de l'espace et de la surface, et ainsi, l'œuvre picturale n'a plus jamais à entrer en lutte avec les éléments de la nature elle-même, et partout, faute de cet exercice, nous la voyons mourir de faiblesse.

Je crois que l'absence de force, de toute puissance qui en impose, est un des éléments du délaissement public des salons.

Convenons-en; les beaux-arts d'aujourd'hui embêtent tout le monde, et le métier de peintre est devenu un métier quelconque, que la grande majorité exerce sans enthousiasme, sans idéal; et ce n'est

qu'au moyen d'un battage constant qu'on parvient à intéresser superficiellement aux beaux-arts, le public, par la voie des inaugurations officielles, mondaines, etc. Mais le tableau est mort, et ne serait jamais né, si les œuvres de jadis avaient du naître au milieu d'une indifférence égale à celle d'aujourd'hui. Malgré tous les efforts faits par les organisateurs, malgré la décence relative du salon du Cinquantenaire de cette année, il y règne le vide le plus déshonorant. Il y a un peu de monde le dimanche et les jours de fêtes, deux ou trois cents personnes ces jours-là, mais c'est parce qu'on ne sait où aller, et les beaux-arts ne sont visiblement pas un amour, mais un prétexte. On peut donc se demander, de deux choses l'une, ou si c'est le public qui a baissé de niveau, ou si ce sont les tableaux?

Il semble bien que les peintres ne soient pas étrangers à ce délaissement. Les peintres sont tombés dans un particularisme qui, joint à cette aberration, pour les vrais peintres, dit-on, d'exclure le sujet, rend nos expositions de plus en plus dénuées d'intérêt. La plupart de nos tableaux modernes ne disent rien, ne représentent rien. La couleur n'est pas considérée, comme jadis, comme un élément de la représentation; elle est le but même de la représentation; c'est de l'orfèvrerie pour orfèvre, de la mode pour modistes; les seuls gens de métier y trouvent leur compte; et encore! car personne ne veut profiter de l'expérience d'autrui; les peintres eux-mêmes ne fréquentent guère les expositions; les uns parce que « cela ne les intéresse pas », les autres parce qu'ils ont peur pour leur originalité! La couleur, disions-nous, est tout le but de la représentation. Voici le portrait de Giroux, par Paerels; les déplorables intérieurs, de de Kat; *la soupe au lait*, de Stielemans; *la repasseuse*, de Frison; *l'aurore* de Van Oogen; *le retour des pêcheurs de crevettes*, de Farasyn; *le départ de la malle d'Ostende*, de Herremans; *l'hiver en Campine*, de Heymans; *le réfectoire*, de Dierckx; *au poteau*, de Charlet; *le petit port zélandais*, de Sys; rien à demander d'intéressant à toutes ces œuvres, en dehors du métier.

Pourquoi faut-il qu'en opposition avec ceux-ci — dont quelques-uns sont des artistes de tout premier ordre — ceux qui adoptent le sujet et veulent nous raconter quelque chose, n'ont, par contre, rien de ce qui constitue les vertus d'un bon peintre? Ils composent avec mièvrerie de petites sentimentalités bêtes, ou bien font de l'hieratisme glacé, ou bien associent banalement des couleurs ternes; notamment, Vander Ouderaa, Van de Broeck, et Motte.

Pas content des coloristes, luministes, impressionnistes, et pas content non plus des artistes qui font preuve d'un peu d'intellectualité, trop mièvre, trop factice, dépourvue de saveur, ces deux

catégories rejetées, il reste quelques toiles dont les auteurs estiment avec raison, à mon avis, que la peinture, c'est l'art sans parole, de dire quelque chose; au lieu de « gueuler » le métier dans toute la brutalité des procédés matériels, affiche et tape-à-l'œil, ils s'efforcent de le faire disparaître par une exécution à fond et harmonieuse; leur compte sera bientôt fait : le bon aquarelliste Uytterschaut; Verbruggen, avec la toile très vulgaire, mais rudement peinte, *la dentelière*; Leempoels, Geudens, Firmin Baes, dont nous avons déjà parlé; Richard Viandier, avec son incomparable *soir dans la forêt de Soignes*; et Binard, Marguerite Verboeckhoven, avec ses marines; Dierckx, avec sa *lecture de la Bible*; Gouweloos, avec un nu; De Saldeleer, Laermans, Van Holder, Berchmans, Bernier, François, Swyncop, Van de Woestyne (avec le *portrait de vieille dame*, pas celui de De Saedeleer), Pinot, et parmi les étrangers, de Laszloo.

Comme il ne m'a pas paru possible de faire grand chose de raisonnable avec une pareille avalanche de matériaux, où évidemment aucune toile n'est sans quelque mérite, j'ai établi une section : celle des portraitistes.

Eux aussi permettent des réflexions générales, et nous expliquent souvent le triomphe actuel, et j'espère momentanément, de la photographie... L'artiste ne cherche plus à faire une œuvre riche des traditions séculaires laissées par les devanciers et à la somme desquelles viendraient s'ajouter son art et sa personnalité; il fait table rase et nous montre, pour toute richesse, *sa personnalité*; ce n'est plus ni la chose, ni le portrait de quelqu'un, vu avec l'œil de la synthèse, il se contente de l'impression intime qu'il en a; ou plutôt, les artistes cherchent à imposer cette conception; ce n'est plus s'occuper de l'art, mais de l'artiste; il se produit ce phénomène étrange, déraisonnable, et monstrueux: la personnalité de l'artiste a remplacé dans le portrait la personnalité de la personne modèle. Voilà pour ce qui est de la peinture de portraits chez les avancés. Sans nous en tenir exclusivement à ceux-ci, faisons une revue générale des portraitistes. Le portrait d'Auguste Joly, par Oscar Halle, est frappant, saisi par bien des côtés de la réalité; Guislain? banal; Dierickx, portrait où l'on sent aussi de la réalité; Verrees, portrait qui a pour mérite une pose naturelle, mais cela ne suffit pas; Verschaffelt, portrait en teinte de fleur passée, qui mélancolise l'expression et ajoute un charme factice; les portraits de Swyncop ont incontestablement de l'allure, bien que la tailleuse me paraisse y prendre une importance démesurée; Max Stevens, du charme et de l'élégance, toujours, mais que c'est peu profond comme étude et mince sur la toile! Van Holder, portraitiste très sensible à

la grâce, qu'elle soit réelle ou qu'il la prête à ses modèles; Leempoels, également, de la distinction, et le métier est solide; Van de Woestyne, le *portrait de vieille dame* est digne des anciens, son *De Saedeleer* remplit bien mal cette immense toile; Havermans, Roussel, rien de très bon; Gilbert, de l'allure et de l'élan; Livens, c'est bien... c'est bien... c'est bien... si l'on veut... comme cent, deux cents autres! Urwick, Laszloo, belles peintures; Claus, par Claus, je ne puis me figurer ce que va dire Léonard de Vinci, quand il verra ce genre de peinture installé sous son toit à la Galerie des Offices, à Florence! La baronne Lambert, portraitiste souvent un peu théâtrale. Nous arrivons à Fernand Khnopff, avec le portrait de S. A. R. Monseigneur le Duc de Brabant; Khnopff, heureusement, a peint un Duc de Brabant tout comme un autre petit garçon; Khnopff est l'un des artistes qui cachent le moins que l'art est de l'art, autrement dit que le réalisme n'a rien à faire en art, ce qui est, je pense, un principe japonais. L'art fixe les signes du souvenir et par conséquent, il est un rappel. Je ne pense pas que cet art soit, comme on le dit souvent, musical, mais on s'y trompe par son aspect vaporeux et à peine effleuré, qui est plutôt, selon moi, conséquence du désir de l'artiste d'exprimer que l'art est en dehors de la vie : puisqu'il est l'art. Passons. Montald, avec un expressif Verhaeren halluciné; Richir, excelle à peindre les gens sous leur carapace la plus matérielle, ce qui donne à sa peinture une solidité très estimée; Samberger, dont les portraits rappellent Lembach, je ne m'en plains pas, car Lembach, c'était quelqu'un! Anto Carte, vilaine matière, mais bon portrait; Smeers, frais et jeune; Laudy, je ne sais que penser de son portrait de femme, mi-conscience et mi-cuisine; Mayné, Simon (434, *portrait d'un abbé*, d'une facture tellement opposée au 435, *dans le jardin*), de Geetere, sont-ce des promesses, ou des décadences, on ne sait! Camille Lambert expose une nouvelle fois cet extraordinaire tour de force, cette toile énorme à laquelle il osa s'attaquer, avec succès, où sont représentés, grandeur nature, la cinquantaine de membres du cercle pour l'Art; Glansdorff, un contre-jour, toujours un peu superficiel; Stan Van Offel, raffiné de tons et rare d'expression; Lucie Wansart, portrait un peu colonial; Kwapil, bon métier; Sterckmans, portraits d'une déplorable fidélité, c'est bien délabré pour du neuf; de Kat, portrait cubiste, mosaïste etc.; Gustave De Smet, Louise Brohée, Marguerite Putsage, que dire? les gens de talent ne sont-ils pas nombreux comme les grains de sable de la mer? Fernand Tous-

saint, distingué, savoureux, il y a de la chaleur de peau de femme qui traîne sur tout le mobilier de *la dame en blanc*, sur les tentures, sur le fauteuil, c'en est une imprégnation, où l'artiste fait bien sentir ses instincts; Motte, figures toujours en bois; Adolphe Crespin, gentil portrait d'enfant; Anspach, portrait de style d'inspiration ancienne; Cluysenaer, un bon métier; Deleval, portrait d'un révérend père, assurément ressemblant; Tony Van Os, portrait d'une bien vilaine matière; Louise De Hem, attendons deux cents ans de patine sur ce pastel, peut-être, alors... Fernand Wéry, portrait bizarre et maladroit, plein cependant de caractère, une fois vue la tête de ce jeune homme effaré, on la retient, mais ce n'est pas beau.

On me dira que mes réflexions sur nos portraitistes, et les autres, ne sont ni bien originales, ni bien suggestives. Je le regrette, et j'ai été le premier à déplorer d'avoir encore à me battre les flancs devant ces maigres œuvres, pour trouver, à en dire si peu que j'en ai dit. Ah! que ne voilà pas des portraits qui seraient capables de dominer l'assemblée des vivants, ni d'en imposer par quelle attitude ni quel sentiment que ce soit, pâles images, pâles reflets ennuyés, pâles intentions, effigies auxquelles l'artiste s'est à peine intéressé lui-même, pour l'exécution desquelles il n'est entré lui-même, nulle part, dans la peau du bonhomme, ni peau de roi, ni de prince, ni de moine, ni de poète, ni de passant, enveloppes ternes copiées avec un peu de métier, le désir d'en finir, sans patience ni amour.

Je voudrais bien parler d'Ensor, cet artiste étonnant, autant par les controverses qu'il a suscitées et suscite depuis trente ans, que par le mélange extraordinaire qu'il est lui-même, de maturité raffinée et d'enfantillages.

Je commence à croire, plus je vais, qu'il est impossible à un critique, de raisonner ses goûts, pour arriver au moins à faire comprendre pourquoi il défend ceci et il attaque cela.

Je suis désarmé devant *la vengeance de Hop-Frog*, comme aussi devant les *opalines* exposées par Ensor (section des Arts décoratifs)! Qu'est-ce qu'une ébauche, si cela est un tableau? et même, fût-ce une ébauche, cette *vengeance de Hop-Frog*, c'est pour moi une ébauche d'enfant, avec toutes les naïvetés et toutes les maladroites d'un enfant...

Je cherche constamment à m'éclairer sur Ensor et voici ce que j'ai trouvé dans son œuvre écrite, sur ses théories personnelles :

« La vision, dit-il, se modifie en observant. La première vision, celle du vulgaire, c'est la ligne simple, sèche, sans recherche de couleur, la seconde période, c'est celle où l'œil, plus exercé, dis-

cerne les valeurs des tons et leurs délicatesses. Celle-ci est déjà moins comprise du vulgaire. La dernière est celle où l'artiste voit les subtilités et les jeux multiples de la lumière, ses plans, ses gravitations. Ces recherches progressives modifient la vision primitive et la ligne souffre et devient secondaire. Cette vision sera peu comprise. Elle demande une longue observation, une étude attentive. Le vulgaire ne discernera que désordre, chaos, incorrection. Et ainsi l'art a évolué depuis la ligne du gothique, à travers la couleur et le mouvement de la Renaissance, pour arriver à la lumière moderne. »

Selon ces théories, *la vengeance de Hop Frog* représenterait donc le résultat d'une vision plus complète que la mienne? Plus complète aussi que celle des maîtres du passé, lesquels n'auraient possédé que les débuts les plus grossiers de la vision? Vinci, Botticelli, Giotto, Fra Angelico, Memling, Crivelli, Dou, Ruysdael n'auraient possédé, de la vision, que le degré le plus vulgaire...

Ces déductions, certes, ne sont pas faites pour m'éclairer, ni me donner confiance...

Alors, si je m'étais humilié avec bonne foi, je me redresse, et je demande à l'aréopage de ceux que je viens de citer et de leurs disciples, et de leurs rivaux, pourquoi c'est ma vision qui serait inférieure, pourquoi c'est leur vision qui serait inférieure? et une fois de plus la question en reste là.

Voilà cependant vingt ans que je vois des Ensor, et que j'aime cet artiste et le respecte pour sa sincérité et son grand sérieux. Non-seulement pour cela, mais encore pour les extraordinaires coloris qui le font reconnaître de loin, la distinction, la rareté de ses gammes, le prodigieusement fin régal pour les yeux, le toucher et le goût à la fois, de ses œuvres; aujourd'hui, voici ses *opalines*, *l'étonnement du masque Woese* et ses *masques scandalisés*; je ne puis comprendre que ce soit là cet art qui a suscité tant d'études en Europe, enfin l'aboutissement d'une vie de près de cinquante ans.

L'art moderne est plein de mystères que seul le temps sera à même de solutionner.

Un jour j'entendis Mme Sarah Bernhardt qui disait avec sa passion pour la vie : « Comment faire pour être encore ici dans cent ans? »

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Plon-Nourrit et C^{ie},

EVELINE LE MAIRE : *La Méprise de Colette* (un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — Qui formulera clairement la grande loi des affinités sélectives en amour? L'aventure infiniment touchante de Colette, jolie cervelle romanesque, pleine d'idéal, de musique et de gaieté, avec un grain de folie, et de son amie Gabrielle, enfoncée, comme on le lui disait, dans sa raison solide, sa logique et son bon sens, avec une vague odeur de pot-au-feu, est une preuve nouvelle du danger et de la puérilité des *a priori* dans la recherche instinctive du bonheur. Le cœur a ses raisons... Un drame est sur le point de naître du fatal malentendu qui, tour à tour, éloigne ou rapproche des êtres d'élite invinciblement attirés l'un vers l'autre en dépit des caprices qui se heurtent, des incompréhensions qui font l'obscurité sur la voie à suivre, des songeries de clair de lune, génératrices d'illusions décevantes. A la fin, dans une émouvante évolution des caractères et des situations, sans intrigue et sans effort apparent, tout s'explique et les couples *élus* se reconnaissent et vont à leur destinée. Cette nouvelle œuvre du délicat romancier de *le Prince* et du *Rêve d'Antoinette*, est mieux qu'un joli récit, c'est, dans le cadre d'une action très vivante, une étude pénétrante et exquisement nuancée des confuses aspirations de la jeune fille moderne à une union idéale.

ture la perdrait, si le mari ne la restituait au devoir et à la considération en taisant ce qu'il faut taire, en amnistiant un instant d'oubli. Mais on découvre aussi, mêlés à cette action émouvante qui exalte la double beauté des vertus traditionnelles et du pardon magnanime, disposé à tout absoudre, parce qu'il comprend tout, des détails épisodiques très représentatifs des travers, des ridicules, des tares, de notre société désemparée. Vous avez certainement connu certains personnages de la pièce, tels Dermorel, cet arriviste déséquilibré par la cocaïne et mourant d'avoir méconnu la loi salutaire de *l'Étape*, le petit vicomte fêtarde conservant de l'allure jusque dans les trivialités de la noce, la vicomtesse s'essayant au rôle de maîtresse légitime, les nobles habituées du club féminin des « Amis de Blois » et Crickette, le type le plus récent de la petite femme de théâtre. On retrouve même, dans l'œuvre de M. Meyer, des échantillons de la nouvelle « noblesse républicaine ». C'est complet. Les dialogues ont la grâce ailée et joliment narquoise des potins du jour et les moindres mots accusent la frappe de l'actualité. C'est un régal délicat de lire à tête reposée cette comédie bourgeoise, dans le sens où on l'entendait au dix-huitième siècle, spirituelle sans effort, morale sans prédication, aristophanesque sans tendance au pamphlet.

ARTHUR MEYER : *Ce qu'il faut taire*, pièce en trois actes (un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il y a, comme l'a fort bien dit M. Adolphe Brison, dans cette pièce, jetée par un des maîtres du journalisme, comme une gageure à la curiosité d'un public frivole, à la fois un drame passionnel et une satire. Un malentendu sépare Pierre Chevalier, député-avocat dont le jacobinisme assagi a évolué vers une politique de bon sens et de saine tradition, et sa femme Hélène, une intellectuelle en mal de sentimentalité. La générosité même de sa na-

ERNEST SEILLIÈRE : *Le Romantisme des réalistes*. Gustave Flaubert. (un vol. in-18, à 3 fr. 50.) — Ce livre vient à son heure, car on n'y trouvera pas seulement une pénétrante étude du grand écrivain réaliste; on y goûtera de plus une fort intéressante application des doctrines psychologiques de l'auteur. Un brillant critique écrivait ces jours derniers, à propos de l'élection à l'Institut de M. Seillière, que sa théorie de l'impérialisme constitue la tentative la plus neuve et la plus hardie de ce temps pour fournir une explication philosophique des grands courants de la pensée ou de la

sensibilité moderne et que, grâce à lui, nous possédons la clef du romantisme et du socialisme, — ces frères en mysticisme, — dont nous pouvons discerner les ramifications les plus inattendues.

M. Seillière tranche singulièrement sur la foule des critiques et des érudits, car c'est un initiateur et un maître. Sa doctrine ajoutée à ses autres mérites celle de son opportunité frappante. Elle fonde en raison notre méfiance actuelle du mysticisme et du rationalisme mystique, notre respect pour le christianisme élaborateur d'expérience. L'auteur de *la Philosophie de l'impérialisme* apparaît ainsi comme le théoricien par excellence de nos tendances les plus saines, comme un sûr conseiller de la jeunesse présente dans son effort de restauration morale et de reconstruction sociale.

Chez Flammarion.

PIERRE WOLFF : *La Baronne de Portejoie* (1^{er} vol. in-18 à fr. 3.50). En écrivant *La Baronne de Portejoie*, M. Pierre Wolff, le célèbre auteur de *Sacré Léonce!* de *L'Age d'aimer*, du *Secret de Polichinelle*, du *Ruisseau*, des *Marionnettes*, etc., a abordé le roman sans abandonner pourtant la forme dialoguée, où il passé maître.

Dans une série de scènes narquoises, rapides et vivantes, il déploie devant nous la vie galante et diverse de cette charmante Baronne de Portejoie qui n'est du reste point Baronne mais originaire simplement du petit village normand où sa mère est maîtresse d'école.

Comment cette ineffable baronne évolue entre ses amants, comment elle perd son faste à cause de la ruine d'un vieux protecteur, comment elle s'éprend sur le tard, d'un jeune homme infidèle et comment elle échoue enfin à Portejoie, près de sa mère, où elle est encore éprouvée par les fêches du fils d'Aphrodite — voilà ce que M. Pierre Wolff, nous conte dans une succession d'exquises crayonnées avec un sens inimitable de la gaieté et un esprit qui ne faiblit jamais. C'est encore au spectacle qu'on assiste en lisant ce charmant volume et en le fermant on a l'éblouissement que laisse une délicieuse soirée parisienne.

EDMOND HARAUCOURT : *Daah le premier homme* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Tous ceux qui s'intéressent aux origines de l'humanité voudront lire ce livre passionnant.

C'est le roman du premier couple, l'homme se dégageant de la bête, les premiers gestes, l'éclosion des idées, l'âme qui s'éveille, la vie sanglante de la horde dans la forêt peuplée de fauves, et les premières inventions jusqu'à la découverte du feu. Une érudition profonde et une psychologie aigüe, jointes à la vision d'un poète, pouvaient seules réaliser cette évocation si vivante, si troublante, qui nous fait dire : « Oui, ça a bien dû se passer comme ça ».

A l'Édition Moderne.

J. CANTEL : *Myriam et Joshua* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dès que l'on examine le mouvement de l'esprit contemporain, on est frappé de l'élan spontané, tout à la fois inconscient et profond qui ramène les esprits, ceux même qui se croient les plus indifférents, vers ces antiques et nobles symboles de parfaite beauté morale qui, depuis des siècles, ont formé l'âme et la conscience de notre race. Et ce mouvement, loin de s'affaiblir, s'accroît chaque jour.

Le drame grandiose qui, voilà deux mille ans, se dénoua sur une colline de Judée, n'a rien perdu de son pouvoir sur les cœurs. La puissance d'émotion qui se dégage de son souvenir demeure intacte encore. Cette année même, ne voyons-nous pas, de tous côtés, à Nice, à Nancy, à Paris, des évocations diverses de cette lointaine et éternelle tragédie attirer les foules empressées et frémissantes?

Ce livre, *Myriam et Joshua*, vient donc à son heure, capable, comme il l'est, de plaire également à l'artiste et au simple chercheur d'émotions.

Au milieu d'un décor antique, ressuscité avec toute la magie savante et somptueuse d'un Flaubert, dans le cadre des beaux et souriants paysages de la campagne galiléenne, c'est l'histoire de la plus immense tendresse qui ait existé sur terre, c'est le plus grand et le plus pathétique drame qui fut jamais, se déroulant sous nos yeux au déclin du monde ancien, aux premiers temps de notre ère, avec toute la suprême poésie de la douleur acceptée et

BIBLIOGRAPHIE

silencieuse, du renoncement absolu et de l'héroïsme souverain. Les vignettes soigneusement documentées, placées en haut de chaque chapitre, augmentent encore le charme évocateur de cet ouvrage, en suggérant aux yeux la vision rapide et frappante de la nature même qui sert de cadre à l'idylle et au drame.

—

J. MORIAN : *Vers le Bonheur* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Monsieur Faguet qui a consacré, dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Temps*, etc., plusieurs études aux romans de Jacques Morian, loue sans réserve ces œuvres « très distinguées, très délicates, d'une inspiration très élevées et, en même temps, d'un fine et pénétrante observation ».

Il dit :

« J'attends beaucoup de Jacques Morian, esprit méditatif et observateur, écrivain nourri aux bonnes sources, très capable de dresser un caractère complet et cohérent,

de mener adroitement une histoire très naturelle et très logique ».

Vers le Bonheur, qui paraît aujourd'hui, réalise toutes les espérances de l'éminent académicien. Sous ce titre, Jacques Morian réunit de longues nouvelles dont chacune est un roman complet, plein de vie et d'un intérêt poignant.

Une morale très haute se dégage de ces récits dramatiques et colorés, faits pour être mis en toutes les mains et apporter à tous, jeunes et vieux, joie et réconfort. Jacques Morian possède l'art difficile de démontrer les plus hautes vérités par les faits mêmes qu'il raconte simplement, rapidement. C'est dans la vie même de ses héros que nous trouvons ce qu'il nous suggère sans phrases. Et nous faisons nôtre sa conception si noble et si vraie du bonheur.

Les livres qui, en amusant tout le monde, en contentant les plus délicats, font du bien, sont très rares ! Nous attirons donc tout spécialement l'attention du grand public sur *Vers le Bonheur*.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

PLACE DE LA LIBERTÉ, 5, BRUXELLES

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ Quatre nouveaux postes d'administrateurs ont été créés aux *Tramways Toscans* et conférés à MM. L. Meeus, G. Philips, A. Van Nitsen et L. Zuzini.

❖ L'assemblée extraordinaire de la *Compagnie des Produits du Congo*, tenue à Bruxelles le 17 juin, a procédé à l'élection de M. Gustave Argeliès aux fonctions d'administrateur et de MM. Franz Thys et général Wauters à celles de commissaires.

❖ M. Jean Brunet, Directeur général au ministère des affaires étrangères de Belgique est allé à Belgrade, chargé par le gouvernement belge d'étudier sur place les mesures à prendre en vue de développer les rapports économiques et commerciaux entre la Serbie et la Belgique, ainsi que l'éventualité de la création de consulats belges dans les principaux centres de la Nouvelle Serbie.

❖ Le monde de la Bourse a été douloureusement ému en apprenant le décès tout à fait inopiné de M. Hippolyte, Peemans, le doyen des agents de change de notre place, ancien président de la Commission de la Bourse, chevalier de l'Ordre de Léopold, décédé à Yvoir où il venait de rentrer de Bruxelles, après avoir assisté à la séance boursière du jour.

Bien que M. Peemans fût âgé de 73 ans, il était encore en pleine verdeur, dans toute la possession de distinguées facultés, et dans toute la jouissance des sympathiques relations que lui avaient values, au cours de sa

longue carrière, sa probité et l'aménité faisant le fond de son caractère.

Ce décès entraînera la dissolution du *comptoir Peemans*.

ÉCHOS FINANCIERS

Le change sur Paris, en juillet a été extrêmement haut :

Le 1^{er} juillet il était à 1008.125; le 2 à 1008.5; le 3, à 1008.25; le 6, à 1006.50; le 7, à 1005; le 8, à 1004.50. C'était l'effet de l'emprunt français.

Depuis il s'est stabilisé aux environs de 1004.75.

Plusieurs raisons ont été données à cette situation déplorable pour nous.

En voici une qui est peut-être fantaisiste : Les petits trafiquants opéraient chacun sur un maximum de 5.000 francs, représentant 25 kilogrammes de chargement; les gros trafiquants, opèrent, eux, sur 100.000 frs, 200.000 frs, 500.000 frs et plus, chaque fois qu'ils en ont l'occasion et voici comment : Les coupons de Rente belge ont — à la suite des nombreuses émissions faites en France, à des conditions très onéreuses déjà — été déclarés payables en francs français. Quoi de plus simple, dès lors, aux banquiers qui paient à guichet ouvert les coupons de Rente belge, d'en accumuler pour 100.000 francs, 250.000 francs, 500.000 francs et plus, et de les envoyer à un correspondant de Paris moyennant quelques francs de frais d'envoi et d'assurance? Le correspondant parisien se fait payer les dits coupons en argent français, ou plutôt en or ou en billets français, qu'il renvoie en Belgique, où ils bénéficient de la prime; il en résulte, avec un change de 8 pour 1000, par exemple, un profit de 800 francs, de 2.000 francs ou de 4.000 francs, suivant que l'opération a été faite sur 100.000 francs, sur 250.000 francs ou sur 500.000 francs de coupons. Or, ce bénéfice, c'est le gouvernement belge qui le procure aux dits trafiquants, puisque c'est lui qui doit envoyer à Paris le montant des coupons, majoré de la prime du change.

Mais en réalité, il semble bien que la cause essentielle de la hausse du change belge réside surtout dans le déséquilibre de la balance économique de la Belgique; les statistiques du commerce extérieur — lequel ne représente qu'un des éléments de cette balance — montrent, en effet, que l'excédent des importations sur les exportations ne cesse de s'accroître; de 939 millions en 1911, cet excédent est passé à 1.007 millions en 1912 et à 1.341 millions en 1913, soit une augmentation de 413 millions en deux ans, augmentation qu'il a bien fallu régler en achetant des devises étrangères. C'est malheureusement là un phénomène économique sur lequel gouvernement et législateur sont sans action immédiate!

Quant à la peseta argent, elle valait à Bruxelles, le 1^{er} juillet 98.50, pour redescendre petit à petit à 97 environ.

L'Emprunt Français.

On estime qu'il a été souscrit au moins quarante fois.

Les seuls mouvements de fonds, résultant d'ordres donnés aux banques par leurs clients ont atteint près de 3 milliards. Si l'on songe que le premier versement est de 20 francs pour 7 francs de rente, ces 2 milliards 800 millions représentent 25 milliards de nominal, c'est-à-dire plus de trente fois la somme demandée au crédit français. Il faut y ajouter les souscriptions des banques elles-mêmes réalisées soit en escomptant leurs portefeuilles-effets à la banque, soit par le dépôt de Bons du Trésor, et les versements directs des petits souscripteurs aux guichets du Trésor.

Cela fait grand honneur au crédit de la France; la situation hebdomadaire de la Banque de France fait ressortir, d'ailleurs, qu'à la date du 2 juillet elle possédait en ses coffres, tant en lingots qu'en espèces sonnantes, une somme de quatre milliards 697 millions de francs, dont 4 milliards 58 millions d'or, et 639 millions d'argent. C'est la première fois, depuis l'institution de la Banque de France c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, qu'une masse d'or aussi énorme est constatée dans les caisses. La plus forte encaisse d'or relevée jusqu'à ce jour s'élevait à 3.714 millions de francs et remontait à juin 1909.

Emprunt de Gand.

Cet emprunt de 17 millions, dont la souscription a eu lieu le 3 juillet, a rencontré le meilleur accueil et les demandes donneront lieu à répartition sur les bases suivantes : une obligation pour les souscriptions de un à cinq titres, deux obligations pour les souscriptions de six à dix titres, trois obligations pour les souscriptions de onze à vingt titres et 25 p. c. aux souscriptions supérieures à vingt titres, les fractions étant négligées.

Banque de Gand et Banque Centrale Gantoise.

L'accord intervenu entre les conseils d'administration en vue de la fusion des deux établissements est signé et va être soumis à l'approbation de leurs assemblées générales.

Les études nécessitées pour l'établissement des modalités de cette fusion à la suite des changements opérés dans la nouvelle loi sur les sociétés commerciales, ont exigé un laps de temps plus long que celui qui avait été primitivement prévu.

Les ordres du jour des assemblées générales extraordinaires et les résolutions à prendre étant sur le point d'être définitivement déterminés, les actionnaires de la Banque Centrale seront appelés dans un très bref délai à ratifier les accords avantageux conclus par leur conseil d'administration.

Quant à la nombreuse clientèle de la Banque Centrale Gantoise, elle est assurée, grâce à la dite fusion, d'avoir les mêmes facilités et les mêmes avantages que ceux dont elle a joui jusqu'à ce jour.

La Prorogation des Conventions des Chemins de Fer français.

M. G. Berry a déposé une proposition de loi tendant à proroger pour trente ans les concessions de chemin de fer existantes. Dans son avant-projet, il expose que cette prorogation pourrait rapporter de 130 à 140 millions par an au Trésor, somme à peu près équivalente au produit escompté de l'impôt sur le capital.

Tramways et Electricité de Constantinople.

Cette Société Ottomane a été constituée le 30 juin au capital de 18 millions de francs représenté par 72.000 actions de 250 francs, 72.000 actions de dividende sans désignation de valeur et 1000 parts de fondateur également sans mention de valeur.

Les souscripteurs sont tous banquiers, au nombre de 41 dont la *Société Financière de Transports* pour 5.300 titres, la *Banque de Bruxelles*, la *Banque Internationale*, la *Banque Liégeoise*, la *Banque d'Outremer*, *Josse Allard*, *Cassel*, *Baelde*, les *Economiques*, les *Entreprises électriques*, la *Banque de Paris et des Pays-Bas*, etc., etc.

Les autres sont allemands, français et suisses.

C'est une entreprise internationale, dans toute la force du terme.

Il y a 27 administrateurs dont 6 belges parmi lesquels on relève les noms de MM. Heinemann Président, Allard, Baelde, Cassel, de Laveleye et Jacobs.

Tramways de Rotterdam.

Le conseil communal de la ville de Rotterdam sera appelé incessamment à ratifier un accord intervenu avec la Société des Tramways de Rotterdam pour l'établissement par cette dernière de trois lignes nouvelles d'une longueur de 5 klm. 800, destinées à desservir les quartiers nouveaux.

Société Générale de Tramways et d'Applications d'Electricité en Russie.

L'exercice clôturé au 31 mars dernier a donné des résultats très satisfaisants, en progression marquée. Les recettes d'exploitation des divers réseaux de Tramways et d'Eclairage Electriques de Sébastopol, Krémentchoug, Ekaterinodar et Jaroslaw, ont été de 4.767.045 francs contre 4.133.965 francs l'an dernier, laissant un bénéfice d'exploitation de 2.214.641 francs contre 1 million 976.609 francs, soit une augmentation de 238.032 francs. Il est à noter que le bénéfice de 1.976.609 francs pour l'exercice 1912-1913 comportait un bénéfice de 84.071 francs provenant des Tramways de Nicolaïeff, rachetés depuis par la ville.

Après avoir porté au fonds d'amortissement une somme de 591.431 francs contre 547.837 francs l'année précédente, le Conseil d'administration a fixé à 21 francs, contre fr. 18.50, le dividende à proposer à l'assemblée générale du 8 septembre prochain, soit 8.4 p. c. pour l'action de 250 francs.

En outre, les Tramways de Réval, appartenant à la société, ont

donné pour l'exercice 1913 un dividende de 3 p. c., soit pour la société 35.850 francs, lesquels, ayant été encaissés après la clôture de l'exercice écoulé, viendront en augmentation des bénéfices de l'exercice en cours.

Tramways Toscans.

L'assemblée extraordinaire a approuvé, à l'unanimité, l'augmentation du capital à concurrence de 1.500.000 francs par la création de 15.000 actions de capital nouvelles de 100 francs chacune, dont le produit servira à achever le programme de construction des Tramways de Carrara et de Via Reggio.

Les nouvelles actions ont été souscrites et libérées de 25 p. par l'Union Anversoise de Tramways, la Société Tramways et Electricité, l'A. E. G. Thomson and Houston de Milan, la Société Hydro-Electrica Ligura, la Ligure-Toscana et par MM. Becker et Fair. Elles seront créées jouissance 1^{er} juin 1914.

Il a été créé en même temps 15.000 actions de dividende nouvelles sans désignation de valeur, qui ont été attribuées aux souscripteurs des actions de capital, titre pour titre.

L'assemblée a autorisé le Conseil à créer et à émettre, au fur et à mesure des besoins 3.000 obligations 5 p. c. de 500 francs chacune, dont le produit servira en partie à consolider la situation financière de la société et le restant à prendre des intérêts dans d'autres entreprises.

Tramways et Eclairage de Tientsin.

Les actionnaires de cette société sont convoqués en assemblée annuelle pour le 1^{er} octobre prochain.

Les recettes de 1913 se comparent comme suit avec celles de 1912 :

	1913	1912	Différence
Tramway	fr. 1.137.120.—	934.490.—	+202.630.—
Eclairage	434.930.—	311.305.—	+123.625.—
	fr. 1.572.050.—	1.245.795.—	+326.255.—

Il y a donc une majoration de 326.255 francs en faveur de l'exercice écoulé. Rappelons que l'année 1912 accusait elle-même une plus-value sur la précédente de 248.630 francs. Les résultats de 1913 sont sensiblement supérieurs à ceux de 1912. Le bénéfice disponible ressort à fr. 501.382.19, contre fr. 413.214.12, et ce, indépendamment d'allocations plus élevées consacrées aux fonds de réfection et d'amortissement.

L'action de capital recevra un coupon de 35 fr., au lieu de 30 francs l'an dernier. Quant au titre de second rang, il ne peut être rétribué. On sait, en effet, que c'est seulement au delà de ce premier coupon de 7 p. c. ou 35 francs réparti à la capital que la part de fondateur intervient dans le partage des bénéfices. Etant donnée la représen-

sentation actuelle du capital et en raison des dispositions statutaires relatives à la répartition, il reviendrait, dès lors, un dividende de fr. 2.08 à la part de fondateur par chaque franc de superdividende accordé au titre de capital.

Société d'Electricité de Rosaria.

Les actionnaires de cette société se sont réunis en assemblée générale le 25 juin, sous la présidence de M. Josse Allard, et ont approuvé à l'unanimité les comptes qui leur étaient soumis et qui soldent en bénéfiques par fr. 2.478.555.82 permettant l'attribution d'un dividende de fr. 8.80 aux actions de capital et de fr. 3.80 aux actions de dividende.

Malgré des circonstances peu favorables qui se sont produites en 1913, dit le rapport, telles une grève de divers corps de métier, à laquelle cependant notre personnel n'a pas participé, et la crise aigüe qui a régné et règne encore dans la République Argentine, cet exercice a marqué une nouvelle étape dans la progression régulière de notre entreprise.

Quoique les intérêts dus sur obligations en circulation aient été notablement supérieurs à ceux de l'année 1912, nous avons la satisfaction de pouvoir vous proposer la distribution de dividendes égaux à ceux de l'exercice antérieur.

Nouvelles usines. — L'ancienne centrale de San Martin n'a cessé de travailler en parallèle avec la nouvelle usine de Sorrento qu'à partir du mois d'octobre.

L'exercice 1913 a ainsi marqué la fin de la période des transformations et des agrandissements qui faisaient partie du programme que nous nous étions tracé à la constitution de notre société.

La puissance installée dans notre usine est suffisante pour répondre, pendant plusieurs années encore, aux demandes croissantes du public.

Tarifs. — La réduction de 25 p. c. sur les tarifs d'éclairage, appliquée depuis le 1^{er} janvier 1913 aux maisons particulières, a eu comme résultat de faire fléchir quelque peu, temporairement, l'augmentation de la recette; mais, par la suite, elle a favorisé encore davantage le développement de cette catégorie de clients, dont les recettes montrent, durant le premier trimestre de l'année 1914, un accroissement de 24 p. c.

Recettes. — Les recettes totales des trois dernières années ont été les suivantes : 1911, fr. 5.181.024.14; 1912, fr. 5.864.157.90; 1913, fr. 5.989.111.73.

Quoique les recettes pour l'éclairage et la force motrice aient également progressé d'une manière appréciable en 1913, la recette totale n'accuse cependant pas un accroissement aussi élevé que celui de 1912.

C'est que la Compagnie Générale des Tramways électriques de

Rosario a employé en 1913 une quantité d'énergie électrique inférieure de près de 21 p. c. à celle qu'elle avait utilisée en 1912.

Cette société a, en effet, réorganisé ses services, ce qui a eu pour conséquence de diminuer sensiblement ses besoins d'énergie électrique. Mais eu égard à l'extension de la ville de Rosario, qui se poursuit d'une façon constante, il est à présumer que la Compagnie des Tramways augmentera à l'avenir sa consommation d'énergie électrique.

Dépenses d'exploitation. — Comme nous le disons plus haut, la nouvelle usine de Sorrento n'a fonctionné seule que depuis le mois d'octobre; néanmoins les dépenses d'exploitation de 1913 montrent, par rapport à l'année précédente, une diminution d'environ 325.000 francs, due exclusivement au prix de revient moindre du kilowatt-heure.

Frais de production à l'usine. — Les frais de production à l'usine par kilowatt-heure, qui étaient en 1911 de 11.3 centimes, ont été en 1912 de 12.9 et sont descendus en 1913 à 8.5.

Les premiers mois de 1914 indiquent un nouveau progrès, puisque le prix de revient du kilowatt-heure n'atteint plus que 6.6 centimes.

Cette notable amélioration est due aux nouvelles installations et aussi à la baisse, assez sensible, du prix du combustible qui s'est produite en ces derniers temps.

Explosifs Favier.

Le conseil d'administration proposera à l'assemblée générale ordinaire d'octobre la répartition d'un dividende de 3.25. Celui de l'an dernier avait été de 3 francs.

La situation de la filiale belge se maintient très satisfaisante, et lui permet de distribuer cent francs par titre comme précédemment. L'usine russe qui est une création de celle-ci, est chaque année en progrès. Les débouchés augmentent et les comptes de profits et pertes se soldent en bénéfices qui amortissent de plus en plus les pertes antérieures.

La Société Française a distribué 60 francs en 1914, contre 40 francs en 1913, et ces résultats brillants confirment toutes les prévisions que ses fondateurs étaient en droit d'envisager.

En Angleterre, malheureusement, le dividende n'est que de 4 p. c. par suite du trouble apporté dans l'industrie des explosifs, en raison des prescriptions nouvelles de la station gouvernementale d'essais de Rotherham. L'usine anglaise se met en mesure, en modifiant la composition de ses explosifs, de rencontrer les desiderata du Home Office.

N'eût été cette diminution du dividende anglais, purement provisoire, espérons-le, la Société-Mère des Explosifs Favier, même en tenant compte des taxes belges, plus élevées depuis le 15 juin 1913, eût pu payer un coupon supérieur à fr. 3.25.

Eaux de San Antonio.

L'assemblée annuelle des actionnaires se tiendra le 3 août prochain. Le conseil proposera la répartition d'un dividende de fr. 5.50 à l'action de capital et de 1 franc à l'action de dividende, soit les mêmes chiffres que l'an dernier.

L'action de jouissance, qui remplace l'action de capital amortie, recevra donc le superdividende de l'action de capital, soit fr. 0.50.

D'autre part, il sera affecté une certaine somme à l'amortissement d'actions de capital; signalons que l'an dernier il avait été appliqué à cet objet fr. 8.327.18 (y compris le report précédent).

Compagnie Internationale de Tramways

L'assemblée générale extraordinaire, convoquée pour le 24 juillet 1914, n'ayant pas réuni le quorum requis par l'article 33 des statuts, MM. les actionnaires sont invités à assister à une seconde assemblée générale extraordinaire, qui aura lieu au siège social, le mercredi 12 août 1914, à 11 heures du matin, et délibérera valablement, quels que soient le nombre et la proportion des titres réunis, sur les mêmes objets à l'ordre du jour, savoir :

1° Extension de l'objet social par voie de suppression du caractère accessoire des opérations visées au paragraphe final de l'article 3 et, conséquemment, suppression du mot : « principalement » au § 1^{er};

2° Modifications des statuts en vue de les mettre en concordance avec la loi sur les sociétés commerciales du 25 mai 1913, et notamment modifications des articles 2, 5, 6, 7, 8, 12, 13, 14, 20, 21, 22, 26, 27, 31, 33, 35, 36, 40 et 41;

3° Suppression des dispositions statutaires transitoires.

MM. les actionnaires qui désirent assister à cette assemblée sont priés de déposer leurs titres, au plus tard le 7 août inclus :

1° Au siège social;

2° A la Banque de Paris et des Pays-Bas, succursale de Bruxelles, rue des Colonies,

3° A la Banque Internationale de Bruxelles, avenue des Arts, Bruxelles.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21^e année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. deux vol. gr. in-4^o de 2400 pages, reliure pleine toile. — Prix; 30 francs.

Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

	Juin		Exercice	
	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1)	22.931.90	19.887.21	115.706.42	114.239.81
Tramways de Livourne (2)	78.656.80	81.027.60	652.950.37	621.220.50
Chemins de fer Madrid-Prado	48.420.94	42.746.10	270.664.03	278.850.40
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	24.664.90	24.435.54	156.378.68	157.073.66
Tramways Electr. de Vérone Ville (1)	45.153.80	44.017.90	261.957.40	241.333.45

	Mai		Exercice	
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	302.646.53	176.172.06	1.052.145.62	941.507.28

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

ÇA & LA

Emprunt 4 p. c. 1914 du Gouvernement du Maroc.

Depuis le 2 juillet, les 147.739 obligations de 500 fr. de cet emprunt sont cotées officiellement.

Le Budget de l'Argentine.

Le budget de 1915 vient d'être établi. Les estimations de dépenses sont inférieures d'environ 50 millions de pesos à celles de 1914.

Banque Impériale Ottomane.

Le dividende de 14 shillings voté par l'assemblée du 24 juin est mis en paiement depuis le 1^{er} juillet, à raison de 17 fr. 50.

Banque Nationale de l'Afrique du Sud.

L'exercice 1913-1914 comportait exceptionnellement quinze mois. Le bénéfice net s'élève à £ 411.171, contre £ 307.883 en 1912. Après adjonction du report antérieur, le solde disponible s'établit à £ 514.366 contre £ 335.691. Le dividende intérimaire absorbant £ 105.750, la réserve sera dotée de £ 200.000. Le dividende de l'année a été fixé à 6 %, ce qui nécessite un décaissement de £ 176.250, laissant un report à nouveau de £ 28.185.

Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Esc/mpte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Crédit Foncier Chinois.

Cette Société (capital : 2 millions, siège : 26, rue Saint-Georges) convoque ses actionnaires pour discuter la dissolution anticipée de la Société.

Société Française de Banque et de Dépôts.

L'assemblée, réunie le 25 juin, a approuvé les comptes relatifs à 1913 et fixé à 32 fr. 50 par action, comme précédemment, le dividende afférent à cet exercice. Les bénéfices bruts sont passés, d'une année à l'autre, de 3.255.000 francs à 2.088.145 francs contre 1.900.000 francs en 1912.

Chemins de Fer sur routes d'Algérie.

L'assemblée a approuvé les comptes de 1913. Bénéfices nets : 467.340 francs. Dividende fixé brut à 11 francs pour les actions de priorité et pour les actions ordinaires.

Chemin de Fer de Riasan-Oural'sk.

On apprend que le délai du rachat de ce chemin de fer sera prolongé jusqu'au 1^{er} janvier 1929, et que la Société est obligée de construire le pont sur le Volga près de Saratow, ainsi que plusieurs nouvelles voies ferrées.

Le rapport soumis à l'assemblée établit que les bénéfices de 1913 ressortent à R. 20.280.983. Le dividende est fixé à Rb. 37 par action. Le rapport indique que l'exploitation est plus intensive en 1914 et que les recettes seront en augmentation.



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.



Le véritable Malt Kneipp est bon,
sain, nutritif et bon marché.
" Voilà la Santé "

G. RAYEMAEKERS ET C^{IE}

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. 3774

INDUSTRIE - EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894
2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905
2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphthes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — **Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

JULES DAM

Chaussée de Vleurgat, 76, Bruxelles -:- Téléphone 0. 2316

Champagnes

Agent général de R. DE VESLUD à REIMS.

Portos

Agent de la maison GOMÈS ET C^o à OPORTO.

Bordeaux : Agent de la maison

« Les Neveux de E. DE LAVAUXMARTIN »
à LIBOURNE (Gironde).

Spécialité de **Bourgogne vieux** en bouteilles

ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

Avec ses fortes nervures saillantes **LE PNEU RUSSE**



COLOMB PROWODNIK

POUR AUTOMOBILES

CONQUIERT LE MONDE

EN VENTE DANS TOUS LES GARAGES

Direction belge : 147, rue de Laeken, Bruxelles

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

Plume Réservoir Rouge & Noir

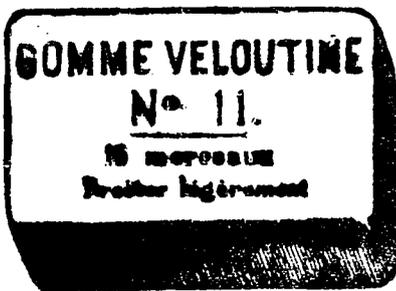
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays

L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,
sportive.

Chaque Fascicule
comporte plus de 100 pages abondamment
illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

Abonnements :

Belgique 12 francs

Etranger 15 francs

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

1^{ER} AVRIL 1914

- EMILE VERHAEREN : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
FRANZ HELLENS : *Fantasmés et Réalités.*
J. JOBÉ : *Principes d'autorité sociale.*
ANDRÉ BAILLON : *Le jardin de Monsieur Derbel.*
R.-E. MÉLOT : *Bavardages.*
CHARLES HENRY : *Les Tristesses.*
IWAN GILKIN : *Critique.*
ARTHUR DE RUDDER : *Peintres et Ecrivains.*

Chroniques du Mois.

1^{ER} MAI 1914

- PAUL HYMANS : *1830 — Les Fondateurs.*
JOSSE VAN DURME : *La Fourrure.*
GEORGES DWELSHAUVERS : *Romain Rolland.*
ANDRÉ BAILLON : *Le jardin de M. Derbel (suite).*
BENOIT BOUCHÉ : *La Législation du Travail.*
EMILE POLAK : *Poèmes.*
IWAN GILKIN : *Un Panthéon Belge.*
AUGUSTE VIERSET : *Le Chantre de Mireille.*
ARTHUR DE RUDDER : *Théâtre Etranger.*

Chroniques du Mois.

1^{ER} JUIN 1914

- GEORGES EEKHOUD : *Souvenirs.*
ARTHUR HUBENS : *A propos du Bi-centenaire de Gluck.*
MAURICE DES OMBIAUX : *Les Wallons à la guerre de trente ans.*
HÉLÈNE CANIVET : *Aspects de Florence.*
PIERRE BROODCOORENS : *Un bon débarras.*
MARCEL DE KOSTER : *Le Rêve.*
IWAN GILKIN : *Un livre de M. Kurth.*
AUGUSTE VIERSET : *Eléonora Duse.*
ARTHUR DE RUDDER : *Impressions d'Espagne.*

Chroniques du Mois.

1^{ER} AOÛT 1914

- FIERENS-GEVAERT : *Le Salon des Arts Décoratifs Modernes.*
LÉON RYCX : *L'Épreuve.*
VICTOR KINON : *L'Heure de la Rosée.*
FRANZ HELLENS : *La Tête de Turc.*
ROBERT E.-MÉLOT : *Trois Poésies.*
FRITZ VAN DER LINDEN : *Par les Sentiers Ensoleillés d'Afrique.*
AUGUSTE VIERSET : *La Revanche de Pernall.*
ARTHUR DE RUDDER : *Le Sacro Monte de Varallo. L'œuvre du dinantais Tabaguet.*

Chroniques du Mois.



IMPRIMERIE MICHEL DESPRET
6, RUE BERTHELS, NIVELLES
TÉLÉPHONE 1

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.